

Class 261.92

Book L376 F-j

General Theological Seminary Library

CHELSEA SQUARE, NEW YORK

PRESENTED BY

..... Dr. Floyd Tomkins

EDITIONS VICTOR ATTINGER

PARIS — 30, Boulevard Saint-Michel

VERS L'UNITÉ DES ÉGLISES

Voici la relation d'un évènement
historique immense

EN SOUSCRIPTION :

FOI ET CONSTITUTION

ACTES DE LA CONFÉRENCE
MONDIALE DE LAUSANNE (AOÛT 1927)

version française publiée sous la direction du

Pasteur Jules Jézéquel

La Conférence qui s'est réunie à Lausanne, du 3 au 21 août 1927, est le premier essai que tentèrent les Églises chrétiennes du monde entier pour étudier et résoudre les problèmes qui, en matière de foi et d'organisation, divisent la chrétienté.

Quelle que soit l'opinion que l'on ait de la Conférence, qu'on la tienne pour un succès ou un échec, son importance n'en est pas moins considérable. En notre monde d'après-guerre, meurtri, chaotique, une immense inquiétude s'empare des esprits. Sentant vaciller les fondements de notre civilisation, tous ceux dont le cerveau pense se demandent où trouver un appui solide sur quoi bâtir leur vie. Ils se tournent comme instinctivement vers le christianisme. A-t-il quelque chose à leur présenter, une foi à leur offrir? Les mouvements profonds qui se dessinent dans la chrétienté les intéressent donc vivement. Ne serait-ce qu'à ce titre, la Conférence de Lausanne, expression de l'un des plus puissants parmi ces mouvements, ne peut les laisser indifférents.

Le présent volume vient leur dire, sans commentaires, sans esprit de propagande, en toute impartialité, ce que fût la Conférence. Ils y trouveront exposés, tels qu'ils se sont déroulés, tous ses travaux. *Composée de représentants de la famille chrétienne entière*, sauf la branche catholique romaine, la Conférence, dans un parfait esprit de fraternité, a étudié les sujets suivants :

I. — L'appel à l'unité

La conférence désire appeler tous les chrétiens à s'humilier plus profondément en ce qui regarde la désunion des Eglises, et à tendre vers l'unité de la chrétienté par des efforts soutenus et plus précis.

C'est par son Eglise que le Seigneur veut convertir le monde non chrétien, purifier et inspirer la société humaine; étant donné le nombre et la violence des forces antagonistes, un pareil but ne peut être atteint que par une Eglise unie.

II. — Le message de l'Eglise au monde : l'Evangile

Le message de l'Eglise à l'humanité entière est l'Evangile.

L'Evangile offre à toute l'humanité le pardon des péchés et la vie éternelle en Jésus-Christ notre Seigneur; il est « la puissance de Dieu pour le salut », pour notre délivrance du mal, et pour la transformation intégrale de la vie humaine, individuelle et sociale, destinée à s'épanouir dans la plénitude finale de la gloire de Dieu.

III. — La nature de l'Eglise

La société des croyants en Jésus-Christ est désignée, dans le Nouveau Testament, comme étant l'Eglise du Dieu vivant, le corps du Christ, le temple de Dieu.

Cependant, des divergences marquées se manifestent quant à la nature de l'Eglise, selon que l'attention des chrétiens se concentre sur l'Eglise visible ou sur l'idée de l'Eglise invisible, sur l'Eglise de l'expérience présente ou sur la communauté idéale.

Peut-on concilier ces points de vue? Sinon, est-il possible de trouver un terrain d'entente qui permettrait à des chrétiens, séparés par leurs conceptions, de partager une vie commune dans une Eglise ramenée à l'unité?

IV. — La commune confession de foi de l'Eglise

Sous ce titre, les points suivants sont examinés :

Est-il indispensable pour l'unité chrétienne qu'il existe un agrément général concernant la foi chrétienne, formulée dans une déclaration explicite?

Est-il admis que, parmi les déclarations historiques de cette foi, les Credo communément appelés Symbole des apôtres et Symbole de Nicée, ont tellement de poids, qu'en ce qui regarde au moins ces formulaires-là, il est désirable que l'Eglise cherche à réaliser une entente?

V. — Le « ministère » de l'Eglise

L'un des principaux éléments de division est dû au fait que beaucoup des Eglises qui restent séparées entre elles, estiment impossible de reconnaître pour valable le ministère exercé dans d'autres Eglises.

La ligne de démarcation la plus tranchée passe entre les Eglises qui conservent l'épiscopat et les Eglises qui s'en dispensent.

La Conférence examine si, eu égard à la position historique occupée par l'épiscopat dans la chrétienté, il devrait (sous sa forme constitutionnelle) trouver place dans l'Eglise réunie; étant convenu qu'à ses côtés occuperaient aussi leurs places constitutionnelles les *Conseils d'anciens* et les *Congrégations de fidèles*.

VI. — Les Sacrements

Les propositions suivantes sont étudiées :

- a) La part de Dieu et de l'homme dans les sacrements.
- b) Les intentions requises pour que soient dûment administrés les sacrements.
- c) Les sacrements du baptême et de la cène.

VII. — L'unité de la chrétienté et les Eglises existantes

Les conclusions des questions 2 à 6 indiquent le degré d'unité dans la conception de l'Eglise qu'a atteint la Conférence. Il lui restait à considérer les conséquences qui en découlent pour les Eglises actuellement existantes. C'est à cette préoccupation que répond le 7^e sujet.

Ces diverses questions ont été traitées par les hommes les plus compétents, dont, entre autres :

- Mgr l'archevêque GERMANOS, archevêque de Thyatire (Eglise orthodoxe) ;
M. le prof. CHOISY, de Genève (Eglise réformée) ;
M. le prof. HADORN, de Berne (Eglise réformée) ;
M. le prof. Adolf DEISSMANN, de Berlin (Eglise luthérienne) ;
M. le prof. Williams ADAMS BROWN, de New-York (Eglise presbytérienne) ;
M. le prof. Wilfred MONOD, de France (Eglise réformée) ;
Mgr CHRYSOSTOME, archevêque d'Athènes (Eglise orthodoxe) ;
M. le pasteur Parkes CADMAN, président du Conseil fédéral des Eglises du Christ d'Amérique ;
M. le prof. Fernand MÉNÉGOZ, de Strasbourg (Eglise luthérienne) ;
M. le pasteur Ch. GORE, évêque de l'Eglise d'Angleterre ;
M. le prof. Stefan ZANKOW, de l'Université de Sofia (Eglise orthodoxe) ;
Mgr l'évêque de Bombay (Eglise anglicane) ;
M. le prof. Martin DIBELIUS, de l'Université de Heidelberg (Luth. évang.) ;
M. le prof. Vernon BARTLET, d'Oxford (Congrégationnaliste) ;
M. le pasteur ASHWORTH, de New-York (Eglise baptiste) ;
Mgr SODERBLUM, archevêque d'Upsal (Eglise luthérienne) ;
M. le pasteur AINSLIE, de Maryland (Disciples du Christ) ;
M. le pasteur Adolphe KÜRY, évêque de l'Eglise vieille-catholique de Suisse ;
M. le pasteur HOGNESTAD, évêque de Bergen (Eglise luthérienne) ;
Etc., etc...

A tous ceux qui veulent s'éclairer, le volume que nous présentons apporte une documentation complète. Il est fait pour tous. Aux historiens et aux philosophes, **il fournit le moyen de pénétrer à fond un mouvement de grande envergure qui peut avoir sur l'humanité une réper-**

cussion prolongée. Aux fidèles des communions orthodoxes et protestantes, il permet de mieux connaître et de mieux comprendre un événement dont ils ont beaucoup entendu parler, mais sur lequel ils n'ont eu encore que des renseignements fragmentaires et dispersés. Les catholiques eux-mêmes trouveront indispensable de savoir ce qui s'est passé à Lausanne. « *De pareils mouvements*, a dit dans les "Etudes" le R.P. P. Dudon, *sont trop étendus et trop significatifs pour que les catholiques les puissent ignorer.* »

Foi et Constitution forment un fort volume in-8° carré de plus de 500 pages, qui paraîtra au début du mois de mai prochain, et sera mis en vente au prix de 40 francs.

Pour en rendre l'acquisition plus aisée à ceux que ce livre intéresse plus directement, l'ouvrage est mis en souscription dès maintenant auprès des libraires ou de l'éditeur **au prix exceptionnel de 25 francs** (port en sus : France 2 fr. 25 ; Etranger 4 fr. 25), valable jusqu'à l'apparition de l'ouvrage.

Retournez donc, signé, dès aujourd'hui, le bulletin ci-dessus, pour profiter du prix de faveur.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Le, soussigné,
déclare souscrire à ex. de FOI ET CONSTITUTION au prix spécial de Frs 25.—
(port en sus : France 2,25; Etranger 4.25), qu'il s'engage à payer :
* par mandat postal.
* au compte de chèques postaux : Paris 842.
* contre remboursement postal.
(Biffer ce qui ne convient pas.)

..... le 192.....

Signature et Adresse
bien lisibles S. V. P.

Bulletin à envoyer, signé, aux
Editions VICTOR ATTINGER, 30, Boulevard Saint-Michel, PARIS (6°)
R. C. Seine 224.968 B Téléph. : LITTRÉ 08-93 Chèques postaux : Paris 842

FOI et CONSTITUTION

FOI et CONSTITUTION

ACTES OFFICIELS

de la Conférence Mondiale de Lausanne

3-21 Août 1927

Version Française publiée sous la direction de

J. JÉZÉQUEL

Pasteur de l'Église réformée de France

PARIS

ÉDITIONS VICTOR ATTINGER

30, Boulevard Saint-Michel

1928

261.98
L376 Fj

113445

SECRÉTARIAT

*P. O. Box 226,
Boston, Mass., E. U. A.*

Toutes les publications relatives à la Conférence mondiale sur la Foi et la Constitution doivent être demandées à l'adresse ci-dessus.

NOTE

Le Comité de Continuation, réuni à Lausanne, le 20 août 1927, a pris la résolution suivante :

« Le Chanoine Bate est nommé Editeur en chef du compte rendu officiel des travaux de la Conférence de Lausanne. Il aura toute qualité pour traiter de cette question avec les représentants du Comité d'Affaires : MM. Georges Zabriskie, D. C. L., l'Evêque James Cannon, Jr, D. D., et le Secrétaire général. »

Le Comité de Continuation décida en outre qu'un compte rendu officiel serait publié en anglais, en français et en allemand, dans le plus bref délai possible. En ce qui concerne l'édition anglaise, des arrangements furent immédiatement passés avec le Département des publications du Mouvement des Etudiants chrétiens. Le soin de publier les versions française et allemande, qui devaient être calquées sur l'édition anglaise, fut respectivement confié à M. le pasteur Jules Jézéquel, de Paris, et à M. le pasteur licencié Hermann Sasse, de Berlin. Ces deux éditions auraient à paraître aussitôt que possible.

Le volume que j'ai l'honneur de présenter au public de langue française est donc la reproduction presque littérale de la version anglaise. Cependant, les discours et rapports présentés à la Conférence en langue allemande ont été traduits directement de cette langue. Leur traduction est due à M. le pasteur J. Rambaud. M. le pasteur A. Monod a bien voulu se charger de la traduction de la plus grande partie des textes anglais. C'est à M. le professeur Wd Monod et à M. le pasteur Ch. Merle d'Aubigné que revient la mise au point du Préambule et des Déclarations.

Mme J. Jézéquel, m'a grandement aidé dans la préparation de cet ouvrage. A tous, j'exprime ici ma sincère gratitude.

Les discours les plus importants prononcés devant la Conférence sont reproduits dans ce volume in extenso. Les discours provoqués par la discussion sont généralement résumés ; quelques-uns d'entre eux ont dû être supprimés pour ne pas alourdir un ouvrage déjà très copieux. Les procès-verbaux quotidiens ont été largement utilisés. On trouvera dans ce volume un texte que la version anglaise n'a pu reproduire, car il n'était pas encore prêt quand elle a paru : celui de la déclaration VII, renvoyée par la Conférence au Comité de Continuation, et à laquelle ce dernier a donné sa forme définitive.

Heureux d'avoir pu, pour une modeste part, m'associer à la grande œuvre qui s'est déroulée à Lausanne, je souhaite que ce volume porte au loin les échos d'un événement qui doit avoir pour la chrétienté de si profondes conséquences.

J. JÉZÉQUEL.

FOI ET CONSTITUTION, 1910-1927

Les origines du mouvement « Foi et Constitution » remontent à la Conférence d'Edimbourg, en 1910. Le sentiment que nous avons eu de la présence de Dieu, lors de cette Conférence, et les merveilleux résultats dont elle fut immédiatement suivie, amenèrent quelques-uns d'entre nous à penser qu'une Conférence semblable, mais portant sur des questions de foi et d'organisation, pourrait être bienfaisante ¹.

La naissance même du mouvement se place lors de la Convention Générale de l'Eglise Protestante Episcopale des Etats-Unis, qui se réunit le 19 octobre 1910. Un Comité d'Union fut formé, sur la proposition du Rév. D^r Manning, aujourd'hui Evêque de New-York, pour « étudier la préparation, par l'Eglise épiscopale, d'une Conférence qui emprunterait la méthode générale de la Conférence Missionnaire Universelle, et à laquelle prendraient part des représentants de tous les groupes de chrétiens répandus dans le monde entier, qui acceptent notre Seigneur Jésus-Christ comme Dieu et Sauveur. La Conférence aurait pour objet d'examiner les questions qui se rapportent à la Foi et à la Constitution de l'Eglise du Christ ». Ce Comité exprima, dans son rapport, la conviction « qu'une semblable Conférence, réunie en vue d'étudier et de discuter, mais sans qualité pour légiférer ou pour adopter des décisions, serait le premier pas dans la direction de l'unité ». Sur les conclusions de ce rapport, une Commission d'évêques, de pasteurs et de laïques fut nommée avec mandat de faire aboutir le projet de Conférence ainsi formé.

(1) Evêque BRENT, dans le Rapport sur la Réunion Préliminaire de Genève, p. 19.

La mesure prise par la Convention Générale coïcida heureusement avec d'autres mouvements aux Etats-Unis. Le Conseil National des Eglises Congrégationalistes, « considérant que la discussion fraternelle de la question de l'unité de l'Eglise, suggérée par la Conférence des Evêques à Lambeth, en 1908 » était possible, forma une commission spéciale pour étudier toute proposition qui pourrait être faite dans ce sens. En même temps et d'une façon tout indépendante, une motion semblable fut adoptée par les Disciples du Christ.

En conséquence, la Commission de l'Eglise Episcopale estima que le terrain paraissait, à certains égards, propice à son œuvre. Son premier soin fut d'obtenir la sympathie et la collaboration des Eglises. Diverses Eglises de la Commission anglicane donnèrent promptement leur adhésion. En 1912, une députation fut envoyée en Grande-Bretagne et en Irlande : les Evêques de Chicago, de l'Ohio du Sud et du Vermont, avec le D^r Manning, y apportaient l'invitation à participer à la Conférence... Toutes les assurances furent données par les Archevêques anglais ainsi que par les Evêques de l'Eglise Episcopale Irlandaise et de l'Eglise d'Irlande sur leurs dispositions à collaborer sans délai. Entre temps, les principales communions protestantes des Etats-Unis avaient cordialement répondu à l'appel ; des négociations furent nouées avec l'Eglise Orthodoxe de Russie. Des conversations eurent lieu avec de hauts dignitaires de l'Eglise Catholique romaine et des dispositions furent prises en vue de la participation des Eglises Vieilles Catholiques.

Lors de l'été 1913, trente Commissions représentant les diverses Eglises du monde entier avaient été formées ; la situation fut alors examinée au cours d'une réunion des commissions américaines. Il est intéressant de noter que le travail de préparation et la méthode finale de la Conférence furent dès ce moment envisagés avec une remarquable lucidité ; il fut prévu qu'il serait nécessaire de formuler d'avance les problèmes que la Conférence devrait étudier ; que le programme général de la Con-

férence ne consisterait pas à imposer un plan particulier d'unité, mais à étudier les points de divergence et d'accord entre chrétiens, ainsi que la valeur des diverses confessions de foi qui caractérisent les Eglises.

Une députation fut alors envoyée pour conférer avec les communions non anglicanes des Iles Britanniques ; les Rév. D^{rs} Newman Smyth, J.-H. Jowett¹, W.-H. Roberts, Peter Ainslie et l'Evêque J.-W. Hamilton² furent priés d'entreprendre le voyage avec le concours du Rév. Tissington Tatlow, en qualité de conseiller. Au cours de ce voyage, la députation put conférer avec 31 groupes ; par ces conférences et par des entretiens privés, les délégués purent obtenir de chaque communion visitée la promesse d'une prise en considération favorable de la Conférence projetée.

Lors d'une séance du Comité de consultation de diverses commissions, en mars 1914, les résultats déjà obtenus furent passés en revue ; une allocution mémorable, esquissant d'autres possibilités pour un travail préparatoire en Europe et dans le Proche Orient, fut prononcée par le D^r John R. Mott.

Entre temps, sous la direction de Robert Hallowell Gardiner, secrétaire de la Commission, à la mémoire duquel la Conférence de 1927 a rendu l'hommage qui convenait, une vaste correspondance avait été entreprise et environ 25 brochures avaient été répandues en diverses langues dans le monde entier. Il ne faut pas oublier que ce grand travail de propagande fut rendu possible par de généreux donateurs, parmi lesquels il est juste de mentionner spécialement M. J. Pierpont-Morgan.

Alors vint la guerre, et pendant environ quatre ans et demi, tous les échanges de communications, qui avaient été si heureusement organisés, furent interrompus. Cependant, aussitôt que possible après l'Armistice de novembre 1918, l'œuvre fut reprise ; la première tentative de quelque importance fut l'envoi d'une députation en Europe et en

(1) L'Evêque HAMILTON et le D^r JOWETT ne furent pas en mesure d'accompagner la députation.

Orient, au cours du printemps et de l'été de 1919. Les membres de cette ambassade furent les évêques de Chicago, de l'Ohio du Sud et de Fond-du-Lac, avec les Rév. D^{rs} E.-L. Parsons et B. Talbot Rogers ; ils furent rejoints à Athènes par leur secrétaire M. Ralph W. Brown, aujourd'hui secrétaire général de la Conférence. Le rapport de cette députation (brochure n° 32) donne le récit d'un voyage difficile, aventureux et étonnamment fructueux. La députation tout entière visita Athènes, Smyrne, Constantinople, Sofia, Bucarest, Belgrade et Rome. A Rome, la députation se partagea, l'Evêque de Fond-du-Lac et le D^r Rogers allant à Alexandrie, au Caire, à Jérusalem et à Damas, tandis que les autres allaient à Paris, à Londres, en Norvège et en Suède. Les résultats obtenus par cette députation se manifestèrent clairement à Genève et à Lausanne, dans la complète et amicale collaboration des Eglises Orthodoxes Orientales et des Eglises de Scandinavie. A Rome, grâce à la grande courtoisie de l'Archevêque Cerretti, une invitation officielle et une déclaration au sujet de la Conférence furent présentées à Sa Sainteté le Pape par l'entremise du Cardinal Gasparri : le refus officiel qui répondit à notre invitation fut compensé par l'amabilité personnelle et la bienveillance du Pape.

Soixante-neuf commissions se trouvaient constituées à cette époque. Il parut que le moment était venu de convoquer une réunion préliminaire de la Conférence. Une très remarquable assemblée se tint donc à Genève au cours de l'été de 1920. C'était déjà un résultat bien remarquable que d'avoir pu réunir des représentants de 40 nations et de quelque 70 Eglises autonomes, même en un pays neutre, un an et demi après la guerre. L'honneur en revenait, sans aucun doute, à la perspicacité et au zèle intelligent de M. R.-H. Gardiner, qui, en se dépensant largement de toutes manières, avait établi des relations personnelles avec des hommes, de bien des races différentes et appartenant à toutes les Eglises ; il leur avait communiqué cette foi dans la Conférence qu'il professait avec tant de fermeté.

Les entretiens qui eurent lieu à Genève, sous la présidence de l'Evêque Brent, furent particulièrement fructueux. Ils prouvèrent d'abord qu'il était possible de réunir utilement des Protestants et des Catholiques. Ils montrèrent, en outre, que des études approfondies et judicieusement menées devaient être entreprises, afin de permettre à la Conférence définitive de concentrer son étude sur des problèmes nets et précis.

La Conférence de Genève nomma un Comité de Continuation largement représentatif ; ce Comité partagea ses membres entre deux sous-comités : l'un, le Comité des Affaires ¹, composé d'Américains chargés de prendre toutes les dispositions nécessaires en vue de la Conférence Universelle ; l'autre, le Comité des Sujets, chargé de préparer un ordre du jour et d'engager des discussions préparatoires sur les problèmes posés. Ce Comité était formé de l'Evêque de Bombay, président, avec le D^r A. Lang, de Halle, le Rév. D^r Martin, principal du New College à Edimbourg ; le Rév. D. Selbie, principal de Mansfield College à Oxford, et le Professeur A. Alivisatos, de l'Université d'Athènes. Au début, le Rév. D. C. Lusk remplit les fonctions de secrétaire, puis, en 1923, le Comité prit pour secrétaire le Chanoine H.-N. Bate, de Carlisle, qui devint membre du Comité ; la nomination du Rév. D^r Lofthouse, de Handsworth College, Birmingham, vint un peu plus tard compléter le Comité.

Un compte rendu des travaux du Comité des Sujets se trouvera aux pages 43-44 du présent volume.

Le compte rendu analytique de la Conférence indique aussi combien cruelle fut la perte que nous avons subie du fait de la mort de R.-H. Gardiner, survenue le 15 juin 1924. Qu'il suffise de dire ici que, même si un monument visible doit être élevé à sa mémoire, son véritable monument sera la Conférence elle-même. Il semblait être un

(1) Evêque BRENT, Président ; Rev. D^{rs} AINSLIE, BOYNTON, MOORE, STEVENSON, Archevêque ALEXANDER, Evêque Mac-CONNELL, M. ZABRISKIE, et les Rev. D^{rs} BARBOUR, SCHERER et CADMAN.

élément essentiel du mouvement. Cependant, le mouvement lui a survécu, parce qu'il lui avait donné une inspiration qu'il était impossible de perdre. L'histoire de ce mouvement, pour ceux qui l'ont suivi de près depuis 1924, apparaît trop multiforme pour être aisément résumée. Cette histoire embrasse l'entretien d'une correspondance mondiale et la publication d'une littérature appropriée ; la formation de nombreux groupes locaux pour l'étude et la prière ; la discussion très approfondie des nombreux problèmes soulevés par la fixation de l'ordre du jour ; elle relate encore les patients efforts tentés pour obtenir la représentation adéquate des grandes Eglises Catholiques et Protestantes ; l'énergique campagne faite aux Etats-Unis pour réunir les fonds nécessaires¹ ; enfin, les réunions successives du Comité de Continuation, qui amenèrent à leur état final les préparatifs de la Conférence de Lausanne. Le centre de tout ce travail fut le secrétariat de Boston, qu'appuyait en matières financières un Comité des Affaires avec M. George Zabriskie, lequel y occupait les fonctions de trésorier depuis l'origine du mouvement. L'animateur principal, sous l'inspiration et la direction de l'Evêque Brent, fut le chef du secrétariat, aujourd'hui successeur de M. Gardiner, comme secrétaire général de la Conférence, M. Ralph W. Brown. Les séances du Comité de Continuation se tinrent, en raison des circonstances favorables offertes par la réunion de la Conférence du Christianisme pratique, à Stockholm, puis à Berne, en 1925 et 1926, ainsi qu'à Lausanne avant et pendant la Conférence elle-même. A Lausanne, le dit Comité présenta son rapport final (pages 463-466) et eut pour successeur un nouveau Comité dont on trouvera la liste des membres à la fin de ce volume.

La réunion de Stockholm eut à s'occuper du lieu et de

(1) Grâce aux efforts d'un Comité sous la direction de l'Hon. Charles Evans HUGHES, avec l'Hon. George W. WICKERSHAM comme président exécutif, et par les dons généreux de quelque 700 fidèles appartenant à de nombreuses communions, les frais de la Conférence furent couverts.

l'ordre du jour de la Conférence, du nombre proportionnel des délégués, et d'autres questions préliminaires.

Quant à la proportion des délégués à établir pour les Eglises adhérentes, une évaluation approximative faite en 1924 fut prise comme base d'un examen plus complet, qui amena à fixer les principes directeurs ci-dessous. Dans la plupart des cas, les groupes d'Eglises seraient invités à envoyer chacun deux délégués (ou un seul dans le cas de quelques groupes moins importants) ; plus de deux, mais pas plus de dix délégués, pourraient être accordés aux plus grands groupes ; enfin, des places n'excédant pas un dixième du nombre total des délégués, soit environ 50, seraient réservées à des personnes dont la présence serait désirable pour des raisons particulières, et qui pourraient ne pas être désignées par les Eglises.

A Berne, le premier plan d'un règlement intérieur fut tracé ; des Comités (américain, européen et oriental) pour la désignation des orateurs, furent constitués, étant entendu que les décisions finales seraient laissées à l'Evêque Brent, l'Archevêque Söderblom, le D^r Garvie, l'Archevêque Germanos, et un second Américain, choisi par l'Evêque Brent, M. Ralph W. Brown.

Ce Comité de l'ordre du jour tint ensuite deux séances à Lausanne, au cours desquelles la liste des orateurs, des présidents et de ceux qui seraient chargés des services religieux, fut définitivement établie. La décision prise à Berne au sujet de l'ordre du jour est indiquée pages 43 sq. Ce fut lors de cette séance que le sujet « Le Message de l'Eglise au Monde : l'Evangile » fut ajouté aux questions en discussion. C'est à Stockholm que fut prise la décision de convoquer la Conférence à Lausanne, décision pour laquelle tous ceux qui sont associés à notre mouvement peuvent être reconnaissants. Les négociations en vue d'obtenir les locaux nécessaires à la Conférence et à ses délégués ont été grandement facilitées par la prompte et généreuse courtoisie des autorités fédérales suisses et de l'Association des Hôteliers Lausannois, avec son président,

M. Haeberli. Le bâtiment de l'Université, le Palais de Rumine, très généreusement prêté par les autorités du canton de Vaud, s'est trouvé encore plus admirablement adapté au but de la Conférence qu'on ne l'avait d'abord prévu, ou que nos délégués les moins robustes, en face de ses vastes escaliers, n'étaient disposés à le croire.

Les principaux arrangements de voyages et d'hôtels ont été faits par les soins de MM. Thomas Cook et Fils, dont l'agent à Lausanne, M. C.-S. Alden, n'a cessé de nous rendre les plus précieux services ; sa constante courtoisie et sa complaisance ne seront pas oubliées.

Un Comité de Réception a été formé dans la ville de Lausanne ; il a entrepris ses travaux bien avant la Conférence ; son président était M. le professeur Aloys Fornerod, assisté de MM. le pasteur Henri Laufer, Schnetzler, le très Rév. Archimandrite Valiadis, le pasteur Ulrich Gsell, le pasteur Gustave Secrétan, M. Gustave Fleury, le pasteur Roger Bornand, le pasteur D. Bergier et M. Haeberli. A la bienveillance assidue de ce Comité se joignit celle du Syndic et de la Municipalité de Lausanne ; aussi, dès les premiers instants, la Conférence se trouva entourée d'une atmosphère d'hospitalité gracieuse et amicale.

Pendant le mois de juillet 1927 et pendant toute la durée de la Conférence, il fut nécessaire d'obtenir un maximum de travaux d'impression avec le plus de rapidité et d'exactitude possibles. Ce travail fut confié aux Imprimeries Réunies ; la gratitude de la Conférence est due à M. Bridel, directeur de ces imprimeries, ainsi qu'à son bureau et à ses ouvriers.

Par suite d'un accord entre le Comité de Réception et les autorités postales de Lausanne, des dispositions très complètes furent prises pour procurer les facilités téléphoniques et télégraphiques que réclamait le bureau de la presse. Ce dernier était placé sous la direction expérimentée de M. Allan P. Ames, qui avait pour collègues M. Frank America, de l'« Associated Press U.S.A. », le Rév. Linley Gordon et M. Arthur Porritt pour la Presse reli-

gieuse des Etats-Unis et d'Angleterre ; M. Hervier, de Paris, pour la presse européenne, et le professeur D' Hinderer, directeur du Bureau de la Presse Protestante, pour l'Allemagne. Toutes les mesures possibles ont été prises pour assurer la publicité de la Conférence, et l'œuvre du Bureau de Presse a été généralement très effective. Un personnel actif de sténographes et de polycopistes, sous la direction de M. R. Kybourg, de Genève, s'est montré à la hauteur de l'énorme tâche qui consistait à fournir à la presse et aux délégués les comptes rendus analytiques quotidiens des séances, ainsi que les copies des documents nécessaires.

La question de nous assurer les services d'interprètes qualifiés pour la Conférence a préoccupé le secrétariat pendant plusieurs mois. Nous y avons réussi complètement ; la gratitude qui a été exprimée par la Conférence au colonel Wade, au pasteur Rambaud, au pasteur Sasse et au pasteur André Monod, ainsi que les remerciements spéciaux réservés à M. Kerr, furent abondamment mérités.

Les multiples difficultés pratiques que peut soulever quotidiennement la réunion de délégués et de visiteurs aussi nombreux furent très heureusement résolues par le Bureau d'Information que dirigeaient Miss Stina Bredenberg et Mrs Helena M. Benedict.

Nous avons espéré pouvoir placer au début de ce volume une préface de Mgr l'Evêque Brent. Au grand regret de l'Editeur et du Comité d'Edition, Mgr Brent s'est vu obligé de prendre un repos complet, et ce livre doit sortir des presses sans qu'il ait pu rédiger quelques lignes d'introduction. Dans les pages qui précèdent, nous avons donné un aperçu très incomplet d'un mouvement pour lequel et dans lequel Mgr Brent a vécu pendant 17 ans. Ce mouvement a gardé l'empreinte de sa consécration et de sa foi.

Nous sommes assurés que l'introduction qu'il aurait rédigée, s'il l'avait pu, aurait été un cri de reconnaissance et un appel à persévérer dans notre entreprise. La Conférence de Lausanne a reçu les grâces qu'elle cher-

chait ; il lui a été permis d'atteindre, non pas un but final, mais un point de départ. Nous espérons avoir encore à nos côtés, dans la phase nouvelle de notre travail, notre ami et notre chef « qui dira aux enfants d'Israël d'aller de l'avant ».

H. N. B.

ACTES
DE LA CONFÉRENCE MONDIALE
SUR LA
FOI ET LA CONSTITUTION

L'APPEL A L'UNITÉ

MERCREDI MATIN 3 AOUT

La Conférence s'ouvre à 10 heures du matin, par un culte célébré dans la cathédrale. Le service débute par l'Ouverture du « Messie », que joue sur les grandes orgues M. Sainsbury, organiste de l'Eglise anglaise. Le pasteur de la cathédrale, M. Gustave Secrétan, fait la partie liturgique ; il indique l'hymne 36 de *Communio* (recueil de chants en quatre langues) et termine par le Symbole des Apôtres, que les assistants récitent avec lui, chacun dans sa propre langue. La récitation du Symbole est suivie d'un instant de prière silencieuse. Puis le sermon est prononcé par M. Charles Brent, évêque de Western New-York. Après le sermon, l'orgue joue un intermède de Mendelssohn ; l'assemblée chante l'hymne 6 et dit la prière dominicale, chacun la récitant dans sa propre langue. L'évêque Brent donne ensuite la bénédiction.

SERMON PRONONCÉ PAR MGR CHARLES H. BRENT, D. D.

Evêque de Western New-York (Anglican).

« Or, je ne prie pas seulement pour eux ; mais je prie aussi pour ceux qui croiront en moi par leur parole ; afin que tous ne soient qu'un, comme toi, ô mon Père, tu es en moi, et que je suis en toi ; qu'eux aussi soient un en nous, et que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé. Je leur ai fait part de la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un. Je suis en eux, et tu es en moi afin qu'ils soient perfectionnés dans l'unité, et que le monde con-

naïsse que c'est toi qui m'as envoyé, et que tu les aimes, comme tu m'as aimé. » Saint-Jean, XVII : 20-23.

Nous sommes rassemblés ici sur l'ordre formel de Jésus-Christ. Nous y sommes venus volontiers. Toutes les prières, tous les vœux et les travaux des dix-sept dernières années aboutissent à ce moment solennel.

L'appel à l'unité est adressé d'abord de Dieu à l'homme. C'est pour notre bien que cet appel est lancé. Seule, la réalisation de l'unité peut permettre d'établir parmi les hommes le Royaume de Dieu. Ce n'est que par le triomphe de l'unité que le monde peut croire et connaître que le Père a envoyé Jésus-Christ pour se révéler lui-même à la race humaine tout entière. L'unité est la condition immuable de l'accomplissement de Sa mission à l'égard de l'humanité. Cette vérité ne fait pas de doute pour quiconque accepte Jésus-Christ comme Seigneur et Sauveur.

Comme pour tous les appels de Dieu, il s'agit d'une invitation à collaborer avec Lui. Sa volonté fait partie de sa nature et elle est définie une fois pour toutes. Il n'exerce sur nous aucune contrainte. Il attend notre réponse, la réponse de notre collaboration, qui accueillera Sa propre volonté et en fera la nôtre. Si nous n'avons pas su maintenir l'unité, la faute en est à la chrétienté tout entière. Si cette unité doit être reconquise, elle doit l'être par l'action concertée de tous les chrétiens. Chaque groupe de chrétiens a sa part de responsabilités dans cette destruction de l'unité. Chaque groupe doit participer à l'effort nécessaire pour l'instaurer à nouveau.

L'appel à l'unité est comme le cours d'une rivière. Il ne cesse jamais. Il a retenti avec des accents divers au cours des générations successives, depuis les premiers temps. Il a résonné à nos oreilles, récemment avec une nouvelle force, s'exprimant par la voix de l'Esprit de Dieu, qui parle aux communions si nombreuses et si divisées de nos jours, comme l'appel d'un berger à son troupeau dispersé. Nous avons répondu à Son appel.

Nous nous sommes rassemblés ici à Son commandement. C'est Lui qui préside à nos débats. Dans la mesure où nous nous laisserons guider par Lui, nous serons capables de faire progresser Sa volonté et de nous l'approprier. Il nous demande de réduire au silence nos préjugés, de ne pas nous attacher trop étroitement à nos opinions, d'envisager celles des autres comme s'il s'agissait des nôtres, et tout cela sans estimer moins les convictions de notre cœur, ou notre loyauté à l'égard de Dieu. Nous pouvons le faire. Nous devons le faire.

C'est pour une conférence, et non pour une controverse que nous sommes réunis. De même que Dieu fait appel à nous, pécheurs, pour discuter en commun avec Lui, de même, nous, chrétiens, nous faisons mutuellement appel les uns aux autres en vue d'une confraternité semblable. Une conférence est un instrument de paix, une controverse, une arme de guerre. L'une porte à s'humilier, l'autre à s'exalter. Dans une conférence, on s'efforce, en toute modestie, de comprendre les vues des autres ; dans une controverse, on impose ses vues à tout venant. Une conférence recherche l'unité, une controverse exagère les différences. L'une est une méthode de coopération pour résoudre les conflits, l'autre, une méthode de division. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas des moments où la controverse ne soit nécessaire. Ce n'est pas ici l'un de ces moments. Il s'agit d'une conférence sur la Foi et la Constitution de l'Eglise. Notre présence en ce lieu constitue un engagement à cet égard. Soyons fidèles à l'esprit dans lequel nous sommes venus ici.

C'est l'appel du Christ que nous avons entendu. Ce qu'Il a dit jadis avec une voix humaine, Il le répète maintenant par l'intermédiaire de son Esprit qui agit en nous. Le Christ a énoncé sous une forme proverbiale le besoin général d'unité : « Car si un Royaume est divisé contre lui-même, ce Royaume-là ne saurait subsister, et si une maison est divisée contre elle-même, cette maison-là ne saurait subsister. » Cette parole est aussi vraie aujourd'hui qu'au moment où elle a été pro-

noncée pour la première fois. Le monde l'a acceptée comme s'appliquant à tous les aspects de la vie, dans ses divers groupements, politiques, intellectuels, scientifiques, sociaux. Dans des champs d'action de plus en plus vastes, les hommes luttent pour l'unité. Au centre de tout réside l'unité religieuse, qui est le seul ciment durable.

L'Évangile crée l'union profonde avec le Christ. Notre Seigneur parle comme Il pense. Il pense en termes qui expriment le réel. La vie, sous toutes ses formes, est un symbole. Il nous définit ce dont elle est le symbole. Ainsi, Il ne dit pas : « Je suis comme le cep, vous êtes comme les sarments », mais « Demeurez en moi et je demeurerai en vous... je *suis* le cep, vous *êtes* les sarments ». La nature, dans ses manifestations les plus simples, prêche son éternel sermon et fait tout converger vers Lui pour qui elle existe.

De même, avez-vous prêté attention aux termes pastoraux dont Jésus se sert, jusqu'à la fin de son ministère, pour se définir Lui-même et ceux à qui Il confie la mission de prêcher en son nom ? Il ne dit pas : « Je suis comme le bon berger ». Il est la réalité dont les hommes qui gardaient leurs troupeaux étaient l'ombre. Il dit : « Je *suis* le bon berger ». « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut aussi que je les amène ; et elles entendront ma voix et il n'y aura qu'un seul troupeau et qu'un seul berger. » Le Berger ne peut mettre son troupeau à l'abri que s'il donne sa vie pour le rassembler. « C'est pour cela, dit-il, que mon Père m'aime. » Jésus donne sa vie pour la fin qu'il poursuit, et il est sans crainte.

Toutes ces formules étaient déjà des vérités avant que l'Évangile ne fût rédigé. Saint Paul écrivant, alors que l'Évangile n'existait qu'oralement, a porté un coup fatal à l'esprit sectaire de tous les âges, en stigmatisant les dissensions comme « charnelles ». — « Car, puisqu'il y a parmi vous de l'envie, des dissensions et des partis, n'êtes-vous pas charnels, et ne vous conduisez-vous pas à la manière des hommes ? Quand l'un dit :

Pour moi, je suis disciple de Paul; et l'autre: Pour moi, je le suis d'Apollos; n'êtes-vous pas charnels?... Car personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé, qui est Jésus-Christ. » La discordance, aux yeux de cet homme ardent, est fatale à la vie de l'Eglise.

Les paroles que je cite vous sont aussi familières que tout autre passage de l'Ecriture, mais, si je les répète, c'est parce qu'elles témoignent nettement qu'à l'origine même du christianisme, le Christ jugeait la nécessité de l'unité ainsi que devait le faire Son grand apôtre.

C'est maintenant le corps humain qui est le symbole, dont le Christ et son Eglise représentent la réalité. « Car, comme le corps n'est qu'un, quoiqu'il ait plusieurs membres, et que tous les membres de ce seul corps, quoiqu'ils soient plusieurs, ne forment qu'un corps, il en est de même de Christ. Car nous avons tous été baptisés dans un même Esprit, pour n'être qu'un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres; et nous avons tous été abreuvés d'un même Esprit. Ainsi le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs... Or, vous êtes le corps de Christ, et vous êtes ses membres, chacun en particulier. » En ce qui concerne la Sainte Cène, il dit: « nous qui sommes plusieurs, nous formons un seul corps, car nous participons au même pain. » L'apôtre nous parle encore de l'Eglise comme d'un édifice « bâti sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la principale pierre de l'angle », ou comme d'un temple, ou comme de la cité sainte, la céleste Jérusalem. Dans tous les cas, l'unité est le principe vital du symbole, de même que la lumière et la chaleur sont l'essence du soleil. L'unité est si inhérente à la nature du christianisme qu'elle ne peut comporter de distinction de race, de sexe, ou de classe, mais que tous sont « un en Christ ».

Toutefois, nous devons parvenir à des sommets plus élevés encore. Qu'il s'agisse des paroles de Notre-Seigneur Lui-même, qu'il s'agisse de l'Esprit de Notre-Seigneur parlant par la bouche d'un disciple, au début

du deuxième siècle, dans tous les cas, l'unité, que l'Eglise doit montrer, est celle qui unit le Père au Fils. Les images terrestres sont insuffisantes et ce sont les Cieux eux-mêmes qui doivent porter leur témoignage.

« Or, je ne prie pas seulement pour eux ; mais je prie aussi pour ceux qui croiront en moi par leur parole ; afin que tous ne soient qu'un, comme toi, ô mon Père, tu es en moi, et que je suis en toi ; qu'eux aussi soient un en nous, et que le monde croie que c'est Toi qui m'as envoyé. Je leur ai fait part de la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un. Je suis en eux, et tu es en moi, afin qu'ils soient perfectionnés dans l'unité, et que le monde connaisse que c'est toi qui m'as envoyé, et que tu les aimes comme tu m'as aimé. » Si Notre-Seigneur considère l'unité comme une nécessité, combien cette nécessité doit être absolue ! C'est seulement dans la mesure où nous serons capables de réaliser cette unité que nous pourrons connaître Jésus-Christ dans Sa pleine splendeur, accomplir Son œuvre, évangéliser les nations. C'est une preuve de la grandeur de l'homme qu'il ait besoin de l'Evangile total pour accomplir le miracle d'une seule conversion. La qualité missionnaire de cette prière est passionnée : « Que le monde croie que c'est Toi qui m'as envoyé... que le monde connaisse que c'est Toi qui m'as envoyé. » Quel magnifique défi lancé à la chrétienté, lui enjoignant de mettre de l'ordre dans sa maison si elle ne veut pas de nouveau continuer à infecter davantage le monde oriental avec son esprit de secte, qui dépouille l'Evangile de sa puissance d'unité et n'offre aux populations qu'une pierre au lieu de pain. La multiplicité des sociétés missionnaires dispersées dans la Chine actuelle est aussi néfaste pour le christianisme que les discordes civiles de ce pays le sont pour la paix et la prospérité nationales.

L'Orient chrétien d'aujourd'hui se révolte avec raison, non contre le Christianisme, mais contre la chrétienté divisée, non contre les étrangers politiquement ou religieusement, mais contre la domination des étrangers.

Jésus-Christ, par la vie qu'Il a menée sur la terre, nous a révélé exactement quel était le caractère de l'unité qui existait entre son Père et Lui.

Elle n'est pas mystique au point d'être inintelligible pour les hommes au cœur simple. Nous ne sommes pas comme des ouvriers à qui l'on n'aurait pas laissé de modèle pour leurs travaux. L'unité manifestée par le Christ par rapport à son Père, sur la terre, nous apparaît avec une clarté qui écarte toute controverse : il s'agit d'une relation paternelle et filiale, et d'une liberté atteinte par la dépendance absolue consommée dans le sacrifice suprême. Si les individus et les groupes se conformaient à ces deux principes, les désaccords disparaîtraient comme la neige fondant au soleil de l'été. Le jour où tous les chrétiens reconnaîtront Dieu comme le Père et regarderont aux autres hommes comme à des frères en Christ, la famille de Dieu sera complète, Eglise glorieuse, sans tache ni ride.

Dieu appelle l'homme à l'unité — Son idéal. L'homme en appelle à Dieu pour réaliser l'unité — son aspiration. L'unité n'est pas seulement un bel idéal, elle est aussi une nécessité pratique. Sans doute, l'unité est déjà réalisée, en une certaine mesure, dans une fidélité foncière à l'égard de Christ. Toutefois, elle ne l'est pas assez pour faire du christianisme une force efficace, créatrice de paix, une puissance universelle de libération, ou encore, pour satisfaire les désirs de Dieu.

Il est des pays où les divisions religieuses intérieures sont à leur minimum ; c'est surtout le cas de ceux qui ont une Eglise d'Etat. Ces pays n'en contribuent pas moins à grossir le nombre des confessions rivales qui morcellent le christianisme dans le champ missionnaire, et le christianisme est ainsi en contradiction avec lui-même en tant que religion universelle. Dans d'autres pays, comme l'Amérique, il existe des Eglises de toutes espèces et de toutes dénominations. Ce mal est surtout manifeste dans les districts ruraux, où les fidèles sont divisés en groupes rivaux, appauvris, sans puissance morale et spirituelle. La religion chrétienne se ré-

duit souvent à une philosophie inconsistante, incompétente et futile. Certaines Eglises prétendent à la possession exclusive de la vérité, telle qu'elle est révélée en Christ, et condamnent celles qui interprètent différemment Sa vie et Son enseignement. Le résultat est qu'il n'y a même pas 50% de la population qui se déclarent disciples de Jésus-Christ, une grande partie d'entre eux parce que les querelles d'Eglises, les prétentions et les opinions rivales les ont rendus très perplexes et les ont déconcertés. Des Eglises qui n'ont pas de raisons réelles pour se tenir à l'écart adhèrent encore à leurs shibboleths. Les efforts fédératifs continuent à se déployer là où l'unité organique est le seul but logique. Il n'existe pas d'opinion commune, qui soit formulée avec force par tous les prédicateurs de chaque pays, comme nous voudrions qu'elle le fût, de manière à constituer un témoignage unique sur les grandes questions fondamentales, telles que la paix et la guerre, le caractère propre du mariage chrétien, les revendications sociales du Christ, le caractère supra-national de l'Eglise. L'esprit de catholicité est rare. Au fond de nos cœurs, la plupart d'entre nous sommes attachés au culte de l'incomplet, c'est-à-dire du sectarisme. Le Christ d'une Eglise renie souvent catégoriquement le Christ de l'Eglise voisine. Ce serait plaisant, si ce n'était tragique. C'est une situation qui mène l'Eglise au suicide, et nous sommes ici pour formuler à cet égard une protestation solennelle. Nous essayons de nous mettre d'accord sur des questions qui présentent une importance pratique, mais assez souvent nous nous trouvons ramenés à notre conception propre du Christ, de la nature de l'Eglise, de l'essence du Message évangélique. La Christologie ne doit pas être négligée. Il faut reconnaître la valeur de la théologie. Nous devons étudier l'histoire du Christianisme, si nous voulons arriver à un résultat quelconque.

S'il n'y avait pas d'appel adressé par Dieu à l'homme, en faveur de l'unité, le besoin que nous en avons n'en ferait pas moins jaillir vers Dieu une invocation ardente

pour la réalisation de cette unité. Toutefois, nous nous trouverions sans ressource et sans espoir dans l'état de confusion organisé qui est le nôtre. Mais c'est Dieu qui est le guide. Sa volonté « qu'ils soient tous un », doit finalement devenir la volonté de l'homme, si l'accomplissement de la volonté divine devient la passion du cœur humain. Lorsque les chrétiens acceptent le Christ comme leur guide suprême, ils ne peuvent faire autrement que de devenir ses compagnons et ses amis. Sa vie, telle qu'elle est retracée dans les Evangiles, constitue Son enseignement qui ne peut tromper. Ses paroles, telles qu'elles sont interprétées par Sa vie, sont définitives, et notre devoir d'obéir devient notre privilège et notre joie. C'est pour favoriser le développement de cette foi en Dieu, qui s'est manifesté dans la chair, que nous sommes réunis dans cette Conférence. Voilà comment il faut concevoir la foi, plutôt que d'en faire seulement une formule de mots bien conçus, si importants qu'ils puissent être. Comme le disait Zinzendorf : « Je n'ai qu'une passion, c'est Lui ! Lui seul ! » Des hommes comme le Sadhou Sundar Singh, Mahatma Gandhi et Stanley Jones nous aident à nous convaincre de plus en plus de ces vérités. Dans la mesure où nous nous rallierons, au cours de ces journées, autour du Christ vivant, nous bannirons nos préjugés, éclairerons notre intelligence et corrigerons nos erreurs.

De plus, si nous voulons établir une relation étroite entre Jésus-Christ et nous, — car c'est là, n'est-ce pas, l'objet principal de notre recherche, — nous ne devons pas avoir des idées exclusives en ce qui concerne la manière sacramentelle, mystique ou intellectuelle de l'approcher. D'un pas agile, le Christ chemine vers le cœur humain par des voies multiples et diverses. Qui niera qu'Il vient par telle ou telle route et par d'autres encore, innombrables ?

Après tout, nos plus grandes difficultés ne découleront pas de ces principes essentiels. Elles se trouvent plutôt à la circonférence qu'au centre de nos préoccupations ; elles concernent le gouvernement de l'Eglise, ou

son organisation. Personnellement, je préférerais que nous laissions de côté, pour le moment, ce sujet qui prête à bien des controverses, plutôt que de le traiter avec hâte. Nous ne saurions prétendre qu'il est sans importance. C'est grâce à l'organisation que l'Eglise se maintient dans la plénitude de sa vie organique universelle, qui embrasse toutes choses. Mais nous ne pouvons pas, dans une brève conférence comme celle-ci, parcourir tout entier un champ aussi vaste. De plus, puisque ce n'est pas l'action d'une assemblée qui a brisé l'unité, ce n'est pas elle non plus qui pourra la restaurer. Ne pourrait-il pas arriver que, toutes les autres choses étant fixées, nous nous trouvions réaliser finalement cette unité, comme le fit l'Eglise primitive?

Mais je dois conclure. Nous vivons dans un monde qui a perdu sa voie. La religion, telle qu'elle se trouve résumée dans la personne de Jésus-Christ, peut seule espérer le sauver. Cette religion, selon l'avertissement que Dieu nous a donné dès le début et que notre propre expérience a tragiquement confirmé, doit être une religion unifiée. Dieu a fait de notre chrétienté divisée tout l'usage possible, au-delà de ce que nous étions en droit d'espérer, mais maintenant que nous connaissons le péché qui s'attache à l'esprit de secte et le désastre qui en découle, nous ne pouvons pas espérer qu'Il en fera usage bien longtemps encore. Bien que l'avenir soit devant nous, nous ne pouvons pas nous reposer sur nos lauriers. Nous devons agir sans hâte, mais sans relâche. Gardons fermement dans nos cœurs notre projet d'unité et considérons tous les chrétiens, de quelque nom qu'ils se nomment, comme des frères aimés. C'est ainsi que, par la pratique de l'unité, nous atteindrons à l'unité.

L'Esprit de Dieu nous dirige pour nous faire vouloir et agir comme Il l'entend. C'est Lui qui transformera pour nous, à Sa manière et en Son temps, l'impossible en possible, et qui réalisera l'espérance chrétienne dans une Eglise qui ne sera qu'un seul troupeau, guidé par un seul Berger.

Dans cette espérance, je fais mien l'appel passionné

de Saint Paul, qui peut s'appliquer aussi bien à cette assemblée d'hommes de toutes les nations qu'aux Ephésiens, auxquels il était originairement adressé : « Je vous exhorte donc, moi, le prisonnier dans le Seigneur, à marcher d'une manière digne de la vocation qui vous a été adressée » (notez les qualités morales essentielles à l'unité) « en toute humilité et douceur, avec patience, vous supportant les uns les autres avec charité, vous efforçant de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix. Il y a un seul corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés à une seule espérance par votre vocation ; il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, et parmi tous et en tous. »

A l'issue du service d'ouverture, la Conférence tient sa première session à 11 heures 30, dans l'Aula de l'Université, au Palais de Rumine.

M. Charles BRENT, évêque de Western New-York, est élu à l'unanimité Président provisoire jusqu'à l'élection du Président de la Conférence.

M. DUBUIS, conseiller d'Etat, présente à la Conférence un message de bienvenue au nom de son Gouvernement. En voici les parties essentielles :

... C'est pour nous un grand honneur d'être appelé à vous souhaiter la bienvenue au nom du gouvernement du Canton de Vaud. Le choix que vous avez fait de cette ville pour votre session de 1927 est très flatteur pour elle et ses autorités, en même temps que pour les autorités cantonales.

... Vous avez été reçus dans les grandes villes du monde, Edimbourg, La Haye, Stockholm, dont il ne nous est pas possible de vous offrir les splendeurs.

Et pourtant, vous venez d'inaugurer votre Conférence par une cérémonie religieuse dans notre antique et imposante cathédrale, le plus important de nos monuments nationaux : majestueusement assise sur la hau-

teur qui domine Lausanne, elle résume en quelque sorte toute l'histoire de notre petit pays.

Si, pendant des siècles, de nombreux pèlerins sont venus se jeter aux pieds de Notre-Dame de Lausanne, ce vénéré temple a aussi vu les temps tourmentés de la Réformation qui se sont terminés, après sept jours de dispute, par l'adoption de la foi nouvelle ; la pensée de Calvin, de Farel, de Viret demeure encore sous ses voûtes.

...Maintenant, c'est dans l'Aula du Palais de Rumine que de nombreux orateurs se succéderont pour affirmer la méthode de votre Conférence universelle : cette méthode qui est celle de l'amour et de l'estime réciproques la méthode de la recherche de ce qu'il y a de meilleur chez vos frères.

Dans ce local où ont lieu les séances solennelles de notre établissement d'instruction supérieure, le grand artiste qui a fait la décoration que vous avez devant vous a mis tout son cœur et tout son talent pour représenter ce merveilleux miroir de l'ascension humaine vers la perfection, depuis les premières découvertes scientifiques et leurs applications pratiques jusqu'à l'acte de foi qui domine la chrétienté.

Voilà l'image qui est peinte sur ces murs et qui est bien faite pour inspirer vos délibérations, non point dans l'esprit de controverse, mais de rapprochement des doctrines et des organisations des églises, et vos aspirations à une fraternité chrétienne toujours plus intense par une meilleure compréhension des hommes entre eux, par l'idéal de l'Evangile et de l'esprit du Christ.

... Pour vous distraire de vos constantes préoccupations, nous vous préparons une heureuse diversion en vous invitant à venir admirer notre beau lac bordé de sites enchanteurs.

... Ce sera un repos bien gagné qui vous permettra de reprendre avec plus de force et de courage la tâche que vous vous êtes imposée : l'alliance universelle pour le rapprochement des peuples par « l'amitié internationale »...

Le Président de la Fédération des Eglises suisses, M. le doyen Otto HEROLD, souhaite ensuite la bienvenue à la Conférence, au nom des Eglises suisses. Cette Fédération, dit M. Hérold, doit son origine à un mouvement vers l'unification des Eglises cantonales qui, pendant des siècles, étaient restées isolées les unes des autres ; elle a suivi avec une profonde sympathie les mouvements tels que la Conférence Universelle du Christianisme pratique, et a joyeusement assumé la tâche de venir au secours des Eglises en détresse. Elle accueille maintenant avec une profonde sympathie la Conférence sur la Foi et la Constitution et la considère comme un progrès vers une meilleure compréhension, inspirée par une charité profonde et par un sentiment de l'importance capitale du patrimoine commun à tous les chrétiens ; elle espère que la bénédiction de Dieu reposera sur le travail accompli à Lausanne et ensuite sur les Eglises qui y puiseront l'inspiration.

Le Président reçoit avec gratitude les vœux présentés, il ajoute un mot spécial de remerciements à l'adresse de M. Secrétan, pasteur de la Cathédrale, pour l'aide si efficace qu'il a apportée en préparant et en présidant le service d'ouverture.

Hommage à Robert Hallowell Gardiner

LE PRÉSIDENT. — Je suis sûr d'être l'interprète de tous ceux qui ont connu Robert Hallowell Gardiner, en vous demandant de commencer nos travaux en lui rendant un hommage public, et je vais prier M. Stevenson de vous présenter une motion spéciale à ce sujet.

M. STEVENSON. — J'ai l'honneur de vous soumettre la motion suivante :

Résolution. — La Conférence Universelle sur la Foi et la Constitution de l'Eglise loue et glorifie Dieu pour la vie et l'œuvre de R. H. Gardiner. La consécration absolue de celui-ci à la cause de Notre-Seigneur et à celle de l'unité de Son Royaume le met hors de pair parmi les chrétiens de son temps.

Le grand mouvement pour la réunion des Eglises a été successivement représenté par des hommes semblables, qui, à leur époque, ont incarné l'esprit de ce mouvement. Gardiner fut l'un de ces hommes ; l'œuvre

qu'il a accomplie en vue de la présente Conférence ne sera jamais oubliée, car il en fut pendant sa vie l'énergie motrice.

La profonde impression produite sur le monde chrétien par ce que Gardiner a été et a fait, défie toute description. Il est permis d'affirmer qu'aucune Eglise de la Chrétienté, grande ou petite, ancienne ou nouvelle, n'ignore son nom ou reste étrangère à la communion en esprit avec cette âme d'élite. Bien mieux, son nom apporte avec lui une vision, un devoir et un but, car ce n'est pas lui-même, mais le Christ qu'il exaltait. Il ne se considérait que comme le porteur de la coupe du Roi. Il était l'une de ces âmes exceptionnelles qui savent voir que l'unité de la Chrétienté déborde toujours ses divisions. La catholicité n'était pas chez lui une théorie. Sa plus grande arme était son discernement des esprits et son don de comprendre ceux même qui se hâtaient de le méconnaître.

Maintenant que nous pouvons mieux que jamais prendre sa mesure, nous découvrons qu'il est un des leaders de premier rang et l'un des inspireurs de notre époque. Sans son labeur, l'espérance fléchirait, la foi déclinerait et la charité se refroidirait. Il y a une douleur dans nos cœurs et un vide permanent dans notre communauté. Malgré tout, nous ne cessons de nous réjouir de ce que l'Eglise engendre de tels hommes pour conduire et inspirer l'humanité. Un tournant de la route le dérobe à notre vue, mais il reste en notre compagnie, seulement un peu en avant de nous, puisqu'il pénètre dans la jouissance de cette unité à laquelle il a si bien et si diligemment travaillé.

Il est décidé: que la Conférence enverra une copie de la présente résolution à la femme et à la famille de R. H. Gardiner, pour leur exprimer sa joie de leur noble héritage et sa sympathie dans leur grand deuil.

Il est décidé: qu'en témoignage de reconnaissance pour tout ce que, par la grâce de Dieu, nous devons à R. H. Gardiner, la Conférence érigeria dans l'église de ses ancêtres, à Gardiner, Maine, Etats-Unis, une plaque

commémorative d'une nature et d'un dessin appropriés. Le soin d'édifier cette plaque sera confié à un Comité désigné par la Conférence, et chaque membre de la Conférence apportera telle contribution qu'il voudra donner.

Cette résolution est adoptée à l'unanimité et les membres de la Conférence se lèvent pour honorer dans le silence, l'ami disparu.

La fin de la session est consacrée à l'audition de trois discours, qui font suite, sur le sujet N° 1 : L'Appel à l'Unité.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR D' WERNER ELERT,
de l'Université de Erlanger (Luthérien).

Celui qui est de la vérité écoute ma voix, dit le Seigneur (Jean, XVIII, 37). « Quisquis est in veritate, audit vocem meam. » Si nous sommes de la vérité, nous écoutons son appel. Nous écoutons donc son appel à l'unité. Oui, alors nous sommes un en Christ et un dans la vérité, — ce qui est la même chose. Car le Christ s'est appelé lui-même la vérité. Et réciproquement, si nous ne sommes pas un dans la vérité, nous ne le sommes pas non plus en Christ. Aussi tous ceux qui veulent s'unir en Christ doivent-ils s'éprouver eux-mêmes pour voir s'ils sont un dans la vérité. A vrai dire, la vérité n'est pas quelque chose que l'on possède comme un livre que l'on peut à son gré ouvrir ou fermer. Nous n'avons toujours la vérité que dans l'acte de connaissance, qui échappe à notre liberté, car reconnaître la vérité, c'est être contraint par elle. Croire, c'est être surmonté par la vérité. A vrai dire, la foi est plus encore. Dans la foi, nous recevons notre salut personnel, le pardon de nos péchés. Ce n'est que par la force de cette foi que nous sommes membres de l'« Una sancta catholica ». Mais ce qui unit les chrétiens en une unité dépassant l'individu, c'est la puissance objective de la vérité, à laquelle nous prenons part par la foi.

La foi et la vérité étant unies intimement, toute ombre jetée sur la vérité est un danger pour la foi, — elle

l'est aussi pour notre qualité de membre de l'Eglise du Christ. Il ne doit y avoir pour nous aucune communion avec l'erreur. Vérité et erreur ne sauraient conclure de paix l'une avec l'autre. Là où la vérité est en jeu, il ne doit y avoir aucun compromis. C'est pour cette raison que les anciens conciles de l'Eglise chrétienne ont eu raison d'ajouter aux principes positifs, par lesquels ils exprimaient la connaissance de la vérité, la répudiation de l'erreur. Peut-être se sont-ils trompés plus d'une fois dans la définition de ce qu'ils déclaraient vérité et erreur. Mais ils croyaient à la vérité, même s'ils ne la connaissaient qu'en partie. Ils savaient que la vérité n'est point un enfant du monde. Ils savaient, en conséquence, aussi que les signes précurseurs de la vérité, comme Kierkegaard le dit, sont polémiques de nature. Il n'y a pas de connaissance de la vérité sans connaissance de l'erreur. Et il n'y a aucune confession de la vérité sans le rejet de l'erreur. Dire cela, ce n'est pas ériger un tribunal d'hérésie. Nous aimons tous ceux qui se trompent comme notre Seigneur et Maître les a aimés. Mais nous devons combattre leurs erreurs si nous ne voulons pas renier la vérité.

La tâche de l'Eglise de distinguer la vérité de l'erreur devient, de siècle en siècle, plus compliquée. Car l'histoire engendre constamment de nouvelles erreurs, qui cherchent toujours à se masquer du vêtement lumineux de la vérité. Nous ne pouvons pas ne pas tenir compte de ce développement de la connaissance de la vérité chrétienne. Nous ne pouvons supprimer les problèmes par le fait que nous les passons sous silence. Les questions qui ont surgi, liées aux sujets qui doivent être traités en ce concile, exigent une réponse. Aussi désirons-nous, pour ce concile, qu'il trouve l'unité des chrétiens dans la vérité et qu'il exprime la vérité sans compromis avec l'erreur par des décisions claires.

II

Car on ne peut distinguer la vérité de l'erreur que lorsqu'elles sont exprimées. Là où il s'est agi de proclamer la connaissance de la vérité commune comme le lien qui unissait beaucoup d'individus, on a toujours trouvé dans l'Eglise du Christ des paroles qui ont exprimé de façon claire cette connaissance de la vérité. C'est là le sens et l'origine des symboles, des confessions de foi et des dogmes, qui sont valables dans toute l'Eglise chrétienne ou dans chacune de ses parties. A vrai dire, d'après notre conviction, il n'y a pas de décrets de foi. Les conciles ne peuvent décider ce qui *doit être cru*, ils ne peuvent que constater *ce qui est cru*.

Et maintenant, laissez-moi dire quelque chose du point de vue de l'Eglise, à laquelle j'appartiens moi-même, parce que je crois que, par là même, notre déclaration d'attachement à cette Conférence, que je voudrais exprimer ici, n'en recevra que plus de poids.

Il est vrai que les confessions de foi des Eglises particulières marquaient des séparations d'avec d'autres Eglises. Mais elles n'ont pas causé les séparations. Elles n'ont jamais fait que traduire l'existence de séparations déjà faites. Et il n'est pas vrai de dire qu'elles n'aient fait que causer des divisions. Elles en provoquent parce qu'en face de la vérité il y a toujours l'erreur. Mais leur tâche a toujours été d'unir. Dans les confessions de foi, beaucoup de chrétiens individuels se sont réunis et ont pris conscience de leur accord. Il y a plus. Les confessions de foi ont transmis d'une génération aux autres la connaissance de la vérité. Aussi ne sont-elles pas seulement un lien d'unité pour les contemporains, mais elles unissent, par delà les siècles, les générations les unes aux autres en une unité intérieure.

Nous, Luthériens, nous avons, pour cette raison, suivi avec la plus grande attention les efforts de la Confé-

rence Universelle de la Foi et de la Constitution de l'Eglise. Et les membres de notre Eglise, présents aujourd'hui ici, accompagnent de leur sympathie les travaux et les buts de ce concile. Nous remercions Dieu qu'il ait été possible de réunir un concile des Eglises chrétiennes devant lequel les questions de la foi, de la doctrine, du dogme doivent être prises tout à fait au sérieux. A vrai dire, nous craignons que les discussions qui doivent commencer ici, ne révèlent de profondes divergences. Mais nous sommes heureux qu'ici le mal de la dissension ait été pris à la racine. Notre confession de foi principale enseigne : « *Ad veram unitatem ecclesiae satis est consentire de doctrina evangelii et administratione sacramentorum. Nec necesse est ubique esse similes traditiones humanos, seu ritus ab hominibus institutos.* » (La vraie unité de l'Eglise n'a besoin que d'être établie sur la doctrine de l'Evangile et l'administration des sacrements. Il n'est pas nécessaire que les traditions humaines soient partout les mêmes, ni partout les mêmes les rites institués par les hommes). Nous sommes heureux en conséquence qu'ici l'unité des chrétiens soit cherchée dans le « *consensus de doctrina evangelii* » (assentiment sur la doctrine de l'Evangile). Car nous savons par l'histoire qu'il y a aussi des falsifications de l'unité qui veulent simuler l'union là où la véritable union des chrétiens, l'union dans la vérité, n'existe pas.

Nous venons donc, non pas comme individus, mais comme une grande communauté répandue dans le monde entier et qui a des siècles derrière elle. Nous nous savons unis avec tous ceux qui, dans tous les âges, ont confessé la foi chrétienne de la même manière que nous l'avons fait. Aussi notre second vœu pour ce concile sera que la grande unité recherchée par lui ne détruise pas les unités déjà existantes, mais que, semblable à une mère, elle accueille dans sa demeure ses enfants devenus indépendants et d'âge mûr.

III

Il ne nous paraît point que, en prenant ainsi en considération les unités déjà existantes, la séparation des confessions soit déclarée permanente. En ce qui concerne notre Eglise, on ne pourrait le craindre que si nos Réformateurs, au xvi^e siècle, avaient eu l'intention de fonder une Eglise nouvelle et de se séparer de l' « Ecclesia catholica » (Eglise catholique). Il n'en est rien. Notre confession de foi principale s'efforce de démontrer son accord avec l'Eglise ancienne. Pour cette raison, nos théologiens du xvii^e siècle ont constamment soulevé la prétention d'être membres de la vraie Eglise catholique. Celui qui reconnaît les symboles de notre Eglise doit vouloir ici la catholicité.

Tout en désirant cependant être en accord avec l'Eglise de tous les siècles possédant la vraie foi, nous affirmons aussi le développement historique. Nous croyons, avec tous les chrétiens, que la Sainte Ecriture, comme témoignage primitif de la révélation historique de Dieu, possède pour nous une autorité divine. Mais nous sommes convaincus qu'il est impossible de reproduire les circonstances et les institutions de la chrétienté primitive dont la Bible nous parle. Aussi les chefs de la réforme luthérienne ont-ils refusé de détruire l'édifice de l'Eglise qu'ils avaient trouvé, pour mettre à la place un édifice construit sur le modèle de l'Eglise primitive. Ils savaient que ce serait une utopie. Ils se sont employés à écarter des abus et des erreurs qui s'étaient introduits, et qu'ils considéraient comme en contradiction avec l'Evangile. Mais là où un abus pareil ne pouvait être prouvé, ils se sont montrés conservateurs. Aussi pouvaient-ils partout s'en rapporter au dogme de l'Eglise médiévale, là où ils ne trouvaient pas de contradiction avec l'Evangile. Ils ont repris beaucoup de formes liturgiques. Ils ont traduit dans leur langue le chant sacré

de l'Eglise du moyen âge. Souvent, ils ont gardé la constitution épiscopale.

La grande tolérance que montre notre Eglise en toutes choses « externis et temporalibus », repose sur ce développement historique. Nous supportons cette diversité de la constitution et des rites. Et nous nous reconnaissons les uns les autres comme membres légitimes de l'Eglise chrétienne authentique, parce que nous nous accordons sur la même confession de foi. Ce serait aussi mon troisième vœu pour ce concile que les différences des constitutions et des rites ne soient pas un obstacle à l'affirmation de l'unité à laquelle nous aspirons dans la vérité. A vrai dire, notre sympathie sera d'avance acquise à toutes les formes qui chercheront aussi, d'une manière extérieure, à exprimer l'accord avec l'Eglise des Pères.

Pères très vénérés, Frères bien-aimés, l'appel à l'unité a été lancé. Nous l'avons entendu et nous nous sommes tenus pour obligés de le suivre. J'ai essayé de vous dire ce qui nous émeut en l'entendant, et j'ai parlé du point de vue de l'Eglise Luthérienne. Car je crois que personne ne peut abandonner le point de vue de son Eglise particulière sans perdre par là même le contact avec l'Eglise du Christ. Mais nous croyons aussi que les expériences et les connaissances acquises dans l'Eglise, qui est notre patrie, sont ce que nous pouvons apporter de mieux comme contribution aux délibérations de ce concile. La volonté de catholicité fait partie de l'héritage considérable que nous avons reçu des Pères de notre Eglise. Et je désire que vous ayez, vous aussi, compris dans toutes mes paroles la volonté de catholicité. Nous tremblons en face de la grande responsabilité que nous avons devant Dieu. Nous tremblons aussi en face de la responsabilité que nous avons devant nos coreligionnaires. Aussi demandons-nous l'aide du Saint Esprit, afin qu'à l'heure solennelle de cette Conférence, nous ne soyons pas trouvés de cœur étroit, mais d'esprit ouvert, non pas acrimonieux, mais pacifiques, non pas orgueilleux, mais conscients de notre haute responsabilité,

non pas gens de petite foi ni même dépourvus de foi, mais remplis de foi et de la sagesse de Dieu.

DISCOURS DE MGR GERMANOS,

Métropolitte de Thyatire (Orthodoxe).

Il y a exactement sept années que, dans ce beau pays et sur les bords riants du lac Léman, fut commencée la discussion d'un sujet qui doit intéresser l'ensemble de la chrétienté. Après une séparation séculaire et de cruelles divisions, une tentative fut faite une fois de plus pour réparer la robe déchirée de Jésus, afin que les membres divisés de son Corps Mystique: l'Eglise, fussent de nouveau réunis. A l'appel qui nous venait d'au-delà de l'Océan, l'Eglise Orthodoxe d'Orient, la plus ancienne de toutes, s'empessa de répondre, avec ses plus jeunes sœurs d'Occident. Bien que « portant sur son corps les marques du Seigneur Jésus », elle pensa que c'était son devoir de ne pas être absente d'une Conférence qui lui proposait un but aussi élevé et aussi utile. Depuis cette première rencontre, l'Eglise Orthodoxe a suivi avec un intérêt constant les efforts infatigables et inspirés de ceux qui ont conçu et entrepris cette œuvre. Cette Eglise vient ici pour prendre sa part de l'effort commun. Elle qui, pendant des siècles, n'a cessé de rendre hommage à la Foi Apostolique, vient apporter sa contribution à l'édifice de la réunion des Eglises, dont la construction est l'objet même de la présente Conférence.

Invité comme représentant de cette Eglise Orthodoxe à vous adresser la parole en cette séance inaugurale, j'ai pensé qu'il serait intéressant pour vous que je vous explique, en quelques mots, la conception de la Réunion qui est celle de l'Eglise Orthodoxe. Cette explication sera une espèce de préambule aux divers points qui seront ultérieurement discutés.

I

Que ceux qui croient en Christ et le reconnaissent comme leur chef doivent former un seul corps, cela est l'évidence même pour l'Eglise Orthodoxe, car la volonté première et l'intention du Sauveur et du Fondateur de l'Eglise fut que tous ceux qui croyaient en lui « formassent un seul troupeau sous la conduite d'un seul berger » (Jean, X, 16). Notre Seigneur, prévoyant les divisions qui se produiraient parmi ceux qui croiraient en lui, demanda au Père qui l'avait envoyé, à la fin de sa carrière terrestre, de les garder dans l'unité, « afin que tous soient un comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi, afin qu'ils soient un en nous » (Jean, XVII, 20). Cette unité des fidèles, faite pour être une image de l'unité qui est en Dieu, devait être, pour ceux qui n'avaient pas reçu la révélation, le plus clair des appels à reconnaître la mission divine de Jésus et à se convertir en croyant en lui, « afin que le monde croie que tu m'as envoyé » (Jean, XX, 21). De même que Notre Seigneur, les Apôtres ont conçu l'Eglise comme étant dès l'origine une unité; les expressions qu'emploient les Apôtres en parlant de l'Eglise en témoignent, par exemple, lorsqu'ils l'appellent « la Maison de Dieu dont la pierre angulaire est Jésus-Christ », et aussi « un corps dont Jésus-Christ est la tête ». Le merveilleux tableau, en particulier, que Saint Paul trace de l'Eglise montre bien clairement que la force créatrice du Saint-Esprit dans le corps de l'Eglise n'est entière que lorsque chaque partie conserve intacts les liens qui les unissent les unes aux autres par leur union avec la tête unique, le Christ, c'est-à-dire en formant une unité.

Ainsi l'Eglise Orthodoxe voit dans l'unité de l'Eglise la volonté même de son fondateur et constate en même temps que, par l'absence de cette unité, l'œuvre extérieure et intérieure de l'Eglise dans le monde est grandement entravée. Son œuvre extérieure est entravée parce

que la mission principale de l'Eglise, qui, comme un levain, doit faire lever toute la pâte, et attirer dans son bercail toutes les nations, est rendue vaine. Ne sait-on pas que la première question qui monte aux lèvres de ceux qui sont invités à entrer dans le sein de l'Eglise est : « Dans laquelle des multiples Eglises vais-je entrer ? » Et s'ils entrent dans l'une ou l'autre de ces Eglises, le jour où ils rencontrent une Eglise différente, les voilà dans une confusion et dans un trouble sans fin ; ils se demandent s'ils ont choisi la bonne part, ou bien ils se mettent à passer successivement d'une Eglise dans une autre. Je ne mentionne même pas les remarques méprisantes de ceux qui sont hors de l'Eglise, et que l'on entend dès que l'on a quelques relations avec eux.

L'œuvre intérieure de l'Eglise est entravée parce que les circonstances actuelles exigent un front unique contre les éléments subversifs qui menacent l'édifice chrétien. La division des Eglises, ou, si l'on veut, des forces militantes de la Chrétienté, affaiblit singulièrement la vigueur de leur déploiement. Même si nous tenons compte de l'activité rénovatrice de l'Eglise parmi ceux qui lui appartiennent, il est évident que celle-ci remplit beaucoup mieux sa tâche lorsqu'elle est unie que lorsqu'elle est divisée, parfois même en lutte avec elle-même.

Par suite, l'Eglise Orthodoxe, dans toutes ses Assemblées, prie pour la réunion de tous et ne cesse d'espérer que ce que l'on considère comme humainement impossible : la réunion des Eglises, ne sera pas impossible à Dieu. Mais qu'entend l'Eglise Orthodoxe par ce terme « Réunion des Eglises » ?

Bien que l'Eglise Orthodoxe considère l'unité de la foi comme la condition primordiale de la réunion des Eglises, elle rejette cependant la théorie exclusive d'après laquelle une Eglise, se considérant comme seule véritable Eglise, affirme que ceux qui cherchent la réunion avec elle doivent se ranger sous son autorité. Cette conception de la réunion, qui équivaut à celle de l'absorption des autres Eglises, est de toutes façons opposée à celle qui règne dans l'Eglise Orthodoxe. Celle-ci a toujours distin-

gué entre l'Unité, d'une part, et l'Uniformité, de l'autre. Le Patriarche de Constantinople, Photius, avait déjà formulé la règle que, dans la pratique, l'Eglise Orthodoxe a toujours observée. « Dans les cas où l'objet du désaccord n'est pas affaire de foi et n'implique désobéissance à aucun décret général ou catholique, un homme au jugement sain aurait raison de décider que, ni ceux qui maintiennent, ni ceux qui écartent les points en question, ne commettent une faute » (Lettre encyclique au Pape Nicolas I).

En conséquence, seuls les points qui ont un rapport direct avec la Foi et qui sont acceptés par le consentement général, doivent être considérés comme obligatoires et nécessaires à l'Unité. Ainsi, l'Eglise Orthodoxe, suivant l'avis d'Augustin « *in dubiis libertas* », accorde aux théologiens la liberté de pensée en tout ce qui touche aux points non essentiels et qui n'ont pas de lien avec la foi du cœur. Mais tandis que cette Eglise n'écarte pas cette liberté et reconnaît volontiers que ces questions sont de telle sorte que les solutions qu'on leur donne appartiennent nécessairement au domaine du doute et de la probabilité, elle maintient cependant le principe que l'accord est nécessaire dans les choses essentielles : « *In necessariis unitas* ».

Mais quels sont les éléments de la doctrine chrétienne qui devront être regardés comme essentiels ? L'Eglise Orthodoxe est d'avis qu'il n'est pas nécessaire de discuter et de déterminer aujourd'hui ces éléments, puisqu'ils ont été déterminés par les anciens Symboles et les discussions des sept Synodes œcuméniques. En conséquence, l'enseignement de l'ancienne Eglise non divisée des huit premiers siècles, débarrassé de toutes les questions qui n'avaient pas de relation directe avec les objets obligatoires de la foi, doit encore aujourd'hui constituer la base de la réunion des Eglises. La légitimité de cette base a été universellement reconnue dans les discussions sur la réunion, dont la dernière s'est poursuivie entre les Orthodoxes, les Vieux Catholiques et les Anglicans. Je crois pouvoir dire qu'aucun véritable théologien ortho-

doxe ne se trouvera pour dévier de ce principe et pour aborder et discuter des sujets qui, telle est sa conviction, ont déjà été décidés, sauf dans le cas où cette discussion aurait pour seul but de justifier la foi professée par son Eglise.

Mais tandis que l'Eglise Orthodoxe maintient irrévocablement la base ainsi posée, elle n'a aucune intention de mettre comme condition à la réunion des Eglises ce qui, après la première période mentionnée, a été accepté sur l'autorité des Saintes Ecritures, ou a été défini par les Conciles et les Synodes locaux. Nous ne nions pas qu'il ne se soit trouvé, et qu'il ne se trouve encore, des théologiens orthodoxes qui insistent pour imposer l'acceptation même de décisions plus récentes ; cependant, ceux qui ont le meilleur jugement s'en tiennent aux seules décisions auxquelles est arrivée la conscience chrétienne commune de l'Orient et de l'Occident. Lorsque nous considérons le petit nombre de décisions qui furent ainsi prises officiellement, il paraît évident qu'il reste un champ de discussion très large ouvert aux théologiens orthodoxes et à ceux qui sont hors de l'Eglise Orthodoxe, mais qui sont poussés par le même désir de voir s'accomplir la réunion des Eglises. Ainsi, des sujets tels que la nature de l'Eglise, sa commune confession de foi, l'importance des Saintes Ecritures, la signification des Sacrements, qui tous seront discutés par notre Conférence, doivent évidemment être mis au nombre de ceux sur lesquels les théologiens orthodoxes peuvent formuler une opinion. Ce faisant, ils remplissent un devoir envers leur Eglise tout en contribuant à écarter les obstacles qui se trouvent sur la voie de l'unité.

Mes amis, au moment où, ayant invoqué sur nous la direction et l'inspiration du Saint Esprit, nous allons commencer nos travaux, rappelons-nous la profonde signification de notre mission ; prenons pleine conscience des graves responsabilités que nous partageons tous dans la ruineuse division de nos Eglises ; repentons-nous de la négligence que nous avons jusqu'ici apportée à l'égard de ces devoirs et consacrons-nous à cette tâche, sans pré-

jugés et avec la tranquillité nécessaire ; par-dessus tout, rejetons tout égoïsme, tous calculs humains ; que ce soit d'abord le respect pour les convictions d'autrui qui nous anime, et par-dessus tout la charité. N'oublions pas qu'en dehors de tous les points qui nous divisent, il existe un lien commun qui unit tous ceux qui sont rassemblés ici, et que c'est la foi en notre commun Sauveur et Rédempteur, notre Seigneur.

Je ne suis pas de ceux qui sont assez confiants pour imaginer que le problème de la réunion des Eglises ne demande, pour être résolu, qu'un court espace de temps et quelques discussions et échanges de vues ; ceux que de longs siècles ont divisés ne peuvent être réconciliés en un seul jour. « Deux Eglises, dit Dollinger, ne peuvent immédiatement se jeter dans les bras l'une de l'autre comme deux frères qui se rencontrent après une longue séparation. » Nous serons heureux si, avant de partir d'ici, nous pouvons remercier Dieu de ce que la semence répandue par la Conférence sur la Foi et la Constitution n'est pas tombée sur un sol stérile.

Que Dieu bénisse nos travaux !

DISCOURS DE MGR D'ARMAGH,

Archevêque Primat d'Irlande (Anglican).

L'appel à l'unité est l'appel du Christ. Les mémorables paroles de Notre Seigneur faisant entendre cet appel à tous ceux qui se disent ses disciples viennent résonner dans chacun de nos cœurs en ce jour. Je n'ai pas besoin de vous les rappeler ; vous les avez entendues aujourd'hui dans la chaire de la Cathédrale ; elles sont la charte constitutive de notre Assemblée. Mais permettez-moi de citer une déclaration de Saint Paul qui donne à ces paroles un commentaire inspiré et bien propre à nous inspirer nous-mêmes. C'est l'exhortation finale d'une prédication : « Soyez diligents à conserver l'unité de l'Es-

prit dans le lien de la paix ; il y a un seul Corps, un seul Esprit, comme ainsi vous avez été appelés à une seule Espérance par votre vocation ; un seul Seigneur, une seule Foi, un seul Baptême, un seul Dieu et Père de tous qui est au-dessus de tous et en tous. » Ces paroles expriment l'Unité du Corps en relation avec l'Unité du Christ, en fonction de l'Unité suprême qui domine, enveloppe et pénètre l'ordre universel, l'Unité de Dieu. Nous devons en déduire que l'Unité du Corps, rattachée à sa source qui est Dieu, doit, malgré toutes les apparences contraires, être indestructible. Elle l'est assurément. Qu'est-ce que le Corps ? C'est l'ensemble de ceux qui croient en Christ, et si l'aspect extérieur de cette communion fraternelle entre en ligne de compte, comme il convient, le Corps est l'assemblée entière de ceux qui croient et qui sont baptisés. Prenez l'enseignement du Nouveau Testament dans sa simplicité et dans son entier ; vous verrez qu'aucune autre définition n'est possible. De même, notre grand théologien anglican, Richard Hooker, déclare très clairement : « Puisque le seul objet qui sépare notre religion de toutes les autres est Jésus-Christ, en qui seul l'Eglise croit et que seul l'Eglise adore, nous trouvons que les Apôtres distinguent ainsi partout l'Eglise d'avec les infidèles et les Juifs, en considérant que ceux qui invoquent le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ forment une Eglise. » Et plus loin : « Nous n'ajouterons à ceci que certaines particularités occasionnelles et variables, qui ne sont pas essentielles, mais servent seulement à rendre plus heureuse ou meilleure l'existence de l'Eglise de Dieu ». Ici, remarque Hooker, gît l'erreur de certaines définitions. Les personnes qui les formulent ne désignent pas l'Eglise par ce qu'elle est essentiellement, mais par ce qu'ils imaginent être les traits de la supériorité de leur propre Eglise.

Gardons bien la mémoire de ces grandes paroles. L'Eglise est Une; elle a toujours été et elle doit être Une, parce que son essence est la relation des âmes humaines avec Jésus-Christ.

Supposons, par exemple, qu'un visiteur venant d'un

autre monde, la planète Mars, si vous voulez, descende sur notre terre et s'enquière de nos religions. Supposez qu'il veuille évaluer l'effet total du Christianisme : pouvez-vous imaginer un instant qu'il conclurait que l'influence de Jésus-Christ sur la société humaine se réduit à la communion orthodoxe, ou romaine, ou anglicane, ou aux grandes communautés presbytériennes ou méthodistes ? Il est bien clair qu'il embrasserait dans son enquête tous ceux qui professent la foi en Jésus-Christ. Il devrait sans doute aussi tenir compte du fait que les autres religions qui prétendent à l'universalité, le Mahométisme et le Bouddhisme, sont également divisées en sectes et cependant présentent à travers leurs divisions les qualités particulières et les effets caractéristiques de leur action qui leur appartiennent sans aucun doute. S'il en est ainsi, nous pouvons nous demander : Pourquoi nous préoccuper de nos divisions ? Pourquoi chercherions-nous à y remédier ? Pourquoi ne pas adopter le point de vue, qui a été souvent celui du passé, que la concurrence des sectes renferme une bénédiction, puisqu'elle nous stimule tous à l'activité et prévient ainsi la stagnation ? Certainement, la concurrence nous stimule : elle prévient la stagnation, mais il y a une voie meilleure. Saint Paul nous l'indique : « Soyez diligents à conserver l'unité de l'Esprit par le lien de la paix et l'unité du Corps dans l'unité de l'Esprit qui l'anime. » En outre, il y a des degrés dans l'unité. En reprenant l'image d'un organisme vivant, nous voyons dans l'ordre de la vie naturelle que le degré d'unité que présente chaque être vivant dépend du degré de maîtrise que le principe central de l'organisme exerce sur les fonctions vitales de l'ensemble. Il y a des organismes qui semblent n'être que des masses amorphes de tissus vivants ; cependant, sans une force unifiante, en quelque sorte, ces organismes ne pourraient subsister. Plus haut dans l'échelle des êtres, nous trouvons des organismes chez lesquels les éléments divers sont si étroitement unis dans une collaboration vivante et une interdépendance mutuelle, qu'il en résulte une unité de fonctionnement qui réagit puissamment sur

le milieu environnant. C'est dans la maîtrise exercée par la conscience et la volonté de l'homme sur son organisme, en relations avec le monde extérieur, et dans les réactions puissantes qui ont donné à l'homme sa position prédominante, aboutissant à changer l'aspect entier du globe, que nous trouvons l'illustration suprême d'une unification spirituelle fonctionnant par le moyen d'un organisme matériel.

Il semble donc, bien que l'unité finale de l'Eglise Chrétienne ne puisse être entièrement détruite, que l'effet de nos divisions soit de rabaisser le niveau de sa vie, de désorganiser ses fonctions propres, d'affaiblir son pouvoir en face des forces redoutables qui s'opposent à sa mission universelle. Avant que l'Eglise puisse devenir ce que Notre Seigneur a désiré qu'elle fût, elle doit parvenir à un degré plus élevé d'unité organique, et ceci dépend de l'appropriation d'un esprit nouveau.

Puis-je dire que si nous devons trouver un moyen pour résoudre le grand problème de la réunion des chrétiens, nous devons suivre la voie indiquée par Saint Paul ? L'unité de l'Esprit doit venir avant l'unité du Corps. Nous ne pouvons, en combinant quelques plans ingénieux d'accord entre les diverses Eglises organisées, triompher des difficultés qui se trouvent sur notre route. Ce n'est pas en réglant un mécanisme que nous atteindrons notre but. Nous devons commencer par l'Esprit, et les accords extérieurs s'ensuivront de toute nécessité. Nous avons, je crois, dans le passé, trop compté sur l'apaisement de nos discordes par l'invention d'une formule ou l'élaboration d'un système. Cela ne se peut pas. Je sais bien, pour avoir pris part aux travaux de Lambeth en 1920, que l'entente alors proposée était le résultat de nombreuses prières et d'une très sérieuse application aux choses de l'Esprit. « *L'Appel à tous les chrétiens* » s'appuyait sur une profonde repentance pour les échecs du passé, sur un essai sincère de considérer non seulement nos propres efforts, mais ceux des autres, et sur un intense désir de réaliser le grand idéal d'unité placé devant nous par Notre Seigneur ; mais il se peut, malgré

tant d'efforts, que nous n'ayons pas discerné, aussi clairement que nous l'aurions dû, que l'unité de l'Esprit doit précéder toutes les modifications de formes.

Voici maintenant ce qui me paraît être la tâche particulière de la Conférence Universelle sur la Foi et la Constitution des Eglises. Nous ne sommes pas ici pour agencer un mécanisme compliqué qui comprendrait les divers éléments de la Chrétienté organisée, de même que les fragments variés d'un grand « puzzle », lorsqu'ils ont été mis en ordre, forment ensemble un tableau parfait. Nous sommes ici, tout au moins en premier lieu, pour nous unir en prière, en pensée, en un effort pour exprimer notre foi, de telle manière que l'esprit d'unité puisse trouver sa place dans nos cœurs et dans nos Conseils. En d'autres termes, nous sommes rassemblés sous la dépendance de l'Esprit de Dieu, dans la croyance que si nous nous en remettons à Lui, si nous permettons à sa puissance de direction et de création de guider nos volontés, nous serons attirés ensemble jusqu'à une unité spirituelle d'où sortira finalement une grande consolidation des forces de la Chrétienté.

Quels sont, demanderai-je enfin, les principes qui doivent diriger nos délibérations ? Saint Paul nous recommande de nous montrer dignes de notre vocation en toute humilité et douceur, avec patience, nous supportant l'un l'autre dans la charité.

Premièrement, nous devons, chacun de nous et chacun de nos groupes, aller à la Conférence en rejetant tout sentiment que nous pourrions secrètement conserver de notre propre supériorité. Nous savons combien est insupportable l'homme qui, à bout d'arguments, affecte un air de sagesse supérieure. C'est une bien pauvre armure défensive. Ce n'est même pas une défense réelle, puisque cette attitude doit inévitablement repousser tout esprit réfléchi et sincère. La véritable conviction, la recherche loyale et honnête de la vérité, voilà ce qui doit gagner le respect de tous et particulièrement de ceux dont les convictions sont différentes des nôtres. C'est pourquoi, comme dit Saint Paul, « Soyons dignes de no-

tre vocation de disciples du Christ, en toute humilité et douceur, avec patience, nous supportant l'un l'autre dans la charité ». Qu'importent les différences ou même les oppositions qui peuvent exister entre nos convictions ; l'esprit d'humilité, de support, l'esprit qui, avec une attention patiente et affectueuse, écoute la partie adverse, nous rendra capables certainement de nous rapprocher les uns des autres dans une estime plus grande et une meilleure compréhension. Ensuite, nous devons nous rappeler que ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. Je sais qu'en bien des esprits se trouve l'idée préconçue que la réunion de la Chrétienté, tout en étant une chose charmante comme un beau rêve, est irréalisable, les choses étant ce qu'elles sont. Effectivement, lorsque nous jetons un regard en arrière sur l'histoire de l'Eglise Chrétienne, lorsque nous considérons le monde qui nous entoure tel qu'il est aujourd'hui, nous pouvons bien nous demander avec incrédulité : Est-il possible d'imaginer que des éléments aussi divers puissent être rassemblés en une unité effective et organique ? Dans le domaine des calculs humains, cela semble, à vrai dire, bien peu probable. Mais qui osera assigner des limites aux forces de l'Esprit, si un jour les obstacles qui proviennent de l'orgueil et de l'égoïsme humain sont surmontés ?

Enfin rappelons-nous que l'appel à l'Unité est l'appel de notre Seigneur Lui-même. Sa volonté à l'égard de Ses disciples est qu'ils forment un jour une fraternité universelle sous Sa direction, sous l'inspiration de Son enseignement, en communion avec la seule vie véritable, qui est la vie en Dieu transmise à l'homme par Jésus-Christ Lui-même.

La séance est levée à 13 heures 15.

MERCREDI APRÈS-MIDI 3 AOUT

La session est ouverte à 15 heures 30, par un culte présidé par l'évêque Mc-Dowell. L'orateur suivant est M. le professeur Choisy.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR CHOISY,

de l'Université de Genève (Réformé).

Le premier, le grand appel à l'unité, nous le trouvons dans la prière sacerdotale du Christ (Jean, XVII, 20, 21) : « Que tous soient un, comme toi, Père, tu es un en moi et comme je suis en toi pour que le monde croie que tu m'as envoyé. » Aussi, l'auteur du quatrième Evangile, (XI, 52), affirme-t-il solennellement que Jésus, le Christ, ne devait pas mourir pour la nation israélite seulement, mais aussi afin de réunir en un seul corps les enfants de Dieu dispersés. L'Apôtre Paul exprime la même pensée dans l'épître aux Romains : « Nous formons un seul corps en Christ, et nous sommes membres les uns des autres (XII, 5), et dans l'épître aux Ephésiens : « Il y a un seul corps et un seul esprit, comme vous êtes appelés à une seule espérance par votre vocation, il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous » (Eph. IV, 4, 5).

L'appel à l'unité retentit aussi dans les écrits des disciples des apôtres, les Pères apostoliques. Tout d'abord dans la prière eucharistique de la Didaché, ou « Doctrine des douze apôtres ».

« Comme ce pain rompu, autrefois disséminé sur les montagnes, a été recueilli pour devenir un seul tout.

« Qu'ainsi ton Eglise soit rassemblée des extrémités de la terre dans ton royaume.

« Car à toi est la Gloire et la puissance par Jésus-Christ dans les siècles...

« Rassemble-la des quatre vents, cette Eglise sanctifiée.

« Dans ton Royaume que tu lui as préparé.

« Car à toi est la puissance et la gloire dans les siècles. »

Enfin, nous avons les déclarations significatives de l'évêque Ignace d'Antioche, mort martyr en 115 : « Partout où est le Christ Jésus, là est l'Eglise universelle, en sorte que chaque chrétien en particulier et tous ensemble ne font qu'un en Jésus-Christ, à la fois Fils de l'homme et Fils de Dieu. »

Cette unité des fidèles en Christ s'est manifestée visiblement dans les conciles vraiment œcuméniques, à partir du Concile de Nicée (325), conciles qui étaient les assemblées générales de l'épiscopat, des représentants des Eglises dispersées dans le monde. Mais il faut le dire : cette unité n'a jamais été complète. Très souvent de graves divergences dogmatiques et pratiques ont séparé les conducteurs de la chrétienté en camps hostiles. Un fossé s'est creusé notamment entre l'Eglise grecque et l'Eglise latine; il s'est élargi et approfondi avec le temps et l'on a abouti à la rupture définitive en 1054.

D'autre part, l'Eglise d'Occident, dont l'unité a été remarquable, a vu, au moyen âge, se dresser contre elle et se multiplier les sectes hostiles et, ce qui est plus grave, à la suite des scandales de la captivité de Babylone, du séjour des papes à Avignon, cette Eglise a été ravagée par l'abominable et scandaleux schisme de la fin du xiv^e et du commencement du xv^e siècle, elle s'est montrée incapable d'écouter la voix des hommes qui la suppliaient de se réformer dans son chef et dans ses membres, et elle a laissé s'accomplir la disruption du xvi^e siècle.

Ah ! certes, ce n'est pas volontiers, ce n'est pas de

gaîté de cœur que Luther, Calvin et leurs amis ont rompu avec la hiérarchie et se sont séparés de l'Eglise traditionnelle. Mis en demeure de choisir entre la fidélité au Christ-Sauveur, seul Chef de l'Eglise, et la soumission aux exigences des prélats qui se croyaient les seuls interprètes autorisés de la vérité divine, ils ne pouvaient sacrifier les droits du Maître qui est la vérité, du Sauveur en qui ils se confiaient pour être justifiés ; ils ne pouvaient en bonne conscience sacrifier la conviction qui avait fait d'eux des chrétiens. Et bien loin de vouloir porter atteinte à l'Eglise du Christ, ils se sentaient appelés de Dieu à la restaurer dans sa pureté, en la réformant conformément à la doctrine des apôtres et au modèle de l'Eglise apostolique.

Vous savez comment les Eglises issues de la Réforme, en se développant, se sont diversifiées et multipliées d'une manière excessive. Après avoir longtemps insisté sur les points qui les séparaient les unes des autres, elles ont finalement pris conscience de ce qui les unit, de ce qu'elles ont de commun, elles se sont rapprochées et ont appris à collaborer ensemble et à concentrer leurs forces pour l'action missionnaire et sociale. Ce mouvement se manifeste aussi dans les Eglises épiscopales et orientales, en sorte que, maintenant, dans le monde entier, on perçoit une grande, une remarquable, une profonde aspiration à l'unité chrétienne.

Il a fallu de douloureuses et tragiques expériences — je pense à la grande guerre — pour que la chrétienté ouvrît tout grand les yeux à des vérités essentielles et trop longtemps méconnues. A la suite des souffrances qu'elle a endurées, et grâce à l'immense effort de la pensée et de la science théologiques au xix^e siècle, la chrétienté contemporaine est parvenue à la conviction que le christianisme ce n'est pas en première ligne l'organisation de l'Eglise, son gouvernement par une hiérarchie de prélats ou de corps représentatifs, ce n'est pas non plus essentiellement les symboles ou Confessions de foi qui formulent plus ou moins fidèlement les faits et les vérités du salut — bien que l'organisation de l'Eglise et les docu-

ments qui expriment sa foi doivent être considérés non seulement comme utiles, mais comme nécessaires. La chrétienté actuelle, dis-je, en est venue à reconnaître avec tous les grands croyants à travers les siècles, que le christianisme c'est la personne même du Christ, qui a vécu, qui est mort et qui est ressuscité pour nous, que le Christianisme, c'est l'Evangile, le message que Jésus a apporté à l'humanité malheureuse et coupable, c'est son Esprit qui agit dans le monde pour le convertir et le régénérer, en sorte que celui qui n'a pas l'esprit de Christ ne lui appartient pas. Aussi la chrétienté aspire-t-elle à ce que l'Eglise devienne de plus en plus réellement le corps du Christ sur la terre.

Nulle part cette aspiration à l'unité n'est plus ardente que dans les grands pays païens, aux Indes, en Chine, au Japon où la plupart des chrétiens indigènes se refusent à se rattacher à une dénomination particulière et veulent appartenir à l'Eglise du Christ unie. Plus près de nous, les grandes organisations internationales des Unions chrétiennes de jeunes gens et de jeunes filles, la Fédération universelle des Associations chrétiennes d'étudiants, débordant le cadre des Eglises particulières, travaillent consciemment à la manifestation de l'unité du corps de Christ.

Et un devoir s'impose de plus en plus nettement et impérieusement aux chrétiens et aux Eglises, celui de réaliser l'unité de front dans la guerre aux puissances ennemies du Christ et de son règne. Comment l'armée du Christ divisée contre elle-même marcherait-elle à la victoire sur Mammon et sur Satan ?

Il faut donc que la royauté de Jésus-Christ, que sa souveraineté se manifestent dans l'unité de son Eglise et que l'on voie ses serviteurs et ses amis s'unir autour de sa personne, comme autour de leur seul chef, pour proclamer au monde l'Evangile et mettre en pratique ses commandements de justice, de sainteté et d'amour. Là est le salut du monde. Les efforts méritoires — et certainement efficaces — de la Société des Nations et de ses organes n'atteindront leur but que si l'Eglise chrétienne

unie élève sa voix pour protester contre le mal, et travaille à faire pénétrer l'Esprit du Christ dans cette grande et noble institution encore trop faible et imparfaite.

L'unité à laquelle nous aspirons sera une unité vivante et libre, volontairement consentie ; elle sera par conséquent le fruit de la discussion, de la confrontation des idées et des convictions, elle naîtra d'un grand et sérieux effort de compréhension mutuelle. C'est ce qu'a dit admirablement notre grand penseur vaudois Alexandre Vinet, dans un passage frappant de son livre sur « La manifestation des convictions religieuses ».

« Assurément, l'association religieuse, le culte en commun, supposent un accord, une coïncidence des esprits sur quelques points fondamentaux de doctrine, et surtout l'union des cœurs dans une même affection ; mais elle comporte des divergences sur tous les points qui laissent le fondement intact ; elle ne prescrit sur ces points ni la dissimulation, ni le silence ; je dis plus, elle réclame, dans son propre intérêt, la franche expression de ces divergences (page 175). Cette franche émission de la pensée, presque toujours, est une provocation, un défi, un cri de guerre. L'unité vivante, c'est une paix conclue sur un champ de bataille, où le vaincu devient l'allié du vainqueur, croit triompher et triomphe réellement avec lui (page 50). »

Ayons donc confiance dans l'issue heureuse de nos travaux. Nous constaterons sans doute qu'il y a entre nous de très sérieuses divergences sur la notion des sacrements, sur le gouvernement de l'Eglise et l'usage des anciennes règles de foi (Symbole des apôtres et Symbole de Nicée). Que ces divergences ne nous empêchent pas de prendre conscience de notre unité profonde ! Affirmons ensemble notre commune foi en Dieu qui est amour, le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, et notre Père, affirmons notre foi en Christ, l'unique et parfait Sauveur, seul chef de l'Eglise et notre foi en la puissance régénératrice de l'Esprit divin.

L'unité des Eglises, de *l'Eglise* est en Christ. Que Dieu nous aide à manifester aux yeux du monde cette

unité spirituelle, unité dans la diversité et dans la charité. Pensons les pensées du Christ, que notre œuvre soit l'œuvre voulue par lui et que, sous la direction de son Esprit, nous travaillions à l'accomplissement de ses desseins et à l'exaucement de sa prière : « Qu'ils soient un comme toi, ô Père, et moi nous sommes un ! »

Après le discours de M. le professeur Choisy, la Conférence aborde le programme proposé à ses délibérations pour la session de l'après-midi : Election du Bureau, réception des rapports préparés, adoption d'un ordre du jour général ainsi que du règlement intérieur.

SÉANCE D'AFFAIRES

MERCREDI APRÈS-MIDI 3 AOUT

Election des membres du Bureau de la Conférence.

Sur la proposition de Mgr l'archevêque Germanos, appuyée par M. le professeur Deissmann, Mgr Charles H. Brent, évêque de Western New-York, est nommé Président de la Conférence.

LE PRÉSIDENT. — « Mes chers frères, je suis profondément touché de l'honneur que vous avez bien voulu me faire. Je savais, évidemment, que mon nom devait être mis en avant, et j'avais déjà manifesté au Comité de Continuation, non seulement l'intention, mais encore le désir de me tenir à l'écart et de laisser un autre prendre ma place, mais, dès l'instant où vous m'avez donné cette responsabilité, je m'engage à faire ce que tout homme doit faire : toute ma tâche. J'estime que le vrai président d'une semblable réunion est le Christ lui-même, qui agit par l'entremise de son Esprit saint, et c'est dans cette conviction que je me mets à son service et au vôtre.

Je voudrais attirer votre attention sur les deux points suivants. Tout d'abord, vous montrer que la tâche essentielle de cette Conférence peut s'accomplir par la prière en commun.

Nous attribuons donc aux réunions de prière un plus grand nombre d'heures qu'il n'est l'habitude de le faire dans une Conférence de ce genre. Vous remarquerez, dans le dernier programme édité, que les sessions plénières s'ouvrent *par* la prière et non *après* la prière. Nous comptons donc — et je vous le demande instamment — que tous les membres considéreront comme un devoir aussi bien qu'un grand privilège d'être présents, malgré tout ce qui pourrait les en empêcher, dès le début du culte, qui commencera à 9 heures 30 chaque matin. Nous pourrons facilement, à cette heure-là, être tous réunis pour prier Dieu, et j'espère ardemment que nous nous retrouverons au complet, chaque matin, pour commencer la journée en enfants de Dieu.

Le second et dernier point dont je tiens à vous parler est la nécessité pour vous et moi de nous placer, indépendamment de la prière, dans une situation loyale vis-à-vis de Dieu. J'ai, sur bien des sujets, des convictions aussi fortes que vous pouvez en avoir — mais je désire me débarrasser de mes préjugés et de mes ignorances. C'est pourquoi nous devons, plus que nous ne l'avons peut-être jamais fait, nous engager au service de Dieu et remettre nos esprits, nos jugements et nos cœurs entre Ses mains, afin qu'Il nous conduise où Il le désire. Je n'ai pas de honte à changer d'opinion. Je n'aurai pas de honte à reconnaître qu'une opinion qui est mienne actuellement est fausse, si Dieu me dit qu'elle est fausse. C'est dans cet esprit, je crois, que nous devons tous, dans cette grande Assemblée, nous approcher de Dieu, et s'il en est ainsi, le résultat de nos délibérations sera d'une grande portée et l'Eglise continuera sa route avec un nouvel espoir et des forces nouvelles vers le jour glorieux où il n'y aura plus qu'un « seul troupeau et un seul berger ».

Comme vous le voyez, la responsabilité d'un président est extrêmement lourde. Mes forces ne sont pas aussi grandes qu'il le faudrait, c'est pourquoi j'ai besoin d'être aidé et je vous demande la permission de nommer, bien que ce ne soit pas d'habitude le rôle d'un président, un vice-président. Je vous propose le nom de mon ami M. le pasteur GARVIE, qui m'a beaucoup aidé, l'an passé, dans des circonstances semblables, à remplir une tâche dont j'aurais été bien incapable seul. Il m'a remplacé au pied levé, alors que j'étais empêché par la maladie d'assister aux séances du Comité de Continuation, et il s'est tenu à mes côtés, chaque fois que j'avais une fonction publique à remplir, depuis mon arrivée en Europe. J'espère donc que vous voudrez bien vous prononcer en faveur de l'élection de M. le pasteur GARVIE comme vice-président. »

M. le pasteur Garvie est élu à l'unanimité. En acceptant la charge de vice-président, le pasteur Garvie déclare que rien n'aurait pu le décider à remplir cette fonction, n'était le grand respect et la chaude affection qu'il porte à l'évêque BRENT, lequel a exprimé le désir d'être relevé partiellement de sa prési-

dence aux réunions de l'après-midi, où doivent avoir lieu de libres discussions. La principale qualité qu'il possède comme vice-président est la connaissance des trois langues dans lesquelles doivent avoir lieu les délibérations de la Conférence.

Le Président demande ensuite la nomination d'un secrétaire général de la Conférence. M. Garvie propose le nom de M. Ralph W. BROWN, et il rend à l'activité de ce dernier, à sa patience et à son zèle, un hommage auquel s'associe chaudement la Conférence. M. Ralph W. BROWN est nommé à l'unanimité.

Le Président propose et la Conférence nomme comme trésorier de la Conférence M. Georges ZABRISKIE. Les services signalés que M. ZABRISKIE a rendus à la cause de la Conférence pendant de longues années sont chaudement reconnus par l'assemblée tout entière.

Commission d'organisation

M. GARVIE fait connaître la résolution suivante, prise par le Comité de Continuation :

Il est décidé que le Comité de Continuation nommera une Commission qui s'appellera : Commission d'organisation ; elle aura pour mission de répartir les membres de la Conférence dans les diverses sections comme il a été convenu, d'examiner les rapports, si cela est nécessaire, et de guider la Conférence dans toutes les questions qui pourraient se poser au sujet de sa marche.

Les membres suivants sont proposés :

MM. l'évêque Brent.	MM. le professeur Deissmann.
le pasteur Garvie.	l'évêque de Bombay.
R. W. Brown.	F. L. Wiseman.
Zabriskie.	l'évêque Irénée.
le professeur Alivisatos.	le pasteur Thvedt.
le pasteur Atkinson.	

Cette résolution est approuvée et la Commission d'organisation, composée comme ci-dessus, est nommée.

L'ordre du jour de la Conférence

M. GARVIE. — En vous soumettant pour acceptation l'ordre du jour, je crois utile de vous donner quelques explications. A la réunion du Comité de Continuation, au mois d'août dernier, à Berne, trois comités ont été constitués : un comité américain, un comité continental britannique et un comité orthodoxe, en vue de la désignation des orateurs. Un comité central a été également

nommé, dont faisaient partie l'archevêque d'Upsal, l'évêque métropolitain Germanos, M. Brown et moi-même, pour élaborer un programme d'après le choix qui aurait été fait des orateurs.

Une réunion a eu lieu, en décembre dernier, à laquelle l'archevêque d'Upsal était représenté par M. Hellerström, pasteur suédois à Londres. Les autres membres étaient présents ; M. le chanoine Bate, secrétaire du comité des sujets, avait également été invité. Les grandes lignes de l'ordre du jour furent alors dressées, et le comité central s'efforça de veiller à ce que :

1° tous les délégués à la Conférence fussent utilisés dans la mesure du possible ;

2° les principales confessions religieuses fussent représentées chaque jour ;

3° les différentes nations et les trois langues employées fussent également représentées.

Le Comité a tenté un effort louable pour s'élever au-dessus des préjugés et de toute partialité. L'incertitude dans laquelle on se trouvait au sujet de la présence à la Conférence de certains des membres invités, le retard apporté par d'autres à répondre aux lettres qui leur étaient adressées, et l'hésitation de certains autres à s'engager d'une manière définitive, ont beaucoup gêné l'élaboration du programme. Quelques pays n'ont envoyé leurs suggestions que lorsque les points principaux du programme étaient déjà posés. Le secrétaire, M. Brown, s'est heurté à des difficultés incroyables pour mettre sur pied l'ordre du jour tel qu'il se présente actuellement. Non qu'il y ait de sa faute, mais pour les raisons données plus haut.

Le Comité a tenu de nouveau, au mois d'avril, une réunion, à laquelle l'évêque de Bombay était invité en qualité de président de la Commission des sujets. Le désir de faire figurer au programme les représentants du plus grand nombre possible de pays explique qu'on n'a pu y inscrire tous ceux que certains pays s'attendaient à y voir. Mais il faut remarquer que les discussions de l'après-midi et, plus encore, le travail dans les sections, les groupes et les commissions, permettront l'emploi de toute la compétence et de toute la science des délégués présents à la Conférence.

La procédure à employer dans les sections, aussi bien que le règlement intérieur ont été soigneusement examinés, et nous espérons que la Conférence les acceptera sans perdre de temps à en discuter les détails, afin de réserver toute son activité et toute sa force à l'étude de son principal objectif.

Les résolutions qui vous seront soumises, lorsque M. le pasteur Bate vous aura expliqué de quelle manière les rapports et les déclarations ont été préparés par le Comité des Sujets, ont pour but de mettre en lumière ce fait que la Conférence est maîtresse de son ordre du jour, et ne sera poussée dans aucune autre direction que celle qu'elle désirera, sous l'impulsion de l'Esprit de Dieu. Cherchons son inspiration et suivons-la.

*LE PRÉSIDENT : Avant de mettre aux voix l'ordre du jour, je prierai M. Bate de nous indiquer quel a été le travail accompli par le Comité des Sujets.

M. BATE : Le travail que l'on m'a demandé est très simple. J'ai à vous parler des rapports préparés par le Comité des Sujets, sur les instructions du Comité de Continuation ; et ce que j'ai à dire a trait à la proposition qui sera présentée à la Conférence, de recevoir les rapports (brochure N° 52) et les résolutions du Comité des Sujets (brochure N° 46) comme résumés du travail préparatoire fait pour elle selon les instructions du Comité de continuation.

Je n'ai à m'occuper par conséquent que des deux documents imprimés. Nous ne demandons pas à la Conférence, cet après-midi, d'exprimer son approbation ou sa désapprobation à l'égard du contenu de ces documents ; nous lui demandons simplement de les recevoir tous les deux, comme représentant les résumés du travail préparatoire accompli et d'accepter l'un d'entre eux (N° 52) à titre de document suggérant des questions qui seront naturellement soulevées lors de l'étude des sujets généraux que son ordre du jour invite la Conférence à examiner.

Permettez-moi donc de vous rappeler un des deux points concernant l'historique de ces documents. Depuis la Conférence préliminaire de Genève, en 1920, un Comité des Sujets, nommé par le Comité de Continuation, a travaillé sous la présidence de l'évêque de Bombay. Ce Comité était chargé d'une double tâche :

1° de préparer les discussions de cette Conférence en suscitant des enquêtes préliminaires sur les principaux sujets de la Foi et la Constitution de l'Eglise ;

2° de préparer un ordre du jour pour cette Conférence.

En vue de remplir sa première tâche, le Comité a préparé en plusieurs langues, et envoyé, cinq séries de questions pour la Conférence préparatoire. Les résultats de cette enquête, provenant de groupes qui s'étaient réunis dans tous les pays, furent examinés et résumés lors de deux longues sessions du Comité des Sujets, en 1923 et 1925.

Au cours de ces sessions, le Comité rédigea des rapports dans lesquels il essaya de grouper les principaux points d'entente ou de désaccord révélés par les rapports des groupes. Ces rapports ayant trait à ces divers sujets : l'Eglise, les Confessions de Foi, le Ministère et l'Idéal moral chrétien. Le quatrième sujet a été exclu des travaux de cette Conférence, car il est plutôt du ressort de la Conférence du Christianisme pratique. Restait le sujet des Sacrements. Au cours de l'été de 1926, le travail des groupes qui avaient adopté ce sujet se trouva prêt à être résumé et comme il ne parut pas pratique de réunir une session plénière du Comité des Sujets, un rapport fut préparé et soumis aux membres du Comité individuellement.

C'est l'origine de la Brochure N° 46 : « Rapport du Comité des Sujets ». Il est à la disposition de tout délégué qui désire le consulter ou s'en servir ; il est simplement ce qu'il prétend être, un résumé, exact je l'espère, bien que certainement incom-

plet, de cette partie du travail préparatoire qui est le résultat de l'activité du Comité des Sujets.

Je dois ajouter que cette brochure est prête seulement en anglais. Des raisons financières ont empêché sa traduction en français et en allemand, bien qu'une grande partie des documents ait été fournie depuis plusieurs années en allemand, en français ou en grec. Si une traduction était réclamée, sans aucun doute, il serait possible de satisfaire à cette demande.

Je passe maintenant à la Brochure N° 56, qui est prête en anglais, en français et en allemand. En 1925, à Stockholm, le Comité des Sujets soumit au Comité de Continuation un projet d'ordre du jour pour cette Conférence. Ce projet fut amendé, approuvé et mis en circulation parmi les promoteurs de la Conférence pour examen approfondi. Une année passa et les critiques affluèrent. Quand le Comité de Continuation se réunit à Berne, l'an dernier, on décida d'opérer un changement radical, c'est-à-dire de réduire le projet d'ordre du jour de la Conférence à une liste de sujets et d'orateurs. Le projet d'ordre du jour, toutes les critiques arrivées au cours de l'année 1925-26, ainsi que les critiques formulées à Berne me furent renvoyés, avec prière de refondre le projet en tenant compte — et un compte sévère — des critiques ainsi reçues.

Le résultat de ces travaux est contenu dans la Brochure N° 52, « Rapports préparés par le Comité des Sujets ». Une partie de cette brochure — le sujet N° 2 sur le Message de l'Eglise au Monde — fut, en réalité, rédigée à Berne par une sous-commission. Le reste représente, comme la Brochure N° 46, une grande quantité de travaux et surtout le résultat des critiques faites par les groupes, ou par des personnes, sur le projet d'ordre du jour de 1925.

Ce document, comme le précédent, est simplement présenté à la Conférence et à ses sections qui en feront l'usage qui leur plaira. Il ne représente pas exactement le travail du Comité des Sujets, ainsi que je viens de l'expliquer, mais il est, indirectement au moins, un fruit de son long labeur préliminaire. Il est destiné seulement à servir de point de départ à des discussions absolument libres. Quand une assertion est mise en avant (si toutefois le cas se présente), c'est une assertion qui est destinée à être discutée ; quand une question est posée (comme cela arrive fréquemment), cela ne signifie pas que d'autres questions plus adéquates ne pourraient être posées ; ce document présente plutôt certains points qui ont déjà été l'objet de discussions parmi les promoteurs de la Conférence et qui (il est raisonnable de s'y attendre) donneront lieu à des vues divergentes au cours des délibérations auxquelles nous allons nous livrer. Il est placé devant vous afin que vous vous en serviez en toute liberté, et seulement en tant que vous le jugerez utile.

Enfin, en ce qui concerne les Brochures N° 46 et N° 52, je suis sûr d'être l'interprète des membres du Comité des sujets en disant qu'ils vous présentent ces brochures, d'une part, comme résultat du travail actuellement accompli, et, de l'autre, comme des instruments que la Conférence mettra de côté sans hésitation s'ils ne sont pas jugés utiles pour le bon développement du travail que nous avons entrepris.

M. LE PASTEUR GARVIE : J'ai maintenant à mettre aux voix les motions suivantes :

1. Les membres de la Conférence Mondiale sur la Foi et la Constitution de l'Eglise décident de procéder à l'étude des sujets figurant à l'ordre du jour.

Cela signifie que vous acceptez l'ordre du jour tel qu'il a été préparé pour vous par la Commission spéciale. Quelques délégués objecteront peut-être que cette résolution enlève à la Conférence le droit de discuter d'autres sujets ; aussi, afin de prévenir toute objection possible, nous avons rédigé une seconde résolution que je vais lire, bien qu'il me paraisse désirable de voter ces deux propositions séparément :

2. La Conférence décide que, sur la demande écrite d'au moins trois de ses membres et après que cette demande aura fait l'objet d'une étude et d'un rapport du Comité d'organisation, elle pourra ajouter à son ordre du jour tout sujet qui n'y figure pas actuellement.

Le Comité pourra examiner les sujets qui lui seront soumis et donner son avis sur l'opportunité de les ajouter à l'ordre du jour. Mais je dois ajouter aussi que le programme est déjà très chargé, et je ne vois pas bien comment nous pourrions y ajouter encore.

Les propositions 1 et 2, mises aux voix, sont adoptées, ainsi qu'une troisième motion présentée par M. Garvie, et ainsi rédigée :

3. La Conférence décide d'accepter les rapports préparés pour elle sous la direction du Comité de Continuation (brochure N° 52) et l'énoncé des Sujets (document N° 46) préparé par le Comité spécial.

Règlement intérieur

M. LE PASTEUR GARVIE soumet ensuite à la Conférence le texte du Règlement intérieur, en faisant observer que ce Règlement a été préparé par une Commission spéciale et soigneusement discuté par le Comité de Continuation :

1. Au cours de la Conférence, les questions d'ordre matériel et celles qui feront l'objet de débats seront discutées aux séances de l'après-midi, plutôt qu'à celles de la matinée.

2. Les langues officielles de la Conférence seront l'anglais, l'allemand et le français. Les interprètes se serviront de leur langue maternelle. Au cours des discussions, les interprètes ne donneront qu'un résumé de **chaque discours**.

3. Au cours des discussions, la sonnette du Président avertira l'orateur après cinq minutes, et de nouveau après sept minutes, qu'il doit terminer son discours. Les interprètes ne disposeront que de ce qui restera des dix minutes accordées à chaque orateur.

4. Afin que le Président puisse assurer une discussion aussi variée que précieuse, les orateurs qui voudront s'inscrire pour la discussion devront remettre au Secrétaire, ou déposer dans une boîte installée à cet effet dans la salle des conférences, une carte indiquant leur nom, leur dénomination et les aspects du sujet qu'ils désirent traiter. Ces cartes devront être remises au Secrétaire ou déposées dans la boîte avant 15 heures, le jour où la discussion du sujet en question aura lieu. Les groupes qui tiennent à ce qu'une certaine conviction ou un certain point de vue soit exprimé devront choisir un des leurs comme orateur, afin d'éviter des redites.

5. Outre les prières prévues à l'ordre du jour, chaque séance commencera et se terminera par la prière. D'autres moments seront consacrés à la prière lorsque le Président l'estimera utile. Pendant la prière, les portes de la salle seront fermées.

6. Aucune résolution ayant trait à un des sujets de la Conférence ne sera discutée avant que la section chargée d'étudier ce sujet n'ait présenté son rapport.

7. Quand les sections auront présenté leurs rapports à la Conférence, s'il est proposé d'y faire des changements, la Conférence pourra charger un Comité de rédaction d'étudier de telles propositions et de faire un rapport. La Conférence ne pourra adopter une déclaration qu'à l'unanimité ou *nemine contradicente*. Dans le cas où une déclaration quelconque ne rencontrerait pas un consentement unanime, la Conférence déciderait de la suite qui lui sera éventuellement donnée (1).

8. Aucune résolution ayant trait au sujet N° 1 ne sera discutée avant le samedi 20 août. Dans le cas où la Conférence déciderait d'adopter une telle résolution, un comité composé du Bureau de la Conférence et des présidents et secrétaires de sections serait chargé de la rédiger.

9. Le 20 août, il sera décidé des dispositions à prendre pour assurer une suite aux travaux de la Conférence.

(1) Révisé le 6 août, voir page 226.

10. Dans le cas où la Conférence jugera utile de continuer la discussion d'un sujet quelconque, une proposition d'ajournement à 20 heures 30 pour une séance du soir pourra être votée.

11. Aucun document ne sera distribué aux délégués au Palais de Rumine en dehors de ceux fournis par le Comité de Continuation, à l'occasion des discussions quotidiennes. Toutefois, le Comité d'organisation veillera à ce que des imprimés relatifs aux sujets traités dans la Conférence puissent être accessibles aux délégués dans un local approprié.

Règlement pour les Sections

12. Il ne sera pas désigné de section pour le sujet I.

13. Chaque membre de la Conférence sera désigné pour faire partie d'une section traitant un des sujets II, III ou IV et aussi d'une section traitant un des sujets V, VI ou VII.

14. En désignant les membres des sections, il sera tenu compte de leurs préférences. La section chargée d'étudier un sujet comprendra les personnes qui auront ouvert la discussion sur ce sujet.

15. Dans le cas où il serait utile de charger plus de cent personnes de l'étude d'un sujet figurant à l'ordre du jour, le Comité d'organisation divisera cette section en deux ou plusieurs sous-sections. Ces sous-sections siégeront séparément, sauf lorsqu'elles auront à se réunir en séance plénière de section, afin qu'il n'y ait qu'un seul rapport à la Conférence sur chaque sujet. Ce mode de procédure pourra être adopté s'il paraît utile, même lorsque le nombre de délégués désignés pour une section ne dépasse pas la centaine.

16. Les sections adopteront la procédure suivante :

(a) Une séance de chaque section ou sous-section aura lieu pour procéder à la subdivision en groupes et déterminer les points les plus importants pour les discussions ultérieures.

(b) Aucun groupe ne comprendra plus de 20 délégués. Chaque groupe pourra être chargé, soit de discuter la question en entier, soit de n'en discuter qu'une partie. Dans chaque groupe, le plus grand nombre possible de dénominations seront représentées.

(c) Le Président et le Secrétaire de chaque section ou sous-section désigneront un rapporteur pour chaque groupe. Un Comité composé de ces rapporteurs préparera le rapport que la section devra présenter à la Conférence.

(d) Chaque section ou sous-section se réunira pour discuter le rapport et décider sous quelle forme il sera présenté à la Conférence. Là où il y a des sous-sections, celles-ci se réuniront également en séance plénière de section.

17. Tandis que la section ou sous-section désignera elle-même son président, le Comité d'organisation désignera un secrétaire pour chaque section et ce secrétaire sera chargé de convoquer la section.

18. Un membre d'une section qui désire exprimer sa pensée sur un autre sujet à une séance d'une autre section, sera libre de le faire au début de la séance, sur l'invitation du président de cette autre section.

L'évêque Gore soulève une objection, en ce qui concerne le paragraphe 7 du Règlement.

M. Gore reconnaît que ce paragraphe préviendrait l'adoption d'une déclaration par la Conférence, si celle-ci n'est pas tout à fait unanime, mais il désire l'adjonction de quelques mots qui empêcheraient l'adoption de résolutions, approuvées seulement par une forte majorité de la Conférence, comme ayant eu son approbation générale. Cette question est discutée et, finalement, sur la proposition de M. Garvie, soutenue par M. Gore, tout le paragraphe 7 du Règlement est renvoyé à la Commission pour nouvelle rédaction. A l'exception de cet article, le Règlement intérieur est adopté par la Conférence.

Mort d'un délégué

LE PRÉSIDENT : J'ai le grand regret de vous annoncer la mort de l'un des membres de la Conférence, M. le pasteur Norman Nicholson, qui siégerait avec nous aujourd'hui s'il ne nous avait été repris hier. M. Nicholson, qui était bien connu et aimé à Lausanne, devait représenter l'Union des Eglises libres d'Ecosse.

La séance est levée à 18 heures 45.

LE MESSAGE DE L'ÉGLISE AU MONDE : L'ÉVANGILE

JEUDI MATIN 4 AOUT

Les sessions plénières se tiennent dans l'Aula de l'Université. La session du matin est ouverte à 9 heures 30, par un culte présidé par M. le pasteur J. E. Roberts ; ensuite, la présidence est prise par l'archevêque Germanos.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR ADOLF DEISSMANN,

de l'Université de Berlin (Luthérien évangélique).

Le message de l'Eglise au monde: l'Evangile! En une ligne, quatre affirmations immenses d'une portée incalculable! Nous parlons de l'Eglise et nous parlons du monde. Nous maintenons que l'Eglise a un message pour le monde et nous appelons ce message: l'Evangile!

L'Eglise et le monde!... Sur les frontières orientales de l'Empire romain, à la limite lointaine du monde civilisé de l'ancienne Mer Intérieure, pendant les années troublées de l'avènement des premiers Césars, nous voyons s'élever de l'abîme créateur où gémissent les travaillés et les chargés de la terre, un prophète!... Un prophète, et plus qu'un prophète!... Habitué à respirer dès l'enfance l'air vivifiant de la prière, fortifié de bonne heure par l'habitude de soumettre sa volonté à celle du Dieu vivant, nourri et sanctifié par les forces de la révélation

divine faite à son peuple, le jeune charpentier galiléen Jésus de Nazareth est poussé par l'appel saisissant du nouvel Elie dans le mouvement du Baptiste, et appelé lui-même à travailler dans le champ où se prépare la moisson des derniers jours.

La certitude de sa mission, qui lui avait été depuis longtemps donnée, se concentre, se fortifie et s'élève lors de son baptême au Jourdain, jusqu'à la conscience d'être le Messie. Ces deux certitudes, de sa mission et de son onction divine, lui assurent, après la mise en prison du Baptiste, l'autorité nécessaire pour s'appropriier l'appel de Jean et en faire son propre message messianique. Qu'il le fasse lui-même, ou qu'en son nom le fassent ses disciples, c'est un feu qu'il allume au milieu du peuple, et pendant ce temps son humilité lutte contre sa conviction croissante d'être lui-même le Messie annoncé, ce qui signifie — il le sait — l'obligation de se courber avec obéissance sous la nécessité du martyre. Cette prédication enflammée : « Repentez-vous, car le Royaume de Dieu est proche », voulait dire : « Convertissez-vous au Dieu vivant, car son jour est là, son Royaume va paraître, lui-même est à la porte, il veut venir à vous pour élever sa domination comme votre juge et votre roi. Veillez et priez ! Peut-être viendra-t-il demain, peut-être aujourd'hui, pendant que vous écoutez ma voix. »

*
* *

Ce message n'est pas autre chose, historiquement parlant, que le point de départ de la plus grande force spirituelle qui ait traversé l'humanité, le commencement du Christianisme. Il a été porté aux cœurs humains troublés et prêché publiquement au monde ; ses ondes vibrantes s'y déploient depuis deux mille ans et se répandent de cercle en cercle avec une éternelle énergie.

Incompris ou compris vaguement par des millions

d'hommes, affaibli, rendu vulgaire et dépourvu de sa divine grandeur par beaucoup, et même par ceux auxquels était échu le devoir de le propager, ce message est encore indestructible dans sa vigueur évangélique et, à cette source primitive, il puise sans cesse son antique et victorieuse force messianique.

Jésus confia son message à un petit groupe de ses disciples, qui, sans le savoir, formèrent la première cellule de l'Eglise. Ces disciples comprirent la pensée de Jésus et la transmirent dans sa pureté primitive. Et c'est ainsi qu'un culte en commun, rendu au Maître glorifié, exalté maintenant comme Seigneur, les rassembla dans les Mystères de la Vision de Pâques, et l'attente de son prochain retour qu'exprimait leur prière : Marana tha. (I Cor., XVI, 22 ; Didache, X, 6).

Car l'Eglise, à laquelle cette communauté cultuelle donnait sa première forme historique, s'est vraiment sentie appelée à être la messagère de Dieu vis-à-vis du monde en lieu et place de Jésus-Christ ; c'est bien ce que son plus célèbre porte-parole, le faiseur de tentes de Tarse, a exprimé avec une parfaite clarté : « Nous sommes ambassadeurs pour Christ » (II Cor., V, 20). Ce message apostolique ne s'adresse pas uniquement à des âmes individuelles, mais aussi au monde, c'est-à-dire à l'humanité dans son ensemble, voilà ce que le témoignage de l'apôtre Paul nous fait connaître. Le message apostolique du groupe des disciples qui est devenu l'Eglise n'a fait que développer le germe œcuménique contenu dans le message de Jésus. Ainsi déjà l'Eglise, aux temps apostoliques, aurait pu s'approprier la formule, à la fois concise et profonde, qu'à Lausanne, en 1927, nous donnons à notre sujet : Le message de l'Eglise au monde : l'Evangile. L'Eglise a un message, et ce message, l'Evangile, s'adresse au monde.

Mais il importe de se mettre au clair sur le sens et sur le caractère intime de ce message. Le christianisme primitif a su, par l'une des plus remarquables créations du génie de la langue grecque, lui donner une expression adéquate en l'appelant : « Εὐαγγέλιον » (évangile).

Non pas que les apôtres aient forgé eux-mêmes ce vocable ! Ils l'ont trouvé dans leur milieu, en usage de diverses manières. C'est la langue emphatique du culte des Césars qui nous fournit les analogies les plus rapprochées : on parlait volontiers d'un « Εὐαγγέλιον » lorsque quelque nouvelle heureuse de l'Empereur ou de la famille impériale pénétrait dans les provinces.

Ce sens « heureuse nouvelle », « heureux message », est aussi celui du mot « Εὐαγγέλιον » dans le vocabulaire de l'Eglise primitive apostolique. Mais ici ce terme revêt un caractère si personnel, il est si fortement frappé et il répand une telle lumière qu'il est difficile à traduire en d'autres langues. La Bible latine l'a, pour cette raison, tout simplement réquisitionné sans le traduire sous la forme « evangelium ». La Bible gothique a fait de même et écrit « aiwaggelion », ce qui prouve, pour le dire en passant, que dès les temps primitifs, la prononciation du mot grec n'était pas « euaggelion », mais la prononciation unanimement adoptée par les peuples romans et encore aujourd'hui courante au sein du monde néo-grec, « ewangelion », *ew* et non pas *eu*.

Il n'y a qu'une langue qui ait réussi à traduire exactement la formule apostolique et à lui donner un équivalent populaire, riche en développements historiques, c'est la langue anglaise. Le mot « gospel » qu'elle possède est l'une des plus grandes valeurs d'ordre spirituel qui aient été confiées à la chrétienté de langue anglaise. Ce terme, du reste, reflète dans sa formation propre une bonne partie de l'histoire missionnaire de l'Occident. Nous le voyons apparaître pour la première fois dans les *Lindisfarne Gospels* vers l'an 950 sous la forme « godspell », et il n'y a aucun doute que « godspell » ne signifie exactement « good spell », c'est-à-dire « bonnes nouvelles », « gute Zeitung », comme Luther a traduit occasionnellement le mot « evangelium ». On a déjà de bonne heure cherché l'étymologie de « godspell » en rapport avec le mot « Dieu » (God) et expliqué le mot comme « nouvelles de Dieu », « chronique de Dieu ». C'est sous cette forme erronée que « godspell » fut transporté par

les missionnaires de la Grande-Bretagne de l'ancien anglais dans les langues germaniques ; dans l'ancien saxon, nous voyons apparaître la forme : « gotspell ».

Il est permis de regretter que la chrétienté allemande au début du moyen âge ne se soit pas emparée de façon durable de ce terme authentiquement germanique « gospel ». Cependant, elle a toujours connu le sens véritable du mot « evangelium ». En particulier Luther nous en a laissé plusieurs transcriptions remarquables, « gute Mår » (bonne légende), ou comme nous l'avons dit plus haut, « gute Zeitung » (bonne chronique). Et jamais l'on n'a oublié complètement qu'il s'agissait, lorsque l'Evangile était prêché, de l'heureuse nouvelle du Royaume de Dieu. Le grand prédicateur congrégationaliste américain Cotton Mather, de Boston, a écrit en 1715 une brochure sur August Hermann Francke, — (on sait que la chrétienté allemande vient de célébrer, dans le courant de l'été 1927, le deux centième anniversaire de la mort de Francke). — Or, Cotton Mather intitule sa brochure : « Nuncia bona e terra longinqua » ; et donne sous ce titre un bref récit de choses bonnes et grandes pour le Royaume de Dieu dans l'Europe centrale. Il y a bien dans l'expression « nuncia bona », choisi pour faire part des faits religieux du temps, une preuve frappante que l'Evangile se lie toujours d'une façon ou d'une autre avec la bonne nouvelle du Royaume de Dieu.

*
* *

Et c'est bien sur ce point qu'il faut insister dans notre Conférence avec le plus d'énergie : le sens primitif du mot chrétien « evangelium » est celui de la bonne nouvelle apportée par Jésus de Nazareth, du Royaume de Dieu qui va venir, de la domination royale du Dieu vivant qui est sur le point de s'établir dans ce monde et qui concentre en elle-même les deux idées du jugement et de la rédemption. Ce message se trouve être inséparablement uni avec l'exigence formelle de la transformation intérieure de chaque individu.

L'Evangile a dès lors un double caractère: d'un côté, c'est l'attente du jugement avec le caractère de gravité morale et les appels au repentir qu'elle provoque. De l'autre côté, c'est en définitive, d'abord et avant tout, la bonne nouvelle de la Rédemption libératrice.

* *

Il nous faut encore ici écarter un grand malentendu qui s'est produit au cours de l'histoire religieuse. L'Evangile de Jésus n'a pas été et n'est pas le principe théologique d'une nouvelle école, ni une philosophie de l'histoire, ni le programme d'une conception du monde toute théorique. Certes, il a influencé très fortement au cours des âges la théologie, la philosophie de l'histoire, les lois et les conceptions du monde. En avril 1927, il y a eu à Canterbury une conférence de douze théologiens anglais et allemands sous la présidence de M. le Doyen de Canterbury, qui a permis, pendant toute une semaine, un échange de vues aussi remarquable que béni sur tous ces points. Il nous manquerait beaucoup de richesses spirituelles si nous devions nous passer de ces conséquences indirectes de l'Evangile. Cependant, l'Evangile n'a en lui-même rien à faire avec ces questions théoriques. L'Evangile de Jésus est, au contraire, une proclamation religieuse, la trompette de l'archange, un saisissant appel à la repentance, une consolation bienheureuse, toujours et avant tout un appel pratique, qui veut transformer les hommes et les amener au Dieu vivant, et non pas les instruire seulement.

Pour tout homme qui attend un enseignement théorique, l'Evangile doit paraître une folie. Et, en fait, c'est une folie (I Cor., I, 18 et 21 ; cf. Mat. XI, 25), mais une folie divine qu'aucune intelligence des intelligents n'égale, une histoire qui, mille fois tournée en ridicule, n'en reste pas moins simplement la vérité.

C'est cette folie de l'Evangile que l'on veut mettre en pleine lumière lorsque l'on emploie le mot pédant : « eschatologie », et lorsqu'on dit de l'Evangile de Jésus :

c'était une prédication eschatologique. Depuis trente ans environ, au sein de la théologie chrétienne internationale, on a été amené à accentuer de plus en plus le caractère eschatologique de l'Evangile de Jésus. Je n'hésite pas à voir dans ce fait l'un des plus grands progrès des recherches théologiques de tous les temps. Mais pour beaucoup de gens qui s'étaient accommodés d'un Evangile confortable, fait pour la tranquillité d'un cabinet de travail, d'un évangile péripatéticien, ou néo-platonicien, ou thomiste ou kantien, la découverte de l'Evangile eschatologique a été une terrible déception et l'occasion de protestations violentes contre ce qu'ils ont appelé : « un fanatisme ». Et toujours à nouveau, nous nous heurtons aux réclamations des tenants d'un Evangile rétrospectif que l'on voudrait nous faire accepter comme un système de sotériologie nouveau.

Il convient de répondre non seulement que l'Evangile, historiquement parlant, ne saurait être saisi par un doctrinarisme pareil, mais aussi qu'aujourd'hui à nouveau, en l'an 1927, notre devoir est d'affirmer, de la façon la plus péremptoire, le caractère eschatologique de cet Evangile que l'Eglise a la tâche de répandre. C'est dire qu'il nous faut vivre nous-mêmes dans l'idée que le Royaume de Dieu est proche, que Dieu vient à nous avec son pouvoir absolu, comme juge et comme rédempteur, et qu'il faut en conséquence nous préparer intérieurement à cette venue de Dieu par la « *μετάνοια* », par le changement du cœur. Une eschatologie qui ne paralyse point en vérité, dans la vie présente, la moralité personnelle et sociale, mais qui l'affermirait au contraire !...

De même qu'au temps des Césars, le mot « Evangile » « bonne nouvelle » épousa la forme profonde de l'expérience humaine d'alors, en ce sens qu'il présentait la rédemption comme une joie divine éclairant une humanité triste et angoissée, chargée de péchés et de misère, nous aussi aujourd'hui, si l'Eglise de Jésus-Christ est faite pour présenter aux individus et au monde l'ancien message du Maître, nous devons faire briller l'aube éblouissante de la joie divine sur un monde qui saigne de

mille blessures, un monde accablé de péchés individuels et collectifs et plongé dans une misère indicible. « Levez vos yeux, car votre délivrance est proche ! » (Luc, XXI, 28).

*
* *

L'Evangile de Jésus est resté ce qu'il était, un paralélogramme de forces d'austère gravité et de joie, même lorsqu'il est devenu le message des apôtres. La prédication des apôtres est restée eschatologique, même au moment où Paul et Jean ont tenté et réussi le remarquable effort qui consistait à amalgamer l'eschatologie du Royaume avec la mystique chrétienne. A cette heure, l'ancien cri d'allégresse biblique : « le Seigneur est proche ! » (1) avait deux sens : l'un accentuait la foi en la Parousie, en la venue du Sauveur, l'autre la foi au Seigneur qui est près de nous, parce qu'il vit en nous comme le Seigneur-Esprit qui nous fait l'honneur et la grâce de sa présence. Jamais la prédication apostolique ne s'est abaissée à n'être qu'une doctrine rétrospective : elle a toujours considéré les merveilles présentes de la grâce de Dieu et de son Oint comme une réalité tangible et elle a toujours salué par avance les merveilles encore plus grandes de la délivrance à venir (2).

Si la prédication de l'Evangile, faite par les apôtres, comparée avec la simplicité lapidaire et la puissance divine du message de Jésus lui-même, s'est enrichie, ce n'est que relativement à son contenu général. Elle n'abandonne nullement la prédication du Royaume, mais elle se concentre de plus en plus sur le témoignage qu'elle rend du Christ. Et c'est en pleine conformité avec elle qu'a été formulé le paragraphe 2 du deuxième sujet de notre Conférence de Lausanne par le Comité des Sujets et le Comité de Continuation, quand ils ont écrit :

(1) Ps., XXXIV, 18; CXLV, 15; Phil., IV, 5.

(2) Jean, I, 50; V, 20.

« Au centre de l'Evangile est Jésus-Christ lui-même, fils de Dieu et fils de l'Homme, qui, par sa vie, par sa mort et par sa résurrection, a racheté l'humanité et qui a mis en évidence la vie éternelle. »

Avec cette nuance cependant que, pour exprimer exactement la pensée de Paul et de Jean, il faudrait dire non seulement : « *a racheté* », mais « *rachète* ». Car, aux yeux des apôtres, la Rédemption est au moins tout autant dans le présent et dans l'avenir que dans le passé. Si l'on ajoutait les mots : « *et rachète* », l'on tiendrait mieux compte de l'atmosphère à la fois mystique et eschatologique où s'est développée la prédication des apôtres.

Faudrait-il maintenant — peut-on éviter de poser encore cette question ? — chercher à définir ces deux étapes mentionnées plus haut : l'Evangile de Jésus (Royaume de Dieu) et l'Evangile des apôtres (Christ) comme un « double Evangile » ? Le vénéré doyen de notre Faculté de théologie de Berlin, Adolf von Harnack, qui nous a tous eus directement ou indirectement à son école, a tenté d'expliquer par cette formule le grand problème du développement intérieur du christianisme primitif.

Je ne peux cependant pas me résoudre à m'approprier la formule du « double Evangile », car elle ne réussit pas à éviter des malentendus. Nommons-en deux.

Le premier consisterait à croire que dans les premiers temps il y aurait eu deux types d'Evangile. Or, ceci n'est point le cas. Car il ne s'agit point, quand nous parlons de l'Evangile de Jésus et de celui des apôtres, de deux types qui se suivent et se remplacent, mais de deux expressions du même Evangile inséparablement unies l'une à l'autre.

Le second malentendu consisterait à considérer l'histoire intérieure du Christianisme primitif comme le développement d'une doctrine qui se serait peu à peu établie comme suit : Chap. I, L'enseignement de Jésus touchant le Royaume de Dieu ; Chap. II, L'enseignement des apôtres touchant la personne de Jésus-Christ.

Nous maintenons, au contraire, qu'en exposant la ma-

nière dont se sont succédé l'une à l'autre la prédication de Jésus et celle des apôtres, nous voyons se dérouler sous nos yeux un fait de l'histoire universelle: l'Evangile de Jésus devient le culte apostolique rendu au Seigneur Jésus-Christ. L'Evangile des apôtres, en s'enrichissant, est en réalité l'Evangile cultuel, la forme cultuelle du vieil Evangile, telle qu'elle était nécessaire pour le service divin et la propagande.

Vu sous cet angle, cet Evangile des apôtres n'est point seulement un enrichissement quantitatif de l'Evangile de Jésus, mais aussi la condition « *sine qua non* » du développement futur de l'Eglise-mère de Jérusalem, pour l'amener à devenir l'Eglise universelle de tous les temps et de tous les pays. En langage d'école, il faudrait dire : l'antique eschatologie du Royaume prêchée par Jésus tend à se concentrer et à se personnifier dans le culte apostolique rendu au Seigneur présent qui doit venir, et ce Seigneur est le même que le Seigneur qui a été crucifié: par là même l'Evangile reçoit auprès des masses un appui des plus forts. Usant de la langue du Nouveau Testament, nous dirons : La prière de l'Oraison dominicale: « Ton règne vienne » (Mat. VI, 10, Luc, XI, 2), prononcée sitôt que deux ou trois s'assemblaient au nom du Seigneur, a reçu une enthousiaste expression, une lumière nouvelle dans la prière du repas de Cène : « Marana tha ! » (I Cor., XVI, 22; Didaché, X, 6), « Viens, Seigneur Jésus ! » (Rév., XXII, 20).

Le sérieux tragique des appels à la repentance, l'allégresse débordante que le message primitif de l'Evangile de Jésus engendrait dans le cœur des hommes et y engendre encore, sont restés, lorsque le Seigneur crucifié et glorifié fut devenu le centre de la prédication apostolique, l'héritage des Elus. Ils peuvent en Christ affirmer à la fois qu'ils sont une nouvelle créature (II Cor., V, 17 ; Gal., VI, 15) et qu'ils sont des enfants réconciliés avec Dieu (II Cor., V, 15 ; Romains, V, 10).

Au cours d'une histoire providentielle de presque deux mille ans, la petite communauté de Jérusalem, dont le mot d'ordre était « Marana tha », a grandi, de même

que le culte rendu à Jésus-Christ est devenu l'Eglise universelle, l'Eglise œcuménique, — et, en chacune de ses manifestations diverses, nous retrouvons son *caractère essentiel* : d'être la communauté qui rend son culte au Seigneur Jésus-Christ, le Crucifié et le Vivant.

Aussi, aujourd'hui encore, à l'heure où, à Lausanne, en l'an de grâce 1927, nous nous entretenons de l'Evangile comme message de l'Eglise au monde, le Christ vivant est le témoin de nos pensées et de nos décisions. Nous nous courbons, nous ses disciples et les fidèles de son culte, devant lui en l'adorant comme notre Rédempteur crucifié et notre Seigneur glorifié. C'est lui qui nous a appelés personnellement, qui a appelé les Eglises et qui a appelé cette conférence : « Allez par tout le monde et prêchez l'Evangile à toute créature ! » (Marc, XVI, 15), — cet Evangile du Royaume de Dieu qui vient bientôt, qui est proche de nous parce que le Seigneur est près de nous, — ce Royaume dont nous demandons : « qu'il vienne ! », et dont nous apercevons la première aurore lorsque nous ajoutons : « Marana tha ! » Car lorsque les fidèles de Jésus-Christ prient avec foi leur : « Marana tha », ils sont toujours exaucés : « Le Seigneur *est* proche ; là où deux ou trois sont assemblés en son nom, il est au milieu d'eux. » (Mat., XVIII, 20.)

Mais il dépend de nous que la certitude personnelle de notre mission, fortifiée par la grâce de la présence du Seigneur, se cristallise en un acte, en quelque grand œuvre d'évangélisation nouvelle. Cette évangélisation doit s'adresser à nous-mêmes, aux Eglises, par là même aux groupes nationaux et sociaux, à l'humanité tout entière !

Elle doit avoir moins pour but, en ce qui concerne son contenu et ses formes, de présenter à la raison un enseignement dogmatique et rétrospectif, que de secouer la conscience et la volonté avec une puissance prophétique. Ce ne sont pas des paragraphes qu'elle rédige, c'est une trompette qu'elle fait retentir. Elle ne cherche pas à célébrer le Royaume de Dieu comme une institution dès longtemps existante, elle doit s'employer, au

contraire, à le décrire avec une impressionnante gravité comme « *la chose nécessaire* », comme le grand but final et resté jusqu'à l'heure actuelle inaccessible, de tous les hommes gagnés par l'Evangile, co-ouvriers dans la moisson de Dieu. Le Royaume de Dieu, le jugement qui approche, la délivrance qui vient !... Tout cela prêché avec une tendresse et une chaleur apostolique, en concentrant les cœurs sur le Maître vivant !

L'Eglise doit renoncer à essayer de démontrer au sens commun que le Royaume de Dieu est chose raisonnable. Elle aura le courage et la joie d'annoncer au monde un paradoxe et d'attendre du monde un paradoxe, à savoir que l'on doit devenir un homme nouveau pour rester près de Dieu et de son Oint, et, qu'en suivant l'Oint de Dieu, il nous faut devenir le sel de la terre et la lumière du monde (Mat., V, 13-14). Cette évangélisation parlera du caractère effrayant du péché et de la splendeur de la grâce. Mais parce que la grâce l'emporte sur le péché, elle finira toujours par proclamer la joyeuse nouvelle, l'Evangile.

*
* *

Si les Eglises chrétiennes prennent au sérieux ce devoir de l'Evangélisation nouvelle, elles devront reconnaître de plus en plus avec une force impérieuse la nécessité de leur *unité*. Non pas de leur *uniformité* ! Les Eglises peuvent continuer à mettre en valeur de multiples façons les dons qu'elles ont reçus dans leur théologie, dans les détails de leur liturgie, dans leurs méthodes d'éducation et de travail pratique, dans les créations de leur art plastique, de leur poésie et de leur musique. Mais elles doivent s'unir dans leur message au monde, elles doivent former un front unique. Les ondes invisibles du message divin de l'Evangile vibrant à travers le monde ne doivent pas être troublées ni faussées par les ondes divergentes émises par quelque concurrent mal intentionné ! « Si la trompette rend un son confus, qui se préparera au combat ? » (I Cor., XIV, 8).

Aussi notre sujet de ce jour: le message de l'Eglise au monde, est-il étroitement lié à l'idée fondamentale de notre Conférence universelle, la nécessité de l'unité des Eglises. Notre Conférence, au moment où elle concentre son attention sur la mission de l'Eglise à l'égard du monde, comme la Sion du second Esaïe (Esaïe, XL, 9), est appelée à proclamer : « Sion, monte sur une haute montagne pour publier la bonne nouvelle. Elève ta voix avec force et proclame au monde : Voici votre Dieu ! » Aussi longtemps que les Eglises prêcheront l'Evangile du sein des étroites vallées et des cavernes de leurs méfiances réciproques et de leur isolement, leur message ne pénétrera pas dans le monde, — il se heurtera misérablement contre les dures murailles de granit, il s'émoussera dans l'ombre et dans le brouillard froid des bas-fonds ! Mais si, après s'être unies, les Eglises, la Sion moderne, gravissent ensemble le plus haut sommet de la montagne sainte, elles sauront bien, au nom du Christ, devenir ses ambassadrices et crier au monde : « Repentez-vous ! le Royaume de Dieu est proche ! » (Mat., IV, 17), « Réconciliez-vous avec Dieu ! » (II Cor., V, 20). L'Evangile qui, au temps des Césars, indiqua aux hommes et même aux peuples de la civilisation méditerranéenne une direction nouvelle, sera certainement en mesure de donner à un monde agrandi, dans la profonde misère de son orgueil et de sa bestialité, de sa haine et de son péché, dans son incertitude absolue aussi sur la route à suivre, ce dont il a faim et ce dont il a soif !

DISCOURS DE MGR FRANCIS J. McCONNELL, D. D.,

Evêque de l'Eglise Méthodiste Episcopale des Etats-Unis.

Il n'est probablement pas, dans l'histoire de l'Eglise, de périodes où nous puissions affirmer plus positivement qu'aujourd'hui que l'Evangile en lui-même est une bonne nouvelle. L'Eglise a toujours soutenu que la révélation en Christ est une bonne nouvelle, mais les

caractères essentiels du message ne se sont jamais révélés aussi clairement qu'aujourd'hui. Nous avons beau différer d'opinions sur certains points de la critique du Nouveau Testament, il n'en est pas moins manifeste, actuellement, que la critique elle-même a de nouveau placé la personnalité de Jésus au centre du mouvement chrétien. Toute tentative pour écarter Jésus en l'expliquant n'a abouti qu'à faire de lui une puissance, plus encore qu'auparavant. C'est ainsi que le critique qui dépouillerait l'histoire de la vie de Jésus de tout détail propre à suggérer le miracle, devrait finalement envisager le fait que les disciples de Jésus, tout au moins, croyaient qu'Il accomplissait des miracles. Comment pouvaient-ils le croire ? Ce critique répondra que Jésus était un caractère si puissant que la croyance dans ses miracles est un résultat de leur croyance dans la pure abondance de son pouvoir. Admettons qu'il en soit ainsi. Nous nous trouvons donc en présence d'une personnalité d'une telle force que les légendes du miracle se sont développées aisément et naturellement. Ce n'est pas, cependant, l'énormité de cette force qui constitue le principal problème pour le critique, mais plutôt la *qualité* de cette puissance. Il n'est pas impossible que des histoires concernant ce simple pouvoir, faiseur de prodiges, se soient répandues au loin sur le compte de quelqu'un qui avait impressionné son époque d'une manière aussi forte que Jésus, mais notre étonnement s'accroît lorsque nous voyons ces histoires prêter à l'usage de ce pouvoir des fins bonnes et bienfaisantes. Ce qui est merveilleux dans les récits des miracles du Christ, c'est l'emploi de ce pouvoir pour le bien. Un éminent satiriste nous disait que si nous désirions savoir ce que les chrétiens feraient s'ils étaient doués d'un pouvoir extraordinaire, nous n'avions qu'à nous rappeler ce que le Nouveau Testament nous raconte sur Pierre proclamant la condamnation d'Ananias et de Saphira, et sur Jacques et Jean appelant le feu du ciel sur le village samaritain.

Je mentionne ainsi l'histoire du miraculeux dans la vie de Jésus, simplement pour appuyer mes dires, non

pas parce que je m'oppose aux explications données de ces récits par la théorie critique moderne, mais parce que le problème de la grâce et de la puissance de Jésus demeure le même pour nous après ces explications. De plus, il se peut très bien que l'on puisse décomposer les récits du Nouveau Testament en éléments distincts et superposés. Il est possible que le récit de Marc s'appuie sur d'autres documents, et que la deuxième source, ainsi qu'on l'appelle, soit un composé de beaucoup de sources, — que Mathieu et Luc aient eu chacun connaissance de faits et de traditions, dont nous ne pouvons maintenant retrouver l'origine, — que les besoins des différentes congrégations aient agi comme des forces déterminantes pour séparer les éléments importants des éléments négligeables dans l'histoire de Jésus. Néanmoins, la conclusion s'impose toujours à nous que la puissance d'organisation qui soutenait ce mouvement littéraire, — le principe central qui a permis de mettre de l'ordre dans les matériaux de la tradition, — a été la conviction de la puissance et de la grâce éternelles du Seigneur Jésus, mises en lumière dans un portrait aux multiples aspects, et en même temps assez cohérent pour rendre la parole de Paul entièrement intelligible à toutes les Eglises : « Que l'Esprit qui est dans le Christ Jésus soit également en vous ». Nous connaissons peu de choses — pour parler en termes quantitatifs — de la vie de Jésus. Nous en savons assez pour avoir la conviction que s'il avait été possible à Dieu de vivre sur la terre sous une forme humaine, la vie de Jésus, telle qu'elle nous est révélée dans le Nouveau Testament, aurait satisfait l'attente de chacun d'entre nous, quant à l'idée qu'il se faisait de ce que devait être une vie divine. De plus en plus, même ceux qui ne croient pas en Dieu admettent que — s'il existe un Dieu, et s'il peut se révéler aux hommes — ils ne voient pas comment il aurait pu mieux le faire que sous les traits de Jésus, tel qu'il nous est raconté dans l'Evangile. La critique moderne a rendu claires toutes ces notions, ou, en tout cas, plus claires qu'elles ne l'étaient autrefois. C'est là une partie de la bonne nouvelle de l'Evangile.

Le fait d'une personnalité puissante, si pleine de grâce et de vérité que nous pouvons la croire divine, est donc un élément essentiel de la bonne nouvelle de l'Evangile.

Développant la pensée exprimée tout à l'heure, imaginons — si la philosophie veut pendant un instant faire preuve de patience — que Dieu puisse vivre sur terre comme un homme.

Que désirerions-nous avant tout voir se manifester en un Dieu vivant dans des conditions humaines ? Quand nous en venons à poser la question qui nous tient le plus à cœur, que pouvons-nous demander si ce n'est une révélation de l'Esprit qui dirige la marche de l'Univers ? Quel est le sens de tout cet Univers ? A quoi tend-il ? L'esprit moral compte-t-il pour quelque chose ? Cet esprit est-il l'élément essentiel de l'Univers ?

J'ai lu beaucoup de déclarations protestant contre la prétendue divinité du Christ. J'en connais très peu qui soient fondées sur l'idée que nous ne trouvons pas en Christ une révélation de l'Esprit et du caractère que nous aimerions voir affirmés comme répondant bien à la notion de Dieu. Pouvons-nous imaginer un esprit quelconque que nous souhaiterions voir au centre de l'Univers de préférence à celui du Christ ? Avons-nous l'idée d'une autre fin que nous serions plus enclins à considérer comme la fin voulue par Dieu que l'amour saint révélé en Christ ?

Fait essentiel, la qualité morale de la vie du Christ est évidente, que nous puissions trouver dans l'Evangile, ou non, un guide précis pour toute notre conduite morale. Il ne faut pas ici que nous nous laissions détourner de cette notion centrale. Je reconnais qu'il est vain de nous demander ce que Jésus ferait, lorsque nous voulons nous suggérer des ordres précis sur ce que nous devrions faire. Il n'est pas possible de voir dans l'Evangile un code détaillé de règles morales. Tout ce que nous pouvons faire, c'est saisir l'esprit de Jésus et nous efforcer de vivre selon cet esprit. La seule réponse que l'on puisse donner à la question de savoir ce que Jésus ferait

sur la terre est que Jésus ferait tout ce que nous devrions faire s'il se trouvait à notre place.

En un mot, l'Eglise doit, non seulement maintenir le caractère divin du Christ, mais aussi le caractère *chrétien* de Dieu, je veux dire d'un Dieu semblable au Christ. Cette distinction peut sembler subtile, mais si subtile qu'elle puisse être, elle est assez significative pour marquer actuellement un changement dans l'ordre d'importance donné à certaines notions théologiques, par rapport à ce que nous avons coutume d'entendre dire il y a un quart de siècle : un changement caractéristique d'un christianisme qui pense sous une forme universelle. En d'autres termes, tandis qu'autrefois les théologiens discutaient en partant de l'idée de la divinité du Christ, ils insistent davantage aujourd'hui sur l'aspect « chrétien » de la divinité. Le mouvement qui anime ce courant d'idées est en harmonie avec tout ce qu'il y a de meilleur dans la théologie des siècles passés. Le but, à toutes les époques importantes de l'histoire de l'Eglise, a été et demeure d'interpréter Dieu selon Christ. Les diverses formules théologiques ont été autant de moyens propres à donner cette interprétation. Toutes les doctrines savamment élaborées du Miracle, de l'Incarnation, de la Trinité, de l'Expiation, quelque difficiles qu'elles soient à saisir intellectuellement, sont suffisamment intelligibles quant à leur intention essentielle, qui est de montrer Dieu en Christ. Que l'on me comprenne bien, je ne songe pas un instant à affirmer que si le but est juste, les méthodes, considérées au point de vue intellectuel, doivent forcément l'être aussi. Lors des premiers âges de l'Eglise, il était des penseurs — probablement quelques-uns seulement, — qui enseignaient que Satan avait un droit sur les âmes des hommes, un droit que seule la mort du Fils de Dieu pouvait racheter, et que Dieu a répondu à cette obligation en envoyant son Fils sur la Croix. En tant que construction intellectuelle, cette théorie n'éveille aujourd'hui qu'un sentiment de pitié amusée, mais son objet est aussi évident que celui de toute autre théorie de l'Expiation, — à savoir, de déclarer que Dieu lui-même

accomplira tout ce qui est nécessaire pour le salut des hommes. De même, toutes nos croyances théologiques formelles peuvent ne pas être satisfaisantes en tant que croyances, mais toutes celles qui sont essentielles visent à renforcer la conviction que non seulement en Christ nous voyons Dieu, mais qu'en Dieu, nous voyons Christ.

Il nous semble évident que si le christianisme doit porter l'Évangile jusqu'aux confins du monde, il doit constamment proclamer que par delà le christianisme on rencontre toujours Dieu. En effet, la question des puissances fondamentales, qui sont à l'œuvre dans l'univers, est celle que l'on pose aujourd'hui avec le plus d'insistance. Comment devons-nous concevoir l'univers et la vie ? Notre nature nous donne-t-elle quelque lumière quant à la nature divine ? Y a-t-il une fin cachée derrière l'univers ? Peut-être s'écarte-t-on, en discutant ces problèmes, des formules trop usuelles, mais il n'en est pas moins vrai que ces problèmes se discutent. Il est probable que, depuis un demi-siècle, on n'a pas constaté une inquiétude aussi vive qu'aujourd'hui au sujet des réalités fondamentales. Quand une discussion de ce genre commence avec cette ardeur et qu'elle devient générale, elle revêt aussitôt un aspect assez informe, mais c'est sur le caractère général de la discussion que j'attire l'attention. Nous n'avons pas à éveiller l'intérêt pour les choses religieuses. Si nous considérons l'ensemble du monde, nous constatons que la race humaine est, et a toujours été, religieuse ; et même, la religion inspire la vie quotidienne à un degré plus considérable dans les régions non chrétiennes que dans les pays chrétiens ; il suffit de rappeler à cet égard le culte des ancêtres en Chine, le caractère sacré de la vie animale dans l'Inde, la domination qu'exercent les hommes qui font de la médecine et la crainte que provoque la sorcellerie en Afrique. C'est à cette préoccupation universelle des réalités d'un monde invisible que le christianisme doit répondre, surtout puisque les hommes s'inquiètent aujourd'hui, avec une nouvelle insistance, de la valeur et du mérite de toutes les religions et de chacune d'elles.

Une question nous arrête ici. On nous demande pourquoi nous ne pouvons pas prendre la vie de Jésus pour ce qu'elle est : la plus noble réalisation de l'idéal humain, et suivre cet idéal. Pourquoi nous préoccuper des réalités cosmiques ? Christ, considéré comme un idéal humain, ne nous suffit-il pas ? La réponse est que, si nous commençons réellement à suivre le Christ, nous devons le suivre jusqu'à Dieu. Si la révélation en Christ n'est que l'expression suprême d'un idéal humain, sans qu'il y ait lieu de se demander spécialement si cet idéal exprime quelque chose d'essentiel pour l'univers, nous ne pouvons que nous redire avec tristesse que nous avons en Christ un pathétique héros de plus, vivant une vie sublime, — mais au sein d'un univers hostile ou indifférent. Si nous pouvons croire que, dans la grâce, la vérité, la justice et l'amour de Jésus, nous sommes sur le chemin qui mène à la vie d'un Dieu, semblable lui-même au Christ, nous avons une réponse que nous pouvons, tout au moins, prétendre avoir le droit de donner à tous les hommes. S'il nous faut un Evangile pour le monde, ce doit être un Evangile pour le monde entier, — c'est-à-dire un Evangile qui contienne un message sur cet ensemble total des choses que nous appelons l'Univers.

L'Evangile, destiné au monde tout entier, doit s'adresser à tous les hommes. Nous pouvons nous demander si l'on peut appliquer à Dieu le mot « absolu », mais un message, valable pour tous les hommes, doit affirmer qu'il existe dans l'homme une valeur que nous devons, à la lumière de l'esprit chrétien, considérer comme absolue.

Toutes les théories chrétiennes doivent reposer sur le caractère sacré et inaliénable de toute personne humaine. Si nous pouvions, un jour, faire en sorte que les groupes sociaux, nationaux et internationaux aient à leur base un sentiment de respect mutuel, beaucoup de nos problèmes chrétiens se résoudraient d'eux-mêmes. Il semble que ce soit le pire des lieux communs de dire que, selon l'esprit chrétien, il faut toujours aller aux hommes comme à des « hommes ». Et cependant, les

événements qui se déroulent dans le monde entier donneront vraisemblablement bientôt à cette observation, si vulgaire et si banale, la valeur d'une nouvelle découverte, d'une découverte assez significative pour que nous soyons frappés de stupeur en nous rendant compte de l'énormité de certaines coutumes sociales. Devrait-on demander à des hommes de courir le risque de la maladie et de la dégradation dans des conditions de vie inhumaines ? Devrait-on mener les hommes dans les trous des tranchées, les empoisonner avec des gaz mortels, ou les réduire en miettes pour s'emparer des sources des matières premières ? Les indigènes des pays tropicaux, dont le développement est moins avancé, devraient-ils vivre sous un régime de travail forcé, imposé par des hommes qui jugent leur propre culture supérieure ? Si de simples questions chrétiennes comme celles-ci sont posées avec insistance, tous les systèmes économiques et sociaux du monde peuvent s'en trouver transformés ou, finalement, renversés.

Le chrétien doit partir du principe que l'homme possède une valeur en lui-même. Permettez-moi, à titre d'exemple, de suggérer qu'il est des offenses qui ne doivent pas être infligées à une créature humaine, quel que soit le caractère des hommes eux-mêmes. Supposons qu'une personne coupable d'un délit à l'égard de la société, ait agi d'une façon particulièrement bestiale. Tolérerait-on que ce délit fût puni de manière à suggérer sa bestialité ? Ne considérerions-nous pas comme un outrage que l'on mît des harnais à cet homme pour indiquer par ce symbole qu'il doit être traité comme une bête de trait ou de somme ? En quoi consisterait donc l'outrage ? Il pourrait se faire que le coupable ne fût pas blessé, qu'il n'ait reçu aucun coup. Pourquoi, alors, parler d'outrage ? Parce qu'un idéal humain aurait été offensé. Parce qu'on aurait fait subir à cet homme un traitement qui ne devrait jamais être infligé à un être humain, quel que soit son crime, car même les châtiements des hommes doivent se conformer aux exigences de leur humanité foncière. Le respect de l'humanité en

soi-même et chez les autres est la première condition nécessaire pour prêcher l'Évangile d'un Dieu semblable au Christ. Il se peut qu'un individu particulier ne soit pas, par lui-même, particulièrement respectable, et il faut reconnaître qu'il est pénible de respecter longtemps ce qui n'est pas, par nature, respectable ; toutefois, ce n'est pas uniquement le mérite personnel de l'individu qui entre en jeu. L'individu a été créé en tant qu'homme, et puisque c'est un homme, il doit être traité comme tel. Il possède des titres inaliénables à notre respect chrétien ; peu importe qui il est, ou ce qu'il est, peu importe aussi que cette façon de le traiter le touche ou ne le touche pas. Si nous ne pouvons pas dire en détail comment il faut affirmer, en toutes occasions, les droits de l'humanité, nous pouvons déclarer qu'en général le christianisme doit chercher à créer une société nouvelle reposant sur l'idée que ces droits sont absolus. Tous les hommes sont essentiellement égaux sur le plan unique de leur humanité. Même lorsqu'il s'agit de punir des criminels, nous le répétons, il ne faut pas négliger cette humanité.

Plaçons-nous maintenant à un autre point de vue en énonçant des affirmations qui pourraient paraître en contradiction avec ce que nous venons de dire. S'il est quelque chose que nous considérons comme absolu dans les droits que possède un homme du fait de son humanité, il est aussi quelque chose de relatif dans ces mêmes droits, quelque chose qui est, pour le cynique, une excuse à son amère moquerie, et pour le chrétien, la raison d'être de la plus large charité. Si les hommes sont tous des hommes semblables, même les meilleurs hommes et les meilleurs groupes d'individus doivent être en voie de progrès continu. On a dit que le caractère le plus élevé de l'homme est son aptitude à s'améliorer indéfiniment. Nous ne sommes pas en présence de créations finies quand nous avons affaire à des hommes. Nous n'avons pas des bêtes d'un côté et des anges de l'autre, mais des êtres capables de s'élever de l'animalité à un état supérieur à celui de tous les anges qui nous ont jamais été

décrits. Sans doute, tous les hommes sont « hommes », avec, entre eux, des différences légères et insignifiantes, comparativement à la différence qui existe entre l'homme et tout ce qui est au-dessous de lui dans l'échelle des êtres. Cependant, les différences entre hommes et les différences entre les groupes sociaux, les nations et les races, comptent pour quelque chose. C'est un devoir évident de reconnaître que ces différences entre les groupes proviennent de différences entre les degrés de développement de ces groupes, et que certaines d'entr'elles peuvent prendre leurs racines profondes dans un trait distinctif du groupe. Le caractère absolu de l'homme, en tant qu'homme, et d'autre part, sa relativité, comme tel, sont des réalités du même ordre. Si nous reconnaissons cet aspect de la relativité, nous sommes fondés à attribuer également, dans une certaine mesure, un caractère sacré aux divers types de la vie de groupe : c'est-à-dire ethnique, national et social. Toutefois, aucune organisation n'a le droit de faire passer son intérêt avant celui des individus qui la composent, mais le groupe existe pour les individus, et non les individus pour le groupe. Dans la mesure où les distinctions de groupes favorisent le développement des individus, l'Évangile doit reconnaître leur valeur, respecter le caractère sacré de leur activité et agir par leur intermédiaire.

En d'autres termes, l'Évangile doit atteindre toutes les phases de la vie, toutes les activités sociales, aussi bien que les activités individuelles. La religion a été longtemps considérée comme le domaine de l'âme individuelle dans ses rapports avec Dieu. Cette doctrine a été enseignée avec tant de persistance et si longtemps, que l'on a laissé à une seule partie de l'humanité la responsabilité de rendre chrétiennes toutes les relations de groupe. Supposons que, partout, les hommes soient convertis au service de Dieu en ce qui concerne la relation individuelle de l'âme à Dieu. Serait-ce la solution de tous nos problèmes ? Certainement non. D'autre part, si les obligations d'un caractère plus social, de la nature de celles que j'ai actuellement présentes à l'esprit, pou-

vaient être acceptées par chacun comme présentant une importance exclusive, tous nos problèmes trouveraient-ils encore leur solution ? Pas davantage. Cependant, c'est un fait historique que, jusqu'ici, l'on a insisté si exclusivement sur l'aspect intérieur, subjectif, individuel de la religion, que toute la civilisation est maintenant en péril, parce que les relations entre les groupes n'ont pas un caractère chrétien. Ceux qui ont enseigné que la religion devait se limiter à l'individu, ont si bien travaillé que celui qui essaie de mettre en lumière les obligations plus vastes existant entre les hommes, se voit souvent accusé de prêcher un prétendu Evangile social, d'une qualité douteuse, et d'insister davantage sur les facteurs relatifs « au milieu » que sur les facteurs spirituels.

Si nous devons avoir un Dieu, il vaut autant que ce soit un Dieu dont les préoccupations soient le plus vastes possible. L'idée que le Saint-Esprit jaillit dans la conscience individuelle et y accomplit l'œuvre essentielle, puis, comme par une sorte de réflexion tardive, se met en devoir d'unir les individus les uns aux autres, repose sur une base extrêmement fragile. Sans doute, la société n'existe que dans les personnes qui la composent, mais, dans l'intérêt de ces personnes même, le mouvement qui l'anime doit aller de la circonférence vers le centre, autant que du dedans au dehors. Nous obtenons le maximum de l'individu lorsque nous le considérons comme une partie essentielle d'un système. Les hommes parviennent à leur plus beau développement, en tant qu'individus, grâce aux contacts sociaux. Par conséquent, le moment est venu de prêcher une nouvelle conversion, si je puis dire ; j'entends par là, qu'il faut transformer les relations entre les groupes d'hommes en leur donnant un caractère chrétien ou, si cette formule paraît trop impersonnelle, qu'il faut convertir les individus considérés moins en eux-mêmes que comme membres d'un groupe étendu, et cela pour le bien propre de ces individus.

Il est peut-être bon que le protestant convaincu se demande, en particulier, si la mission du christianisme

est maintenant conçue d'une manière aussi large qu'avant la Réforme. Le protestantisme n'a pas encore remplacé effectivement certaines formes d'action qu'il avait rejetées. Pendant le moyen âge, qui — nous le voyons maintenant — n'est pas du tout la période sombre que l'on nous a décrite, l'Eglise a pris la direction de toutes les relations existant entre les groupes d'hommes. L'Eglise est intervenue entre les nations en guerre et les nobles en querelle, entre les seigneurs féodaux et leurs serfs, entre les employeurs et les employés, entre les individus en discorde. Il n'est pas douteux qu'à certains moments, l'Eglise n'ait été elle-même associée à un régime d'oppression, qu'elle ne se soit montrée inférieure, très inférieure aux possibilités qui s'offraient à elle. Néanmoins, l'idéal de l'Eglise était manifeste. Cet idéal consistait à communiquer à toutes les phases de la vie une impulsion régénératrice. Le protestantisme a été une révolte justifiée contre l'« ecclésiasticisme », qui essayait de racheter les hommes par un ordre, par une autorité officielle arbitraire, par la force. Toutefois, le protestantisme, en insistant exclusivement sur la justification par la foi, a ouvert la voie à un individualisme extrême, qui a négligé les relations de groupes. Bien que les chefs du protestantisme aient essayé de corriger cette tendance au nom d'inafaillibilités d'un genre ou d'un autre, tout aussi rigoureuses de l'inafaillibilité de l'Eglise, cette tendance persiste encore ; je veux dire, la tendance à abandonner de vastes domaines de la vie de groupe au « laïcisme », pour ne pas dire au paganisme. Le vaste champ des rapports internationaux, par exemple, a été sécularisé dans une si large mesure que, sauf les occasions où un chef d'Etat chrétien s'efforce, pour son propre compte, de guider son pays vers la justice, on ne peut pas dire que rien de sérieux ait été tenté pour rendre chrétiens les rapports internationaux. C'est tout récemment que s'est manifesté un effort courageux pour créer une opinion publique internationale, fondée nettement et ouvertement sur des principes chrétiens.

La voie qui mène à la connaissance de Dieu doit être,

je le répète, ouverte à tous les hommes si l'Évangile doit répondre aux besoins du monde, c'est-à-dire que cette voie ne doit pas être exclusivement intellectuelle, si tous les hommes doivent avoir la possibilité de la parcourir. Nous rendons un juste hommage à la méthode scientifique actuelle, considérée comme un moyen d'aller vers Dieu. En dépit de tout ce qu'on peut dire sur le conflit de la science et de la religion, les tâches qu'elles entreprennent en commun pour une fin chrétienne sont propres à les réconcilier. Cependant, nous ne pouvons regarder la science elle-même comme la principale voie qui mène à la connaissance de Dieu, si notre pensée doit être à la mesure de l'univers.

C'est donc le mysticisme qui doit être le chemin qui mène à Dieu, diront ceux qui ont subi l'influence des visionnaires mystiques produits par toutes les religions, et qui ont été frappés également de l'intense besoin actuel d'un retour au mysticisme. Ceux-là croient voir dans la vision mystique l'élément fondamental de l'expérience religieuse. Toutefois, qu'implique le mysticisme chrétien ? Il implique la vision que peut contempler celui qui a acquis la faculté de pénétrer les réalités intérieures, le sens qui vient de l'accomplissement constant de la volonté divine. Quiconque veut faire la volonté de Dieu peut acquérir cette faculté, tout au moins dans une certaine mesure. Il suffit à chacun de vouloir, et d'être maître de sa volonté, pour pouvoir se diriger vers la sainteté de Dieu, en se détournant du péché pour rechercher la vie nouvelle et tout ce qu'elle entraîne avec elle. Les visions des prophètes de l'Ancien Testament tendent à faire ressortir des fins morales précises et des idéaux. C'est un des traits frappants des récits de l'Ancien Testament que la manière dont l'auteur insiste sur la nécessité d'une préparation morale pour pouvoir réaliser une expérience qui puisse prétendre apporter un message du Dieu d'Israël, et également sur la nécessité du contenu moral d'une expérience de ce genre. La vision d'Esaië, la vision de la gloire du Seigneur, qui remplissait le temple comme une fumée, — la corbeille d'Amos remplie de fruits de

l'été, et même les drames prodigieux qui ont surgi devant les yeux étonnés d'Ezéchiel — toutes ces scènes avaient un sens moral. Ces visions apportaient, en quelque sorte, un message exprimant la justice divine, qui doit être réalisée dans la conduite des hommes, aussi bien sur les places publiques que dans les parvis des temples et dans les assemblées politiques.

Si, maintenant, l'un de ceux qui étudient les religions non-chrétiennes vient à nous parler des visions et des extases des saints non-chrétiens, nous reconnâtrons immédiatement la valeur de ces expériences comme témoignage d'un instinct profondément et sincèrement religieux. Nous ne mettrons pas cette valeur en doute et ne la déprécierons pas. Cependant, si cette personne nous dit ensuite que ce mysticisme présente une importance et une signification aussi grandes au point de vue religieux que le mysticisme chrétien, nous hésiterons à la suivre.

J'ai entendu, un jour, quelqu'un très au courant de la religion orientale parler longuement de la valeur de certaines manifestations d'extase mystique qui étaient destinées à inspirer un sens nouveau de la majesté étonnante de l'univers physique, de l'immensité du vide. Si le sens de l'impressionnante majesté de l'espace avait une importance religieuse, la contemplation des étoiles ou la pratique d'un traité d'astronomie devraient être aussi pleinement efficaces. A cette époque heureuse, où l'on souhaite une entente plus étroite entre les adeptes de toutes les diverses religions, c'est à ses risques et périls que l'on émet une critique sur une croyance non religieuse. Je ne me dissimule donc pas le risque considérable que je cours en demandant quelle est la valeur du mysticisme oriental. Je pose la question avec toute l'hésitation qui s'impose, parce que je crois connaître le danger qu'il y a à juger le mysticisme hindou, par exemple, d'après des apparences superficielles. Cependant, que signifie ce mysticisme, au point de vue d'un élargissement et d'une amélioration de la vie humaine ? A quelle fin s'absorber dans la contemplation du soleil ou, comme le font les

Hindous, dans celle de son nombril, jusqu'à ce que toute pensée rationnelle se perde dans l'inconscience ? Quels sont les idées ou les idéaux qui jaillissent de toute cette contemplation ? Naturellement, aux yeux d'un Hindou, soulever la question, c'est passer complètement à côté. L'Hindou nous répondra que l'absence d'idées et d'idéaux et de tout contenu proprement intellectuel constitue elle-même une justification de l'expérience. Le mysticisme, en se perdant dans le vide, donne une idée du développement selon lequel l'âme qui s'est dégagée de la terre tombe dans le sein de l'infini, qui est considéré comme une plénitude, mais qui, en réalité, n'est que le vide.

Je le demande encore, que signifie ce mysticisme ? Ce serait, en vérité, se prononcer d'une manière hâtive que de nier que la civilisation occidentale n'a rien à gagner à s'inspirer de la sérénité hindoue, car, à bien des égards, la vie occidentale nous apparaît forcée et déformée dans son développement. Certaines âmes éprouveraient un soulagement à sentir cette activité se relâcher, mais je doute que le mysticisme hindou, ou tout autre mysticisme non-chrétien, puisse être comparé au mysticisme chrétien en ce qui concerne le désir d'apporter une amélioration à la vie humaine. N'oublions pas que le christianisme juge toute chose selon la mesure où elle peut contribuer au bien de l'humanité, — cette humanité ayant une valeur distinctive par elle-même et non pas parce qu'elle est absorbée dans une autre entité ; n'oublions pas que la force essentielle du christianisme réside dans ses fins morales.

Le mysticisme chrétien, dans ce qu'il a de meilleur, semble être ce sens aigu des réalités divines qui résulte de l'accomplissement constant de la volonté de Dieu, c'est-à-dire le sens que possèdent les âmes entraînées au bien. De même que l'exercice d'une faculté quelconque communique finalement à cette faculté une précision dans la perception et l'exécution, qui paraît absolument mystérieuse à tout homme qui n'est pas averti, de même, la pratique constante d'une vie juste engendre un sens pénétrant des valeurs spirituelles, plus pénétrant même

que le regard des yeux, plus rapide et plus immédiat que ne saurait l'être un raisonnement formel ou une résolution réfléchie. L'obéissance conduit à une sorte d'adaptation spirituelle, et cette adaptation donne naissance à ces vues morales profondes, qui représentent ce que le christianisme contient de meilleur ; or, l'obéissance est à la portée de tous les hommes.

Toutefois, je n'en ai pas encore fini avec le mysticisme. Les mystiques ont peut-être trop souvent et trop facilement supposé que ce qu'ils appellent la contemplation directe de Dieu ou la communion directe avec Dieu, est l'essentiel. Si le mysticisme est une communion dans l'amitié, nous pouvons bien nous demander si cette communion se réalise sous son plus noble aspect, dans cette contemplation directe. L'amitié, telle que nous la connaissons, ne parvient-elle pas à sa plus haute expression lorsque chacun des amis renonce à sa propre personnalité en faveur d'une cause à laquelle les deux amis se consacrent également ? Vaut-il mieux regarder directement à Dieu ou aux objets auxquels Dieu se consacre ? Si nous pouvions seulement connaître l'objet de la pensée divine, la voie qui mènerait sûrement à l'amitié serait nécessairement la contemplation de cet objet. Or, la révélation du Christ ne nous laisse aucun doute quant à l'objet de la contemplation et de l'effort divins, à savoir la réalisation d'une race d'hommes, d'une humanité organisée, rachetée, parce qu'elle sera devenue semblable au Christ. Si quelque ineffable transport émotif pouvait faire surgir devant nous la vision de tout ce qui est en Dieu, le témoignage le plus sûr qui attesterait que nous avons été effectivement en présence de Dieu serait que nous n'avons pas seulement vu Dieu plus clairement, mais que nous avons vu aussi l'objet de sa pensée et de son amour plus clairement. C'est le propre des amitiés les plus hautes que chacun des amis trouve l'autre le plus complètement en se perdant en quelque sorte lui-même en faveur des fins auxquelles l'autre ami s'est donné. C'est pourquoi nous pouvons découvrir une signification immense — en ce qui concerne cette amitié avec le Divin — au lien

organique qui rattache, dans la parole de Jésus, le deuxième commandement au premier : « Et voici le second *qui lui est semblable* ». C'est en servant les hommes que nous parvenons à la vision de Dieu. Nous voyons Dieu en regardant dans le sens même où Dieu fixe son regard. Nous le rencontrons au point extrême où porte sa vision. La voie du service est ouverte à tous les hommes.

Il me reste à dire un mot sur la vertu dynamique du christianisme accessible à tous les hommes. La question la plus déprimante que se pose vraisemblablement le commun des hommes, de par le monde, est celle-ci : « A quoi bon ? » — De quelle meilleure source de puissance avons-nous besoin lorsque nous sommes dans cet état d'esprit, si ce n'est de la conviction que, lorsque tout a été dit, Dieu demeure semblable au Christ ? Quel meilleur Evangile — quelle meilleure bonne nouvelle — peut-on annoncer que celle du Dieu à l'image du Christ ?

Si nous croyons à cet Evangile, il vaut la peine de lutter. Nous ne serons pas aidés par une puissance qui nous saisira et nous emportera de vive force, mais par l'assurance que nous sommes dans le droit chemin et que nous arriverons finalement au but. L'âme se fortifie dans les voies spirituelles, en admettant que le but est sans doute actuellement loin de notre portée, mais que les chemins que nous suivons y mènent, que d'autres les parcourent avec nous, que tout est dans les mains d'un Dieu semblable au Christ, qui considère les intentions comme des actes, qui nous assiste, non pas par des prodiges miraculeux, mais en nous permettant d'acquérir ce qu'il y a de meilleur dans la vie humaine par des communions spirituelles. La lutte est rude, même dans les conditions les meilleures, mais les difficultés elles-mêmes sont une joie, dès qu'il nous apparaît clairement qu'il vaut la peine de mener ce combat moral. Si Dieu est semblable au Christ, certainement il vaut la peine de tenter l'entreprise.

DISCOURS DE M. LE PROF. D^r NICOLAS GLUBOKOWSKY,

de Sofia, Bulgarie (Eglise Russe Orthodoxe).

Chers frères en Christ, nous sommes réunis ici au nom de Jésus-Christ et de l'Évangile. Ce qui veut dire que notre « Message au Monde » est adressé au nom de Jésus-Christ et reçoit de Lui toute sa force.

I

Notre message ne produira pas cependant une impression profonde et n'obtiendra pas de véritable succès, s'il n'est pas démontré que le fondement de notre croyance est absolument inébranlable, et qu'une Maison de Dieu, assurant le salut à l'humanité tout entière, peut être construite sur ce fondement.

Ceci nous amène à poser une question : cette base est-elle, à ce point de vue, vraiment sûre ? Je ne songe pas pour l'instant aux athées ou aux rationalistes — bien que ceux-ci soient souvent encouragés par notre tendance à penser librement à l'égard des Écritures. Ce qui nous importe le plus est d'être assurés que nous sommes unis sur ce point essentiel, que nous le regardons comme un point central pour la paix et l'unité, obligatoire pour nous tous. Saint Augustin écrivait, en l'an 405, à Saint Jérôme : « Les écrits des apôtres comme tous les livres sacrés sont le fruit de l'inspiration divine. Ils sont la parole de Dieu. » Saint Jean Chrysostôme dit, dans son Commentaire sur l'Épître aux Galates, s. 7 : « Paul, et partout où je dis Paul, j'entends le Christ qui inspirait ses pensées, place les Écritures au-dessus des anges qui sont descendus du ciel ; et à très juste titre, car pour puissants que soient les anges, ils sont cependant les esclaves et les serviteurs de Dieu (cf. Héb., I, 14), tandis que toutes les Écritures nous sont données non

comme écrites par des serviteurs, mais par le Tout-puissant Seigneur de tous. »

C'est pour cette raison que la Conférence de Lambeth, en 1920, a proposé que les Ecritures fussent prises comme base primordiale de l'union, parce que « dans les Saintes Ecritures, Dieu se révèle Lui-même aux hommes : celles-ci constituent une règle complète et un guide pour notre foi ».

Ce principe a aussi été accepté sans réserve dans les discussions entre l'Eglise Anglicane et les Eglises Libres. On pourrait supposer que tout était désormais convenu de façon satisfaisante et que l'unité générale était par suite assurée. Mais les résultats ont été malheureusement jusqu'ici très décevants. Le « Church Times » dit, dans son numéro 3339, p. 60 : « Il est maintenant évident que les non-conformistes, au moins en Angleterre et au Pays de Galles, sans exception, ne sont pas disposés à entrer en négociations en matière d'unité de l'Eglise sur les bases des résolutions adoptées par la Conférence de Lambeth ».

Lorsque nous étudions ce document lui-même (1), il est évident, sans aucun doute, que l'Eglise Anglicane est la seule qui s'en tienne complètement à ces principes fondamentaux (2). Les autres Eglises séparées, d'autre part, ont refusé de faire de même, avec autant d'unanimité que si elles formaient un seul groupe. Elles déclarent catégoriquement : « Nous sommes des Eglises Libres, revendiquant la liberté dans toutes les questions spirituelles, afin d'être libres d'écouter Celui que nous reconnaissons tous comme notre Chef et de Lui obéir. Et nous sommes des Eglises Libres Evangéliques. Nous n'employons pas ce dernier mot avec une signification de

(1) Voir *L'Eglise Anglicane et les Eglises Libres*. Travaux de la Conférence tenue au Palais de Lambeth, 1921-25, édités par G. K. A. BELL, Doyen de Canterbury, et W. L. ROBERTSON, Secrétaire du Conseil Fédéral des Eglises Evangéliques d'Angleterre. Oxford University Press, 1925.

(2) Ainsi, par exemple, l'Eglise d'Australie a déclaré, lors de son Synode général en octobre 1926, qu'elle était en complet accord avec les décisions de la Conférence de Lambeth en cette matière.

parti. Mais il existe, croyons-nous, un Evangile du Nouveau Testament bien défini, qui comporte en lui-même la conception de l'Eglise, et que nous ne voulons ni n'osons exposer à un compromis, fût-ce dans l'intérêt de l'union elle-même. Ceci est, en vérité, notre suprême et, en un sens, notre unique principe, car il contient les autres : l'Eglise est le produit de l'Evangile; d'où ressort l'importance qui a toujours été attachée par les Eglises Evangéliques à la « prédication de la Parole », car l'Eglise ainsi créée par l'Evangile doit être libre.

« ... Dans l'Evangile, le Christ est proclamé comme la Puissance et la Sagesse de Dieu pour le salut. Ce salut est essentiellement une relation personnelle de l'âme avec Dieu, relation qui est immédiate, et qui est établie par la grâce du côté de Dieu et par la foi du côté de l'homme... »

« ... Les traits essentiels de l'Eglise sont par suite dans l'Evangile, non dans l'organisation... Nous ne pouvons admettre qu'aucune Eglise, aucun ordre ou rite, ou même l'idée de l'Eglise prise en elle-même, puissent supplanter l'Evangile comme principe régulateur, et sous l'action de l'Esprit Divin, créateur de toute doctrine et de toute pratique ecclésiastique... » « Nous insistons constamment sur l'action immédiate, personnelle et pleinement suffisante de Jésus-Christ » (pp. 15-17). « La suprême règle de la vérité est la révélation de Dieu contenue dans les Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament et telle que Jésus-Christ en a donné le sommaire » (p. 38). Mais c'est « le devoir de l'Eglise de garder son entendement libre et prêt à recevoir de Lui (le Saint-Esprit), chaque jour et en chaque génération, une direction toujours renouvelée en vue de l'appropriation et de l'expression de la vérité » (p. 39). Pour cette raison, ces Eglises revendiquent « une liberté raisonnable » d'interprétation » (p. 38). Cette « liberté raisonnable » est de nouveau mentionnée comme étant « la plus entière liberté quant à la recherche intellectuelle de la Vérité, et la soumission cordiale et sans partage aux enseignements du Christ » (p. 41).

Nous n'avons pas donné ces citations dans un esprit de critique ou de polémique, ce qui entraînerait un examen beaucoup plus étendu de cette matière. Nous cherchons seulement, pour l'instant, à nous rendre compte des faits. Nous vous demandons simplement d'envisager la question comme elle a été posée, et de répondre en nous disant si l'autorité inébranlable et impérative des Saintes Ecritures peut être regardée comme assurée. Je crois que personne ne pourrait répondre en toute confiance par l'affirmative, si nous considérons l'état présent des relations entre les Eglises. Au point de départ, celles-ci sont toutes d'accord pour reconnaître l'autorité absolue et inconditionnelle de la Parole de Dieu ; mais peu après, elles réclament la liberté dans son interprétation aussi bien que dans toute autre « recherche intellectuelle ». Le facteur dirigeant est, par conséquent, la liberté humaine. « Cette liberté peut cependant donner occasion à la chair » (Gal., 5, 13). Et qui est en mesure ou en droit de fixer des limites à cette liberté dans le domaine du Chistianisme ? Est-ce l'Eglise ? Mais l'Eglise est regardée comme une institution secondaire, reléguée à un plan inférieur ; institution secondaire en fait, si chaque individualité a l'expérience d'un accès direct auprès de Dieu, avec un sens personnel et suffisant de l'influence de Jésus-Christ, et possède « la liberté dans toute question spirituelle ». Pareille liberté ne confine-t-elle pas à une licence qui menace les Saintes Ecritures elles-mêmes et détruit le fondement même de notre foi ? Nous nous exposons dans cette voie, malgré notre volonté et à cause de notre faiblesse, à des dangers et à des catastrophes, presque jusqu'au point de nous détruire nous-mêmes ! Or, la cause de nos malheurs réside entièrement en ce que nous avons accepté une seule autorité, les Saintes Ecritures. Mais l'intégrité des Saintes Ecritures n'est-elle pas indépendante de toute garantie venant de nous ? S'il en était autrement, cette intégrité aurait un caractère conditionnel et pourrait même être transformée en son contraire, si certaines théories légalistes étaient poussées assez loin. L'autorité absolue présuppose une

soumission absolue à quelque chose qui possède antérieurement une suprématie absolue et incontestable, laquelle ne dépend en aucune manière de nous-mêmes. L'Eglise qui se présente comme juge dans les questions de connaissance et d'intelligence des Ecritures et de la tradition (1) a elle-même proclamé le pouvoir des Saintes Ecritures. L'Eglise paraît ici comme « le pilier et l'appui de la vérité » (I Tim., 3, 15) ; elle seule nous presse de rendre honneur à la parole de Dieu dans notre esprit et dans notre vie.

Ceci n'implique pas la suppression ou l'absorption de ce qui est personnel par l'autorité générale, ou l'annihilation de l'activité libre et rationnelle. Dans l'Eglise, pareil conflit est impossible : il n'existe pas de division tranchée entre l'individualité et l'universalité ; au contraire, dans l'Eglise, nous trouvons une unité indivisible. Il est vrai que la rédemption par la grâce est individuelle, mais le baptême apporte une identification mystique avec le Christ, qui fait qu'un homme devient effectivement fils de Dieu, et frère de tous les enfants de Dieu qui sont justifiés. Une rédemption individuelle sans une fraternité spirituelle est impossible ; celle-ci, bien loin de supplanter celle-là, lui donne son expression organique : elle n'aboutit aucunement à une suppression de la raison ou de la liberté. Au surplus, semblable chose serait inconcevable dans l'Eglise, qui est une communauté de vrais fils de Dieu, dans laquelle nous sommes tous pénétrés par un sentiment de complète indépendance, en union avec Dieu, et d'amour fraternel envers les Chrétiens de notre cercle personnel.

(1) Déjà, en l'an 1900, j'ai eu l'honneur d'exposer publiquement et officiellement ce dogme fondamental de toute la foi chrétienne que l'Eglise, avec le Christ comme chef, qui en est inséparable, et avec le Saint Esprit comme guide constant, est elle-même la source de sa doctrine sur la foi. Les écritures et la tradition apparaissent comme une expression autorisée et obligatoire de la doctrine, qui est formulée d'après ces deux sources : les écritures et la tradition, pour le profit des membres individuels de l'Eglise. Voir les *Travaux de la Faculté russe de théologie*, 1900-1901, p. 371.

Il est manifeste qu'en pareilles circonstances, il n'y a pas de restriction à des droits raisonnables ou à des recherches ; car pour les chrétiens, en tant que fils de Dieu, la voie reste ouverte. Toutes les revendications particulières des rationalistes sont dirigées contre la tradition et sont réfutées par l'évidence des faits. Pour la conscience religieuse, l'Eglise n'est en aucun sens une institution anti-rationnelle, bien que dans son domaine elle ne puisse employer de méthodes mathématiques comme celles qui semblent être préconisées par certaines autorités épiscopales.

II

Quant aux moyens par lesquels ces principes peuvent être traduits dans la réalité, on nous affirme que tout doit être accompli par le « Ministère de la Parole ». Telles sont la pratique et la doctrine dominantes en nombre d'Eglises et de groupes religieux qui combattent le rituelisme et le sacramentalisme, institutions que nous avons récemment entendu un évêque stigmatiser comme magiques et païennes. Tant qu'il s'agit de la lecture de la Parole au service divin, ou de la prédication de l'Evangile dans des sermons, il n'y a aucune organisation chrétienne bien ordonnée où cette pratique ne soit regardée comme d'importance souveraine et ne reçoive la plus complète prédominance. Mais si l'on cherche à faire de cette attitude partout admise à l'égard de la Parole le moyen de supprimer despotiquement toutes les autres manifestations de la piété, il y a là matière à d'humbles méditations, de peur que nous n'attirions sur nous les plus graves dangers, sans aucune justification dans la Bible.

Nous savons que les Apôtres résolurent de s'adonner continuellement « à la prière et au ministère de la parole », parce qu'« il n'est pas convenable que nous laissons la Parole de Dieu pour servir aux tables ». C'est

pourquoi ils choisirent sept hommes pour ce service, et les chargèrent quotidiennement de cet emploi auprès des fidèles (Actes, 6, 1-4). Ici, nous dit-on, se trouve un argument évident contre notre point de vue. Comment donc ? Nous n'en tirons aucune indication de cette sorte. Ce passage des Actes montre certainement la grande importance que l'on attachait à pourvoir aux besoins matériels des plus pauvres ou des plus faibles parmi les chrétiens. L'épisode n'a, en fait, aucun rapport avec la question que nous discutons, et n'illustre pas la nature du « ministère de la parole ». Personne ne contestera qu'on ne pouvait empêcher que cette fonction ne donnât prise aux soucis journaliers de la vie. Mais en quoi cela touche-t-il l'interprétation du mot « ministère » ? La réponse n'est pas aussi évidente. Les activités charitables de la synagogue étaient régies par des formes établies dans la religion juive, et offraient un utile modèle à l'œuvre des premiers chrétiens. Ceux-ci ne sentaient pas qu'il fût nécessaire de solenniser spécialement des fonctions qui avaient été remplies depuis les temps anciens et très efficacement. Néanmoins, ils chargèrent de cette œuvre « sept hommes de qui l'on rendait un bon témoignage, pleins d'Esprit-Saint et de sagesse ». Dans le cas d'Etienne, on nous dit spécialement qu'il était « homme plein de foi et d'Esprit-Saint » (Actes, 6, 5). Enfin, la première Eglise de Jérusalem nous est décrite comme composée de zélés disciples du Christ. D'où nous pouvons conclure que ces sept hommes étaient à un degré spécial l'élite d'un groupe d'hommes d'élite. Nous observerons en dernier lieu que leur désignation pour cette charge leur fut conférée par l'imposition des mains (Actes 6, 6), c'est-à-dire par un acte de caractère indéniablement mystique, semblable à l'imposition des mains conférée aux prêtres (Cf. I Tim., IV, 14).

Un rite d'un caractère aussi solennel et sacramentel était-il nécessaire pour des personnes appelées à accomplir une œuvre charitable et administrative, en vue de laquelle l'honnêteté et l'expérience ordinaires pourraient sembler à elles seules suffisantes ? S'il n'en était pas

ainsi, ne devons-nous pas conclure que cet acte était d'un caractère différent, et que c'était un acte sacré ? Nous savons, d'après Actes, II, 46, que tous les fidèles de Jérusalem étaient chaque jour tous ensemble assidus au Temple, qu'ils rompaient le pain dans les maisons, qu'ils prenaient ensemble leur nourriture, et louaient Dieu avec joie et simplicité de cœur. Il y avait donc des « tables » quotidiennes auxquelles ils rompaient le pain. Mais cela n'était certainement pas une coutume usuelle aux repas — bien qu'à vrai dire le Christ se fût fait connaître aux disciples à Emmaüs par la fraction du pain (Luc, XXIV, 30-35). Il y avait là quelque chose d'exclusif, d'extraordinaire, de mystérieux, bien que se reproduisant régulièrement. Autrement, pourquoi nous dirait-on, dans les plus anciens documents chrétiens, que les fidèles prenaient ensemble leur nourriture chaque jour ? Et, bien que cette cérémonie fût observée dans une atmosphère de piété particulière et de ferveur, elle n'en était pas moins en relation avec les rites et les usages juifs.

Nous devons admettre qu'ici nous rencontrons quelque chose qui approche d'un mystère, et reconnaître que ceci est entièrement distinct du « ministère de la parole ». Il ne s'ensuit pas que ces deux éléments soient en opposition, à moins, cela va sans dire, que l'on ne proposât d'abandonner la prédication de la parole, ou d'enfermer la proclamation de l'Evangile dans les entraves du rituel et du mysticisme, au point de transformer les rites sacrés et mystiques en une cérémonie magique. Ce serait une situation extraordinaire et anormale, uniquement due à cette manière d'agir. Mais, normalement, les deux éléments se trouvaient en relation étroite et organique et n'étaient jamais disjoints dans l'œuvre de l'Eglise primitive. Etienne, par exemple, était un disputeur zélé, un fervent apologiste et un prédicateur enthousiaste de l'Evangile. Les Apôtres, qui avaient décidé de s'adonner entièrement à la prière et au ministère de la Parole, consacraient la totalité de leurs efforts à faire en sorte que ceux qu'ils avaient convertis fussent unis par le baptême et s'attachassent fermement à leur vie mystique en Christ.

En partant de ce point de vue, la prédication de l'Evangile apparaît comme l'influence pressante par laquelle des hommes sont conduits à la vie mystique du Christ, laquelle est un résultat organique de l'enseignement chrétien. C'est ici que les paroles de l'Apôtre Paul (I Cor., I, 17) trouvent leur application : « Le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour prêcher l'Evangile. » Quelqu'un pourrait-il voir dans ces mots une condamnation ou un dédain du baptême ? Si cela était, pourquoi aurait-il baptisé toute la maison de Stéphanas ? (I Cor., I, 16). Une telle attitude serait-elle concevable chez un apôtre qui a exalté le pouvoir et l'effet du saint baptême avec tant d'élévation et de ferveur ? Est-elle admissible chez un évangéliste qui a décrit son œuvre de prédicateur de l'Evangile du Christ comme étant celle d'un « serviteur du Christ et dispensateur des mystères de Dieu » (I Cor., IV, 1) ? Les mots « serviteur du Christ » n'impliquent-ils pas aussi l'acte mystique ? Ceci ne montre-t-il pas que sa remarque au sujet du baptême est une preuve de la prudence qu'il avait à observer, afin d'empêcher que l'on ne dit que Paul avait baptisé en son propre nom ? Cette prudence n'était-elle pas pleinement justifiée par le fait que des partis s'étaient formés à Corinthe (voir I Cor., III, 4), qui mettaient probablement à profit, comme mots d'ordre de partisans, le fait que certains de leurs membres avaient été baptisés par différents apôtres (I Cor., I, 12). Aussi Saint Paul remercie Dieu de ce qu'il a pu montrer cette prudence, mais il ne dit pas qu'il devait nécessairement en être ainsi, ou qu'il y avait là une condition normale de l'œuvre d'un Apôtre du Christ.

Nous savons par l'Evangile de Luc (I, 2) que les premiers apôtres étaient « témoins oculaires et ministres de la Parole ». Cette expression n'est pas tout à fait claire ; au point de vue grammatical, sa signification pourrait être qu'ils étaient ministres de la Parole au sens personnel du mot, c'est-à-dire ministres de Celui dont ils avaient été les compagnons intimes et que leurs yeux avaient vu. Il serait tendancieux de contredire cette interprétation

à cause de l'origine non chrétienne du « Logos Johannique ». J'incline plutôt moi-même à considérer le mot « *αὐτοπταί* » comme un terme technique particulier pour « témoins oculaires du Seigneur ». Ces témoins directs des événements du Nouveau Testament annoncèrent ceux-ci au monde par « le ministère de la Parole » (ou par la Parole). Ce faisant, ils suivaient exactement les instructions du Christ dans lesquelles la prédication et le baptême sont indiqués (Matt., XXVIII, 13 — Marc, XVI, 15 et 16). Ce baptême garantit la rédemption des membres de l'Eglise du Christ réunis en communauté fraternelle.

La prédication de l'Evangile n'était donc pas une fin en elle-même ; elle ne consistait pas en « discours persuasifs de la sagesse humaine », mais elle reposait sur « une démonstration d'esprit et de puissance » (I Cor., II, 4), car elle accomplissait la régénération des hommes et les revêtait de la puissance du Christ. Il peut donc arriver que le « ministère de la Parole » puisse prendre la forme du silence, comme il est indiqué dans plusieurs des documents liturgiques de l'Eglise Othodoxe. Si nous parcourons les Saintes Ecritures, nous verrons que Jean-Marc que Paul et Barnabas avaient pris comme leur « ministre », n'était pas un serviteur ordinaire, mais un aide dans l'œuvre de la proclamation de l'Evangile. Nous observons aussi que dans les récits chrétiens, il n'y a pas trace que Marc ait reçu un appel en vue de la prédication. L'Evangile de Marc, dans lequel celui-ci nous donne l'enseignement de son « père », Saint Pierre, est le plus court et le moins riche en discours d'une certaine longueur.

Toutes ces preuves me donnent la conviction que le ministère chrétien de la parole ne peut être réduit à l'expression théorique d'un message, mais qu'il doit rester en contact permanent et direct avec le mystère de notre vie par la grâce de Jésus-Christ. Cela est d'importance suprême, afin de parvenir à l'expression la plus élevée de notre communion fraternelle et chrétienne au service de Dieu. C'est un sacrifice de louanges et d'ac-

tions de grâce envers Dieu pour notre union mystique en Christ ; par conséquent, cette communion doit être constante, non moins fréquente que la fraction quotidienne du pain parmi les premiers chrétiens. N'est-il pas approprié que ce « service raisonnable », dont il est parlé dans Rom., XII, 1, soit offert à tout venant, et qu'il ne comprenne le service de l'Eucharistie que lorsque l'un des fidèles est présent pour le recevoir, ou lorsque ceux qui le reçoivent doivent être présents aux termes des ordonnances ecclésiastiques ? Dans tous les autres cas, on peut se satisfaire par des exercices de piété ; ceux-ci, en vérité, peuvent être accomplis ailleurs que dans un sanctuaire, ainsi que je puis l'attester par ma propre expérience, en 1910, au foyer béni et pieux du docteur Nathan Söderblom, le vénéré archevêque d'Upsal. Notre sacrifice de dévotion est présenté par Christ dans le Saint-Esprit — avec quel profit pour nous, il est à peine besoin de le dire. Mais ce sacrifice doit nécessairement être offert *par nous* ; il comporte un abandon constant et inconditionnel, un abandon mystique à Dieu, lorsque nous recevons par grâce divine « le pain du ciel et la coupe de Vie » pour notre croissance spirituelle.

C'est seulement ainsi que le « ministère de la Parole » peut avoir son plein accomplissement, et que les fidèles peuvent être rendus capables de participer à la grâce et au salut du Christ. Si cette fin est assurée par l'Evangile, il est clair que le « Ministère de la Parole » ne peut être accompli dans l'Eglise et par l'Eglise comme s'il n'était qu'une affaire de prédication, mais qu'il doit consister en une communion vivante avec l'Evangile.

III

Et maintenant, qu'est-ce que l'Evangile ? Premièrement et par-dessus tout, ce n'est pas une théorie, une doctrine, un sermon ; c'est un acte rédempteur, chargé d'une grande joie pour tous les hommes, qui sont libérés du péché, de la malédiction et de la mort. De ce point

de vue, l'Évangile est exclusivement « une puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit ; pour le Juif d'abord et aussi le Grec » (Rom., I, 16). Cette puissance place tous les hommes dans une nouvelle et réelle situation de filialité à l'égard de Dieu ; elle leur permet de vivre et de croître dans une paix et une félicité parfaites. De même que l'Etat a sa constitution politique, l'Évangile est la constitution du « Royaume » (voir Matt., IV, 23 ; IX, 35 ; XXIV, 14) ; mais, étant fondé par Jésus-Christ, il est l'Évangile du Royaume de Dieu (voir Marc, I, 14, text. rec.), institué par Dieu et destiné à lui amener ses sujets. C'est pourquoi nous avons un Évangile « du Salut » Ephés., VI, 5). Nous n'atteindrons pas ce but par nos propres efforts ou nos propres mérites, mais uniquement « grâce à la tendre miséricorde de notre Dieu, en vertu de laquelle le soleil levant nous a visités d'en haut, pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, pour diriger nos pas dans le chemin de la paix » (Luc, I, 78, 79). En ce sens, l'Évangile du Christ était, et doit toujours être, de par sa nature un « Évangile de la grâce de Dieu » (Actes, XX, 24), qui a été dispensé abondamment à l'humanité par son Premier-Né ; et ce Fils de Dieu est « plein de grâce et de vérité » (Jean, I, 14). C'est en vertu de ces privilèges que l'Évangile ouvre à tout homme une voie droite et sûre vers la perfection et la bénédiction. Néanmoins, il est nécessaire pour chacun de nous soumettre à l'Évangile et de l'observer avec vénération si nous voulons avoir part à ses bienfaits. Nous devons « obéir » à l'Évangile (voir Rom. XX, 16 ; 2 Thess., I, 8), le croire, tout en reconnaissant avec repentance notre état de péché et de faiblesse (Marc, I, 15) ; nous devons être prêts à « combattre pour la foi de l'Évangile » (Phil., I, 27), à « rendre témoignage à l'Évangile de la grâce de Dieu » (Actes, XX, 24), par le renoncement à nous-mêmes, par une vie sainte, afin de souffrir comme l'Apôtre Paul « pour l'Évangile » (2 Tim., I, 8 ; I Cor., IX, 23).

Tout cela est historiquement justifié et confirmé par les paroles de Jésus-Christ qui était « le reflet de la gloire

de Dieu » (Hébr. I, 3), et ce reflet est « la splendeur de l'Evangile de la gloire du Christ » (2 Cor., IV, 4). Aussi l'Evangile est-il « l'Evangile de la gloire du Dieu bienheureux » (I Tim. I, II) ; il contient « l'espérance de l'Evangile » (Col., I, 5), car il nous donne l'espérance de ce Royaume éternel qui est préparé pour nous. C'est pourquoi il est manifestement un « Evangile éternel », car il est éternel comme le Christ, le Seigneur de l'Evangile.

C'est d'accord avec ce qui précède que Saint Ignace écrivit à l'Eglise de Philadelphie (9, 2) en ces termes : « L'Evangile a quelque chose qui lui appartient en propre, l'annonce de la venue du Rédempteur, notre Sauveur Jésus-Christ, sa passion et sa résurrection ». Ceci implique la totalité de son œuvre de rédemption pour l'humanité et pour la régénération du monde, mais « grand est le mystère de piété » (I Tim., III, 16), « qui a été caché de tous temps et en tous les âges » (Col. I, 26). Ainsi l'Evangile est un complet mystère, qui n'admet de comparaison avec aucun autre. Le ministère de Jésus ne peut être limité à la prédication de la parole, mais c'est aussi un « divin service de l'Evangile de Dieu » (Rom., XV, 16).

Et maintenant, au terme de ces observations, nous arrivons à cette conclusion : l'Evangile du Christ étant essentiellement un mystère (*mysterium*), est toujours et entièrement mystique, à la fois dans son apparition et dans son action. C'est pourquoi la prédication et l'acceptation de l'Evangile doivent toujours être accomplis par des voies mystiques (sacramentelles), par une soumission constante, ininterrompue et complète au « mystère de Christ » (Eph., III, 4) ; mais ce mystère n'opère de façon continue que dans l'Eglise du Christ.

En conséquence, l'appel aux hommes au nom de l'Evangile doit se faire par le « ministère de la parole », sur le fondement de l'autorité de l'Eglise, par la participation aux mystères du Christ, afin que, vivant unis en notre Sauveur, nous « parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'hom-

mes faits, à la mesure de la stature parfaite de Christ » Eph., IV, 13-15, « afin que nous croissions à tous égards en celui qui est le Chef, Christ ».

DISCOURS DE

M. LE PROF. WILLIAM ADAMS BROWN, D. D.

Union Theological Seminary de New-York (Presbytérien).

M. le professeur Deissmann, dans son discours d'ouverture, nous a présenté, d'une façon à la fois émouvante et modérée, quatre points principaux sur lesquels nous pouvons dire que nous sommes d'accord. L'évêque McConnel, dans le discours qui a suivi, a insisté sur les mêmes points. Nous reconnaissons que l'Eglise a un message pour le monde. Nous reconnaissons que ce message, malgré toutes les variétés de conception et d'expression, est un dans ses parties essentielles. Nous reconnaissons que ce message est un Evangile — une Bonne Nouvelle pour l'individu et pour la société. Nous reconnaissons, bien que ce point soit souvent moins bien compris que les trois autres, que cette bonne nouvelle concerne l'avenir aussi bien que le présent et le passé, et que ce que nous avons à dire à notre monde d'aujourd'hui doit être encore le message de l'Eglise au monde du I^{er} siècle: « Elevez vos cœurs, ayez bon courage, car votre salut est proche. Le Seigneur est à la porte ». Je désire vous présenter quelques brèves remarques sur chacun de ces quatre points, ou sur leur application au dessein qui nous a réunis ici.

D'abord, nous reconnaissons tous que Notre Seigneur a confié à son Eglise un message pour le monde. Nous sommes si familiarisés avec ce fait que souvent nous ne savons pas en apprécier la signification révolutionnaire. Nous avons un message, notre monde a donc une signification. Ce n'est pas un fait brutal que nous devons constater, sans espoir de comprendre d'où il vient et où il

conduit. C'est une création spirituelle, le milieu où se développent la raison et la valeur morale, la scène sur laquelle Notre Père poursuit ses desseins de sagesse et d'amour envers ses enfants. Ce message s'adresse au monde entier. Il est destiné à l'homme en tant qu'homme. Nous pouvons ne pas voir toujours clairement ce qu'implique ce message dans tous ses détails, comment il doit être reçu, et dans quelle mesure il l'a été jusqu'ici. Voilà une question qui peut nous diviser encore. Mais nous pensons tous que ce message n'est pas pour nous seulement ; il nous est confié pour être transmis à nos frères en humanité. C'est un message missionnaire, qui doit être prêché partout où il y a des oreilles pour entendre, des cœurs pour sentir et des volontés pour répondre. Ce message est divin. Ce n'est pas une invention ou une création de l'homme. Il nous a été donné par Dieu. Ici encore, nous pouvons différer sur la méthode de son introduction dans le monde ; quelques-uns insistent plus et d'autres moins sur le facteur humain de son développement, mais nous reconnaissons tous que Dieu est sa source ultime et que c'est à Lui seul qu'il doit son autorité et sa force convaincante.

Ce message, Dieu l'a confié à son Eglise. C'est là le fait qui nous amène ici. Nous ne sommes pas un groupe d'individus qui ont décidé de se réunir pour discuter un plan quelconque de notre invention. Nous sommes membres d'une société fondée avant notre naissance, et qui subsistera lorsque nous aurons achevé notre vie terrestre, une société établie par Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ dans le but même de faire connaître cette bonne nouvelle aux hommes misérables et pécheurs, et de poursuivre l'œuvre à laquelle il s'est consacré lui-même. Ici encore, nous pouvons différer dans nos opinions sur la nature de cette société divine. Quant au fait, nous sommes tous d'accord. Dans les quelques instants qui nous restent, je désire présenter certaines indications sur la voie où nous pouvons avancer vers l'accomplissement de notre mission divine. Je rattacherai ce que j'ai encore à dire aux trois autres points du discours de M. Deissmann.

Ce message universel, nous a-t-il rappelé, malgré toutes les différences d'expressions extérieures, est essentiellement un. Nous devons donc nous efforcer d'aborder intelligemment et effectivement nos divergences, en parlant chaque fois des points d'entente déjà reconnus.

Je ne voudrais nullement, je le répète, diminuer le sérieux de nos divergences. Nous les rencontrons dans les trois aspects de notre vie d'Eglise : la doctrine, le culte et l'organisation. La différence est grande, selon ce que nous pensons de Jésus-Christ ; ou bien nous nous approchons de lui par le côté humain de sa nature, celle d'un homme qui a été trouvé digne de servir d'instrument à la révélation divine à cause de son obéissance morale ; ou bien par le côté divin de sa nature, comme si Dieu entraît dans l'humanité par un acte suprême d'abnégation divine, afin de partager Sa vie divine et immortelle avec ses enfants misérables. Mais si importante que soit cette différence, elle l'est moins que le fait sur lequel nous sommes d'accord : en Jésus-Christ, Dieu et l'homme se sont rencontrés ; en Jésus-Christ, nous n'avons pas seulement la révélation de l'idéal de Dieu pour l'homme, mais la révélation de Sa personnalité et de Sa volonté à notre égard. Qu'en serait-il pour l'individu ; qu'en serait-il pour la société tout entière, si cette persuasion pouvait devenir universelle ?

Il y a aussi une grande différence dans nos notions du Sacrement ; soit que nous le regardions comme nous procurant d'une manière miraculeuse et extraordinaire la présence du corps glorifié lui-même de Notre Seigneur ressuscité, soit que nous le concevions d'une manière moins littérale et plus symbolique, comme un repas spirituel offert par le Christ ressuscité — un repas dans lequel la foi de celui qui le reçoit est le facteur déterminant, une fête de reconnaissance et d'amour, dans laquelle la mémoire du sacrifice accompli par le Christ fournit l'inspiration à un acte de consécration dans le temps présent. Mais si sérieuse et importante que soient ces différences, elles sont d'importance secondaire si nous les comparons au fait qui importe le plus, c'est

que dans les sacrements qui nous sont donnés par Dieu lui-même pour notre nourriture spirituelle et notre croissance dans la grâce, nous avons ce par quoi l'œuvre de Christ se perpétue, et la conscience de notre relation commune avec Lui trouve son expression publique et sensible.

Il y a enfin une différence qui compte, suivant ce que nous pensons du Ministère — soit que nous le regardions comme un ordre spécial établi par le Christ lui-même afin de poursuivre son œuvre, et comme tel pourvu des grâces spirituelles qui conviennent à l'accomplissement de cette œuvre, un ordre qui trouve son lien d'unité dans l'Evêque et dans l'imposition des mains, mode de transmission de sa vie spirituelle continue ; soit que nous n'y voyions qu'une partie d'un ministère spirituel plus étendu, lequel embrasse des hommes et des femmes de toutes vocations et professions, et ne diffère de ce ministère plus large que par la spécialisation de ses membres dans une certaine forme d'activité, celle que nous appelons service de l'Eglise visible. Mais, si essentiel que soit un clair discernement de tout ceci, nos divergences sont relativement peu importantes en présence du fait sur lequel nous sommes tous d'accord, c'est qu'il y a des hommes qui s'adonnent ensemble à la prédication de l'Evangile du Christ, et qui sont consacrés à son service ; des hommes qui transmettent l'Evangile que Dieu leur a donné à comprendre, s'efforçant d'en traduire les principes en une vie qui leur soit conforme, et trouvant dans cette tâche leur devoir suprême et leur plus grand privilège. Si nous sommes d'accord jusqu'ici, cet accord nous impose un devoir : celui de le faire connaître. En attendant la solution du problème plus étendu et plus long à examiner qui nous a amenés ici, celui de l'unité organique dans son sens complet, je crois que nous devons et que nous pourrons découvrir une forme d'organisation intermédiaire qui, tout en maintenant nos groupes ecclésiastiques actuels pour le moment, manifestera devant le monde l'unité à laquelle nous sommes déjà parvenus. J'espère qu'avant la fin de la Conférence, il

nous sera possible d'examiner la forme que cette organisation provisoire pourrait revêtir, examen qui viendra en son temps et à sa place. Mais ce qui m'intéresse ici ce n'est pas l'organisation, ce sont les réalités spirituelles que l'organisation symbolise et exprime. Je voudrais, de toute ma force, proclamer ce qui est, j'en suis persuadé, notre désir à tous : je voudrais que Dieu marquât en traits de feu dans le cœur et dans la conscience de chacun de nous le scandale intolérable de la situation présente, le spectacle d'une Eglise qui professe une unité à laquelle elle est incapable de donner une forme. Puisse Dieu nous donner à chacun la grâce de nous consacrer à faire tout ce qui dépend de nous pour donner une expression effective à notre unité déjà existante, de même que nous avons trouvé plus d'un moyen, et je crois à juste titre, de donner une expression effective à nos divergences actuelles.

Ceci m'amène au point suivant, indiqué par le docteur Deissmann dans son discours sur l'Évangile. Notre message, malgré la sévérité de ses exigences morales, est le message d'une bonne nouvelle ; il ne s'adresse pas d'abord à l'intelligence, si satisfaisant pour celle-ci et si raisonnable qu'il soit, mais au sentiment et à la volonté. C'est un message de jugement, comme le docteur Deissmann nous l'a rappelé, mais c'est plus encore un message de salut. Tout en étant homme de douleurs, Jésus était porteur de Bonne Nouvelle, promettant à ceux qui acceptent l'Évangile une paix qui passe toute connaissance et une joie que le monde ne peut ni donner ni ôter.

Il s'en suit une conséquence pratique : de même que dans l'examen de nos divergences intellectuelles, nous faisons bien de commencer par nos points d'accord, dans l'examen de nos différences de sentiments nous ferons bien de commencer par nos sympathies spirituelles. Nos suspicions et nos craintes sont en effet plus profondes que nos divergences intellectuelles et plus désastreuses dans leurs effets.

Nous ne croyons pas, en réalité, que ceux qui diffèrent d'avec nous puissent avoir fait l'expérience de la

grâce de Dieu comme nous la connaissons nous-mêmes ; ce n'est que par un échange d'expériences que nous pouvons dire s'il en est ainsi ou non. Contre un préjugé, aucun remède n'est aussi efficace que l'estime mutuelle. Disons-nous les uns aux autres non seulement ce que l'Evangile est pour nous, mais ce qu'il a fait pour nous. Abordons chacun des sujets qui nous divisent maintenant, nos vues sur les Confessions de Foi, sur les Sacrements, sur le Ministère, sur la personne de Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, avec la question : « Qu'a fait pour moi, ma conviction, et qu'a-t-elle fait, par moi, pour mon prochain ? Quels changements a-t-elle produits, ou est-elle en train de produire, dans ma vie comme individu, et dans la société au milieu de laquelle je vis ? » Nous trouverons ainsi un terrain d'accord dont la largeur et la solidité dépasseront ce que l'on avait cru possible.

Un dernier point, et j'ai fini. Cet Evangile que nous avons le privilège d'annoncer au monde est un Evangile orienté vers l'avenir. Ce n'est pas seulement un Evangile de Foi et de Charité, mais d'Espérance.

Ceci est plus important que tout le reste. Nous pensons que l'Evangile rend témoignage à un fait passé, le sacrifice de Notre Seigneur sur la Croix pour le salut de l'humanité, et nous bénissons Dieu pour un semblable témoignage. Nous pensons que l'Evangile est une bonne nouvelle pour le présent, qu'il est une source inépuisable de forces pour tous ceux qui mettent leur confiance en Christ ; et béni soit Dieu de ce qu'une pareille source nous soit donnée. Mais il y a plus. C'est l'Evangile de l'espérance pour l'avenir, c'est la promesse de choses meilleures que tout ce que nous avons connu jusqu'ici, qui sont en réserve pour l'individu et pour la société, des choses que l'œil n'a pas vues, que l'oreille n'a pas entendues, qui ne sont pas montées au cœur de l'homme et que Dieu a préparées pour ceux qu'Il aime.

Si tout cela est vrai, notre attitude dans cette Conférence doit s'en ressentir. Quelque respect que nous ayons pour le passé, celui-ci ne peut pas être définitif. Dieu

n'a pas encore dit son dernier mot, ni son meilleur. Jésus-Christ n'a pas encore épuisé Son pouvoir de rédemption et de transformation ; il y a encore un vaste domaine de la vérité à pénétrer, de nouveaux enseignements à découvrir dans le vieil Evangile. Il y a encore de grandes étendues de territoire qui attendent d'être amenées à l'obéissance du Christ, des millions de cœurs affamés qui aspirent à l'apaisement que le Christ peut leur apporter. Il appartient à son Eglise de vouloir ces conquêtes, de s'approprier ces vérités et d'achever ce ministère. Mais nous ne réussirons dans notre mission que si nous détournons nos yeux du passé, et même du présent, pour les porter vers l'avenir plus grand et plus riche qui nous attend. La promesse du Maître reste certaine pour ceux qui ont assez de foi pour la recevoir. Ses disciples feront Ses œuvres et même de plus grandes, parce qu'Il est monté vers Son Père.

Puissent ces promesses être absolument accomplies en nous !

Après cette allocution, le Président invite l'Assemblée à observer un moment de prière silencieuse. La parole est ensuite à l'évêque Ostenfeld.

DISCOURS DE MGR HARALD OSTENFELD, D. D.,

Evêque de Seeland, Danemark (Luthérien).

Quand, étant jeune homme, je séjournai en Angleterre, j'eus l'occasion d'assister aux Assemblées du mois de mai, qui avaient un caractère inter-ecclésiastique ; un hymne, en particulier, y était souvent chanté. Quel était son début, je ne me le rappelle pas, mais on accentuait spécialement deux vers :

« Nous sommes un dans l'espérance et la doctrine
Un dans la charité. »

C'était le sentiment de l'Unité Chrétienne qui trou-

vait là son expression, mais une expression malencontreuse, je le crains, puisque c'était justement sur la doctrine que nous n'étions pas d'accord.

Saint Paul parle avec beaucoup plus de vérité et de profondeur quand il fait la déclaration suivante au sujet de sa prédication : « Nous rendant recommandables à la conscience de tous les hommes par la manifestation de la vérité » (2 Cor., IV, 2).

Afin de faire comprendre qu'il ne prêchait pas ses propres expériences religieuses et ses propres sentiments, il ajoute un peu plus bas : « Car nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais c'est Jésus-Christ, le Seigneur, que nous prêchons. » Dans ces mots, il relève deux choses au sujet de son message : 1° — que la partie essentielle, la substance de ce message ne se réduit pas à un enseignement, ni à des doctrines morales, ni à des sentiments affectifs, mais à une personne, Jésus-Christ, et, 2° — que le but de sa prédication est d'atteindre la conscience de l'homme, non son sens de la logique, ni son imagination, ni ses dispositions, ni sa volonté, mais sa conscience, c'est-à-dire le sens par lequel il est apte à recevoir un message de Dieu.

Cette définition de sa prédication contient aussi une définition de la fonction de l'âme humaine à laquelle s'adresse la prédication, mais c'est uniquement une définition positive et fondamentale, qui peut être employée en tous temps et en toutes circonstances.

Ceci est confirmé par une expérience qui peut être faite encore aujourd'hui. Lorsque nous entendons un sermon qui nous touche assez pour avoir une influence sur notre vie, cela ne provient pas de son caractère doctrinal spécial, anglican, méthodiste, catholique, luthérien et presbytérien, ni de ce qu'il attaque les différences provenant de particularités doctrinales, mais de ce qu'il élève à un niveau supérieur à celui auquel se rattachent ces particularités.

C'est le Christ qui nous rencontre dans un semblable message et non une doctrine spéciale à son sujet.

Peut-être y a-t-il peu de personnes qui aient l'occa-

sion d'écouter des orateurs de différentes dénominations pour faire cette expérience ; mais cela, elles peuvent l'éprouver dans leur vie.

Elles l'éprouvent quand elles lisent le Nouveau Testament pour leur édification et qu'elles voient là le message du Christ et le message des Apôtres ; ou quand elles lisent un des livres classiques d'édification : « L'imitation de Jésus-Christ », de Thomas A. Kempis, « Le voyage du Chrétien », de Bunyan, « Le Trésor de l'Âme », de Sriver. Nous ne pouvons dire que ces livres appartiennent à aucune dénomination spéciale ; ils sont la propriété commune de l'Eglise du Christ tout entière. Ils ne donnent pas de théories concernant le message et son contenu, ils donnent le message lui-même.

Encore un autre exemple. Nous chantons nos cantiques et nous exprimons par eux ce qu'il y a de louanges, de joie, d'adoration, de courage, de sincérité et de confiance spirituelle, vivant dans les profondeurs de nos âmes. Les différences de doctrines théologiques des auteurs de cantiques ne paraissent pas au premier plan, mais, d'autre part, elles ne sont pas dissimulées. Il est possible que leur théologie et leurs théories diffèrent profondément, mais quand ils expriment leurs expériences les plus intimes, ces différences s'effacent.

Mais ce fait provient-il de ce que ces hommes sont exactement semblables et ont, au point de vue théologique, la même manière de penser — ces hommes qui proclament le grand message, ces auteurs de livres qui ne vieillissent jamais, ces poètes dont les hymnes vivent dans les cœurs et sur les lèvres du peuple chrétien dans le monde entier ? En réalité, ils appartenaient à différentes dénominations, et, dans leurs convictions théologiques, ils différaient profondément ; mais alors que leur théologie a été oubliée et leurs idées théoriques détruites, leur message tel qu'il a été proclamé dans leur prédication et particulièrement dans leurs hymnes, vit toujours.

Mais d'où vient cette uniformité de prédication, alors que la différence sur les autres points est si grande ?

En premier lieu, le message n'est ni celui de l'Eglise,

ni celui de ses principaux membres, mais c'est le message de Dieu à l'humanité; ensuite c'est le message des Eglises et des disciples du Christ qui doivent en être les porteurs, et ce n'est pas leur propre message.

Mais comment peut-on proclamer le message de la bonne manière ? Il peut l'être de bien des façons. Laissez-moi le dire tel que je le comprends.

Etre chrétien, c'est se trouver en relation personnelle avec le Christ, une relation tout à fait simple et directe. Par quelle fonction de l'âme une relation comme celle-ci peut-elle être obtenue ? Pensons à la relation tout à fait humaine et personnelle qui nous est le plus proche. Nous penserons aux relations d'un fils avec son père. Celles-ci ne dépendent pas de l'imagination, de l'intelligence, du sentiment ou de la volonté; elles dépendent d'une confiance intime et personnelle. Si un fils s'est éloigné de son père, les relations entre eux ne peuvent être rétablies ni par un raisonnement intellectuel, ni par un effort du fils en vertu duquel celui-ci développerait ses facultés en différentes directions. La seule voie du rétablissement dans l'amour du père est un abandon complet à la miséricorde paternelle. La fonction de l'âme qui nous y conduit est située plus profondément que le point de séparation où les facultés de l'âme se différencient entre elles. Cette fonction appartient à la personne prise dans sa simplicité.

Le chrétien doit se trouver ainsi en relation personnelle et intime avec le Dieu vivant. C'est ce que Jésus exprime lorsqu'il dit : « C'est ici la vie éternelle qu'ils te connaissent, toi seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que tu as envoyé » (Jean, XVII, 3). Connaître, c'est se trouver en relation directe, personnelle et intime.

A ceci se rattache la compréhension par la contemplation, l'emprise du sentiment et le travail de la volonté, mais ce ne sont là que des accessoires secondaires; l'abandon complet, en toute simplicité, est le noyau central que rien d'autre ne peut remplacer. Ce noyau central est enfermé et enveloppé de manières différentes suivant

les gens et les personnes. Mais ce qui établit le lien est la relation simple et directe.

Ainsi la prédication jaillit de notre être intérieur, suscitée par Dieu des profondeurs de notre âme ; le but de la prédication est de mettre l'homme dans une relation directe avec Dieu, de façon à ce qu'il rencontre le Dieu vivant face à face. Il en résulte que la prédication atteint son point culminant et approche au plus près son idéal quand elle a Christ lui-même pour substance, et ne se contente pas de pensées au sujet du Christ et de doctrines concernant le Christ, ni des effets de l'influence du Christianisme. Pour prêcher le Christ, nous devons être une représentation de la foi personnelle aussi pleinement que possible ; alors la prédication sera un message, mais ce doit être le Christ entier que nous prêchons, le Christ qui a remporté la victoire dans les combats de la vie, qui est mort et ressuscité d'entre les morts, qui maintenant vit et agit dans son Eglise, qui rassemble et anime toute la Chrétienté d'ici-bas, et qui reviendra pour nous juger. Lorsque je songe à la prédication qui a le plus de prise sur moi, je ne puis trouver suffisant de la définir comme celle qui s'abstient le plus soigneusement de toucher les points de doctrine controversés, car ce serait une définition négative et nous n'aurions qu'une prédication et un message atténués et dilués. Il faut une définition positive : la forme la plus élevée de la prédication est celle qui exprime le plus simplement et le plus directement ce que possède le prédicateur dans sa relation personnelle avec Dieu.

Tel est le message que l'Eglise veut apporter au monde, ce monde que nous appelons « les pays païens », et le monde qui nous entoure dans les soi-disant « pays chrétiens ». Ce message, qui a pour substance vivante le Christ lui-même, a aussi pour dynamisme celui qui a promis d'être avec son Eglise tous les jours jusqu'à la fin du monde. Cette œuvre ne peut être poursuivie avec pleine efficacité que par une Eglise unie, qui se sente une en Christ. Mais cette nécessité me semble aussi frayer

la voie à l'unité, parce que cette voie ne peut être celle d'un compromis dans lequel on cherche une entente pour aboutir à une formule d'unité. Nous n'aboutirons pas non plus si nous avons comme but une unité mécanique, où toutes les différences sont effacées. Nous devons tendre à une unité organique et vivante, où le domaine spirituel commun qui nous réunit est mis au premier plan, comme il doit toujours l'être, tandis que les divergences passent au second plan — n'opérant point par elles-mêmes et moins encore comme si elles étaient ce qu'il y a de plus grand et de plus important, mais paraissant seulement à la lumière de cette unité qui naît de la possession commune des éléments essentiels et de première importance.

Ainsi la caractéristique de l'unité chrétienne reposera sur la foi en Christ, et non sur une doctrine au sujet du Christ. Son but final sera l'unité en Christ ; par suite, elle se dégagera de la conception d'une unité mécanique et morte qui ne laisse pas place à ces variations de la vie, qui ne compromettent pas, mais qui, au contraire, rehaussent la véritable et vivante unité.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR WILFRED MONOD,

Faculté de Théologie de Paris (Réformé).

Si notre dogmatique ne tient pas sur une carte postale, et si notre message ne peut être proclamé intégralement en quinze minutes, alors notre Evangile est-il une « bonne nouvelle » adressée au monde entier ?

Un des authentiques prophètes spirituels de l'heure présente, Mahatma Ghandi, voyageant aux Indes, arriva dans une gare où les multitudes rassemblées pour son passage réclamèrent un discours. L'inspirateur païen ouvrit l'Evangile, donna lecture des Béatitudes et conclut : « Je n'ai rien de plus à dire ».

Jésus « prêchait », affirment nos textes sacrés. Dieu parle. Une Eglise-parole ! Une Eglise qui se déclare incapable de bénir l'âme sans le concours intelligent et mo-

ral de l'âme; une Eglise qui ne prétend pas opérer sur l'humanité, du dehors au dedans, comme le médecin par une injection de sérum.

L'Eglise parlante, enseignante, aspire à changer les cœurs, seul moyen de modifier les destinées; le but qu'elle vise est la régénération. Elle n'exige pas, avant tout, qu'on souscrive, par la croyance, à un *credo*; elle demande qu'on s'approprie, par la foi, un Evangile.

Ainsi, la Conférence œcuménique, en déclarant d'emblée que l'Eglise possède un message, s'épanouit dans l'atmosphère spirituelle des prophètes d'Israël, ces pionniers de la religion parlée en face de la religion sacerdotale.

Sans doute, le prophète et le prêtre peuvent collaborer harmonieusement; le prophète agissant par la parole créatrice, et le prêtre agissant par le geste symbolique; le prophète s'adressant à l'oreille, et le prêtre s'adressant à l'œil; le prophète apportant la substance même de la vérité, mais le prêtre ajoutant l'image à l'idée, fournissant au Message un moyen d'insertion dans la réalité pratique, un organisme tangible; ainsi, le prophète et le prêtre peuvent, théoriquement, collaborer, comme l'âme et le corps, sur le plan de la vie; comme la Synagogue laïque et le Temple clérical à Jérusalem.

Cependant, quand par malheur éclate le conflit du prophète et du prêtre, où se réfugie l'Evangile? Il s'identifie avec le Message.

Ou bien l'Eglise n'a point de Message, ou bien le Message constitue l'Eglise.

Voilà, pour la conscience chrétienne, un axiome absolu. Si le Christ a prêché la Bonne Nouvelle, il est évident que le christianisme a pour tâche ici-bas de la propager. Et ceci nous amène à définir le Message.

II

Quelle fut la Bonne Nouvelle annoncée par Jésus? Elle revêtit des formes très variées. Quand il annonçait

le Royaume de Dieu, il proclamait sa propre royauté. Par exemple : « Venez à moi, vous tous, les travaillés, et je vous soulagerai... Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie... Nul ne connaît le Père que le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler. »

Secouez les cendres de l'accoutumance, et tressaillez de surprise. Avec une monotonie majestueuse, dont le IV^e Evangile est l'écho, le Christ affirme : « Je suis la Voie, la Vérité, la Vie ». Moi, Venez à moi. L'Evangile prêché par Jésus est donc, en sa substance, un Evangile apporté en Jésus, manifesté en Jésus, incarné en Jésus; sa Parole révélatrice était un acte, un don, une présence. « La Parole a été faite chair ».

O énigme ! O paradoxe ! O cadeau du ciel à la terre ! L'Evangile de Jésus était... Jésus lui-même évangélisant ! Et c'est en réponse à cet Evangile qu'une humanité nouvelle s'écria : « Dieu nous a visités ». *Emmanuel ou Dieu avec nous* ! Depuis deux mille années, l'Eglise est là pour montrer le Révélateur, le Fils, pour le désigner du doigt : « Eurêka ! »

Elle clame avec les premiers témoins : « Nous avons découvert le Messie... Voici l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde... Jésus est le seul nom par lequel nous puissions être sauvés... La vie éternelle s'est manifestée, et ce que nous avons vu, entendu et touché, nous l'annonçons... Le Verbe a séjourné parmi nous, débordant de grâce et de vérité ; et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme la gloire du Fils unique venu du Père. »

Tel est le message invariable de l'Eglise. Il ne place point l'accent sur une théorie de l'épiscopat ou du sacrement, ni sur une prédestination éternelle au ciel ou à l'enfer, ni même sur une doctrine de la chute en Adam, et de l'expiation au Calvaire, dans le Nouvel Adam. Le message constant de l'Eglise a pour centre la personne même, ou mieux, la personnalité spirituelle de Jésus-Christ.

Voilà ce que les organisateurs de la Conférence œcuménique ont voulu mettre en pleine lumière, lorsqu'ils

ont invité, expressément, toutes les Eglises qui confessent le dogme de la Trinité. Celui-ci, examiné historiquement, ne fut qu'un effort grandiose, et plus ou moins adéquat, pour exprimer l'inexprimable en termes de métaphysique; mais interprété religieusement, il constitue le plus pathétique des hymnes au Ressuscité, le plus magnifique hommage au Sauveur. D'ailleurs, nous possédons et nous chérissons, dans le Nouveau Testament, des sentences trinitaires variées, libres d'allure, printanières, jaillies spontanément du cœur de l'Eglise, et qui énoncent à jamais, sous une forme simple, poétique secourable, émouvante, le divin secret du Révéléateur : « Celui qui m'a vu a vu le Père... Le Père est plus grand que moi... Moi et le Père nous sommes un. »

En résumé, le Message de l'Eglise tient dans un seul nom : Jésus-Christ.

III

Mais cette affirmation lumineuse pose un problème très grave dans l'ordre pratique.

En effet, nul ne conteste que le Christ exista, dans l'histoire, avant le christianisme ; or, cette vérité de sens commun revient à dire que l'Evangile préexista de fait, à l'Eglise. Dès lors, pour exprimer l'Evangile dans sa pureté originelle, l'Eglise devrait retourner à la pré-histoire de l'Eglise, autrement dit, « rentrer dans le sein de sa mère ».

Voilà donc celle-ci dans une situation singulière : elle doit, pour chaque siècle, avec son langage à elle, avec ses dogmes, ses credos, ses rites, énoncer un Message divin, celui de l'Evangile, que le Révéléateur exprima sous une autre forme.

Cela ne signifie point que l'Eglise, en agissant de la sorte, soit nécessairement infidèle à la substance même du Message qui lui est confié. Mais cela signifie que si les credos, les sacrements, les clergés peuvent contribuer,

aujourd'hui, à maintenir, à propager, à défendre le Message, et peuvent même se combiner avec lui, cependant, l'ensemble des moyens de grâce ne saurait se confondre avec la grâce elle-même, pas plus que l'Eglise avec l'Evangile, ou le Christianisme avec le Christ.

Non, l'Eglise universelle, si auguste, si riche en spiritualité, si tendrement aimée de toutes les âmes « enseignées de Dieu », l'Eglise visible et invisible, corps mystique du Seigneur, notre Mère, n'est point la Grâce elle-même. Elle a raison d'affirmer la Présence perpétuée du Christ, quand deux ou trois sont réunis en son nom, et où qu'ils soient réunis. Mais l'Eglise ne se confond pas avec son Chef ; elle a raison d'affirmer qu'elle apporte l'Evangile, mais elle n'est point elle-même le Message ; elle est la messagère : un porte-voix.

Elle n'existe que pour transmettre la Parole de vie ; elle n'est qu'un providentiel instrument au service du Royaume de Dieu, annoncé par le Messie. Encore une fois, tout son Message consiste en cette affirmation : Réjouis-toi, race humaine ! *Ave humanitas !* à laquelle une grâce a été faite. Réjouis-toi que le Fils de l'homme ait foulé notre planète ! Réjouis-toi ! car le Messie a cru en l'humanité ; il a cru qu'elle était digne d'être secourue et capable d'être sauvée.

A l'hôpital, celui qui se prête en faveur d'un malade à la transfusion du sang prouve, par là même, qu'il estime la guérison possible. De même, le Fils de Dieu, crucifié, consentit à inoculer son sang à notre race moribonde ; son sang, c'est-à-dire sa personnalité la plus profonde, résolue à aimer jusqu'à la mort ; son sang, c'est-à-dire son âme immaculée, son esprit même, inséparable du Saint-Esprit ; son sang, c'est-à-dire l'appel à la repentance et à la purification, la promesse de la nouvelle naissance, le gage de notre immortalité.

IV

Une dernière question se pose : pourquoi un Message aussi parfaitement beau est-il, si souvent, rejeté par le

monde moderne ? Pourquoi tant d'intellectuels, parlant au nom de la science, pourquoi tant d'ouvriers, parlant au nom du prolétariat, prennent-ils position contre l'Evangile ? Il ne suffit point d'alléguer le péché, butté contre la sainteté. L'humanité, sous Tibère César, était pécheresse ; elle perpétra même, au Calvaire, un crime aussi indélébile que la tache rouge sur la paume de Lady Macbeth. Et cependant, ce fut l'époque où l'Evangile de Saint Paul courut, comme la flamme sur une rampe de gaz, à travers l'Empire et dessina, dans la nuit païenne, à Rome, les contours du palais néronien, envahi par les « langues de feu ». Pourquoi donc ce Message est-il écarté, aujourd'hui, par des multitudes moqueuses ou irritées ?

Honorés frères, nous sommes réunis, précisément, parce que nous connaissons la réponse. Elle nous obsède. Impossible de lui échapper. Nous lui crions, comme le psalmiste à l'Eternel : « Où irais-je loin de ton esprit ? Et où fuirais-je loin de ta face ? » Car cette réponse est la voix d'En haut. Oui, quand nous demandons inquiets : Pourquoi notre Evangile demeure-t-il voilé ? nous percevons avec terreur cette révélation de Dieu : L'Evangile est voilé par les Eglises.

En d'autres termes, le Message apostolique fut prêché à travers le monde par l'Eglise de Jésus-Christ, une et indivisible ; tandis que notre Message à nous est propagé par des Eglises rivales : *Kyrie eleison ! Kyrie eleison !*

Cette invocation pathétique, empruntée à la langue originale du Nouveau Testament, a trouvé place dans toutes les liturgies de la chrétienté divisée. Des Eglises demeurées défiantes et concurrentes, des Eglises qui s'anathématisent mutuellement et s'entre-persécutent, ont cependant adopté toutes ensemble ce même cri de l'enfant prodigue : *Kyrie eleison !*

Oh ! qu'il nous unisse tous à l'heure actuelle, dans les larmes de l'humiliation, dans les larmes de la fraternité retrouvée.

Notre Message au monde, c'est Jésus-Christ ; c'est donc l'Evangile un, c'est donc aussi l'Eglise unifiée.

La langue traditionnelle dit: « L'Evangile », malgré les quatre évangélistes ; ils ont chacun donné un texte différent de l'écriteau fixé sur la croix ; et pourtant, leurs évangiles divers forment un seul Evangile. Eh bien ! la chrétienté actuelle compte quatre christianismes principaux: l'Eglise grecque, l'Eglise romaine, l'Eglise anglicane, l'Eglise protestante; et ces quatre églises devraient constituer l'Eglise, comme les quatre évangiles constituent l'Evangile.

Voilà, honorés frères, un autre aspect de notre Message au monde. Sur le programme, il est défini en un mot: l'Evangile. Cela reste insuffisant. Notre Conférence œcuménique devra compléter sa devise et déclarer que notre Message est l'Evangile un, prêché par l'Eglise une.

Cela signifie, naturellement, qu'aucune Eglise historique ne doit revendiquer le monopole de la vérité absolue dans le domaine ecclésiastique; aucune d'entre elles n'a le droit d'affirmer, contre les autres, qu'elle a seule construit le tabernacle sans défaut « selon le modèle contemplé sur la montagne ».

Vous savez que le mouvement « Faith and Order » est dû à la bénédiction spirituelle émanée de la Conférence missionnaire d'Edimbourg, en 1910. Notre présence, à Lausanne, est donc un contre-coup de l'obéissance des chrétiens à l'ordre de leur Chef : « Portez le Message aux extrémités du monde païen ! » Voilà qui est de bon augure. Malgré les apparences, nous ne sommes pas réunis avant tout sur le terrain doctrinal, sacramentaire ou hiérarchique ; nous sommes rassemblés au nom du véritable idéal apostolique, c'est-à-dire au nom des intérêts supérieurs de l'apostolat. Et je termine en vous rappelant les paroles prophétiques d'un chrétien chinois, prononcées le 21 juin 1910, dans la Conférence missionnaire d'Edimbourg : « Nous espérons voir une Eglise unifiée. Tous un dans le Christ Jésus. Gravissons avec notre divin Maître le mont des Oliviers, et de là, nous embraserons un panorama plus aéré, plus spacieux, des besoins de l'Eglise et des besoins du monde. »

Comprenons-nous cet appel ? Ah ! certes, nous posédons un Message pour l'humanité, mais le genre humain a, lui aussi, un Message pour la chrétienté.

Amen.

JEUDI APRÈS-MIDI 4 AOUT

La session de l'après-midi, présidée par M. le pasteur GARVIE, est ouverte par un service religieux conduit par M. le pasteur Wilhelm PHILIPPS.

Des messages de sympathie sont adressés à la Conférence par le Patriarche œcuménique, par Mgr Damianos, patriarche de Jérusalem, et par l'évêque Christian Ludwigs, du Danemark.

Le Président lit une lettre de M. CYRIL KERR, l'un des interprètes, exprimant son désir de faire les traductions gratuitement ; la Conférence exprime ses vifs remerciements pour la générosité de M. KERR.

Sur la proposition du Président, sont élus Vice-Présidents de la Conférence :

MM. l'archevêque SÖDERBLOM.,

l'archevêque GERMANOS.

le pasteur MERLE D'AUBIGNÉ.

le professeur ADOLF DEISSMANN.

La Conférence reprend la discussion sur le sujet II, qui est introduit par M. le professeur W. HADORN.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR W. HADORN,

de Berne (Réformé).

Le Comité de cette Conférence, qui m'a si courtoisement invité à profiter de cette mémorable occasion pour vous parler, m'a prié en même temps d'exposer l'attitude que les Eglises suisses prennent vis-à-vis du mouvement tendant à unifier les Eglises sur la base de la foi et de l'organisation. Notre vénéré président, M. le Doyen

Hérold, a déjà, hier, dans son allocution de bienvenue, souligné la situation spéciale où se trouvent nos Eglises. Permettez-moi d'insister sur quelques points.

Nos Eglises suisses, qui ont répondu avec joie à l'invitation de Stockholm, sont anxieuses d'apprendre le résultat des discussions de Lausanne. Le Comité de la Fédération des Eglises a accepté l'invitation à prendre part à vos délibérations, non seulement par courtoisie, mais parce qu'il est convaincu qu'après le premier pas fait à Stockholm pour unir les Eglises du Christ, il était impossible de ne pas en faire un second. Ce second pas doit nous éloigner encore plus de la périphérie et nous amener au centre : c'est-à-dire à l'union dans les choses de la foi. Qu'on me permette aussi de rappeler les sessions inoubliables, si belles et si bénies, qui se sont tenues, il y a un an, dans ma ville natale de Berne et qui ont couronné l'œuvre de Stockholm.

La participation aux délibérations de la Conférence « Foi et Constitution » est facilitée pour nos Eglises suisses par le fait que les promoteurs de cette Conférence ont posé dans leur programme le message de l'Eglise : l'Evangile, comme le point central d'où part l'appel à l'unité et sur lequel l'unité doit s'effectuer. Déjà cette proclamation de l'Evangile comme le message de l'Eglise doit être saluée avec joie ainsi qu'un pas important vers l'unité. Quand même la Conférence n'aurait pas d'autres résultats que celui-ci : la proclamation de l'Evangile comme message de l'Eglise, cela nous autoriserait à prévoir une chrétienté unie dans l'Evangile.

La constitution démocratique qui est le caractère spécial de la Fédération des Eglises protestantes de Suisse, ainsi que de celles des paroisses qui en font partie, voit en chaque congrégation une cellule, nécessaire et vitale, de l'ensemble. Cette sorte d'organisation enlève aux représentants de ces Eglises le droit de faire sans les consulter des déclarations qui pourraient les lier. Je vous prie de ne pas oublier cette réserve en écoutant les développements qui suivent. Mais je peux sans hésitation accorder mon cordial assentiment à la définition, fondée

sur l'Écriture Sainte, qui est donnée de l'Évangile, dans les courtes phrases du titre du deuxième sujet : le message de l'Eglise, l'Évangile. Nos Pères, les Réformateurs nous ont enseigné et nous ont laissé comme héritage que ce n'est pas l'élément subjectif et humain, mais seulement l'élément objectif et divin, non pas notre foi ou notre croyance, non pas notre connaissance ou la forme sous laquelle nous la traduisons, mais la parole de Dieu, la révélation de Dieu en Christ, l'appel de Dieu aux hommes contenu dans l'Écriture, qui est le fondement de notre foi, en même temps que le contenu du message de l'Eglise, c'est-à-dire l'Évangile. Notre acceptation de l'Évangile ne signifie pas que nous donnions notre attention à telle ou telle définition humaine de l'Évangile, qu'elle soit formulée par des théologiens ou des laïques, mais que nous acceptons de nous soumettre à la parole de Dieu, que nous savons que c'est Dieu qui nous parle, qui nous appelle et qui exige de nous l'obéissance et la foi.

Vous savez — cela mérite d'être rappelé maintenant — que nos Eglises suisses n'ont plus de définitions officielles de l'Évangile possédant la valeur d'un credo ou d'une confession de foi. Nous n'avons ni la confession de foi des origines de la Réforme, ni aucun des anciens credos. Cette situation est le résultat des luttes ecclésiastiques du siècle dernier. Mais nous croyons reconnaître dans ces mouvements démocratiques et libéraux au sein de notre Eglise et de notre peuple, qui ont abouti à faire écarter toute confession de foi dogmatique, la direction même de Dieu, en ce sens que ces mouvements ont mis fin à une situation équivoque, sans cependant fermer la voie à la parole vivante de Dieu adressée par la Sainte Ecriture à toute l'humanité. C'est cet Évangile scripturaire que nos pasteurs doivent s'engager à prêcher dans sa pureté et dans sa vérité, en toute conscience. D'ailleurs, cet Évangile n'a certes pas besoin d'être coulé dans un credo rigide pour être efficace. Nous constatons avec joie et reconnaissance que la force libératrice et rédemptrice de l'Évangile est connue et expérimentée toujours

à nouveau parmi nous, dans nos Eglises et dans notre peuple.

Cependant, je ne rendrais pas compte de façon complète de la situation telle qu'elle est dans notre patrie, si je ne disais expressément que cette absence de confession de foi dans nos Eglises est ressentie, par beaucoup de leurs membres, comme un défaut et comme un sérieux obstacle, aussi bien dans les milieux de l'Union évangélique des Eglises particulièrement intéressées à votre mouvement, que parmi les jeunes représentants de la théologie réformée, et enfin dans les Eglises libres de la Suisse. Ces milieux considèrent l'état actuel comme transitoire et attendent de Dieu la venue d'un temps où nos Eglises pourront confesser elles aussi, non pas par contrainte, mais inspirées par la plénitude du salut qui leur est donné, ce qui est à leurs yeux le contenu de l'Evangile expérimenté et vécu.

Qu'il me soit permis maintenant de parler très brièvement des autres points qui viendront en discussion relativement au ministère de l'Eglise et aux sacrements, et d'indiquer l'attitude des Eglises suisses, puisque notre attitude sur ces questions est liée d'une façon étroite à notre attitude vis-à-vis de l'Evangile.

Vous savez que chez nous et dans les autres Eglises réformées, le détachement de nos Eglises de la hiérarchie de Rome s'est produit d'une façon beaucoup plus radicale en ce qui concerne la constitution de l'ancienne Eglise et de celle du moyen âge que dans d'autres Eglises. Cela tient à l'hostilité montrée par les évêques à l'égard de l'Evangile; et il en est résulté que, non seulement les droits des évêques ont été déclarés périmés, mais qu'aussi la direction de l'Eglise a été transmise à l'autorité politique. Cette dernière, d'autre part, a confié le soin des affaires intérieures de l'Eglise à un comité soumis à son contrôle. Ce comité est maintenant élu par les synodes pour un temps donné. Il se compose de pasteurs et de laïques. Il faut noter cependant le fait que la charge de prêcher l'Evangile et d'administrer les sacrements n'est pas considérée comme pouvant être usur-

pée par le premier venu, mais qu'elle est reconnue comme un ministère spirituel public de l'Eglise. Ce ministère n'est accordé qu'après des études théologiques sérieuses par une ordination ecclésiastique, par le moyen de l'imposition des mains : à vrai dire, sur ce point, l'appel intérieur nous paraît plus important que l'acte ecclésiastique. D'autre part, nous n'avons aucune objection à reconnaître sans réserves et joyeusement le ministère et la constitution des Eglises qui ont été conduites différemment par Dieu, de même que nous sommes prêts à chaque moment à nous associer à elles dans une communion fraternelle chrétienne. Mais nous ne croyons pas que pour établir cette communion, une uniformité de constitution soit absolument nécessaire.

Cette communion nous paraîtrait déjà suffisamment garantie et affermie — ici je touche au second point — si les Eglises qui se savent unies par l'Évangile s'accorderaient l'une à l'autre le libre accès à la Table du Seigneur et la participation à la Sainte Cène, — on pourrait y joindre le libre accès à la chaire. Si cette liberté était proclamée et accordée ouvertement, l'unité des Eglises serait réalisée en ce qui concerne les points essentiels. Nous aurions alors, selon l'ancien adage « *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas* ».

Voilà ce que, pour le moment, nous pouvons déclarer. Nous devons remettre l'avenir au Seigneur, au Chef de l'Eglise. Exprimons ce que nous disons aujourd'hui, en tant que Dieu nous le donne, « *sub specie æternitatis* », et n'oublions pas que d'innombrables et humbles chrétiens dans toutes les Eglises et dans tous les pays aspirent au jour où les représentants des Eglises joindront leurs mains dans une véritable unité d'esprit sur la base de la formule apostolique : « Il y a un seul corps et un seul esprit, comme aussi vous avez été appelés à une seule espérance par votre vocation. Il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous et par tous et en tous. »

DISCOURS DE M. LE PASTEUR ADOLF KELLER,

secrétaire de la Fédération des Eglises suisses (Réformé).

La tâche à laquelle je désire consacrer ces quelques minutes consiste à résumer pour la discussion, les points des discours de ce jour qui sont essentiels aux yeux des Réformés. Ces discours semblent déjà révéler une entente très importante entre les représentants des divers groupes d'Eglises.

Les remarques qui suivent ont pour but d'exposer dans quelle mesure, du point de vue réformé, une intelligence commune de l'Evangile peut être préparée par les délibérations d'aujourd'hui.

Le Message de l'Eglise au monde, c'est l'Evangile de Jésus-Christ. Sur ce point, parmi les églises chrétiennes, pas de divergences d'opinion. Le Message de l'Evangile ne consiste ni dans la proclamation d'une nouvelle conception du monde, ni dans une doctrine de la morale, ni dans quelque autre enseignement simplement pédagogique ou social. Il consiste essentiellement et entièrement à porter l'Evangile de Jésus-Christ, qui a été confié à l'Eglise par la grâce de Dieu, dans sa pureté et sa simplicité, à des hommes misérables et pécheurs. Cette conception est si évidente pour les églises réformées suisses, que leurs représentants peuvent l'exprimer ici sans avoir obtenu un mandat spécial à cet effet — mandat qui demanderait de longues années de délibérations et de décisions soigneusement étudiées de nombreux synodes cantonaux.

L'Evangile est pour nous la révélation du Dieu vivant. Notre foi évangélique déclare que ni la pensée humaine, ni l'expérience religieuse universelle n'ont découvert d'elles-mêmes la vérité de l'Evangile. Cet Evangile est pour nous au-dessus de tout effort humain, serait-il le plus haut, et au-dessus de toute extase mystique. Il est simplement un acte et un don de Dieu qui a révélé au

monde son amour pour la race humaine par la grâce et le jugement.

L'homme est en conséquence, aussi bien dans sa création que dans sa rédemption, entièrement dépendant de Dieu et en le reconnaissant il Lui rend grâce et Lui rend hommage.

Ce don gracieux de Dieu que nous possédons dans l'Évangile consiste pour notre foi en ce que Jésus-Christ nous apporte et fait pour nous. Il est lié indissolublement à sa parole, ses actes et sa personne. Il ne peut être distingué de lui comme une prédication d'ordre purement spirituel. Au contraire, il est aussi bien incarné dans son enseignement que dans les faits révélateurs et fondamentaux de sa vie. La vie de Jésus-Christ, sa mort et sa résurrection appartiennent en conséquence selon nous tout aussi bien à l'Évangile que sa prédication et son appel. Son Etre est pour nous la parole de Dieu adressée à l'homme, — et non pas seulement les paroles et l'enseignement qu'il nous a laissés. Cela donne à notre foi non seulement la conception personnelle de Dieu, mais aussi l'assurance que la révélation divine est une force réelle et créatrice faisant irruption dans ce monde de péché et de mort. Jésus-Christ est donc pour nous, non pas seulement l'annonciateur de quelque nouvelle conception de Dieu ou doctrine de vie, mais la manifestation personnelle, l'acte de l'amour qui pardonne et qui sauve dans un monde de péché et de mort.

Par cela même que Dieu donne à l'homme par l'Évangile de Jésus la conscience et le pardon de son péché, il rétablit sa communication avec lui, et par là sa communion avec ses frères; cette communion est l'origine et le fondement de l'Eglise chrétienne.

Dieu ne veut pas seulement, par le salut qu'il annonce et qu'il offre aux hommes dans l'Évangile, libérer l'individu : il veut racheter toute la race humaine. L'Évangile a en conséquence une importance tout autant sociale qu'individuelle.

Cette prédication de l'Évangile, prise dans son sens le plus large, nous est donnée avant tout dans le mes-

sage de Jésus sur le Royaume de Dieu, en quoi toute promesse et toute espérance trouvent leur accomplissement universel en tant que victoire prochaine et définitive de Dieu sur les puissances de péché et de mort.

Nous portons le trésor céleste de la prédication évangélique dans les vases de terre d'une tradition humaine et d'une organisation ecclésiastique. Le besoin de comprendre la parole divine que Dieu a donnée pure et exacte, nous force à soumettre à un examen critique renouvelé la tradition et l'interprétation humaine du message de la grâce, message qui surpasse toute intelligence.

La loi enfantée dans nos cœurs par le Saint-Esprit est l'unique moyen par lequel nous pouvons nous approprier l'Evangile. Foi et Evangile sont en corrélation l'un avec l'autre. Ici, nous trouvons une divergence de vues quant aux moyens par lesquels la grâce de Dieu est accordée aux hommes. Sans nier la valeur d'autres moyens de grâce comme les sacrements, les protestants mettent l'accent principal sur la parole divine telle qu'elle nous est donnée dans la Bible, écoutée avec foi et acceptée avec un esprit d'obéissance.

Cependant, l'Evangile contient aussi la promesse du Saint-Esprit, action présente et vivante de la grâce de Dieu. Cet Esprit Saint est un, qu'il procède du Père ou du Fils ou qu'il procède des deux. Nous croyons que le Saint-Esprit, conformément à la promesse évangélique, nous conduira aussi à l'unité de l'Eglise, à la communion et à l'union avec ceux qui croient en Jésus-Christ et en son Evangile.

M. le pasteur FRANCIS J. HALL montre que le contenu de l'Evangile ne peut pas être limité au fait de l'incarnation, à la proclamation du Royaume, ou aux faits et gestes du Seigneur ici-bas. L'Evangile est plus compréhensif, et le Message de l'Eglise doit se composer de quatre thèmes principaux : a) L'enseignement du Seigneur tel qu'il nous est rapporté ; b) La manifestation du Seigneur comme Dieu-homme par son incarnation, sa vie,

ses œuvres, sa mort, sa résurrection, et l'envoi de l'Esprit ; c) Les vérités dans lesquelles, suivant la promesse du Christ, le Saint-Esprit conduisit l'Eglise Apostolique ; d) L'Eglise elle-même destinée par le Christ à n'être pas seulement le témoin permanent et le héraut du message, mais aussi, en tant que corps du Christ, le centre visible et collectif ici-bas de la grâce et de l'espérance chrétiennes, et de la vie spirituelle. Enfin, pour accomplir ces tâches, l'Eglise doit être visiblement une : non pas une en esprit seulement, car le corps et l'esprit sont inséparables. Ainsi l'unité visible de l'Eglise est une partie vitale du message de l'Eglise. L'unité et l'union sont deux idées distinctes, mais dans la réalisation elles sont inséparables.

M. le pasteur FRÉDÉRIC GOGARTEN. — L'esquisse du contenu de l'Evangile qui nous a été apportée ce matin est incomplète. L'essence de l'Evangile, tel que les Réformateurs le comprirent, est le pardon des péchés : non seulement un message au sujet du pardon, mais le pardon lui-même. Ecouter l'Evangile avec foi, c'est être pardonné, racheté, sanctifié. Tout ce qui peut encore être dit de l'Evangile n'est qu'un corollaire de ce qui précède. Par exemple, l'Evangile est « une prédication de jugement », dans ce seul sens qu'il nous révèle un jugement dont nous devenons conscients au moment où nous savons que nous sommes libérés du jugement par la foi. De même, l'Evangile nous révèle le péché, mais il ne le révèle que sous l'aspect de cet abîme insondable dont le pardon du Christ nous a sauvés. La compréhension exacte de la personne de Jésus-Christ, porteur de ce message, dépend de la position centrale de la rémission des péchés. Nous ne pouvons le connaître comme Seigneur et Fils de Dieu, si nous ne connaissons en Lui celui qui a été « fait péché pour nous ».

Tout ceci n'est pas seulement du Luthéranisme, c'est l'essence de la révélation biblique, et de cet exposé paulinien de l'Evangile sans lequel le « Jésus des Synoptiques » ne peut être compris. L'étude critique du Nou-

veau Testament a nécessité la libération du pur Evangile de l'esprit de la philosophie hellénique; mais cette étude nécessite également sa libération de l'esprit du mysticisme hellénique. Tel est le problème pressant que nous ne devons pas éluder.

Mgr l'évêque de DORNAKAL : Je voudrais vous amener à considérer ce sujet dans sa relation avec le monde non chrétien. Car là, le message de l'Eglise, unifié en tant qu'il se rapporte au Royaume de Dieu, réalisé en Jésus-Christ, perd sa clarté, lorsque nous demandons au converti de se séparer de ses associations anciennes et d'entrer dans la communauté de Jésus-Christ. Nous n'avons pas de réponse nette à ces questions: Un homme doit-il se rattacher à une Eglise, et si oui, à quelle Eglise? Doit-il être baptisé, et si oui, de quel baptême ?

Les Indes ont une grande admiration pour le Christ, mais nous ne pouvons poursuivre cet avantage, parce qu'à la division anti-chrétienne en castes, nous n'avons à opposer aucune véritable unité chrétienne où le converti puisse entrer. Une chrétienté divisée est une cause de faiblesse en Orient ; dans les pays non chrétiens, c'est un péché et une pierre d'achoppement. Si le monde non chrétien doit être gagné pour le Christ, notre message doit être un. Si notre message doit être un, nous devons aussi être un.

Après le chant d'un cantique et quelques instants de prière, M. le professeur TIMOTHÉE TINGFANG LEW présente les remarques suivantes :

Nous parlons d'un message « au monde », mais nous rendons-nous compte de ce qu'est « le monde » ? Faisons-nous place dans nos pensées aux millions débordants de la Chine, qui forment le quart de la race humaine ?

Ainsi notre mot Evangile est reproduit en chinois par deux mots qui signifient « bonheur d'en-haut ». La Chine a une vive notion du bonheur comme d'une complète satisfaction. Elle demande quelle sorte d'homme

est celui qui est racheté ou réconcilié, celui qui est justifié par la foi ; elle demande en quoi cet homme diffère d'un autre qui vit suivant l'ancienne religion, et quelle influence la vie collective de ces hommes exerce sur la vie sociale, industrielle et internationale.

Les conséquences ne seront pas très graves si nous n'arrivons pas ici à un accord au sujet des sacrements ou du ministère ; mais ce sera un sérieux échec si nous n'arrivons pas à un accord sur une meilleure compréhension de l'Évangile. Si nous considérons tout autour de nous les besoins du monde entier, et si nous regardons ensuite à Dieu dans le soleil éblouissant de son amour qui embrasse tous les êtres, et qui s'offre à sa création entière, nos divergences s'effacent et deviennent insignifiantes.

M. le pasteur SAMUEL ZWEMER désirerait voir, dans la déclaration sur le Message de l'Eglise et l'Évangile, l'accent mis plus complètement sur la Croix du Christ. Parler de l'Évangile comme d'un message de repentance est insuffisant : le Mahométisme et le Bouddhisme connaissent bien la repentance. Mais dans le Christianisme, l'élément spécifique consiste dans la possession d'un pouvoir suffisant pour produire la connaissance du péché, la repentance du péché et le pardon des péchés. Mon expérience de trente-sept ans comme missionnaire parmi les Musulmans m'assure que partout où la Croix reçoit la place qui lui appartient, les fruits de la conversion s'ensuivent : c'est pourquoi la place centrale de la Croix devrait être affirmée dans toute déclaration de cette Conférence sur l'essence de l'Évangile.

M. le professeur NICOLAS ARSENIOW : L'accent devrait être mis plus pleinement sur la Résurrection du Seigneur, qui est le centre de toute la prédication chrétienne. Ici, dans une proclamation qui est folie pour le monde, nous avons un événement cosmique qui rompt avec les lois de la mort ; un message de la victoire, de la révélation de la vie éternelle ; l'avènement d'une nou-

velle réalité. Cette réalité sera un jour pleinement révélée dans la manifestation glorieuse des enfants de Dieu, mais par la présence du Saint-Esprit dans l'Eglise nous avons déjà un gage et un avant-goût de ce qui doit être. Ainsi l'Eglise n'est pas un appendice à l'Evangile, mais elle fait partie de l'Evangile. Etre dans l'Eglise, c'est être entraîné par un courant d'amour divin, qui a pris sa source dans l'Incarnation et la Résurrection. L'amour que nous avons les uns pour les autres, dont le Christ a dit qu'à ce signe on reconnaîtrait ses disciples, l'amour pour nos frères, que Saint Jean demandait comme preuve de notre amour pour Dieu, telle est la base de l'Eglise. « Avec tous les saints, être fondés dans l'amour, et en connaître la longueur, la largeur, la profondeur et la hauteur », c'est posséder une nouvelle vie, une victoire sur la mort : une vie et une victoire qui ont commencé avec la première Pâques, et qui sont au cœur même de la vie actuelle de l'Eglise.

M. le pasteur FURNAJIEFF insiste sur la place centrale du Christ, et sur l'importance qu'il y a à dire que l'Evangile n'est rien moins que le Christ lui-même.

M. l'évêque CANNON voudrait que l'Evangile ne fût pas résumé comme un enseignement ou comme la présentation d'un exemple parfait. C'est l'expression de l'amour de Dieu pour l'homme perdu, c'est le message d'un amour rédempteur par le sacrifice. Hors de cela, les Evangiles et les Epîtres sont vides de signification. L'Eglise du Christ ne peut avoir d'autre Evangile que celui du salut par la repentance personnelle et la foi, et par le sacrifice rédempteur d'un Seigneur crucifié et ressuscité; cet Evangile n'offre qu'un chemin de salut; cependant ce chemin a été construit par l'amour de Dieu qui embrasse toute créature. Bien que ce message ait les plus vastes conséquences pour la vie industrielle, sociale et internationale, ce qu'il faut à notre temps, c'est donner une importance toujours plus accentuée au péché personnel et à la séparation personnelle d'avec Dieu. De

plus, les Eglises, avec leurs rites et leurs institutions, ont des manières très différentes d'apporter l'Evangile à chaque individu. Chacune de ces manières peut avoir sa valeur, mais l'essentiel dans tout cela est la simple vérité sous-jacente, qui dépasse toute organisation, c'est cette vie éternelle qui nous est donnée par la Croix de Jésus-Christ. La reconnaissance de cette vérité fondamentale est la seule base sur laquelle l'unité de la fraternité chrétienne peut être édifiée.

M. le pasteur LOFTHOUSE. — En harmonie avec l'émouvant accord auquel nous sommes arrivés quant à la substance de l'Evangile, nous avons aussi besoin d'une synthèse entre le message pour l'individu et le message pour la société. Il nous faut dire, lorsqu'on nous demande un principe spirituel applicable à la sphère sociale, que la paix de l'homme doit être une paix avec Dieu, parce que lorsque nous apprendrons à chercher le Christ dans le moindre de ses frères, nous le trouverons. A côté de Jean XVII, « que tous soient un », il nous faut mettre Matthieu, XXV: « En tant que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits, vous me les avez faites à moi-même ». Le message de l'amour rédempteur du Christ doit nous apporter non seulement la rédemption personnelle, mais la découverte de la famille unique dont nous sommes membres, et des droits que cette famille a sur nous.

La séance est levée à 18 heures 45.

LA NATURE DE L'ÉGLISE

VENDREDI MATIN 5 AOUT

La Conférence tient deux sessions, le matin et l'après-midi, dans l'Aula de l'Université, pour étudier le sujet III : la Nature de l'Eglise. La séance du matin s'ouvre à 9 h. 30, sous la présidence de M. le pasteur William P. Merrill ; le culte est célébré par M. le pasteur André N. Bertrand.

M. le professeur ALIVISATOS lit le discours suivant :

DISCOURS DE MONSEIGNEUR CHRYSOSTOME,

Archevêque d'Athènes (Eglise Orthodoxe).

L'Eglise de Grèce, acceptant bien volontiers l'appel à l'unité, apporte à tous les représentants des diverses Eglises et nations ici présents, ses cordiales salutations ; du fond du cœur elle désire que le jour vienne bientôt où des différences en matière de foi ne barreront plus la route à la fraternité chrétienne et au mutuel bon vouloir.

Il est, à mon sens, sage et juste que la question de la nature de l'Eglise ait été mise en première place dans nos discussions, car c'est de là que dépend entièrement la possibilité d'une entente ; cette question est fondamentale pour l'unité. J'ai donc consenti avec plaisir à donner un bref exposé de l'enseignement de l'Eglise Orthodoxe sur ce point, car notre doctrine est, croyons-nous, en complet accord avec celle de l'Eglise primitive et unie.

Lorsque nous parlons de la nature de l'Eglise, nous devons d'abord considérer certains traits généraux de cette sainte communauté appelée Ekklesia, puis nous de-

vons mettre en lumière les marques distinctives qui furent attribuées à l'Eglise par les Pères dans le Symbole de Nicée, et qui représentent encore la doctrine invariable de l'Eglise Grecque Orthodoxe.

I

L'Eglise, Corps des Fidèles comme institution divine

Le fondateur de toute société doit être nécessairement son premier législateur. C'est lui qui détermine le but en vue duquel cette société existe, et les moyens par lesquels ce but devra être atteint ; c'est lui qui rassemble ses membres en une unité pour l'accomplissement de ses desseins. Ainsi nous voyons dans le Nouveau Testament que Jésus-Christ, après avoir choisi les douze Apôtres, leur a confié les lois, les moyens d'action et les moyens de grâce sur lesquels l'Eglise, ayant pour but le salut des fidèles, devait être édifiée. Après avoir reçu ces instructions de Jésus-Christ, les Apôtres répandirent la religion chrétienne dans le monde en établissant partout des Eglises ; et ce faisant, ils déclarèrent qu'ils agissaient en Son nom et en vertu des instructions qu'ils avaient reçues de Lui. Dès le I^{er} siècle, l'Eglise fut regardée comme une société d'institution divine ; cela fut reconnu par les hérétiques, les Juifs et les Gentils aussi bien que par les Pères de l'Eglise. Les premiers hérétiques, comme chacun le sait, prétendirent pour leur défense que *leurs* Eglises avaient été fondées par le Christ ; c'est au Christ que des écrivains non chrétiens, tels que Celse, Porphyre, Pline, attribuèrent la fondation de l'Eglise. Mentionnons aussi que les prophéties de l'Ancien Testament annoncent l'établissement par le Messie d'un royaume universel dans lequel ce Messie enseignera Lui-même la vérité et accomplira le salut de l'humanité. Dès que nous admettons que l'Eglise doit son origine à Jésus-Christ, Fils de Dieu et vrai Dieu, il ne peut y avoir de doute que l'Eglise est une société ou fondation d'institution divine.

*L'Eglise fondée par Jésus-Christ
est à la fois visible et invisible*

Les descriptions prophétiques de l'Eglise dans l'Ancien Testament la dépeignent comme une société visible ; l'Eglise de l'Ancien Testament, qui préfigurait l'Eglise du Christ, était elle-même une société visible. Il est bien clair que depuis la vocation des disciples et leur envoi en mission pour proclamer le Royaume de Dieu, suivant les dispositions prises pour la prédication de l'Evangile et l'institution des Sacrements, Jésus avait bien l'intention de constituer l'Eglise en une communauté ou société visible. Le fait que l'Eglise est l'instrument par le moyen duquel les fidèles doivent parvenir au salut, implique directement le caractère visible de l'Eglise. Si l'Eglise doit être une association d'êtres humains, il faut qu'elle soit nécessairement une association visible. Elle n'a aucune existence en tant que communauté si elle n'a pas de marques extérieures qui puissent la faire reconnaître. La pratique primitive, datant du I^{er} siècle, d'après laquelle les hérétiques et les schismatiques étaient exclus de l'Eglise est en elle-même une preuve de son caractère visible, car l'exclusion d'une communauté invisible est impossible et n'a aucun sens, non plus que le mot schisme. De même, le fait que l'Eglise comprend parmi ses membres des bons et des méchants est une preuve évidente de son existence visible. Ainsi, le coupable de Corinthe était membre de l'Eglise avant son excommunication. Au moment de recevoir la Sainte Communion, nous sommes invités à nous examiner nous-mêmes, parce que si nous participons indignement au Corps et au Sang du Seigneur, nous mangeons et buvons notre condamnation ; il y a donc des membres de l'Eglise qui communient indignement. Enfin, le sacrement de la Confession montre aussi clairement que l'Eglise comprend des pécheurs parmi ses membres ; ce fait nous est signifié par la parabole du froment et de l'ivraie, et par celle du filet.

L'Eglise est naturellement invisible aussi bien que visible ; tous ses membres sont unis en un seul corps par grâce, comme le dit Saint Paul (I Cor. XII, 12; Ephés., IV, 1; Rom. XII, 3-8), et ce lien de la grâce est invisible. Les fidèles sont unis par une foi commune et par les sacrements, et ceux-ci appartiennent en partie à la sphère de l'invisible; sous cet aspect encore, l'Eglise a un caractère invisible. Cette double nature de l'Eglise, celle qui se voit et celle qui ne se voit pas, peut être déduite de l'enseignement de la Bible et des Pères, qui nous apprennent à regarder l'Eglise comme symbolisant les deux natures, divine et humaine, en la personne unique du Seigneur, dont l'œuvre est continuée par l'Eglise. Comme lui par conséquent, l'Eglise doit être à la fois et en même temps extérieure et intérieure, humaine et divine, en vertu de sa similitude avec la nature divine et humaine de son fondateur. Donc, visible et en même temps invisible.

*L'Eglise fondée par le Christ
comme une communauté visible est infaillible*

La promesse du Christ qu'Il sera avec ses disciples jusqu'à la fin du monde (Matt., XXVIII, 20), qu'Il leur enverra son Saint-Esprit et qu'Il sera toujours avec eux (Jean, XIV, 16), nous révèle que le Christ et le Saint-Esprit demeurent continuellement dans l'Eglise et la préservent de toute erreur. Le Christ, comme chef de l'Eglise qui est son corps, la vivifie sans cesse et la conduit ; ainsi, pour autant que le Christ est la Vérité (Jean, XIV, 6), il est impossible à l'Eglise de jamais tomber dans l'erreur; c'est pourquoi l'Ecriture appelle l'Eglise « La colonne et l'appui de la Vérité » (I Tim., III, 15) et déclare expressément que « les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ». Il est évident que dans ce verset de l'Epître à Timothée, Paul ne parle pas de l'Eglise d'Ephèse, mais de l'Eglise universelle. Il ne parle pas non plus d'une vérité partielle ou d'une certaine sorte, mais de la Vérité dans son ensemble. Ainsi, l'Eglise Chrétienne tout entière est

considérée comme le pilier et l'appui de la Vérité chrétienne tout entière, donc comme infaillible. Dans la citation de Saint-Mathieu, la force invincible de l'Eglise implique sa complète infaillibilité.

Jésus-Christ, le fondateur de l'Eglise, « a donné les uns comme Apôtres, les autres comme Prophètes, évangélistes, pasteurs, docteurs..., afin que nous ne soyons plus des enfants, flottants et emportés par tous vents de doctrine » (Ephès., IV, 2). Individuellement, cela va sans dire, des évêques ou des églises locales peuvent errer (Actes, XX, 30; Apoc., II, 5 et suivants), mais l'Eglise dans son ensemble est infaillible. Tertullien (De praescr., 28), parlant des décisions des Apôtres sous l'inspiration du Saint-Esprit lors du Concile Apostolique: « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous » (Actes XV, 28), enseigne avec force que l'unité et l'invariabilité de l'Eglise sont fondées sur l'unique autorité de l'Eglise et sur les directions qui lui sont données par le Saint-Esprit.

Le but et le plan de l'Eglise

Le but de l'Eglise est la sanctification des hommes et l'édification du Royaume de Dieu (Matt. VI, 33), c'est-à-dire l'union de l'homme avec Dieu, qui est la source de la vie et du bonheur. Par l'Eglise, il est possible à quiconque croit en Christ d'avoir part à son œuvre rédemptrice (Ephès., IV, 25; Tite, II, 14) par grâce, pour la vie éternelle (Jean, XVII, 3).

II

Ainsi comprise, l'Eglise est une communion divinement instituée d'hommes qui sont unis les uns aux autres par la même foi, sanctifiés par les mêmes mystères et gouvernés par les Pasteurs et les Docteurs, dont la fonction a commencé avec les Apôtres. Cette Eglise, suivant

les définitions qui nous ont été données par les anciens symboles, possède les attributs suivants :

L'Eglise du Christ est une.

Jésus-Christ parle de son Eglise comme étant une (Matt., XII, 15), c'est pourquoi il n'y a qu'une seule Eglise bien que ses membres soient innombrables, dispersés dans le monde entier, séparés dans le temps et dans l'espace, et bien que les Eglises locales soient nombreuses. Notre Seigneur enseigne l'unité de l'Eglise dans ses paraboles, aussi clairement qu'il parle du seul bercail et du seul berger (Jean, X, 16).

Les Apôtres aussi parlent d'une seule Eglise (Ephès., V, 25), dans laquelle l'unité des fidèles découle de l'unité du corps de l'Eglise (Rom., XII, 5), « car nous avons été baptisés dans un seul esprit pour former un seul corps » (I Cor., XII, 13). « Il y a un seul corps et un seul esprit... un seul Seigneur et une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous » Ephès., IV, 6; cf. I Cor., X, 17; XII, 14-27. L'Eglise est une dans sa vie intérieure, et cette unité est fondée sur le seul Christ, qui, habitant en elle, lui donne la vie par le Saint-Esprit, unissant les fidèles, membres d'un seul corps, à Lui, qui est le Chef. Cette mystérieuse unité des membres de l'Eglise se manifeste spécialement dans le sacrement de la Sainte Communion. Ainsi unis par le Saint-Esprit en Christ, les fidèles doivent vivre une seule et même vie, la vie en Christ. Cette unité n'est pas affectée par l'usage de diverses langues dans le culte, ni par les variétés extérieures d'organisation dans les Eglises locales, mais l'Eglise, selon Saint Cyprien, est « una et sola a Domino constituta ». Les communions religieuses qui sont séparées d'avec l'Eglise par l'hérésie ou le schisme cessent d'être membres de l'Eglise unique (I Jean, II, 19), c'est pourquoi leur existence ne détruit pas l'unité de l'Eglise. Cette unité de l'Eglise ne doit pas être seulement considérée comme une unité de l'Eglise sur la terre, mais aussi

comme une unité qui inclut l'Eglise dans le ciel, une unité transcendante aux temps et aux lieux, puisque l'Eglise, avec Christ pour chef, vit éternellement dans la vie du Christ. La conservation de l'unité de l'Eglise en ce qui est de l'homme dépend de la fidélité à la foi en Jésus-Christ comme Chef de l'Eglise. Par le pouvoir d'une foi vivante, les fidèles participent à l'unité de l'Eglise et, par la grâce de Dieu, ils forment une seule communauté spirituelle, qui est la même dans tous les siècles.

En tant que corps du Christ, recevant sa vie par l'action du Saint-Esprit, l'Eglise est sainte.

C'est comme une Eglise sainte que le Sauveur la « présente » (Ephès., V, 25-27), l'ayant fondée au prix de son sang ; elle est rendue sainte par le Saint-Esprit qui sanctifie et éclaire ses membres, lesquels sont par suite appelés « sacerdoce royal » (I Pierre, II, 9 à 10), « concitoyens des Saints », « gens de la maison de Dieu » (Ephès. II, 19), « Enfants de lumière » Ephès., V, 8; I Thess., V, 5), « Saints » (Rom., I, 2; I Cor., 1, 2; Ephès., IV, 12; I Tim., V, 10; Hébr., III, 1), « Temple du Saint-Esprit » (I Cor., III, 16-17; VI, 19; 2 Cor., VI, 16). Ce n'est pas que les membres de l'Eglise soient individuellement tous saints; c'est l'Eglise qui est sainte, et ceci ne veut pas dire qu'elle n'ait que des membres saints. Notre-Seigneur compare l'Eglise à un champ dans lequel le froment et l'ivraie poussent ensemble (Matt., XIII, 24-30), à un filet renfermant des poissons de toutes sortes (ib., 47), à un souper auquel assistent des hôtes dignes et indignes (Matt., XXII, 2 à 13). Il enseignait que dans l'Eglise, il y a de bons et de mauvais serviteurs (Matt., XVIII, 23 et suivants; XXV, 14 et suivants); c'est pour cette raison qu'il a établi le sacrement de la Confession dans l'Eglise, pour le pardon des péchés (Jean, XX, 22 et suivants), et qu'il enseigne à ses disciples à prier pour le pardon de leurs péchés (Matt., VI, 12). La sainteté parfaite appartient à l'ordre de la vie

éternelle, mais dans cette vie présente, nul n'est exempt du péché (Jean, I, 8). Aux jours des Apôtres, Ananias et Saphira étaient membres de l'Eglise de Jérusalem, comme le coupable excommunié par Saint Paul l'était de l'Eglise de Corinthe. La sainteté de ses membres est le but auquel l'Eglise s'efforce d'atteindre par les moyens dont elle dispose. La présence de membres qui ne sont pas saints ne détruit pas la sainteté de l'Eglise et ne l'empêche pas de faire des progrès spirituels; un arbre peut avoir quelques branches desséchées et cependant poursuivre sa croissance aussi longtemps que ses racines sont fortes et saines. L'Eglise recevant sa sainteté de son Chef, ne cesse pas de rechercher le perfectionnement de ses membres faibles et ne rejette de sa communion que ceux qui ne peuvent être améliorés — comme les branches qui, parce qu'elles ne portent pas de fruit, sont jetées au feu et brûlées (Jean, XV, 1 et suiv.).

L'Eglise unique et sainte est aussi catholique

L'Eglise chrétienne ne connaît pas de limites locales; elle est œcuménique et universelle comme le Royaume de Dieu que Jésus a annoncé (Matt., VIII, 11). Elle n'a pas été réservée à un seul endroit ou à un seul peuple. Quand notre Seigneur était encore sur la terre, l'Eglise n'avait besoin que d'un petit bercail pour y être contenue; mais le Seigneur prédit qu'à ce petit troupeau son Père donnerait le Royaume (Luc., XII, 32). Par l'envoi des Apôtres dans le monde entier (Matt., XXVIII, 19) et jusqu'aux extrémités du monde (Actes, I, 8), le Seigneur prédit la catholicité de l'Eglise; cette catholicité se manifesta d'une façon tout à fait frappante à l'heure de l'entrée décisive de l'Eglise sur la scène du monde, le jour de Pentecôte, lorsque les Apôtres furent tous remplis du Saint-Esprit et commencèrent à parler en diverses langues selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer (Actes, II, 4). Puis vint la fondation d'Eglises locales, en particulier comme fruit de la prédication de Saint Paul. Déjà, les Eglises

locales dans leur totalité constituaient la seule Eglise Catholique du Christ. Dans chaque communauté chrétienne où se trouvaient des croyants en Christ, ou frères, une Eglise fut constituée; cependant, les Eglises de l'Achaïe, de la Galatie, de la Macédoine et autres lieux formaient ensemble l'Eglise des Eglises, l'Eglise catholique. Cette Eglise, en opposition aux communautés hérétiques séparées d'elle, fut l'unique et véritable Eglise et resta seule en possession de la foi. Bien que dispersée à travers le monde, elle exista comme un tout unique, grâce à l'identité de sa foi en notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi la catholicité et la foi conforme de l'Eglise furent une seule et même chose. Le terme Eglise catholique signifiait « l'Eglise qui possède la foi vraie et conforme »; pour la même raison, le nom de catholique fut appliqué non seulement au corps entier, mais encore à chaque Eglise locale. *Le Martyre de Saint Polycarpe* qui fut adressé sous forme de lettre de la part de l'Eglise de Dieu à Smyrne, à l'Eglise de Dieu à Philémonium et à toutes les communautés locales de la sainte Eglise catholique, parle de Polycarpe comme priant pour « l'Eglise catholique tout entière dans le monde »; et il se présente aussi lui-même comme « Docteur apostolique et prophétique, Evêque de l'Eglise Catholique de Smyrne ». De même, à l'époque du premier et du deuxième conciles œcuméniques, les évêques des différentes cités furent appelés Evêques catholiques de ces cités, tel que, par exemple, Meletius, Evêque de l'Eglise catholique d'Antioche.

L'Eglise est aussi apostolique.

De même que Dieu a envoyé son Fils (Galates, IV, 4), « Apôtre et Souverain Sacrificateur de notre foi (Hébr., III, 1), et que le Fils envoya ses disciples, qu'Il appela également Apôtres, ainsi l'Eglise établie dans le monde envoie ses Apôtres avec mission d'amener le monde à Christ. Mais pour que l'Eglise puisse accomplir son des-

sein, elle doit conserver sans tache la doctrine de la tradition apostolique, exactement telle que celle-ci existait au temps des Apôtres. Par ces derniers, que le Seigneur choisit et que le Saint-Esprit inspira l'Eglise se répandit dans le monde entier ; au moyen de leur ministère, leurs successeurs furent désignés, par la grâce du Saint-Esprit, afin de poursuivre sans interruption l'œuvre du salut des croyants (Ephès., II, 20) », « Étant édifiés sur le fondement des Apôtres et des prophètes, Jésus lui-même étant la pierre angulaire ; en lui, tout l'édifice, bien coordonné, s'élève pour être un Temple Saint dans le Seigneur. En lui, vous êtes aussi édifiés pour être une habitation de Dieu en esprit (Ephès., II, 20 et suivants) ». La doctrine apostolique et la tradition, avec la succession apostolique, sont les éléments dont se compose le caractère apostolique de l'Eglise. Seule peut être apostolique l'Eglise qui a et qui reçoit des apôtres eux-mêmes la vraie doctrine et les dons du Saint-Esprit. Par le moyen de la Hiérarchie divinement constituée, et par là seulement, cette Eglise est reliée par une succession ininterrompue aux Apôtres, et conserve le dépôt qui lui a été confié par ceux-ci.

Lorsque, au II^e siècle, les Gnostiques s'efforcèrent par leurs Evêques de corrompre la foi au Christ que l'Eglise Catholique enseignait dans le monde entier, Irénée, évêque de Lyon, écrivit contre eux en ces termes : « Cet enseignement et cette foi, l'Eglise les a reçus ; et, bien que dispersée à travers le monde entier, elle les conserve comme si elle n'habitait qu'une seule maison. En conséquence, elle prêche et elle transmet cette foi comme si elle n'avait qu'une bouche. Car, bien qu'il y ait au monde diverses langues, le pouvoir et le sens de la tradition sont partout un et identiques ; ni les Eglises fondées en Germanie et en Ibérie, ou parmi les Celtes, ni celles de l'Orient, de l'Egypte, de la Libye ou de quelque autre partie du monde, n'enseignent ou ne croient autrement. De même que le ciel que Dieu a créé est un et identique pour le monde entier, ainsi la prédication de la vérité éclaire partout chaque homme qui désire parvenir à la

connaissance de la vérité. Ceux qui, parmi les chefs de l'Eglise, sont puissants en paroles n'enseignent pas autrement (car le disciple n'est pas plus grand que son maître), et ceux qui sont moins puissants ne peuvent diminuer le contenu de la tradition. Car la foi est unique, en ceci que l'homme puissant en paroles ne peut ajouter à sa grandeur, et que celui qui est moins puissant ne peut la diminuer; car où est l'Eglise, là aussi est l'esprit de Dieu, et où est l'Esprit de Dieu, là est l'Eglise et la grâce du Seigneur — « Ubi Ecclesia, ibi et Spiritus Dei, et ubi Spiritus Dei, illic Ecclesia et Domini gratia ».

Telle est, en un exposé très réduit, notre conception de la nature de l'Eglise. Puisque nous maintenons cette conception nous ne sommes en aucune façon éloignés des vues sur la nature de l'Eglise qui étaient professées dans l'Eglise primitive et indivise.

Et si, comme nous le souhaitons du fond de nos cœurs, toutes les communions chrétiennes pouvaient se trouver unies sur cette base, laquelle écarte à la fois les extravagances du Romanisme et les extrêmes des théories qui s'opposent le plus au Romanisme dans le monde occidental, l'Eglise Orthodoxe serait la première à se réjouir au sujet d'une si grande bénédiction de Dieu.

DISCOURS DE M. LE PASTEUR S. PARKES CADMAN, D. D.,

Président du Conseil Fédéral des Eglises du Christ
en Amérique (Congrégationaliste).

I

La contribution que j'apporte à cette Conférence m'est inspirée par une pensée essentiellement pacifique et par la conviction que l'Eglise chrétienne est la création la plus caractéristique de notre foi commune, l'interprète de ses réalités devant le monde qui trop souvent les juge d'après l'Eglise plutôt qu'il ne juge l'Eglise

d'après ces réalités. L'examen des nombreuses théories concernant la nature et la politique de l'Eglise doit être laissé de préférence à des frères qui, en raison de leur piété et de leur savoir, peuvent les juger avec impartialité. Il me suffira, par conséquent, d'esquisser la genèse et le développement de l'Eglise considérée comme l'organisme vivant et divin de la rédemption du monde. Elle a suscité des conciles et des synodes, de puissants Etats et de puissantes civilisations ; mais son principal sujet de gloire, ce sont les âmes régénérées qui sont entrées comme des pierres vivantes dans son édifice spirituel.

Je n'ignore pas qu'il existe des divergences marquées en ce qui concerne la conception de l'Eglise et sa constitution. Ces divergences ne doivent pas être dissimulées comme si elles n'étaient que d'inutiles obstacles, mais discutées dans un esprit de fraternité et à la lumière de l'expérience et de l'histoire chrétiennes dans leur ensemble. Qu'en vertu de ces divergences nous nous rattachions à la confession de Jérusalem ou à celle d'Alexandrie, de Constantinople ou de Rome, de Wittenberg, de Genève ou de Canterbury, certainement comme disciples du Christ nous devrions apprécier la richesse variée de notre héritage spirituel et nous sentir « at home » comme membres de l'Eglise, dans chacune de ces confessions. D'ailleurs, ceux qui refusent de les reconnaître comme parties indispensables d'un tout organique dans le Royaume du Saint-Esprit sont incapables d'apprécier suffisamment la signification de nos confessions et communions respectives. La connaissance parfaite de leur évolution devrait partout délivrer les chrétiens des désordres qu'engendrent les luttes du sectarisme, et leur révéler la « catholicité » qui englobe les Eglises historiques dans les fins et la sagesse infiniment variée de Dieu. Toutes sont les sarments d'un seul Cep et Sa vie les inonde toutes également.

Les Communions issues de la Réforme, qu'il s'agisse de l'Eglise Anglicane, de l'Eglise Luthérienne, de celle de Zwingle ou du Calvinisme peuvent se pénétrer de l'idée que l'Eglise catholique romaine a soutenu des

idéals plus élevés que le Protestantisme ne veut en convenir habituellement. Le Catholicisme romain, d'autre part, peut gagner à reconnaître que le Protestantisme a inauguré une ère nouvelle de liberté, favorable à la foi et au progrès du Christianisme. D'après mon interprétation du passé de l'Eglise Universelle, il n'est peut-être aucun de ses clergés, de ses ordres prophétiques, de ses théologies sacramentelles ou évangéliques, de ses diverses conceptions de la sainteté ou de l'unité qui n'aient conféré à l'humanité des bienfaits religieux durables. Si ce passé a quelque leçon d'unité à nous donner ou quelque plan à nous révéler qui puissent être utiles au développement de l'humanité, nous ferons bien de nous les approprier en vue du progrès de l'Evangile.

Les saints, qui sont la principale réalisation du Christianisme, et leurs idéals, qui ont uni les nations entre elles, sont issus de notre Mère commune: l'Eglise. Ils furent l'incarnation de sa vie et de ses doctrines et ils nous fournissent la preuve évidente que son organisation et son développement réalisent les desseins de Dieu. Ses nombreuses divisions ne furent pas le fruit du hasard, mais elles émanèrent, dans leur succession, de l'existence antérieure de l'Eglise. Les Réformateurs qui exigèrent un retour aux « chemins battus », ou ceux qui s'engagèrent dans des voies nouvelles, paraissant périlleuses aux Traditionnalistes, n'ont jamais eu la pensée de s'éloigner de l'Eglise, mais seulement de défendre son intégrité et de purifier sa doctrine.

Ni les Catholiques grecs, ni les Catholiques romains, ni les Protestants ne manquèrent consciemment de loyauté et d'affection pour l'Eglise originelle, à laquelle ils ont fait également appel pour appuyer les enseignements dont ils se firent les champions. La Bible qu'elle leur avait donnée était leur bien commun. J'ose donc avancer que peu — sinon point — de valeurs réelles ont été perdues au cours du long processus de cette évolution de l'Eglise, dont nous sommes témoins aujourd'hui. Quelles que soient les nombreuses transformations que les siècles aient imposées au Corps de Christ, son idéal a été

préservé en vue de ce que nous aurions à réaliser dans l'avenir. Les perspectives illusoires d'un pouvoir non autorisé, la poursuite de buts secondaires ou irréels, la tendance de certaines vastes organisations à vouloir annuler les droits des individus ou des minorités de croyants n'ont pu porter atteinte à cet idéal. La conception de l'Eglise éternellement une, sainte et indivisible — la nouvelle création de Dieu en Jésus-Christ, son Seigneur — a survécu au patronage dangereux des grands et des nobles. Elle grandit dans nombre de cœurs que la violence des préjugés sectaires ou de l'arrogance nationale n'a point desséchés.

II

Le nom qui est donné à l'Eglise dans le Nouveau Testament « Ecclesia » signifiait :

a) Le nombre total des élus qui ont été, qui sont ou seront rassemblés en un seul et même royaume.

b) Le corps entier de tous ceux qui, dans le monde, ont accepté l'Evangile de leur Rédempteur, comme l'Eglise Catholique et visible l'accepte elle-même.

c) L'ensemble de toutes les congrégations sur une étendue donnée.

d) La congrégation individuelle.

e) Et, dans un cas au moins, l'Eglise locale telle qu'elle est représentée par ses fonctionnaires. Les institutions de l'Eglise trouvèrent une première forme dans des assemblées distinctes et isolées, rapprochées par leur vie commune en Christ et unies les unes aux autres par l'influence personnelle et l'autorité de ses apôtres et de leurs messagers. Ces assemblées n'étaient pas encore liées en un tout harmonieux par une organisation permanente.

C'est de ces petits groupes d'adorateurs, dont la forme locale de gouvernement était due à différentes circonstances, que naquit la conception de la fédération de

l'Eglise catholique et visible dès l'âge apostolique, fédération qui comprenait tous ces groupes isolés.

Dans une phrase où il rappelle son affiliation à l'Eglise Juive, saint Paul l'appelle « l'Israël de Dieu » (Galates, VI, 16). Saint Pierre, dans sa première Epître, parle des membres de l'Eglise Catholique comme « d'une race élue, d'un sacerdoce royal, d'une nation sainte, du peuple même de Dieu » (II, 9). La terminologie hébraïque des Ecritures développa le sentiment de l'Eglise chez les premiers Chrétiens, que le Nouveau Testament appelle, à la fois dans un sens réaliste et idéaliste, la Société, la Famille de Dieu, le Corps de Christ et Sa future Epouse. Le prestige dont jouit la Société chrétienne à ses débuts fut alimenté par les enseignements les plus nobles de l'Ancien Testament. La sévérité de ses lois explique en partie comment il se fait que ni le légalisme juif, ni les égarements pessimistes du paganisme en décadence ne purent triompher du Christianisme primitif. La vie de son Seigneur qui l'animait intérieurement permit à l'Eglise de triompher, à l'intérieur de ses frontières et au dehors, des critiques d'ordre polémique, et de pousser dans toutes les directions les conquêtes de son Maître.

En comparant les Epîtres de Saint Paul avec les lettres de Saint Ignace, nous nous rendons compte des changements considérables qui se sont effectués, sinon dans la nature, du moins dans la politique de l'Eglise pendant la période qui sépare ces deux écrivains. Pour l'apôtre Paul, comme pour le Père de l'Eglise, celle-ci était la plus importante de toutes les sociétés, chargée de la mission la plus élevée et la plus glorieuse : celle d'interpréter Dieu pour les hommes et de les réconcilier avec Lui. Mais Saint Ignace personnifie aussi ces dogmes dont les véritables origines sont, de nos jours encore, un sujet de discussion. Son esprit résolu s'attachait surtout aux trois grandes questions de la pensée chrétienne contemporaine : la gloire du martyre, la suprématie de l'épiscopat territorial et l'extermination du schisme et de l'hérésie.

Il écrit d'une manière péremptoire, aux Chrétiens de Magnésie : « Ne faites rien sans prêtres et sans évêques ». Il invoquait la triple constitution du ministère sacerdotal, invoquée plus tard aussi par Saint Cyprien, non pour favoriser les théories ultérieures de la succession apostolique ou des prérogatives sacerdotales, mais pour affermir l'unité de l'Eglise et défendre la pureté de sa doctrine.

« La théorie hautement providentielle » de Saint Cyprien, affirmant que l'Eglise est fondée sur Saint Pierre et que son lien tangible est constitué par un seul épiscopat profondément uni, a été mise en évidence par le premier évêque martyr d'Afrique, en vue de confondre l'hérésie de Novatien.

L'unité originelle de l'Eglise apostolique, en ce qui concerne sa communion en Esprit et plus tard la réunion de tous les croyants en une Société visible, fut alors associée à l'épiscopat, afin de protéger l'Eglise contre les forces centrifuges qui se développèrent après la mort des Apôtres. Les tendances séparatistes étaient très répandues; les vues hérétiques des Docètes, des Gnostiques et des Montanistes défiaient âprement l'orthodoxie courante. Le seul remède à ces maux, qui pouvait être efficace, résidait dans une extension et dans une affirmation vigoureuse du contrôle épiscopal.

L'opposition à ce contrôle était également vive. Cependant, celui-là comprendrait mal la nature progressive de l'Eglise telle qu'elle nous est dévoilée dans l'histoire du Christianisme, qui penserait que c'est au moment où elle fut le moins discutée qu'elle fut le plus honorée. Soumis et sages, conformément aux lumières qu'ils possédaient, et entourés d'une protection providentielle, ces serviteurs de Dieu, dont j'ai parlé, ainsi que leurs compagnons de travail, prêchèrent, à travers tout l'Empire gréco-romain, cet Evangile de la vie intérieure et de la puissance spirituelle que notre Seigneur avait le premier annoncé en Galilée.

En outre, le Christianisme, dès ses origines, fut considéré par tous ses partisans comme une religion indé-

pendante, catholique, se suffisant à elle-même, universelle dans son objet, n'ayant rien de commun avec les systèmes religieux païens qui servaient l'ambition de Rome tendant à l'empire mondial. C'est la raison pour laquelle la persécution que l'Eglise eut à subir ne fut qu'une question de temps ; elle devait être suivie d'une ère de tolérance et finalement de l'édit qui mit fin à son humiliation en l'élevant au rang et à la dignité douteuse de religion d'Etat. Ce fut, tout au plus, une victoire à la Pyrrhus.

Cette victoire signifiait néanmoins que, désormais, l'Empire s'engageait à diriger le pouvoir séculier en collaboration avec l'Eglise devenue officielle. Si Constantin s'imagina que l'Eglise le lui rendrait en devenant le docile instrument de l'absolutisme impérial, il était destiné à être déçu. Elle devint, en réalité, son ennemi le plus formidable et le plus subtil.

Elle a constamment prouvé que la civilisation n'était pas seulement l'héritière de l'Hellénisme, mais de l'Hébraïsme et encore plus de l'Evangile du Christ. La conviction que notre Seigneur avait fondé et avait voulu fonder une Eglise visible s'était fixée dans l'esprit de l'époque. Cette Eglise survécut à la Rome impériale, et, lors de la dissolution du vieil ordre de choses, elle devint le centre vivant autour duquel un ordre nouveau s'établit. Les résultats justifèrent beaucoup plus les méthodes employées pour obtenir ces succès, que ne peuvent en conscience le concéder certains de ceux qui se contentent de juger ces ères troublées. Il n'est pas nécessaire que nous rendions un hommage aveugle à ces guides, mais nous pouvons, sans inconséquence, respecter leur amour pour l'Eglise, qui, en tant qu'institution et agissant sous leur impulsion, fut transformée en une véritable forteresse.

Les méthodes dégénérèrent, mais la vie se maintint dans le sanctuaire. Et, bien que ses conducteurs aient lamentablement discrédité ses origines divines en voulant faire de l'Eglise un Super-Etat, elle continua à produire des saints, des théologiens, des pasteurs et des missionnaires, dont il serait superflu de faire ici l'éloge.

Une partie de son passé vit dans tout le présent, parce qu'elle a été, dès ses origines, une force vitale conditionnée par le milieu où elle se développait. Chaque période de son histoire est l'héritage inaliénable de l'Eglise envisagée comme un tout, et se rattache par conséquent organiquement à ce que nous considérons ensemble dans cette Conférence. Dieu agissant dans l'Eglise a souvent employé des instruments terrestres en vue de fins qui les dépassaient de beaucoup. Mais ces instruments confirmaient cette idée essentielle que la création organique de Dieu en Christ : l'Eglise universelle, peut partager le sort de tout ce qui est humain, et rester cependant divine dans son essence. Car l'Esprit et la Vérité, qui étaient avant elle, l'ont animée dès ses origines et demeureront en elle jusqu'à la fin.

III

Le temps me permet seulement de faire allusion en passant à l'Eglise du moyen âge, ou à la rébellion du ^{xvi}^e siècle, qui contraignit le Saint-Siège à remettre sa maison en ordre et à définir nettement le corps de doctrines du catholicisme moderne par opposition au protestantisme. Le chaos dans lequel l'Europe fut plongée ensuite fait ressortir, par contraste, les remarquables services rendus par la Papauté, comme instrument de cohésion et de fédération. « Pendant près de 800 ans, dit le Docteur Herbert B. Workman, Rome a soutenu non seulement un idéal de justice, mais encore de solidarité. Ses évêques ne furent pas seulement les vicaires de Dieu, ils furent aussi les symboles et la source d'une fraternité qui, sans eux, aurait disparu. On se souvint de leurs services dans le passé ; on se rappela qu'ils avaient civilisé les barbares, fait respecter la loi à des gens qui n'en connaissaient aucune, enseigné la subordination de l'individu à la société, réprimé la luxure et le despotisme des rois, défendu leur idéal de pureté et de vérité dans les âges les plus sombres, sauvé l'Eglise du triomphe des Catha-

res, maintenu l'unité de la foi et de l'espérance dans les jours où toutes les croyances étaient menacées de désagrégation. »

Avant 1564, date des canons du Concile de Trente, la conception de la catholicité de l'Eglise, non seulement dans sa foi, mais aussi dans son organisation, prévalut sur le schisme de longue durée, qui sépara l'Orient de l'Occident, et également sur des hérésies qui réapparaisaient de temps à autre. Les Réformateurs du continent ne s'attendirent pas non plus à la dissolution de cette catholicité. Ils s'efforcèrent, au contraire, de la perpétuer en cherchant à délivrer l'Eglise de certaines excroissances moyenâgeuses et à restaurer sa simplicité apostolique à la lumière du Nouvel Enseignement. L'état de choses actuel, la coexistence de confessions rivales, différant entre elles par certaines doctrines fondamentales et par certains principes d'organisation, aurait été aussi odieuse aux partisans de Luther et de Calvin qu'à leurs plus rigides adversaires. Mais le conflit qui éclata entre eux mit en cause l'Etat et favorisa les tendances nationalistes dans les pays catholiques et protestants. Ce qui fut enlevé aux prêtres fut trop facilement donné aux princes. Le droit divin du pouvoir civil fut invoqué contre celui du Saint-Siège, et, en dernière analyse, le Christianisme protestant se soumit fréquemment lui-même à la juridiction de la souveraineté temporelle.

Rome, comme nous le savons, devint une des subdivisions de la chrétienté occidentale. Le splendide projet d'Hildebrand tendant à contraindre les monarques et les peuples de l'Europe à pratiquer une moralité plus élevée, à respecter la mission spirituelle de l'Eglise et à prendre conscience de la communauté de leur civilisation, ce projet, qui réussit momentanément et qui, jusqu'à un certain point, méritait de réussir, était destiné finalement à échouer, en raison de sa trop grande rigidité. L'expansion de la vie des nations que l'Eglise du moyen âge sut mieux créer que contrôler finit par en avoir raison. Les perfidies, les abus, les plaintes et les conflits de sa captivité de Babylone, ainsi que les conséquences qui en

résultèrent, recouvraient l'erreur fondamentale des conducteurs de l'Eglise, qui ne pouvaient ou ne voulaient pas comprendre que le régime de la féodalité organisée systématiquement n'était plus possible. Les conséquences en furent beaucoup trop considérables et trop compliquées pour qu'il soit possible de les caractériser en une seule phrase. Mais ce qu'on peut dire, c'est que si les nations du nord de l'Europe s'affranchirent de la suprématie de Rome, elles perdirent par contre leur catholicité religieuse. Les blessures infligées à l'Eglise à cette époque et plus tard n'ont point été guéries. L'universalité et l'unité qui furent brisées à l'origine sous Boniface VIII et Clément V, n'ont pas été restaurées. Et la Papauté n'a pas non plus recouvré la souveraineté spirituelle qu'elle réclame, en tant que seule héritière de la tradition ecclésiastique d'avant la Réformation.

Dans le Protestantisme, la nécessité d'une base logique pour les dissidents, qui se séparent pour des raisons de conscience des Eglises établies, et pour de grandes communautés de Chrétiens, vivant dans des pays hostiles à l'union de l'Eglise et de l'Etat, a abouti à la formation d'une théorie de l'Eglise, contraire à celle des premiers Réformateurs et que déplorèrent les Communions traditionalistes. D'après cette conception du xvr^e siècle (1), l'Eglise Universelle n'est pas une organisation visible, mais l'ensemble de toutes les âmes fidèles, qui se groupent en sociétés, organisées d'après leurs besoins et leurs convictions, et qui obéissent à ce qu'elles croient être les enseignements des Saintes Ecritures. Une étude historique de l'Eglise après la Réforme, envisagée comme organisation définie et catholique, dépasserait le cadre du présent travail. Le flot continu de l'Eglise, si je puis dire, s'est subdivisé en de nombreux courants qu'il fau-

(1) Cette date est exacte, car, bien que cette conception ait prévalu auparavant, les congrégationalistes de l'époque d'Elisabeth furent les premiers à lui donner une expression positive. Leur mot d'ordre était : « Réformation sans rien différer ».

drait explorer chacun en particulier. Cependant, je me hasarde à affirmer que toutes les Associations Chrétiennes ont leur synthèse dans leur vitalité mutuelle et que sa réalisation plus complète est le but que cette Conférence doit viser.

IV

M. le Principal A. E. Garvie a fait observer que « jamais auparavant le désir n'a été aussi vif de réunir la grande famille chrétienne divisée et l'effort pour y parvenir aussi soutenu ». Il parle avec autorité au nom de l'Eglise congrégationaliste que j'ai l'honneur de représenter ici. Nous acceptons, sans hésitation, comme des frères tous les disciples du Seigneur et nous reconnaissons la validité de la Foi et de la Constitution de toutes les corporations chrétiennes. Nous avons la conviction que les croyants de toutes les opinions religieuses forment un seul organisme, animé d'une vie religieuse commune, constitué par l'unité d'une même discipline spirituelle et maintenu par le lien d'une même espérance.

La récente réorganisation du Commonwealth britannique, sur la base d'une administration absolument libre et autonome pour chacun des Etats égaux en droits qui le composent, entre lesquels il n'est pas question de supérieur ou d'inférieur, bien que tous reconnaissent volontiers dans la Mère-Patrie le *primus inter pares*, offre une démonstration frappante de la théorie des congrégationalistes. D'après eux, l'Eglise est le mieux unie lorsqu'elle l'est par des liens flexibles, lorsqu'elle n'est pas entravée par de pénibles restrictions, lorsqu'elle possède la souplesse de la vie qui s'oppose à l'uniformité et à la rigidité, et lorsqu'en même temps elle reconnaît franchement son passé historique. L'adaptation de chacune de ses branches à leurs besoins respectifs est ainsi assurée, et leur contribution respective au bien général de l'humanité s'en trouve facilitée.

Nous ne soutenons pas que cette forme d'organisation

ecclésiastique ou toute autre, puisse prétendre exclusivement à la sanction de l'Écriture Sainte ou à celle des Apôtres. On peut affirmer, cependant, que le critère de la véritable Eglise ne réside pas dans la conformité à un type, mais dans son aptitude à accomplir efficacement la volonté du Seigneur. Point n'est besoin, par conséquent, que cette organisation soit conforme à un seul et même type. Le point de vue congrégationaliste ainsi établi, nous sommes dès lors libres de trouver, si nous le pouvons, un *modus vivendi*, qui semblerait exclu si l'on voulait voir le but final dans l'organisation. Au contraire, si l'idée d'englober les Eglises dans un ensemble pouvait prédominer dans nos conseils et si certaines conditions existantes de confraternité, inconnues du Christ et de ses Apôtres, étaient soumises au contrôle de ce principe, un grand nombre de barrières qui se dressent entre nous tomberaient comme les murailles de Jéricho. Le sens de l'unité, qui prévalut dans les Eglises primitives, est le secret perdu que cette Conférence des membres de l'Eglise des temps modernes peut retrouver.

Les Chrétiens ne peuvent se permettre de traiter à la légère ou de négliger aucun des secours ou des moyens qui pourraient contribuer au développement de l'Eglise Catholique et de l'humanité. Mais ces moyens ne doivent pas être exaltés comme s'ils étaient une partie essentielle du message de Dieu dans l'Évangile. Il ne faut pas non plus leur permettre de ternir l'idéal du Christ pour Son Eglise. Exalter les moyens, au point de les prendre pour des fins, et attribuer des mérites immuables à des éléments secondaires, ce sont là les plus sérieux obstacles à l'unité de l'Eglise que nous puissions rencontrer.

Nous sommes, néanmoins, conscients du fait que si tous les Chrétiens sont individuellement semblables à des prêtres, cependant, comme membres d'une congrégation spirituelle, ils ont des fonctions nombreuses et distinctes à remplir. Ce que sera l'organisation finale de l'Eglise en tant qu'organisme vivant et en voie de développement, c'est ce qu'il n'est peut-être pas en notre pouvoir de définir. Ni nos espérances, ni nos craintes, ni même l'âme

prophétique qui l'habite ne déterminent sa destinée. C'est le secret de Celui qui en est la Tête Vivante. D'ailleurs, l'expérience a démontré que le passé de l'Eglise, plus héroïque que le présent, constituait souvent un idéal trop difficile à atteindre sur cette terre. Cependant, la noble éloquence de son message de paix et de bonne volonté ne peut pas être étouffée, ni ses puissances créatrices supprimées. L'action de ces puissances ressemble à celle des forces physiques qui ont fait sortir l'homme de la poussière de la terre. Elles témoignent de la quiétude patiente et de la force que l'Eglise garde au sein même de son agitation perpétuelle. En effet, si elle n'avait pas en elle une vie divine, comment pourrait-elle faire face à la tâche gigantesque qui consiste à infuser l'ordre dans le chaos et la discipline dans la liberté, et qui constitue l'épreuve décisive, non pas seulement de la Société divine, mais de toute entreprise et de toute économie humaines ? Sûrement, ces puissances devraient nous rendre capables de comprendre que tout l'art du gouvernement chrétien est de savoir se servir des choses telles qu'elles sont, afin de les amener à ce qu'elles doivent être.

Ce n'est pas l'individualisme effréné, ce n'est pas non plus le sectarisme négatif qui peuvent écarter à jamais le témoignage authentique de l'Eglise Universelle. En elle nous pouvons voir l'assemblée entière du peuple fidèle de Dieu, unie par un lien plus puissant que celui de la race ou du langage, et fondue en une homogénéité spirituelle par son Seigneur Vivant. Un esprit vraiment conscient de la catholicité de l'Eglise ne la limitera pas aux Sacramentaires, aux « Légalistes » ou aux Evangéliques. Le passé, le présent et l'avenir de l'Eglise ne forment-ils pas une seule histoire, un seul combat, une seule défaite, une seule victoire et une seule vie indivisible, qui s'exprime en des manifestations variées, conformément à un plan prévu d'avance, et émergeant lentement de l'usure des instruments humains ?

Pour le plus grand profit de l'unité supérieure de l'Eglise et dans un esprit de fidélité à ses principes, la

sagesse de cette Conférence, inspirée par le Saint-Esprit, peut jeter un pont sur l'abîme qui existe entre la liberté et l'autorité. Si, clairement comprises et définies, nous voyons que la liberté et l'autorité se complètent, pourquoi la nature véritable de l'Eglise et ses règles sacrées n'impliqueraient-elles pas un ordre qui commence et finit avec la liberté, en passant de cette liberté qui obéit aux lois de l'autorité, à une liberté plus large à laquelle une pareille obéissance conduit ? A ce point de rencontre, cependant, les dogmes de l'Eglise interviennent : l'infaillibilité d'un Saint Office que revendique l'Eglise catholique Romaine et l'infaillibilité d'un Livre que revendique le Protestantisme. Les arguments les plus forts contre ces empiètements sur les desseins de Dieu, concernant l'Eglise et la Bible, sont tirés de sources morales. Si nous sommes prêts à admettre que toutes deux, l'Eglise et la Bible, sont essentiellement vitales et qu'elles sont des moyens de progrès, et en même temps qu'elles sont soumises aux conditions imposées à leur révélation par des éléments humains, nous avons à notre disposition les armes morales qui nous permettront de nous frayer un chemin à travers le labyrinthe des raisonnements scolastiques.

L'Eglise, en tant qu'elle est l'extension de l'Incarnation du Seigneur, a été et doit toujours être, si je puis dire, la compagne des circonstances terrestres. Elle a subi leur influence, pas toujours pour son profit spirituel, mais parce qu'en somme les circonstances lui fournissaient les moyens les plus utiles de se diriger.

Si c'est là un exposé exact de sa politique au cours de l'histoire, je ne vois aucune raison d'en appeler à des précédents, quelque vénérables qu'ils soient, pour trouver la solution de chaque problème. Nous ne voulons pas dire que nous ne nous soucions nullement de ce qui s'est produit dans le passé, sauf quand cette expérience nous donne le moyen de discerner notre route dans le présent. Bien au contraire, la connaissance approfondie des origines en matière de credo ou d'organisation, qu'il s'agisse d'Eglises conformistes ou non-conformistes — ne peut

que nous éclairer. Toutefois, je ne connais aucune théorie de l'Eglise, de sa doctrine, de son ministère ou de ses sacrements, qui soit capable de renfermer leur signification illimitée, en ce qui concerne la transmission de la grâce rédemptrice de Dieu.

Rappelons-nous ces mots de Goethe :

« Toute théorie, mon ami, est grise,

Mais vert est l'arbre d'or éclatant de la vie. »

Nos plus belles conceptions de l'Eglise sont, par conséquent, des tentatives d'explications et des suggestions plutôt que des notions absolues et définitives. Personne ne s'est assimilé les saints mystères de la rédemption au point d'être dispensé désormais de s'améliorer et de se développer, sous l'influence du Seigneur et sous celle du temps. C'est pourquoi les institutions humaines devraient être étudiées, non seulement dans leurs formes abstraites, mais aussi dans leurs formes concrètes, dans leurs rapports constants avec ceux dont leurs règles ont purifié et ennobli le cœur. Leur activité première ne fut pas hiérarchique ni issue de l'organisation, ni réglée par une sorte de fonctionnarisme. Elle fut engendrée par l'Esprit de Dieu dans l'esprit de l'homme et, quelle que soit la forme extérieure qu'elle revêt, elle est de nature morale et religieuse. De même, la nature de l'Eglise n'est pas régie par son histoire, mais par la vie divine qui l'anime et qui est l'auteur même de cette histoire. Quant à l'autorité de l'Eglise, elle réside dans son aptitude à communiquer librement cette vie pour la régénération de l'humanité.

V

Je ne me hasarderai pas à commenter longuement les discussions auxquelles on s'est livré, soit pour affirmer, soit pour nier que la doctrine catholique était l'inévitable expression des enseignements du Nouveau Testament.

Cependant, il semble apparaître clairement qu'aucune communion historique ou locale n'a jusqu'ici rendu un témoignage exclusif aux vérités rédemptrices de Dieu. Ce témoignage, on le trouvera dans l'accord consenti et fidèle de toutes les Eglises, dans leur volonté de se considérer comme les gardiennes de la tradition universelle de l'Évangile. Le principe du développement inhérent à l'organisme vivant de l'Eglise, explique l'évolution de ses doctrines et de ses sacrements. Dès les origines, les croyants ont fait l'essai de théories nouvelles pour exprimer leur foi, ont formulé la doctrine de la Trinité ont permis à certains d'entre eux de maintenir, pendant 700 ans, sans être expulsés de l'Eglise, la conception « adoptionniste » de la filiation divine du Seigneur et ont abouti à d'autres décisions d'une signification durable. En résumé, la théologie chrétienne fut traitée comme une science vivante, dont aucune notion n'était si parfaite, à ses débuts, qu'il n'y eût rien à y ajouter. Les Apôtres et leurs successeurs reçurent de notre Seigneur le germe de la foi et le noyau d'un système cohérent de croyances ; ce germe et ce noyau vivants devaient être développés selon les puissances qui étaient en eux, sous l'influence illuminatrice du Saint-Esprit.

Nous croyons respectueusement qu'Il nous a conduits ici pour l'accomplissement de Sa volonté. Nous ne voudrions, par conséquent, pas restreindre inutilement notre activité conciliatrice. Elle n'est, à la vérité, déjà que trop limitée, et les avenues qui conduisent à la fédération sont en trop petit nombre pour que nous nous embarrassions d'entraves qui peuvent être facilement évitées. Les bienfaits réciproques que nous pouvons retirer de cette Conférence devraient confirmer cette vérité que l'Eglise a travaillé avec succès, de diverses manières et par divers moyens. Cette Conférence devrait nous enseigner que ceux qui refusent de reconnaître d'autres systèmes que le leur, travaillent sous l'impression erronée que le Saint-Esprit a abandonné Sa mission quand leur système particulier s'est formé. Elle devrait nous montrer que la catholicité devient sectaire quand elle s'emprisonne dans

les limites d'une seule forme de développement de l'Eglise. Elle devrait nous convaincre à nouveau de l'idée qu'il a plu à Dieu de se révéler à plusieurs reprises et de diverses manières, toujours anciennes et toujours nouvelles, les nouvelles n'étant que le développement des anciennes, et les unes et les autres la continuation de Ses intentions rédemptrices. Elle devrait nous conduire à ces hauteurs sereines, où les lignes rigides des systèmes se fondent les unes dans les autres, sans que les croyances soient changées, tandis que la spiritualité et la charité atteignent leur degré d'universalité originelle.

Animés d'une ferme confiance en Celui qui nous a appelés à réaliser Son œuvre dans le monde, nous pouvons mieux comprendre si l'Eglise est une institution absolue ou relative, nous pouvons mieux considérer l'épiscopat comme le centre ancien et essentiel de l'histoire, de la doctrine et de l'œuvre du Christianisme, et concevoir les Saints Sacrements dans un esprit de sympathie compréhensive par opposition à ceux qui sont séparatistes. Les rapports d'une autorité externe et absolue avec le croyant individuel est une question qui demande à être élucidée. Comment la doctrine d'une médiation sacerdotale indispensable, au moyen de prêtres consacrés, peut être adaptée aux besoins religieux de notre époque démocratique, c'est là encore un sujet que, pour ma part, j'aspire à éclaircir. Je fais appel aux confessions religieuses historiques, dont les racines plongent loin et profond dans la conscience religieuse de la race, pour qu'elles nous fassent part de tous les secrets de la Présence du Seigneur dans l'Eglise et dans les sacrements qu'Il a daigné leur révéler. Par-dessus tout, quelques-uns d'entre nous seraient heureux de savoir s'il est possible d'accorder le point de vue de ceux qui cherchent Dieu dans l'homme, comme la Raison divine dans la raison humaine, et le point de vue de ceux qui, tout en admettant que l'homme a été créé à l'image de Dieu, reconnaissent que l'Etre divin est éternel et transcendant.

En vérité, les lumières que cette Conférence peut nous donner sur ces questions et sur d'autres points impor-

tants que soulèvent les conceptions subjectives et objectives de la foi, sont désirées ardemment par un grand nombre d'entre nous, qui abordent ces sujets avec un esprit avide et ouvert. Les idées chères à toutes les confessions doivent converger vers le Seigneur éternellement béni. Quelques-unes d'entre elles sont enrichies par les souvenirs impérissables des Apôtres et des Pères, d'autres par l'enthousiasme religieux du moyen âge, d'autres encore par les mouvements de la Réformation et de la Contre-Réformation, et beaucoup par le Puritanisme et l'Évangélisme, qui ont joué un rôle remarquable dans les Associations ecclésiastiques modernes, spécialement en Grande-Bretagne et en Amérique. Toutes appartiennent au catholicisme, implicitement ou explicitement, au catholicisme qui reconquerra sa signification originelle, intégrale, parce que l'Église est l'Organisme vivant de Dieu, qui doit accomplir les promesses mêmes du Christ, à savoir que les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre Elle, car Elle possède la vie immortelle du Divin lui-même.

DISCOURS DE Mgr ALEXANDER RAFFAY, D. D.,

Evêque de Budapest (Luthérien).

Comme tout individu, toute association particulière d'individus est un organisme vivant qui révèle ses caractères propres dans son origine et les manifestations de sa vie.

Le symbole des Apôtres appelle l'Église une « Communion des saints », c'est-à-dire de croyants. Les premiers fidèles du Christ ont été ces disciples qui lui sont restés dévoués et parmi lesquels il a choisi ses apôtres. L'Église est encore aujourd'hui aussi la communion de ceux qui restent fidèles au Christ et sont prêts à servir en apôtres.

L'Église est née le jour où a été proférée cette parole : « Vous serez mes témoins jusqu'aux extrémités de

la terre » (Actes, 1, 8). Le devoir de l'Eglise est de servir de témoin ; témoin à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur. Mais comme « le royaume de Dieu ne consiste pas en paroles, mais en puissance » (I Cor., IV, 20), ce témoignage n'est pas rendu seulement par la prédication de la parole, il faut encore mettre en valeur ces forces spirituelles qui donnent forme et cohésion à la vie humaine. Car le christianisme devient une nouvelle création par l'action (II Cor., V, 17). Cette force de témoignage d'ordre spirituel agit dans la prédication de la parole, dans la morale et dans la sanctification de la vie (Ephès., IV, 20-32).

L'Eglise est de nature spirituelle. Jésus dit : « Vous recevrez une puissance quand le Saint-Esprit viendra sur vous » (Actes, I, 8). Ce Saint-Esprit agissait dans les apôtres par la foi et pour la foi (Rom., I, 17), afin que les infidèles arrivassent à la foi. Toute violence, toute contrainte répugne à la nature de l'Eglise. Dans la parabole du grand festin, l'expression : « contrains-les d'entrer » (Luc, XVI, 23) ne se rapporte qu'à la persuasion : il s'agit d'une contrainte purement spirituelle. Il est de la nature de l'Eglise qu'elle amène les âmes au Rédempteur. L'âme convertie sanctifie ensuite d'elle-même son corps.

Cette fonction de témoin, cette nature spirituelle de l'Eglise ont pour conséquences qu'elle garde, vis-à-vis des choses extérieures et des doctrines, l'attitude d'un homme vis-à-vis de ses vêtements et de ses paroles. Un vêtement élégant habille bien un homme, un discours clair et convaincant lui donne une dignité réelle, mais vêtements et discours ne changent nullement la valeur et les obligations de son être intérieur. L'Eglise peut modifier les formes extérieures par lesquelles elle exprime la vérité et les formules doctrinales dans lesquelles elle le fait sans changer par là même sa nature, sa vocation et la vérité à laquelle elle s'est vouée. L'Eglise, depuis deux mille ans, nous en fournit une preuve frappante. Jésus a dit, lui aussi : « La vie, n'est-elle pas plus que le vêtement ? »

La nature de l'Eglise est comme celle du miroir : le

miroir a beau être aussi poli, aussi brillant, aussi fini que possible, cela n'empêchera pas la poussière de s'y déposer. La poussière de ce monde, nous la voyons particulièrement dans les transformations des formes d'organisation et des formules doctrinales de l'Eglise. « Ne vous conformez pas à ce monde, mais transformez-vous par le renouvellement de votre entendement, afin de pouvoir éprouver que la volonté de Dieu est bonne, agréable et parfaite ». Le travail ininterrompu, purifiant de l'Esprit divin constitue la Réforme. Il n'y a que l'homme à courte vue qui puisse condamner la réforme, car la nature de l'Eglise exige une incessante Réforme.

Dans l'Eglise, comme dans un organisme vivant, agit la loi du développement. La vie n'est pas qu'une simple existence, mais c'est une activité, donc une possibilité et une obligation de progresser et de se développer. Les forces centrifuges et centripètes qui agissent dans le monde physique sont également à l'œuvre dans l'Eglise. Ces deux forces en lutte l'une contre l'autre sont maintenues dans le monde physique en équilibre par la loi de la gravitation. Dans la vie de l'Eglise, la force centrifuge, soit la force qui engendre les confessions nouvelles et qui nous pousse en avant, et la force centripète, soit la force orthodoxe qui pousse l'Eglise à se figer, sont tenues en équilibre par la fidélité à la parole de Dieu. Une fidélité immuable à l'Evangile est essentielle pour l'Eglise, car la parole éternelle et immuable de Dieu est le fondement unique, le fil conducteur, la barrière et le guide de l'Eglise. « Personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a été posé, à savoir Jésus-Christ ». L'Eglise rassemble et unit, en conformité avec sa nature, ceux qui croient en Christ. Par là même, l'Eglise n'a pas son but en elle-même, elle n'est qu'un moyen et qu'un cadre. L'Eglise est le corps de Christ où habite son esprit. Le corps est composé de membres, aucun des membres n'est indifférent pour l'ensemble. Aucun membre n'a le droit de considérer l'autre comme sans valeur et superflu, car chaque membre individuel a sa fonction spéciale. « Il y a plusieurs dons, mais il n'y a qu'un es-

prit ». En conséquence, l'Eglise ne supporte pas que nous nous jugions les uns les autres. « Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés ». L'Eglise ne supporte pas d'accusations réciproques d'hérésie. « Qui es-tu, toi qui juges le serviteur d'autrui. C'est pour son Seigneur qu'il se tient debout ou qu'il tombe. » « C'est le Seigneur qui me juge. »

D'après sa nature, l'Eglise doit protection aux fidèles et les fidèles ont le même devoir les uns à l'égard des autres. « Qui n'a pas l'esprit du Christ ne lui appartient pas. » « Si nous vivons par l'esprit, marchons aussi selon l'esprit. » Rester fidèle à cette exigence, cela signifie non pas seulement exclure le péché, mais aussi écarter le danger de l'intrusion d'un esprit étranger ou celui de l'effacement ou de l'expulsion de l'esprit de Christ de l'Eglise. L'histoire nous prouve que l'Eglise a toujours été convaincante, forte et victorieuse alors qu'elle conservait l'Esprit vivifiant du Christ, et qu'elle a déchu sitôt qu'elle s'est associée ou identifiée avec un esprit qui n'est pas le sien.

L'Eglise est l'exécutrice d'un ordre divin: aussi sa nature est-elle de servir. Dans l'Eglise, chacun est un serviteur, personne n'est maître, encore moins seigneur. Le seul Maître de l'Eglise, son seul Seigneur, son seul Directeur est Christ lui-même, qui gouverne par sa parole jour après jour. Les fidèles sont tous des sarments de même valeur et pourvus d'une mission identique comme des branches attachées au même cep, à Jésus-Christ. Devant Dieu, il n'y a aucune différence. Dans l'Eglise de Dieu, la hiérarchie n'a pas plus de fondement réel que de justification, car « un seul est votre Maître, votre Père, votre Rabbi : le plus grand parmi vous doit être votre serviteur ! » Dans la communauté des fidèles, il n'y a qu'une distinction entre les frères, celle de la nature différente de la mission et du service puisque tous sont les enfants de Dieu. Mais la nature de l'Eglise admet comme nécessaire la présence de surveillants, d'évêques, chargés de remplir la tâche du sarment plus fort, à savoir soutenir les sarments faibles et les nourrir de la force

de vie qui vient du Christ. Nous sommes responsables non seulement pour nous-mêmes, par amour pour l'Esprit que nous avons reçu, mais aussi pour nos frères que les plus forts parmi nous ont le devoir de soutenir.

Conformément à sa nature, l'Eglise doit être une aide pour ceux qui cherchent et qui aiment Dieu, elle doit les amener à Dieu et les garder en Lui. Son rôle n'est pas celui d'un omnibus, mais celui d'un poteau indicateur. Elle nous montre fidèlement le chemin qui conduit au but. Chacun a le devoir de faire lui-même la route. A personne il ne peut être garanti qu'il arrivera au but. L'Eglise ne connaît pas d'intermédiaires ni la doctrine de propitiation. Jésus lui-même a dit à ce sujet : « Ta foi t'a sauvé. » « Celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé. » « Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie. »

Il est conforme à la nature de l'Eglise que l'esprit agissant en elle manifeste le Christ de plusieurs façons. Dans le cours de l'histoire, l'Eglise a revêtu diverses formes. Cependant l'unité de l'Eglise n'a pas été diminuée par la division confessionnelle. Plusieurs fleurs peuvent croître sur une même plante. L'esprit d'un homme peut survivre à bien des changements physiques. La chose principale est l'unité de l'esprit. Les divisions confessionnelles donnent d'opportunes occasions de se manifester aux diverses tendances individuelles permises par Dieu et qui ont leur valeur psychologique. « Il faut qu'il y ait des sectes parmi vous afin que ceux qui sont approuvés soient reconnus comme tels au milieu de vous. » Mais l'Eglise, en tant que communion des fidèles, les unit tous à quelque communauté historique organisée qu'ils se rattachent. Cette Eglise invisible est la seule Eglise universelle, catholique, qui seule assure le salut ; ses trois formes historiques sont l'Eglise orthodoxe, l'Eglise romaine et la catholicité évangélique.

De tout ce qui a été dit, il résulte que la succession apostolique ne dépend pas de l'imposition des mains, ni d'aucun acte extérieur de culte, ni d'aucune confession de foi. Elle dépend uniquement de l'identité du Saint-

Esprit avec notre vocation et notre mission. Aussi l'effort de notre Conférence pour arriver à l'unité dans la foi et la constitution de l'Eglise est pleinement justifié, pratique et certainement agréable à Dieu. Ce qui a historiquement détourné l'Eglise de la voie normale peut aussi l'y ramener.

Pour accomplir cette tâche, il n'est besoin que d'une foi solide et de l'Esprit du Christ.

DISCOURS DE Mgr L'ÉVÊQUE DE MANCHESTER,

(Anglican).

Nous venons ici pour nous instruire les uns les autres, et, dans ce but, il me semble qu'avant que les Commissions se constituent, nous trouverions tous, dans ces discussions préliminaires, grand avantage à essayer de faire connaître nos opinions particulières sur les points où il peut y avoir des divergences entre certains membres de la Conférence. Nous devons d'abord définir nos divergences avec précision si nous voulons les surmonter. M. le pasteur Parkes S. Cadman, au début de son éloquent discours, a appelé l'Eglise l'organe vivant et divin de la Rédemption du monde, et il a conclu par cette frappante déclaration: « L'Eglise est l'organisme vivant de Dieu, qui doit accomplir les promesses même du Christ, à savoir que les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre Elle, car Elle possède la vie immortelle du Divin lui-même. » Je suppose, d'après le développement de son discours, que l'aspect de notre organisme qui l'intéresse spécialement à ce propos, est celui qui est exprimé par la définition hégélienne: « Un organisme est ce qu'il est en ce qu'il est toujours en train de devenir ce qu'il n'est pas. » Naturellement, le pasteur Cadman, et Hegel avec lui, reconnaîtront que, pour exister, tout organisme particulier doit adopter une structure définie, laquelle pose des limites aux développements qui lui sont pos-

sibles. De plus, la structure d'un organisme est déterminée en grande partie par rapport à ses fonctions. Ceci nous ramène à la description que fait Saint Paul de l'Eglise en tant que Corps du Christ, d'où dérive tout ce que nous pouvons penser de l'Eglise comme organisme. Ce Corps est l'organe de son Esprit, par lequel il accomplit principalement son œuvre. Cette œuvre est, en effet, la Rédemption du monde ; mais cette phrase nécessite aussi une définition, car notre conception de l'Eglise qui doit servir d'instrument pour l'œuvre à accomplir, dépend de notre conception de cette œuvre elle-même. Nous pouvons exprimer ceci de deux façons différentes en apparence. Nous pouvons dire qu'il s'agit d'un ministère de réconciliation par lequel les hommes sont délivrés de la séparation que produit le péché et amenés à cette filialité véritable à l'égard de Dieu, pour laquelle ils ont été créés. Ou bien nous pouvons dire qu'il s'agit de la formation d'une société étroitement unie par les liens d'un amour répondant à celui de Dieu, son Créateur, qui lui apporte rédemption et sanctification et lui donne d'être une image de Son amour. Mais ce ne sont que deux manières d'exprimer une seule chose ; celui qui devient pleinement enfant de Dieu se trouve, par le même acte, devenir membre de la famille de Dieu, et celui qui est amené à la communion avec Dieu est introduit dans la communion de l'amour, car Dieu est amour. Ainsi le salut est toujours, dans sa nature même, social, et nullement individuel dans un sens exclusif. C'est pourquoi Saint Paul aime tant parler de l'Eglise comme de la société au milieu de laquelle toutes les divisions qui existent naturellement parmi les hommes sont surmontées. Les différences de dons et de fonctions subsistent, comme il l'indique par sa comparaison des divers membres dans un seul corps, mais les divisions entendues comme une séparation ou un antagonisme sont abolies : « Il n'y a ni Juifs, ni Gentils » — la plus profonde de toutes les distinctions fondées sur l'histoire religieuse est donc abolie. « Il n'y a ni Grecs ni Juifs » — la plus profonde de toutes les divisions entre les diverses civilisations est abolie.

« Il n'y a ni esclaves ni libres » — la plus profonde de toutes les divisions sociales et économiques est abolie. « Il n'y a ni hommes ni femmes » — la plus profonde de toutes les divisions humaines est abolie. (J'ai, naturellement, réuni ici les textes des Galates et des Colossiens.) Quel est donc le secret de tout ceci ? « Christ est tout et en tous. » Si complètement, qu'à la place de ces groupes séparés, il y a « un seul homme en Christ Jésus ». Tous les hommes et toutes les femmes qui sont membres de Son Eglise sont si profondément possédés par Son Esprit qu'au sens propre du mot ils constituent une seule personne, et que cette personne est le Christ. Ceci est un glorieux corollaire de la promesse même du Seigneur, que là où deux ou trois sont assemblés en Son nom, là se trouvera, non pas seulement une foule ou un groupe, au sens psychologique et technique du terme, qui surestime toujours le total des unités individuelles qui les composent, mais le Seigneur en personne.

Saint Paul voit donc « Un seul homme en Christ Jésus » qui est aussi « le Corps de Christ » se rapprochant d'une perfection qui n'est pas encore révélée. C'est seulement lorsque toutes les races seront converties et sanctifiées, seulement lorsque le Christ pourra vivre et agir dans toute l'humanité avec toutes ses énergies diverses que nous verrons « la mesure de la pleine stature de Christ » — et ce qu'Il est en Lui-même et tout ce qu'il peut être et faire pour nous.

Cette vision enflamme nos cœurs. Mais viennent maintenant les difficultés. Aux temps apostoliques, personne ne s'appelait chrétien sans une intense conviction. Il n'y avait pas à craindre une multitude d'adhérents tièdes, et il n'y avait pas de sérieuses menaces de discordes pouvant mettre l'Eglise en pièces, bien que ce qui se passait à Corinthe montrât déjà que cela n'était pas impossible. En somme, l'impopularité et la persécution tendaient à débarrasser l'Eglise de ses membres indifférents et à la maintenir dans l'unité ; il est vrai que, par ailleurs, l'esprit de l'Eglise peut en souffrir en devenant dur et peu sympathique. Je crois que ce qu'il y avait de

désagréable chez les pharisiens était dû, en grande partie, à Antiochus Epiphane, et que certaines clauses de la bulle « Quicumque Vult » étaient indirectement l'œuvre de Goths unitaires. Nous ne pouvons compter sur la persécution pour que l'Eglise reste fidèle à son message central ou conserve son unité. A l'heure actuelle, toutes les tendances vont vers l'unité. L'individualisme du commencement et de la moitié du xix^e siècle est mort. Le collectivisme sous une forme ou sous une autre envahit tout. De toutes parts, nous trouvons une disposition à passer légèrement sur les divergences (à part celles de classes et de races) et à insister sur les points d'accord. Cette situation est favorable à notre tâche, mais elle est aussi pleine de périls, car il est certain, autant que les choses humaines peuvent l'être, que le balancier, au bout d'un certain temps, reviendra en arrière et que les tendances divergentes reparaîtront au premier plan. La forme d'unité que nous nous efforçons d'atteindre doit être déterminée, en tenant compte de l'usure à laquelle l'unité sera exposée. Il convient que les aspirations à l'unité chrétienne trouvent leur expression, quand le mouvement général de pensées et de sentiments va vers l'unité. Mais il est essentiel de donner à l'unité une forme qui puisse atténuer et amortir la tendance à la division, lorsque celle-ci vient à prévaloir de nouveau.

Naturellement, ceci ne veut pas dire que l'unité doive être rigide et sans élasticité, moins encore qu'elle doive s'exprimer par l'uniformité ; rien ne pourrait mieux préparer sa prochaine destruction. Elle doit être élastique, elle doit délibérément comprendre et accueillir une riche diversité, afin que tous ceux qui n'ont pas perdu l'esprit de tolérance puissent y trouver place. Si certains s'en vont, non parce qu'il n'y a pas de place pour eux à l'intérieur, mais parce qu'il y a place aussi pour un trop grand nombre d'autres, aucun système d'unité ne pourrait les retenir, mais nous devons avoir pour but de garder tous ceux qui professent une même foi et une même confiance en notre unique Seigneur.

Il y a évidemment un danger, c'est que l'Eglise de-

vienne une société d'hommes de bonne volonté et perde toute puissance en perdant toute individualité ; ce qui est nécessaire, pour prévenir à l'heure actuelle ce danger, et celui de nouvelles séparations à l'avenir, est que les chrétiens soient d'accord sur certains principes constitutifs de l'Eglise et essentiels à son existence ; en première ligne, la doctrine de Dieu. Celle-ci était hier l'objet de nos réflexions, mais l'accord sur ce point ne nous donne pas une unité d'ensemble, à moins que nous ne puissions accepter de différer sur tous les autres points, y compris le ministère et les Sacrements ; quant à moi, je suis persuadé qu'un arrangement de ce genre, en ce qui concerne le ministère et les Sacrements, serait le moyen de provoquer une séparation, presque aussitôt après que nous aurions établi l'union sur cette base.

En effet, l'unité que nous recherchons est une unité qui unit effectivement, dans une communion fraternelle, ceux qui naturellement inclinent à ne pas s'entendre. Il n'était pas besoin d'une incarnation de Dieu pour apprendre aux hommes à aimer leurs amis ; nous n'avons pas encore appris à obéir à son commandement d'aimer nos ennemis. Ce n'est nullement un miracle de la grâce, lorsque les évangéliques adorent ensemble en bonne harmonie ou lorsque les catholiques font de même. Des différences d'organisation fondées sur des différences de tempérament, de goûts ou de traditions sont de véritables offenses à la destination même de l'Eglise. Ces différences sont le type même des divisions que l'Eglise a pour but d'effacer. Une unité qui ne serait qu'une fédération d'éléments dissemblables me semblerait trahir la cause même pour laquelle l'unité est vraiment désirable.

Ici, la plupart d'entre nous devrions avoir un sentiment de culpabilité. Certainement, l'Eglise d'Angleterre, pour laquelle seule je puis parler en connaissance de cause, est bien loin de réussir parfaitement à unir en une vivante fraternité toutes les personnes de traditions et de tempéraments différents qu'elle rassemble. Mais elle fait des progrès ; les tendances vers la synthèse sont plus fortes que celles de l'exclusivisme mutuel.

Où trouverons-nous en fait le principe de cohésion sur lequel nous pourrions compter, lorsque de nouveau l'on tendra vers les séparations à cause d'opinions différentes? Il y a la doctrine de Dieu fondée sur les Ecritures et formulée dans les confessions de foi historiques. Nous en avons parlé hier. Je mentionnerai trois autres principes dont la combinaison serait, je crois, efficace, mais qui, pris séparément, seraient, je le crois aussi, insuffisants. Il y a d'abord les Sacrements dont nous parlerons plus tard, ensuite il y a le Ministère, dont un des aspects trouve naturellement sa place ici ; le troisième est la relation vivante de l'Eglise avec le Christ lui-même. Au sujet du Ministère, certains nous disent que le livre des Actes montre les Apôtres comme le noyau de l'Eglise, autour duquel l'ensemble des croyants était groupé. Quelques-uns disent que le groupe des croyants était le noyau initial, et que c'est lui qui a confié l'autorité aux Apôtres. Je crois qu'aucun de ces points de vue n'est exact, mais que chacun est admissible, parce que la vérité, en quelque mesure, les inclut tous deux. Il me semble, d'après les textes, que lorsque la présence physique du Seigneur eût été retirée, on trouva comme fruit de Son ministère une société, dans laquelle l'Apostolat était la forme reconnue de l'autorité. Aucun des deux éléments n'est antérieur à l'autre; chacun reçoit de l'autre sa significative importance. Mais le fait positif est celui d'une Eglise apostolique. Certaines mesures, tout au moins, furent prises pour assurer une succession apostolique; c'est pourquoi je ne m'intéresse jamais beaucoup aux affirmations de succession apostolique, lorsqu'il n'y a pas de groupe continu de croyants; mais je suis persuadé qu'un groupe de croyants, qui ne possède aucun ministère appuyé sur la succession apostolique, a laissé se perdre quelque chose dont la valeur est réelle. Car notre communion ne doit pas être seulement avec nos contemporains, mais avec les Saints des générations passées, et, par l'espérance, aussi avec les Saints qui ne sont pas encore nés. C'est une communion dans les choses éternelles. L'Assemblée, au milieu de laquelle nous adorons

quand nous élevons nos cœurs au Seigneur, ne se réduit pas aux quelques personnes qui se trouvent dans le même bâtiment, ni à ceux qui vivent sur la terre au même moment. Ce sont aussi les anges, les archanges et toute l'armée des cieux. C'est pourquoi un ministère plus fructueux que celui de la succession apostolique dans des tâches immédiates (si nous pouvions l'imaginer), serait dépourvu de la valeur même qui appartient à cette succession en vertu de son caractère historique. Nous ne pouvons aujourd'hui faire qu'aucun autre ordre soit l'ordre historique. En tant que symbole extérieur de communion, à travers les océans et à travers les siècles, l'ordre historique du ministère est un instrument puissant, mais non tout puissant, évidemment, de l'unité. Puisque aucun autre ordre ne peut avoir exactement cette qualification, l'ordre historique appartient nécessairement à l'expression de cette unité qui est l'héritage inaliénable de l'Eglise, comprise comme totalité de ceux qui reconnaissent en Jésus-Christ leur Sauveur, leur Seigneur et leur Dieu.

En tout cas, il est essentiel de reconnaître que la primitive Eglise n'a conservé aucun souvenir d'un moment précis où les disciples du Christ se seraient réunis pour constituer l'Eglise comme société organisée. L'organisation de l'Eglise s'y trouvait en germe dès le début. Ce n'est pas une combinaison humaine, c'est la continuation de cette irruption divine dans l'histoire humaine que nous appelons l'incarnation; et ceci a une valeur pratique, car, en acceptant le principe d'une société qui nous est ainsi donné, ce qui est tout autre chose que d'en façonner une à notre convenance, nous avons une protection contre le pélagianisme, la plus odieuse, la plus désastreuse, et, à notre époque, la plus répandue des hérésies.

J'en viens au troisième et dernier principe d'unité : la relation de l'Eglise avec Jésus-Christ. L'Eglise est Son corps. La société actuelle des croyants n'est qualifiée pour être appelée l'Eglise qu'autant qu'elle est un organisme animé par Son Esprit, agissant sous la dépendance immédiate et parfaite de Sa volonté. Là est la base de

l'unité de l'Eglise, parce que là est la source de sa vie. Cette base ne sera jamais suffisante, car de même que nous sommes d'abord des nouveau-nés et n'atteignons la maturité que par une lente croissance, il y aura toujours, même dans une Eglise parfaite, des membres dont la consécration est encore imparfaite et qui ont besoin d'appuis extérieurs. Pour toutes nos individualités très imparfaites, ces appuis sont tout à fait nécessaires; néanmoins ce n'est pas en eux que repose l'unité de l'Eglise, ni dans la Confession de foi, les Sacrements ou le Ministère. Ce ne sont là que des modes ou des expressions de son unité et des moyens de la maintenir dans l'expérience des hommes. L'Unité est fondée sur Notre Seigneur. Il se peut que le résultat final de cette Conférence soit de nous apprendre à tous, d'une manière nouvelle, la nécessité d'une éducation religieuse personnelle et plus profonde pour nous-mêmes et pour tous les membres de nos diverses dénominations, comme condition primordiale à remplir avant que l'unité primitive de l'Eglise puisse être restaurée.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR FERNAND MENEGOUZ,
de l'Université de Strasbourg (Luthérien).

Nous sommes certainement d'accord pour écarter deux conceptions de la nature de l'Eglise, celle qui identifie tel corps ecclésiastique particulier avec le « Royaume de Dieu », et celle qui sépare radicalement l'Eglise dite invisible de l'Eglise visible.

En opposition avec ces deux doctrines, il importe, semble-t-il, de prendre pour point de départ de la réflexion théologique sur le sujet qui nous occupe, *l'unité de l'Eglise en tant qu'organisme psycho-physique dont l'ensemble se déploie spontanément en une riche floraison de groupements religieux nettement individualisés*. L'Eglise, c'est, dans la réalité de notre existence terrestre, la totalité des diverses dénominations qui se réclament du nom de Jésus-Christ, en tant que sphère où souffle

le « Pneuma » divin, agent de l'œuvre de la rédemption parmi les hommes; bref, l'Eglise, c'est le « Corps du Christ » animé par l'Esprit-Saint.

Partant de cette base solide, on pourra, pensons-nous, faire aujourd'hui un pas de plus dans une direction nouvelle. Appliquons à l'Eglise, si vous le voulez bien, la distinction, communément admise à l'heure présente, entre *esprit inconscient* et *esprit conscient*. Différencions la vie profonde de l'Eglise une et indivise en parages conscients et parages inconscients ou à demi conscients. Faisons-le en nous inspirant du passage de la première épître aux Corinthiens, chap. II, v. 6-16, dans lequel l'apôtre Paul présente la véritable charte tant de la théorie de la connaissance religieuse en général, que de la doctrine, plus particulière, de la *connaissance de l'Eglise par elle-même* ; et il est permis d'espérer que nous ferons quelques progrès dans l'intelligence du grave problème qui nous tient ici en haleine.

Quel est, en effet, le propre de l'esprit ? C'est de « se connaître » en passant de l'inconscience à la conscience de lui-même. Le propre, par conséquent, de l'Esprit de l'Eglise — en lequel l'Esprit de Dieu et du Christ besogne perpétuellement — c'est de s'élever du subconscient à une conscience toujours plus claire et toujours plus adéquate des *intentions de Dieu révélées par les intentions de Jésus-Christ*. Toute la vie, toute la tradition de l'Eglise, mais qu'est-elle, sinon un appel incessant du « Pneuma » du Christ pour faire passer l'âme de la chrétienté de l'inconscience à la conscience, c'est-à-dire à une connaissance toujours plus complète des desseins de Dieu à l'égard du monde, à une participation toujours plus entière de l'esprit des hommes à la conscience que l'Esprit de Dieu possède de lui-même ? L'Eglise n'est-elle pas faite, normalement, pour « croître à tous égards en Jésus-Christ, son chef » (Ephésiens, IV, 15) ?

Il est, on le sait, des membres de l'Eglise une et réelle qui demeurent provisoirement dans un état d'inconscience ou de demi-conscience religieuse. Ce sont, d'abord, les enfants; ensuite ces « indifférents » ou « cœurs endur-

cis » que l'Eglise se plaint de traîner comme un poids mort et qui sont tout simplement ceux d'entre les participants de la communauté du Christ qui n'ont pas encore discerné et rendu agissant en eux l'idéal de la vie chrétienne ; puis encore ceux qu'on appelait autrefois les « hérétiques », à savoir ceux qui, ou bien se laissent séparer du courant de vie du « Pneuma » par une philosophie étrangère, ou bien, demeurant dans un contact effectif avec ce « Pneuma », ne distinguent pas encore, avec leur intelligence, les véritables réalités spirituelles sur lesquelles reposent leurs certitudes ; enfin, ceux qui, défiant pratiquement la société religieuse particulière à laquelle ils se rattachent, et substituant de fait l'autorité de leur Eglise à l'autorité de Dieu, se nourrissent moins de la conscience infiniment riche de l'authentique Christ-Esprit de la primitive tradition que de la conscience relativement étroite et sectaire d'un corps ecclésiastique spécial faisant de son triomphe, à lui, et à lui seul, la vraie fin de l'histoire du genre humain.

Mais tous ne sont-ils pas, pour des raisons diverses, « candidats » à une toujours plus large et plus profonde conscience chrétienne, et les diverses activités de l'Eglise, quelles qu'elles soient — instruction religieuse, édification publique et privée, évangélisation, œuvres de prophylaxie ou de guérison sociales, recherches théologiques — ne sont-elles pas autant de tentatives pour faire passer l'esprit de l'Eglise, de l'inconscience à la conscience, et lui assurer ainsi une extension continue de son champ visuel ? Nous faire *prendre conscience* de la *grâce* qui nous est dispensée d'avoir été implantés, dès notre naissance et sans aucun mérite de notre part, dans la famille des enfants de Dieu, et nous faire *prendre conscience*, toujours plus nettement, de ces *intentions divines* qui demeurent à jamais les mêmes, mais réclament d'âge en âge de nouveaux programmes d'action pour résoudre les *problèmes nouveaux* que découvre, sans cesse également, la conscience chrétienne — n'est-ce pas là le point de départ de toute œuvre de Dieu dans l'Eglise et par

l'Eglise? Et si, aujourd'hui, nous sommes rassemblés ici pour, premièrement, reconnaître la vraie nature de l'Eglise, n'y a-t-il pas tout juste là un fait remarquable qui vient confirmer ce que nous disions? La réunion de cette Conférence ne prouve-t-elle pas qu'en effet sous l'action mystérieuse de l'Esprit du Christ, le rayon de la claire conscience chrétienne s'est, dans les derniers temps, magnifiquement étendu?

Evidemment, nous prenons conscience aussi, en sus de la diversité des charismes faits pour se compléter, d'une *divergence* constitutive, voulue de Dieu et probablement irréductible entre les âmes religieuses. Alors que les unes tendent à pourvoir la présence divine de *visibilité* (dans la lettre des Saintes Ecritures et des Confessions de foi, dans les éléments de l'Eucharistie et dans la personne des ministres dûment consacrés pour l'enseignement religieux et le service liturgique), les autres maintiennent strictement la croyance à la présence *invisible* et toute spirituelle de Dieu et du Christ, laquelle demeure distincte, en principe, de ses diverses représentations sensibles. Pourtant, en prenant conscience de cette opposition entre deux types religieux, à laquelle semblent se ramener la plupart des questions litigieuses entre chrétiens, les membres de l'Eglise une et réelle ne le font que pour la surmonter, en l'acceptant humblement dans un esprit de respect, de support et d'amour fraternel. Car, en même temps, nous avons pris conscience — enfin! — de notre *union profonde* en Jésus-Christ, notre unique Seigneur. Nous étions unis en lui et nous ne le savions pas! Mais, par la grâce de Dieu, nous le savons maintenant et, le sachant, nous ne pouvons faire autrement que de chercher à donner à cette union une expression tangible. Or, pour atteindre ce but, pour reconstituer dans le concret le « corps » jusqu'ici « déchiré » du Christ, et pour manifester, au sein du monde sensible, l'imprescriptible désir d'unification spirituelle propre, en vertu de sa nature même, à l'Eglise de Jésus-Christ, le moyen qui s'impose tout à la fois comme le premier et le plus sûr, c'est, en réponse aux illumina-

tions de la conscience chrétienne par l'Esprit-Saint, la *prière, l'intercession commune*. C'est en intercédant pour les siens que Jésus-Christ a bâti l'Eglise, et l'Eglise, en priant, consciente de sa mission incomparable, pour sa propre restauration et le salut de l'humanité, fera le premier pas, bientôt suivi d'autres, c'est-à-dire suivi par l'action, dans la voie de l'accomplissement de l'œuvre de son divin Fondateur.

DISCOURS DE M. LE PASTEUR WORKMAN, D. D.,

Principal de Westminster Collège à Londres (Méthodiste).

Permettez-moi de vous définir le point de vue auquel je vais me placer. Dans toute discussion, nous ne devons pas oublier qu'une Eglise comporte nécessairement une confession de foi, une communauté chrétienne et une certaine forme de ministère. Ce ne sont pas des accidents; ce sont des éléments essentiels. Autant de sujets qui seront traités dans d'autres séances; néanmoins, nous devons toujours les garder présents à l'esprit. Une confession de foi vivante est le roc sur lequel l'Eglise est bâtie; une communion fraternelle est la conséquence inévitable de la prédication de l'Evangile, tandis que le ministère ou le service d'autrui est l'un des privilèges auxquels le Christ lui-même a appelé ses disciples. Je ne dirai rien non plus des Sacrements, bien que ceux-ci ne puissent être loin de nos pensées; lorsque nous laissons de côté ces caractères principaux de l'Eglise, toute la discussion devient quelque peu abstraite.

Il faut donc nous demander quelle est l'idée primordiale qui se trouve à la racine de ce concept primaire et qui en constitue la réalité; sans jamais oublier que ce concept est toujours associé à l'idée d'une confession de foi et d'une communauté vivante. Je trouve cette réalité dans la vie, une vie divine dans son origine et dans sa fin. L'Eglise n'est ni une enveloppe flottante, ni un vêtement qui s'étend en vagues replis autour de ses membres; ce

n'est pas non plus l'ensemble des fidèles, qu'il s'agisse de la « *militia Christi* » ou de l'« *universitas viatorum* », une association de voyageurs, idée que nous voyons surgir à différentes époques; encore moins l'Eglise est-elle l'association de ses ministres; elle n'est pas non plus avant tout l'instrument pour la profession d'une foi. L'Eglise est un organisme vivant, doué d'une vie comparable à celle de tout autre organisme, avec ses lois de croissance et de recul, plus vastes seulement, plus riches et plus pleines — car c'est un organisme animé par la vie divine, et qui possède une âme supérieure où nous découvrons l'œuvre du Saint-Esprit Lui-même. Je vous proposerai de partir de ce point: mettons l'accent sur la vie; dans toutes nos réflexions, la pensée dominante doit être celle d'un organisme vivant, donnant une valeur et une vie propre à chacun de ses membres, un organisme où nous trouvons un trait particulier que ne présente aucun autre organisme: son caractère éternel et la majesté de sa continuité; les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir contre lui.

En d'autres termes, il y a deux aspects principaux sous lesquels nous pouvons considérer l'Eglise, l'un est statique, l'autre est dynamique. Ceci, naturellement, n'a rien d'exclusif. Un point de vue dynamique sans éléments statiques, cela signifie : explosion ; statique sans éléments dynamiques, annonce la fossilisation. Les Eglises les plus statiques elles-mêmes doivent comprendre qu'il faut quelque chose de plus ; Rome trouve ce plus dans une théorie du développement. Les formes purement statiques du protestantisme sont chassées hors de leurs retranchements par les obus de la haute critique. Tout organisme statique, s'il doit vivre, doit renfermer quelque dynamisme; tout dynamisme qui ne veut pas, telle une queue de comète, se perdre dans la nébulosité et l'inutilité, doit prendre garde et conserver un équilibre statique. Mais, sous cette réserve, je désire défendre ici la conception dynamique de l'Eglise, qui est celle où nous trouverons le mieux nos chemins d'approche vers la Réunion.

Quels sont les résultats de cette conception de l'Eglise? D'abord la foi, telle qu'elle s'exprime dans un symbole ou une formule, n'est plus rigide et cesse d'être la base unique. Les confessions de foi auront elles-mêmes une croissance, celle de la vie. L'ancienne formule de Vincent de Lérins, « *Quod ab omnibus, quod semper, quod ubique* », fait place à cette conception d'une croissance ; comme dans toute croissance, il y aura continuité de la sève divine, mais aussi des modifications provenant du développement des branches et de leur structure, et adaptation nouvelle à un milieu nouveau, tandis que le genre, l'espèce, restent les mêmes. La confession de foi est une manifestation de la vie divine, immanente, de l'Eglise; une vie qui se déploie comme se déploient les siècles, qui sont une autre manifestation de la même immanence. La confession de foi n'est pas la base fixe et immuable de cette vie, elle en est le résultat; la confession de foi est ainsi l'expression d'une expérience vivante qui change peu à peu avec le développement de cette expérience. Toutes les confessions de foi sont des essais, bien pauvres sous leur meilleure forme, tendant à exprimer, en une phrase, quelque grand fait de l'expérience spirituelle. En eux-mêmes et séparés de cette expérience, ils ne nous révèlent pas la réalité de même que la formule chimique de l'eau ne peut nous donner la vision de la beauté du lac qui s'étend à nos pieds. Nous parlons de Nicée. La lutte entre Athanase et Arius n'était pas une question de logique, une simple dispute sur un iota grec. Les hommes qui formulèrent la confession de foi avaient passé par les persécutions de Dioclétien, et, au milieu de la fournaise ardente, ils avaient vu à leurs côtés quelqu'un de semblable au Fils de l'Homme.

La vieille garde n'oublie pas facilement son empereur. Les martyrs ne pouvaient absolument rien abandonner de la gloire du Christ par lequel ils avaient vaincu. La logique peut avoir été du côté d'Arius, mais la vie et l'expérience étaient du côté d'Athanase. Nous pourrions fournir d'autres illustrations de la base dynamique de toute confession de foi, mais le temps dont

nous disposons l'interdit. Ce que je désire mettre en lumière est ceci : c'est la vie, non la confession de foi, qui doit être à la base de notre Conception de l'Eglise, tout autant que la confession de foi, dans son emprise sur les âmes et l'intelligence des hommes, doit être l'expression des faits dans la vie et l'expérience de l'époque. Comprenez-moi bien. Il y a une continuité de vie qui nous relie à nos ancêtres d'il y a deux, trois ou quatre mille ans peut-être, les habitants lacustres de la Suisse préhistorique ; cependant, l'élément principal n'est pas la continuité, si précieuse qu'elle soit, mais le fait de la vie, dans les temps actuels, avec ses expériences et ses possibilités infiniment plus riches. De même dans l'Eglise de Dieu. C'est l'expérience d'aujourd'hui, dirigée, cela va sans dire, par la continuité avec le passé, une expérience plus riche, plus pleine, et qui peut avoir de plus grandes ambitions : celles d'amener un monde plus grand en contact avec Dieu et de voir Dieu à l'œuvre dans ce monde plus grand encore de la vie et de la pensée ; c'est cette expérience qui véritablement doit nous déterminer dans tous nos efforts vers la réunion.

L'Eglise est plus qu'une institution. Les institutions passent, l'Eglise de Dieu demeure. Sa vie revêt sans cesse de nouvelles formes, dans lesquelles l'Eglise peut se retrouver elle-même. Alors que l'Evêque Brent nous faisait entendre son magnifique sermon dans la Cathédrale, mes pensées se portaient vers une autre cérémonie dans la même Cathédrale, alors que Rodolphe de Habsbourg était présent à son inauguration. Le Saint-Empire Romain a passé, l'Eglise médiévale, telle qu'on la connaissait alors, a aussi passé. Mais il est quelque chose qui n'a point passé : le pouvoir de ceux qui ont le cœur pur d'avoir une vision de ce qui est éternel et de jouir de la présence réelle du Christ ; c'est dans la vie que nous découvrons la continuité la plus véritable, une vie qui est plus profonde, plus riche qu'aucune institution, et qui donne à chaque institution son sens et sa valeur.

Considérer l'Eglise du point de vue de la vie, c'est encore reconnaître la place qui convient dans l'Eglise au

Saint-Esprit; ce n'est que difficilement que la théologie peut conserver cette place au Saint-Esprit dans une Eglise dont les institutions et les symboles sont rigides. Plus les sacramentaires exaltent la présence réelle du Christ ou traitent la Bible et les symboles comme la parole de Dieu définitive pour tous les temps, plus il est difficile de donner une pleine expression à l'œuvre du Saint-Esprit, si ce n'est dans son action purement individualiste. Mais si nous exaltons la vie, alors l'Esprit est la vie; il conduit l'Eglise vivante dans toute la vérité; nous obtenons une unité, un plan sous-jacent à tous les développements de l'activité de l'Eglise, un but vers lequel nous sommes divinement conduits, une synthèse possible de toutes les connaissances nouvelles, dans une foi toujours plus étendue et plus riche.

Considérer l'Eglise du point de vue de la vie, c'est aussi faire place à la variété infinie des manifestations de cette vie. La vie sans changements est morte. Ceci paraît un truisme; mais combien l'histoire aurait été différente si cette vérité avait été admise. La variété infinie de la vie dans l'Eglise chrétienne: l'ermite, le moine, le frère, le mystique, le Puritain, le Quaker, le Méthodiste, l'Anglican, le Romain, l'Orthodoxe, autant de manifestations différentes de la même vie divine. Si l'Eglise s'était comprise elle-même comme une vie, quelles angoisses de l'âme, quels schismes et quelles divisions, quels gaspillages d'occasions propices auraient pu être évités. Nous ne découvrirons notre unité que lorsque nous discernons que nos variations, sauf en ce qui n'a été qu'une mode ou qu'un moment, ont toutes apporté leur contribution au total d'une même vie. Les institutions, les formes, les symboles, pour valables et nécessaires qu'ils soient, paraîtront alors tous secondaires devant la persuasion que là où est le Christ, là est l'Eglise. « Le Maître est-il avec nous? » telle sera l'épreuve suprême de nos divisions; le fait qu'Il est avec nous, tel sera le lien de notre unité.

La séance est levée à midi 30.

VENDREDI APRÈS-MIDI 5 AOUT

La séance s'ouvre par un culte, à 16 heures, sous la présidence de M. le pasteur GARVIE. La discussion du sujet III : la Nature de l'Eglise, est introduite par M. le professeur SIEGMUND-SCHULTZE.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR SIEGMUND-SCHULTZE,

Université de Berlin (Luthérien évangélique).

Les orateurs de l'après-midi, dans leurs dix minutes, ont pour tâche de résumer les opinions. Ce n'est point facile en ce qui concerne les idées exprimées aujourd'hui au sujet de l'Eglise, surtout si je ne dois tenir compte que de ce qui pourrait être propre à former une base d'entente.

En essayant de formuler quelques thèses qui pourraient être prises comme base, je dois commencer par une remarque générale. Je ne crois pas qu'il soit possible d'exprimer la vérité touchant un organisme comme l'Eglise, qui est à la fois corporel et spirituel, sous forme de thèses logiques dont chacune peut être contredite par une antithèse. La vérité sera mieux traduite sous forme de propositions contrastées. De même qu'en Christ lui-même il y a contraste entre sa nature divine et sa nature humaine, il y a dans l'essence de l'Eglise contraste entre sa fondation divine et la communauté humaine. Je voudrais, pour cette raison, présenter une série de deux thèses doubles, montrant d'un côté l'origine divine de l'Eglise, de l'autre côté son aspect humain et social, et faire voir que la vérité se trouve dans une fusion de ces deux aspects.

L'Eglise est, d'une part, ce que nous connaissons sur la terre de plus élevé. Elle est en relation étroite avec Jésus-Christ. Elle est le « Corpus Mysticum Christi », le corps de Jésus-Christ.

D'autre part, l'Eglise n'est pas une institution séparée de ses membres ; elle n'est ni au-dessus, ni au-delà des hommes que Jésus a appelés ; mais elle s'identifie avec eux, elle embrasse donc tous ceux qui sont devenus des croyants en Christ.

Il ne peut y avoir qu'un Corps de Christ, comme il n'y a qu'un esprit de Jésus, qui gouverne le corps.

Le mot « Corps de Christ » implique, d'autre part, l'existence de beaucoup de membres qui sont gouvernés par cet Esprit. Par là nous exprimons non seulement la différence des membres, mais aussi celle des fonctions qui leur sont confiées. Le but de l'Eglise ne peut pas être d'uniformiser ses membres ; l'unité dans la diversité est plutôt une loi de son existence.

L'Eglise est universelle parce qu'elle est destinée à tous les hommes.

D'autre part, le fait que la communauté de Jésus est divisée, implique la nécessité du devoir de travailler à l'union, comme aussi la responsabilité de tous les membres de l'Eglise les uns envers les autres, et la suppression de toutes frontières à l'amour du prochain.

L'Eglise est sainte parce que la révélation de Dieu lui a été confiée. Sa continuité, depuis la mission des apôtres envoyés par Jésus jusqu'à notre temps, est donc un caractère essentiel de l'Eglise.

D'autre part, la vérité trouve son expression non dans une autorité transmise officiellement, mais dans la sanctification qui vivifie l'Eglise. Aucun apôtre, aucun Concile n'est garanti contre l'erreur. La communauté seule, qui se laisse guider par l'Esprit, est conduite dans toute la vérité. Cela vaut pour l'Eglise particulière, mais cela vaut aussi pour l'Eglise dans son ensemble, pour les Synodes œcuméniques.

Le corps du Christ porte les « stigmates du Christ ». L'Eglise est, dans le siècle présent, une Eglise souffrante et non une Eglise triomphante. La résurrection doit être précédée par la Croix. Mais l'Eglise triomphante est en relation étroite avec l'Eglise terrestre.

La communauté est plus que l'individu. Vis-à-vis de

l'individualisme qui attribue l'inspiration à l'individu seul, il faut reconnaître que les puissances supérieures sont à la disposition de la société dans son ensemble. Là où deux ou trois sont assemblés au nom de Jésus, Il est au milieu d'eux.

Ces antithèses où s'expriment les contrastes entre la mission divine et les réalisations humaines de l'Eglise sont, en fait, si étroitement liées les unes aux autres qu'elles pourraient constituer la base d'un effort vers l'unité.

DISCOURS DE MGR STEPHAN,

Archevêque de Sofia (Orthodoxe).

L'Eglise (réunion d'hommes invités, appelés) est la société des fidèles qui possèdent la vraie foi en Dieu triple et un, dans tous les lieux, dans tous les temps et tous les peuples, la société des membres qui ont reçu le baptême en Jésus-Christ, par qui ils ont été appelés (directement ou par les Saints Apôtres), qui suivent Son enseignement salutaire et se réclament de Lui, et par Lui sont étroitement unis, vivifiés et conduits vers la vie éternelle visiblement par la grâce agissante du Saint-Esprit.

Mais le mot « Eglise » a une signification plus large. Avant tout, Eglise signifie la totalité de tous les êtres raisonnables et libres, réunis « en Jésus-Christ comme dans le Chef, tant ceux qui sont dans le ciel que ceux qui sont sur la terre » (Ephésiens, I, 10, 20, 23). Après la chute de l'homme, le céleste et le terrestre ont été séparés. Mais avec la venue de Jésus-Christ, cette division disparaît : par Lui tout se réunit.

Le premier trait caractéristique qui distingue l'Eglise chrétienne, est l'unité de ses membres; elle doit être une société étroitement unie. En quittant ce monde, le Sauveur a terminé son entretien avec ses Apôtres par une prière pour Son Eglise nouvellement érigée (Jean, chap.

XVII). L'objet de cette prière est que Dieu le Père donne aux fidèles de Jésus-Christ l'union dans la foi et dans l'amour mutuel, union qui s'élève jusqu'à l'union avec Dieu lui-même, « afin qu'ils soient un, tous ensemble ; comme vous, mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous ; qu'ils soient de même un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. Mon Père, je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi ; afin qu'ils contemplent ma gloire que vous m'avez donnée ». Ainsi, le Sauveur prie pour toute Son Eglise, pour sa marche de perfection en perfection, de la foi vers l'union avec Dieu, et de cette foi et par cette foi, vers la gloire du Fils et de Dieu. Ce n'est pas seulement une prière pour l'union des fidèles entre eux, c'est une prière pour l'union de toute l'Eglise avec Son Chef, Jésus-Christ, et par Lui avec Dieu, dans la gloire éternelle et l'amour du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Atteindre la gloire du Fils et de Dieu, c'est atteindre ce but sublime et prédestiné pour lequel l'homme a été créé par Dieu. Et Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance » (Genèse, I, 26). « Lorsque Dieu créa l'homme, Dieu le fit à sa ressemblance » (Genèse, V, 2).

La ressemblance à Dieu, l'assimilation à Dieu, c'est la haute prédestination de l'homme. « Dieu s'est fait homme, dit Saint Athanase d'Alexandrie, pour que nous, hommes, devenions divins. C'est la signification de la Sagesse de Dieu, renfermée dans son mystère, cette Sagesse cachée qu'il avait prédestinée et préparée avant tous les siècles pour notre gloire » (1 Corinthiens, II, 7).

Cette fin cependant ne peut pas être atteinte par l'orgueil, l'impiété et la séparation de Dieu, ni par la voie de la violence et de l'usurpation, dans laquelle le mal a conduit nos ancêtres (Genèse, III, 4-5), mais par la voie indiquée et suivie par le Sauveur, par le recueillement, la foi et l'étroite union avec Dieu. Et cette étroite union des fidèles sur la terre dans un organisme spirituel — l'Eglise — est, selon les paroles du Sauveur, si glorieuse

qu'en la contemplant, le monde, même le plus incroyant et le plus hostile à l'œuvre de Jésus-Christ, s'approchera progressivement du Sauveur et finira par croire en Jésus-Christ comme au Messie envoyé par Dieu : « Qu'ils soient un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé » (Jean, XVII, 21). L'infidèle, selon les paroles de Saint Paul, lorsqu'il verra cette glorieuse chose : l'unité, l'harmonie, la convenance et l'ordre de l'Eglise chrétienne, « se prosternant le visage contre terre, adorera Dieu » et déclarera que « Dieu est véritablement parmi les chrétiens » (I Corinthiens, XIV, 25).

On doit souligner tout particulièrement le fait que, dans Sa prière pour l'Eglise, le Chef, celui qui donne la perfection de la foi, se préoccupe non seulement de ce que les fidèles soient fermes dans leur foi, mais aussi de ce qu'ils soient tous un. Et cela indique clairement que si quelqu'un pense qu'il a la foi, mais ne se maintient pas dans la sublime unité de tous les fidèles, celui-là doit craindre de rester en dehors de l'action de la prière salutaire de Jésus-Christ et, par conséquent, en dehors du salut. Car il est hors de doute que ne seront sauvés que ceux pour lesquels le Médiateur entre Dieu et les hommes a prononcé sa prière et pour lesquels cette prière a été accomplie. Voici pourquoi l'Apôtre, en recommandant aux chrétiens d'agir dignement, conformément à leur vocation, leur conseille « de travailler avec soin à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix » (Ephésiens, IV, 3) et ajoute, montrant ainsi les fondements de l'unité chrétienne : « Vous n'êtes tous qu'un corps et un esprit, comme vous avez tous été appelés à une même espérance; et il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi et qu'un baptême; qu'un Dieu Père de tous, qui est au-dessus de tous, qui étend sa providence sur tous et qui réside en nous tous » (Ephésiens, IV, 4-5-6). De ces dernières paroles de Saint Paul, il ne résulte pas seulement que ceux qui croient en Jésus-Christ doivent constituer une seule Société, une union spirituelle appelée Eglise; mais il en ressort également ce qui doit former la base de l'Unité de l'Eglise. Le point central et le point

culminant de l'Unité des Eglises, selon saint Paul, c'est Dieu le Père, et il ajoute que Dieu le Père est au-dessus de tous, par son pouvoir suprême et qu'Il réside en nous tous par l'action salutaire intérieure du Saint-Esprit. Dans la même épître aux Ephésiens, l'Apôtre appelle Jésus-Christ Chef de l'Eglise et considère cette dernière comme Son Corps. Si l'Eglise est le Corps de Jésus-Christ, lui est pour l'Eglise son Cœur, c'est-à-dire le principe de la vie; la tête, c'est-à-dire la sagesse dirigeante. Celui qui se lie à Jésus-Christ, se lie en Lui avec tous ceux qui croient en Lui par une alliance aussi indissoluble qu'inaccessible, une alliance plus étroite qu'une société simplement humaine, une alliance non seulement d'un pouvoir, de besoins réciproques, de profit général, mais une alliance de toute une vie.

Mais que signifie croire en l'Eglise? Croire d'une manière orthodoxe en l'Eglise divine, signifie non seulement reconnaître avec conviction pour vrai tout ce qu'elle a admis et tout ce qu'elle enseigne, mais aussi, étant croyants, l'aimer et l'honorer, comme notre Mère commune, rester ses fils fidèles et obéissants en tout et travailler à répandre partout ses biens spirituels.

Il faut prêter une grande attention à la phrase : je crois en l'Eglise. Il n'est pas dit dans le Credo : « Je crois à l'Eglise », mais « Je crois *en* l'Eglise ». Pourquoi dire : je crois en l'Eglise qui n'est qu'une création, lorsque nous devons croire en un Dieu unique. Et si, selon l'Apôtre, la foi découvre ce qui n'est pas visible, pourquoi la foi en l'Eglise est-elle nécessaire, là où tout, au premier abord, est visible ?

L'expression : « Je crois en l'Eglise » prouve la dignité divine de l'Eglise, et la foi en elle est un état de vénération envers elle. Quoique l'Eglise soit une création divine composée d'hommes, elle a pour Chef le Christ lui-même, vrai Dieu, et le Saint-Esprit qui la dirige constamment par son enseignement divin, et nous devons croire cet enseignement, comme il est dit : « Croyez à l'Evangile » (Marc, I, 15). La foi dans l'Eglise est nécessaire, car en elle tout n'est pas visible. En

croyant en l'Eglise, nous croyons en Jésus-Christ, son Chef invisible, et aux Saints Sacrements, c'est-à-dire à la grâce divine invisible, qui est donnée aux fidèles et qui est, proprement, l'objet de la foi.

D'après l'enseignement des saints Apôtres, l'Eglise du Christ est un édifice, une maison spirituelle, un temple magnifique, à la base duquel se trouve une pierre angulaire précieuse. Cette pierre est le Christ historique, l'Homme-Dieu, le Rédempteur. Le Sauveur lui-même nous a expliqué cela, en promettant de bâtir sa maison de telle manière que même les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre Elle.

Sur Jésus-Christ, comme sur une pierre angulaire, sur la base des Apôtres et des Prophètes, est construit un édifice spirituel, un temple saint, de pierres vivantes, c'est-à-dire des fidèles qui ont reçu le Saint-Esprit vivifiant et ne sont pas morts par l'effet des péchés (Romains, VI, 11). « Et vous approchant de lui, comme de la pierre vivante, dit Saint Pierre, entrez vous-mêmes dans la structure de l'édifice, comme étant des pierres vivantes, pour composer une maison spirituelle » (I. Pierre, II, 4-5). « Vous êtes, dit Saint Paul aux Corinthiens, l'édifice que Dieu bâtit. Pour moi, selon la grâce que Dieu m'a donnée, j'ai jeté le fondement comme fait un sage architecte ; un autre bâtit dessus ; mais que chacun prenne garde comment il bâtit sur ce fondement. Car personne n'en peut poser d'autre que celui qui a été posé, qui est Jésus-Christ » (I. Corinthiens, III, 9-11). La foi et l'espoir sont les piliers qui soutiennent ces pierres vivantes, c'est-à-dire les fidèles, sur cette base inébranlable : Jésus-Christ, et l'amour est le lien solide, ce ciment miraculeux qui les lie à la base et entre eux.

Si les fidèles de tous les temps bâtissent d'eux-mêmes l'édifice spirituel, l'Eglise chrétienne n'est pas créée sur la terre une fois pour toutes ; elle ne présente pas une construction achevée, définitivement terminée ; elle se bâtit et se bâtit par l'action de tous les fidèles, « pour le perfectionnement des saints, en vue de l'œuvre du ministère et de l'édification du corps de Jésus-Christ, jusqu'à

ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme parfait, à la mesure de la stature parfaite de Jésus-Christ » Ephésiens, IV, 12-13). En d'autres termes, l'Eglise de Dieu ici, sur la terre, est un édifice magnifique, mais incomplet, édifice dont le sommet, à la fin du monde, atteindra le ciel. La construction de l'Eglise, jusqu'à la mesure de la plénitude du Christ, est destinée à se continuer au cours des siècles. Elle ne peut pas être réalisée par une seule génération. Chaque fidèle, chaque génération et chaque siècle, suivant la part qui leur est allouée, ne réalisent qu'une partie de la grande mission de l'Eglise. C'est pour cela que l'Eglise chrétienne est appelée catholique ou œcuménique.

Et ce que Saint Paul dit aux chrétiens de Corinthe, qu'il a jeté le fondement et qu'un autre a bâti dessus, cela ne veut pas dire qu'à Corinthe, au temps du saint Apôtre, il n'existait pas d'Eglise chrétienne, pleine de grâce et salvatrice. Non. Saint Paul, non seulement en a jeté le fondement à Corinthe, mais il a bâti l'édifice, car chacun des Corinthiens qui l'ont suivi est devenu un chrétien parfait et tous ensemble ont formé une Eglise réelle. Saint Paul s'est exprimé ainsi, car, dans la construction spirituelle, l'état précédent sert de base à l'état suivant, quoique cette œuvre présente en réalité un édifice complet.

Le corps de Jésus-Christ ou l'édifice spirituel — l'Eglise — selon les paroles de l'Apôtre, continuera sans cesse à se bâtir, jusqu'à ce que tous aient une même foi et une même connaissance du Fils de Dieu ; une même foi — cela signifie qu'il n'y a plus de païens ; une même connaissance du Fils de Dieu — qu'il n'y a plus de divergences entre les chrétiens, que tous comprennent de la même manière ce qu'est le Fils de Dieu et l'œuvre de salut qu'il a accomplie sur la terre et la manière sûre de s'en emparer. Pour atteindre ce but, Jésus-Christ « lui-même a donné à son Eglise quelques-uns pour être apôtres, d'autres pour être évangélistes, d'autres pour être pasteurs et docteurs » (Ephésiens, IV, 11), c'est-à-dire il

a créé, dans son Eglise, une hiérarchie dans la grâce. Au premier plan sont les Apôtres, car ils ont reçu tous les dons. Ce sont les douze disciples auxquels s'est joint Saint Paul ; ils ont vu et connu le Sauveur, ont été témoins de sa résurrection ; ils ont été envoyés directement par Lui, et remplis de tous les dons du Saint-Esprit. Ils sont aussi Prophètes ; ils sont annonciateurs de la bonne nouvelle ; ils sont pasteurs ; ils ont possédé les dons de la guérison. Tout a été en eux et tout par eux a été établi dans l'Eglise. C'est sur eux qu'est descendu le Saint-Esprit dans toute sa plénitude et c'est par eux qu'il a passé dans l'Eglise qu'il remplit entièrement. Ils sont les canaux de la grâce qui s'est répandue sur tout l'Univers. La dignité de l'apostolat, telle qu'elle se manifeste chez les premiers Apôtres, est unique. Mais cela n'est pas à regretter, car les Apôtres ont tout établi dans l'Eglise. Ils lui ont transmis toute la vérité que l'Esprit de Dieu leur a découverte ; ils lui ont transmis les secrets de la sanctification des fidèles ; ils ont institué les pasteurs, les successeurs directs des Apôtres, dont la mission et le devoir sont de garder ce qui a été établi par les Apôtres dans l'Eglise et d'en maintenir l'influence, au bénéfice de tous et de toute la société chrétienne.

L'Eglise vit avec les trésors apostoliques et avec la grâce qui en est sortie et qui se transmet sans cesse de génération en génération. Et si, quelque part, ce courant est coupé, il n'y a pas là de vraie vie en Jésus-Christ, le Seigneur.

Ainsi, si la Sainte Eglise apostolique est catholique, universelle, c'est-à-dire embrassant les fidèles, de toutes les nations, de tous les lieux et de tous les temps, si Dieu est un, si une est la foi, si le baptême est un, il devient clair, selon les paroles du saint Apôtre Pierre, « *quales oportet nos esse, in sanctis conversationibus et pietatibus, expectantes, et properantes in adventum diei Domini* » (II. Pierre, III, 11-12) ; il est clair que tous nous devons tendre vers l'unité de la foi, léguée par Saint Paul, et vers la même connaissance du Fils de Dieu, que nous n'avons pas encore atteintes ; il faut que tous nous

entrions, comme des pierres vivantes, dans l'édifice spirituel grandiose, avec une foi et une espérance entières, de façon qu'au sommet, de même que l'édifice va en se rétrécissant en montant vers le ciel, nous, bien que divisés ici-bas, mais progressant constamment de perfection en perfection, nous atteignons la plénitude de Jésus-Christ et nous nous unissons complètement entre nous et tous ensemble au Sauveur Dieu.

Bâtissons ! *Unusquisque autem videat quomodo superaedificet* (I. Corinthiens, III, 10).

Le professeur YOICHIRO INAGAKI (Japon, Anglican) se dit généralement d'accord avec le discours du Métropolitte Chrysostôme ; il ajoute que le Nippon Sei Kokwai professe les deux principes de continuité et d'adaptation. Ce groupe d'Eglises est une branche de la Sainte Eglise Catholique et Apostolique, qui a trouvé le moyen de s'adapter, dans les choses non essentielles, au milieu et aux conditions de la vie japonaise.

Le pasteur VURPILLOT, Inspecteur ecclésiastique (France, Luthérien) : Si nous voulons travailler efficacement à « réunir en un seul corps les enfants de Dieu dispersés », c'est-à-dire nous acheminer vers l'Eglise universelle de notre vieux Symbole, il faut d'abord essayer de nous mettre d'accord, au moins dans une certaine mesure, sur la *nature* de l'Eglise.

Permettez-moi de poser d'abord un principe. Toutes les conceptions de l'Eglise, même les plus opposées qui ont cours dans le monde chrétien, présentent chacune un aspect particulier et contiennent une part, si minime soit-elle, de la vérité. Elles convergent donc toutes vers un centre unique : *donc elles sont susceptibles de synthèse*. Dès lors, il apparaît nettement que la tâche précise de la Conférence est la recherche de cette synthèse qui seule constituera un terrain de rapprochement, de conciliation, d'accord possible, et finalement d'union organique entre les différents membres du Corps de Christ, qui est « l'Eglise de Dieu ».

Qu'il me soit permis de formuler devant vous un essai

de synthèse qui, partant du point central de la notion d'Eglise, s'étendra organiquement à tous les sujets de la Conférence et en fera ressortir la profonde unité.

1° La notion *étatiste* ou socialiste de l'Eglise comportant la souveraineté absolue de la société sur l'individu.

Et la notion *individualiste* qui subordonne entièrement la société à l'individu, et fait de l'Eglise une simple *association* librement formée par l'accord sur des points de doctrine ou sur une réglementation particulière.

Ont leur synthèse dans la notion ORGANIQUE de l'Eglise qui *incorpore* l'individu à la société (Saint Paul, Luther). L'Eglise est ainsi une *Société de nature* (dans l'ordre de la grâce) comme la famille, la race, l'humanité. Elle est le corps de Christ et, comme tout organisme, elle implique une *naissance* non un libre choix, et comporte des opinions et des valeurs *diverses*, selon le mot si profond de l'apôtre : les membres faibles du corps sont *nécessaires*. Elle *vit* d'une *tradition*, dont la Bible d'abord, les grands symboles et les vieilles confessions de foi ensuite, sont les éléments essentiels. Ces éléments constituent la *charte* de la famille spirituelle, qui peut s'expliquer historiquement, mais qui ne doit être ni révisée, ni remplacée.

2° Sur cette donnée organique, l'opposition entre l'Eglise *invisible*, conçue comme une réalité et non pas un simple idéal, et les Eglises dites *visibles* ou extérieures se résout dans la notion de l'Eglise *universelle*, si fortement saisie par Luther, seule *concrète* et *vivante*, qui est *une* dans la *diversité* de ses branches, de ses membres, de ses cellules individuelles.

3° De même, l'idée *sacerdotale* et l'idée *prophétique* du *ministère chrétien* ont leur synthèse dans la notion de *service* au sein de la famille spirituelle (Saint Paul), service qui assure la célébration du *rite*, nécessaire comme élément mystique de la vie religieuse de la commu-

nauté, et qui n'est nullement incompatible avec l'idée de la succession apostolique ou de l'ordination.

4° Toujours sur cette même donnée de l'Eglise organique, la notion *sacramentelle* de l'*opus operatum* et la notion purement *symbolique* des *sacrements* se concilient dans l'idée de *naissance* par incorporation à l'organisme spirituel du Corps de Christ (le baptême) et de *croissance* dans ce même organisme (la Sainte-Cène).

5° Enfin, et encore par voie de déduction organique, la conception *despotique* du gouvernement qui place le pouvoir au *sommet* de l'organisation de l'Eglise, et la conception *démocratique* qui le met à la base, ont leur synthèse dans l'*autorité du chef de famille*, quel qu'en soit le nom et le titre, assisté d'un *conseil de famille* dont il est l'émanation, et dont le mode d'institution serait à déterminer. Cette autorité, *toute paternelle*, s'adapterait naturellement à la famille spirituelle qui est l'Eglise elle-même.

Voilà, Messieurs, l'ensemble organique de synthèses qui, pris en considération par la Conférence, pourrait constituer un premier effort de réalisation, un premier pas sur le long chemin au bout duquel se dessine notre idéal.

Mon ardente prière est que le Saint-Esprit de Dieu qui conduit doucement, comme le dit l'apôtre, prépare lui-même l'évolution qui sera l'aurore de l'unité chrétienne réalisée dans l'exaucement de la divine prière : « Qu'ils soient un, comme nous sommes un ! »

L'Archimandrite THÉOLOGOS PARASKEVAIDIS (Leipzig, Grec Orthodoxe) : L'œuvre de notre Sauveur n'a pas été limitée à la proclamation et à la propagation du message divin; la fondation d'un royaume spirituel, l'Eglise, fait partie de cette œuvre; les Prophètes avaient vu par avance ce royaume; le Nouveau Testament atteste sa présence. Ce ne devait pas être seulement un royaume du monde à venir, mais un royaume de ce monde, sans

être du monde ; l'antichambre du royaume parfait qui n'est pas encore, mais qui sera dans le ciel. Les paraboles, telles que celle du filet, du froment et de l'ivraie, rendent ceci évident. Le Royaume du Christ n'est pas seulement le règne de la grâce dans le cœur des hommes, c'est l'Eglise organique et visible. Il est inconcevable que le Christ eût laissé ce royaume sans une organisation appropriée et permanente ; bien loin de là, l'édifice laissé par les Apôtres est l'accomplissement de sa volonté. Le Christ a remis aux Apôtres les fonctions de docteurs, l'administration sacerdotale des Sacrements, le baptême, l'Eucharistie, le ministère de la réconciliation ; il leur a donné l'autorité de demander et d'exiger l'obéissance, de lier et de délier. L'organisation de l'Eglise repose, par conséquent, non sur la volonté des Apôtres, mais sur l'autorité suprême du Christ incarné. C'est dans ce sens que Luther a dit : « Celui qui veut connaître quelque chose du Christ ne doit pas se fier à lui-même, ni construire un pont entre lui et le ciel avec sa propre raison ; mais il doit aller à l'Eglise et l'interroger. »

Le Chanoine F. J. WESTERN M. A. (Indes Anglaises, Anglican) : La direction morale et la discipline constituent l'un des aspects de l'autorité de l'Eglise sur la vie chrétienne individuelle. Le Nouveau Testament atteste clairement ce fait. Mais l'exercice de cette autorité est gravement entravé aujourd'hui dans les champs de mission par notre état de désunion. Les questions qui concernent la reconnaissance des castes, particulièrement à la Sainte-Cène, des mariages, des rites semi-païens ou suspects, et d'autres encore, sont résolues différemment dans les différentes Eglises ; les conséquences en sont très préjudiciables à des âmes faibles et mal éclairées. Seule une véritable unité d'organisation peut écarter cette difficulté pratique : la fédération n'y peut aucunement suffire. Une Eglise vivante, en pleine croissance, nécessite une organisation grâce à laquelle, dans un même pays, elle peut parler d'une même voix, et agir avec autorité comme un seul corps pour le salut des âmes.

Le Professeur Dr GOTTLOB HAUSSLEITER (Université de Halle, Luthérien) rappelle à ses auditeurs qu'ils doivent regarder à Jésus comme au bon Berger, qui est venu chercher ceux qui étaient perdus, qui est aussi le médecin des malades, le guide et l'instructeur de ceux qui s'égarent, le père de famille et l'ami. C'est ainsi qu'il a rassemblé son premier troupeau autour de lui, et qu'il attire les hommes à lui. Apprendre de lui l'humilité, voilà ce qui nous conduira à l'unité. L'Eglise et ceux qui sont dépositaires de l'autorité doivent se considérer comme étant encore parmi les brebis égarées du Berger, et regarder toutes les brebis du Christ comme ayant des titres égaux à sa miséricorde.

Le Président propose à l'Assemblée un moment de prière silencieuse, puis un cantique est chanté.

L'Evêque GORE (Angleterre, Anglican) prie instamment la Conférence, en raison des déclarations si largement divergentes qui lui ont été présentées, de bien se rendre compte de l'étendue de sa tâche, qui est de rechercher la réunion complète au sein de l'Eglise chrétienne universelle. Nous devons admettre qu'il y a quelque chose qui fait défaut aussi bien dans le Catholicisme que dans le Protestantisme, tels qu'ils se présentent aujourd'hui ; nous devons, par suite, nous préparer à envisager une conception de l'Eglise qui repose sur une base acceptable à la mentalité catholique, et soit capable de former une substructure à l'édifice où s'associeraient tous les éléments de la vie de l'esprit qui se sont identifiés avec le Protestantisme. Cette tâche doit être entreprise sans oublier la grande Eglise Romaine, et la vaste et profonde attraction qu'elle exerce sur les âmes désespérées dans le monde entier. Il convient, au point où nous en sommes, de rappeler toute la grandeur et la difficulté de notre idéal. Et c'est cette tâche impraticable que nous croyons conforme aux desseins de Dieu.

Le Professeur Dr E. GAUGLER (Suisse, Vieux Catholique), après avoir rendu hommage à la valeur spirituelle du discours de M. le pasteur Cadman, demande à faire une réserve sur la conception du développement

de l'Eglise qui consiste à accepter les divisions comme étant dans ce développement un élément normal, sanctionné par la volonté de Dieu dans l'histoire. Nous ne pouvons regarder l'Eglise comme un phénomène naturel, qui est ce qu'il doit être et doit être tel qu'il est. Notre tâche n'est donc pas de poursuivre simplement un développement existant : nous devons plutôt nous efforcer d'atteindre ce qui est essentiel à l'Eglise, et regarder en face la difficulté qui consiste à rechercher la vérité objective qui nous jugera et nous éprouvera tous, et qui est cependant plus grande que tout ce que nous possédons. La nature de l'Eglise est spirituelle, objective, divine : elle ne peut être définie seulement d'après le cours que son développement a suivi. Si chaque Eglise particulière a eu, à l'origine, un mot particulier et de valeur à faire entendre à l'Eglise tout entière, les grands groupes chrétiens ont en même temps toute une histoire d'occasions perdues derrière eux. Il nous faut revenir à cette Eglise essentielle qu'aucun groupe existant ne représente complètement. Il se peut que par notre désunion Dieu nous ait tous « rassemblés sous la loi de l'incrédulité, afin d'exercer sa miséricorde sur nous tous ».

Le pasteur D^r H. J. WOTHERSPOON (Ecosse, Presbytérien) : L'Eglise, comme on l'a dit, doit-elle être identifiée avec le Royaume ? L'Eglise n'a-t-elle pas été plutôt la dernière ressource du Christ, parce que le monde ne voulait recevoir ni Lui ni le Royaume de Dieu ? Voilà l'appel sacré de l'Eglise à notre fidélité. Les serviteurs baptisés du Christ sont tous ensemble à l'œuvre, en vue de cette création finale et de ce don du Christ. L'Eglise a reçu trois dons primordiaux, l'Evangile, les Sacrements et le Ministère ; nous devons les regarder comme des dons que les Eglises ne doivent pas traiter à la légère.

Mais, tandis que nous pouvons à bon droit concevoir l'Eglise comme indéfectible, plutôt qu'infailible, nous ne devons pas placer trop haut nos prétentions. Nous ne sommes que les administrateurs du corps de Christ ;

et, en elle-même, qu'est donc l'Eglise, sinon une société de pauvres pécheurs, réunis au pied de la croix et cherchant à s'offrir à la volonté du Seigneur !

Nous sommes des mandataires, et ceci nous inspire la crainte, alors que nous sommes à la recherche de l'unité, de mal interpréter notre mandat. Cependant, cela simplifie aussi notre tâche, laquelle consiste à examiner les termes du mandat qui nous a été confié.

Le Professeur Dr BENJAMIN UNRUH (Allemagne, Menonite) : Nos esprits remontent de Lausanne jusqu'à Jérusalem, à la première grande conférence de l'Eglise, avec son double aspect. Les dirigeants de cette conférence étaient, d'une part, des pécheurs pardonnés, et, de l'autre, des pécheurs à qui était confiée une grande tâche ; la *remissio peccatorum* a conduit à une *missio peccatorum*. Ainsi l'Eglise monte toujours du Vendredi Saint au Dimanche de Pâques, et telle est encore sa vocation aujourd'hui : la tragédie du monde est le jour de Dieu pour l'Eglise. Nous qui venons de Russie, sentons très profondément cette vérité : après le jugement vient la reconstruction et un nouveau commencement.

Cette tâche demande une Eglise pleine de vigueur, de clairvoyance et de charité, sachant voir loin, et, à travers toutes ses diversités de dons et de tâches, unie. Plus nous nous rapprochons du centre, Dieu en Christ, plus nous nous rapprochons les uns des autres. Nous avons à affronter un conflit dans la sphère de l'âme individuelle, de l'intelligence, de la société, de la vie internationale. Tout en menant cette lutte, nous découvrirons que l'unité de l'Eglise militante n'est pas notre œuvre, mais un don de Dieu, qui nous est donné par la Croix et la Résurrection, l'une étant le conflit et l'autre la victoire.

Le Professeur Dr OTTO SCHMITZ (Allemagne, Luthérien) : Le Nouveau Testament nous présente la vision d'une Eglise qui est plus qu'une idée, invisible en elle-même, mais symboliquement représentée dans les Eglises existantes ; pourvue d'une sphère divine de salut, stimu-

lant dans ce monde les puissances du monde à venir, et cependant en contraste essentiel avec le monde. La foi nous demande de discerner cette Eglise *dans* les Eglises organisées ; cependant, elle n'est pas identique à ces Eglises et ne pourrait l'être même dans une Eglise réunie, puisque aucune forme de constitution ecclésiastique ne peut garantir à l'Eglise une complète immunité à l'égard des souillures du monde. La foi doit donc distinguer l'Eglise d'avec les Eglises ; elle ne doit jamais relâcher son emprise sur la réalité de l'Eglise invisible.

Cependant, le problème de la constitution de l'Eglise est de la plus haute importance, puisque c'est dans le cercle des Eglises constituées que l'Eglise, à notre sens, doit être trouvée. Mais ce problème ne consiste pas à découvrir la seule et unique constitution valide : nous avons plutôt à juger de la constitution par les services que celle-ci peut rendre en vue du Royaume.

La conception de l'Eglise, corps du Christ, implique seulement l'unité de membres nombreux et divers, leur dépendance à l'égard du Christ et leur relation organique les uns avec les autres ; elle n'a rien à faire avec la constitution visible de l'Eglise. La foi discerne le corps du Christ dans les Eglises, sans cependant l'identifier avec elles.

Il s'ensuit deux conséquences : 1° Nous pouvons ici entreprendre une tâche constitutionnelle de réunion en combinant ensemble divers types de constitution ; c'est là une tentation dont nous devons demander à Dieu de nous préserver ; 2° Nous pouvons marcher vers l'unité en écartant les barrières qui si fâcheusement divisent des Eglises qui se tiennent ensemble en Christ : telle est notre véritable tâche. La réunion constitutionnelle, qu'elle soit fédérative ou centralisée, est un idéal périlleux ; nous devons laisser à Dieu le soin de faire aboutir telle unité qu'Il veut, et ne pas confondre sa volonté avec nos désirs.

La séance est levée à 6 h. 30 après le chant d'un cantique et après une prière de l'Archevêque d'Upsal.

LA CONFESSION DE FOI COMMUNE DE L'ÉGLISE

SAMEDI MATIN 6 AOUT

La Conférence se réunit en session plénière, dans la grande salle de l'Université. Mgr NATHAN SÖDERBLOM, archevêque d'Upsal, prend la présidence, et la séance s'ouvre à 9 heures 30 par un culte célébré par M. le pasteur A. T. HOLDEN.

LE PRÉSIDENT fait connaître la nomination du comité, qui est chargé de faire ériger une plaque commémorative à la mémoire de Robert Hallowell Gardiner, dans l'Eglise de Gardiner, Maine, Etats-Unis. Les membres de ce Comité sont :

MM. George Zabriskie.
le pasteur P. Ainslie.
le pasteur J. Ross Stevenson.
l'évêque Cannon.
le président Kenneth C. M. Sills.

Les premiers discours sur le sujet du jour sont prononcés par MM. l'évêque GORE et le superintendant ZOELLNER..

DISCOURS DE MGR CHARLES GORE, D. D.,
Evêque de l'Eglise d'Angleterre.

Il est évident que notre conception de « La Confession commune de la Foi de l'Eglise » est liée à notre conception de la signification de l'Evangile (Sujet II) et de l'Eglise (Sujet III).

Je m'en tiens pour la conception de l'Evangile à celle qui nous est fournie par les Synoptiques et surtout par Saint Marc. C'est « la bonne nouvelle du Royaume de

Dieu », et cela signifie l'accomplissement de ce que les prophètes avaient prévu — la souveraineté de Dieu réalisée en Israël parmi les hommes. L'idée du Royaume dans les prophètes n'est pas simplement l'idée du règne de Dieu, mais de Son règne tel qu'il était réalisé en Israël et, par le moyen d'Israël, dans le monde. C'est une idée concrète. Quand notre Seigneur se trouva rejeté par la masse du peuple d'Israël, il agit comme les anciens prophètes. Il se tourna d'Israël vers le reste des fidèles — les disciples. Ainsi l'Eglise a été préparée, organisée par notre Seigneur et envoyée dans le monde sous la direction des apôtres, comme étant le Nouveau et Vrai Israël, institution ou société visible. « Ne crains pas, petit troupeau, dit-Il à Ses disciples, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume. » Et aux Douze, Il dit : « Vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. » Ce n'était pas encore, il est vrai, le Royaume dans toute la plénitude de sa puissance et de sa gloire. Pour qu'elle se manifeste ainsi, l'Eglise doit attendre la présence du Christ, ou ce que nous appelons communément sa Seconde Venue, avec la transformation profonde qu'elle doit apporter; mais l'Eglise — comme nous la voyons dans l'Evangile, sur le point d'être recréée et fortifiée au moyen d'une organisation rudimentaire par notre Seigneur, ou comme nous la voyons plus tard à l'œuvre dans les Actes et les Epîtres, en sa qualité de corps et d'organe du Christ glorifié et inspiré par Son Esprit — est le représentant autorisé du Royaume de Dieu dans le monde présent. Ainsi « l'Evangile du Royaume » comporte l'Eglise. L'Eglise, en vérité, n'est pas identifiée avec le royaume, qui représente une conception plus large. Mais elle est la première étape du royaume, la société organique visible, représentante du royaume dans le monde. Chargée de cette haute mission, sa cohésion, comme société dispersée et comprenant toutes les races de l'humanité, se trouve assurée par certains liens que nous allons discuter — le ministère apostolique et les sacrements ; mais aussi et même plus profondément par le fait d'une entente générale pour accepter comme

Parole de Dieu une certaine doctrine « dans laquelle », — phrase expressive de Saint Paul (Rom., VI, 17) — vous avez été instruits ». Cette doctrine est en partie ce que Jésus enseignait, mais en partie aussi une doctrine à propos de Jésus, issue des faits de son Ministère terrestre, de sa mort, de sa résurrection des morts, de son ascension au Ciel, et de la Mission de l'Esprit. Elle apparaît d'abord comme l'affirmation que « Jésus est le Christ » ou que « le Christ est Jésus » ; puisque « Jésus est le Seigneur » ; ensuite qu'Il est le Fils unique du Père, ou la Parole de Dieu, existant avec le Père avant tous les temps, l'instrument de Dieu dans toute Son œuvre créatrice, qui, lorsque les temps furent accomplis, naquit d'une femme et ainsi fut « fait chair », et fut comme tel crucifié, ressuscité et glorifié, et qui, assis à la droite du Père, a envoyé le Saint-Esprit pour constituer l'Eglise. Son propre corps, pour lui inspirer sa mission universelle et pour la préparer à la perfection finale. Telle est la signification du Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. C'est ce que « le nom du Seigneur » — le Dieu Unique des Juifs — était devenu par la manifestation du Christ et par la mission de l'Esprit.

Maintenant, d'une façon générale, on peut dire que nos critiques modernes ne sont pas disposés à nier que le Nouveau Testament, tel que nous le possédons, nous présente l'idée de l'Eglise comme une société visible et sacramentelle, refuge du grand salut, fondé sur une Parole positive de Dieu, qu'elle tient en patrimoine commun et qui renferme tout ce que je viens de décrire. On reconnaît généralement que la doctrine de la Trinité et de l'Incarnation se trouve implicitement dans le Nouveau Testament, tel que nous le possédons et que la doctrine de ce que nous appelons « le Credo de Nicée » n'est rien de plus que la doctrine de Saint Paul ou de Saint Jean rendue explicite, en ajoutant le seul mot *Homoousios* afin d'exclure l'interprétation arienne du Fils comme demi-dieu — un mot auquel Saint Paul ou Saint Jean n'auraient probablement fait aucune objection dans les circonstances où il a été choisi. Ainsi, à

travers l'Histoire de l'Eglise, le Crédo a maintenu sa position en tant que sommaire de la foi scripturaire et apostolique. Et, à l'époque du grand schisme et des schismes ultérieurs de la Réforme, cette doctrine de la Trinité et de l'Incarnation du Fils éternel en la personne de Jésus de Nazareth — la doctrine du Credo de Nicée — fut le point d'union en dépit de toutes les divisions de la Chrétienté — Catholique et Protestante.

Mais, quoique la critique rationaliste moderne soit disposée à admettre la cohérence et la continuité entre la doctrine de Saint Paul ou de Saint Jean et le Credo de Nicée, elle est portée à nier la continuité entre Jésus de Nazareth et Saint Paul. On nous dit constamment que Paul fut le créateur de l'idée de l'Eglise catholique, de ses sacrements et de son credo métaphysique. C'est une idée tout à fait en opposition avec l'histoire. L'institution des Apôtres par notre Seigneur comme gardiens de Sa Maison et conducteurs du Nouvel Israël, et l'institution de l'Eucharistie, que Saint Paul reçut comme une tradition fixée, lors de sa conversion et qu'il remit aux Eglises qu'il fonda, doivent être considérées comme historiquement vraies, si quelque chose est vrai en histoire. Si beaucoup de critiques le nient, c'est probablement une mode passagère. Cependant, nous nous y tenons. Jésus, qu'on le représente comme un prophète éthique d'un magnétisme personnel extraordinaire et d'une autorité merveilleuse, comme Renan et Harnack l'ont représenté, ou comme un enthousiaste apocalyptique, selon Schweitzer, n'a jamais (prétend-on) eu l'intention de fonder une église sacramentelle ou toute autre institution de ce genre et ne s'est jamais proclamé Fils de Dieu, excepté dans le sens dans lequel Israël était le Fils de Dieu. Les idées « métaphysiques » du Credo — la doctrine de la Trinité et de l'Incarnation — sont le développement (seulement dans l'esprit de Ses disciples) de la croyance qu'il était le Christ élevé à la droite de Dieu. Il en résulte une rébellion générale dans une grande partie du monde protestant contre tout credo « métaphysique ». En outre, quoiqu'on ne puisse nier que,

selon Saint Paul et Saint Jean, le Saint-Esprit est considéré seulement comme quelque chose ou comme une personne située au cœur de l'Eglise, imparti comme don nouveau par le Christ glorifié aux membres de Son Eglise, et quoique ce don nouveau de l'Esprit de Vérité soit indissolublement uni dans leurs esprits à l'assurance d'une révélation divine, telle que nous l'avons décrite, révélation que l'Eglise reçoit comme la Parole de Dieu, le monde moderne s'est fait peu à peu une idée toute différente de l'Esprit de Dieu, comme inspiration universelle et progressive de l'humanité, inspiration qui est le droit de naissance de l'homme ; et ce monde répudie tout à fait l'idée d'un message d'autorité délivré une fois pour toutes. Il met les « religions d'autorité », qu'il rejette, en opposition avec « la religion de l'Esprit » qui ne connaît ni fin ni limites et ne reconnaît de soumission à aucune parole une fois prononcée, mais seulement à la vérité réalisée progressivement. C'est là une question capitale. C'est ici que nous devons tomber d'accord avec les critiques.

Or, nous sommes réunis ici pour chercher un terrain d'entente. Une entente dans un sens large, celui qui est envisagé ici signifie le rapprochement entre des Catholiques et des Protestants. Nous sommes peut-être tous d'accord dans le sentiment que l'Eglise catholique a besoin du concours des Eglises protestantes et de leurs mouvements, et que les Eglises protestantes et leurs mouvements ont besoin de la force et de l'esprit du Catholicisme. Il nous faut être très patients les uns avec les autres, après ces longs siècles d'incompréhension. Mais si nous voulons faire le moindre progrès, nous devons partir de quelque accord fondamental sur les idées centrales. Sommes-nous d'accord que l'Eglise, qui est l'organe du Christ dans le monde, doit être un corps cohérent, basé sur une croyance en une révélation positive et définitive de Dieu, faite en et par Jésus-Christ, révélation qu'elle a pour tâche constante de répandre dans le monde entier, comme le message de Dieu pour le salut de l'homme ? Ensuite, sommes-nous d'accord que la doc-

trine de Saint Paul et de Saint Jean, donnée sous l'inspiration de l'Esprit du Christ, est la véritable expression de Sa Pensée pour les hommes ? Si c'est le cas, nous appartenons à la religion d'autorité. Si c'est le cas, l'Eglise se présente devant le monde en professant un credo commun qui est accepté comme étant la Parole de Dieu. Il semble impossible de croire que Saint Paul ou Saint Jean auraient eu quelque objection à l'idée d'un credo obligatoire. Il me semble qu'ils affirment très clairement le principe d'un tel credo et qu'ils reconnaissent comme inévitable la conception d'une orthodoxie (*orthê doxa*) qui lie les chrétiens en un seul corps. Voilà la réponse que je voudrais qu'on donnât à la première question : « Est-il indispensable pour l'Unité chrétienne qu'un accord général intervienne au moyen d'une déclaration explicite de la Foi chrétienne ? » La réponse que je désire voir donner à la seconde question, je l'ai déjà formulée : « Est-il admis que parmi les déclarations historiques de la Foi, les Credo communément appelés Symbole des Apôtres et Symbole de Nicée, ont une si grande importance que les Eglises doivent essayer d'arriver à un accord, au moins en ce qui concerne ces deux Credo ». Je ne puis comprendre en quoi les credo des Apôtres et de Nicée ne réussissent pas à trouver leur justification, article après article, dans le Nouveau Testament. Je ne puis, en outre, comprendre qu'on puisse espérer arriver à un accord entre Catholiques et Protestants sur une autre base quelconque. Quant au N° 3 (b) : « Une Eglise unifiée pourrait-elle laisser aux Eglises particulières le soin de décider si elles feraient ou non usage de ces Credo ? », en admettant que toute l'Eglise unie de nouveau soit officiellement liée à ces credo, je suppose qu'il n'y aura pas d'obligation d'en faire usage d'une façon spéciale dans les cultes de l'Eglise. Mais c'est une question secondaire à discuter plus tard, si nous pouvons nous entendre pour accepter le baptême au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Quant à la question (c) : « Tout en adhérant fermement à la substance de ces credo, reconnaître que le Saint-Esprit, « conduisant » l'Eglise « dans

toute la vérité », peut rendre l'Eglise capable d'exprimer les vérités de la révélation sous d'autres formes, selon les besoins de l'avenir ? », j'aimerais qu'on la renvoyât jusqu'à ce qu'on ait suggéré quelque chose qui remplacerait en entier ou en partie le Credo et qui aurait des chances de rencontrer un assentiment général. Si, maintenant, ici nous tombons d'accord pour accepter les credo comme étant des déclarations normatives de la foi commune, nous pouvons peut-être renvoyer à plus tard la discussion de la question abstraite des buts nécessaires auxquels doivent tendre les formules. Nous aurons accepté le principe que la foi à exprimer, à l'avenir et dans le présent, ne doit pas être une foi différente de celle du Nouveau Testament, mais la même.

La question qui se pose pour nous aujourd'hui est de savoir si nous sommes préparés à accepter les credo comme représentant d'une façon adéquate la foi apostolique, et ce message apostolique comme étant réellement le message de Jésus et « la Parole de Dieu ». S'il en est ainsi, nous pouvons aller de l'avant dans notre grande entreprise. Sinon, nous pouvons tout au moins aller de l'avant dans une grande partie du champ à défricher. Il pourrait y avoir une union entre de grandes fractions du monde Protestant ou encore, peut-être, une union des Eglises orthodoxes, vieilles catholiques et anglicanes. Mais une union des Catholiques et des Protestants, dans un sens étendu, ne se conçoit pas si elle ne se fait pas sur la base de l'acceptation en commun des credo comme déclarations normatives de la Foi en Christ. Si un accord de ce genre est pour le moment, dans un corps représentatif comme celui-ci, tout à fait impossible, je pense que nous devons abandonner notre essai actuel (quoique seulement pour un temps) et nous consacrer à la tâche plus réalisable d'affermir tous ceux qui professent le nom du Christ, sans nous occuper de différences doctrinales et sacramentelles, dans une poursuite sérieuse des buts moraux et sociaux de la Chrétienté. Si nous pouvons apprendre à agir comme un seul corps dans le champ moral et social, nous pourrions être plus

aptes dans une autre génération à aborder de nouveau des questions doctrinales et sacramentelles.

DISCOURS DE M. LE SUPERINTENDANT
D^r WILHELM ZOELLNER,

Eglise de Prusse (Evangélique Luthérien).

Commençons par poser un principe qui unit les Eglises chrétiennes dans la question qui nous occupe. Comme norme définitive de la foi et de la prédication chrétienne, nous avons les Saintes Ecritures. Sur ce point-là, nous sommes tous d'accord, quoique les méthodes d'interprétation et les rapports entre les Ecritures et la tradition soient conçus très différemment. Le luthérien tient à insister sur ce principe essentiel. L'œcuménicité du luthéranisme est caractérisée par l'énergie avec laquelle il souligne l'autorité des Saintes Ecritures, de la Parole de Dieu.

I

Il faut donc chercher dans les Saintes Ecritures les normes qui nous permettront de traiter notre sujet.

L'Eglise dont nous parle le Nouveau Testament n'est pas seulement un contrat social chrétien. Elle n'est pas une organisation et une institution fondée sur des lois sociologiques, établies au fond d'après les propres idées des hommes. Cette conception-là s'est formée sous l'influence de l'humanisme et du déisme, du rationalisme et de courants semblables, qui, au cours des deux derniers siècles, ont isolé l'individu, qui l'ont fait sortir de communautés d'ordre divin pour le rattacher à de multiples organisations créées par les hommes. Ce mouvement s'est épanoui d'un côté dans la doctrine du Sur-Homme, de l'autre dans une tendance de concentration des masses au milieu desquelles nous observons le sur-homme, Messie moderne, cherchant à former en elles une volonté

commune, afin de pouvoir en être lui-même le représentant. Soit qu'il les mène, soit qu'il soit mené, il cherche à créer un ordre de choses sans Dieu ou contre Dieu, à réaliser un monde où le bonheur règne, sans exiger la délivrance du péché, ne voulant que la gloire de l'homme. Ces deux puissances, qu'on les appelle individualisme ou socialisme, ne sont que les deux côtés de la même médaille. Elles sont animées d'une même volonté lorsqu'il s'agit de détruire les liens créés par Dieu, et de ne pas respecter les limites qu'il a posées. Ce n'est pas par hasard que l'apôtre Paul, dans l'Épître aux Ephésiens, la *magna charta* apostolique de l'Eglise, compare le mystère de l'Eglise au mariage tel qu'il devrait être selon la volonté et l'institution divines. Car le mariage est la forme élémentaire des relations humaines voulues par Dieu. Il est la cellule de la famille, du clan et de la nation. Il est cette communauté dont l'homme est le chef, la femme, l'âme, et dans laquelle les enfants sont établis pour y devenir des personnalités. C'est ici qu'on trouve l'action conjuguée du passé et de l'avenir, de l'autorité et de la liberté, du talent et du développement, un gouvernement qui est un *service*, la diversité enrichissant l'unité. Et tout cela ennobli par la fidélité de chacun à sa tâche spéciale, pénétré de notre dépendance à l'égard de Dieu : la liberté la plus parfaite se manifestant par l'obéissance.

Une communion véritable est un mystère. Elle ne se trouve qu'entre personnalités. Il ne peut être question de personnalité sans l'affirmation du moi : d'autre part, il n'y a pas de communion sans abandon. Sans Dieu, le dévouement se dresse contre l'orgueil, et l'orgueil est opposé au dévouement. Voilà pourquoi les hommes ne peuvent avoir de communion entre eux sans Dieu. Mais comme, dans son amour divin, Dieu, tout en se donnant à nous, nous relève, ainsi nous nous retrouvons nous-mêmes dans un abandon complet à Dieu. C'est pourquoi nous pouvons alors nous dévouer dans la société humaine sans nous perdre nous-mêmes. En nous dévouant, nous nous retrouvons : « Celui qui voudra sauver sa vie la

perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la trouvera. »

La destruction de la communion entre Dieu et l'homme est la vraie cause de la dissolution de tous les liens. Toute tentative de renouvellement social qui ignore ce fondement est vaine, ne peut conduire qu'au désarroi et à l'incohérence.

Voilà pourquoi l'Eglise, le centre radio-actif du règne divin, est la forme la plus pure de la communauté, la force et le soutien de toute autre communauté constituée selon la volonté de Dieu. C'est de lui, qui est vraiment le Père, que toute paternité sur cette terre tire son nom (Ephésiens, III, 15).

C'est dans ce sens que l'Eglise est de fondation divine, voulue de toute éternité, descendue sur cette terre en Jésus-Christ, réalisée parmi les hommes par l'action du Saint-Esprit, afin qu'elle parvienne à sa perfection dans l'éternité (Ephésiens, I, 3-12). Lorsque les temps furent accomplis et que Dieu envoya son Fils, lorsque la Parole, fut faite chair, c'est alors que l'Eglise de Dieu s'est manifestée sur cette terre. Car le Fils incarné de Dieu est virtuellement l'Eglise; sa parole et son œuvre forment la confession de foi de l'Eglise, la confession de foi dans sa richesse inépuisable et dans son unité et sa simplicité merveilleuses : elle est *la vérité*.

C'est du Seigneur de l'Eglise habitant sur cette terre que l'Eglise naît sur cette terre. C'est lui, sa Parole et son œuvre qui font naître la foi, et la foi naissante de ses disciples, c'est l'Eglise naissante sur cette terre. *Cette foi naissante est la confession de foi naissante de l'Eglise, l'esquisse, si l'on peut dire ainsi, du chemin de la vérité et de la vie qu'est le Seigneur lui-même.*

Dans ce développement, le premier point culminant est celui qui est marqué par la confession de Pierre : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Et nous avons connu que tu es le Christ, le Fils de Dieu vivant. » Et comme réponse la parole du Seigneur : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai

mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. »

Dans la parabole du grain de moutarde, le Seigneur parle du royaume de Dieu. Nous sommes justifiés à déclarer que cela s'applique aussi à l'Eglise. Puisque le Seigneur est virtuellement et potentiellement l'Eglise, il est lui-même le grain de moutarde. C'est dans ce sens qu'il parle une autre fois de la semence : « Si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » Celui qui a été crucifié et qui est ressuscité pour nous a réalisé cela par son action. Ce que cette image doit nous dire, nous est expliqué dans l'Evangile selon saint Jean, chapitres 13-17, et l'apôtre Paul nous le traduit dans les termes suivants (Ephésiens, II, 14-16) : « car c'est lui qui est notre paix, lui qui des deux n'en a fait qu'un, abattant le mur de séparation ; ayant détruit par sa chair la cause de leur inimitié... il forma en lui-même un seul homme nouveau, après avoir fait la paix ; et il les réconcilia les uns et les autres avec Dieu, par sa croix. »

L'Eglise naissante avec sa confession de foi évoque devant nous les disciples d'Emmaüs : « Notre cœur ne brûlait-il pas au dedans de nous, lorsqu'il nous parlait en chemin ? » ; un Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu » ; enfin, cette scène au bord de la mer de Tibériade, où le Seigneur, après avoir fait subir à Pierre un examen unique dans son genre, à la fois sévère et plein de grâce et de charité, le réintègre dans ses fonctions et institue par là cette charge dans l'Eglise : « Pais mes brebis ». Puis, comme réponse cette confession pleine d'humilité, de sainte assurance : « Tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime. »

Pentecôte : le Saint-Esprit, don du Père et du Fils, ce matin printanier qui fait éclore les boutons et fait venir à la lumière ce qui s'est développé en secret. Cette journée où l'Eglise apparaît dans ce monde, comme la *una sancta*, l'accomplissement de toutes les promesses, et la promesse d'un renouvellement sans fin, la journée où la

dispersion de Babel fait place à l'unité de langage des enfants de Dieu par la puissance de l'esprit.

Cette journée où l'Eglise fait son entrée dans le monde nous donne en même temps la confession de foi de l'Eglise. Pierre, le porte-parole de l'Eglise, la proclame. C'est le grand amen de l'Ancien Testament prononcé par le Nouveau Testament — Jésus le Ressuscité, le Christ, le Messie, l'Oint, le Seigneur (Kyrios). Paul, à qui est confié le grand mystère de l'unité établie dans l'Eglise entre Juifs et Grecs, entre le peuple élu et les païens, nous l'explique dans I Corinthiens, XV, vers. 3 et suivants : « Or, je vous ai enseigné, avant toutes choses, ce que j'avais aussi reçu, savoir que Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures; et qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures. »

C'est ainsi que, pris dans un sens large, les trois premiers évangiles sont la grande confession de foi de l'Eglise primitive: Jésus le Christ, le Seigneur. Les lettres de l'apôtre la recueillent : « Et certainement le mystère de la piété est grand ; Dieu a été manifesté en chair, justifié par l'Esprit, vu des anges, prêché aux gentils, cru dans le monde, et élevé dans la gloire » (I Tim., III, 16). L'Apocalypse nous laisse entrevoir le culte de l'Eglise triomphante, lorsqu'en jetant sa couronne au pied du trône de Dieu, elle entonne cette profession de foi : « L'agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la louange » ... et l'Esprit et l'Epouse disent : « Amen ! Viens Seigneur Jésus ! » Et Jean termine cette confession : « Nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme la gloire d'un Fils unique venu du Père, pleine de grâce et de vérité — nous avons reçu toute grâce de sa plénitude, et grâce pour grâce. »

II

Telle est la confession de l'Eglise à cette époque qui est notre norme. C'est le fondement qui est posé, c'est la

pierre angulaire, Jésus-Christ, ce sont les fondements sur lesquels l'édifice s'élèvera.

Ainsi préparée, l'Eglise va conquérir le monde. L'opposition qu'elle rencontre, et l'extension qu'elle prend, l'obligent à plus de cohésion. Cela se dessine déjà dans les épîtres pastorales lorsqu'elles soulignent « la saine doctrine » et « la belle confession en présence d'un grand nombre de témoins », choses qui sont rappelées à la mémoire du disciple de Paul. Ceci devient clair, en outre, par la nécessité de formuler un credo baptismal. Les divers courants qui jaillissent dans l'Eglise primitive se rencontrent, le credo s'unifie. La *militia christiana*, le combat désespéré contre un ennemi bien supérieur à vue humaine, rendait nécessaire un symbole, un drapeau autour duquel on pût se grouper. C'est ainsi que se forma la *Confession de foi des Apôtres*, le Symbole des Apôtres. Qui en était l'auteur ? C'est la même question qui se pose souvent au sujet des chants populaires. La réponse est la même : on n'en sait rien. Elle est née, elle s'est développée ; elle est là, issue du commun sens de cette profonde unité. Elle est ce que Dieu, qui est trois en un, a révélé. Elle parle en un style lapidaire des hauts faits divins, de la création, de la rédemption, de l'accomplissement final. Elle descend de l'éternité dans le temps et retourne dans l'éternité. Elle parcourt Noël, le Vendredi saint, l'Ascension, Pentecôte jusqu'à l'avènement du Seigneur.

Ses derniers mots insistent sur l'activité du Saint-Esprit au sein de la Sainte Eglise ; jusqu'à la fin, le grand dessein de Dieu s'y accomplit par le pardon et la rédemption.

A côté du Symbole des Apôtres, il y a celui de Nicée, à côté du chant populaire du peuple de Dieu le chant cultivé de ses théologiens. Nous connaissons les assemblées et les discussions qui l'ont vu naître. Mais il n'en est pas moins un don de l'Esprit. Voilà encore une autre différence que je constate : dans le Symbole des Apôtres, le Saint-Esprit s'incarne dans la forme latine, dans celui de Nicée, ce même Esprit prend la forme

grecque. D'un côté, la langue du peuple fondée sur les faits, taillant ses paroles dans le granit ; de l'autre, un fleuve rapide dans lequel la beauté et la majesté de l'éternité se mire.

Puis la subjectivité vient se joindre à l'objectivité. Avec une puissance extraordinaire, cela commence par un *credo* : je crois. La *fides quae creditur* se joint à la *fides qua creditur*, la foi qui est crue et la foi par laquelle on croit. La subjectivité prend un caractère d'objectivité, l'objectivité devient subjective : l'*una sancta*, la communion qui ne supprime pas la personnalité, qui ne détruit pas les différences mais les perfectionne et les réunit dans un grand chœur polyphone de la πολυποικίλος σοφία, de la sagesse multiple du Seul duquel il est dit que de lui, par lui, et pour lui sont toutes choses. A lui la gloire dans tous les siècles.

III

Le Symbole des Apôtres et celui de Nicée sont l'héritage commun des Eglises séparées. Je dois souligner cette pensée qui est de la plus grande importance. Ce n'est pas le lieu de descendre de ces hauteurs où l'histoire nous a conduits, dans les bas-fonds où les schismes se sont produits. Mais il me faut souligner un point. Un théologien allemand, le docteur et professeur Ehlert, assujettit le développement complet des relations entre l'Eglise et le monde à une loi de synthèse et de diastase. Il y voit une analogie avec les poumons qui sans cesse aspirent et expirent l'air. La première période est la diastase, un temps où l'Eglise se concentre, défend son propre caractère et se distingue du monde qui l'entoure ; elle est dominée par son sens des différences. L'Eglise, consciente de son propre caractère, est toujours aussi nécessairement une Eglise missionnaire. C'est pourquoi la première période crée nécessairement la seconde, celle de la synthèse, celle de l'irruption de l'Eglise dans le monde.

Plus l'Eglise pénètre dans le monde pour le soumettre, plus le danger est grand qu'elle n'en soit submergée.

Alors la réaction nécessaire se produit ; après une synthèse exagérée de l'Eglise œcuménique, la diastase suit. Le désir d'imposer l'autorité de l'Eglise devient un péril continu. La séparation et le schisme deviennent inévitables entre ceux qui veulent poursuivre la synthèse et ceux qui doivent se retirer du monde pour sauver la véritable Eglise. L'histoire nous le montre dans le mouvement qui s'est produit au xv^e et au xvi^e siècle.

Sans nous engager dans une discussion, il reste le fait qu'à peu d'exceptions près toutes les Eglises chrétiennes ont conservé le Symbole des Apôtres et celui de Nicée. Un double danger menaçait le développement ultérieur. Nous avons mentionné le mélange de l'objectivisme et du subjectivisme dans le symbole. Le danger consistait à séparer ce qui devait rester uni. L'objectivité devint ainsi figée, perdit la vie, le mouvement. C'était comme une relique qui, soigneusement conservée, n'était cependant qu'un document historique. Ce qui restait de la foi n'était guère plus qu'une croyance sans force ni vie. Où l'élément subjectif excédait, l'objectivité risquait de se dissoudre et de s'évaporer, pour ne plus laisser comme substance de la religion chrétienne que des sentiments et des états d'âme, des opinions et des conceptions subjectives. Il est impossible d'analyser maintenant les formes différentes et opposées que nous rencontrons au cours de l'histoire. Je n'ai pas le droit de juger ici les autres Eglises. Je n'ai pas à porter un jugement en déclarant qu'ailleurs l'objectivité a été poussée jusqu'à la stagnation. Je tiens tout simplement à dire que dans le protestantisme, le second danger est devenu très grave. Mais je ne puis m'y arrêter, d'autant plus que le premier discours a attiré l'attention sur ce point-là. Je vous rappellerai tout simplement la théologie critique et idéaliste allemande. Mais j'ose pourtant souligner que malgré l'influence assez grande que cette théologie a eue de notre temps, les Eglises évangéliques d'Allemagne ont pendant toute cette époque fermement main-

tenu le Symbole des Apôtres. Dans leurs liturgies et dans les cérémonies ecclésiastiques, au baptême et à la consécration, il a conservé sa place marquée. Si aujourd'hui un subjectivisme religieux extrême, autonome, travaille à se dégager de tout ce qui est chrétien, nous voyons, par contre, se dessiner une réaction contre un subjectivisme extrême qui conduit à l'abîme et une forte tendance à retourner à l'objectivité, tout en reconnaissant pleinement que l'objectivité et le subjectivisme doivent être unis, que la grâce de Dieu révélée doit être acceptée par une foi vivante.

IV

C'est ainsi que nous arrivons à tirer les conséquences touchant le but de la Conférence. Si nous cherchons les chemins qui puissent faire converger les Eglises séparées, il nous faut reconnaître tout d'abord que nous ne pouvons réussir en ignorant la confession de foi. Comme la confession de foi est la manifestation la plus intime de la vie de chaque Eglise, rien ne peut vraiment nous faire progresser qui ne jaillisse de cette source intime, et n'en reçoive accroissement par la force de l'Esprit d'en Haut, de l'Esprit qui nous fait pénétrer toujours plus profondément dans la Parole révélée.

Il s'ensuit qu'une union intime ne peut être obtenue par des formules factices. Ces formules sont comme une feuille de papier avec laquelle on recouvre les lézardes d'un mur. On arrive ainsi à les dérober aux yeux pour un instant, mais on ne les aura pas réparées. Chacun a les défauts de ses qualités, dit un proverbe. C'est dans un certain sens aussi le cas pour les Eglises chrétiennes. Mais c'est là un sujet délicat. Je laisserai aux représentants des autres Eglises le soin de constater quels sont leurs qualités et leurs défauts. Je me suis déjà efforcé de caractériser le luthéranisme. Tirons la conclusion que réclame notre sujet : que chacun conserve le talent que Dieu lui a confié en faisant son possible pour le bien

employer. Qu'il développe courageusement ce que Dieu lui a donné ; et que, pour ce développement progressif, chacun apprenne des autres ce qu'ils ont à enseigner. Notre héritage commun, le Symbole des Apôtres, restera ou redeviendra, la base. « Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le toujours à nouveau, pénètres-y toujours plus à fond pour le posséder. » La fusion et la pénétration mutuelle du subjectif et de l'objectif est le but vers lequel nous devons tendre. Je me permets d'ajouter comme luthérien que nous devons donner toujours plus à la Sainte Ecriture sa prérogative comme *norma normans*. Si le chemin est long et ardu, c'est pourtant le chemin. Et l'Esprit de Dieu, si nous ne limitons pas son œuvre, peut, même par des chemins très escarpés, nous mener au but plus vite que nous ne le concevons aujourd'hui.

Devons-nous déjà aujourd'hui formuler de nouvelles confessions pour arriver plus rapidement à l'unité ? Après ce que je viens de dire, je ne puis le concéder pour le moment. Si je ne me trompe, nous n'avons pas encore la possibilité de formuler de nouvelles confessions. Des déclarations factices, bien loin de nous aider, ne font qu'augmenter le désarroi. Les confessions ne peuvent naître que d'expériences décisives. Lorsque dans des cantiques nouveaux les chrétiens confesseront leur foi commune, c'est alors sans doute qu'il sera possible de formuler une nouvelle confession de foi.

Ne perdons pas le but de vue ; que chacun croisse en celui qui est le chef, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à la mesure de la stature parfaite du Christ, non dans une plate uniformité, mais à l'*una sancta ecclesia*, à l'Eglise unie avec une même confession de foi soutenue fermement par les liens de la vie.

Après une courte prière et le chant d'un cantique, la séance est reprise avec les discours suivants :

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR GEORG WOBBERMIN,
de l'Université de Göttingen (Évangélique luthérien).

Pour plus de clarté, je dirai d'abord mon opinion sur certains points qui me paraissent particulièrement importants. Puis je considérerai les conséquences qui en découlent pour les questions mises au programme.

Un point sur lequel il a été particulièrement insisté est l'affirmation que l'Écriture Sainte, et en particulier le Nouveau Testament, était en dernière analyse seule compétente pour décider de la valeur d'une confession de foi chrétienne. En ce qui me concerne, je ne peux que souligner de la façon la plus forte ce principe ; mais je voudrais ajouter, pour éviter tout malentendu, que la Sainte Écriture ne peut être comprise réellement que par l'expérience chrétienne de la foi dans un esprit d'obéissance chrétienne à la foi. Luther a précisé lui aussi que la parole de Dieu était le seul article de foi, mais aussi que personne ne comprend la parole de Dieu s'il n'a été touché par elle, s'il n'a travaillé avec elle, s'il ne l'a saisie par sa propre expérience. C'est dans cette expérience, ajoute Luther, que le Saint-Esprit devient en quelque sorte notre maître d'école, et tout ce qui est fait en dehors n'est que façade et que bavardage.

Dans les développements de M. l'Évêque D. Gore, j'ai été particulièrement frappé par la remarque que toute confession de foi chrétienne doit nécessairement avoir un contenu métaphysique. Comme le mot métaphysique a plusieurs sens, — on peut appeler ainsi également la spéculation philosophique, — je dirais plutôt : *ontologique*. Toute confession de foi chrétienne doit être comprise métaphysiquement et ontologiquement, c'est-à-dire que tous ses articles doivent être rapportés à la réalité dernière la plus haute, à la réalité absolue, à ce qui, au sens le plus étroit de ce mot, est la seule réalité absolue. Mais je voudrais, pour compléter l'idée, ajouter encore ceci : il ne faut pas identifier sans réserve certaines expressions et certaines conceptions de la confes-

sion de foi avec le contenu fondamental métaphysique et ontologique. Ces expressions, au contraire, doivent toujours à nouveau être contrôlées, afin que l'on se rende compte si vraiment elles correspondent sans qu'il y ait de méprise possible, au contenu fondamental ontologique qui seul importe.

Dans les développements de M. le Dr Zoellner, je trouve spécialement important son exposé sur la nécessité d'une mise en valeur égale des éléments subjectifs et objectifs dans la confession de foi chrétienne, — c'est-à-dire de la foi qui est crue (*fides quae creditur*) et de la foi par laquelle on croit (*fides qua creditur*). Cette remarque est des plus justes, mais elle doit être comprise encore plus profondément et soigneusement examinée jusqu'en ses conséquences. C'est qu'en effet sa justification gît en ceci : qu'éléments subjectifs et objectifs sont en relations des plus étroites les uns avec les autres, qu'ils dépendent les uns des autres, qu'ils se conditionnent les uns les autres. Il en résulte que ce n'est pas seulement la « *fides quae creditur* » (l'élément objectif) qui conditionne la compréhension de la « *fides qua creditur* », mais que la seconde elle aussi conditionne la compréhension de la première !

Cela nous mène encore plus loin. Les théologiens protestants des cinquante dernières années ont jugé les confessions de foi de la vieille Eglise chrétienne d'une façon souvent fort unilatérale. On posait la question et on la traitait exclusivement comme suit : de quelle manière comprenait-on, aux temps primitifs de leur apparition, les conceptions et les expressions particulières de ces Credo ? Cette question d'ordre historique et essentiel doit naturellement être examinée. Mais elle n'épuise pas le débat. Prise en elle-même, elle a conduit à n'attribuer en somme à ces Credo qu'une valeur de souvenir historique ; toute autorité, toute importance pour notre vie et pour notre foi chrétienne d'aujourd'hui leur ont été refusées. Si nous voulons que cette autorité et cette importance nous apparaissent clairement, alors il faut compléter les recherches historiques par d'autres. Nous de-

vons nous demander : quel est le contenu de la foi, purement religieux, spécifiquement chrétien, qui se trouve à la racine de ces expressions et de ces conceptions ?

Pour arriver sur ce point à une pleine clarté, il serait pratique, à côté des deux premiers credo œcuméniques, de considérer aussi le troisième, celui qu'on appelle le symbole d'Athanase. A vrai dire, son importance est inférieure à celle des deux premiers, mais la différence est d'ordre simplement relatif, elle n'a rien à faire avec une question de principe. La Réforme a du reste mis au même rang les trois credo de l'Eglise ancienne, et à la vérité non pas seulement dans les milieux luthériens, mais aussi dans les milieux réformés calvinistes. Si l'on tient compte aussi de cette dernière confession de foi, on remarquera clairement ce dont je parlais tout à l'heure. Je pense à la célèbre phrase d'introduction de ce symbole : « *Quicumque vult salvus esse ante omnia opus habet, ut teneat fidem catholicam: fides autem catholica haec est* ». (Qui veut être sauvé a besoin avant toute chose de s'en tenir à la foi catholique : or voici la foi catholique.) Si l'on prend cette phrase exactement dans le sens où elle était comprise dans les premiers temps, alors elle se trouve être, et avec elle tout le Credo qui suit, simplement et complètement incompatible avec la conception protestante de la foi. Cependant, ce Credo a été adopté par la Réforme : il est considéré encore comme valable officiellement dans beaucoup d'Eglises protestantes. Cela n'a de sens que si la fameuse phrase n'est pas appliquée aux développements particuliers qui la suivent sur la Trinité et sur la Christologie dogmatique, mais à la conviction d'ordre purement religieux qui inspirait ces expressions dogmatiques, au contenu de la foi spécifiquement chrétienne qui les animait.

Il en va de même pour le Symbole de Nicée. Je rappelle la différence connue entre les deux formes du texte de ce Credo, la forme orientale et la forme occidentale, — je veux dire la question de savoir si l'Esprit-Saint procède du Père seul ou bien du Père et du Fils. Cette différence est d'autant plus remarquable qu'elle exprime une

structure toute différente de la doctrine de la Trinité. Si maintenant l'on ne considère ce point que du terrain de l'histoire, si on le met en rapport avec les formules précises de la doctrine, alors nous voyons une opposition radicale se manifester qui ne peut qu'accroître la séparation existante. Il en ira tout différemment si, à côté des recherches purement historiques, on s'attache à déterminer les raisons religieuses de ces formules et à découvrir le vrai sens qu'elles offrent. Et il se trouve qu'en dépit de leurs divergences, ces formules ont, en fin de compte, été inspirées par les mêmes motifs, et qu'elles offrent en conséquence un sens identique. Elles veulent toutes deux sauvegarder le caractère étroitement monothéiste de la Trinité chrétienne. La doctrine orientale cherche à y arriver en considérant le Père comme principe originel et source de la Divinité, et en faisant procéder, pour cette raison, l'Esprit-Saint de Lui seul. La doctrine occidentale, au contraire, veut atteindre le même résultat en mettant dans une corrélation aussi complète, aussi étroite que possible les trois potentiels de la Divinité et en faisant procéder, pour cette raison, le Saint-Esprit de façon égale du Père et du Fils.

Enfin, en ce qui concerne le Symbole des Apôtres, Luther lui-même, dans son grand catéchisme, a, sur plusieurs points importants, employé cette méthode qui consiste à laisser de côté les expressions historiques originales pour rechercher leur sens religieux ultime ou la conviction fondamentale qu'elles traduisent.

J'en viens maintenant aux conséquences, pour les questions mises à notre programme.¹

En ce qui concerne la question 1, il faut répondre qu'un accord sur une formule précise de la foi n'est sans doute pas absolument nécessaire, mais qu'il est, d'autre part, très désirable pour l'unité chrétienne. Il n'est pas nécessaire, comme *conditio sine qua non*, car l'expres-

(1) Voir la brochure n° 52, « Documentation préparée par le Comité des sujets », p. 9.

sion intellectuelle de la foi ne saurait être identifiée sans réserves avec la conviction chrétienne fondamentale. Mais il est désirable au plus haut point, car seule l'expression intellectuelle de la foi peut sauvegarder son caractère vraiment chrétien et la garantir contre les dangers de la religion légale ou de la religion magique et mythologique.

En ce qui concerne la question 2, disons que les symboles de l'ancienne église chrétienne, les symboles qu'on appelle œcuméniques, ceux des Apôtres et de Nicée, sont, à vrai dire, si importants que les Eglises devraient essayer de s'accorder sur ce point. La condition essentielle est qu'on distingue le contenu spécifiquement chrétien de la foi des expressions intellectuelles qui l'expriment ; parlons clair : la question doit rester ouverte de savoir si les formules de ces Credo représentent, sur chaque point et en tous les sens, l'expression réelle de la foi chrétienne, ou si, sur un point ou sur un autre, il ne serait pas désirable de changer l'expression existante.

En ce qui concerne la question 3 (a), nous trouvons la réponse déjà donnée dans ce qui a été dit de la question 2. Il faut donc y répondre de la même manière affirmative.

Répondons affirmativement également à la question 3 (b). Il faut laisser à la décision de chaque Eglise le soin de déterminer l'usage à faire de ces symboles.

Enfin, il faut aussi répondre à la question 3 (c) par l'affirmative. En principe, on doit reconnaître le droit de formuler de façon nouvelle le Credo. Mais il faut, si l'on précise la réponse, distinguer deux possibilités. En ce qui concerne les usages ecclésiastiques et le culte, il faut écarter, avec les deux rapporteurs, un nouveau texte. Peut-être en irait-il autrement si simplement pour assurer l'entente et rendre les discussions utiles, on désirait arriver à une nouvelle formule. Une formule qui, dans ma pensée, mettrait en relief ce qui nous unit, et qui, sans combattre ou nier les différences, les laisserait aux Eglises particulières comme leur bien particulier. Sur ce point, il n'y a, à mon avis, aucune raison de retarder

cette entreprise. Bien au contraire : cette Conférence devrait s'y mettre ici même. Il me semble que nous manquerions à notre devoir si nous ne voulions pas commencer ce travail.

Du reste, si nous voulons l'unité, il faut que nous nous mettions à sa recherche ici même. Ici doit être posé le fondement, si l'on veut qu'il soit solide. Tout le reste, discussions sur la constitution de l'Eglise, sur le ministère, sur les sacrements, dépend du fondement de la foi qui nous occupe ici.

Sommes-nous convaincus que nous travaillons, ici, d'après la volonté de Dieu et de Jésus-Christ, avec la force du Saint-Esprit, à l'unité des Eglises, alors nous avons le droit de croire également que c'est la volonté de Dieu que nous allions jusqu'au bout de notre entreprise, jusqu'à son dernier et complet achèvement. Cette conviction s'appuie sur le fondement même, et le plus objectif, de notre christianisme commun : un Dieu, un Christ, une foi, une sainte Eglise chrétienne universelle !

DISCOURS DE M. LE PASTEUR JONAS LINDSKOG, D. D.,

Recteur de l'Eglise de Broenn, Stockholm (Luthérien).

Nombreux sont ceux qui, dans nos Eglises Luthériennes Evangéliques, sont généralement d'accord avec l'Evêque Gore dans sa conception du Symbole des Apôtres et de celui de Nicée, comme étant un sommaire de la foi chrétienne qui fait autorité, qui est suffisant, normatif, et fournit la base indispensable à cette union entre les Eglises qui est l'objet de notre espérance. Mais ceux qui, sur la question de ces symboles, de leur importance, de leur destination et de leur valeur, ont des vues quelque peu différentes, sont nombreux aussi. Je pourrais, par exemple, vous rappeler plusieurs articles de théologiens connus parus dans la revue « Die Eiche » et d'autres périodiques, et c'est une conception semblable que je vais essayer d'exposer brièvement.

Le Cardinal Bellarmin dit : *Non in verbis, sed in sensu est fides, non ergo habemus idem symbolum, si in explanatione dissidemus* ». Ce qui importe, ce ne sont pas les mots, mais le sens qu'ils renferment. Les mêmes mots ne garantissent même pas l'accord dans la pensée. Chacun sait que plusieurs expressions du Symbole, par exemple « Il descendit aux enfers », « Il est monté au ciel », « la résurrection de la chair », ont été interprétées de manières tout à fait différentes selon des esprits différents.

Mais il est plus important de nous rendre compte que l'accord en pensée n'implique pas nécessairement une véritable et profonde unité entre les âmes. L'unité en pensée et l'unité en esprit ne sont pas la même chose. Celle-là n'est même pas une présupposition nécessaire à celle-ci. L'unité spirituelle repose sur un plan plus profond que l'unité intellectuelle ou historique, bien que celle-ci ne soit nullement négligeable.

A vrai dire, le Nouveau Testament parle de la vérité comme étant le fondement de l'unité entre les Chrétiens. Que les hommes soient de la vérité et vivent dans la vérité, voilà ce qui importe plus que tout. Mais le mot « vérité » a un sens profond et n'équivaut pas à une somme de doctrines, de conceptions, de faits historiques, etc. Nous ne voyons la vérité, dit Saint Paul, qu'à travers un miroir et partiellement. Nos paroles et nos pensées ne sont jamais rien de plus que des efforts incertains pour la saisir. La vérité est en relations étroites avec la vie ; selon l'Evangile de Saint Jean. Jésus s'appelle Lui-même la Vérité et la Vie, deux mots qui, bien que non synonymes, sont étroitement associés. Vivre dans la vérité, c'est donc édifier sa vie sur le vrai fondement, c'est conquérir les relations vraies de la vie, ainsi que le but et la mission véritables de la vie.

Saint Paul parle de l'unité véritable que donne l'unité en Christ. Etre dans le Seigneur, comme le sarment est attaché au cep, recevoir de Lui, de Sa parole et de Sa personne, sa vie et sa nourriture, être inspiré par Son Esprit et par Lui, se trouver dans un juste rapport à

l'égard de Dieu — tel est le vrai fondement de l'unité réelle entre Chrétiens.

Cette unité de foi et de vie existe entre les différentes Eglises, malgré tous les malentendus, autrement cette Conférence n'aurait pu être convoquée. Nous appelons tous Jésus-Christ notre Seigneur, et nous rendons témoignage qu'en Lui nous avons le Rédempteur du péché et de la mort, et le Médiateur entre Dieu et les hommes. Tous regardent à Lui comme étant la Vérité et nous conduisant dans le chemin du devoir et de la Vie. Tous croient, plus ou moins clairement, à la rémission des péchés en Son nom et au pouvoir de la sanctification par Son Esprit. Pour tous, la Bible, document de la révélation spéciale de Dieu, est le guide et la source incomparable de la vie. Il y a des Eglises qui n'ont pas le Symbole des Apôtres ou le Symbole de Nicée ou d'Athanase, mais aucune qui n'ait « Notre Père qui es aux cieux », aucune qui ne s'approche de notre Père Céleste par une prière fidèle au nom de Jésus.

Mais cette unité essentielle demande une expression que l'on puisse voir ou entendre. La confession commune de la foi commune est un besoin spirituel. Lors de la Conférence œcuménique de Stockholm, en 1925, il semblait parfois que toutes les barrières étaient tombées, et le sentiment de l'unité se manifestait spontanément en une confession commune. Nous prononcions tous ensemble la prière du Seigneur, prière qui, en un certain sens, inclut toute la religion chrétienne et réfléchit l'âme même du Seigneur, ou bien nous chantions ensemble du fond de nos cœurs des hymnes qui devenaient l'expression et la confession de notre foi. Le sentiment de l'unité s'exprimait aussi, bien que plus rarement, par la lecture commune des symboles. Lorsque le Patriarche lut, à l'autel de la Cathédrale d'Upsal, le Symbole de Nicée en langue grecque, l'impression fut puissante et émouvante. La déclaration de foi chère à l'Eglise Orthodoxe devint un symbole et une expression de l'unité existante. En tant que symboles, symboles directeurs d'une unité essentielle, les anciennes déclarations

de foi sont de grande importance, puisque celles-ci constituent une chaîne d'or qui relie les générations à travers l'histoire. Mais les déclarations de foi ne sont pas propres à fournir un point de départ meilleur à l'œuvre d'unification de l'Eglise, et ceci à cause de leur contenu. Il est vrai qu'elles renferment et délimitent admirablement la foi, celle qui est le lien le plus fort entre les Eglises, la foi en Dieu notre Père, manifestée dans le Fils unique, par l'Esprit. Mais cette foi est en partie revêtue de mots et de termes qui, chez beaucoup de chrétiens aujourd'hui, sont compris et doivent être compris, dans un sens différent de leur signification primitive. Cette foi est associée à des conceptions métaphysiques influencées par la philosophie de leur époque, ce qui oblige à faire une distinction entre leur substance et les grandes vérités religieuses qu'elles expriment en effet, et leur forme temporaire. Il y a des éléments importants, indispensables même de notre religion, dont ces formules ne tiennent pas compte. L'Evêque Gore a montré que la doctrine enseignée par les Apôtres était en partie ce que Jésus a enseigné et en partie une doctrine au sujet de Jésus. Au cours des développements de la doctrine de l'Eglise, le premier de ces éléments a été, il faut le dire, de plus en plus négligé. Il peut être vrai que les idées centrales du Symbole, la doctrine de la Trinité et de l'Incarnation, trouvent leur justification dans le Nouveau Testament et correspondent aux conceptions de Saint Paul et de Saint Jean. Mais, lorsque ces doctrines deviennent la chose principale dans les Symboles, tandis que l'enseignement du Christ est en grande partie négligé, il y a un déplacement des valeurs relatives, lequel a contribué à cet intellectualisme qui, plus que toute autre chose, a séparé les Eglises et en a fait des sœurs ennemies. Si nous devons donner aujourd'hui aux anciens symboles une situation qui les fasse apparaître pratiquement comme obligatoires et réglementaires pour la doctrine, il faut craindre que, dans notre effort même pour la réunion des Eglises, nous n'ayons semé une graine qui, dans l'avenir, deviendrait la cause de nouvelles séparations.

Etant donné que les Eglises Evangéliques, tout en conservant les anciens Symboles de l'époque de la Réformation, n'ont pas pu empêcher le grand schisme, peut-on croire « qu'une acceptation renouvelée en commun des symboles qui exposent avec autorité la foi en Christ » pourrait nous aider à faire un pas en avant vers une véritable « réunion entre les catholiques et les protestants au sens large du mot ». Les divergences fondamentales entre les branches catholique romaine et protestante de l'Eglise sont si grandes qu'elles excluent presque l'idée d'une réunion dans les circonstances actuelles. Mais une profonde unité organique entre les fractions du monde protestant aussi bien qu'entre l'Eglise Orthodoxe et les Eglises Evangéliques sera, je l'espère, possible, même si nous n'attribuons pas aux anciens symboles le rôle de lois obligatoires, mais celui d'instruments qui nous garderont de perdre de vue certains aspects importants de la vérité chrétienne et qui nous permettront d'atteindre à une intelligence plus profonde de l'Evangile.

Telle est, en fait, la destination des symboles, suivant notre plus récente confession luthérienne, la « Formula Concordiae » de 1577 qui dit: « La Sainte Ecriture seule est normative, *norma normans*, pour la doctrine et la morale de l'Eglise; tous les autres écrits, symboles inclus, ne sont que des témoins qui nous disent comment la Sainte Ecriture, à différentes époques, a été comprise par le peuple chrétien, et qui rendent hommage à la foi commune ».

La question vitale pour nous est donc de savoir si dans la foi véritable en Dieu, et comme disciples véritables du Christ, nous pouvons atteindre et approfondir cette unité intérieure, l'unité en Esprit, qui, comme toute paix véritable, est le fruit de l'Esprit. L'unité qui est plus extérieure viendra certainement tôt ou tard, ainsi que le Primat d'Irlande nous l'a montré; nous demandons à Dieu que cette Conférence marque un pas vers ce but. La prière « Notre Père qui es aux cieux » deviendra un symbole et une expression de cette unité. De même, le

Symbole des Apôtres et celui de Nicée, même si les uns pensent que ceux-ci représentent exactement la foi chrétienne, tandis que d'autres ne les trouvent pas infaillibles, comme tout produit du travail des hommes, y compris nos pères eux-mêmes ; les uns disent que les symboles doivent être interprétés suivant la lettre et le sens primitif ; les autres admettent une interprétation plus libre et plus spirituelle. Un certain accord sur la constitution de l'Eglise se produira sans doute également, si dans ce domaine une liberté plus grande encore est admise. Mais l'expression la plus forte de l'unité intérieure sera la confession qui s'exprime dans la vie et les œuvres, la confession à laquelle notre Sauveur attache une importance capitale dans le Sermon sur la Montagne et dans ses Paraboles sur le Jugement Dernier (Matt., VII et XXV).

DISCOURS DE LORD SANDS, LL. D.,

Modérateur de l'Eglise d'Ecosse 1907-1917 (Presbytérien).

Lorsque les Apôtres allèrent annoncer le Christ au monde, ils partirent comme les porteurs déclarés d'une vérité toute nouvelle ; ils allèrent non pas créer une atmosphère, mais proclamer des faits. Les Apôtres, petit groupe bien uni et ayant des informations de première main sur tout ce qu'ils enseignaient, n'éprouvaient probablement aucun besoin d'une déclaration de foi bien définie. Mais la situation changea. La venue du Seigneur, qui devait tout éclaircir, se fit attendre. Des doutes et des interrogations se produisirent ; on en vint à sentir le besoin de formuler avec autorité le contenu du message dont l'Eglise était dépositaire ; c'est ainsi que nous avons des Symboles et des Confessions de Foi. Leur nécessité, cependant, n'est pas aujourd'hui universellement reconnue. Il est même de mode, dans certains milieux intellectuels, de la décrier ; mais, tandis que l'on peut admettre différentes opinions sur le degré de pré-

cision désirable, il n'y a réellement rien de fondé dans une opposition absolue. L'Eglise doit professer quelque chose qui soit à la fois important et distinctif. Sans une communauté de foi en une vérité, importante et distinctive, il ne peut y avoir communauté d'action. La vie est plus que la doctrine, mais la vie sans doctrine est vide. La vie donne une valeur à la doctrine, mais sans la traduction de la vie en une expression intellectuelle, la vie ne peut durer. De plus, la transmission de la vie doit se faire par le moyen de cette forme intellectuelle, et cette forme doit pouvoir se concrétiser dans la langue des hommes. Autrement, il ne peut y avoir aucune assurance de communauté entre les membres de l'Eglise, et aucune transmission au monde d'un message de vérité.

Nous ne nous préoccupons cependant pas tant, pour le moment, de la question générale de la nécessité des symboles et confessions de foi, que de cette question pratique : Quelle est la profession de foi commune qui est la condition préliminaire d'une réunion tant soit peu étendue des Eglises ? S'il doit y avoir réunion, il faut qu'il y ait une certaine somme de foi commune, autrement l'union n'a ni sens ni but. L'assurance de cette communauté de foi qui postule la réunion semble comporter l'accord sur une expression commune de la foi. Le langage peut être impuissant à exprimer toute la profondeur de Dieu, mais le langage est l'instrument qui nous a été donné et que nous devons utiliser.

Je suis d'accord avec l'Evêque Gore et avec le Surintendant Général Zoellner, pour dire que nous devons trouver notre base d'union dans les symboles catholiques. Mais, sans différer en rien d'avec ces orateurs, j'envisage peut-être le problème, comme il convient à un laïque, à un point de vue un peu plus rigoureusement pratique. Il m'est difficile d'admettre qu'une nouvelle déclaration commune de la foi puisse être formulée par les Eglises représentées à cette Conférence. Je ne veux pas dire une déclaration qui soit nouvelle en substance, qui introduise une nouvelle doctrine ou qui rejette une doctrine ancienne, mais seulement une déclaration de la foi qui

affirme à nouveau une doctrine cardinale dans une expression nouvelle. La discussion serait interminable et la défiance très vive. Aux jours de l'Eglise indivise, les Conciles adoptaient des définitions qui faisaient autorité. Mais si notre Conférence, telle qu'elle est, devait adopter une définition en vue de l'union, avant qu'aucun crédit pût être donné à cette définition, il faudrait aborder des joutes de critique méticuleuse, dans une centaine de communions différentes répandues à travers le monde. Une déclaration nouvelle qui fasse autorité pourra être un jour l'objet des efforts de l'Eglise réunie, mais cela ne peut être une condition préliminaire de la réunion.

Il y a d'ailleurs une objection peut-être plus décisive à tout nouveau symbole ou confession de foi comme base d'union. Une grande partie de la Chrétienté n'acceptera rien d'autre, ou en tout cas rien de moins, que les deux grands symboles. Mais il pourrait peut-être n'y avoir pas d'objection décisive à une déclaration supplémentaire sur des points qui ne sont pas inclus dans ces symboles. Je crains seulement que la tendance de ceux qui voudraient chercher quelque équivalent des symboles catholiques n'aille vers la simplification plutôt que vers une rédaction plus compréhensive. A mon sens, il n'y a aucun avantage à examiner cette proposition pour ce qu'elle vaut. Des fractions très importantes de l'Eglise, sans laquelle il ne peut y avoir de réunion générale, ne sont préparées ni à remplacer, ni à amputer les symboles catholiques.

Les symboles possèdent par ailleurs un énorme avantage comme base doctrinale de réunion. Leur langue et leurs formules d'expression ne sont pas celles de notre temps. Supposons que ces symboles n'aient pas existé, que rien de semblable ne nous soit parvenu, je suis persuadé qu'au cas où un groupe de théologiens modernes, les plus instruits, les plus orthodoxes et les plus autorisés, avec le Dr Gore et l'Archevêque Chrysostôme comme présidents, voudraient formuler une déclaration de foi, leurs formules et leurs expressions seraient quelque peu différentes de ce que nous trouvons dans les symboles

catholiques. Quelles que soient les formules d'expression qui seraient choisies aujourd'hui, la critique s'exercerait vivement, comme sur une déclaration contemporaine, en langage contemporain, élaborée à la lumière des conceptions scientifiques et philosophiques d'aujourd'hui. Mais les symboles catholiques se présentent tout différemment... Il ne faut pas trop nous préoccuper de leurs formes d'expression ; celles-ci furent choisies en un siècle qui n'est pas le nôtre et furent influencées par les conceptions philosophiques alors prédominantes. La vérité est immuable, mais les formes qu'elle revêt varient d'âge en âge. Il y a beaucoup de textes des Saintes Ecritures où nous trouvons de profondes vérités spirituelles, mais qui sont exprimées dans un langage qui n'est pas celui que nous choisirions aujourd'hui. Nous acceptons ces vérités, mais nous ne rédigeons pas à nouveau les textes des Ecritures.

Voici un autre grand avantage des symboles catholiques : l'acceptation de ces symboles comme base doctrinale d'une Eglise réunie ne comporte ni compromis, ni concession de la part d'aucune Eglise. Si loin que certaines Eglises aient pu s'écarter de la doctrine médiévale, ou bien l'Eglise latine, de l'Eglise d'Orient, sur certains points, il n'y a cependant pas eu de répudiation des symboles catholiques. L'Eglise d'Ecosse, à laquelle j'appartiens, n'est pas une Eglise luthérienne ou historiquement une Eglise protestante ; c'est une Eglise Réformée. Dans cette Eglise, le Symbole des Apôtres est considéré comme « un bref résumé de la foi chrétienne, conforme à la volonté de Dieu et anciennement reçu dans l'Eglise du Christ ».

La Confession de Foi proposée par Calvin, en 1559, pour l'Eglise Réformée de France s'exprime ainsi : « Nous confessons tout ce qui a été déterminé par les conciles anciens, touchant l'essence infinie de Dieu, la distinction des trois personnes et l'union de deux natures en Notre Seigneur Jésus-Christ ; nous acceptons et nous recevons tout ce qui a été ainsi déterminé comme étant tiré des Saintes Ecritures. » De même, la deuxième

confession helvétique reconnaît l'autorité des symboles catholiques. Néanmoins, après avoir indiqué pour des raisons pratiques, en vue de la réunion, que la seule voie est celle de l'acceptation des symboles catholiques, je voudrais, toujours dans un but pratique, signaler quelques difficultés. Certains parmi nous, préparés d'ailleurs à accepter ces symboles, diront qu'ils les trouvent insuffisants comme profession de foi vivante de l'Eglise, car ils ont été formulés, disent-ils, dans des circonstances et en présence de difficultés différentes de celles qui nous concernent aujourd'hui. La réunion des Eglises nécessite un grand dynamisme spirituel, et, à l'égard des besoins de notre temps les symboles sont plutôt statiques que dynamiques. L'amour de Dieu, la relation personnelle de l'âme avec le Sauveur, l'offre gratuite du salut aux hommes, tout cela est peut-être implicitement contenu dans les symboles, mais sans y être suffisamment exprimé. Dans le Symbole des Apôtres, par exemple, la seule relation directe du Maître avec l'humanité qui soit affirmée est celle d'un juge. Je ne prends pas pour moi ces critiques, j'indique seulement ce qui, je le sais, serait mis en avant par des hommes orthodoxes et pieux, non contre les symboles, mais contre leur valeur suffisante comme résumé complet de la vérité qui sauve, autour de laquelle l'Eglise doit se rallier, et comme bannière sous laquelle nous pouvons, après avoir été si longtemps séparés, nous rassembler triomphalement et partir à la conquête du monde. Les circonstances ont changé depuis que des définitions supplémentaires furent adoptées au concile de Chalcédoine, et la difficulté que j'ai signalée ne doit pas, je crois, être résolue par l'adoption de formules de rédaction et de déclarations doctrinales supplémentaires dans la langue d'aujourd'hui. Il faudrait plutôt avoir recours à un langage plus ancien que celui des symboles catholiques. Il est peut-être prématuré d'examiner la forme que prendrait une déclaration supplémentaire. Mais, lorsque la réunion s'affirmera plus précise à l'horizon, ne pourrions-nous pas nous accorder à dire que les Eglises en s'unissant n'affir-

firmeront pas seulement leur adhésion aux symboles catholiques, mais déclareront avec la même solennité leur acceptation du message évangélique que l'Eglise doit proclamer au monde: « Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné Son fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne péricule point, mais qu'il ait la vie éternelle. » « Car Dieu n'a pas envoyé Son fils au monde pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par Lui. » « Nous n'avons pas un Souverain Sacrificateur qui ne peut compatir à nos faiblesses, mais Il a été tenté comme nous en toutes choses... » « L'Esprit et l'Epouse disent: Viens. Et que celui qui a soif vienne ; que celui qui veut prenne de l'eau de la vie gratuitement. »

On ne peut, je le sais, construire un symbole ou l'équivalent d'un symbole avec des passages de l'Ecriture. Mais ici nous avons, de toute évidence, en un langage à la fois autorisé et émouvant, l'annonce de l'amour de Dieu, du Sauveur à la fois Rédempteur, ami et frère, et l'offre gratuite du salut à tous les hommes. Une déclaration de ce genre dans le langage des Ecritures aiderait, je crois, à écarter les objections de ceux qui, tout en étant fidèles aux symboles comme formules doctrinales, trouvent que ceux-ci ne satisfont pas entièrement leurs impulsions évangéliques et activistes.

La réunion sans les symboles est un rêve vain et insensé. Mais la réunion réduite aux symboles pourrait nous donner une Eglise semblable à celle de Sardes. Il ne nous faut pas seulement un symbole commun, il nous faut un dynamisme spirituel. Où le trouverons-nous ? Par la grâce de Dieu et sous la direction de Son Esprit, nous le trouverons dans une consécration commune à notre Maître, dans une proclamation commune de son humanité comme frère aîné et de ses droits suprêmes à notre obéissance comme Fils de Dieu, dans une foi commune en celui que « Dieu a souverainement élevé, lui donnant un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père ».

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR STEFAN ZANKOW,

Université de Sofia (Orthodoxe).

Pour nous autres, Orthodoxes, c'est un principe évident que là où l'Eglise, ou l'unité chrétienne, se trouve, se trouve aussi la vérité chrétienne unique, donc la foi chrétienne unique et une confession de foi chrétienne unique.

Déjà le mot connu de l'Apôtre relatif à *une foi unique* (Ephés., IV, 6) ne peut être compris d'aucun point de vue naturel ou historique autrement que comme une « doctrine », une « confession ».

La foi et la doctrine (ou la confession) ne se distinguent que dans la mesure où le contenu et l'idée se distinguent de la forme et de la parole qui les expriment et représentent. Mais on n'a pas le droit d'opposer, pour l'être à entité double qu'est l'homme, l'idée et la parole (la foi et la doctrine). A chaque idée correspond la parole, à chaque foi, la doctrine ou la confession.

Il s'ensuit également qu'en parlant de la foi, l'Apôtre a parlé, en même temps, de la vérité chrétienne unique qui est saisie par cette foi et aussi d'une doctrine unique (confession) par laquelle cette vérité se trouve exprimée.

Mais aussi le sens constant de la Sainte Ecriture, la Sainte Ecriture comme telle et toute l'histoire de l'Eglise chrétienne (depuis le temps des Apôtres et de leurs disciples) témoignent que, premièrement, il y a toujours eu dans l'Eglise unique de Christ une foi unique, et qu'elle était exigée ; secondement, il reste impossible de séparer la foi vraie d'une vérité religieuse unique et non plus d'une doctrine ou d'une confession de foi religieuse unique.

Du reste, à prendre les choses telles qu'elles sont, il n'y a pas eu, il n'y a pas et il ne peut y avoir non plus de société religieuse et encore moins d'Eglise qui n'aient pas une foi et, en conséquence, une doctrine (ou une confession de foi) comme base. De même qu'un christia-

nisme sans principes serait chose impossible, de même une Eglise chrétienne sans principes est encore plus impossible et illogique.

C'est précisément l'importance extraordinaire, plus même, la nécessité de la confession de foi correcte, expression de la doctrine chrétienne véritable, qui nous explique d'abord l'existence de toutes ces diverses et nombreuses confessions de foi des différentes Eglises, et ensuite l'attachement acharné de chaque Eglise chrétienne à son Credo.

Avoir une Eglise et laisser s'introduire en elle les variétés les plus diverses de foi et de confession signifierait ou bien ne pas comprendre l'Eglise dans son essence intime comme Eglise, ou bien avoir une Eglise qui n'est pas en fait l'Eglise du Christ, ou bien enfin, être absolument indifférent à l'Eglise et à l'unité ecclésiastique.

On oppose, en général, à la nécessité d'une foi et d'un credo unique dans l'Eglise une ou unifiée, l'objection principale que la foi est chose de conviction personnelle, et que la conviction personnelle n'est possible que si l'on garantit la liberté personnelle. Nous, les Orthodoxes, nous pensons que, pour si juste que soit ce principe en soi, il est dans notre problème une cause de malentendu et qu'il ne tranche nullement la vraie question en jeu. Sans le moindre doute, chacun est libre de croire au Christ, de le confesser ou de n'en rien faire. Mais s'il ne croit pas, il n'est pas chrétien et il n'a rien à chercher dans l'Eglise chrétienne: s'il croit en lui, alors il doit le confesser; et tant qu'il conserve cette foi, il est illogique de parler d'une liberté en vertu de laquelle il serait possible d'être chrétien et de ne pas croire au Christ. Et il en est de même pour toutes les autres vérités fondamentales de la religion et de l'Eglise chrétiennes. Car c'est une chose parfaitement erronée de chercher à établir des antithèses; ici, vérité et foi (donc doctrine et credo), là, liberté et conviction. La vérité religieuse est objective (Dieu, le Christ, etc.) et peut exister et subsister même en dehors de notre conviction et de notre

liberté de pensée. La foi est le chemin intérieur, personnel, spirituel, par lequel la vérité religieuse est saisie, vécue, complétée ; c'est aussi le vase qui porte cette vérité. La croyance est l'expression extérieure, transmise par des paroles, de cette vérité et de cette foi. Ces trois points tiennent ensemble dans une unité organique, à laquelle la liberté et la conviction personnelles ne s'opposent nullement. Bien au contraire, elles en sont les conditions.

C'est pour cette même raison que nous considérons comme erronée l'objection que le Credo lie ou lierait la foi vivante parce qu'il est une forme extérieure. Si l'on voulait du reste laisser à ce principe sa pleine valeur, Bible et Eglise devraient être considérées comme formes extérieures. Et tout le mouvement de l'Unité de l'Eglise serait en contradiction avec lui.

Enfin, il faut considérer comme sans valeur l'objection d'après laquelle tout credo est conditionné par le développement de l'histoire. L'Incarnation et la Bible le sont bien aussi ! Mais cela ne saurait affirmer en soi le caractère relatif des faits religieux ou des vérités religieuses, accomplis dans l'histoire ou révélées et qui ont trouvé leur expression verbale dans les confessions de foi.

C'est ainsi que nous, Orthodoxes, nous nous en tenons fermement au principe que là où est l'Eglise, là doit être *ipso facto* la foi, la doctrine et le credo ; là où il y a une Eglise unique de Christ, là est, ou doit être, une foi unique, une doctrine unique, une confession de foi unique.

II

Quel est maintenant le Credo de l'Unité chrétienne ou bien quel pourrait être, quel devrait être ce Credo ? Une nouvelle confession de foi ou un vieux symbole ?

Il n'est personne qui ne comprenne clairement les difficultés immenses de la composition et de l'admission

d'un credo nouveau, surtout dans la situation actuelle de la chrétienté. Toute nouvelle confession de foi proposée à une chrétienté unifiée devrait être réalisée de telle sorte qu'elle pût, suivant son contenu, exprimer l'essentiel de la vérité chrétienne et être acceptée par les Eglises particulières, car cette confession de foi unique devrait être le lien unique de la foi. Mais justement, lorsqu'on tente de fixer le contenu du nouveau credo, surgissent toutes les questions qui provoquent la séparation actuelle des Eglises chrétiennes. En fin de compte, il en ressort que la rédaction d'un nouveau credo du « parti du juste milieu », qui voudrait servir d'intermédiaire entre les partis extrêmes de droite et de gauche, est une entreprise vaine, parce qu'une union de vérités et d'erreurs en fait de religion, d'affirmations et de négations, n'est pas possible et qu'un tel credo, en fait, serait un credo amphigourique ou vide, par conséquent sans valeur ; il en irait de même pour toute tentative d'établir un nouveau credo avec un « minimum » de vérités chrétiennes. Car il ne peut y avoir de vérités chrétiennes minimales ou maximales. Ajoutons encore ceci : où est la mesure universellement valable que puissent employer les nombreuses Eglises chrétiennes actuelles pour déterminer le contenu du nouveau credo ? Quelle est la garantie de cette nouvelle mesure, quelle preuve avons-nous que cette mesure soit universellement acceptée et que le credo établi d'après elle le soit aussi ? Quand on approfondit les difficultés de cette entreprise, on ne peut que craindre malgré soi que précisément tout le travail en vue de l'unité chrétienne ne se heurte à ces difficultés et qu'après tous les efforts faits, les Eglises ne s'écartent les unes des autres, plus séparées qu'elles ne l'étaient avant l'essai de la composition d'un nouveau credo.

Nous trouvons qu'il en va tout au contraire si l'on adopte comme confession de foi de l'unité chrétienne le symbole de Nicée.

D'abord, en ce qui concerne la vérité intérieure du credo. D'après notre conception orthodoxe, la seule garantie de cette vérité est d'abord l'Eglise elle-même, puis

le caractère œcuménique de la vérité qui devient la vérité de l'Eglise. En dehors de l'Eglise œcuménique et de la catholicité, tout peut être mis à bon droit en question. Mais la réciproque n'est point vraie, à moins que l'on ne soit partisan d'un nihilisme ecclésiastique ou d'un atomisme chrétien. L'Eglise est cependant la « plénitude », « la colonne et la forteresse de la vérité » et la vérité religieuse chrétienne ne peut être saisie sous tous ses aspects que si elle nous est donnée sous forme « catholique », c'est-à-dire que si, en sa faveur, se sont exprimées toutes les Eglises chrétiennes, en remontant jusqu'aux temps de la première Eglise non encore divisée. Et précisément c'est le cas pour le Symbole de Nicée. S'il n'en était point ainsi, nous n'aurions en lui qu'un document historique ou archéologique. Mais le Symbole de Nicée est le symbole de la foi de toute l'ancienne Eglise unie, et nous ne voyons point pour quelles raisons ce symbole ne devrait, ou ne pourrait être, celui de la chrétienté postérieure unifiée.

L'acceptation de ce symbole comme le credo des Eglises unifiées est d'autant plus naturelle et facile que cette confession de foi est celle des deux tiers de la chrétienté et qu'elle est fort honorée par la grande partie du dernier tiers.

Le Symbole de Nicée offre, en outre, les deux avantages que d'abord il est court, ne renfermant que ce qu'il y a de plus essentiel dans la foi chrétienne, et que, secondement, il ne laisse aucune place pour une parité ou une subordination en ce qui concerne la solution du problème du credo unique de l'unité chrétienne.

On doit vraiment reconnaître que si la chrétienté d'aujourd'hui n'était pas assez mûre pour accepter le symbole de Nicée comme son credo commun, elle serait incomparablement moins en état d'en composer et d'en reconnaître un autre.

Aussi pensons-nous, nous autres Orthodoxes, qu'aujourd'hui le seul credo possible et nécessaire de l'unité chrétienne ne peut être que le Symbole de Nicée, donc le Symbole de l'ancienne Eglise chrétienne unie ; nous

croyons aussi que l'acceptation de ce credo doit précéder tout essai de proposer une nouvelle confession de foi commune.

III

A vrai dire, nous pensons aussi que l'acceptation de ce Symbole ne peut avoir vraiment de signification que si la valeur du credo est universellement reconnue, dans le plein sens de ce mot.

IV

Il n'est pas d'importance primordiale, au moins pour les premiers temps, de décider des cas ou des occasions dans lesquels la confession de foi commune serait mise en usage dans l'Eglise.

V

Cependant, nous croyons que nous nous approchons d'autant plus de la vérité chrétienne et de sa confession unanime que nous aurons en nous plus profondément et plus intimement l'amour pour Dieu et l'amour mutuel.

C'est pour cette raison que nous concluons ces développements par l'appel liturgique de notre Eglise orthodoxe : « Aimons-nous les uns les autres afin de confesser Dieu d'un commun accord ».

La séance est levée à midi 45.

SAMEDI APRÈS-MIDI 6 AOUT

La séance de l'après-midi s'ouvre, à 16 heures, par un culte que préside M. le pasteur H. SUMITRA, B. A.

Le jeudi 4 août, le Syndic et la Municipalité de Lausanne avaient eu l'amabilité d'inviter les délégués et leurs amis à une soirée donnée à l'Hôtel Beau-Rivage. Le beau temps avait permis aux invités de jouir pleinement de la réception si amicale qui leur était offerte dans les jardins de l'hôtel.

En conséquence, la Conférence vote à l'unanimité la résolution suivante :

« La Conférence désire transmettre au Syndic et à la Municipalité de Lausanne ses plus sincères remerciements pour l'aimable et cordiale hospitalité offerte à ses membres, le soir du 4 août.

« Reconnaissant avec gratitude le privilège dont elle jouit en étant l'hôte de cette belle ville historique, la Conférence désire également exprimer au Syndic et à la Municipalité ses vœux les plus sincères ; elle a confiance que la bénédiction de Dieu reposera sur eux dans l'accomplissement de la grande et lourde tâche que les citoyens de Lausanne leur ont confiée. »

Des réunions de groupes ayant été annoncées pour le 8 août, dans la grande salle de l'Université, à l'Eglise de Saint-Laurent et à l'Eglise allemande de la Mercerie, le Président soumet à la Conférence le texte révisé de l'article 7 du Règlement, en mentionnant que ce texte a reçu l'approbation de ceux qui avaient soulevé des objections sur la forme originale de cet article 7. Cet article est ainsi rédigé :

« Si des modifications sont proposées aux rapports que les groupes adressent à la Conférence plénière, celle-ci peut en référer au Comité de Rédaction, pour examen et rapport définitif. Dans ce rapport définitif, les différences qui subsistent devront être clairement indiquées, de même que l'accord auquel on est arrivé. Aucune déclaration ne pourra être reconnue comme acceptée par la Conférence si elle n'a d'abord été acceptée soit à l'unanimité, soit « nemine contradicente. »

Le texte ainsi amendé est adopté.

Le Président demande alors à l'évêque Léon Tourian, délégué de l'Eglise arménienne, d'adresser quelques paroles à la Conférence. Il montre en lui le représentant d'une nation encore en danger et d'une Eglise que tous les chrétiens doivent entourer de leur plus sincère sympathie.

DISCOURS DE MGR LÉON TOURIAN,
Evêque à Manchester (Eglise Arménienne).

CHERS FRÈRES,

Je viens, comme représentant de l'Eglise Nationale Apostolique d'Arménie et de Sa Sainteté le Catholicos, Patriarche suprême de toute l'Arménie, saluer cordialement les membres de cette Conférence panchrétienne.

Je déclare que notre très vieille Eglise prend part avec la plus grande sympathie aux délibérations de cette Conférence, puisque nous voyons que celle-ci tend à amener un rapprochement et une cordiale collaboration entre les Eglises chrétiennes; elle veut aussi donner une impulsion au monde chrétien en traduisant en actes les préceptes formels du Christ touchant l'amour et l'union entre ses disciples.

Nous considérons comme essentiel qu'une connaissance complète et réciproque des Eglises Chrétiennes précède le rapprochement et la collaboration entre ces Eglises, tout en prenant en considération le programme des travaux de la présente Conférence. J'ai donc pour instructions de présenter à la Conférence une brève esquisse des principes administratifs et doctrinaux de l'Eglise Arménienne.

Le Catholicos, ou Patriarche suprême de tous les Arméniens à Etchmiadzin, qui est le chef de l'Eglise Arménienne toute entière, est regardé comme le successeur des Apôtres Thaddée et Barthélemy. L'organisation et le règlement de l'Eglise Arménienne n'émanent pas de l'activité d'un corps législatif ecclésiastique, mais de l'histoire même de la nation arménienne. Il est intéressant de noter que la nation arménienne n'est pas seulement la gardienne des prérogatives purement administratives de l'Eglise, mais qu'elle peut aussi faire entendre sa voix dans les questions doctrinales (non dogmatiques).

L'organe central de la nation arménienne depuis les origines a été le Conseil suprême ecclésiastique, qui s'est réuni pour la première fois en l'an 365, et auquel prirent part les laïques et le clergé. Par suite de développements historiques, le Conseil ecclésiastique suprême se réunit maintenant sur l'invitation du Patriarche suprême de toute l'Arménie. Le peuple, dans chaque diocèse, élit un laïque et un membre du clergé ; tous les délégués se réunissent sous la présidence du Patriarche suprême ; ils discutent les questions et adoptent les décisions à la majorité ; ces décisions sont obligatoires pour tous.

Grâce au système des Conseils, le principe électif a pris racine dans l'Eglise Arménienne ; aussi chaque fonctionnaire ecclésiastique, du plus élevé jusqu'au plus humble, est-il élu par le peuple.

La Confession de Foi adoptée par l'Eglise Arménienne dans ses offices est la formule d'Athanase, qui prit naissance lors du Concile de Nicée. Cette formule définit presque exclusivement le dogme de l'Incarnation, que notre Eglise conserve sans modifications ni additions. L'unité de la nature du Christ ou *doctrine monophysite*, qui est acceptée par l'Eglise Arménienne, est identique à la formule Ephésienne, qui est celle de Saint Cyrille d'Alexandrie, et qui reconnaît la nature unique de la Parole incarnée. La doctrine monophysite du Concile d'Ephèse, que l'Eglise Arménienne professe, est entièrement différente de celle d'Eutychus. Quant aux divergences qui divisent l'Eglise Arménienne et l'Eglise Grecque Orthodoxe, elles concernent uniquement le rejet par l'Eglise Arménienne du Concile de Chalcédoine et la non-reconnaissance des Conciles subséquents. Dans toutes les autres questions dogmatiques, les deux Eglises sont en parfait accord.

C'est avec une grande unité de vues et un minimum de complications que l'Eglise Arménienne s'est dirigée en matière de dogme. Le principe si élevé exprimé par un savant théologien de l'Eglise d'Occident, Saint Augustin, a été et reste toujours le mot d'ordre de notre Eglise.

L'expression « l'unité dans les choses essentielles » a été poussée par cette Eglise jusqu'à ses dernières conséquences pratiques ; celle de « liberté dans les questions douteuses » a été entendue par elle dans son sens le plus large ; c'est seulement sur la base qu'indiquera notre accord commun qu'il sera possible, à notre avis, d'assurer à l'Eglise Universelle « la charité en toutes choses ».

En conséquence, je le déclare du fond de mon cœur : Ce qu'il nous faut, c'est la Charité, et encore la Charité.

Le Président invite l'Assemblée à prier pour les chrétiens persécutés en Russie, en Chine, en Arménie et en d'autres parties du monde. La parole est ensuite à M. le professeur Olaf Moe, sur le sujet du jour.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR OLAF MOE,

Université d'Oslo (Luthérien).

La question de la nécessité d'une confession de foi commune, pour une Eglise de nouveau unifiée, se complique, pour les Eglises protestantes, du fait que le protestantisme en revient en principe à la Sainte Ecriture comme à la seule autorité normative en matière de foi. Cependant, il n'est pas niable que les Eglises de la Réforme ont, à côté de leurs propres Credo, toujours reconnu leur attachement aux symboles de l'ancienne Eglise. Et elles ne sont qu'une exception, les Eglises protestantes qui ne reconnaissent que la Bible comme la seule règle contraignante pour leur doctrine. En fait, les recherches historiques nouvelles ont prouvé toujours plus clairement que le Nouveau Testament n'exclut en aucune façon une confession de foi particulière, qu'au contraire il la présuppose.

Les deux premiers et les deux derniers orateurs de la matinée ont tous répondu par l'affirmative à la première question, qui était exposée dans les documents préparés pour ces débats-ci (Doc. N° 52). L'Eglise est

avant tout solidement maintenue par la reconnaissance commune d'une doctrine définie considérée comme parole de Dieu, et ni Paul ni Jean n'auraient rien eu à objecter à une confession de foi commune contraignante, je veux dire, contre l'idée d'une foi juste (D. Gore). Le Nouveau Testament contient déjà les éléments des Credo ecclésiastiques postérieurs (D. Zoellner). Une confession de foi commune n'est pas absolument nécessaire, mais elle est très désirable (Wobbermin, Lindskog). Le Credo le plus important est celui de la vie et de l'action (Lindskog). Et quand il s'est agi de la deuxième question, la plupart des rapporteurs ont également donné une réponse identique. Les Symboles des Apôtres et de Nicée ne sont que *l'unification* des confessions de foi parsemées dans le Nouveau Testament, conditionnés par l'opposition qu'on leur faisait (Zoellner). Le contenu de la doctrine des Apôtres, comme Paul et Jean la représentent particulièrement, la confession de Jésus, Messie et Seigneur, fils unique de Dieu, Verbe éternel, devenu homme quand les temps furent accomplis et apparu en chair, crucifié, mort et ressuscité et qui après sa glorification, a envoyé le Saint-Esprit pour que ses disciples baptisent au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, tout cela est expliqué dans le Symbole de Nicée un peu plus explicitement, voilà tout. La théologie critique, elle aussi, est disposée à concéder tout cela, mais elle conteste seulement que Paul ait lui-même vraiment compris son Maître (Gore). Au contraire, Lindskog a objecté que le vrai point central de l'Evangile a été *déplacé* par les Credo.

On ne saurait donc nier que les deux symboles ci-dessus nommés ne reçoivent une importance particulière du fait qu'ils s'accordent dans leur essence avec le Nouveau Testament.

A cela s'ajoute une seconde observation spécialement importante étant donné le but de cette conférence, à savoir que les Symboles des Apôtres et de Nicée forment l'héritage commun des Eglises qui ont été séparées par le schisme du ^x^e siècle et la Réforme du ^{xv}^e siècle. Nous

n'aurons, comme M. Gore l'a fait remarquer, une base commune pour la réunion de toutes les Eglises, catholique et protestante, que si cette Assemblée veut déclarer que la doctrine de la Trinité et celle de l'Incarnation sont un développement conséquent de l'Evangile. M. le professeur Stephan Zankow a souligné ce point d'une façon encore plus forte.

Pour ces raisons, je dois me joindre complètement aux deux premiers et aux derniers orateurs de la matinée, quand ils donnent à la question 3 (a) une réponse affirmative. Si les Eglises commencent par s'accorder sur le baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, alors on a la possibilité, comme M. Gore l'a remarqué, de laisser les Eglises locales décider d'elles-mêmes de l'usage des confessions de foi, nommées ci-dessus, dans le service divin.

En ce qui concerne la dernière question, le même orateur a remarqué très finement qu'il préférerait la laisser sans réponse jusqu'au moment où, en remplacement des anciens symboles, un nouveau soit proposé qui ait une chance quelconque de trouver un assentiment universel. La confession de foi, comme l'a dit M. Zoellner, doit se développer de façon naturelle et aucune unité intérieure ne peut être forgée par des formules fabriquées artificiellement : des paragraphes artificiellement arrangés ne sauraient qu'accroître la confusion.

Si, en terminant, je dois exprimer mon propre avis, je voudrais dire ceci : la Bible et l'Oraison dominicale sont déjà un lien existant et unissant toutes les Eglises : nous devons en rendre grâces à Dieu. Mais ce lien ne suffit pas, précisément parce que la Bible reçoit des interprétations si diverses. Une confession de foi est absolument nécessaire. Et si nous voulons vraiment une union de toutes les Eglises qui reconnaissent Jésus comme Dieu et Sauveur, alors nous devons prendre comme point de départ le terrain commun de l'ancienne Eglise unie, soit le Symbole des Apôtres et celui de Nicée. Une catholicité évangélique, c'est là notre devise. Mais, dans ce cas, nous n'avons pas le droit de faire bon marché de

tout ce qui est catholique, non plus de ce qui est vieux catholique. L'*Una Sancta* de l'avenir ne peut être bâtie que sur l'*Una Sancta* des origines, et les divergences actuelles des Eglises ne peuvent être surmontées que par une convergence vers l'ancienne Eglise avec son symbole.

Si tous les chrétiens séparés lèvent leurs yeux vers notre glorieux Sauveur pour être un en lui et si les Eglises maintenant désunies regardent à l'ancienne Eglise unie, nous avons le droit, certainement, de contempler par avance un avenir plus lumineux pour la chrétienté.

L'évêque de GLOUCESTER (R. R. Headlam) prend la parole :

On nous a dit bien souvent qu'il était impossible d'unir les Eglises par des confessions de foi; cela va de soi, naturellement. Nous ne pouvons unir les Eglises s'il n'existe pas un esprit d'unité. Mais il est également vrai, je crois, que nous ne pouvons unir les Eglises si nous sommes incapables d'avoir une expression concrète de notre foi. Il me semble que, après les discours que nous avons entendus ce matin, il est temps que l'un de nous ait le courage de traduire les résultats acquis d'une manière qui puisse être acceptée de tous, et c'est pourquoi je vais vous lire la confession de foi que je vous propose :

« Nous confessons la foi au Christ telle que nous l'ont enseignée les Saintes Ecritures et que nous l'ont transmise le Symbole de l'Eglise universelle établi par le Concile de Chalcedoine et le Symbole des Apôtres. »

Ces mots ont été choisis avec soin et je vais brièvement vous les commenter. Tout d'abord, nous confessons la foi au Christ, non le symbole. Nous acceptons le symbole comme étant l'expression de la foi au Christ, et il est très important que nous puissions dire que le point sur lequel nous sommes unis est la foi au Christ, car, bien qu'elle puisse s'exprimer dans le symbole,

cette foi est bien plus haute, plus profonde et plus complète qu'aucun symbole ne peut l'exprimer. Deuxièmement, nous mettons au premier rang les Saintes Ecritures comme la source de notre foi au Christ. Nous sommes tous d'accord sur ce point. En troisième lieu, nous acceptons le grand symbole œcuménique qui est la déclaration presque universelle de l'ancienne Eglise sur lequel s'accordent l'Orient et l'Occident, qui est accepté par la grande majorité des Eglises modernes et qui est la seule base possible d'union. J'aimerais y ajouter, peut-être, le Symbole des Apôtres, qui est une expression plus simple des mêmes idées.

Voici pourquoi il est important de rédiger un symbole de cette manière : certains hommes repoussent l'ancien symbole parce qu'il les engage, leur semble-t-il, à accepter une philosophie qu'ils n'approuvent pas. Mais si nous n'acceptons pas le symbole, nous acceptons la foi que nous enseigne le symbole, et dont il est l'expression acceptée.

J'ose espérer que, sur ces termes, il nous sera possible d'unir la grande majorité (tout au moins) des Eglises. Je me permets d'ajouter que je ne crois pas que tous les professeurs consentiront à l'union ; j'ai été moi-même un professeur et j'ai été en rapports avec eux toute ma vie, et je ne crois pas que l'on puisse jamais arriver à l'union de tous les professeurs.

Il reste encore un autre point. Le même Concile de Chalcédoine qui a promulgué le symbole que nous acceptons, a lancé l'anathème contre ceux qui proposeraient un autre symbole ou qui ajouteraient quoi que ce soit au symbole. J'ai la conviction que la plupart des divisions du christianisme sont venues de ce que l'on avait négligé cette preuve de sagesse de l'ancienne Eglise. Cela a commencé par l'addition de la clause « *filioque* », puis a continué avec la doctrine de la transsubstantiation. Cela a été l'anarchie, au moment de la Réformation, lorsque chaque Eglise s'est efforcée de définir à nouveau le symbole d'une manière si étroite qu'elle excluait presque tous les fidèles de ses murs.

Si nous ne voulons pas admettre que la seule condition nécessaire pour faire partie de l'Eglise chrétienne soit de reconnaître le symbole de la chrétienté, nous rencontrerons dans l'avenir les mêmes difficultés que nous avons eues dans le passé, et cette remarque s'applique, je le crains, à la suggestion faite par Lord Sands. Nous ne pouvons choisir telles ou telles expressions des Ecritures parce qu'il se trouve qu'elles nous plaisent; nous nous fondons sur la foi au Christ, les Saintes Ecritures et l'expression de la foi contenue dans le Symbole oecuménique.

LE PRÉSIDENT fait remarquer que les suggestions de l'évêque de Gloucester seraient à soumettre pour discussion à la Commission qui traite ce sujet.

Le professeur KARL PRÖHLE : Cette Conférence a entrepris une très lourde tâche qui ne doit pas aboutir à un échec ou, moins encore, à des utopies. Nous remuons les fondations mêmes du christianisme et nous cherchons quelle est la confession de foi qui soit essentielle à l'unité chrétienne. Evidemment, nous avons plutôt besoin d'une confession de foi uniquement religieuse que d'une confession de foi théologique. Nous nous réunissons, d'après les termes de la convocation que nous avons reçue au nom de Jésus-Christ, Seigneur et Sauveur : cela est en soi-même une confession. Et c'est seulement sur une confession de foi commune que nous pouvons songer à bâtir une organisation commune. J'intercéderai en faveur d'une nouvelle confession : non pas que nous puissions nous débarrasser des symboles anciens, mais parce qu'ils ont besoin d'être complétés. Nous avons besoin — et là est la difficulté — d'un symbole assez large pour être universel, et qui, cependant, ne soit pas tellement vague qu'il ne renferme plus aucun sens défini. Nous devons étudier les points particuliers de la foi chrétienne à la lumière de l'ensemble, et l'ensemble à la lumière des points particuliers. Ce serait une tâche désespérée si nous n'avions devant nous la personne du Christ, qui renferme en lui tout le mystère de la révélation, et qui le personnifie dans une vivante

individualité, précise et historique. Notre tâche n'est pas désespérée si nous prenons le Christ pour base et substance du symbole qui doit nous unir.

Le très Révérend WILLIAM T. MANNING D. D. : En ce qui concerne le sujet à l'ordre du jour, la Confession de foi de l'Eglise du Christ, je me permets d'ajouter quelques mots à ce qu'a dit l'Evêque Gore, à propos de cette grande Communauté religieuse, l'Eglise catholique romaine, qui n'est pas représentée ici.

Tout d'abord, nous regrettons profondément que l'Eglise romaine n'ait pas cru pouvoir accepter l'invitation qui lui avait été faite d'envoyer des représentants à la Conférence mondiale.

En deuxième lieu, bien que l'Eglise catholique romaine n'ait pas cru devoir envoyer des représentants, nous désirons qu'elle sache que nos sentiments à son égard restent amicaux et fraternels, et que nous voulons reconnaître pleinement la place qu'elle occupe et le grand témoignage qu'elle rend au Christ dans ce monde.

En troisième lieu, alors que les communions chrétiennes, orthodoxes et protestantes qui sont représentées ici, peuvent (et nous souhaitons qu'elles le fassent) faire de réels progrès vers une union définitive, nous reconnaissons que l'unité chrétienne ne peut être atteinte, si nos frères de l'Eglise catholique romaine n'en font pas partie. Ce que cherchent tous ceux qui sont réunis ici, ce n'est pas la seule unité des protestants ou des catholiques. Cela ne pourrait qu'accentuer les différences et perpétuer les divisions. Nous recherchons une unité qui englobe toutes les confessions chrétiennes à travers le monde, aussi bien catholiques que protestantes, qui acceptent le Seigneur Jésus-Christ comme Sauveur, Seigneur et Dieu. C'est le témoignage commun de toute l'Eglise du Christ qui est nécessaire dans la bataille contre le péché et l'incrédulité, et, tout spécialement à notre époque, contre l'offensive mondiale préméditée qui, se cachant souvent sous des titres nouveaux et pom-

peux, attaque les principes chrétiens de la morale sexuelle et du mariage.

Enfin, ne puis-je ajouter qu'il ressort de cette assemblée, l'espoir que nos frères catholiques romains, clergé et fidèles, joindront leurs prières aux nôtres pour que nous puissions être guidés, pendant cette Conférence, par Celui qui a prié pour que nous soyons un, et que, par Son Esprit, nous connaissions cette paix et cette unité qu'il a pour agréable de voir régner entre nous.

Après une minute de recueillement silencieux, M. le pasteur A. N. BERTRAND reprend la discussion :

Le pasteur ANDRÉ BERTRAND (Paris). — C'est dans l'esprit où a parlé ce matin M. le professeur Wobbermin que je voudrais apporter ici quelques précisions sur l'attitude des Eglises qui se réclament de la tradition réformée, notamment en ce qui concerne le rapport historique et religieux à établir entre la personne de Jésus, l'Ecriture Sainte et les documents primitifs de la foi connus sous le nom de Symbole des Apôtres et Symbole de Nicée.

Comme le dit l'un des textes préparés pour notre Conférence, au centre de l'Evangile — et aussi au centre de la foi chrétienne et de la vie chrétienne, et au centre de l'Eglise — se dresse la personne de Jésus-Christ. Non pas seulement sa personnalité historique, mais aussi cette réalité divine qui vivait en Lui, et qui lui a conquis la foi de son Eglise; réalité que débordent toutes les formules et que l'Esprit seul peut nous permettre de retrouver, vivante, dans les documents où l'Eglise a consigné les expériences des croyants.

Lorsque nous voulons connaître cette Personne, il y a une source, et une seule, à notre foi et à notre pensée: l'Ecriture, c'est-à-dire, d'une part, les Evangiles qui nous apportent des documents sur la personne historique du Sauveur, et, d'autre part, les Epîtres, qui constituent dans leur ensemble une sorte de confession grandiose de la foi apostolique, un hommage solennel rendu à la

valeur éternelle de la Personne du Christ pour le salut du monde.

M. l'Evêque Gore disait ce matin qu'une Confession de foi devait être « métaphysique ». Assurément ; un document quel qu'il soit, par lequel on se propose de réclamer pour la personne de Jésus une valeur qui dépasse l'histoire et qui la domine, qui tient de l'éternel et de l'universel, doit être transcendant à l'histoire, et, dans ce sens, « métaphysique ». Il y aurait donc, à nos yeux, un abus évident à vouloir creuser un abîme artificiel entre les données des synoptiques et les conceptions johanniques ou pauliniennes, sous prétexte que les unes demeurent sur le terrain de l'histoire, tandis que les autres nous introduisent déjà sur celui de la métaphysique. Le johannisme et le paulinisme ont été des interprétations non seulement légitimes, mais nécessaires des faits de l'histoire évangélique, et nous croyons que le fond commun de ces documents scripturaires détermine de façon définitive l'orientation de la foi et même de la pensée, dans l'Eglise du Christ.

Les Credo des premiers siècles ne sauraient être considérés non plus comme des excroissances arbitraires de la pensée chrétienne. On y a vu souvent une mainmise de la pensée hellénique sur l'Evangile (*eine Hellenisierung des Evangeliums*). Bien plutôt convient-il d'y voir un effort obstiné et d'ailleurs admirable pour imposer à la pensée grecque la forme d'un monothéisme à la fois éthique et mystique, dominé par la Personne Sainte, et pour l'amener ainsi, selon la parole de l'Apôtre, captive aux pieds de Jésus-Christ. Personne ne saurait refuser, dans cet esprit, son hommage et sa fidèle adhésion à ceux qui ont entrepris cette tâche gigantesque et se sont efforcés de la poursuivre en accord avec les données des Ecritures.

Mais s'il est permis d'affirmer que les dogmes de Nicée ont dans les Ecritures des « points d'attache », il semble que l'on ne saurait les considérer comme se bornant à « transmettre » la foi exprimée dans les Saints Livres. En luttant avec la pensée hellénique pour la

marquer du sceau du Christ, les théologiens et les conciles ont dû naturellement s'établir sur le plan de cette pensée, c'est-à-dire sur le plan essentiellement intellectuel et non religieux.

Il semble donc nécessaire à l'unité de l'Eglise du Christ que toutes les confessions accueillent avec un égal respect l'effort accompli par les croyants du premier siècle, et apportent une même adhésion au principe qui les a guidés, mais il semblerait inutile et même fâcheux d'imposer l'usage de tel ou tel symbole aux confessions qui déclarent s'en tenir à l'Ecriture et ne désirer aucune confession de foi ; comme il paraîtrait impossible aux Eglises de la tradition calviniste de mettre ces symboles, si vénérables soient-ils, sur le même pied de valeur et d'autorité que l'Ecriture Sainte, laquelle doit rester la seule norme de la foi.

Ce qui est indispensable à l'unité du Corps mystique du Christ, c'est que nous soyons tous unis dans la même Vérité ; mais la vérité déborde tous les credo historiques qu'elle a fait naître, comme le Créateur déborde le monde qu'Il a appelé à l'existence ; elle ne réside tout entière que dans la Personne de Celui qui a dit : Je suis la Vérité.

Le pasteur J. VERNON BARTLET, D. D. — Tout dépend du principe, pleinement reconnu dans la Confession de Foi de Lambeth, du respect mutuel pour la conviction religieuse de notre prochain. Pour nous, Congrégationalistes, nous voulons un symbole qui exprime l'attitude de l'individu devant la personne de Jésus-Christ, et qui fasse de cette attitude le lien fondamental qui unit les chrétiens. Nous adoptons la conception d'Alexandre Vinet, qui représente la foi comme un regard assuré fixé sur Jésus et unissant Jésus à la substance même de la conscience des croyants. D'autres envisageront plutôt la foi du point de vue de ces dogmes que l'Eglise primitive déduisait de la religion et qui la protégeaient de certaines interprétations fausses de la foi. Nous acceptons ces dogmes comme les limites entre lesquelles peut

se développer l'interprétation de la personne du Christ : mais ces dogmes restent pour nous indirects et abstraits, comparés à l'expression de la foi que nous considérons comme essentielle.

Il est à espérer que l'étude plus attentive que nous ferons de ce sujet, nous conduira vers une expression commune de cet aspect religieux de la foi ; cela permettra ainsi à ceux qui sont tout d'abord Évangéliques, mais qui sont aussi profondément catholiques dans leur conception, de se rapprocher de leurs frères qui se fondent premièrement sur les symboles historiques.

L'ARCHEVEQUE DE NUBIE. — Un accord général sur les principes généraux et les bases de la foi est essentiel pour établir toute union stable des Eglises. L'Eglise orthodoxe grecque a, pendant seize siècles, adhéré seulement au Symbole de Nicée, et ce Symbole, renforcé de l'adhésion de toutes les Eglises primitives, est la base sur laquelle peut se fonder tout naturellement l'élaboration de l'unité. La foi au Christ, telle que nous l'ont enseignée les Saintes Ecritures et comme elle nous a été transmise par la tradition de l'Eglise, dont le Symbole de Nicée est un fragment, voilà le critérium que nous, qui récitons ce symbole dans le baptême et la communion, avons toujours accepté.

Toute liberté peut être concédée, quant à l'usage des Credo ; on peut ne pas se refuser à la rédaction, par un autre Concile œcuménique d'un nouveau Credo ; mais le Symbole de Nicée doit être conservé et respecté.

L'Evêque de TINNEVELLY (D^r Tubbs). — Les chrétiens des Indes peuvent, eux aussi, s'unir sur le terrain des grands symboles. Les divisions s'élèvent entre nous, sur des points tels que les Ordres et la Sainte Communion, que les symboles ne mentionnent pas directement.

A cause de cela, le mouvement vers l'union est plus urgent parmi nous que dans la métropole. Notre présente Conférence me fait songer à cette grande conférence dont parle le chapitre XV des Actes, où sont opposés d'une manière frappante les idéals de l'Eglise de

la métropole et des Eglises missionnaires, l'une adhérant aux anciennes institutions, à la tradition, l'autre inspirée par des visions et des possibilités qui embrassent le monde entier. Alors que dans les champs de mission, l'unité était déjà atteinte, dans l'Eglise de la métropole, l'arbre cachait encore la forêt, et l'Eglise avait à se convertir à l'esprit d'étroite union.

Il en est encore ainsi de nos jours. Dans les champs de missions, nous sommes en train de résoudre les problèmes de l'union. Dans le sud de l'Inde, par exemple, nous nous approchons de la réalisation d'une Eglise unissant beaucoup de confessions ; mais nous sommes entravés par les doutes et les difficultés des dirigeants de la métropole. Surtout, comme nous respectons leur science et leur compétence, nous avons peine à comprendre le peu d'empressement qu'ils apportent à s'adapter aux faits actuels qui se déroulent dans les champs de mission.

Nous demandons donc instamment aux Eglises de la métropole de ne pas mettre plus longtemps à l'épreuve le loyalisme des Eglises missionnaires et de leurs fidèles. S'il est parfois dangereux d'aller de l'avant, il est plus dangereux encore de s'immobiliser. Nous demandons également que les décisions ne soient pas renvoyées à plus tard. N'apportons pas une déception à l'Eglise chrétienne dans le monde entier. L'Eglise de Jérusalem a couru un grand risque quand elle a fait alliance avec le Christianisme des Gentils. Ne pouvons-nous aussi braver ces risques ? Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais d'autorité, d'amour et de jugement.

Le professeur SERGIUS BULGAKOW. — L'acceptation universelle du Symbole de Nicée, vénérable par son antiquité, est désirable, en elle-même ; mais elle doit être quelque chose de plus qu'un accord diplomatique. L'Eglise chrétienne renferme la plénitude de la vie divine : nous abordons maintenant un sujet qui, de même que les Evangiles, rentre dans cette plénitude et en

fait partie. La voie qui mène à l'union est le chemin que nous parcourons ensemble en allant du point le plus bas vers le point le plus élevé, vers une compréhension toujours plus grande de la plénitude de la vie en Dieu.

L'Eglise est la sphère de la sanctification; elle est une fraternité dans l'adoration; elle est chargée d'une mission prophétique; sur ces trois points, nous sommes appelés à mieux réaliser son idéal.

La sanctification est le but et l'essence de la vie de l'Eglise chrétienne; la sanctification de l'humanité du Christ réalisée dans la communion des saints. Mais nous ne pouvons séparer l'humanité de notre Seigneur de celle de Sa Mère, l'Immaculée « *Theotokos* ». C'est elle la conductrice de l'humanité, dans l'Eglise chrétienne; Mère et Epouse de l'Agneau, elle est unie aux saints et aux anges dans l'adoration et dans la vie de l'Eglise. Certains peuvent ne pas se sentir obligés de la nommer dans leurs prières, comme je le fais. Cependant, comme nous marchons vers une unité doctrinale, il se peut que nous nous rapprochions virtuellement les uns des autres, même sur ce point.

Puis l'Eglise possède le riche trésor qui s'accroît sans cesse d'une liturgie d'adoration, trésor que l'Eglise orthodoxe a gardé précieusement comme un jaillissement inspiré de la foi. L'Eglise chrétienne désire réaliser l'union de tous les chrétiens dans l'adoration, mais voudrait obtenir cette union, non pas tant par une commune acceptation des formes liturgiques que par un amour tout puissant qu'attire irrésistiblement la beauté spirituelle.

En troisième lieu, l'Eglise envisage ses nouveaux devoirs et ne se tourne pas seulement vers la tradition: sa tâche est la consécration de toute vie, et l'accomplissement de « l'attente ardente de toute la création ». L'Esprit souffle où il veut: nous devons être prêts à Le suivre. Nous n'en sommes encore qu'au début; nous devons nous préparer à suivre de nouvelles routes, à voir s'ouvrir devant nous de nouveaux horizons. Demandons Son secours: viens, ô Paraclet, viens habiter en nous!

Le pasteur FRANÇOIS MÉJAN (Paris). — Voici, en ce qui concerne les Eglises réformées évangéliques de France, auxquelles j'ai l'honneur d'appartenir, quel est leur point de vue à l'égard de la confession commune de la foi.

Ces Eglises estiment qu'une déclaration explicite est nécessaire à la vie, à l'ordre, au développement de la communauté chrétienne.

Non pas qu'elles confondent la foi avec la connaissance ; mais elles ne l'assimilent pas non plus entièrement à la confiance du cœur.

Si la confiance du cœur est l'élément essentiel de la foi, celle-ci s'applique à un objet qui doit être connu, et le plus exactement possible, pour être aimé comme il le mérite. Cette connaissance, il faut l'affirmer, il faut la propager. Elle est un lien et une force. D'où la nécessité d'une déclaration de foi explicite.

Les points principaux de la nôtre sont les suivants :

Avec ses pères et ses martyrs dans la confession de foi de La Rochelle, avec toutes les Eglises de la Réformation dans leurs divers symboles, notre Eglise proclame « l'autorité souveraine des Saintes Ecritures en matière de foi et le salut par la foi en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. Elle conserve donc et elle maintient à la base de son enseignement, de son culte, de sa discipline, les grands faits chrétiens représentés dans ses sacrements, célébrés dans ses solennités religieuses et exprimés dans ses liturgies, notamment dans la Confession des péchés, dans le Symbole des Apôtres et dans la Liturgie de la Sainte-Cène ».

Le Symbole des Apôtres est lu chaque dimanche dans nos temples, il est rappelé aux parents lors du baptême de leurs enfants, il figure dans notre liturgie pour les cérémonies funèbres.

C'est vous dire que nous acceptons de tout cœur qu'il y ait une commune Confession de foi de l'Eglise, et que cette Confession soit l'antique symbole baptismal.

Après le chant d'un cantique et la prière prononcée par l'évêque Brent, la séance est levée à 18 heures 30.

RÉUNIONS DES COMMISSIONS

LUNDI, MARDI ET MERCREDI, 8, 9 ET 10 AOUT

La Conférence se divise en Commissions pour la discussion des Sujets II, III et IV et la préparation des rapports à soumettre en séance plénière.

Conformément aux statuts, il est décidé de ne pas nommer de Commission pour l'étude du Sujet I (l'Appel à l'Unité) ; le Bureau de la Conférence, ainsi que les Présidents et les Secrétaires des Commissions formeront une nouvelle Commission qui préparera une résolution sur ce sujet n° 1.

Les Commissions sont composées des membres suivants, dont on a préalablement obtenu l'agrément.

COMMISSION II

Sujet II

LE MESSAGE DE L'EGLISE AU MONDE: L'EVANGILE

Président : M. le PROFESSEUR ADOLF DEISSMANN

MM.

Armitage, Archidiacre
Arseniew, Prof. N.
Baer, Dr S. H.
Bagnall, Mme Mary A.
Barbour, Dr G. F.

MM.

Barnes, Dr C. W.
Bertrand, pasteur, A. N.
Bieler, C., professeur
Bleakney, pasteur C.
Boyd, Mme W.

MM.

Brewis, Principal J. T.
 Bristow J.
 Budd, pasteur W. R.
 Budd, Mme Elisabeth
 Cannon, Evêque
 Claudius, Sabile Pasha
 Constantinidis, Archimandrite
 Davis, Dr D. A.
 Day, Dr W. H.
 Dibelius, Prof. M.
 Dionisy, Archevêque
 Enniss R.
 Fisher, Evêque
 Frank, Dr G.
 Gaugler, Dr E.
 Garrett, Dr F. A.
 Gibson, Theron
 Glubokowsky, Prof. N.
 Gogarten, Dr F.
 Goodall, Rev. C.
 Hadorn, Prof. W.
 Haenisch, pasteur, G.
 Hamilton L. A.
 Harvey, pasteur E. G.
 Henry, Dr J. M.
 Herold, Dr O.
 Holden, pasteur A. T.
 Horne F. A.
 Horstmann, pasteur P. F.
 Howie, pasteur R. H.
 Hoyoïs, pasteur, E.
 Hurst, Evêque.
 James, Prof. J. A.
 Jézéquel, pasteur J.
 Jones, pasteur T. J.
 Klein, Dr W. F.
 Koren, pasteur L.
 Laun, Lic. J. F.
 Lew, Dr T. T.
 Lewiss W. A.
 Limerick, Evêque de
 Lofthouse, Princ. W. F.
 McConnell, Evêque
 Machichan, Dr D.
 MacCraken, Prés. J. H.
 MacLagan, Dr P. J.
 Maclean, pasteur N.

MM.

Macnutt, Archidiacre
 Malan, pasteur A.
 Margetson, Provost W. J.
 Master, Dr H. B.
 Méjan, pasteur F.
 Mill W. H.
 Monod, prof. Wilfred
 Moore, Dr T. A.
 Nooe, Dr R. T.
 Nygren, Prof. A.
 Ochiai, Dr J. K.
 Ostefeld, Evêque
 Peake, Prof. A. S.
 Phillips, Dr W.
 Pyke, pasteur R.
 Reichel, Sir Harry
 Richards, Dr G. W.
 Richards, Dr T. T.
 Rose, pasteur I. M.
 Rosenkjar, pasteur J.
 Roy, pasteur T. S.
 Rust, Dr J. A.
 Sanford, Mme W. E.
 Schenck, pasteur H. W.
 Schmitz, Prof. O.
 Schneider, Prof. F.
 Schou Aage
 Siebel J. G.
 Sjöstedt, Maj. A.
 Smiley, Dr W. B.
 Soper, Prof. E. S.
 Stejskal, Evêque
 Stevenson, pasteur J. S.
 Sturgis, Dr W. C.
 Sumitra, pasteur H.
 Tarafdar, Chanoine.
 Thvedt, pasteur N. B.
 Titius, Prof. A.
 Turkevitch, pasteur B. J.
 Verner, pasteur A.
 Vickrey C. V.
 Wilson D. M.
 Wiseman C. Luke.
 Wiseman, Dr F. L.
 Woods, Chanoine
 Zwemer, Dr S. M.

COMMISSION III

Sujet III : LA NATURE DE L'EGLISE

Président : M. le PROFESSEUR WILLIAM ADAMS BROWN, D. D.

MM.

MM.

Adelaïde, Evêque d'
 Alivisatos, Prof. H. S.
 Andersen, Prof. J. O.
 Atkinson, Dr H. A.
 Aulén, Prof. G.
 Bagnall, T. St. J.
 Baker, pasteur H. N.
 Banninga, Dr J. J.
 Bates, Prés. M. L.
 Bildt, S. Exc. H. de
 Bird, Dr P. S.
 Blair, pasteur J. C.
 Boér, Prof. Alexis de
 Bombay, Evêque de
 Bulgakow, Prof. S.
 Briilioth, Prof. Y. T.
 Cadman, Dr S. P.
 Clark, Chanoine L. C.
 Dibelius, Gén. Sup. Intend. O.
 Dixon, Tr. Rev. W. G.
 Donald, Dr G. H.
 Dornakal, Evêque de
 Douglas, Chan. J. A.
 Elert, Prof. W.
 Eulogios, Archevêque
 Fehl, Cons. A.
 Fiero R. H.
 Fotheringham, Dr J. T.
 Fyffe, Dr D.
 Gardiner, pasteur J. B.
 Gardner, Mlle Lucy
 Geller, Dr S.
 George, Evêque de
 Gerrard T. L.
 Giesecke, Dr F.
 Handmann, Prof. R.
 Hauge, pasteur S. M.
 Haussleiter, Prof. G.

Heath Carl.
 Herron, Prof. C.
 Hertzberg, pasteur M.
 Hindes, pasteur W.
 Holland, pasteur W. E. S.
 Hume, Dr R. A.
 Humphries, Prof. A. L.
 Irénée, Evêque.
 Joyce, Archidiacre.
 Kaas, baron A. Von.
 Keller, pasteur A.
 Kelley, pasteur W. M.
 Kennink, Archevêque
 Kulp, pasteur E. J.
 Küry, Evêque
 Lang, Dr A.
 Lang, Dr T.
 Lehtonen, Dr A.
 Leo, pasteur P.
 Leontopolis, Archevêque de
 Livingstone W. P.
 Lunn, Sir Henry
 MacArthur, pasteur K. C.
 Macaulây, pasteur J. J.
 Manchester, Evêque de
 Marquis, Dr J. A.
 Martin, Prof. A. Von.
 Ménégos, Prof. F.
 Merle d'Aubigné, pasteur C.
 Merrill, Dr W. P.
 Milne, pasteur J.
 Morehouse F. C.
 Mosel, pasteur H. G. W.
 Mudge, Dr L. S.
 Naupactos, Métropolitte de
 Neander, Dr H.
 Neiiendam, Dr M. N.
 Neuschäfer, Dir. Etud. C.

MM.

Ohlemüller, D^r G.
 Papadopoulos B. K.
 Paraskevaidis, D^r T.
 Parker, pasteur G.
 Parsons, Evêque
 Peel, D^r A.
 Peradse, D^r G.
 Perry, Evêque
 Philip, D^r A.
 Philputt, D^r J. M.
 Piper, Lic. O.
 Pröhle, D^r K.
 Raffay, Evêque
 Riley, Athlestan
 Ritchie, D^r D. L.
 Roberts, D^r J. E.
 Rogers, D^r B. T.
 Sasse, Lic. H.
 Scheer, pasteur C.
 Schempp., Dir. J.
 Scherer, D^r M. G. G.
 Schian, Gén. Superint. M.
 Schmidt, Prof. K. L.

MM.

Selecman, D^r C. C.
 Shatford, Chanoine
 Siegmund-Schultze, Prof. F.
 Slosser, pasteur G. J.
 Sommer, pasteur T. W. E.
 Soucek, D^r J.
 Stange, D^r E.
 Stefan, Archevêque
 Steimle, D^r A.
 Stewart, D^r G. C.
 Stewart, pasteur R. W.
 Swartz, Prés. H. F.
 Sydney, Archevêque de
 Taranger, Prof. A.
 Thomas, D^r J. S. L.
 Thompson, pasteur L. M.
 Tinnevely, Evêque de
 Unruh, Prof. B. H.
 Upsal, Archevêque d'
 Valiadis, Archimandrite
 Wallau, Lic. R. H.
 Williams, Evêque
 Workman, Princ. H. B.

COMMISSION IV

Sujet IV : CONFESSION DE FOI COMMUNE DE L'EGLISE

Président : M. le CHANOINE TISSINGTON TATLOW, D. D.

MM.

Aalders, Prof. W. J.
 Abbott-Smith, Chanoine
 Ainslie, pasteur P.
 Ankar, Lic G. A.
 Appia, pasteur L.
 Armagh, Evêque d'
 Ashworth, D^r R. A.
 Balanos, Prof. D. S.
 Bartlet, Prof. J. V.
 Barton, D^r W. E.
 Bate, Chanoine
 Bensow, pasteur O.
 Bond, pasteur A. J. C.

MM.

Brodersen, pasteur P.
 Brent, Evêque
 Brown, D^r A. J.
 Burn, doyen
 Choisy, Prof. J. E.
 Cochran, pasteur J. W.
 Comba, Professeur E.
 Cooper, pasteur A. O.
 Davey, Prof. J. E.
 Davies, pasteur E. O.
 Diobouniotis, Prof. C.
 Dublin, Archevêque de
 Dysinger, D^r H.

MM.

Emerson, D^r C. B.
 Fabricius, Prof. C.
 Falconer, Prof. J. W.
 Fisher, Chanoine
 Forgan, D^r R.
 Fornerod, Prof. A. A.
 Furnajieff, pasteur D. N.
 Garvie, Princ. A. E.
 Germanos, Archevêque
 Gilmore, D^r C.
 Gloucester, Evêque de
 Gore, Evêque
 Gounelle, pasteur E.
 Greever, Prof. W. H.
 Hagemeyer, pasteur F.
 Hall, Prof. F. J.
 Heiler, Prof. F.
 Hermelink, Prof. H.
 Hinderer, Prof. A.
 Hognestad, Evêque
 Honduràs, Evêque de
 Houghton, D^r R. M.
 Hughes, Princ. H. M.
 Ihlen, Prof. C.
 Inagaki, Prof. Y.
 Irbe, Evêque
 Jesch, pasteur A.
 Katz, pasteur P.
 Kay, Prof. D. M.
 Kendrick, Prof. Eliza H.
 Kennedy, Doyen
 Klingman, D^r G. A.
 Korthauer, Evêque
 Lencz, Prof. G.
 Lindskog, D^r H. J.
 Lyman, Mme A. J.
 Manning, Evêque
 Mauck, Prés. J. W.
 M'Clymont, D^r J. A.
 McDowell, Evêque
 Moe, Prof. Olaf
 Monahan, Pasteur A. E.
 Monnier, Prof. H.
 Moore, Evêque
 Nash, Evêque

MM.

Nollen, Doyen J. S.
 Norberg, D^r O.
 Noyes, D^r E. M.
 Nubie, Archevêque de
 Parker, pasteur L. D.
 Pfannenstill, Prof. M.
 Pongrâcz, Prof. J.
 Prochazka, Evêque
 Prys, D^r Owen.
 Pustowka, pasteur O.
 Quick, Chanoine
 Ravasz, Evêque
 Reed, pasteur L. T.
 Richmond, pasteur M.
 Robinson, Princ. W.
 Roper, Evêque.
 de Saint-André, pasteur L.
 Sandegren, pasteur P.
 Sands, Lord
 Shaw, Prof. J. M.
 Sigmond, pasteur S. O.
 Sills, Prés. K. C. M.
 Simons, D^r W.
 Sjöstrand, Prof. B.
 Smith, pasteur J. C.
 Stevenson, Prés. J. Ross.
 Stören, Evêque
 Thompson, Prof. E. T.
 Thompson, Prés. W. O.
 Tourian, Evêque
 Turk, pasteur M. H.
 Vance, pasteur J. A.
 Van Vlijmen, Evêque
 Washburn, Doyen H. B.
 Watt, pasteur T. M.
 Western, Chanoine
 Wigham, D^r J. T.
 Wobbermin, Prof. G.
 Wotherspoon, D^r H. J.
 Wright, Rev. H. C.
 Zabriskie G.
 Zankow, Prof. S.
 Zarnovicky, pasteur M.
 Zoellner, Gen. Superintend. W.

RAPPORTS DES COMMISSIONS II, III ET IV

JEUDI MATIN 11 AOÛT

Une session plénière de la Conférence s'est ouverte, à 9 heures 30, par un culte célébré par M. le Rev. Dr ZWEMER. Monseigneur l'évêque BRENT préside.

La Conférence écoute la lecture des messages qui lui ont été adressés :

Par le Synode de l'Eglise Réformée de Vilna:

Nous envoyons nos messages fraternels aux promoteurs des principes évangéliques, à nos frères en Jésus-Christ, à tous ceux qui participent à la Conférence : puisse l'idéal humanitaire que vous préconisez triompher à travers le monde !

Par le Bureau International de la Paix :

Le Bureau International de la Paix, la plus ancienne des institutions qui aient été fondées pour préconiser le règlement pacifique des conflits internationaux, reconnaissant la valeur inestimable de la collaboration des Eglises dans la tâche qu'il a entreprise, prie M. le Président de vouloir bien transmettre à la Conférence de Foi et Organisation ses vœux les plus ardents pour le succès de leur initiative et l'instauration, par nos efforts collectifs, de la paix internationale qui est notre noble but.

Par le Patriarche de l'Eglise Orthodoxe roumaine:

Nectarie, Archevêque Métropolitain de Bukovine, adresse à la Conférence mondiale les messages de l'Eglise Orthodoxe roumaine et tous ses vœux de plein succès dans l'effort qu'elle tente pour établir l'unité des Eglises, moyen le plus sûr d'assurer cette paix entre les nations après laquelle soupire le monde entier. L'Eglise Orthodoxe roumaine aidera à promouvoir cette cause dans la mesure de ses moyens.

Un service de pénitence et d'intercession, destiné aux mem-

bres de la Conférence, est annoncé pour le dimanche matin 14 août, à 8 heures 30, à la Cathédrale.

Le Dr John R. Mott, qui devait présider la réunion publique du dimanche soir 14 août, a adressé à la Conférence un message, disant qu'il lui serait impossible de tenir son engagement, par suite de son état de santé. La Conférence décide d'envoyer un message de sympathie au Dr Mott.

Il est annoncé que le Syndic et la Municipalité de Lausanne ont aimablement organisé, pour les membres de la Conférence, une excursion en bateau au Château de Chillon, le mercredi 17 août, à 14 heures 30. Les membres de la Conférence auront l'occasion, ultérieurement, de remettre un don pour les pauvres de la ville.

Il est enfin annoncé que, le dimanche 14 août, un service pontifical, présidé par l'archevêque Germanos, aura lieu à l'Eglise grecque, à 10 h. 30, et sera suivi d'un *Requiem* en mémoire du Patriarche Photios d'Alexandrie et de l'Archevêque martyr Chrysostôme de Smyrne, le 14 août étant l'anniversaire de leur mort.

Additions au règlement des réunions de Commissions

Le Président fait savoir que, vu le peu de temps réservé, dans le règlement primitif, aux délibérations des Commissions, le Comité d'organisation a proposé qu'à la place des sessions plénières des vendredi, samedi et dimanche après-midi, 12, 13 et 14 août, des réunions de Commissions aient lieu, pour traiter les trois sujets qui restent encore au programme.

Des objections s'élèvent sur la nécessité de cette modification qui pourrait empêcher ou restreindre d'une manière fâcheuse la discussion publique de ces trois derniers sujets ; finalement, la proposition du Comité est adoptée.

Discussion des rapports des Commissions

Le Président, après avoir adressé ses remerciements au nom de la Conférence à M. le Professeur Garvie pour la manière dont il a présidé les séances de l'après-midi, et le tact, l'impartialité et la science linguistique dont il a fait preuve, déclare que la Conférence entre maintenant dans la phase la plus difficile de ses travaux. Le Président a vu les Commissions au travail et a été frappé par le respect mutuel des convictions que les délégués ont montré les uns à l'égard des autres, tout en restant

fidèles à leurs idées personnelles. Il espère que les discussions des rapports des Commissions se poursuivront dans une atmosphère aussi pure.

De simples modifications de termes ne devront pas être proposées inconsidérément, et des changements dans le texte ne pourront être apportés que lorsqu'il s'agira d'une question de conscience. Sans chercher à dissimuler les désaccords, la Conférence s'efforcera d'atteindre à un accord aussi étroit et complet que possible. Elle ne devra pas perdre de vue que les votes de la Conférence n'engageront pas les Eglises qui y sont représentées — seules, ces Eglises agissant au nom de leurs communautés, pourront accepter, rejeter ou amender les accords atteints par la Conférence.

Le Dr GARVIE, après avoir remercié le Président de la manière si aimable dont ses services ont été reconnus, ajoute qu'il voudrait faire quelques remarques qui pourraient aplanir certaines difficultés et abréger la discussion : Je ferai observer, dit-il, que la Conférence n'a pas à *adopter* ces rapports, mais simplement à les *recevoir*, afin de pouvoir, au besoin, présenter des suggestions, indiquer des objections, établir le degré d'union qui a été atteint. S'il s'élève un désaccord dans la discussion de ces rapports, aucune tentative d'amendement ne devra être faite, en séance. Suivant le règlement qui a été établi, toute proposition d'amendement devra être référée au Comité de Rédaction qui l'examinera avec soin; de même si l'accord ne peut être fait sur certains points, les différences qui subsistent devront être exposées clairement, ainsi que les points sur lesquels l'accord a pu être atteint. Ces paroles ne veulent pas être un encouragement à susciter des difficultés. Elles veulent plutôt écarter des consciences le sentiment que la Conférence pourrait voter des résolutions qui n'ont pas été complètement adoptées. Lorsque nous serons parvenus au stage définitif, il nous deviendra impossible de soutenir des propositions adoptées seulement à la majorité ; il sera nécessaire que la Conférence soit unanime et ses membres doivent faire tout ce qui est en leur pouvoir pour réaliser une semblable unanimité.

Il a été dit que la discussion de ces rapports serait impossible ; je ferai remarquer qu'il s'agit seulement d'une discussion préliminaire, et qu'il sera nécessaire de réserver du temps, la semaine prochaine, pour une autre discussion, quand la Conférence connaîtra l'avis du Comité de Rédaction. Il ne doit pas y avoir de précipitation inconsidérée et les rapports ne seront pas adoptés définitivement, à la phase actuelle de la discussion.

Monseigneur l'archevêque GERMANOS déclare que les délégués de l'Eglise Orthodoxe s'abstiendront de prendre part à la discussion des rapports qui vont être présentés, tant que des

textes définitifs n'auront pas été rédigés dans les trois langues.

Le Président, après avoir fait savoir que les rapports des Commissions II et IV étaient rédigés dans les trois langues, mais que la Commission III n'avait pas encore envoyé son rapport, donne la parole à M. le professeur Deissmann, pour l'exposé du rapport de la deuxième Commission, « Le Message de l'Eglise au Monde: l'Evangile ».

Rapport de la deuxième Commission.

M. le professeur DEISSMANN : La Commission se composait de 111 membres de la Conférence, soit 14 Anglicans, 4 Baptistes, 2 Frères, 6 Congrégationalistes, 4 Disciples des Eglises du Christ, 6 Orthodoxes, 1 Quaker, 10 Luthériens, 24 Méthodistes, 1 Vieux-Catholique, 8 Evangéliques allemands, 31 Presbytériens et autres Réformés.

C'est le professeur *Deissmann* qui les a convoqués. Il a ouvert la première séance le lundi 8 août 1927, à 9 heures 30, dans l'Aula. Le professeur *Wilhelm Hadorn* (Berne) a présidé le culte d'ouverture. La Commission a nommé ensuite comme président le professeur *Deissmann* et l'a désigné également comme rapporteur. Elle a nommé comme premier vice-président l'évêque *McConnell*, comme second vice-président le professeur *Arseniew*, comme secrétaire anglais le chanoine *Woods*, comme secrétaire français le pasteur *Méjan*, comme secrétaire allemand le licencié *Laun*.

Il fut décidé d'attendre, pour diviser la Commission en sous-commissions, que le besoin s'en fasse sentir : ce qui n'a pas été le cas. On a décidé d'abord d'avoir une discussion générale, puis d'entrer dans le détail des points à examiner, et enfin de nommer une sous-commission qui rédigerait un projet de proclamation à la chrétienté sur le message de l'Eglise au monde, l'Evangile.

La Commission s'est accordée sur ce point qu'il ne s'agit point pour elle de traiter à nouveau la question de l'Evangile, mais de continuer le travail commencé le jeudi 4 août 1927. Comme base de discussion, la Commission avait en mains :

- 1° les matériaux fournis par le Comité des Sujets ;
- 2° tous les discours prononcés le 4 août.

Le président avait mis en ordre tous ces documents, parmi lesquels les discours imprimés et les rapports sténographiés ont rendu les plus grands services. La Commission a décidé de remercier le Bureau de la Conférence pour la promptitude qu'il a mise dans la préparation des rapports indispensables, ce que je fais en son nom.

Le sujet a été divisé comme suit :

1. La préparation de l'Evangile.
2. L'Evangile de Jésus relatif au Royaume de Dieu.
3. L'Evangile des Apôtres du Christ.
4. L'Unité et l'absoluité de l'Evangile.
5. L'Evangile de l'espérance (eschatologie).
6. L'Evangile comme message adressé à l'âme individuelle et l'Evangile social (Stockholm et Lausanne).
7. L'Evangile et l'Unité de l'Eglise.
8. L'appel des champs missionnaires.
9. Comment devons-nous répandre aujourd'hui l'Evangile?

La discussion générale qui a eu lieu lundi matin, ainsi que la discussion spéciale qui a eu lieu l'après-midi, auxquelles toutes les Eglises représentées à la Conférence ont envoyé des délégués, ont prouvé un accord très avancé sur tous les points essentiels, et nous ont enrichis par une foule de suggestions précieuses. En tout, y compris les orateurs du 4 août et du 10 août, soixante-dix membres de la Conférence ont parlé, d'où l'on peut conclure que la discussion a été aussi libre que nourrie. Nous nous sommes félicités de ne pas nous être divisés en sous-commissions.

Dans la sous-commission chargée de rédiger la proclamation, ont été élus :

- MM. l'Evêque McConnell.
 le Chanoine Woods.
 le Professeur Arseniew.
 le Professeur Lew.
 le Professeur Monod.
 le Pasteur Sumitra.
 le Directeur Lofthouse.
 D^r Zwemer.
 le D^r Maclean.
 le Pasteur Rose.
 le Professeur Deissmann, président.

La sous-commission a travaillé tout le mardi 9 août et a présenté, le mercredi 10 août, un texte, accepté unanimement par elle, à la Commission tout entière, qui l'a discuté de façon approfondie jusqu'à 1 heure de l'après-midi. La Commission a approuvé ensuite unanimement le projet, sous la condition qu'une nouvelle Commission spéciale tiendrait compte des améliorations proposées pendant la discussion, et qu'elle aurait le soin de contrôler le texte, au point de vue grammatical, dans

les trois langues de la Conférence. Cette Commission spéciale, composée du président, du chanoine Woods, du professeur Arseniew, du directeur Lofthouse, du professeur Monod, de l'Archidiacre MacNutt, du Dr Soper et du pasteur Bertrand, a rempli sa mission dans l'après-midi d'hier, pendant une séance de quatre heures environ, et elle a l'honneur de présenter le texte de la proclamation à la Chrétienté. Elle espère que la Conférence universelle acceptera cette proclamation unanimement.

TEXTE DE LA RESOLUTION II (1^{re} REDACTION)

Préambule. — La Conférence universelle des Eglises sur les questions de Foi et de Constitution s'est réunie à Lausanne, après une longue et minutieuse préparation, du 3 au 21 août 1927. Délégués des Eglises de l'ancien et du nouveau monde, ou représentants de divers champs de mission, se sont unis en grand nombre dans un esprit de repentance, reconnaissant que la Chrétienté s'est montrée inférieure aux exigences de l'Evangile, et se sont courbés ensemble dans l'obéissance à la sainte volonté de Notre Seigneur Jésus-Christ. Résolus à écarter l'esprit de dissension qui paralyse, ils ont tenté, avec le secours de Dieu, un effort nouveau vers l'union de la Chrétienté divisée.

Les membres de la Conférence, tout en constatant la riche diversité des dons qui constituent l'héritage historique des Eglises qu'ils représentent, ont éprouvé et reconnu leur unité spirituelle en Celui qui est notre Chef, Jésus-Christ.

Forts de cette expérience, ils ont pu donner une expression unanime au message apporté au monde par l'Eglise de Jésus-Christ.

Le message de l'Eglise au monde est et reste l'Evangile. L'Evangile est la Bonne Nouvelle du salut éternel que Dieu donne, en Jésus-Christ, à l'humanité pécheresse. Les activités mystérieuses de l'Esprit divin dans l'humanité, et spécialement dans la révélation de l'ancienne alliance, ont préparé le monde jusqu'à ce que les temps fussent accomplis ; alors « la Parole a été faite chair, pleine de grâce et de vérité », dans la personne de Jésus-Christ, le Fils de Dieu et le Fils de l'homme.

2. Par sa vie tout entière, par son appel à la repentance et sa prédication du jugement et du Royaume, par son obéissance dans la souffrance et dans la mort, par sa résurrection glo-

rieuse et son exaltation dans la gloire du Père, il nous a apporté le pardon des péchés, il nous a révélé la plénitude du Dieu vivant et son insondable amour. Cet amour, dont la Croix nous offre l'épanouissement suprême, nous appelle, nous aussi, au sacrifice dans le service de Dieu et dans le service des hommes.

3. Jésus-Christ, le Crucifié, le Vivant, le Sauveur et le Seigneur, est le centre même de l'Evangile porté au monde par ses Apôtres et son Eglise. Et, parce qu'il est l'unique substance de l'Evangile, l'Evangile est et reste l'unique message de l'Eglise au monde ; il n'est ni un système de philosophie, ni un dogme ecclésiastique, ni un programme d'amélioration matérielle. A notre vieux monde de péché et de mort, Dieu donne un monde nouveau ; voilà l'Evangile, victoire sur le péché et sur la mort, révélation de la vie éternelle, réalisation de la Communion des Saints ; il unit ainsi, dans l'adoration et dans la louange, « tout ce qui forme une seule famille, aux cieux et sur la terre ».

4. Avec un accent prophétique, l'Evangile appelle les pécheurs à se tourner vers Dieu ; il annonce la bonne nouvelle de la justification pour ceux qui croient en Jésus-Christ. A ceux qui sont travaillés et chargés, l'Evangile apporte la consolation ; à ceux qui souffrent de leurs entraves, il assure la liberté glorieuse des enfants de Dieu, dans ce monde et dans l'autre. L'Evangile donne la joie et la paix du cœur ; il éveille en nous l'esprit de renoncement, de service fraternel et de compassion ; il est pour la jeunesse le plus haut idéal, pour ceux qui peinent le repos, pour les martyrs la couronne.

5. L'Evangile est la source de l'énergie nécessaire à la transformation de la société ; il montre la seule voie par laquelle l'humanité se libérera des haines de race et de classe qui la ravagent, ennoblissant la vie nationale et créant l'amitié entre les peuples. L'Evangile est enfin, pour les vastes multitudes des peuples non chrétiens, qui ont soif de salut, une miséricordieuse invitation à entrer dans la joie du Dieu vivant.

6. L'Eglise aime notre génération ; elle comprend son angoisse, sa soif de sincérité intellectuelle, de justice sociale et d'inspiration spirituelle ; elle lui apporte, dans l'Evangile éternel, la réponse à tous les besoins et à toutes les aspirations providentielles du monde moderne. L'Evangile est donc à jamais l'unique chemin du salut, et aujourd'hui comme hier, retentit, par la voix de l'Eglise, l'appel du Sauveur : « Venez à moi... ; celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie ».

Discussion.

La Déclaration est lue en allemand, en anglais et en français, et le Président propose à l'Assemblée de l'accepter pour la soumettre à la discussion, paragraphe par paragraphe.

Après un instant de prière silencieuse, pour remercier Dieu d'avoir conduit la Commission à l'unanimité, quelques critiques sont présentées touchant quelques différences de traductions. Puis la déclaration est prise en considération et mise en discussion.

Le libellé du préambule soulève quelques questions. Les mots « représentants des Eglises du monde entier » paraissent, à l'évêque Gore, inexact. Mais il se trouve qu'ils ne sont pas une traduction fidèle de l'allemand. Le Dr Schérer propose certaines modifications. On fait remarquer que le Préambule, dans son ensemble, s'applique à tous les sujets, et non exclusivement au sujet II, et, sur la proposition du Président, la discussion en est remise à plus tard.

Paragraphe I. — M. le Chanoine Douglas désire l'adjonction d'un mot indiquant que l'Eglise elle-même et ses fonctions sont parties de l'Evangile.

La discussion est ajournée jusqu'à 15 heures, et la séance est levée à midi 30, après une prière du Président.

JEUDI APRÈS-MIDI 11 AOUT

La session de l'après-midi est ouverte à 15 heures, sous la présidence du Dr Garvie, par un culte que préside M. le pasteur Peter Ainslie.

Le Président annonce que le texte original de chaque rapport sera soumis par le Président de la Commission correspondante, et qu'on veillera à la parfaite conformité des traductions.

Suite de la discussion de la Résolution II

Paragraphe 2. — M. le pasteur Wotherspoon suggère l'addition d'une déclaration disant que l'Evangile primitif est la proclamation de la grande rédemption apportée par Jésus-Christ et que c'est de lui que procèdent tous les autres évangiles présentés au monde.

L'Evêque de Dublin désire le remaniement de ce paragraphe en termes christologiques, sans ambiguïté ; tel qu'il est,

ce paragraphe se prête à une interprétation qui permettrait à n'importe qui de l'adopter.

L'Archevêque d'Armagh suggère la transposition des termes : « du jugement et du Royaume » et le changement des mots « obéissance dans la souffrance et dans la mort », car ils indiquent une doctrine trop définie de l'Expiation.

L'Evêque Gore demande l'insertion, après « son exaltation dans la gloire du Père », des mots « et, par la mission du Saint-Esprit ».

M. Jacob Siebel demande qu'aux mots « souffrance et mort » soient substitués ceux de « souffrance expiatoire et mort », et qu'on ajoute à la fin du paragraphe : « et Son Esprit-Saint ».

Paragraphe 4. — M. le pasteur Atkinson signale que la dernière phrase n'est pas la même dans les textes anglais et allemand.

Paragraphe 5. — M. le professeur Aalders propose d'ajouter la phrase suivante : « L'Evangile est aussi la puissance qui inspire la vie intellectuelle et sociale ».

Ces suggestions et une autre proposition écrite de M. le professeur Hall sur le paragraphe I sont renvoyées pour étude à la Commission de Rédaction.

Rapport de la troisième Commission

Après quelques instants de prière, M. le professeur William Adams Brown, président de la troisième Commission, fait les remarques suivantes en présentant le Rapport de la Commission sur la Nature de l'Eglise.

Le problème qu'avait à résoudre la troisième Commission était différent, et, à certains égards, plus difficile que ceux dont avaient à s'occuper les autres Commissions. Il y a une divergence importante et profonde dans la manière de comprendre l'Evangile et dans notre attitude à l'égard des symboles; mais ces divergences ne sont pas délimitées par groupes confessionnels dans la même mesure que lorsqu'il s'agit de nos points de vue au sujet de l'Eglise. Ces divergences divisent les membres de chaque Communion encore plus que ces Communions elles-mêmes. Dans le cas de l'Eglise, par contre, il n'était pas possible, avec notre méthode de discussion, d'ignorer nos divergences ecclésiastiques.

Il y avait au moins huit groupes principaux représentés dans notre Commission de 122 membres, dont les convictions et les traditions devaient être constatées : les Orthodoxes (11), les Anglicans (21), les Vieux-Catholiques (2), le groupe des Eglises Libres, y compris les Congrégationalistes (6), les Baptistes (2), les Disciples (2), les Amis (2), un groupe intermédiaire comprenant les Luthériens (18), les Presbytériens et les Réformés (28),

les Méthodistes (15) et l'Eglise Evangélique d'Allemagne (21). C'était un privilège pour nous que d'avoir tous ces groupes représentés dans notre Commission.

La Commission s'est constituée en élisant comme président celui qui vous adresse la parole, et comme vice-président l'Evêque de Manchester. Cinq groupes interconfessionnels ont été formés, chacun avec son président : le pasteur Cadman, le pasteur Workman, le Surintendant Général Schian, le professeur Alivisatos et le pasteur Merle d'Aubigné. En outre, un comité plus étendu a été nommé, représentant les divers groupes ecclésiastiques, et qui, avec les présidents des cinq groupes, constituait le comité de rédaction, qui a préparé le rapport que nous venons vous remettre. Le comité comprenait, à côté de ceux déjà nommés, l'Evêque Irénée, de Novi Sad, l'Archevêque d'Upsal, l'Evêque de Bombay, M. Roberts, dont la place a été ensuite occupée par le pasteur MacArthur, le professeur Auguste Lang, le président de la Cour de Justice Simons et l'Evêque de Dornakal, représentant l'Eglise des champs de missions. Trois secrétaires furent choisis, un pour chaque langue : le pasteur Peal, le professeur Piper et le professeur Ménégos, qui furent d'office membres du comité de rédaction.

Le lundi a été employé en une discussion générale du sujet, et en une mise au point de l'organisation déjà indiquée. Le mardi matin a été consacré à une libre discussion dans les divers groupes, le rapport du comité des sujets, brochure 52, étant pris comme base générale. Dans un ou deux des groupes, on s'est servi du rapport de la Conférence de Lambeth entre Anglicans et représentants de l'Eglise Libre de Grande-Bretagne, tel qu'il se trouve dans les « Documents sur l'Unité Chrétienne » de Bell, pages 146, 147 et 148. Le comité de rédaction a ensuite réuni ces rapports en un rapport unique, qui a été présenté le mercredi à la Commission entière et discuté par celle-ci au cours de la journée. La discussion a pris fin à 6 heures 30 ; il fut alors possible, et nous en fûmes très reconnaissants, d'adopter un rapport unanime, le rapport même que nous venons vous présenter.

Un mot d'explication sur la nature de ce rapport est utile. Pour des raisons que la Conférence saisira facilement, il ne nous a pas été possible de présenter un document achevé, comme ce fut le cas dans d'autres Commissions. Ce que nous avons ici est plutôt une série de notes sur les points d'accord auxquels nous avons été conduits jusqu'ici et qui peuvent être pris comme base de toute déclaration plus étendue que la Conférence pourra vouloir faire. S'il nous avait été possible de rester en séance un jour de plus, je crois que nous aurions présenté à la Conférence un rapport qui, à bien des égards, nous aurait mieux satisfaits. En particulier, beaucoup d'entre nous auraient aimé introduire un paragraphe, exprimant notre recon-

naissance à Dieu pour les progrès déjà accomplis en écartant les obstacles qui se trouvaient sur le chemin de notre unité, en particulier ceux qui proviennent de malentendus. Nous avons notamment fait allusion à certaines conceptions erronées qui ont jusqu'ici barré la route à la réunion, par exemple (a) : en entrant dans la communion des Eglises réunies, les membres des Eglises dites Libres seraient obligés de renoncer à leur filiation spirituelle et d'accepter des obligations incompatibles avec le principe fondamental de la liberté de conscience ; (b) les membres de ces Eglises, lorsqu'ils font des objections à la reconnaissance de symboles définis, ou à l'acceptation d'une forme particulière du Ministère ou des Sacrements comme étant d'ordre divin, seraient indifférents au grand bienfait d'une organisation commune ou ne seraient pas disposés à travailler dans cette organisation si la liberté de conscience ne pouvait être assurée ; (c) tous les obstacles à l'unité, ou du moins les plus importants, sont dus à des différences d'organisation ; (d) en acceptant le principe d'une organisation commune, les différents groupes qui s'unissent seraient astreints à l'uniformité aussi bien qu'à l'unité. Nous croyons maintenant que, sur ces divers points, de grands progrès ont été faits dans le sens d'une compréhension meilleure ; nous en exprimons toute notre reconnaissance au Tout Puissant, bien que nous n'ayons pas trouvé possibilité d'inclure ces points dans notre rapport. Deux principes ont dominé notre méthode : d'abord la résolution de ne pas ignorer, mais de regarder en face, franchement, honnêtement et généreusement toute différence fondamentale, dont nous constatons l'existence. Ces divergences se répartissaient en trois groupes, dont notre rapport tient compte également, et au sujet desquels nous sommes parvenus à obtenir une expression unanime. D'abord, les différences de convictions concernant la nature de l'Eglise, représentées par les différentes communions ; 2° les différences, d'importance spirituelle, visant la qualité de membre de l'Eglise organisée ; 3° les différences d'interprétation de nos divisions historiques dans le passé. A divers moments, nous avons été vivement exhortés à ne pas tenir compte de ces trois ordres de divergences et à affirmer simplement les points sur lesquels nous étions d'accord. Nous avons senti qu'en cédant à cette pression, nous aurions été à l'encontre des instructions qui nous avaient été données, et nous aurions privé les documents officiels de la Conférence d'un accent de réalité essentiel. Nous avons pu surmonter nos difficultés en reconnaissant franchement l'existence de ces divergences, et en laissant chaque groupe choisir la forme d'expression qui satisfaisait sa conscience, puis en reconnaissant que les autres groupes n'étaient pas liés par ce qu'ils avaient ainsi déclaré.

En vertu du second principe de nos discussions, nous nous sommes efforcés, autant que possible, de formuler ce que nous

avions à dire clairement, sans ambiguïté, et de réserver à d'autres Commissions les questions controversées des Sacrements et du Ministère, qu'il ne nous a pas été possible de discuter comme il convient, faute de temps.

Parmi les différences de convictions auxquelles nous n'avons pas donné une expression complète et suffisante dans notre rapport, étaient celles de nos frères Orthodoxes au sujet de la fondation apostolique de l'Eglise et de l'importance d'associer la tradition avec l'Ecriture, et celles d'autres groupes, sur la manière dont il faut interpréter l'importance spirituelle de nos divisions historiques, mais nous croyons n'avoir rien affirmé qui contredise les convictions d'aucune conscience.

Je suis persuadé que tous les membres de notre Commission désireront que nous exprimions, en leur nom, notre profonde gratitude envers Dieu pour l'esprit de fraternité et de désintéressement qui a régné dans nos délibérations, du premier au dernier moment. De graves différences de convictions ont pu s'exprimer franchement et à plusieurs reprises ; il semblait parfois qu'il serait impossible de découvrir des termes auxquels nous pourrions honnêtement donner notre assentiment, mais l'esprit d'humilité et d'amour fraternel, ainsi que notre ardent désir de faire la volonté de Dieu, ont prévalu à un tel point que nous avons pu finalement présenter un rapport unanime. Quand nous avions à choisir entre la rhétorique et la charité, nous avons senti, chaque fois, que notre devoir était de renoncer à la rhétorique. Je compte que les puristes de cette Conférence tiendront compte de ceci, lorsqu'ils étudieront la construction de quelques-unes de nos formules. Au goût des rhétoriciens, celles-ci peuvent paraître très maladroites et insuffisantes, mais pour nous ces formules ont été des ponts par lesquels nous avons franchi les rivières de nos divisions, pour parvenir aux fertiles vallées de l'unité spirituelle.

Deux incidents de nos discussions nous laissent un souvenir particulièrement satisfaisant ; la condescendance d'un groupe important de nos collègues, qui auraient préféré le simple mot « croyant » à celui de « vrai croyant », dans le paragraphe 4, et qui ont bien voulu accepter l'adjectif, afin de répondre aux scrupules de certains anglo-catholiques ; la condescendance des Amis, pour la présence desquels nous avons sans cesse remercié Dieu, en consentant à ajouter les mots « et par la profession publique de la foi », dans le même paragraphe, pour compléter la déclaration plus générale que beaucoup préféraient, afin de ne pas embarrasser nos frères de l'Eglise Missionnaire qui craignaient que l'omission de cette clause ne vint les gêner dans leur travail.

Je désire particulièrement exprimer la reconnaissance qu'éprouve notre Commission d'avoir pu surmonter les difficultés matérielles que nous rencontrions dans nos travaux, à

cause de la brièveté du temps ; dire notre gratitude aux traducteurs, l'allemand et le français, MM. Sasse et Merle d'Aubigné, au pasteur et à Mme Caius J. Slosser, au pasteur Lytle et à Miss Cox, qui nous ont aidé pour la transcription de nos documents, à la Compagnie des machines à écrire Underwood pour des travaux effectués avant l'ouverture de ses bureaux, et à Mme Chaban, la concierge de l'Eglise Saint-Laurent, pour le soin qu'elle a pris d'assurer notre confort.

En vertu du précédent établi par la première Commission, je vais maintenant demander à l'Evêque de Manchester, vice-président de la Commission, de lire la Résolution en anglais ; il sera suivi par le président Simons, qui la lira en allemand, et par le pasteur Merle d'Aubigné, qui la lira en français. Je réitérerai seulement l'espoir exprimé par notre Président, l'Evêque Brent, que, dans cette discussion, les questions purement verbales soient autant que possible laissées de côté, et que nous concentrions nos débats sur les grands thèmes centraux qui font l'objet de cette Résolution.

TEXTE DE LA RESOLUTION III (1^{re} REDACTION)

La Commission constate avec reconnaissance qu'elle a pu arriver à un réel accord sur les points suivants :

1. — L'Eglise du Dieu vivant procède de sa seule volonté, et non de notre volonté, de notre adhésion ou de nos croyances, individuelles ou collectives.

De cette Eglise, Dieu est le Créateur, Jésus-Christ est la tête et le Saint-Esprit la vie permanente.

2. — L'Eglise, en tant que communauté des croyants, est, d'après le Nouveau Testament, le peuple de la Nouvelle Alliance, le Corps de Christ, le Temple de Dieu, bâti sur le fondement des Apôtres et des Prophètes, le Christ lui-même étant la pierre de l'angle.

3. — L'Eglise est l'instrument divin grâce auquel le Christ réconcilie avec Dieu, par le Saint-Esprit, tous ceux qui croient. Il les soumet à sa volonté souveraine, les sanctifie par ses moyens de grâce, il les unit pour servir et pour aimer, afin qu'ils soient ses témoins et ses collaborateurs pour l'extension de son règne sur la terre, jusqu'à l'apparition du Royaume de Dieu dans la Gloire.

4. — Comme il y a un seul Christ, une seule vie en Lui, un seul Esprit, — qui nous conduit dans toute la vérité, — il n'y a

et il ne peut y avoir qu'une seule Eglise, sainte, universelle et apostolique, visible et invisible.

Il existe des points de vue différents quant aux caractères de cette Eglise unique visible et invisible.

Les uns pensent que l'expression visible de cette Eglise a été déterminée par le Christ lui-même et est immuable ; — d'autres, que l'Eglise une, peut, guidée par le Saint-Esprit, s'exprimer sous des formes diverses.

D'autres estiment que tous les fidèles actuellement existants ne sont pas inclus dans l'une des branches de l'Eglise visible, mais que Dieu le sait, et l'existence de ces fidèles nous est connue par la confession publique de leur foi et par les fruits de l'Esprit, manifestés dans leurs vies.

Quelles que soient d'ailleurs nos vues sur ces points, nous sommes convaincus que c'est la volonté du Christ que la vie unique de son Corps unique soit manifestée par la visible unité de ses membres.

5. — Il en est qui croient que toutes les divisions de la Chrétienté sont le fruit du péché. D'autres estiment que ces divisions ont été le résultat inévitable des dons variés de l'Esprit et d'une compréhension diverse de la vérité. D'autres, enfin, considèrent les divisions du passé avec repentance et avec douleur, — en même temps qu'avec un sentiment très vif de la miséricorde divine, qui, malgré nos divisions et, même parfois, par leur moyen, a permis les progrès de la cause de Dieu dans le monde.

Quelle que soit notre opinion sur ces divisions dans le passé, nous reconnaissons qu'elles sont actuellement un obstacle à l'accomplissement de la tâche de l'Eglise et que notre devoir, avec l'aide de Dieu, est de les supprimer. En conséquence, nous supplions les chrétiens de s'unir pour exaucer la prière du Seigneur que tous soient un, s'ils veulent que l'Eglise accomplisse son devoir pour le salut du monde.

6. — L'Eglise sur la terre se reconnaît à certains signes dont voici, depuis le temps des Apôtres, les principaux :

a) Elle possède et s'approprie la Parole de Dieu, contenue dans les Saintes Ecritures et interprétée pour l'Eglise et les individus par le Saint-Esprit.

b) Elle professe la foi en Dieu, que Jésus-Christ a révélée et dont il est l'incarnation.

c) Elle pratique les sacrements.

d) Elle reconnaît un ministère pour l'œuvre pastorale, la prédication de la Parole et l'administration des Sacrements.

e) Elle réalise la communion fraternelle par la prière, le

culte, les moyens de grâce, la poursuite de la sainteté, le service du prochain.

Ce sont là des moyens, non des buts ; ils nous sont donnés pour construire le Corps du Christ, pour unir tous les fidèles dans la foi et l'amour, jusqu'au jour où toute langue confessera que Jésus-Christ est Seigneur à la gloire de Dieu le Père.

Discussion.

Paragraphe I. — Un certain nombre de modifications sont proposées par MM. les professeurs von Martin, le pasteur Mac Clymont, le pasteur Cromarty Smith, le pasteur Barton.

Paragraphe III. — M. le pasteur Pyke désire que soit mentionnée l'œuvre de Rédemption de Dieu hors de l'Eglise aussi bien que dans l'Eglise.

Paragraphe IV. — Une modification proposée par l'Evêque Gore et le pasteur Barton est renvoyée au Comité de Rédaction.

Paragraphe VI. — Deux additions sont proposées par M. Zwemer et Lord Sands.

Paragraphe VII. — Légère modification.

L'ensemble de la résolution est renvoyé à la Commission de rédaction pour nouvel examen et incorporation des suggestions présentées.

Rapport de la quatrième Commission.

Le rapport de la Commission 4 sur la Confession de foi commune de l'Eglise est présenté par M. le chanoine TISSINGTON TATLOW, dans les termes ci-dessous :

Je dirai d'abord que le texte officiel de ce Rapport est le texte anglais ; quant à la traduction allemande, les traducteurs m'ont prié de dire que ce n'était qu'une traduction littérale qui serait mise ensuite en un allemand plus élégant.

La Commission comprenait environ 120 membres, et représentait aussi bien les divers groupes que les Commissions décrites par le Dr Deissmann et le Dr Brown. Nous avons d'abord tenu séance plénière de tous les membres et nous avons distingué dès le début les principales lignes de notre travail : nous devions nous préoccuper de ce que nous dirions des Saintes Ecritures, ensuite de ce que nous dirions au sujet des Symboles.

Il parut tout de suite que deux traditions extrêmement différentes étaient représentées parmi nous ; l'une, celle de ceux qui étaient habitués à l'emploi des Symboles, l'autre, celle de ceux qui n'avaient aucune habitude d'employer une déclaration de foi d'aucune sorte.

Une troisième tendance principale qui se manifesta bien vite fut le désir de beaucoup d'entre nous de bien mettre en lumière, à propos de toute question ou affirmation concernant la foi, que l'objet de cette foi est Notre Seigneur Lui-même, et non les déclarations qui le concernent. Les choses se présentant ainsi, nous nous sommes partagés aussitôt en cinq groupes différents ; après deux séances tenues par ces groupes, dont chacun étudiait la même série de sujets indiqués, chacun des cinq groupes nous a présenté son rapport, et je puis dire qu'entre ces diverses déclarations, il y avait une encourageante ressemblance. Les dites déclarations furent alors discutées en séance plénière et renvoyées enfin par la Commission à un comité représentatif, dont, par exception, je donnerai la meilleure idée en nommant ceux qui le composaient. Bien que le document mis sous vos yeux ait été finalement soumis à la discussion en séance plénière, le principal travail de l'utilisation des cinq rapports, qui était de les réduire en un seul document, a été fourni par ce comité, qui était composé de 17 membres : le Métropolitain Germanos, le professeur Zankoff, l'Evêque de Gloucester, l'Evêque Gore, le chanoine Quick, le professeur Choisy, le professeur Monnier, le Dr Hermelinck, le Dr Nygren, le professeur Ihlen, le pasteur Paul Sandegren, le Dr Ross Stevenson, le Dr Ashworth, le Dr Turck, le Dr Wigham, le Dr Garvie et le chanoine Tatlow.

Le comité de rédaction fut présidé par l'Evêque de Gloucester.

Vous verrez que notre résolution comprend un premier paragraphe qui est en réalité un préambule, puis une série de courts paragraphes. Un mot d'explication seulement au sujet du préambule. Quelques membres de notre Commission ont dit qu'ils étaient venus à cette Conférence sans savoir ce qu'ils pouvaient en attendre, et peut-être qu'ils n'en attendaient pas beaucoup. Ils avaient senti néanmoins qu'ils participaient à une expérience spirituelle remarquable. Nous avons trouvé le même sentiment dans la totalité des membres de notre Commission ; nous devons, par suite, l'exprimer en composant notre résolution. Le premier paragraphe est donc un essai pour exprimer très simplement et très sincèrement, que nous avons eu conscience de la présence de Dieu dans nos délibérations.

Quant à la résolution, j'ai l'impression que, dans sa forme définitive, elle sera répandue dans le monde sans commentaires ; en conséquence, je n'ai pas l'intention de la commenter, préférant laisser le reste du temps dont nous disposons aux membres de

la Conférence désireux de présenter une observation qui irait, avec la résolution, devant le Comité de rédaction.

TEXTE DE LA RÉOLUTION IV (1^{re} RÉDACTION)

1. Nous, membres de la Conférence sur la Foi et l'Organisation de l'Eglise, venus de toutes les parties du monde pour travailler au rapprochement des diverses Eglises, nous rendons grâces à Dieu de tout notre cœur, de ce que nous nous trouvons unis dans une commune prière et une même adoration, devant Dieu notre Père céleste et son Fils Jésus-Christ, notre Sauveur, dans la communion du Saint-Esprit.

2. Nous sommes unis dans la foi chrétienne, contenue dans les Saintes Ecritures, attestée et sauvegardée dans le symbole œcuménique dit de Nicée¹, et dans le symbole des Apôtres, constamment confirmée par l'expérience spirituelle des disciples de notre Seigneur Jésus-Christ.

3. Il est bien entendu que l'usage qui est fait des symboles doit être déterminé par les autorités compétentes de chaque Eglise. Il est bien entendu également que les diverses Eglises continuent à faire usage en toute liberté de leurs Confessions de foi particulières.

4. L'Eglise, adhérant fermement au témoignage des symboles, qui sont l'héritage commun de l'ancienne Eglise — nous reconnaissons que le Saint-Esprit, qui la conduit dans toute la vérité, peut la rendre capable d'exprimer sous d'autres formes les vérités de la Révélation, selon les besoins des temps à venir.

5. Enfin, nous déclarons que, si nous nous sommes occupés des symboles et nous sommes efforcés de définir le rôle et l'importance d'une commune Confession de foi, nous tenons à affirmer aussi, d'une manière solennelle et d'un commun accord, que l'adhésion à des normes extérieures et écrites ne saurait aucunement remplacer l'expérience personnelle et intime de l'union avec le Christ vivant, — par laquelle seule est prouvée

¹ Par « symbole de Nicée » nous entendons le symbole de « Nicée-Constantinople », qui a été approuvé au Concile de Chalcédoine. Le symbole des Apôtres est le symbole baptismal de l'ancienne Eglise d'Occident. Il faut noter que l'Eglise orthodoxe d'Orient n'accepte le symbole de Nicée que sous sa forme primitive, sans l'interpolation du *filioque*, et que, si elle accepte le symbole des Apôtres, celui-ci n'a pas de place dans ses formulaires.

l'existence de la vie spirituelle, — et que l'objet de notre foi n'est pas une affirmation *sur* le Christ, mais notre Seigneur Jésus-Christ lui-même.

M. le professeur TITUS parle de la difficulté de s'entendre au sujet des Credo, de la nécessité importante d'assigner une valeur suffisante aux Confessions de foi particulières des diverses Eglises, et des droits relatifs du Symbole des Apôtres et du Symbole de Nicée à exprimer la foi commune.

La discussion de la résolution est renvoyée à une session spéciale à 15 heures, le 12 août, avant la réunion des Commissions.

Le Président prononce la prière et lève la séance à 18 heures 30.

LE MINISTÈRE DE L'ÉGLISE

VENDREDI MATIN 12 AOUT

Le Superintendant Général Otto Dibelius prend la présidence de la séance qui est plénière. Elle s'ouvre à 9 heures 30, après un culte célébré par le pasteur Yoichiro Inagaki.

Décès d'un membre de la Conférence.

Le Président fait connaître que le pasteur Mikael Hertzberg, d'Oslo, délégué de l'Eglise de Norvège, est mort le 11 août. La Conférence exprime sa sympathie et son profond regret.

Le pasteur HERTZBERG avait préparé en anglais des notes qu'il se proposait de développer devant la Conférence. Lecture est donnée de ces notes, en hommage à sa mémoire. Elles étaient ainsi rédigées :

Quelle est la voie vers l'Unité de l'Eglise? Les différentes confessions ecclésiastiques, existant à l'heure actuelle, nous indiquent ce chemin. Pouvons-nous tenir pour acquis que l'Eglise primitive, l'Eglise originale et une, de laquelle nous descendons tous, est marquée du signe de Saint Jacques, que l'Eglise romaine porte le signe de Saint Pierre, et que l'Eglise évangélique œcuménique dans son ensemble est marquée du signe de Saint Paul ?

Et reconnaissons-nous que ces Eglises ont réalisé leurs types qu'on pourrait symboliser aujourd'hui, pour autant que cela touche les deux dernières, par la cathédrale de Saint Pierre à Rome et celle de Saint Paul à Londres, les deux plus vastes temples de la chrétienté?

Mais n'y a-t-il pas ici une lacune ? Il manque le dernier des apôtres, celui qui certainement s'est élevé le

plus haut et a creusé le plus profondément : Saint Jean.

Quelle est la partie de l'Eglise qui porte son signe ? Cette fraction n'a pas encore paru. Aucune Eglise encore n'a réalisé le type de christianisme, l'idéal de Saint Jean. Nous l'attendons. Mais nous avons déjà sa prophétie, déjà un doigt est pointé dans sa direction. Nous avons une nébuleuse prophétie de l'Eglise qui vient, de la chrétienté de l'époque de Saint Jean, symbolisée dans la cathédrale voilée de Sainte Sophie, c'est-à-dire l'Eglise du Logos. C'est la véritable Eglise orientale qui, quand elle se relèvera, s'inspirera du christianisme de Saint Pierre et de Saint Paul. La lumière vient de l'Orient, de la tombe de Saint Jean où il repose encore dans l'attente.

C'est par l'apôtre Jean que passe le chemin qui conduit l'Eglise à l'unité. Ses écrits et sa théologie, sa conception du christianisme, de son Eglise, l'Eglise de Saint Jean, le dernier apôtre, le grand apôtre, l'apôtre de l'amour, celui qui était le plus près du Seigneur.

Puisse-t-il se manifester à cette Conférence !

L'étude du sujet V : le Ministère de l'Eglise, est ouverte.

DISCOURS DE MGR E.-G. PALMER, D. D.,

Evêque de Bombay (Anglican)

Dans ce discours, je prends plusieurs points comme acquis. Mais mon exposé serait inintelligible si je n'énumérais pas ces points. Les voici :

1. Cette Conférence s'occupe de la vérité et non de la réunion des Eglises. Nous nous y engageons parce que nous désirons l'unité visible de l'Eglise du Christ sur la terre. Nos divergences, quant à la vérité, sont considérées par beaucoup comme justifiant notre manque d'union. Quoi qu'il en soit, un accord sur la vérité serait un des fondements les plus solides pour arriver à l'unité.

2. Comme nous avons des opinions différentes sur des questions primordiales, quelques-uns parmi nous doivent être dans l'erreur et nous pouvons tous être, jusqu'à un certain point, dans l'erreur. Nous venons ici dans l'espoir d'apprendre, et cela signifie forcément que nous espérons être mis sur la bonne voie, si nous sommes dans l'erreur.

3. Nous sommes à la recherche de la vérité divine pour toute la chrétienté. Il nous faut évidemment commencer par faire connaître ce que nous avons appris en ce qui nous concerne. Nous n'avons nullement l'idée d'imposer notre conception de la vérité à d'autres, à moins qu'elle ne s'applique vraiment à toute la chrétienté, et, dans ce cas, il ne sera pas question de l'imposer, car on l'acceptera avec joie. Mais je m'attends, même en parlant avec la plus grande confiance, à ce que d'autres aient à compléter nos points de vue, me rendant compte que je ne connais pas les intentions de Dieu sur toute chose.

4. Nous parlons comme représentants des Eglises auxquelles nous appartenons, mais nous devons essayer de « ne pas chercher seulement notre propre avantage, mais aussi l'avantage d'autrui », et cela devrait nous obliger à accepter, ou même à suggérer des choses que, à notre connaissance, nos propres Eglises ne considèrent pas comme justes pour le moment, si ces choses semblent correspondre à l'ensemble des faits, mieux que les vues traditionnelles de nos propres Eglises.

Je me propose de diviser en deux parties principales la question du ministère de l'Eglise; la première: la charge et l'autorité du ministère, la seconde: les fonctions du ministère. Je me propose de faire précéder ces deux parties principales d'une étude de la question: N'y a-t-il qu'un ministère dans l'Eglise du Christ, ou y en a-t-il plusieurs? — Entre les deux parties principales, je dirai quelques mots sur la question: Les ministres chrétiens constituent-ils un ordre ou des ordres,

ou sont-ils seulement chargés d'une fonction ? J'espère montrer, en terminant, le rapport qui existe entre quelques-unes des idées courantes sur ce sujet et quelques-unes des dernières conceptions du christianisme lui-même. Mon discours aura donc cinq parties, dont la seconde et la quatrième sont d'une importance capitale.

Le tout sera traité en termes très généraux, les détails étant renvoyés à la seconde étape de nos discussions.

1. *N'y a-t-il qu'un ministère dans l'Eglise du Christ ou y en a-t-il plusieurs ?*

Il est étrange qu'il soit nécessaire de discuter cette question. Le Nouveau Testament semble y répondre sans laisser le moindre doute. « Et Dieu a mis dans l'Eglise d'abord des apôtres, ensuite des prophètes, en troisième lieu des docteurs, ensuite ceux qui ont le don des miracles, puis ceux qui ont les dons de guérison, de secourir, de gouverner, de parler diverses langues. Tous sont-ils apôtres ? Tous sont-ils prophètes ? Tous sont-ils docteurs ? Tous ont-ils le don des miracles ? Tous ont-ils les dons de guérison ? Tous parlent-ils diverses langues ? Tous interprètent-ils ? (I Cor. XII, 28, 29, 30).

« Etant monté en haut, il a emmené une grande multitude de captifs, et il a fait des dons aux hommes... Lui-même donc a donné les uns pour être apôtres, les autres pour être prophètes, les autres pour être évangélistes, les autres pour être pasteurs et docteurs, pour travailler au perfectionnement des saints, en vue de l'œuvre du ministère et de l'édification du corps de Christ » (Eph., IV, 8, 11, 12).

Quoique ces énumérations ne fussent pas destinées à être une liste de ministères, elles rendent certainement témoignage au fait qu'il y a plus d'un ministère. Les ministres mentionnés dans les Actes et les épîtres avaient, sans aucun doute, des fonctions diverses. Les apôtres étaient évidemment en tête, — c'est sur un ton de commandement que Paul parle aux prophètes de Corinthe,

— et il n'y a pas de raison de supposer que tous les autres étaient sur pied d'égalité. En vérité, l'obéissance, selon lui, était un élément essentiel de la société chrétienne : « Vous soumettant les uns aux autres, en la crainte de Dieu. » (Eph., V, 21). Le caractère propre de l'Eglise chrétienne était que la distinction se mesurait à la réalité et à la profondeur du service (Mat., XX, 26, 28), et l'un des mots qui désignent le ministre (diakonos) et ses collègues peut, en conséquence, être appliqué à tous ceux qui détiennent une autorité quelconque dans l'Eglise de notre Seigneur jusqu'au dernier des serviteurs.

Ce principe de la diversité des ministères dans l'Eglise du Christ fut attaqué pour la première fois au xvi^e siècle. La notion qu'il n'y a qu'un ministère et que tous les ministres sont égaux a trouvé son expression classique dans la *Confessio Belgica*, article XXXI : « Où que soient les ministres de la parole de Dieu, ils ont tous même et égal pouvoir ainsi qu'autorité, puisqu'ils sont tous également Ministres du Christ, ce seul et unique Evêque universel et Tête de l'Eglise » ¹. Les ministres auxquels il est fait allusion ici sont ceux dont il est dit dans l'article précédent qu'ils sont « pasteurs et ministres, dont le devoir est de prêcher purement et d'administrer purement les sacrements » ². Ils se distinguent des anciens et des diacres qui ne sont pas désignés comme « ministres ». Je ne sais pas jusqu'à quel point les protestants modernes s'en tiennent à ces définitions de la *Confessio Belgica*. Mais une des plus grandes difficultés, pour arriver à s'entendre, réside dans le fait qu'ils partent de l'idée fortement enracinée en eux qu'il n'y a qu'un ministère dans l'Eglise du Christ et que c'est un ministère de prédication, qui est aussi apte

1 « Caeterum ubi sint locorum verbi Dei ministri, eandem illi aique aequalem omnes habent tum potestatem, tum auctoritatem, ut qui sint aequae omnes Christi unici illius episcopi universalis et capituli ecclesiae ministri. »

2 « Pastores ac ministri, qui pure et concionentur, et sacramenta ministrant. »

à administrer les deux sacrements ordonnés par le Christ lui-même.

J'espère que nous pourrons nous écarter de cette idée préconçue. Elle est contraire au Nouveau Testament, au sens commun, à l'ordre de la nature humaine et au modèle de la nature divine. La nature humaine est fondée sur la famille et, dans la famille, il doit y avoir obéissance, comme le cinquième commandement nous l'ordonne. Notre Seigneur nous a enseigné une Vérité au sujet de la nature divine dans les paroles : « Le Père est plus grand que moi ». Nous devons nous attendre à trouver (en effet, dans l'histoire nous le trouvons), non pas un, mais plusieurs ministères dans l'Eglise, et, entre ces ministères, il n'y a pas égalité, mais subordination.

2. La charge et l'autorité des ministres.

Ceci est un point sur lequel les chrétiens diffèrent énormément. Nous avons des opinions préconçues auxquelles nous tenons chaleureusement ; les opinions se condamnent réciproquement et rendent tout projet de réunion extrêmement difficile. Beaucoup de protestants tiennent pour superstitions la succession apostolique ou l'ordination qui donne le droit de conférer la grâce divine. Beaucoup de catholiques considèrent les ministres qui n'ont pas été consacrés selon la succession apostolique comme des laïques qui, par conséquent, n'ont pas le droit de donner la communion. Il arrive ainsi que les ministères protestants et catholiques se considèrent réciproquement comme suspects. Ces divergences suscitent même de l'indignation chez beaucoup de chrétiens appartenant à l'autre croyance. Aussi longtemps que cet état de choses durera, l'unité sera impossible. A qui regarder ? Regardons à Jésus-Christ. Il siège sur le trône, jugeant les deux ministères et se servant des deux. Que voit-il dans l'un et l'autre ? Cette Conférence parviendra-t-elle à juger comme le Christ ?

La différence de nos conceptions apparaît des plus

clairement quand nous essayons de répondre à la question : *Que se passe-t-il dans l'ordination ?* A cette question, les Eglises qui ont conservé la forme traditionnelle du ministère des ordres sacrés répondent : « C'est le Christ qui consacre et confère les ordres, et dans la consécration ou l'ordination, c'est lui qui, se servant de l'évêque comme son porte-parole, fait d'un homme un évêque, ou un prêtre, ou un diacre », ou un membre de tout autre ordre dans lequel on est considéré comme admis par l'ordination. Les Eglises protestantes, selon mon ami M. le pasteur Garvie, répondent, en général, que « l'ordination est une reconnaissance, de la part de l'Eglise, de la grâce déjà donnée au candidat, reconnaissance en vertu de laquelle celui-ci se trouve investi, dans l'exercice de ce don, de l'autorité de l'Eglise » ¹. En d'autres termes, quelques-uns parmi nous disent : « Dans l'ordination, c'est Christ qui confère les ordres », d'autres disent : « Dans l'ordination, c'est l'Eglise qui reconnaît et autorise ».

Essayons de mettre de côté les idées préconçues et les préjugés, et examinons à nouveau ces deux théories. Est-il possible qu'elles soient vraies toutes deux et qu'elles s'appliquent à des types différents de ministres ?

Je demande qu'on me permette d'apporter mon témoignage sur les vues traditionnelles de l'Eglise catholique. J'espère entendre une déclaration tout aussi convaincue au sujet de l'autre point de vue.

Le point de vue traditionnel contient deux éléments :

1° L'Evêque a hérité de l'autorité des apôtres, et dans l'ordination il parle, comme eux, au nom du Christ.

2° La personne à laquelle un ordre a été conféré devient l'homme de Dieu, le représentant du Christ vis-à-vis de l'Eglise.

¹ Dr A. E. Garvie dans *Towards Reunion*, p. 158.

1. Le premier de ces points inclut la *succession apostolique*. Je sais que quelques-uns d'entre vous ont dès longtemps fermé complètement leurs oreilles à cette théorie, car vous dites que la transmission continue des apôtres aux évêques ne peut pas être prouvée. Si cela est arrivé, c'est arrivé dans un temps où nos preuves, nous le reconnaissons, sont fragmentaires. Mais même dans ce cas, il y a une preuve réelle. Saint Paul écrit à Timothée pour veiller à ce qu'il y ait une succession dans l'enseignement (2 Tim., II, 2). Clément de Rome (Ad. Cor. 44) dit que Saint Paul et Saint Pierre ont veillé à ce qu'il y ait une succession de l'épiscopat (et chez lui ce mot a la même signification que chez les écrivains du Nouveau Testament).

Le monde chrétien tout entier se servait de l'imposition des mains depuis le temps des apôtres, et pour un Juif, cela impliquait une sorte de transmission (cf. Nombres, XXVII, 18 à 20) et ce sont des Juifs qui sont au point de départ de cette coutume. Le monde chrétien tout entier, à la fin du ^{II}^e siècle, croyait que les évêques de certains sièges épiscopaux étaient les successeurs des apôtres dans ces sièges. Il est vrai que ces preuves, et d'autres que l'on pourrait citer en faveur de ce que dit la tradition, ne sont que fragmentaires, mais personne ne peut vivre dans un champ de mission aussi longtemps que je l'ai fait, sans voir que la tradition est dans le vrai.

L'ordre dans lequel les choses se passent est universel. Premièrement, le missionnaire va et vient. En second lieu, lui ou son successeur s'établit dans un centre favorable d'où il dirige l'Eglise dans le district environnant ; et, troisièmement, ce travail de surveillance passe aux mains d'un ministre indigène.

C'est là le développement normal, naturel, presque nécessaire, et c'est exactement de cette manière que l'autorité des apôtres a passé aux évêques. Calvin a commis l'erreur la plus étonnante pour un homme aussi distingué, quand il a essayé de réformer l'Eglise en la reconstruisant d'après le modèle de l'âge apostolique,

mais sans les apôtres. L'esprit qui avait dirigé l'histoire de l'Eglise primitive était plus sage que Calvin.

En conséquence, je n'ai aucune raison de douter, mais au contraire toute raison pour accepter la tradition qui dit que les évêques ont succédé aux apôtres dans chaque domaine où il pouvait y avoir succession.

La part de l'autorité des apôtres qui nous concerne ici, c'est *le pouvoir d'envoyer*. Son point de départ est la parole de notre Seigneur : « Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. » Les apôtres ont continué à agir selon cet exemple. Bien qu'ils aient demandé à l'Eglise de choisir les sept, ce sont *eux* qui leur imposèrent les mains, ce sont *eux* qui « les chargèrent de cet emploi » (Actes, VI, 3 et 6). Paul et Barnabas choisirent des anciens dans leur Eglise naissante. « Les apôtres, dit Clément, firent des premiers fruits de leur travail des évêques et des diacres. » Chaque missionnaire répète ce processus, et cette tradition est absolument sûre contre l'hypothèse rivale qui voudrait que l'ordination vînt des Eglises naissantes, bien que ces dernières soient consultées et qu'on tienne compte de leur avis. Paul conféra l'ordination à Timothée, après qu'il eut été désigné comme digne de cet honneur, par certaines « prophéties ». Ensuite, il l'envoya à Ephèse pour conférer l'ordination et il envoya Tite en Crète. C'est là le témoignage du N. T. qui subsiste sans être altéré à travers les pages de l'histoire. Le principe du ministère de l'Eglise, c'est *d'envoyer* de la part de Christ, ou plutôt, c'est Christ qui envoie, au moyen de ses apôtres et de ceux qu'ils ont envoyés.

Cet *envoi* ne consiste pas à reconnaître un ministre déjà tout préparé. Il confère une charge à un homme qui, par le pouvoir du Saint-Esprit, peut devenir un ministre « suffisant ». Cela n'exclut pas la préparation. Notre Seigneur lui-même préparait les apôtres. Cela n'exclut pas non plus la conviction qu'a le futur ministre d'obéir à une vocation, mais il faut observer que dans les exemples scripturaires, on n'y attache aucune importance. Cela n'exclut pas enfin, un choix fait par l'Eglise;

les apôtres l'ont ordonné dans le cas des sept diacres. Toutes ces choses sont bonnes, mais viennent en second rang.

2. L'élément essentiel est que le ministre doit être *l'homme de Dieu*, quelqu'un que Christ a envoyé. Ceci est clairement indiqué par les prières qui, de tout temps, sont un élément invariable de chaque ordination. Cela ressort aussi de la méthode selon laquelle on fait de quelqu'un un ministre. Et, ici encore, mes expériences de l'Orient m'ont appris quelque chose. En Orient, les hommes mesurent la valeur des institutions à leur signification ; en Occident, ils la mesurent à leur effet. Il y a quelque chose d'essentiellement vrai dans le point de vue oriental. Une institution est, dans une grande mesure, ce qu'elle symbolise. Pour le commun peuple, une ordination donnée par l'évêque représente plus naturellement une ordination donnée par Christ, le souverain juge, que tout autre moyen. Le pouvoir qu'a l'évêque de prendre des décisions irrévocables, pouvoir qui comporte une énorme responsabilité, est l'équivalent de la volonté pure et simple du Christ, comme ne le sera jamais une décision prise par un comité ou une assemblée. Ainsi, par ce signe visible, l'ordination conférée par l'évêque proclame que le prêtre ou le diacre, qui a reçu cette ordination, est l'homme de Christ ; il n'est pas l'élu d'une poignée de ses concitoyens ou de ses compatriotes, ou de quelques personnes qui partagent ses idées religieuses ; il n'est ni le représentant, ni le serviteur d'aucun d'eux ; ce n'est pas à eux qu'il a à rendre compte ; il est le représentant et le serviteur de Christ ; c'est à Christ qu'il a à rendre compte. De plus, l'ordination est un symbole de l'universalité du ministère. Aucune Eglise locale, aucun groupement d'adhérents d'une doctrine particulière ne pourra jamais conférer à un ministre une autorité universelle dans l'Eglise de Dieu. C'est ou bien l'Eglise entière (et très vite, il devint impossible de la réunir), ou bien le Christ lui-même qui peut conférer cette autorité. Il était dans le

plan de Dieu de donner à l'Eglise un ministère ayant une mission universelle.

C'est surtout à cause de l'immense valeur symbolique de l'ordination, selon le rite traditionnel, que je la crois divine ; et je crois que si la chrétienté veut revenir à l'unité, elle reviendra à ce procédé traditionnel, pour les ministères principaux de l'Eglise.

Passons maintenant aux conceptions protestantes de l'ordination et de l'autorité du ministère. Je crois qu'on peut les ranger sous trois types : a) la conception du presbytérianisme primitif ; b) le point de vue des Indépendants (congrégationalistes) ; c) le point de vue exprimé dans la définition du D^r Garvie que j'ai déjà cité, et qui me semble représenter le terrain de *rapprochement* des indépendants et des presbytériens dans les pays anglo-saxons.

a) Dans le presbytérianisme ancien, alors même que le mot « clergé » avait été rejeté, on continuait à marquer une distinction très nette entre ceux qui avaient reçu l'ordination et ceux qui ne l'avaient pas reçue. Seuls les premiers avaient le droit de la conférer à leur tour. En conséquence, une bonne partie de tout ce que je viens de dire de la méthode traditionnelle de l'Eglise en matière d'ordination, pourrait être dit et a été dit de l'ordination presbytérienne.

A priori, en vérité, il est possible que l'autorité des apôtres ait été transmise aux prêtres ; mais l'histoire, pour autant que j'en puisse juger, montre que tel n'a pas été le cas. S'il en avait été ainsi, une ordination chez les presbytériens (où seuls les prêtres qui donnent l'ordination peuvent la conférer ou la refuser) symboliserait un mandat en vue d'un ministère universel, établi par le Christ, et responsable devant lui seulement. Dès lors, nous ne nous étonnerons pas de trouver parfois des presbytériens qui attribuent une valeur à l'idée de succession pour l'ordination pastorale.

b) La théorie des Indépendants sur la source de l'au-

torité pastorale revient à dire, me semble-t-il, que toute réunion de chrétiens peut se constituer en Eglise, et établir un ministère pour cette Eglise. Cette théorie s'appuie sur la promesse : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Matt., XVIII, 20). De nos jours, ce point de vue est appuyé par la théorie que n'importe quelle petite Eglise locale est un microcosme de l'Eglise universelle, et possède tous les pouvoirs de celle-ci. Par conséquent, si l'Eglise universelle a le droit d'établir des ministres, la plus petite Eglise a le même droit. Mais je crois bien que de tels arguments n'arriveront pas à me convaincre. La promesse de notre Seigneur s'adresse à ceux qui sont rassemblés en son nom; peuvent-ils s'en réclamer, ceux qui s'unissent pour se séparer de leurs frères? *Ils* ne sont pas rassemblés en son nom, ceux qui brisent ainsi son corps, et ils ne se rassemblent pas non plus en son nom, ceux qui se réunissent pour consacrer un ministre qui deviendra le centre et le symbole de la désunion, alors que pour le consacrer, ils n'ont reçu aucune autorité. Ils disent que le Saint-Esprit choisit ce ministre, par la voix de l'Eglise assemblée, agissant en pleine liberté; mais où trouver dans l'Ecriture la base d'une telle assertion? Y a-t-il la moindre indication que les Eglises locales possédaient tous les pouvoirs de l'Eglise universelle? L'Eglise de Corinthe, du temps de Saint Paul, possédait-elle un apôtre? Si cela n'est pas vrai d'une Eglise locale, c'est encore moins vrai certainement d'une fraction d'Eglise, formée des adeptes de tel ou tel homme, ou d'une doctrine particulière.

Je rends pleinement hommage à la piété et à la puissance spirituelle de quelques pasteurs congrégationalistes; mais Dieu bénit ceux qui essaient de le suivre fidèlement, en dépit de leurs erreurs, et je ne puis m'empêcher de penser que la théorie des Indépendants du ministère est une erreur. Je suis confirmé dans cette opinion par certains mouvements des congrégationalistes actuels. Ils tendent, dans certains pays, à se rapprocher en unions, et, de plus en plus, les ordinations sont faites

par les représentants des unions. En plusieurs pays, les congrégationalistes se sont unis aux prebytériens pour former une seule Eglise, et, dans ces Eglises unies, théorie et pratique de l'ordination sont en grande mesure presbytériennes. Cela me fait espérer que même les successeurs des Indépendants commencent à s'éloigner de leur théorie typique du ministère.

c) Et maintenant, considérons la déclaration du Dr Garvie, sur la conception protestante de l'ordination. « L'ordination consiste, de la part de l'Eglise, à reconnaître un don spirituel, en investissant de l'autorité de l'Eglise, l'exercice de ce don dans la communauté chrétienne. » Cette déclaration peut être appelée la formule d'union entre les ministères presbytériens et congrégationalistes. Mais elle est en même temps une déviation, ou même une négation de la théorie traditionnelle de l'ordination, telle qu'elle a été en honneur pendant des siècles dans l'Eglise catholique.

Je crois que la théorie traditionnelle est vraie ; je me demande donc si la théorie protestante peut aussi être vraie ? Il me paraît que cette reconnaissance par l'Eglise est la vraie procédure à suivre, dans le cas d'un prophète. Mais alors, il ne faut pas l'appeler ordination, car un prophète n'a pas besoin d'ordination. Je veux bien admettre que toute forme d'enseignement imprégné de ferveur et rendu pénétrant par l'action de l'Esprit, est vraiment prophétique. Mais je rencontre deux difficultés. De mon côté, je n'ai aucune raison de supposer que la vocation de prophète soit, en elle-même, un titre suffisant à entrer dans le ministère général de l'Eglise. Et du côté de mes amis protestants, je trouve presque toujours un refus d'admettre que leur ministère n'est qu'un ministère prophétique. Ils maintiennent qu'il inclut tout ce que Dieu a voulu mettre dans le ministère général de l'Eglise.

Ainsi, je n'arrive pas à donner, de la plupart des ministères protestants, une définition qu'ils puissent accepter, et qui cadre avec ce que j'ai appris de la nature

de l'Eglise et de son histoire. Je ne peux m'empêcher de penser que la force des ministères de la Réformation a toujours été dans leur caractère prophétique. La charge de l'enseignement inspiré était bien mal remplie dans l'Eglise au début du xvi^e siècle, et les réformateurs, en concentrant l'attention sur cette charge, mirent à nouveau l'accent sur l'une des richesses dont Dieu veut que son Eglise soit pourvue. L'Eglise d'Israël avait pour la servir, à la fois des prêtres et des prophètes, dans une proportion qui a varié selon les époques. Le prêtre avait toujours une charge d'enseignement. Quelquefois un homme de Dieu était à la fois prophète et prêtre. Le Fils de Dieu était l'un et l'autre. Dans l'Eglise chrétienne, des hommes qui avaient le don de prophétie sont souvent devenus prêtres ou évêques. Il se peut qu'il y ait des prophètes qui ne soient pas appelés au ministère général, ou au ministère pastoral. Ils devraient être formellement reconnus par l'Eglise. Si l'on entend cette reconnaissance, du côté protestant, lorsqu'on parle de l'ordination, alors j'admets qu'elle ait sa place dans l'Eglise universelle. Mais si l'on veut dire que, par l'ordination, l'Eglise consacre un ministre du culte, comme une municipalité installe son maire, ou comme des francs-maçons se donnent un « maître vénérable », alors je dois dire qu'il y a là erreur, ou confusion.

C'est une erreur si cela signifie que l'Eglise se prend elle-même pour la source de l'autorité que le ministre doit exercer, ou si elle tient le ministre comme étant avant tout le représentant de l'Eglise. Le ministre est le représentant de Christ, et Christ est le représentant de Dieu, en même temps qu'il est son Fils. C'est pourquoi le ministre est en seconde ligne le représentant de l'Eglise et en première ligne le représentant du Christ. Mais la source de toute son autorité et de son essence, c'est Christ seul.

C'est peut-être une confusion d'idées qui entraîne certains hommes à dire que, dans l'ordination, l'Eglise donne à un homme l'autorité pour exercer son ministère. Pour assurer sa propre existence régulière, l'Eglise doit

assigner sa tâche à chaque ministre, et un ministre qui n'aurait pas reçu de tâche n'a pas le droit de travailler, quand bien même il aurait eu la vraie ordination. Les moyens employés pour assigner cette tâche sont variés et portent des noms variés : licence, présentation, institution, établissement dans un bénéfice, etc. C'est le devoir de l'Eglise d'arranger les choses ainsi; cela donne au ministre ce que le Dr Forsyth appelait : *social opportunity*. L'ordination, elle, agit tout autrement. Elle place un homme dans un ordre ou dans un groupe de personnes, qui ont reçu un mandat divin pour prendre une part spéciale du travail de Christ dans l'Eglise.

3. *Les ministres chrétiens constituent-ils un ordre ou des ordres ? ou bien exercent-ils seulement une charge ?*

J'ai peine à comprendre le poids de l'objection que l'on soulève parfois contre la notion d'un ordre. Je me permets d'avancer que c'est une notion vraie dont, en effet, nous nous servons presque tous en pensant au ministère chrétien, et, qu'en distinguant l'ordre de la charge, on fait un grand pas du côté de la clarté. Dans l'expression : « les saints ordres », le mot « ordre » signifie un groupe d'hommes qui ont reçu de Dieu mandat de remplir certains devoirs, certains services dans l'Eglise, et ce mandat dure aussi longtemps que la vie. Il faut ensuite que l'autorité de l'Eglise intervienne pour leur dire de remplir ces devoirs à telle ou telle place, vis-à-vis de telles ou telles personnes, ou dans telle circonstance particulière. En résumé, le ministre reçoit de Dieu la qualité de membre d'un ordre qui le rend capable de remplir les devoirs de certaines charges dans l'Eglise, mais ces charges, il les reçoit de l'Eglise.

Ces charges seront, par exemple, la direction d'une congrégation, le soin d'un diocèse, un archidiaconat, un doyennat, une prévôté, une charge de principal, un archiépiscopat ou la papauté elle-même. Tous ces postes sont des charges. Un homme exerce une charge aussi

longtemps qu'il y est installé, et pas plus longtemps. On la lui confie, ou d'une manière ou de l'autre, il en prend possession, mais il ne reçoit pas l'ordination pour cette charge.

Un homme qui a reçu une fois l'ordination pour un ordre du ministère, continue à être membre de cet ordre, sa vie durant, et cela malgré le droit qu'a l'Eglise, s'il commet un grand péché ou une faute, de lui interdire pour un temps ou définitivement de remplir les devoirs de l'ordre. Le principe qui est à la base de cette conception est que « Dieu ne se repent pas de ses dons et de son appel ».

Cette distinction apporte un nouveau témoignage au principe que le ministre est, par essence, l'homme de Dieu, le représentant de Christ auprès de l'Eglise. Il faut que toute théorie que nous pouvons avoir du ministère ou de l'ordination ait pour base cette vérité.

4. *Les fonctions des ministres.*

Ce sujet des fonctions des ministres chrétiens est, je le crains, celui où les opinions divergent le plus. Pourtant, je crois qu'une étude attentive du sujet pourrait nous conduire à un accord inattendu, si elle est faite à la lumière de Christ, en recherchant ce qu'il attend de l'Eglise, et pourquoi il lui envoie des serviteurs pour l'aider à réaliser son idéal.

Commençons, si vous voulez, par le *ministère de l'enseignement*. « Je suis la lumière du monde. » C'est le devoir de l'Eglise d'enseigner le monde. Et cela lui est possible, car le Chef de l'Eglise est la lumière du monde. En donnant des instructeurs à l'Eglise, il poursuit deux buts : qu'elle apprenne elle-même et qu'elle enseigne le monde. Combien souvent l'histoire ne nous montre-t-elle pas que les grands mouvements se produisent quand la masse elle-même est si pleine de vie qu'elle ne peut faire autrement que d'enseigner. Enseigner est une nécessité perpétuelle. Il faut recommencer à nouveau

avec chaque âme. Mais ce n'est qu'un moyen ; ce n'est pas un but. Si cela était, le christianisme serait un système philosophique et l'Eglise une école de penseurs. Le but n'est pas l'Evangile, mais la vie, la vie de Christ, et l'Eglise est son corps qui a la vie.

Le ministère du sacrifice. La vie de Christ est la vie qui meurt, qui meurt à elle-même pour que nous puissions vivre pour Dieu. Christ en tant que prêtre, s'est donné et se donne complètement au Père. En lui, son corps se donne lui-même ; ainsi nous sommes, en tant que corps, un saint sacerdoce. Ceux qui le représentent par le mandat qu'ils ont reçu de lui et parce qu'il les a envoyés, conduisent les autres dans cette vie de sacrifice. Ainsi ils sont les premiers dans cet acte d'adoration, la sainte cène, par laquelle nous annonçons la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne, de la seule façon qui soit assez sincère, en nous unissant à lui dans sa mort, par son esprit et en nous offrant nous-mêmes en lui et avec lui au Père, qui nous acceptera au nom de son Fils bien aimé. Le prêtre dirige les autres fidèles dans cet acte de sacrifice, et il agit avec toute la congrégation sacerdotale avec laquelle il offre le sacrifice. Puis, lorsque nous sortons de cette maison sainte, où nous nous sommes engagés à nouveau en nous liant ainsi au sacrifice de notre Seigneur, c'est encore le prêtre qui doit nous guider dans l'accomplissement des actes de sacrifices qui, par la grâce de Dieu, rachètent nos vies de l'égoïsme et du péché, et font de nous tous un saint sacerdoce.

Le ministère de la cure d'âmes. « Je suis le bon berger. » Ici, le ministre est clairement mis à part du reste du peuple. Des bergers ne sont pas des brebis. Il reçoit de Jésus un mandat et partage une de ses fonctions. « Je suis venu pour qu'elles aient la vie et qu'elles l'aient en abondance. » « Je donne ma vie pour mes brebis. » Le ministre, en tant que berger, doit nourrir les brebis avec de la vie, et pour ce faire, donner sa vie.

Cela ne signifie pas seulement prêcher ; cela signifie transmettre aux brebis la vie du Seigneur, par le sacrement, par toute parole appropriée et par la contagion bienfaisante de la sainteté personnelle. Cela signifie aussi chercher et trouver les brebis perdues.

Le ministère de la réconciliation. « Le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de pardonner les péchés. » N'avait-il pas l'intention d'exercer ce pouvoir au travers des siècles ? « A qui vous pardonnez les péchés, ils leur sont remis, et à qui vous ne les pardonnez pas, ils ne sont pas pardonnés. » De toutes façons, l'Eglise, dans son entier, a vu ce ministère de la réconciliation lui être confié. Un des grands sujets de réclamation de la Réforme était d'avoir une discipline plus pure. Mais l'excommunication a pour seul but de susciter la pénitence et d'amener à la réconciliation. L'Eglise pardonne en admettant à nouveau dans sa communion ceux qui en ont été chassés, ou auraient dû l'être. Toutes les Eglises vivantes l'ont fait d'une manière ou d'une autre. On ne peut se représenter que ce ministère si solennel et si émouvant *ne soit pas* confié à certaines personnes. Pensez à l'apôtre Paul. Il tint à s'associer l'Eglise de Corinthe dans les questions d'excommunication et de réconciliation. Mais, pour en finir, il dit : « Ce que j'ai pardonné... c'est à cause de vous, dans la personne de Christ. » (2 Cor., II, 10.)

Il est bien à désirer que, suivant la coutume qui a prévalu pendant des siècles, l'absolution prononcée par l'évêque ou le prêtre soit donnée sous la forme d'une prière, et non d'une déclaration. Quant aux faits centraux du ministère de la réconciliation et au bien-fondé de ces faits, je crois pouvoir dire qu'aucun doute n'existe, et je crois pouvoir espérer que nous arriverons à un accord.

Le Ministère de la miséricorde. L'Eglise entière doit être au service des faibles et des déshérités du monde, et les diacres ont été destinés à diriger cette manifesta-

tion de la miséricorde divine dont ils sont les instruments. Nous devrions ordonner diacres les personnes qui ont la responsabilité permanente de nos œuvres de charité, et alors il y aurait probablement plus d'amour dans ces œuvres. Ces œuvres devraient toujours occuper une large place dans les occupations d'un diacre.

Le ministère de la direction ou de la surveillance. Notre Seigneur lui-même est appelé l'évêque (episkopos) de nos âmes. Quelques-uns de ceux qui sont ses représentants mandatés doivent prendre la direction et, plus l'Eglise grandit, plus cela devient nécessaire. Il faut bien qu'en fin de compte quelques-uns soient responsables de la doctrine de l'Eglise, de l'exclusion et de la réadmission dans l'Eglise des principes qui dirigent le service divin, et responsables aussi pour confier ou pour refuser le mandat du ministère. Dans la tradition catholique, ces responsabilités et d'autres avec elles, ont passé entre les mains des évêques. Les Eglises protestantes qui n'ont plus d'évêques se sont demandé si ces ministères de l'Eglise peuvent être remplis efficacement par d'autres pasteurs ou par des corps ecclésiastiques, mais n'ont pas mis en doute la nécessité générale de ces fonctions.

J'ai pris six ministères principaux, qui ont été remplis et sont remplis par les ministres de l'Eglise. Je demande à la Conférence s'il n'est pas dans la volonté de Dieu que ces ministères soient remplis par les différents ordres du ministère chrétien. Je crois que si quelques chrétiens ont nié cette vérité, au sujet de quelques-uns de ces ministères, c'est seulement parce que le péché et la fragilité de l'homme avaient conduit à des abus en ce qui concerne ces ministères. Mais je voudrais proposer que, tout en condamnant ces abus, et en y mettant un terme, l'Eglise acceptât de Dieu ces différents ministères que son Fils a donnés à son Eglise, et qu'elle s'efforçât de les exercer d'une manière pure et incorruptible.

5. *Les grandes lignes.*

Et maintenant, ma conclusion est que, bien que nous soyons, ou, tout au moins, que nous puissions être d'accord dans une très grande mesure sur la totalité des ministères qui doivent être remplis par la totalité des ministres de l'Eglise, nous sommes pourtant en désaccord sur trois questions : les différents ordres ou différentes espèces de ministres qui doivent exister dans l'Eglise, la juste répartition des fonctions entre les différents ordres ou classes de ministres, et les bonnes règles à suivre pour admettre quelqu'un dans ces ordres.

En étudiant ces questions, ne perdons pas de vue deux pensées qui nous guideront vers leur solution : la nature de l'Eglise et la magnanimité de Dieu.

L'Eglise n'est pas une démocratie, mais une monarchie, et Christ est son Roi. Toutes les institutions ecclésiastiques doivent être conformes à sa souveraineté, et en porter la marque.

L'Eglise n'est pas une école philosophique, mais un corps vivant. Christ a donné à l'Eglise, non pas une parole écrite, mais lui-même, le Verbe vivant ; pas seulement des idées, mais des hommes remplis d'idées. Il est lui-même la Vérité et la Vie ; et il a donné à l'Eglise des *hommes* pour la rattacher à lui, corps vivant, en vérité vivante, et en vie véritable. C'est là l'idéal du ministère.

La magnanimité de Dieu a préparé différentes sortes de ministres, pour réaliser ce grand travail en vue de l'union. Ne désavouons pas la largeur du plan qu'il a préparé. Même si les hommes essaient de travailler pour lui et avec lui, en se trompant de chemin ou en ne prenant pas le meilleur chemin, il peut les bénir. Que cette magnanimité ne nous égare pas. Essayons de trouver ses « premières pensées », les meilleurs moyens de faire son œuvre. Telles de nos institutions peuvent être des erreurs, bien que le cœur magnanime de Dieu nous y bénisse ; de la même manière que le péché est toujours

le péché, quand bien même Dieu se sert d'hommes pécheurs pour accomplir de grandes choses.

Enfin, ne rétrécissons jamais les plans de Dieu. Craignons de ramener notre conception du corps de Christ aux limites de la raison ou de la nature. C'est une société supranaturelle. Sa raison d'être était de contenir et de distribuer la grâce de Dieu. Nous ne pouvons mettre trop haut la magnanimité de Dieu. Que ce soit elle qui règne sur nous, quand nous pensons à l'Eglise, le corps de Christ, Fils de Dieu et notre Seigneur.

DISCOURS DE M. LE PASTEUR G.-G. SCHERER, D. D.,

Secrétaire de l'Eglise Luthérienne unie d'Amérique

Il serait peut-être bon de rappeler dès l'abord que le mot ministère s'emploie dans deux sens assez différents. Sa signification première est celle de service, tout travail accompli aux ordres d'un autre homme. Dans ce sens, l'Eglise a un ministère à remplir dans le monde au nom de son divin Maître. Ce ministère-là incombe à l'Eglise dans son ensemble, donc à tous ses membres indistinctement, à quiconque appartient à Christ. Mais, dans un sens plus spécial, il y a dans l'Eglise un ministère pour lequel quelques-uns de ses membres seulement sont mis solennellement à part, en vue de certaines activités particulières, et revêtus pour cela d'une autorité spéciale, qui fait d'eux des ministres. Tel est, pensons-nous, le sens dans lequel le sujet du ministère a été proposé aux réflexions des participants de cette Conférence.

I

De tout temps, l'Eglise a eu son ministère; mais, selon les temps, les lieux, les groupements divers, ce ministère est apparu sous une grande variété de formes, impliquant des différences marquées quant à l'idée

qu'on se faisait de ce que doit être le ministère et de l'autorité dont il doit jouir.

Aux temps apostoliques et primitifs, on mentionne déjà, à côté des apôtres, des diacres, des anciens et des évêques ; mais ces deux derniers titres s'appliquent aux mêmes fonctions, et désignent les mêmes personnages. A ce propos, faisons remarquer ici que le mot « ancien » est la vraie traduction du mot *πρεσβύτερος*, d'où est venu le mot « prêtre », en passant par le latin ; mais jamais les anciens ne sont appelés prêtres dans le Nouveau Testament.

Sous l'influence de circonstances diverses, des milieux politiques et religieux, à mesure que l'Eglise allait croissant, le ministère prit peu à peu, par la force des choses, une importance croissante aussi, encore que plus ou moins légitime. Dès le début du second siècle, on peut constater l'existence de trois ministères distincts, celui des diacres, celui des anciens et celui des évêques. Ne précisons pas pour le moment ce qui distinguait les anciens des évêques. Quelles qu'aient été leurs fonctions respectives, et quelles qu'aient été, ici et là, les résistances à cet ordre de choses, cette hiérarchie l'emporta si complètement qu'elle fut universellement admise jusqu'à la Réformation.

Mais, au cours du xvi^e siècle, tout le nord de l'Europe, y compris l'Angleterre et l'Ecosse, avait passé par la tourmente de la Réformation. L'Eglise avait été ébranlée jusqu'en ses fondements. Ses diverses institutions, ses doctrines et ses traditions, ses rites et ses cérémonies, tout avait été passé au crible, y compris la notion même du ministère.

Bien qu'en adoptant, en 1530, la Confession d'Augsbourg, les luthériens se fussent déclarés prêts à se soumettre à l'autorité des évêques, pourvu qu'ils leur permissent de prêcher l'Evangile, les ordres canoniques disparurent bientôt chez les luthériens d'Allemagne. La charge d'évêque se maintint dans les Eglises du Danemark et de la Norvège. En Suède, l'archevêque ayant accepté la Réforme, l'épiscopat s'est maintenu jusqu'à

ce jour. De là, il s'est aussi étendu en Finlande. L'Eglise anglicane l'a de même conservé, tandis que, dans d'autres pays européens, les ordres canoniques ont été abandonnés sans regret.

En Amérique, nombreuses sont les « dénominations » diverses, et nous y rencontrons toutes sortes de constitutions ecclésiastiques plus ou moins simples ou compliquées : catholiques grecs, catholiques romains, épiscopaux, presbytériens, congrégationalistes, luthériens. L'attitude des luthériens, à l'égard de la constitution ecclésiastique, pourrait s'appeler une sorte d'éclectisme libre ; ils ne sont ni épiscopaux, ni presbytériens, ni congrégationalistes, mais, sans regarder aucun système comme divinement institué, ils ont adopté certains éléments des uns comme des autres, et ils ont ainsi quelque chose de commun avec chacun.

II

Est-il nécessaire d'uniformiser le ministère ? L'Eglise pourra-t-elle être unifiée tant que l'on gardera des notions diverses du ministère ?

Si le *congrégationalisme* est d'institution divine, chaque congrégation doit être strictement indépendante et autonome, sans lien organique avec d'autres Eglises. Et cela reste vrai, quelle que soit la forme du ministère de chaque congrégation. Telle Eglise pourrait n'avoir que des anciens, tandis que d'autres auraient des diaques, des anciens et des évêques. Mais aucun de ces ministres ne serait reconnu comme tel en dehors de sa congrégation. Il pourrait y avoir ainsi des myriades d'Eglises ; mais, si elles n'avaient entre elles d'autre lien que le ministère, on ne pourrait parler d'une sainte Eglise catholique, ou universelle. Il n'y aurait d'unité qu'entre le passé et le présent, dans le sein de la même Eglise, à supposer qu'elle ait toujours conservé la même notion du ministère à travers les âges. Mais il y aurait lieu de remarquer que le congrégationalisme n'est probablement nulle part strictement observé de nos jours.

Si c'est le ministère *presbytérien* qui seul est d'institution divine, que devient l'unité de l'Eglise et son caractère catholique ou universel ? Sans doute on pourrait répondre qu'à la mort des apôtres et au cours des quelques années suivantes, l'Eglise était encore une, et que son unité se reflétait dans le presbytérat de l'époque. Mais alors, que devint cette unité lorsque l'épiscopat prit le dessus ? Avec ce changement dans le ministère, même l'unité dans la continuité se trouve brisée.

Enfin, si l'unité de l'Eglise dépend de l'épiscopat, elle est impossible à réaliser, sans l'*épiscopat*. Et, dans ce cas, il faudrait démontrer, ou bien qu'il n'y a pas eu d'unité dans l'Eglise à l'époque qui suivit immédiatement la mort des apôtres, ou bien qu'il y eut aussitôt des évêques, revêtus d'une autorité canonique qui leur donnait le droit de succéder aux apôtres.

Au milieu de tous les ministres ou fonctionnaires de l'Eglise primitive, les apôtres formaient sans contredit un groupe à part.

Pour autant que nous sommes renseignés par le Nouveau Testament, nous pouvons dire qu'ils sont morts sans avoir pris aucune mesure pour s'assurer des successeurs, sans avoir non plus laissé la moindre indication, qui permît d'établir une distinction entre les fonctions des anciens et celles des évêques. Il n'est jamais parlé de l'ordination ou de la consécration d'un évêque.

Quand les apôtres eurent disparu, il n'y avait plus, à notre connaissance, que des diacres et des anciens (presbytres), ces derniers étant aussi appelés évêques, « surveillants », en considération de leurs fonctions. Ils étaient désignés ou élus (*χειροτονῶν*) comme anciens. S'il y avait quelque différence entre l'évêque et les autres anciens, ce n'était qu'en tant que *primus inter pares*. Cet état de choses dura encore pendant quelques années après la mort des apôtres, sans qu'aucune fonction dépendante du ministère soit restée en souffrance. Ce ne fut que plus tard que les évêques montèrent en grade et furent reconnus comme ayant seuls le droit de con-

férer l'ordination et la confirmation ; on leur concéda aussi certains droits de juridiction.

Afin d'avoir une vue d'ensemble claire et nette du système épiscopal, il nous faut mentionner ici certaines doctrines qui se sont trouvées de très bonne heure rattachées à l'épiscopat.

La principale d'entre elles est le caractère sacerdotal du ministère. Dès le temps des apôtres, affirme-t-on, le ministère a été une prêtrise. L'eucharistie est un sacrifice, sacrifice regardé comme expiatoire par l'Eglise romaine. Or, un sacrifice exige un prêtre.

La prêtrise appartient à l'évêque, qui la transmet au moyen de l'ordination au prêtre (à l'ancien, ou presbytre) avec le don du Saint-Esprit. De là provient l'insistance avec laquelle on proclame la nécessité de l'ordination épiscopale, sans laquelle la célébration de la Sainte Cène et l'absolution manquent de validité.

Puis vient la doctrine de la succession apostolique, c'est-à-dire d'une autorité donnée d'abord par Christ à ses apôtres, et transmise par eux aux évêques, leurs successeurs ¹.

Ce n'est ni le moment ni le lieu de discuter ces doctrines. Il suffit de dire qu'avec cette théorie sacerdotale pleinement admise, non seulement il n'y a plus à discuter sur la nature du ministère qu'il faudrait à une Eglise réunie, mais, ce qui est plus grave, Christ n'est plus l'unique Médiateur entre Dieu et l'homme, le sacerdoce universel des croyants est réduit à peu de chose, et la doctrine de la justification par la foi en Christ, que Luther appelait l'article qui décide de la vie ou de la mort de l'Eglise, est ainsi gravement menacée, pour ne pas dire abandonnée.

Revenons maintenant au sujet principal, et faisons remarquer que cette question de la nécessité de l'ordination épiscopale pour réaliser l'unité de l'Eglise n'est pas nouvelle.

¹ La primauté du Pape n'est pas mentionnée ici, l'Eglise de Rome ne participant pas à cette Conférence.

Il y a longtemps qu'elle a été étudiée à fond, et cela dans ces temps où des hommes étaient prêts à donner leur vie pour défendre les principes qu'ils soutenaient. A Wittemberg, aux premiers temps de la Réformation, elle s'est imposée aux réformateurs.

La question qui se posait à Augsbourg n'était pas de savoir si les réformateurs admettraient les évêques ou non, mais de savoir s'il était possible d'avoir l'Evangile avec les évêques. Longtemps avant la diète d'Augsbourg, les réformateurs avaient constaté qu'il leur serait impossible de continuer à prêcher l'Evangile s'ils se soumettaient aux évêques. Revenant donc au principe de l'équivalence des ministères et du droit de l'Eglise de choisir et de consacrer ses ministres, ils exercèrent eux-mêmes ce droit, tout en ayant grand soin de ne consacrer que des hommes ayant reçu une vocation régulière. Mélanchthon justifie cette façon d'agir en disant dans la magnifique Apologie qu'il rédigea pour l'empereur pendant la Diète¹ : « Ou bien les évêques contraignent nos ministres à rejeter et à condamner les doctrines que nous avons confessées, ou bien, par une cruauté nouvelle et inouïe, ils mettent à mort ces infortunés innocents. C'est pourquoi nos ministres ne peuvent reconnaître de tels évêques. C'est donc la cruauté des évêques qui nous a contraints à renverser ici et là le gouvernement canonique que nous eussions fort désiré conserver. » Remarquons, en outre, que les évêques refusaient l'ordination à quiconque acceptait les principes de la Réformation et qu'ils persécutaient les ministres qui en étaient partisans.

Les réformateurs réunis à Augsbourg n'étaient pas sans se rendre compte du schisme déplorable qui se consommait. Mais, à leurs yeux, il y avait quelque chose de bien pire que le schisme ; c'eût été de perdre la lu-

¹ L'Apologie de la Confession d'Augsbourg, écrite en réponse à la « Confutation » (réfutation) rédigée par les théologiens catholiques sur l'ordre de l'empereur Charles-Quint.

mière de l'Evangile et de retomber dans les ténèbres et sous la tyrannie dont Dieu, dans sa bonté, les avait délivrés. Le schisme ne pouvait affecter que l'organisme extérieur de l'Eglise. Il ne pouvait abattre la véritable Eglise, le corps de Christ, qui n'aurait su à leurs yeux s'identifier avec cet organisme visible, mais qui était « la congrégation des saints (l'assemblée de tous les croyants) dans laquelle l'Evangile est enseigné correctement et les sacrements correctement administrés¹. Ils affirmèrent leur foi en cette « unique sainte Eglise » qui devait « durer à perpétuité » ; et déclarèrent : « Nous savons que l'Eglise est avec ceux qui enseignent correctement la Parole de Dieu et qui administrent correctement les sacrements, et non pas avec ceux qui, non seulement s'efforcent par leurs édits d'effacer la Parole de Dieu, mais qui vont jusqu'à mettre à mort ceux qui enseignent ce qui est juste et vrai. »

Sur qui retombait la responsabilité du schisme ? Aux yeux des réformateurs, « ceux qui d'emblée ont condamné l'évidente vérité et qui, maintenant la persécutent avec la plus grande cruauté, auront à rendre compte du schisme que leur attitude a occasionné. » « De plus, nous désirons attester une fois de plus que nous serons heureux de maintenir l'organisation ecclésiastique et canonique, si seulement les évêques cessent d'exercer leur furie contre nos Eglises. En exprimant ce désir, nous nous lavons, devant Dieu et devant toutes les nations et leur postérité, de l'accusation faussement dirigée contre nous de miner l'autorité des évêques, alors que l'on peut lire et entendre que, malgré nos protestations contre l'injuste cruauté des évêques, nous n'avons pu obtenir justice ».

Ainsi, les réformateurs ne faisaient pas dépendre l'unité de l'Eglise d'une organisation extérieure quelconque, non plus que d'une forme quelconque du ministère. Voici comment s'exprime leur Confession de foi :

1. Confession d'Augsbourg, Art. VII.

« Pour établir la véritable unité de l'Eglise, il suffit d'être d'accord sur la doctrine évangélique et sur l'administration des sacrements. Il n'est point nécessaire que les traditions humaines, les rites et les cérémonies institués par des hommes soient partout les mêmes. Comme le dit Paul : « Une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, etc. » (Eph., IV, 5-6). Ils parlaient d'une « unité spirituelle », et ils soutenaient que « ceux-là forment une Eglise harmonieusement une qui croient en un seul et même Christ, qui n'ont qu'un seul et même Evangile, un Esprit unique, une seule foi, les mêmes sacrements ».

Ce n'était point l'épiscopat en lui-même qu'ils attaquaient. Voici comment ils s'exprimaient : « Ce n'est point notre désir d'arracher le pouvoir des mains des évêques ; nous ne leur demandons qu'une chose, qu'ils veuillent bien permettre que l'Evangile soit prêché dans sa pureté et qu'ils n'exigent plus quelques observances auxquelles on ne peut se soumettre sans pécher. » Et plus loin : « Nous avons fréquemment affirmé dans cette assemblée que notre plus grand désir serait de conserver la constitution de l'Eglise avec sa hiérarchie, bien qu'elle ait été établie par une autorité humaine¹, à la seule condition que les évêques autorisent notre enseignement et acceptent nos ministres. »

Sept ans plus tard, à Smalcalde, on adopta cette déclaration de Luther : « Si les évêques étaient de véritables évêques, dévoués à l'Eglise et à l'Evangile, nous pourrions leur permettre, pour maintenir l'amour et l'unité, et *non point par nécessité*², de nous consacrer et de nous confirmer, nous et nos prédicateurs. »

Ainsi, de fait, les confessions de foi luthériennes laissent ouverte la question du système ou de la constitution ecclésiastique, du moins quant à la forme du ministère. Jamais l'Eglise n'a rejeté l'épiscopat comme tel ; elle ne s'est pas non plus prononcée en faveur de

¹ Souligné par l'auteur.

² Souligné par l'auteur.

tel ou tel autre système ecclésiastique. C'est ce qui m'a permis de parler d'éclectisme libre, en soulignant son point de vue ecclésiastique ; non qu'elle se trouve contrainte par sa nature propre et par ses principes, de se montrer éclectique en matière de constitution, mais elle est libre de choisir entre les systèmes épiscopal, presbytérien et congrégationaliste, ou d'adopter certains éléments de chacun de ces systèmes pour les combiner, si possible, de telle façon que chacun de ces systèmes puisse se reconnaître et se retrouver en elle.

Un autre argument qu'on peut faire valoir en faveur de l'épiscopat, c'est que, nécessaire ou non, ce système n'a été adopté par l'Eglise que sous la direction du Saint-Esprit, et qu'il a été sanctionné par la présence bénie et l'action puissante de l'Esprit. Nous l'admettons volontiers, et nous nous en réjouissons. Il n'y a pas de doute qu'à certaines époques, dans certaines contrées et dans certaines circonstances, ce système était celui qui convenait le mieux. Mais nous devons bien reconnaître aussi que l'Esprit de Dieu était à l'œuvre dans le grand mouvement de la Réformation, et que c'était Lui qui inspirait ceux qui se montrèrent résolus à persévérer à annoncer l'Evangile coûte que coûte. Il a richement béni, nous le savons de même, le ministère des Eglises qui, sans qu'il y eût faute de leur part, n'ont pu conserver l'épiscopat.

III

Examinons maintenant si, vu l'état de division de la chrétienté, et en dépit de tout l'héritage du passé, il serait encore possible de reconstituer une Eglise unique épiscopale. Pour des raisons faciles à comprendre, nous nous bornons, dans cette enquête, aux Eglises diverses qui participent à cette Conférence ; et, si nous n'envi-sageons que cette possibilité-là, ce n'est pas que nous ignorions les autres, mais c'est qu'il est évident que la discussion finira par se concentrer sur la question de

savoir si, tout bien considéré, l'épiscopat ne laisse pas plus d'espoir d'aboutir à une solution que tout autre système ecclésiastique.

En ce qui concerne les luthériens, on peut conclure de ce qui vient d'être dit qu'aucun principe confessionnel ne les contraindrait à rejeter le système épiscopal *comme tel*, ou à regarder comme obligatoire telle autre forme de ministère. Du moment qu'il n'y a, à cet égard, aucun ordre précis de Dieu, l'Eglise luthérienne est libre, sous la direction du Saint-Esprit, de fixer elle-même son organisation selon les circonstances et les besoins du moment.

Si toutefois ils étaient invités à examiner s'il leur semblerait possible et désirable d'établir l'épiscopat là où ils ne le possèdent pas, ils aimeraient qu'on examinât en commun les questions suivantes :

1° Ce changement impliquerait-il l'adoption de la théorie sacerdotale du ministère ?

2° Celle de la nécessité de l'ordination épiscopale ?

3° Celle de la théorie de la succession apostolique ?

4° La conséquence logique de ce changement ne serait-elle pas la reconnaissance de la primauté du Pape ?

5° Enfin, l'héritage du passé et les circonstances présentes permettent-ils vraiment d'espérer que, sans une foi commune, l'épiscopat suffirait pour prévenir un nouveau schisme ?

Une fois ces points fixés, les luthériens aimeraient encore que l'on s'entendît sur ce qui, à leurs yeux, constitue la véritable unité de l'Eglise, à savoir « l'accord sur la doctrine évangélique et sur l'administration des sacrements ». Pour eux, en effet, l'essentiel est que la prédication de la Parole et les sacrements, qui sont les moyens de grâce institués par Dieu, soient maintenus au sein de l'Eglise dans leur pureté.

Je voudrais dire, en terminant, que je n'ai fait qu'effleurer les principales questions impliquées dans ce sujet. Elles demandent à être étudiées à fond et dans un esprit d'amour, avec tout le sérieux qu'elles com-

portent. Les problèmes que cette Conférence pose devant nous sont en effet d'une extrême gravité.

Le Président, comme préface à la suspension de séance qui devait précéder le service religieux, dit :

Nous remercions les deux orateurs qui viennent de nous apporter leurs manières de voir sur cette grave et importante question, avec précision et sans se laisser aller à des concessions, tout en se donnant la peine d'indiquer les points vers lesquels convergent les lignes contrastées de leur pensée. En raison de ces divergences, l'Evêque de Bombay a demandé : « De quel côté devons-nous nous tourner ? Tournons-nous vers Jésus-Christ. » Faisons comme il dit, maintenant, et en raison des grandes divergences et des difficultés auxquelles nous nous heurtons, élevons nos cœurs vers Celui qui de nous tous peut ne faire qu'un.

DISCOURS DE M. LE PROF. D' SERGIUS BULGAKOW

Professeur à l'Institut de Théologie orthodoxe de Paris.

L'Eglise est le corps de Christ, qui se compose de membres différents. Ces membres ne se ressemblent pas, mais chacun d'eux est indispensable au corps et, en ce sens, ils ont tous la même valeur. Ils sont nombreux, mais le corps est un.

Nous apprenons cela chez l'apôtre Paul (I Cor., XII), qui nous indique les fondements mêmes de la hiérarchie de l'Eglise (id., XXVIII). L'Eglise a une hiérarchie, toute sa constitution est hiérarchique et, pourtant, elle est un organisme et non une organisation, une union mystique et non un institut juridique : Cela ne contredit nullement le fait que certains aspects de sa vie sont revêtus de forme juridique et se manifestent comme droit canonique ou comme droit commun, public et privé. Mais la nature de l'Eglise reste néanmoins superjuridique et c'est ce caractère superjuridique du droit ecclésiastique qui doit surtout être mis en évidence lorsqu'on parle de la nature hiérarchique de l'Eglise.

La théologie russe a une définition fondamentale de la nature de l'unité de l'Eglise, intraduisible en toute autre langue. Ce mot — « *Sobornost* » — désigne simultanément: la catholicité de l'Eglise — l'intégralité de la totalité de son être — puis sa nature spirituelle qui est l'union de ses membres dans la foi et dans l'amour; son aspect extérieur qui, dans toutes ses parties, est le principe de l'unanimité libre de ses membres; et, enfin, son caractère œcuménique qui la lie avec tous les peuples du monde et lui subordonne toutes les églises locales. Cette conception de « *sobornost* », qui désigne en somme la nature organique de l'Eglise, doit servir de fondement à la doctrine de la hiérarchie dans le système orthodoxe. Tous les membres de l'organisme spirituel de l'Eglise ont leur part dans la vie de l'ensemble; tous, ils reçoivent leur sanctification dans le baptême et leur ordination dans le sacrement de l'onction, qui leur applique le sceau des dons du Saint-Esprit. En quelque sorte, tous les membres de l'Eglise sont oints. « Vous êtes la race élue, vous êtes sacrificateurs et rois, la nation sainte » (I Pierre, II, 9).

Les laïques ont leur place et leur valeur dans l'ensemble de l'Eglise aussi bien que le clergé. L'état laïque ne peut être défini négativement, comme absence d'ordre ecclésiastique, — c'est plutôt un ordre spécial, qui est conféré dans le sacrement de l'onction. Et c'est pour cela que le saint chrême, indispensable à ce sacrement, doit être béni par plus d'un évêque; dans la pratique romaine, ce sacrement ne peut être administré que par un évêque.

Certains charismes sont accordés par le baptême, même non accompagné de l'onction. C'est à cause de cela que le baptême, fait au nom de la Sainte Trinité, est toujours efficace, même s'il est accompli par un laïque ou bien au sein des confessions chrétiennes, qui nient les ordres et ont perdu la succession apostolique.

Les sociétés laïques, privées du clergé, — telles que les confessions protestantes, qui ont perdu l'ordre épiscopal, — ne disposent donc que d'un seul degré ecclé-

siastique, celui de l'ordre laïque. Cet ordre a sa propre nature et sa place dans l'Eglise, bien que subordonné au sacerdoce, mais en quelque sorte indépendant de lui.

Et c'est le trait caractéristique du protestantisme que de comprendre et de souligner cette indépendance des laïques dans le corps de l'Eglise, bien que cette doctrine soit excessive, provenant par réaction de l'excès contraire, la doctrine romaine, où les laïques ne peuvent qu'obéir passivement au clergé, en perdant ainsi leur propre valeur.

Le sacerdoce n'existe dans l'Eglise qu'en rapport indissoluble avec la laïcité et ce rapport n'est pas seulement celui du directeur et du dirigé, mais aussi celui de l'aide réciproque de l'unité dans la « *sobornost* ». Ce n'est qu'avec les laïques que le prêtre peut accomplir les saints sacrements, et les laïques participent au service et aux sacrements par leurs chants, leurs réponses et leurs prières. Les laïques, en accord avec le clergé, prennent aussi part à l'enseignement ecclésiastique, dans le ministère de la parole ; ils peuvent être même revêtus d'une certaine mission et prêcher sous la surveillance de l'évêque. Les laïques ont droit à une participation incontestable dans l'élection du clergé, depuis le plus haut rang jusqu'au plus bas, depuis celui de patriarche jusqu'à ceux de diacre et de lecteur. Les représentants du diocèse de Moscou, clergé et laïques, ont participé à l'élection du patriarche Tikhon, d'abord au rang de Métropolitain de Moscou et ensuite à celui de Patriarche de toutes les Russies. Les laïques assistant à l'ordination d'un prêtre donnent leur approbation à cet acte, en acclamant le prêtre comme *axios* (digne) aussitôt après que l'évêque lui a imposé les mains. Sans cette approbation des laïques, l'ordination ne pourrait être accomplie. De même, en ce qui concerne l'administration ecclésiastique, l'évêque ne la réalise qu'en accord avec les représentants du clergé et des laïques, organisés en conciles épiscopaux, diocésains ou presbytéraux ou en des réunions spéciales comme les conciles locaux ou œcuméniques. Et même dans les occasions où les évê-

ques seuls sont présents (comme, par exemple, aux conciles œcuméniques et à bon nombre des conciles locaux), l'évêque apparaît comme « l'ange » de son église, proclamant la correction de ses opinions et de sa doctrine. L'évêque n'impose pas à son église son opinion personnelle, mais donne une expression autorisée à la voix de toute l'Eglise. Le concile des évêques exprime, non pas la totalité des opinions personnelles des évêques rassemblés, ce qui, en ce cas, aurait pour l'Eglise la valeur d'un commandement obligatoire, mais la conformité d'opinions des églises locales.

Cependant, il serait faux de définir le caractère de ces rapports en termes de droit public, comme « représentation et constitution » ; une conception aussi étroitement juridique ne correspondrait pas à la nature de l'Eglise. La nature des relations du sacerdoce et des laïques est, au contraire, celle de la « *sobornost* », la réciprocité spirituelle, l'union dans l'amour, l'unanimité de pensées et, je le répète encore une fois, un principe organique et non une organisation. Le clergé n'est pas au-dessus du peuple chrétien, mais dans le peuple et avec le peuple ; il n'est pas un pouvoir juridique absolu, mais une autorité d'origine divine. Cependant, pour les fidèles, cette autorité est un pouvoir spirituel ; elle a son fondement dans la force mystique donnée au sacerdoce, par l'ordination, pour célébrer les sacrements et les mystères sacrés. Le sacrement accompli par cette force du sacerdoce n'est pas un acte humain, mais divin ; ce n'est pas une idée, une doctrine ou un institut, c'est plutôt un Fait immédiat et divin. Le sacerdoce a le pouvoir de joindre le divin avec l'humain, de faire descendre le ciel sur la terre, et c'est justement dans ce ministère des sacrements que consiste la force et le fondement des Saints Ordres.

Le prêtre est sacrificateur avant toute chose et seule cette qualité lui permet de devenir pasteur des fidèles et serviteur de la Parole. Dans la prière prononcée par l'évêque pendant l'imposition des mains sur un prêtre, nous lisons : « Qu'il soit digne de se présenter devant

Ton autel; de prêcher l'Evangile de Ton Règne, de présenter avec sainteté la parole de Ta vérité, de t'offrir les dons et les sacrifices spirituels et de renouveler Ton peuple par le baptême de la régénération. » Parmi tous ces dons, le ministère de l'autel et l'offrande des dons et des sacrifices spirituels, — c'est-à-dire les offices purement sacrificatoires — appartiennent exclusivement au sacerdoce. Car le ministère de la Parole et le droit de prêcher l'Evangile et même le pouvoir de baptiser appartiennent aussi bien à l'état laïque. Le sacerdoce a le privilège du ministère de la Parole, non en qualité d'une prérogative de son état, comme s'il constituait une église enseignante opposée à une église enseignée, mais dans la force de la plénitude de ses charismes et de son autorité sacerdotale. Il n'existe pas de charisme spécial du ministère de la Parole et d'enseignement infallible, tel celui que le décret du Vatican attribue au Pape, et, en sa personne, à tout le clergé romain (*veritatis et fidei nunquam deficientis charisma*). La vérité de l'Eglise est confiée au corps entier de l'Eglise, au clergé et aux laïques ensemble. Aucune partie de l'Eglise, à l'exception des autres, ne peut avoir la prétention à l'infaillibilité ; même les évêques et les patriarches peuvent tomber dans l'erreur ; ce qui du reste est assez démontré par l'histoire ecclésiastique. C'est pour cela que si l'épiscopat, — même dans sa totalité, — affirme avoir le charisme de l'infaillibilité, il pèche contre la « *sobernost* » et penche vers le dogme du Vatican en admettant la « *charisma infallibilitatis* » épiscopale sous une forme collective.

Néanmoins, l'épiscopat a le droit d'user de son pouvoir et de son autorité pour défendre les vérités confessées par l'Eglise; c'est ce qu'ont fait les évêques, dans les conciles œcuméniques et locaux, quand ils parlaient au nom de toute l'Eglise et exprimaient non leurs opinions individuelles, mais la foi de tout le peuple chrétien qui les soutenait expressément ou tacitement. La présence de tous les représentants de l'Eglise, c'est-à-

dire du clergé et des laïques aux conciles locaux, affirme cet accord d'une manière visible.

Le ministère de la Parole et le pouvoir de prêcher sont le devoir et le privilège des serviteurs du temple, mais cela ne veut pas dire qu'ils ne puissent être effectués que dans le temple. Il n'y a qu'un ministère qui reste entièrement inaccessible à l'état laïque : c'est celui des mystères ; la célébration de la sainte Eucharistie et des autres saints sacrements. Aucun consentement humain ou aucune élection ne peuvent communiquer à l'homme cette capacité, bien que l'élection soit une condition préliminaire de l'ordination. Ce n'est que le pouvoir divin du Christ, donné aux apôtres et transmis par la succession apostolique, qui peut conférer le ministère des mystères. Ce sont les mains mêmes des apôtres que l'évêque impose sur la tête de l'ordonné. C'est Christ Lui-même notre Evêque suprême, qui ordonne Ses ministres. Et comme sans union mystique avec Lui par la communion de Son Corps et de Son Sang, l'Eglise ne peut vivre et ne peut avoir de salut, de même ce sacerdoce charismatique est un organe nécessaire et indispensable du corps de l'Eglise; la suspension, l'interruption du sacerdoce, dans une association ecclésiastique quelconque est pour cette association un des maux les plus graves, qui la prive de la plénitude de la vie dans l'Eglise.

Si donc cette source charismatique du sacerdoce est la succession apostolique, c'est le pouvoir épiscopal qui en a la plénitude et qui en est la source ininterrompue et première (*sine episcopo nulla ecclesia*), bien que l'« episcopus » est « in ecclesia » et « cum ecclesia », et non pas « super ecclesiam ». Le pouvoir charismatique épiscopal n'est pas une idée, mais un fait, en présence duquel il faut s'incliner dans la gratitude envers Dieu et l'humiliation devant Sa Sainte volonté. Ce n'est que le pouvoir charismatique épiscopal qui a la force de conserver et de fortifier la plénitude de la vie charismatique dans l'Eglise et de remettre sur le droit chemin les groupes qui se sont égarés loin de l'Eglise dans la solitude.

Cette œuvre de rassemblement de l'Eglise reste pure-

ment abstraite tant qu'elle ne se fait pas sous forme de communion intellectuelle et de discussion des principes. En tant qu'idée, elle demande son incarnation et, en tant que problème, sa réalisation. L'union des chrétiens ne pourra être accomplie que par la communion au même calice à la Sainte Table, par le ministère d'un sacerdoce, un, intégralement et incontestablement charismatique.

En ce moment, nous voyons que la succession apostolique est interrompue et même rejetée dans certains milieux, tandis qu'ailleurs elle a perdu sa claire évidence à travers l'histoire compliquée de la réformation et du schisme occidental. Chez les uns et les autres, il y a une réaction historique, à l'égard du système ecclésiastique romain, bien que la Papauté n'ait pas violé la succession apostolique.

Le sacerdoce orthodoxe de l'Eglise Orientale a conservé toute sa vigueur et sa pureté charismatique ; et cette Eglise embrasse avec amour tous ceux qui la cherchent, attendant de leur part un amour fraternel et non une soumission juridique. Quand il sera agréable à Dieu de couronner l'œuvre d'union de l'Eglise pour laquelle montent nos prières, que tous soient enflammés par le désir d'un seul sacerdoce charismatique incontestable, qui pourra reconstruire ce qui a péri et compléter ce qui est douteux sous la forme qu'inspireront l'amour de l'Eglise et la grâce du Saint-Esprit. Alors les regards de tous se tourneront vers notre Mère, l'Eglise orthodoxe orientale, et vers son épiscopat charismatique, afin d'obtenir qu'il guérisse les infirmités et qu'il renouvelle les forces épuisées, comme le dit une prière de notre liturgie.

Telle est la voie nécessaire de l'union de l'Eglise, voie qui est indiquée par toute l'histoire œcuménique et par l'état actuel de l'Eglise. De ce point de vue, la réunion présente semble être symbolique : elle rassemble les chrétiens du monde entier, et seuls sont absents les représentants de la hiérarchie romaine qui ne voient l'union de l'Eglise que dans la soumission au pouvoir ecclésiastique absolu du Pape. Mais ici, parmi vous, sont présents les évêques et les ministres de l'Eglise ortho-

doxe, et c'est par eux que l'Eglise orthodoxe appelle tous les hommes vers l'union dans la foi, l'amour et la grâce sacramentelle, en répétant les paroles qui précèdent le Credo dans la liturgie de la sainte Eucharistie : « Aimons-nous les uns les autres pour confesser d'un même cœur et d'une même âme la même foi. »

DISCOURS DE M. LE PASTEUR JOHN J. BANNINGA, D. D.,

Missionnaire, représentant de l'Eglise Unie de l'Inde méridionale.

C'est comme témoin d'une expérience déjà faite que je viens vous adresser la parole, et non point pour vous exposer une théorie ancienne ou nouvelle à propos du ministère chrétien. Le sujet qui m'a été indiqué est « Le Ministère de l'Eglise ». J'aurais préféré que ce fût « Le Ministère Chrétien », car il me semble que le Saint Ministère de la Parole et des Sacrements est beaucoup plus celui de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ que celui de l'Eglise, bien que l'Eglise soit le Corps, le Temple du Dieu Vivant.

L'Evêque de Bombay nous a signalé une citation d'un ouvrage de M. Garvie, « Vers la Réunion », et dans ses remarques sur cette citation, il a insisté sur la deuxième partie, qui est de beaucoup la moins importante. Voici ce passage : « L'ordination est une constatation sensible du don de la Grâce qui vient investir de l'autorité de l'Eglise l'exercice de ce don au sein de la communauté chrétienne. » Le premier et le plus important élément de cette question est l'ordination, « le don de la Grâce » mentionné par M. Garvie. La deuxième partie est la constatation par l'Eglise de ce don.

Que faut-il entendre par le « don de la Grâce » ? Il me semble que c'est à peu près ceci : Jésus-Christ désire prendre à son service tel homme qui deviendra son ministre dans l'Eglise. Au début de sa vie ou plus tard, le

Christ commence à faire connaître Son désir à l'homme qu'il a choisi ; celui-ci répond en obéissant à la volonté divine et se laisse guider vers le but. De temps en temps, le Christ répand sur lui une grâce en vue de l'œuvre qui l'attend. Par la prière, l'étude de la Bible et d'autres moyens de grâce, le jeune homme arrive à une maturité plus complète. Il consulte les conducteurs de son Eglise et se conforme à ses règles et à ses coutumes. Finalement, le jour vient où sa préparation est achevée, et où il se présente à l'ordination. Entre temps, l'Eglise ne l'a pas ignoré et a connu son intention. La voilà qui, par ses représentants attitrés, examine le jeune homme pour voir s'il répond aux conditions requises ; l'enquête porte aussi sur ses expériences spirituelles et sur sa vie chrétienne. Si l'enquête est satisfaisante, l'on décide d'ordonner ce jeune homme pour le ministère chrétien, et l'on précise un moment et un endroit pour cette cérémonie. C'est alors qu'avec un cérémonial propre à émouvoir, le jeune homme est publiquement admis au ministère chrétien par l'imposition des mains et par la prière.

Celui qui n'a pas passé par cette expérience ne peut mesurer ce qu'elle apporte à celui qui s'est vraiment et joyeusement consacré à son Maître, en vue de cette sublime vocation. Ce n'est pas tant l'assemblée solennelle ni les graves responsabilités qu'accepte le jeune ministre, ni même la participation au service d'hommes hautement estimés et respectés. Ce qu'il sent par-dessus tout, c'est qu'il est, en cet instant et là où il se trouve, en la présence du Maître Lui-même, pour recevoir de Lui une bénédiction particulière qui le fait en toute réalité « homme de Dieu ». Aucune Eglise, aucun personnage ecclésiastique, ne peut lui donner cette qualification. C'est une affaire personnelle entre lui et son Maître ; pour le jeune homme, c'est le Maître lui-même qui lui impose les mains et qui lui ordonne d'aller, en son nom, annoncer le salut par la foi à tous les hommes. C'est, en vérité, une heure solennelle, inoubliable. Ce qui concerne la cérémonie elle-même, les noms et les physionomies des hommes qui y ont pris part, tout cela pourra

être oublié, mais le fait qu'en ce moment, lui et son Maître se sont trouvés face à face et qu'ils ont alors conclu une alliance nouvelle de service et de communication de force, voilà ce qui ne peut jamais sortir de son esprit, ce qui demeurera pour lui une inspiration constante, dût-il vivre au delà des 80 ans dont parle l'Écriture. C'est avec la conscience de tout ce que cette heure lui a donné qu'il accomplit son ministère au nom du Christ auprès de ceux qui ont été remis à ses soins.

Qui osera dire que ce ministère n'a pas la bénédiction du Maître Lui-même ? Ne convient-il pas d'appliquer la règle que le Maître a donnée, si nous essayons de juger ce ministère ? Le Maître a dit : « Vous les connaîtrez à leurs fruits ». Pendant quatre siècles, depuis Luther et Calvin, des hommes ainsi ordonnés ont, en Son nom, dispensé la Parole et les Sacrements à une multitude dans toutes les parties du monde. Nous rencontrons partout ceux qui ont été amenés au pied de la croix, à une consécration joyeuse, et qui peuvent témoigner de la vie, de la joie et de la paix qu'ils ont trouvées par le moyen de semblables ministères. Nous n'oserions pas soumettre la vie spirituelle à des critères extérieurs, nous ne pouvons recourir ici qu'à des critères spirituels. Nous trouvons par là que, dans les diverses branches du Royaume de Dieu où de tels ministères ont accompli leur service, les fruits de l'Esprit se sont trouvés et se trouvent avec abondance. Saint Paul dit : « Le fruit de l'Esprit est la charité, la joie, la paix, la patience, la douceur, la bonté, la fidélité, la bénignité, la tempérance ; la loi n'est point contre ces choses. » Il me semble qu'à examiner les faits sans idées préconçues, on verra que ces fruits se trouvent dans toutes les Églises et que, par suite, nous devons admettre que l'Esprit du Christ est dans toutes.

Le courant d'une source vivifiante a coulé dans tous les temps du Trône de la Grâce. Lorsque le canal où coulent ces eaux est obstrué par le refus des hommes de céder à l'influence de l'Esprit, les eaux se fraient des canaux nouveaux. Ce qui établit la continuité du cou-

rant, ce ne sont pas les rives des canaux anciens, mais le fait qu'il y a une eau vivifiante et que, sur les bords, on trouve des fruits qui sont produits par ce courant.

Le Christ a choisi douze Apôtres, et l'un d'eux l'a trahi. Les onze essayèrent de pourvoir au poste vacant, mais l'on n'entendit plus jamais parler de celui qui fut désigné. Tandis que Jésus, le Maître ressuscité, apparut lui-même à Paul et l'envoya pour être spécialement Son messenger auprès des gentils. Saint Paul eut, une fois, « à résister en face à Pierre », car celui-ci semblait incliner à limiter la grâce de Dieu et à l'obliger à passer par les canaux du judaïsme. Paul sut démontrer que les fruits de l'Esprit étaient manifestés parmi les gentils ; le Concile de Jérusalem lui ordonna de poursuivre son œuvre, et sa décision fut, dit-il, d'accord avec « ce qui parut bon au Saint-Esprit et à eux ». Ce que le Christ a fait, en ces jours-là, il peut le faire en tous temps, car Il est le Christ Vivant.

Les écrivains du Nouveau Testament ont employé la langue grecque, et ils ont ainsi parlé d' « Apôtres » pour désigner ceux que le Christ « envoya d'abord ». Si le latin avait été la langue du Nouveau Testament, ceux-ci auraient probablement été appelés « missionnaires », car ils l'étaient en effet. Ainsi que l'Evêque de Bombay l'a fort bien observé, les missionnaires, au siècle dernier, ont fait exactement ce qu'avaient fait les Apôtres. Ils ont annoncé la Parole, ils ont rassemblé les croyants, ils ont instruit et ordonné des ministres, et, tout comme au premier siècle, la bénédiction de l'Esprit s'est manifestée par leur travail. Il me semble que si nous pouvions tenir un nouveau Concile de Jérusalem, nous pourrions dire à notre tour : « Il semble bon au Saint-Esprit et à nous de prendre acte de ce que Dieu a accompli et de reconnaître, comme ministres du Christ, ceux par lesquels Dieu a accompli ces merveilles parmi les gentils. »

Mais on dira peut-être : « Ces ministres ne sont-ils pas des prophètes plutôt que des prêtres dans l'Eglise du Christ ? » Oui, peut-être ; mais lorsque le peuple

vint auprès de Jean et lui demanda : « Es-tu Elie ou l'un des prophètes ? », et lorsque Jésus demanda à ses disciples ce que les hommes disaient de lui, ils répondirent : « Jean Baptiste, d'autres disent Elie, et d'autres l'un des prophètes ressuscité. » Je ne puis m'empêcher de penser qu'il est très significatif que Jésus n'ait pas été comparé à l'un des prêtres de l'Ancien Testament ; personne ne semble avoir pensé à lui sous cet aspect ; lorsque, bien des années plus tard, il est parlé de lui de cette manière, l'Épître aux Hébreux l'appelle « Prêtre suivant l'ordre de Melchisédek », sans généalogie, ce qui, pour moi, signifie sans prédécesseur et sans successeur. Mais Jean et Jésus semblent avoir été inclus, par le sentiment populaire, dans la lignée des grands prophètes d'autrefois. Il ne faut pas conclure que ceux que Dieu a envoyés, sous le signe de la nouvelle alliance, n'avaient reçu que ce qu'on appelle parfois « un ministère prophétique ». Car ils étaient véritablement tout ce que le Christ voulait qu'ils fussent : témoins de ce qu'ils avaient entendu et vu de la vie éternelle qui leur était donnée par le Fils de Dieu, ministres de la Parole et des Sacrements, donnés par le Christ comme moyens de grâce pour ceux qui l'acceptaient comme leur Seigneur et leur Maître.

Il n'est pas nécessaire d'en dire plus ; ce qu'il nous faut constater, c'est l'ordre que le Christ lui-même a établi, en reconnaissant que les fruits qui ont été ainsi portés sont les fruits de Son Esprit. Les disciples essayèrent, une fois, d'amener le Christ à chasser quelqu'un « qui ne marchait pas avec eux », mais le Christ dit : « Ne l'empêchez pas, car celui qui n'est pas contre moi est pour moi ». L'Eglise de l'avenir, pour être une Eglise Unie, doit être une Eglise accueillante. Elle doit être riche en tout ce qui appartient au Royaume de Dieu. En elle doit se trouver tout ce qui vient manifestement de l'Esprit ; par conséquent, il n'appartient à personne de dire : « Celui-ci, ou cela, doit être exclu. Sachons tout inclure, afin que l'Esprit de Dieu ait libre cours dans le

cœur des hommes et puisse attirer tous les hommes à Lui ».

Le royaume le plus noble de toute la création divine est celui de la personnalité, et nous ne pouvons jamais séparer le Royaume de Dieu de la personnalité. Dieu s'est révélé en une personne, et Jésus-Christ a choisi des personnes pour Lui servir de témoins. Aussi devons-nous, avec un profond respect pour la personnalité, conserver tout ce que le Maître nous a enseigné. Ce sont des personnes remplies de son Esprit qui montreront Sa grâce aux hommes. Ce sont des personnes douées de Son Esprit qui seront les messagers de la vie auprès des hommes. C'est la communion personnelle avec le Sauveur ressuscité Lui-même qui nous rendra participants de Sa vie.

Je terminerai par ces quelques vers d'Edwin Markman :

« Il traça un cercle qui me mettait dehors ;
« Hérétique ! Rebelle ! et rebut de la terre !
« Pourtant l'Amour et moi, nous sûmes l'emporter,
« Nous traçâmes un cercle et l'y fîmes entrer. »

DISCOURS DE M. LE PASTEUR JOSEPH SOUCEK,

Doyen et Président de l'Eglise évangélique des Frères de Bohême

J'ai été invité à parler sur le Ministère Chrétien, au nom de l'Eglise Evangélique des Frères de Bohême; peut-être parce que cette Eglise descend des Eglises Hussites et parce qu'avec ces Eglises, une nation entière a rompu pour la première fois l'unité de l'Eglise occidentale. Je voudrais donc dire quelques mots de nos expériences du passé et de notre position actuelle au sujet du ministère et de la Réunion des Eglises.

Les Hussites n'ont jamais songé à se séparer de l'Eglise; ils voulaient une réforme. Leurs aspirations intenses éveillées par Huss les portaient vers une Eglise

sainte, purifiée de toute tache suivant les Ecritures, un véritable Royaume de Dieu. Ils défendirent cet idéal pendant quinze années, au prix de beaucoup de sacrifices et de grandes souffrances. Puis leur Eglise chercha une réconciliation et les négociations qui suivirent aboutirent à certaines ententes, « *compacta* », conclues entre ses représentants et le Concile de Bâle. Certains points des réformes désirées par l'Eglise leur furent garantis; bien qu'ils n'en fussent pas satisfaits, ils les acceptèrent au nom de l'Unité de l'Eglise. Seulement, ce que le Concile avait approuvé, le Pape ne le sanctionna pas; il refusa aussi, malgré les promesses faites, de reconnaître l'Archevêque hussite élu, qui pour cette raison ne put être consacré. Comme à cette époque les Hussites professaient, avec l'Eglise, la doctrine de la succession apostolique, il n'y eut aucun ecclésiastique autorisé qui voulut ordonner leurs prêtres; les hussites ne voulurent pas non plus mettre à part et ordonner leurs prêtres de quelque autre manière, de peur de briser l'unité de l'Eglise et de se séparer d'elle. Quelques-uns conseillèrent cette rupture, mais elle ne fut pas acceptée; en conséquence, ils eurent, pendant une centaine d'années, une grande pénurie de prêtres; dans cette nécessité, ils acceptèrent des pays voisins n'importe quels prêtres, même ceux qui, à cause de l'iniquité de leur vie, avaient été déposés. De même, de jeunes clercs hussites d'une intégrité douteuse se mettaient à acheter l'ordination auprès d'Evêques papistes à l'étranger. On peut imaginer les conséquences de cet état de choses: la démoralisation et la corruption et de terribles déceptions. Où était alors l'idéal pour lequel ils avaient souffert? Où était cette sainte Eglise qu'ils avaient si ardemment désiré voir et qu'ils espéraient établir en Bohême? Ils sacrifiaient l'idéal d'une pure Eglise chrétienne à l'idée de l'Unité de l'Eglise; ils ne sauvaient pas non plus l'unité, car ils étaient toujours tenus par le Pape pour hérétiques et schismatiques, et combattus comme tels. Ils l'étaient, en effet, du point de vue papiste. Plus tard, les « Utraquistes », comme on les appelait communément, rejetèrent,

sous l'influence de la Réforme allemande et suisse, les chaînes de l'unité visible et renoncèrent à la doctrine de la succession apostolique. Ils adressèrent librement vocation à leurs ministres et les ordonnèrent, suivant l'exemple et l'enseignement de l'Eglise Evangélique allemande.

Une minorité de Hussites, affligés par la démoralisation croissante des Utraquistes, prirent une voie différente. Pour eux, le Royaume de Dieu, la Sainte Eglise, étaient un bien plus grand que l'Unité de l'Eglise; dès l'année 1467, ils se séparèrent des autres Hussites, rompirent entièrement avec Rome, se constituèrent en Eglise indépendante et établirent des prêtres parmi leurs membres; ceux-ci furent ordonnés par l'entremise d'un Ancien Vaudois d'Autriche, et l'un d'eux fut désigné et ordonné comme Evêque. Par cet acte, l'Eglise, connue dans l'histoire sous le nom d'« *Unitas Fratrum* » et dont le dernier Evêque fut Jean A. Comenius, obtenait la liberté nécessaire afin de pouvoir pleinement obéir à la parole de Dieu. Elle put ainsi croître dans la foi, la connaissance et la justice et devint une grande et permanente bénédiction pour le peuple de Bohême jusqu'à ce jour.

Les Frères, comme ils furent bientôt appelés, avaient une sorte de gouvernement épiscopal, l'élément presbytérien s'y trouvait en proportion croissante. On pourrait l'appeler, en réalité, un Episcopat constitutionnel; car les Evêques étaient élus par le Synode des Prêtres, et le Synode seul avait pouvoir pour décider dans toutes les affaires d'importance. Même pour l'administration de l'Eglise, l'Evêque devait prendre l'avis du Conseil de l'Eglise. La doctrine de la succession apostolique n'était pas professée dans cette Eglise, qui, dans sa confession de foi de l'année 1535 s'exprimait ainsi: « La véritable succession apostolique est celle qui est fondée, non sur certains endroits ou certaines personnes, mais sur la foi pure et l'enseignement des Apôtres ». De même: « Les Prêtres ou Presbytres et l'Evêque sont, suivant le canon apostolique, tous égaux, et le Ministre, qui annonce

la parole de Dieu avec pureté et marche sur les traces des Apôtres, peut se réclamer pieusement de la succession apostolique ; celle que l'on entend autrement n'est d'aucune valeur. »

Telle est, pour notre part, l'expérience que nous avons faite, montrant que l'idée, pourtant bonne et grande de l'unité, peut quelquefois éteindre l'Esprit, tandis que la rupture de l'unité, par raison de conscience peut ouvrir la voie à l'Esprit et être bénie par Dieu.

Notre Eglise Evangélique actuelle des Frères de Bohême n'est pas la continuation ininterrompue des anciennes Eglises qui furent détruites par la persécution, encore au nom de l'unité. Nous sommes cependant leurs descendants par nos traditions, par notre race, et par ces adhérents secrets et dispersés de l'ancienne Eglise qui restèrent fidèles, pendant toute cette période de 160 années, jusqu'à ce que des temps meilleurs fussent venus. Nous appartenons à leur foi et nous maintenons essentiellement le même point de vue et la même théorie de l'Eglise, quant au ministère, mais nous n'avons pas accepté leurs Evêques. Notre Eglise adopte le système presbytérien, que nous croyons le plus conforme à la religion chrétienne et à l'exemple de l'Eglise Apostolique. Avec nos frères, nous considérons que nos ministres sont des anciens, ou des Evêques qui ont été appelés par Dieu et par l'Eglise à se consacrer entièrement, avec toutes leurs capacités et tout leur temps, au service de l'Eglise du Christ, afin d'en faire la vocation de leur vie. La responsabilité de leur ordination repose sur notre Eglise, en partie sur la communauté locale qui appelle un pasteur, mais principalement sur l'Eglise dans son ensemble, dont la commission administrative décide si les candidats sont qualifiés ou non pour l'ordination. Cette commission comprend des pasteurs et des anciens ; son président est un pasteur qui est en même temps président du Synode et est chargé de consacrer, d'ordonner les candidats qui se trouvent qualifiés. On l'appelle, d'après l'exemple des Frères, le doyen de l'Eglise ; il est élu pour six ans et peut être réélu une fois. L'ordi-

nation est donnée pour la vie et pour le ministère de l'Eglise entière.

Qu'entendons-nous par Ordination ? Quel est son effet ? Nous ne pouvons accepter l'enseignement d'après lequel, dans l'ordination et par l'acte de l'ordination, quel que soit celui qui la confère, Dieu, en réponse à la prière de son Eglise, fait d'un homme un ministre et lui communique ou lui accorde les dons qui sont nécessaires à son ministère. Nous croyons que Dieu, s'il appelle un homme au Ministère, lui a déjà accordé et continuera à lui accorder, si cet homme est soumis à sa volonté, tous les dons qui lui donneront la capacité d'accomplir son devoir fidèlement et avec succès. L'ordination signifie qu'un homme a été mis à part, en présence de l'assemblée du peuple chrétien, pour un service sacré; l'Eglise, par le moyen de son ministre consacrant, par l'imposition des mains et la prière, revêt cet homme de l'autorité ecclésiastique et place devant lui le devoir d'être un ministre du Christ et Son ambassadeur auprès de Son peuple. Il devra donc annoncer l'Evangile et administrer les Sacrements du Christ, non en son propre nom, mais au nom de l'Eglise du Christ, donc au nom du Christ lui-même.

Que penserons-nous du ministère de l'Eglise unie et de la difficulté de reconnaître universellement les ministres ? Je crois que la meilleure solution serait de reconnaître que la forme du gouvernement de l'Eglise et la manière dont ses ministres doivent être ordonnés, n'est pas une question essentielle de la religion chrétienne et de l'Eglise véritable; par conséquent, l'on pourra laisser au jugement des différentes Eglises ou des branches de l'Eglise unie de décider quelle sera la forme de leur organisation, ainsi que de l'appel et de la consécration de leurs ministres. Mais il semble impossible à certaines Eglises de reconnaître les ministres d'autres Eglises; la solution de cette difficulté serait peut-être un Episcopat constitutionnel. Je crois, parlant en mon propre nom, que cette idée ne doit pas être rejetée *à priori* par les Eglises non épiscopales; et ceci pour deux rai-

sons : il y a des Eglises que nous ne pouvons considérer comme épiscopales dans le plein sens du terme, mais qui ont des Evêques. Il y a des Evêques méthodistes, des Evêques luthériens, et aussi des Evêques presbytériens. Je sais que ceux-ci sont, avec leur Eglise, résolument presbytériens. Ils ont changé le titre de « Superintendant » contre celui d' « Evêque », et plusieurs autres Eglises Réformées ayant le système presbytérien ont, ou ont eu, des « Superintendants ». Comenius, dans un de ses ouvrages, défend le titre d'Evêque comme expression biblique. Si cela est possible actuellement dans quelques Eglises non épiscopales, pourquoi pas dans d'autres, si par cette concession l'unité de l'Eglise pouvait être réalisée ?

Quant à la deuxième raison, j'ai dit que le système presbytérien est celui qui répond le mieux à l'esprit de la religion chrétienne, mais nous devons admettre qu'il n'y a pas d'instructions strictes et évidentes données par le Christ et les Apôtres, en matière de gouvernement de l'Eglise ; par conséquent, la forme d'organisation ecclésiastique n'a pas une importance fondamentale, et dans l'intérêt de l'unité de l'Eglise, il pourrait être à propos d'accepter cette solution, ou du moins de ne pas la rejeter de prime abord. Car l'unité ne peut être réalisée sans certains sacrifices consentis par tous.

Mais cette solution n'est possible qu'à une condition : c'est qu'elle reste absolument une question de gouvernement ecclésiastique et non pas une question de foi et de doctrine. Il y a ici quelques motifs d'hésitation. L'on nous dit que certaines Eglises trouvent impossible de reconnaître les ministres d'autres Eglises. Je crois, bien que je puisse me tromper, que ces Eglises comptent parmi elles des Eglises Episcopales ; pourquoi donc cette impossibilité ? Est-ce parce que les ministres des Eglises non épiscopales n'ont pas été ordonnées par un Evêque ? Mais il y a des Eglises protestantes, possédant des Evêques, qui n'éprouvent pas de difficultés à reconnaître des ministres qui n'ont pas reçu l'ordination d'un Evêque. Ainsi, j'en suis certain, l'Eglise Luthérienne da-

noise ou suédoise, avec ses Evêques, reconnaît la validité des ministres luthériens d'Allemagne, bien que ceux-ci n'aient pas été ordonnés par des Evêques. La difficulté provient de la doctrine de la succession apostolique, laquelle est soutenue par certaines des Eglises épiscopales. Si une Eglise non épiscopale élisait et établissait des Evêques et leur donnait l'autorité de conférer l'ordination, est-ce que les Eglises qui trouvent aujourd'hui impossible de reconnaître les ministres d'autres Eglises reconnaîtraient ces Evêques, qui n'ont pas été ordonnés ou consacrés suivant la succession apostolique ? Ou bien ces Eglises demanderaient-elles leur soumission à une consécration spéciale par un Evêque déjà consacré suivant la dite succession ? Si tel était le cas, les difficultés au sujet d'un ministère universellement admis ne seraient pas résolues par l'épiscopat constitutionnel. On ne peut guère s'attendre à ce que les Eglises non épiscopales consentent, dans l'intérêt de l'unité ou en vue de la reconnaissance universelle des ministres, à accepter la doctrine de la succession apostolique, ou, sans l'accepter, à permettre à leurs ministres d'être ordonnés comme Evêques par ceux qui passent pour avoir été consacrés suivant la succession apostolique. Ce serait une question de conscience, et l'on n'arriverait pas aisément à un accord. A ce propos, je prends la liberté de mentionner un cas dans le passé où cette difficulté a été résolue, dans un domaine restreint. Les Eglises Hussites — les Utraquistes et les Frères — s'unirent au ^{xvii}^e siècle en une seule Eglise ayant deux branches distinctes ; chaque branche conservait sa forme de culte et son gouvernement ecclésiastique ; il y eut seulement un consistoire commun, dont l'administrateur était l'un des ministres utraquistes, et le président, l'un des ministres de l'Unité des Frères. L'ordination des ministres utraquistes était présidée par l'administrateur, avec l'assistance de l'Evêque, et l'ordination des ministres de l'Unité des Frères, par l'Evêque, avec l'assistance de l'Administrateur, mais tous deux imposaient les mains à celui qui recevait l'ordination. Lorsque nous voyons l'esprit admirable de

bonne volonté et de respect mutuel, dont des délégués de toutes les Eglises font preuve en la présente Conférence, nous pouvons espérer que, pour ce problème également, une voie sera trouvée qui nous conduira vers un accord.

DISCOURS DE M. LE PASTEUR DAVID FYFFE, D. C. L.,

Modérateur de l'Eglise Presbytérienne d'Angleterre.

J'ai l'intention, dans le temps dont je dispose, de vous montrer sous quel aspect les Presbytériens envisagent, en général, le Ministère de l'Eglise Chrétienne.

Du silence relatif de Notre Seigneur, en ce qui concerne la constitution du Royaume de Dieu sur la terre, on peut conclure que ce Royaume devra se façonner lui-même un organisme analogue à une famille parfaite dont il serait l'expression, communauté digne d'abriter l'Esprit de Jésus, Temple orné afin d'être l'habitation de Dieu.

Si telle était l'intention de Notre Seigneur, celle-ci fut amplement justifiée par les événements qui suivirent, et d'une façon tout à fait remarquable par l'apparition de Paul. Celui-ci s'acquittait pleinement de tous les devoirs d'un Apôtre, d'une manière joyeuse et triomphante ; il y était poussé par l'esprit du Christ habitant en lui, bien qu'il n'eût pas vécu avec le Christ lorsque celui-ci était sur la terre, ni reçu sa charge d'aucun des Apôtres. Déjà la puissance du Christ avait commencé à se trouver une demeure et un corps actif. C'est un fait historique que c'est Paul, fait ministre de l'Evangile, « non par un homme, par la volonté d'un homme, mais par la volonté de Dieu », qui posa les fondations de ce Temple, de cet édifice divin qui devait se construire. Il prêcha l'Evangile, il vécut la vie de la sainte fraternité, se sentant redevable envers tous ceux qu'il pouvait conduire à Jésus, pressant les convertis de recourir aux moyens de grâce que le Christ avait institués ou approuvés, c'est-à-dire l'usage de la prière publique et privée et la célébration des Sacrements du Baptême et de la Sainte Cène.

C'est un des traits caractéristiques de Saint Paul que, dans tous ses efforts pour édifier la société visible du Christ, il se soit tenu si près des paroles et des intentions de son Maître. Toute société nécessite une forme d'organisation, une répartition des diverses fonctions entre différentes personnes, certaines dispositions en vue d'un gouvernement et d'une règle ; mais le Corps du Christ doit recevoir une forme qui soit une expression appropriée de l'esprit du Royaume du Christ.

Quatre considérations inhérentes à la composition du Royaume doivent être retenues :

1. La communauté chrétienne qui se compose de frères appartenant à la famille de Dieu, jouit de l'égalité des droits spirituels. Tous ont accès immédiat auprès du Père et auprès des ressources infinies de sagesse et d'amour qui se trouvent en Lui. Dans une pareille communauté, il serait tout à fait déplacé, sinon ridicule, d'introduire des différences de rang et d'ordre. Les seuls rangs admis dans une vraie famille sont des degrés d'utilité. Les fondateurs de la première Eglise furent fidèles à ce principe. Si un frère semblait digne de recevoir une certaine autorité, il était averti « de ne pas avoir domination sur les héritages du Seigneur ». Quelle que fut la fonction à laquelle un membre était appelé, il devait régler sa conduite sur le principe « que nous sommes membres les uns des autres ».

2. En second lieu, la possession des dons spirituels était considérée comme une obligation de service. Notre Seigneur s'était efforcé de faire pénétrer cette idée, quelque peu difficile à admettre, jusque dans le cœur de ses disciples. Dans diverses paraboles destinées à l'enseignement du peuple, dans des instructions particulières aux Douze et par son propre exemple, Jésus a enseigné que la loi du service était, pour chaque membre de l'Eglise, une obligation envers Dieu. Dans un magnifique passage, Saint Paul définit aussi les dons divers que les hommes reçoivent de la grâce souveraine de Dieu, qui enrichit ses enfants en vue du service de son Eglise.

3. S'il fallait, comme ce sera toujours le cas au milieu

des fluctuations d'un peuple chrétien imparfait et égoïste, trouver un instrument digne de confiance pour l'Esprit de Dieu, c'est dans le corps des croyants, dans la maison de Dieu, qu'il faudrait le chercher. Si une question d'autorité se pose, elle ne peut être résolue qu'en fonction de Dieu, source de la vérité et de l'amour, et si d'autres questions se présentent au sujet de la volonté de Dieu dans une circonstance donnée ou pour un devoir particulier, la solution se trouvera encore là où réside l'esprit de Dieu, parmi les membres de la famille de Dieu. Quand tous ont même accès à la vérité et à un jugement équitable, et font sans doute usage de ce privilège, le seul appui de l'autorité, sous la direction divine, est le sentiment commun des frères. Ce fait n'a pas besoin d'être établi par des subtilités de raisonnement, il est de l'essence même d'une famille divine.

Si une difficulté s'élève sur l'aptitude d'un frère, à quelque fonction, celle de la prédication, par exemple, il va de soi que l'Assemblée des croyants a les connaissances nécessaires pour découvrir la présence de ces dons. Ainsi, lorsqu'il fallut un frère pour soulager les Apôtres dans le fardeau de leurs devoirs, on fit appel à la communauté chrétienne. « Choisissez parmi vous sept hommes de bonne réputation, pleins de Saint-Esprit et de sagesse » (Actes, VI, 3) ; de même le Saint-Esprit dit aux chrétiens d'Antioche : « Mettez-moi à part Barnabas et Saül pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés » (Actes, XIII, 2). Ce sont encore les frères en Christ qui sont invités à agir à l'égard de tout membre trouvé en faute.

C'est du peuple de Dieu qu'émane l'autorité de l'Eglise et les fonctions de l'Eglise sont déléguées par ce peuple à ceux qui ont été ainsi choisis.

4. Le quatrième point à considérer est l'unité. De même que tous les membres fidèles du Corps du Christ sont membres d'une même famille, l'objectif du Royaume de Dieu doit être la formation d'une société organisée, dans laquelle tous sont inclus, et où le lien spirituel domine toutes les autres différences. La vie au sein

de la société divine n'a la plénitude de la clarté et de la charité que dans une Eglise universelle, comme la fraternité elle-même. Ce n'est pas seulement l'émouvant appel de notre Seigneur à l'unité parmi les croyants qui nous pousse à marcher sous le signe de l'Eglise unie; cette impulsion est inhérente au Royaume; le mobile qui est à l'origine de cette Conférence Universelle fait organiquement partie de l'Evangile.

Dans le Nouveau Testament, bien que l'on y parle de plusieurs Eglises, il y a en fait une Eglise unique. Cette Eglise unique, réunissant en elle-même toutes les Eglises dispersées, est la conception qui embrase le cœur de Saint Paul et qui domine toutes ses exhortations, ses instructions et ses supplications aux diverses communautés de fidèles.

Généralement parlant, mais bien selon l'ordre de la nature, les devoirs dont il voulait assurer l'accomplissement étaient d'abord celui de veiller aux questions temporelles, la distribution des aumônes et autres soins; ensuite celui de prêcher l'Evangile et de veiller sur le troupeau. Le principe de sélection visait évidemment l'aptitude à accomplir un devoir particulier, parce que toute charge devait être exercée au milieu de la fraternité et en vue de la prospérité du Royaume; les hommes choisis dans ce but devaient posséder l'estime de la communauté à un degré élevé, ils devaient être « remplis du Saint-Esprit ». Sur le terrain du sens commun comme sur celui des injonctions apostoliques, c'est là une condition *sine qua non* pour l'Eglise de tous les temps. La tâche de susciter de tels hommes et de les discerner est primordiale dans l'organisation de l'Eglise.

S'il y avait deux fonctions tout à fait différentes, l'une temporelle et l'autre spirituelle, il devait aussi y avoir deux sortes de charges dans l'Eglise. Qu'un frère fût doué pour un office, cela était en raison des dons qu'il possédait : pour la surveillance des choses temporelles, « sagesse et discrétion » étaient requises (Actes, VI). Pour la direction dans les choses spirituelles — la prédication et l'enseignement — en plus de la possession du

Saint-Esprit, un homme devait être « irréprochable dans sa vie, prudent dans la direction de sa propre maison, charitable, ferme dans la foi et apte à l'enseignement ».

Il semble qu'il n'y ait eu d'abord aucune ligne de démarcation bien nette entre ces deux offices, celui du Diacre et celui de Presbytre ou Evêque. Philippe, par exemple, fut consacré pour le service des tables, mais nous le trouvons prêchant l'Evangile et administrant le baptême.

L'ancienne Eglise a adopté pour l'initiation la pratique de l'imposition des mains ; cet acte d'initiation était pratiqué lorsque les convertis recevaient le don du Saint-Esprit ; ainsi, lorsque la vue fut rendue à Saint Paul, lorsque les conducteurs de l'Eglise d'Antioche mirent à part Barnabas et Saul pour leur œuvre missionnaire, et lorsque Timothée fut chargé de remplir les devoirs du pastorat. Il n'est donné nulle part d'instructions spécifiques au sujet de la personne qui pouvait donner l'ordination.

Autant que nous pouvons le savoir par les textes du Nouveau Testament, les dons viennent d'abord et l'ordination ensuite ; rien n'indique, semble-t-il, que des dons particuliers fussent accordés aux frères, lors de l'ordination. Il est conforme à la nature de l'Evangile et aux exigences de la raison qu'une personnalité, aussi dominante et consacrée que l'était Paul, ait été acceptée comme chef et reconnue digne de l'honneur conféré à un Apôtre ; de même, que Barnabas ait été désigné pour accompagner Paul à cause de son don de consolation, que Timothée ait été choisi à cause de sa connaissance des Ecritures, et Jean, surnommé Marc, à cause des services qu'il avait rendus à l'Evangile.

Telle fut la première organisation de l'Eglise, telles furent ses deux sortes de charges, et telles ses méthodes d'initiation à un office. Des fonctions variées étaient réparties entre les deux offices, celles d'évangéliste, de prophète, d'instructeur et de conducteur, mais manifestement les fonctions principales des Anciens ou Evêques étaient l'enseignement et la prédication. Les Diacres

étaient spécialement chargés des intérêts matériels de la communauté sacrée. C'était une organisation simple, où ceux qui étaient en fonctions étaient choisis à cause des dons que le Christ leur avait accordés ; ils recevaient leur autorité du Saint-Esprit présent au milieu des croyants. Il nous faut insister sur le fait que, par cette organisation, le Christ s'était trouvé un corps ou une Eglise. D'autres formes de gouvernement ont pu être ajoutées dans la suite des temps, d'autres offices ont pu être créés, mais l'organisation et le ministère, qui étaient nécessaires au Royaume de Dieu, existaient déjà à l'époque de Saint Paul. C'est de cette communauté que Paul pouvait déclarer : « Dieu a tout mis sous ses pieds et l'a donné pour chef suprême à l'Eglise, qui est Son Corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous » (Ephès., I, 22).

Parmi les fractions de la chrétienté qui ont adopté ce type apostolique et primitif d'organisation ecclésiastique, il a paru nécessaire, la vie devenant plus compliquée et le niveau général de l'éducation plus élevé, d'accorder une plus grande attention aux aptitudes de l'Ancien chargé d'enseigner. La première chose à considérer, pour la formation d'un ministre, est qu'il soit bien l'homme que Dieu a choisi et appelé ; il doit posséder l'*ethos* du Royaume, lequel est toujours le don du Saint-Esprit. Qui décidera sur la prétention d'un homme à posséder ce don ? Le candidat peut lui-même être dans l'erreur ; puis il faut en référer à la fraternité, aux membres de la communauté particulière. Si, après avoir prié, cette société de croyants est persuadée que le candidat est qualifié pour être son directeur spirituel, le Presbytre, représentant l'Eglise entière, confirme son appel, l'ordonne comme ministre de l'Evangile et le met en possession d'une charge ou fonction particulière. Suivant la pratique apostolique, le Presbytre impose solennellement les mains à celui qui est ordonné. L'Eglise Presbytérienne conserve cette pratique de l'ordination et de l'imposition des mains, l'ac-

ceptant comme un usage ancien et comme intéressant l'unité de l'Eglise.

Bien que l'ordination vienne après la constatation des dons et ne confère point ceux-ci, il n'y a pas de doute qu'un chrétien sincère, se croyant appelé par Dieu au saint service, et confirmé dans cette croyance par le choix de ses frères, se sent plus qualifié encore, et plus profondément engagé à la conquête des âmes, lors de l'acte solennel de l'ordination. Il se peut, et même il ne saurait en être autrement, qu'il ait plus abondamment qu'à aucun autre moment de sa vie, le sentiment de la présence et de la bénédiction de Dieu, qui est toujours présent par l'amour au milieu des membres de sa famille terrestre, mais présent avec une entière plénitude, lorsque ceux-ci sont réunis afin de le prier et de prendre des dispositions en vue de l'extension de Son règne dans le monde.

Car le peuple de Dieu est Son héritage et la prospérité de ce peuple est Sa gloire.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR MARTIN DIBELIUS,
de l'Université de Heidelberg (Luthérien évangélique)

La première partie de cette discussion nous a fait sentir la différence des points de vue en ce qui concerne la question du ministère ecclésiastique. Nous avons vu à quel point les représentants des Eglises sont liés par la tradition et par la conscience, et ce ne saurait être ma tâche d'effacer cette pluralité de conceptions sur le ministère, en présentant quelque terne formule unificatrice qui ne satisferait personne. C'est encore moins ma tâche d'ajouter une nouvelle opinion au nombre des avis déjà exprimés. Mon point de vue particulier, qui est tout proche de celui du D^r Scherer, a certainement pour l'Assemblée moins d'intérêt que n'en auraient mes réflexions sur la cause de nos divergences et l'appel que je pourrais faire à votre responsabilité.

Nous avons, en cette affaire, une grosse responsabilité vis-à-vis du passé, du présent et de l'avenir.

Vis-à-vis du passé d'abord. Il me semble qu'il y a parmi nous deux conceptions : la première, celle qui conserve les traditions séculaires et fait dépendre la valeur du ministère du rattachement à ces traditions. La seconde, celle de ceux qui voient dans le développement de cette tradition des additions postérieures qu'ils ne peuvent accepter, et qui, par suite, se sentent obligés de défendre la conception de l'Eglise primitive contre les prétentions de la tradition. Nous ne pouvons ici mettre en discussion les preuves historiques : aussi laissez-moi indiquer brièvement qu'il s'agit de savoir si nous nous réclamons de l'Epître aux Romains et de la première aux Corinthiens, ou bien des Pastorales et de la première lettre de Clément. La différence de nos conceptions sur l'attitude de l'Eglise primitive découle de la différence qui existe entre ces documents. Mais nous ne pouvons non plus mettre en discussion la position différente que nous prenons vis-à-vis de l'histoire. Cette diversité provient de ce que les uns voient davantage en elle l'œuvre des facteurs humains, les conséquences des conditions nationales et géographiques, tandis que les autres y voient plutôt l'action de la Providence divine et la confirmation qu'elle a reçue par la bénédiction divine indubitablement accordée à toutes les Eglises. Les Eglises particulières ne sauraient se dégager de ce lien avec la tradition ou avec ce qu'elles pensent savoir de l'Eglise primitive. C'est en cela que consiste notre responsabilité vis-à-vis du passé, une responsabilité à laquelle aucun de nous ne peut échapper.

Nous avons aussi une responsabilité vis-à-vis du présent. Me sera-t-il permis de rappeler ce qu'un représentant de l'Eglise missionnaire aux Indes nous a dit ? Puis-je vous rendre attentifs au fait que nos Eglises occidentales, elles aussi, vivent au milieu d'un monde non chrétien et que, dans ce sens, elles sont aussi des Eglises missionnaires ? Le monde nous observe. Les païens et les chrétiens, les laïques et les hommes d'Eglise at-

tendent. Qu'attendent-ils ? En ce qui concerne notre sujet, la réponse doit être la suivante : ils attendent pour le moins que ce ne soient pas les questions relatives au ministère ecclésiastique qui nous séparent. Car, — c'est ainsi qu'ils jugeront, et, en particulier, les laïques chrétiens, — des hommes unis dans le service du Seigneur Jésus-Christ peuvent bien avoir des opinions divergentes, mais non être divisés par la question de savoir comment ce service doit être accompli par le ministère ecclésiastique.

Précisément, parce que je ressens le caractère particulier des différentes conceptions d'une façon très vive au point de vue historique, je me sens obligé à vous rappeler que ces questions ne sont, parmi les problèmes placés devant nous, ni les plus profondes, ni les dernières. Et n'oublions pas que de notre discussion actuelle il ne doit pas pouvoir être dit ce que Paul a jeté à la face des Juifs trop fiers de leurs coutumes : « Le nom de Dieu est blasphémé à cause de vous parmi les païens. »

Et enfin, nous avons une responsabilité vis-à-vis de l'avenir. Que pouvons-nous faire en présence de divergences si grandes créées par l'histoire, sans oublier cependant notre responsabilité vis-à-vis du présent ?

Je pense que nous devons d'abord reconnaître que ce sujet ne saurait être traité comme l'ont été les sujets II, III et IV. Impossible de rechercher ici une formule que nous pourrions tous accepter. Si nous revenions vers nos Eglises particulières avec une formule pareille, nous discréditerions pour l'avenir l'œuvre de Lausanne.

Ce qui peut être atteint dès maintenant, ou dans un avenir rapproché, c'est qu'un plein respect doit être donné au ministère des autres Eglises, même par ceux qui ne considèrent pas ce ministère comme un véritable ministère, ecclésiastiquement valide. Ce serait un réel progrès si nous renoncions à l'ancienne manière des particularismes confessionnels de considérer les choses sacrées des autres Eglises comme indignes de notre respect. Rappelons-nous que Paul nous exhorta à respecter la

conscience de notre frère plus faible, car Christ est mort aussi pour ce frère plus faible. A combien plus forte raison sommes-nous tenus de respecter le ministère qu'un autre considère comme sacré. Peut-être en allant dans cette direction, pourrions-nous arriver à une reconnaissance réciproque des différents ministères. Cela pourrait fournir un utile sujet de discussion à la Commission compétente. Mais, de toutes façons, il faut qu'on puisse dire de notre position vis-à-vis de la conception du ministère dans les autres Eglises: « Retire tes sandales, car pour autrui c'est ici Terre sacrée ! »

La séance est levée à 12 heures 30.

VENDREDI APRÈS-MIDI 12 AOÛT

Une courte session plénière se tient de 15 à 16 heures, pour la discussion du rapport de la Commission 4 ; elle est ouverte par un culte célébré par Mgr l'Evêque John Hurst.

Sur la proposition de l'Evêque Gwynne, un message de sympathie est envoyé à l'Eglise orthodoxe Copte, à l'occasion de la mort de son Patriarche. En voici le texte :

« Les délégués de soixante-dix Eglises réunis pour la Conférence sur la Foi et la Constitution, désirent exprimer leur profonde sympathie à l'Eglise orthodoxe Copte, à l'occasion de la mort de son Patriarche vénéré. Nous rendons grâces à Dieu d'avoir suscité des Chrétiens Egyptiens qui ont enrichi l'Eglise universelle et nous Lui demandons de vous faire faire l'expérience bénie de Sa puissance et de Son amour à l'heure de votre épreuve. »

Le pasteur de la Cathédrale et le Conseil presbytéral font savoir aux membres de la Conférence qu'ils seront les bienvenus au service de Communion qui sera célébré le samedi 14 août à 9 heures 45.

Rapport de la Commission IV — Suite de la discussion

L'Evêque de Gloucester estime qu'en dépit de beaucoup de difficultés, la Conférence est arrivée à un accord important en ce qui concerne les Credo. On avait, à vrai dire, espéré arriver

à l'unanimité, mais il lui semble qu'on n'avait pas suffisamment compris la position des Luthériens. La divergence vient plutôt d'une attitude intellectuelle que d'une pensée religieuse ou d'une théologie. Le Comité de Rédaction se réunira et étudiera attentivement les points qui lui sont soumis.

Il espère que la courte introduction du rapport sera conservée. Quant à la prééminence donnée au Symbole de Nicée, si la Commission l'a placé avant le Symbole des Apôtres, c'est qu'il est accepté aussi bien en Orient qu'en Occident, et qu'il a sa place dans les communautés de l'Eglise d'Occident et dans la doctrine de l'Eglise huguenote; d'ailleurs, il est difficile de dire que le Symbole des Apôtres est plus vieux. Mettre le Symbole de Nicée le premier est un acte de déférence tout naturel à l'égard des vœux formels des Orthodoxes.

La note, qui paraît assez élémentaire, a été ajoutée par souci de clarté. La Commission a peu parlé des Confessions de foi particulières, parce que la Conférence cherchait plutôt un seul Credo pour l'Eglise dans son ensemble.

M. le pasteur SANDEGREN fait les remarques suivantes au nom d'un nombre considérable de ses collègues :

Le rapport de notre Commission n'a pas été accepté à l'unanimité ; quelques-unes des décisions ont été votées par une majorité contre une forte minorité, handicapés comme nous l'étions par la question des langues ; mais je crois personnellement que si nous avions seulement disposé d'un jour de plus, nous aurions pu présenter un rapport unanime. J'espère même que nous pourrions encore le faire, après quelques travaux supplémentaires en sous-commission.

L'on nous avait confié la tâche de préparer une déclaration sur l'Unité et la Confession de foi ; étant donné que nous avions l'assurance de pouvoir librement utiliser ou ne pas utiliser la brochure 52, afin de ne pas blesser les susceptibilités légitimes de quelques groupes de nos membres, nous nous sommes engagés dans une voie nouvelle, qui nous semble d'une plus grande importance. Nous avons considéré les faits réels et avons découvert quelque chose qui n'était pas tout à fait prévu. Nous étions venus ici pour rapprocher les Eglises, bien que certains d'entre nous eussent évidemment un but encore plus élevé. Mais nous avons découvert une profonde et véritable unité déjà établie sur une base religieuse commune. Nous affirmons que cette unité n'est pas une unité de doctrine ou de termes intellectuels ; beaucoup d'entre nous, je crois, penseraient que cette unité intellectuelle ne serait ni possible, ni désirable.

Mais nous avons trouvé ici une unité plus forte, qui, dans une union vitale, relie ensemble des hommes de conceptions peut-être très différentes, même au sujet d'aspects importants de la religion chrétienne. Nous nous sommes efforcés de rendre

compte de ce fait en ce qui concerne la Confession de foi. Nous la rattachons ici aux Saintes Ecritures, aux anciens Symboles et à l'expérience chrétienne.

Nous proposons ensuite une légère addition avant le second paragraphe, afin de rendre tout à fait claire notre intention, et d'éviter le malentendu fatal dont il a été fait mention. Cela est pour plusieurs une question de conscience. Le paragraphe 2 doit maintenant se lire ainsi : « Respectant pleinement les différences de conceptions doctrinales, nous sommes... » Il faut ensuite bien marquer que les trois points touchés dans ce paragraphe sont ici sans relation avec des considérations historiques ; celles-ci peuvent être indiquées en note ; ce que nous désirons exprimer dans ce paragraphe, est que les Ecritures, les anciens Symboles et l'expérience personnelle toujours vivante — celle-ci étant rattachée comme telle à la tradition et à l'expérience de tous temps — ont pour nous une valeur religieuse commune et actuelle. Nous déclarons une fois de plus que nous avons trouvé là des faits. Quelques modifications verbales peuvent être proposées aux rédacteurs, qui, probablement, seront en mesure de les adopter.

Puisque le contenu essentiel du rapport a mis en évidence certains faits, je crois fermement que nous pourrons arriver à un accord unanime.

Quelques suggestions sont encore présentées par MM. les pasteurs J. MILNE et J.-C. BLAIR.

Le Président de la Commission informe l'Assemblée que le Comité de Rédaction examinera toutes les suggestions qui lui parviendront.

Le rapport, dans son ensemble, est renvoyé au Comité de Rédaction; après une prière de M. l'Evêque BRENT, la séance est levée à 16 heures.

LES SACREMENTS

SAMEDI MATIN 13 AOUT

La Conférence se réunit le samedi matin pour étudier le sujet VI, les Sacrements, Sir Henry Lunn préside. Le culte est célébré, à 9 heures 30, par M. le Superintendant Schian.

La parole est ensuite à Monseigneur Germanos, qui lit le discours de Mgr Nicholaï, évêque d'Ochrida.

DISCOURS DE MGR NICHOLAI,

Evêque d'Ochrida.

Il y a sept sacrements dans l'Eglise militante sur terre : le baptême, la confirmation, la sainte cène, la pénitence, l'ordination (*Cheirotonia*), le mariage et l'extrême onction. En Orient, les sacrements sont encore aujourd'hui appelés les Mystères. Pourquoi ?

Parce que chacun d'eux renferme en lui-même une action divine mystérieuse et miraculeuse.

L'essence même de chacun d'eux est constituée par cette action mystérieuse et miraculeuse.

Pour ce qui concerne les Mystères chrétiens, nous ne savons pas *comment*, mais nous savons *que* ; c'est-à-dire nous ne savons pas comment le Saint-Esprit intervient dans un Mystère, mais nous savons qu'il agit dans et par ce Mystère.

Dans le Mystère du baptême, Dieu le Saint-Esprit purifie l'âme de tout péché, de sorte que l'âme reçoit

le Fils de Dieu par la grâce et est reçue dans l'armée du Christ notre Sauveur.

Le baptême effectue un changement si radical dans l'âme de l'homme qu'il fut appelé une nouvelle naissance (Jean, III, 5). Le baptême fut ordonné par le Seigneur (Mat., XXVIII, 19). « Quiconque n'est pas baptisé, ne peut être sauvé, excepté les martyrs, lesquels, même sans l'eau (mais par le sang) entrent dans le royaume de Dieu » (Cyrille d'Alexandrie).

Dans le Mystère de la confirmation, Dieu le Saint-Esprit emplit l'âme qui a été purifiée et débarrassée de tout péché par le baptême, de pouvoirs ou de dons positifs. La confirmation fut ordonnée et instituée par la pratique des apôtres (Actes, VIII, 15-17 ; XIX, 1-6 ; 2 Cor., I, 20-22).

Dans le Mystère de la Sainte Cène et au moment de l'invocation du prêtre, Dieu le Saint-Esprit descend sur le pain et le vin qui ont été préparés et les transsubstantie en chair et en sang du Christ (non pas transforme, mais transsubstantie, car la substance est changée, tandis que, pour nos yeux, la forme et l'apparence du pain et du vin restent les mêmes).

Ce Mystère de l'amour éternel de Dieu par le sacrifice fut ordonné et institué par le Seigneur (Mat., XXVI, 26-28 ; Saint Jean, VI, 53-57 ; 1 Cor., X, 16-17 ; XI, 23-26).

Ainsi le Christ lui-même est notre vraie nourriture. Il se communique à nous, afin de nous rendre des hommes véritables, dignes d'entrer dans le royaume des cieux, et de devenir les membres mêmes de son corps immortel.

L'amour de Dieu est si grand que, dans le Mystère, le Seigneur nous donne, non seulement ses dons, comme dans d'autres Mystères, mais encore lui-même. Il n'y a pas, ni au ciel ni sur terre, d'amour plus grand que celui-ci.

Dans le Mystère de la pénitence, ou plutôt de l'absolution, Dieu le Saint-Esprit pardonne à l'homme les nouveaux péchés qu'il a commis après le baptême. Par là l'homme est de nouveau pur devant son Dieu. Le

pécheur s'écarte de son Dieu, va errer dans des contrées étrangères et devient le compagnon de pourceaux, jetant sa perle — son âme — devant les pourceaux. Lorsque l'homme s'est repenti de ses péchés, qu'il les a confessés et qu'ils lui ont été pardonnés, il peut de nouveau entrer dans la maison de son Père. La parabole de l'Enfant prodigue nous explique clairement l'origine et la nature du péché, du vrai repentir, de la confession et de l'absolution (Luc, XV, 1 et suivants). Notre Seigneur Jésus-Christ ordonna et institua ce Mystère par ses paroles et ses actions (Luc, VII, 47 ; Mat., XVIII, 18).

Les apôtres comprirent leur Maître et suivirent fidèlement son exemple et ses commandements (I Jean, I, 8-10 ; Act., III, 19 ; XIX, 18).

Dans le Mystère de l'ordination des prêtres, Dieu le Saint-Esprit donne la grâce spéciale des Ordres au prêtre, ministre des Mystères dans le royaume de Dieu sur terre, c'est-à-dire dans l'Eglise militante. Il confère cette grâce par le moyen de l'imposition des mains des apôtres et de leurs successeurs sur la tête de ceux qui en ont été trouvés dignes. Dans l'exécution religieuse d'un Mystère, l'homme ne compte pour rien, mais la grâce de Dieu, du Saint-Esprit est de toute importance. Il n'est, par conséquent, pas permis au prêtre de dire : « Je te baptise » ou : « Je te pardonne », ou encore : « Je t'unis en mariage », etc., mais : « Le serviteur de Dieu, Jacques ou Jean, a été baptisé, ou pardonné, ou marié », etc., car Celui qui vraiment exécute le Mystère, c'est le Seigneur, le Saint-Esprit. Ce Mystère fut ordonné et institué par le Seigneur et ses apôtres (Jean, XV, 16 ; Act., VI, 2-6 ; XIV, 23 ; XX, 28 ; 2 Tim., I, 6).

Dans le Mystère du mariage, Dieu le Saint-Esprit unit par sa grâce deux êtres humains, homme et femme, dans le but spécial de faire accroître l'Eglise de Dieu selon son commandement (Gen., IX, 1) et pour l'aide mutuelle entre époux et épouse, en vue de leur salut.

Ce Mystère fut ratifié par notre Seigneur Jésus (Mat. XX, 5-6). Il a lui-même sanctifié les liens du mariage par sa présence aux noces de Cana, en Galilée (Jean, II, 1).

L'apôtre Paul, prophète des plus hauts Mystères, nous déclare que le mariage est un grand Mystère (Eph., V, 22 et suivants).

Dans le Mystère de l'extrême onction, Dieu le Saint-Esprit vient en aide à l'homme dans sa détresse extrême et guérit les malades. Le but du Mystère ainsi accompli est décrit par Saint Jacques (V, 14-15) comme étant la restauration de la santé et de la rémission des péchés. Ce Mystère fut pratiqué et ordonné par les apôtres depuis le commencement (Marc, VI, 13).

Et ainsi nous avons sept Mystères divins ou sept interventions différentes de Dieu le Saint-Esprit, qui est le vrai dispensateur, donneur de vie, promoteur et trésorier de tous les dons divins dans l'Eglise du Christ sur terre. Cinq de ces Mystères ont plutôt rapport à la vie personnelle et au salut personnel de chaque membre de l'Eglise, ce sont : le baptême, la confirmation, la sainte cène, la pénitence et l'extrême onction ; et deux ont rapport au salut de l'Eglise entière ; ce sont : Les Ordres et le mariage. Les cinq premiers signifient : vider (le baptême), remplir (la confirmation), nourrir (la sainte cène), libérer (la pénitence) et guérir (l'extrême onction). Les deux derniers signifient : l'augmentation, la croissance de l'Eglise (le mariage) et l'application et l'interprétation des mystères dans l'Eglise au nom de Dieu le Saint-Esprit omnipotent (les Ordres).

Si on demandait lequel de ces sept Mystères est le plus important, cette question blesserait certainement la conscience du croyant. Ce serait presque une offense envers le Saint-Esprit. Depuis les temps passés jusqu'à nos jours, l'Eglise a amassé une riche expérience de l'intervention effective du Saint-Esprit dans ces sept Mystères. Un carrosse peut être plus ou moins somptueux, mais ce n'est pas le carrosse qui est la chose principale, mais celui qui le conduit. Lorsque le Saint-Esprit descend sur les hommes par sa grâce, n'est-il pas indifférent comment il vient, somptueusement ou simplement ? C'est lui seul qui importe. Et puisque nous savons par l'expérience de l'Eglise, aussi bien que par

l'Ecriture Sainte, que sa grâce descend sur nous et intervient dans le Mystère de l'extrême onction, pourquoi demanderions-nous si la confirmation, la pénitence ou le mariage sont plus élevés et plus grands que l'extrême onction ? La grandeur de tous les Mystères, leur éclat, leur beauté et leur caractère miraculeux, tout vient de Lui — du Saint-Esprit. Demandez à un médecin ce qui est le plus important pour un malade, qu'il soit débarrassé des impuretés ou qu'il soit rempli d'une nouvelle vitalité ; qu'il soit nourri, ou guéri, ou assisté dans son agonie ; que répondrait-il ? Il serait très perplexe. Ou demandez au propriétaire d'une maison, ce qui serait le plus nécessaire, que la maison fût nettoyée ou remplie de lumière et d'air frais ; qu'elle fût maintenue en état et réparée ou soutenue afin qu'elle ne tombe pas en ruines ; lui de même serait très perplexe. Nous débarrassons notre âme de l'impureté et du péché, par le baptême ; nous la remplissons d'une vigueur fraîche par les dons de Dieu au moyen de la confirmation ; nous la nourrissons par le Christ, le Dieu vivant, par la sainte cène ; nous la libérons de nouvelles impuretés et du péché par la pénitence ; nous la guérissons et nous la sauvons au moment du plus grand péril, par l'extrême onction ; et, comme nous sommes nombreux et non pas un seul, il nous faut l'augmentation et la croissance de notre union sacrée, c'est-à-dire de l'Eglise, et nous obtenons cette augmentation par le mariage ; et de nouveau, comme nous sommes nombreux et non pas un seul, nous avons besoin d'une dispensation divine, pour préparer l'âme à la vie immortelle et au royaume éternel de Dieu. Ainsi les sept Mystères représentent le drame, sept fois répété, de l'ascension de l'âme du chrétien, du sombre abîme du péché jusqu'aux sommets de la gloire du royaume de Dieu.

Et si quelqu'un pensait que peut-être le baptême et la sainte cène sont les seuls Mystères, les seuls sacrements, qu'il implore Dieu, en jeûnant et en répandant des larmes, et le Seigneur lui révélera la vérité comme il l'a toujours révélée aux saints. Quant à nous de

l'Orient, nous avons peur de déprécier, soit l'un ou l'autre des sept Mystères merveilleux, parce que nous avons peur de Dieu, du Saint-Esprit. Car il a inspiré aux saints et aux apôtres la vérité sur tout ce qui est nécessaire au salut des hommes. Par conséquent, tout ce que nous avons dit, au sujet des grands Mystères chrétiens, n'est pas notre propre opinion (s'il en était ainsi, elle n'aurait aucune valeur), mais c'est l'expérience répétée des apôtres dans les anciens temps et des saints jusqu'à nos jours. Car l'Eglise de Dieu n'est pas fondée sur une opinion, mais sur l'expérience des saints dans les temps passés, comme de nos jours. Les opinions de personnes intellectuelles peuvent être extrêmement subtiles et intelligentes, mais fausses quand même, tandis que l'expérience des saints est toujours vraie. C'est Dieu le Seigneur qui est vrai envers lui-même dans ses saints.

Puisse le Seigneur Dieu, le Saint-Esprit, avec le Père et avec le Fils, donner à tous ceux qui le prient humblement et avec larmes, la grâce de sagesse et la faculté de voir et de reconnaître toute la vérité nécessaire au salut de nous tous, nous les enfants de Dieu baptisés et jamais assez repentants.

DISCOURS DE M. LE PROF J. VERNON BARTLET, D. D.,

Mansfield College, Oxford (Congrégationaliste).

Il nous faut maintenant en venir, en toute logique, aux derniers aspects de la vie humaine et divine de l'Eglise, au sujet desquels nous examinons nos divergences et les possibilités de réaliser plus complètement notre unité, je veux parler des sacrements, disons plutôt ici des deux sacrements qui sont clairement désignés par le Nouveau Testament. Voilà bien aussi le problème le plus grave qui puisse se poser à nous, car sur aucun point ne s'affirment en pratique plus fortement les diversités de conception, sous lesquelles nous nous

représentons certaines idées chrétiennes communes. C'est le cas, en particulier, de la Sainte Cène, cette communion sacrée dans laquelle l'unité devrait trouver son expression chrétienne la plus adéquate, mais qui en fait est devenue la plus grande cause de division, la barrière opposée à un esprit de fraternité plus grande. C'est bien la préoccupation de cet état de choses et de tout ce qu'il implique qui nous a, avant tout, amenés à cette Conférence.

Mais quelle raison avons-nous d'espérer que notre discussion actuelle sur un sujet pareil, origine de tant de scissions autrefois, puisse avoir un bon résultat et préparer un rapprochement même sur ce point si délicat ? Nous la trouvons dans l'esprit nouveau et la méthode de notre rencontre présente. En comparaison avec nos prédécesseurs dans ce domaine, non seulement avec ceux du *xvi^e* siècle et des siècles suivants, mais aussi dès le schisme des Eglises d'Orient et d'Occident à la fin de l'époque des Pères, nous avons un double avantage. C'est d'abord un sens nouveau de *l'expérience* chrétienne commune qui nous a été donnée, comme à des disciples sincères et consciencieux du seul Seigneur Jésus-Christ, en dépit de nos divergences sur la manière de comprendre cette expérience. C'est aussi une intuition nouvelle du rôle joué par *l'histoire* du passé, ainsi que par les variétés de tempérament et de milieu, dans la formation des conceptions ecclésiastiques opposées ici représentées. En somme, nous nous rendons fortement compte que les formes de pensée qui nous séparent n'ont qu'une importance limitée et une valeur relative, et nous apprécions avec plus d'humilité la part de vérité totale de l'Evangile du Christ, réalisée dans l'œcuménisme de son Eglise, telle que nous avons pu, en tant que branche de cette Eglise, la comprendre et en témoigner. Nous pourrions reprendre le mot de lord Bacon au sujet de l'expérience historique et lui donner une signification plus intense : « C'est nous qui sommes les anciens ! » Et nous n'avons pas le droit de reculer devant le devoir de nous demander où et comment, en toute bonne foi

du reste, des malentendus se sont produits, y compris les nôtres.

Ce qui nous aide, c'est qu'aujourd'hui, nous qui participons à la culture générale de notre temps, nous avons ce que nos pères n'avaient pas, je veux dire : la méthode et le sens historiques, l'habitude instinctive de considérer les termes anciens à la lumière de leur contexte et des usages passés, et nous cessons de nous appuyer, comme ils le faisaient involontairement, sur la signification postérieure donnée à ces termes ou sur les notions innées ou acquises que nous avons d'eux. Catholiques et évangéliques devraient faire un effort commun pour se servir pleinement de cette aide. J'entends par « Catholiques » ceux qui interprètent l'esprit du Christ d'après le sens que l'ancienne Eglise des Pères latins et grecs a donné à son enseignement et à celui des Apôtres. J'entends par « Evangéliques » ceux qui insistent de préférence sur l'étude directe du Nouveau Testament, lu à sa propre lumière et d'après ses propres expressions, et qui s'appuient pour le mieux comprendre sur les écrits de l'Ancien Testament, considéré comme une illustration des formes de pensée dans lesquelles la révélation biblique a été déposée. Ces méthodes divergentes d'examen influent profondément sur la façon à la fois expérimentale et théorique de concevoir les deux grands types chrétiens représentés parmi nous, envisagés chacun d'une façon spéciale dans son ensemble, ce qui a tant d'importance en religion. Toute religion biblique conditionnée par la psychologie juive accentue l'importance de la volonté, la chose essentielle, et considère les relations personnelles de l'homme avec Dieu, — (que l'on mette du reste l'accent sur la grâce de Dieu ou sur la foi, en ce qui concerne l'homme) — comme étant la sphère du salut humain ou de la vie bonne. Plus la religion biblique se développe, et plus apparaît aussi une conception approfondie de la personnalité. Celle-ci devient toujours plus intérieure, toujours plus consciente : les rites extérieurs cessent d'être considérés comme sacrés en eux-mêmes ; leur valeur dépend da-

vantage de leur signification pour l'expérience humaine dans ses relations personnelles et morales avec Dieu. Ils sont faits pour l'homme et non l'homme pour eux. Bref, toute la révélation devint plus intensément personnelle, quand la loi divine, médiatrice de la révélation, se trouva remplacée par une personnalité à la fois humaine et divine.

Les sacrements chrétiens, selon les Evangéliques, sont en relation avec le prophétisme hébraïque qui détermine l'esprit distinctif de la religion chrétienne. Ils ne le sont pas moins du fait que le prophétisme donne la clef du langage qui les décrit dans l'Ecriture Sainte et indique comment ils doivent être compris. Le langage hébraïque est essentiellement poétique, riche en métaphores et en symboles : il se distingue du langage littéral ou du langage scientifique, et ce n'est que par le contexte que l'on peut distinguer les termes à prendre littéralement de ceux qui doivent être interprétés symboliquement. Les prophètes s'adonnaient avec prédilection aux discours paraboliques et Jésus lui-même s'est tenu étroitement à ce type prophétique d'allocution. Tout ceci doit être pesé avec soin pour assurer l'intelligence du vrai sens historique des Evangiles et des Epîtres, — nous voulons dire : pour les comprendre comme les premiers auditeurs les ont compris, car ils ont été composés pour eux ! Ce fait n'était certainement pas présent à l'esprit de l'ancienne Eglise des Pères, lorsque les Saintes Ecritures, toutes remplies de termes hébraïques, furent lues par des hommes d'une mentalité, d'une culture toutes différentes. Ils avaient une mentalité et une culture helléniques, — nous le savons maintenant, — et cette mentalité dominait dans tout l'empire romain en dehors de la Palestine. Quoi d'étonnant que quelque méprise sur le sens psychologique et sur le sens littéral des sacrements chrétiens se soit produite ? Plus le temps passe et plus il faut nous préparer à voir un changement plus ou moins grand de conceptions. C'est cette méprise, remontant à l'Eglise des premiers temps, que les Evangéliques considèrent comme la source véritable de leurs

divergences d'avec les Catholiques, en ce qui concerne la doctrine et la pratique des Sacrements.

Essayons d'indiquer ces divergences d'abord dans leur aspect historique, puis sous une forme plus directe. Nous ajouterons ensuite quelques mots pour préciser les limites que ces divergences ne dépassent pas et l'unité de pensée qui subsiste sous ces différences de conception.

Nous commençons par le baptême. Jean Baptiste est pour nous la ligne historique la plus sûre. Il fit un appel à la repentance morale, à l'instar des prophètes, et posa cette repentance comme la condition nécessaire pour se préparer au Royaume de Dieu, l'état parfait de Son peuple saint ou pieux. La repentance radicale, selon l'enseignement des prophètes, signifiait un renouvellement moral de la personnalité : on le comparait à un bain purificateur, qui mettait l'homme en état de se consacrer à nouveau à la volonté divine. « Lavez-vous, purifiez-vous » c'était là le côté humain du changement : le côté divin n'était pas moins nécessaire : « Je répandrai de l'eau pure sur vous, et vous serez purs ». Ce message prit une forme symbolique appropriée dans le baptême, ou bain de repentance, qui rendait sensible aux participants la réalité et le sens de leur attitude intérieure d'obéissance et de consécration. Mais Jean se rendait compte de la nature purement provisoire de son propre travail. Il faudra, disait-il, pour achever le grand changement et donner à notre vie une tonalité nouvelle, en faire une vie de qualité divine, une inspiration positive qui sera un baptême fait de quelque chose qui peut mieux encore transformer que l'eau, un baptême de « feu ». L'auteur de « Ecce homo » a exprimé exactement le contraste en disant que la pureté morale découlant de la véritable sainteté doit être une passion, une vision enthousiaste, capable d'élever et de soutenir la nature humaine au-dessus de son niveau normal d'égoïsme et de bon sens. Un tel baptême, enseignait Jean, devait être conféré par une personnalité plus grande que la sienne, par le Messie lui-même. Et ce rôle de *baptiseur*.

par l'Esprit-Saint ou l'inspiration divine, Jésus l'a rempli, en sa qualité d'intermédiaire de l'action de l'esprit divin sur les hommes.

Comme on le voit, dès les premiers temps, au jour de la Pentecôte et durant l'âge apostolique, le baptême chrétien était essentiellement un baptême d'immersion dans l'Esprit-Saint. C'était un fait d'expérience humaine à la fois pour le participant et pour le spectateur, mais un fait où Dieu comme Esprit-Saint se trouvait manifesté, agissant directement. L'eau n'était qu'un symbole, quelque chose qu'on ajoutait, comme dans le cas de Corneille et de ses amis, après que le baptême d'esprit avait déjà eu lieu : ce n'était nullement le canal ou le concomitant nécessaire au don de l'Esprit, comme on l'a cru plus tard, à l'heure où l'action de l'esprit avait cessé d'être un fait d'expérience et était devenue un sujet de dissertations théoriques. Preuve en soit l'usage ancien de Syrie, dès le second siècle et longtemps après, où l'onction d'huile sacrée, symbole de l'Esprit-Saint, précédait l'eau, symbole de la mort au péché (Const. Apostol., VII, 22, 2). Il n'y a pas de doute non plus que l'acte symbolique du baptême lui-même, où s'extériorisait dramatiquement l'acte intérieur par lequel la foi faisait sa confession ouverte, — (de là l'usage de la voix intermédiaire, Actes, XXII, 16, cf. 1 Cor., VII, 11) — ne rehaussât par suggestion l'expérience de ravissement spirituel qui accompagnait ordinairement le rite pendant l'âge apostolique. Mais le baptême dans le plein sens du mot, « la purification du cœur par la foi » (Actes, XV, 9), en vertu duquel le converti faisait le pas important de s'associer avec Jésus, le Christ, et avec son corps visible l'Eglise, et recevait en conséquence le sceau divin d'acceptation — (la confirmation dans son sens originel), — dans une « inspiration sainte » clairement manifestée, ce changement intérieur et antérieur restait attribué à l'Esprit qui faisait fructifier la parole de l'Evangile dans l'âme, comme la semence d'une vie nouvelle.

A cette époque, le baptême se mouvait dans la seule

sphère de l'expérience religieuse et de la personnalité morale, — au moins tant qu'il s'agissait de personnes capables d'avoir une foi personnelle. Pour les enfants, il ne pouvait en être de même et le cas était différent. Ils étaient « ipso facto » ou par droit de naissance « saints », dans la sphère de l'alliance et en dehors du monde : car dans l'Hébraïsme, comme du reste dans toutes les religions antiques, l'enfant était associé d'une façon semi personnelle aux conditions religieuses où vivaient ses parents. En vertu du sentiment profond de la solidarité familiale et de la solidarité plus grande encore de la famille des croyants, cette atmosphère spirituelle où devait s'éveiller la conscience de l'enfant, il était tout naturel d'administrer le symbole des relations religieuses des parents à leurs petits enfants, considérés comme de véritables croyants en puissance. L'absence de toute trace de controverse antique sur cet usage et sur son origine apostolique exclut virtuellement son caractère postérieur. D'un autre côté, il est fort improbable que, pendant le temps où les conceptions juives l'ont emporté dans l'Eglise, — soit jusqu'à la mort des premiers Apôtres, — aucune notion de régénération par le baptême, dans le sens actuel propre à la foi, ait été associée à l'usage pratique du Sacrement. Mais, du jour où la mentalité ecclésiastique dominante passa décidément du monde juif au monde grec en fait de conception sacramentelle, il dut y avoir bientôt confusion entre les deux sortes de baptême chrétien, et, en fait, c'est bien ce qui s'est passé. Là est la justification de la protestation historique élevée par ceux qui, lors de la Réforme, ont rejeté tout autre théorie que celle du baptême des adultes, même si l'on constate chez eux une grande ignorance de la différence du mode organique de la pensée apostolique d'avec leur propre conception de nature plus individualiste. La plupart des Evangéliques ont adhéré à ce qu'ils jugent être à la fois l'usage et la pensée des Apôtres sur ce point. Sans le moindre doute, nous avons ici une occasion de nous témoigner les uns aux autres cette déférence pour les convictions d'autrui, que le pro-

gramme de Lambeth en 1920 réclama chaleureusement. En fait, la plupart des groupements ecclésiastiques considèrent l'affiliation à l'Eglise comme incomplète, tant que la confirmation, ou quelque autre forme de confession personnelle, n'a pas marqué la décision de l'enfant baptisé de s'approprier son droit de naissance à la foi. Cela pourrait aider les baptistes à considérer le baptême des enfants comme le premier degré du rite absolu, et en conséquence comme admissible.

Le Sacrement de la Sainte Cène, lui aussi, devrait être examiné historiquement en relation avec les formes connues de pensée et d'usage juifs, et l'on devrait éviter de chercher quoi que ce soit d'étranger à eux dans les intentions mêmes du Christ. On ne devrait pas moins éviter de faire intervenir des associations d'idées invérifiables dans les données du texte historique, par lesquelles on tendrait à attribuer, dans la pensée, les actes et les paroles de Jésus, à des formes et à des usages juifs, le bénéfice de son autorité directe. Pour si bibliques que soient ces formes et ces usages, ils ne doivent pas être considérés comme faisant partie intégrante du Sacrement institué par Christ lui-même, ce sont des enrichissements secondaires destinés à favoriser la méditation pieuse.

Lu dans son contexte historique à ce moment du ministère de Jésus, le récit de l'institution de ce Sacrement, particulièrement d'après Marc, le plus ancien des Evangiles, met en avant la grande idée que le Christ a toujours cherché — toujours sans succès — à inculquer à ses disciples, nous voulons dire : la signification rédemptrice de sa mort prochaine (Esaïe 53). Encore ici et pour la dernière fois, il insiste d'une façon nouvelle et plus impressionnante sur l'enseignement précis de la seconde partie de son ministère, à savoir que le Fils de l'homme « donne sa vie en rançon pour plusieurs » (Marc, X 45). Il profite du temps pascal qui évoque dans l'esprit des Apôtres — (quel que soit, du reste, le jour exact où le repas a eu lieu), — l'idée de la rédemption par le sang d'un innocent agneau, et il se sert en pro-

phète de ce symbole. Il indique avec précision que le salut définitif d'Israël sera assuré lorsque son propre corps aura été rompu et son sang versé pour plusieurs. Voilà l'idée dominante, celle par laquelle il désire, dans son émouvante sympathie pour ses disciples, les fortifier à l'avance contre le désespoir : preuve en soit la déclaration de Saint Paul (I Cor., XI, 26), que, dans ce Sacrement, c'est la mort du Seigneur « qui est annoncée ». S'il en est ainsi, les paroles du Maître, au moment où il distribue, après avoir rendu grâces à Dieu, le pain rompu, doivent être comprises (vu l'absence de toute indication contraire), comme faisant partie des formes usuelles du rite familial précédant le repas d'un groupe d'hommes israélites. Quant aux paroles qui ont causé de si angoissantes disputes : « Prenez ceci... mon corps ! », on sait que l'original araméen ne connaît aucune forme verbale exprimant une relation quelconque entre les mots « ceci » et « mon corps », mais le sens est clairement défini par les circonstances, ce sont des « représentations ». (Comme dans Galates, IV, 24: « ces femmes sont deux alliances »). Ces paroles attachent au rite familial un symbolisme nouveau et particulier, un enseignement prophétique et objectif au sujet de ce qui devait bientôt être, sans l'être encore, un fait patent. A-t-on cherché à réaliser dans l'atmosphère hébraïque de ce repas les conditions ci-dessus mentionnées, on comprendra à quel point en ressort le peu d'importance du sens purement littéral et réaliste, celui-là même qui, autrefois, pour des esprits ignorants de la signification du contexte historique, a paru plus naturel que le sens prophétique et apostolique. En somme, ce que le Sacrement veut dire, est exprimé de façon réellement valable dans les paroles liturgiques du Livre de prières anglican de 1552 : « Prends et mange en te souvenant que Christ est mort pour toi et nourris-toi de Lui dans ton cœur par la foi et avec reconnaissance ».

Bientôt, de façon plus ou moins naturelle, d'autres idées sont venues se rattacher au symbolisme suggestif de cette parabole en action. Celles du type biblique sont

les suivantes: l'unité de l'Eglise représentée par la participation *au même pain* (I Cor., X, 17, cf. Didache, IX, 5), — Christ pain de vie pour l'âme (c'est l'idée de Jean, VI, mais cette idée n'est pas réellement suggérée par la Sainte Cène, où le pain et le vin ne font que symboliser sous deux aspects une seule et unique pensée rédemptrice), — et encore, quoique absente en fait du Nouveau Testament, l'association d'idées par laquelle le sacrifice personnel de l'Eglise est mis en relation avec l'exemple suprême donné par celui qui est « le chef de l'Eglise ». Christ s'étant donné lui-même, l'Eglise en vint à offrir ses dons en hommages de reconnaissance ou « *eucharistie* ». Dans cet unique sacrifice périodique de l'Eglise, on voyait une forme symbolique spécialisée du sacrifice vivant, par lequel tout chrétien offre son corps et son âme dans un « service spirituel » (*latreia*, divine), en vertu du caractère sacerdotal de tous les croyants (Hébreu, XIII, 15, I Pierre, II, 5). Dans le sacrifice eucharistique de l'Eglise d'avant Nicée — on l'oublie souvent — il n'y avait aucune trace de propitiation pour le péché. C'était un simple sacrifice de louanges. Cela a un rapport important avec l'idée qu'on se faisait alors du ministère comme d'une prêtrise spécialisée.

Quant à ce qui concerne l'idée de « *la présence réelle* » (le corps et le sang de Christ *réellement présents* dans les éléments du pain et du vin, et non pas seulement *présence de son humanité spirituelle* sous formes corporelles), d'une présence réelle que les croyants de tous les temps pourraient par l'Esprit saisir dans la communion, — ce n'est qu'une idée supplémentaire, étrangère à l'Hébraïsme, et impersonnelle. Elle a été introduite à l'origine pour satisfaire la mentalité grecque qui soupirait après une nourriture immortelle et quasi physique pour le corps humain et corruptible. Elle est exprimée avec plus ou moins de réalisme dans différentes sections de l'ancienne Eglise; elle a fortement influencé à la fois le langage et la pensée sacramentels de l'Eglise des Pères et du moyen âge, longtemps après que son origine plus matérielle que pieuse eût été oubliée. Les rai-

sons que les Evangéliques opposent à toute théorie de la présence corporelle du Christ (pour si atténuée que cette présence corporelle puisse être d'ailleurs) ne sont pas seulement son impossibilité exégétique (comme nous l'avons montré plus haut), ni l'impossibilité physique d'une ubiquité corporelle. Ils insistent encore sur l'incompatibilité d'une pareille notion avec la réalité d'une communion entre personnes, et sur le fait qu'en réclamant une supériorité de nature pour les espèces sacramentelles de la grâce, cette doctrine abaisse en pensée le niveau de la communion normale, spirituelle et durable des chrétiens avec Christ, créant ainsi un dualisme dans toute la vie de la grâce. Sur aucun de ces deux points, il ne peut y avoir accord ni avec le génie de l'Evangile du Christ et de ses apôtres, ni avec la nature de la grâce et de la foi, dans le sens du Nouveau Testament. Et cet accord est cependant l'épreuve définitive à laquelle est soumise toute théorie chrétienne des Sacrements digne de ce nom.

Dans l'étude historique qui précède, j'ai essayé de déterminer franchement la doctrine essentielle des Evangéliques touchant les Sacrements, doctrine enracinée dans l'Ecriture, et j'ai indiqué au passage les points où le dogme catholique a divergé de ce que les Evangéliques considèrent comme les lignes de développement fidèle, où il a opéré des changements graves. J'ai également distingué ce que je considère personnellement comme un développement fidèle dans la doctrine ecclésiastique des Sacrements de leur idée essentielle, telle que le Christ l'a pleinement sanctionnée. Ces développements fidèles ont pour l'Eglise une valeur relative, à la fois dans ses groupements divers et dans son unité totale. Et c'est bien le but ultime de notre Conférence de les évaluer et de se servir d'eux justement. Quant aux conceptions et aux usages que Catholiques et Evangéliques ne peuvent considérer que comme des méprises ou des erreurs, et ne peuvent s'emprunter les uns aux autres pour enrichir leur vie chrétienne, on ne saurait y voir

un empêchement absolu de communion fraternelle entre eux, car ni ces conceptions, ni ces usages ne suppriment l'unité profonde sous-jacente que l'expérience personnelle réalise. Ainsi, dans la Sainte Cène, les uns et les autres font l'expérience d'une union spirituelle entre Christ et les Siens, de la mort au péché et d'une vie nouvelle en Dieu. Et, tout en étant convaincu de la valeur supérieure de la théorie évangélique des sacrements pour préserver sur ses points vitaux la force et la perspective originelles du Nouveau Testament, — ce qui est le signe constant des développements fidèles, — je reconnais aussi que sur certains points la piété catholique a mieux sauvegardé, des valeurs chrétiennes véritables, celles qui sont étroitement en relation avec son sentiment très fort de la nature organique de l'Eglise. Ce point sera sans doute dûment relevé par ceux qui représentent le point de vue catholique.

Quelques mots encore sur ce que l'on peut appeler la philosophie des Sacrements. En premier lieu, les Evangéliques considèrent comme juste de suivre l'ordre : « la Parole et les Sacrements », et non pas l'inverse. Car c'est le Verbe qui conditionne psychologiquement les Sacrements, c'est lui par lequel le Saint-Esprit opère dans l'âme le travail de la grâce. En second lieu, quand ils parlent de Sacrements, les Evangéliques entendent les rites pris *dans leur ensemble* et non pas des éléments matériels qui caractérisent chacun d'eux. Considérés ainsi, je veux dire : comme actes symboliques de l'Eglise, les Sacrements sont pour parler avec Augustin, des « paroles visibles ». Ainsi s'évanouit la différence qui les séparerait du Verbe et de l'Evangile. Nous pouvons les envisager comme des formes spéciales du même appel spirituel à la personnalité que le Verbe fait entendre d'une façon moins complète, moins sensible et moins vive. Ils sont donc les compléments valables de la parole biblique, il y a dans leur influence suggestive une éloquence muette et le Saint-Esprit lui-même les interprète au cœur, à l'heure où les discours plus abstraits ont perdu pour un temps de leur pouvoir. Comme ils ne

présentent aucun argument, ils n'en pénètrent que mieux par la force de la suggestion les sphères demi-conscientes et intuitives de l'âme, d'où jaillissent les sources profondes de l'émotion et de la volonté. C'est plutôt sur cette voie, de préférence à celle de la théorie catholique de la transformation objective des éléments, que nous concevrions la vraie spiritualisation de la matière à laquelle nous aspirons tous.

Je termine par deux remarques de tendance synthétique. J'ai fortement appuyé sur le caractère *personnel* du Christianisme et de ses Sacrements et développé une conception des moyens de grâce offerts par eux où l'élément personnel joue un grand rôle, de préférence à toute théorie d'action impersonnelle, mais je suis heureux de reconnaître que la *personnalité* ne doit pas être confondue avec l'individualisme, ni même avec l'individualité comprise dans un sens étroit. La personnalité, c'est l'âme de la vie organisée et même des institutions, dans la mesure où celles-ci atteignent leurs formes humaines les plus hautes. Dans ce sens, Catholiques et Evangéliques peuvent tous l'affirmer, lorsqu'ils insistent respectivement, les uns sur la constitution extérieure, les autres sur la vie individuelle en fait de religion. Et si les Catholiques trouvent la conception évangélique des Sacrements trop subjective, je les prierais de se rappeler constamment que les Evangéliques attribuent toute grâce à *l'action de l'Esprit-Saint*. Cela donne, à leurs yeux, à la grâce sacramentelle le caractère d'une objectivité aussi grande qu'il peut être nécessaire pour des individualités. Toute grâce sacramentelle, en tant qu'on la puisse vérifier et qu'elle éclaire l'expérience mystique, est et doit être subjective, quelles que soient nos idées sur son origine.

En fin de compte, je voudrais encore prier les groupements divers, de la façon la plus instante, de pratiquer les uns vis-à-vis des autres la plus large tolérance sur ce qui les sépare sur ce point, en vue de former une solidarité plus étroite et une communion organisée des

Eglises. Tenons-nous-en à la règle d'or du programme lancé à Lambeth :

« Nous croyons que pour tous le vrai moyen de se rapprocher dans un esprit de justice consiste à s'incliner les uns et les autres devant la conscience du prochain. »

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR D^r AUGUST LANG,

Université de Halle (Evangélique Réformé).

Il est impossible, sur le sujet qui nous occupe aujourd'hui, de réaliser un accord ! voilà ce que beaucoup pensent, et nous nous devons de le dire d'abord. En fait, quand nous regardons à l'histoire, ce sont des luttes interminables, amères, qu'a provoquées la question des sacrements. Ces luttes n'ont pas peu contribué à jeter la désunion dans l'Eglise. Quelle en était la raison ? Il serait faux d'y voir simplement de l'entêtement ou un coupable parti pris. Le souvenir seul des Réformateurs de ce pays hospitalier, d'un Zwingli, d'un Calvin, d'un Viret, entre autres, ce souvenir que nous ravivons si volontiers au cours de cette Conférence, suffirait à nous garantir contre cette pensée. De pareils hommes ont sondé l'Ecriture au milieu de grandes souffrances pour arriver à une opinion assurée, sans craindre ce qui pourrait en être la conséquence. Ce n'a certainement pas été le cas pour eux seulement, mais aussi certainement pour leurs adversaires. Les doctrines divergentes au sujet des sacrements sont scellées du sang des martyrs, elles ont été maintenues au milieu des guerres les plus dures ! Hommage à un pareil courage héroïque ! Comment pourrions-nous craindre d'ébranler la réputation de tels hommes par les méditations et les réflexions que nous présentons ici ? Nous laisserons à chaque Eglise la liberté de prendre vis-à-vis des sacrements l'attitude qu'elle désire garder selon son opinion et d'après les lumières que lui a données l'esprit de Dieu dans l'histoire et dans le présent. En ce qui me concerne, je déclare, comme membre de l'Eglise réformée allemande, me rattacher

à l'opinion exprimée par le Révérend *Bartlet*, à une conception qui est dans la ligne d'Augustin, de Luther, de Zwingli et de Calvin. Mais si chacun de nous reste si profondément enraciné dans son Eglise, devons-nous renoncer à toute communion ? Ne serait-il pourtant pas possible, en dépit des polémiques sanglantes provoquées par les sacrements, de trouver un terrain commun à tous les partis, quelque chose qui n'a pas été remarqué dans l'excitation du combat, mais qui, aujourd'hui, si nous abordons la question dans un esprit pacifique et d'absolue sincérité, pourrait nous être manifesté ? Trouver cet élément commun, pour si modeste qu'il soit, et en faire un symbole d'unité, telle me paraît être la tâche de l'heure.

J'ai bien le droit de supposer que nous abordons tous cette question du Sacrement avec un très grand respect. Personne parmi nous ne considère le sujet d'aujourd'hui comme moins important que les autres. Si pourtant ce respect s'était affaibli quelque peu, au sein de la foule des fidèles, dans une Eglise, il pourrait peut-être se trouver appuyé et fortifié par une déclaration collective de notre grande Conférence. Le respect, c'est bien là d'abord ce que nous sentons tous en commun à l'égard des sacrements.

Mais pourquoi ce sentiment de respect pour ces rites sacrés qui ont été confiés à l'Eglise par son chef ? C'est là le second point. Le premier orateur de la journée qui malheureusement n'a pu personnellement faire son allocution, l'honoré Evêque d'Ochrida, a accentué devant nous le *mystère* divin, qui s'accomplit en chaque sacrement et constitue son essence la plus intime. Christ a institué les sacrements. Nous, les protestants de toute couleur, n'appelons de ce nom que le baptême et la Sainte Cène, mais nous considérons aussi les cinq autres sacrements : confirmation, mariage, pénitence, onction et l'ordination, au moins en partie, comme des cérémonies ecclésiastiques, dans lesquelles le Saint-Esprit exerce secrètement sa plus bienfaisante influence. Le célèbre réformateur suisse si vénéré, Zwingli lui-même, qui, d'après

l'avis de beaucoup, a été le plus loin dans les théories appauvrissant les sacrements, ne s'est aucunement refusé à voir l'élément du mystère, du mystère divin dans l'accomplissement de tout sacrement, bien qu'il préférât chercher ce mystère dans l'éveil de la foi par le moyen de grâce principal, la parole de Dieu ? Dans les sacrements, nous le reconnaissons volontiers, nous autres Réformés, il y a un élément mystique, qui ne saurait être saisi par l'intelligence, qui parle au cœur, quelque chose qui nous émeut intérieurement comme un appel de Dieu et de son Eglise. Qu'est-ce que cet élément ? Certes, il est fort difficile à définir par une formule, car je pense que toutes les doctrines sacramentelles ne font en réalité que balbutier. Mais nous voulons ici, dans cette Conférence, nous courber tous ensemble devant ce mystère secret et trouver dans cette attitude un facteur d'union.

Mais il y a une troisième remarque à faire. Ce qui, à mon avis, est senti, reconnu et confessé par tous, c'est la relation des sacrements *et de l'Eglise*. Sans doute, il y a ici aussi les divergences les plus considérables : mais tout chrétien le sait : là où est l'Eglise, là sont aussi les sacrements, là où les sacrements se trouvent, là aussi est l'Eglise. La seule exception que je connaisse, — c'est celle de l'association des Amis, des Quakers, — qui est, particulièrement en Allemagne, si hautement respectée ; ce n'est peut-être qu'une exception apparente. Les idées divergentes au sujet de l'Eglise et des Sacrements ont leur origine non seulement dans nos discussions au sujet de l'Eglise, mais aussi dans la conception différente que nous avons de la grâce divine. M. le D^r Bartlet vient de nous y rendre attentifs. Je voudrais, sur ce point, insister une fois de plus : aux yeux des uns, la grâce divine est instillée par le Saint-Esprit pour ainsi dire goutte à goutte au commencement de la vie d'un homme, puis dans toutes les grandes expériences de son existence. Aux yeux des autres, c'est l'élément personnel, la personnalité chrétienne, qui retire sa force des moyens de grâce ; c'est l'amour personnel de Dieu pour nous,

le salut personnel du pécheur, la possession personnelle du salut qui sont les points importants. Voilà certes des différences profondes et délicates, mais pourquoi les Eglises ne pourraient-elles pas, malgré leurs conceptions différentes, habiter sous un même toit, en reconnaissant publiquement dans les sacrements les dons du Saint-Esprit et les expressions de la vie de l'Eglise? C'est l'Eglise qui, par les sacrements, intervient dans le monde au nom de Dieu et de notre Seigneur Jésus, agit et sauve les hommes et les introduira un jour, — c'est là notre espérance — dans la gloire éternelle. C'est l'Eglise qui s'édifie elle-même par les sacrements, crée la communauté entre chrétiens et marque sa limite d'avec le monde. Je me contenterai, en raison de la brièveté du temps laissé à ma disposition, d'avoir mis en relief ces trois points communs, que d'autres pourront compléter.

En terminant, je voudrais encore me permettre de relever une idée exprimée par le Comité des Sujets, ou plutôt par l'Evêque de Bombay. Il établit une distinction entre l'acte divin et l'acte humain dans le sacrement. Cela est de toute importance. Le don de Dieu, offert dans le sacrement, nous place devant le mystère sacré par lequel Dieu élève des choses aussi vulgaires que l'eau, le pain et le vin au rang de signes, de témoignages, et même de canaux de sa grâce merveilleuse. « Certes, la grâce » — je cite littéralement — « est communiquée par la parole... Mais celui qui sait par expérience à quel point il est malaisé de traduire des mots d'une langue dans une autre, aura une idée précise de la sagesse de Dieu : il nous a accordé des intermédiaires qui n'ont pas besoin d'être traduits pour rendre clairs ses desseins rédempteurs. » Par les sacrements, ce n'est pas seulement un de nos sens, comme cela est le cas pour la parole, qui est mis à contribution. Tous les sens, non seulement l'oreille, mais aussi l'œil, l'ouïe, le goût, l'odorat. A vrai dire, la Parole n'en reste pas moins au premier plan comme l'interprète des mystères ; mais n'est-il pas admirable que Dieu ait employé toute la nature sensible de

l'homme pour lui faire comprendre l'œuvre de sa grâce ? Toutes ces idées sont communes à toutes les Eglises.

Quant à ce qui concerne la part de l'homme dans les sacrements, il faut avant tout éviter ici le danger du synergisme, comme si l'homme pouvait faire quelque chose de lui-même. Car tout ce que l'homme peut accomplir n'est dû qu'à l'action de la puissance du Saint-Esprit nous attirant à Dieu. Cependant, sur un point, toutes les Eglises peuvent s'unir, à savoir que dans les sacrements quelque chose doit être ressenti, et que le don divin dans le sacrement ne doit pas rester sans action. L'abus qui consiste à administrer les sacrements comme une cérémonie extérieure, vide de sens et à renvoyer ceux qui les ont reçus comme si tout le nécessaire était fait, n'est approuvé, au moins en théorie, par personne. Le facteur humain dans le sacrement doit être réveillé, animé, amené à saisir la grâce. Voilà la raison pour laquelle la majorité des protestants ne se lassent pas d'affirmer que le sacrement n'a aucune valeur sans la foi. Si cette affirmation est comprise dans son vrai sens, en partant d'elle il devient possible de jeter un pont et de nous rapprocher les uns des autres.

J'ai parlé de *rapprochement*, car à mon avis il suffirait que les Eglises particulières comprissent précisément dans la question des sacrements, qu'elles ont une base commune, ce dont témoignent la Bible et l'histoire. Nous trouverons cette base commune si nous arrivons à saisir non seulement par la charité, mais aussi par la foi, que le Christ a beaucoup de voies d'accès dans les âmes. Il y a beaucoup de dons, mais il n'y a qu'un Esprit.

DISCOURS DE M. LE CHANOINE O. C. QUICK, M. A.,
de Carlisle (Anglican).

J'ai l'intention de limiter presque entièrement ce que j'ai à dire à la première des questions, concernant la participation de Dieu et de l'homme dans les Sacrements. Je voudrais exposer brièvement quatre principes impor-

tants qui pourraient, je crois, rencontrer un assentiment général ou au moins aider à éclaircir la discussion. Deux de ces principes concernent la participation de Dieu, deux autres celle de l'homme, et chaque groupe de deux principes forme, à certains égards, une antithèse.

1° *Dans chaque Sacrement, la principale réalité intérieure (res sacramentī) est un acte divin.* — Dans le baptême, dans l'Eucharistie et dans tous les autres rites auxquels le nom de Sacrement peut être à bon droit donné, notre but principal et dominant devrait être, non pas tant de proclamer notre foi personnelle devant Dieu et d'exprimer notre propre unité en relation avec notre prochain, que de recevoir de Dieu dans nos âmes une bénédiction ou des dons positifs. Lorsque nous accomplissons la cérémonie prescrite, par obéissance à ce que nous croyons être la volonté de Dieu, nous regardons à Dieu et nous lui demandons de venir parmi nous avec la puissance vivante et présente de Son Esprit. Nous faisons connaître notre foi, notre repentance, nos sentiments fraternels, afin que par ce moyen nos âmes soient mieux disposées à recevoir la grâce divine. Notre objectif principal n'est pas de nous rappeler le passé, ni de nous encourager mutuellement à vivre une vie chrétienne, mais plutôt de recevoir la pleine efficacité d'un acte présent de Dieu.

2° *D'autre part, les Sacrements ne limitent en aucune manière l'activité de la grâce de Dieu et n'en restreignent pas la portée.* — « Deus non alligatur sacramentis ». Nous n'avons pas l'audace d'affirmer qu'en dehors de tout signe sacramentel, aucune grâce ou don divin ne puissent être obtenus. Nous nous réjouissons plutôt de croire que notre Sauveur est aussi la lumière qui éclaire tout homme et qui conduit dans la voie du salut tous les hommes qui ne rejettent pas ses directions volontairement et par leur propre faute ; de plus, Dieu seul connaît les cœurs des hommes ; plusieurs de ceux qui sont les derniers seront les premiers, et les premiers seront

les derniers. Ne serait-il pas vrai de dire que rien ne nous condamnera plus sûrement devant le Père de tous que de refuser de reconnaître la présence de l'Esprit, sous prétexte que cette présence et ses œuvres se montrent en dehors d'un système précis de moyens de grâce, ou parce que Dieu le Saint-Esprit, non moins que Dieu le Fils, peut quelquefois venir de Nazareth.

L'acceptation du principe ainsi posé nécessite évidemment certaines distinctions entre la validité et l'efficacité des Sacrements. Un Sacrement valide est celui dans lequel toutes les formes prescrites sont dûment observées, mais un Sacrement n'est pas nécessairement efficace au salut de l'individu, puisqu'il peut être reçu indignement. D'autre part, un rite ou une cérémonie, au cours desquels les formes sacramentelles prescrites sont imparfaitement observées ou ne le sont pas du tout, peut certainement être employé par Dieu pour la communication de Ses dons spirituels. Sans aucun doute, il en est ainsi lorsque la repentance et la foi véritables sont présentes. Il s'ensuit que des cérémonies qui ne sont nullement des Sacrements valides peuvent néanmoins être efficaces pour la transmission de la grâce ; de même que les Sacrements valides eux-mêmes ne peuvent transmettre la grâce dans le cas où l'âme n'est pas ouverte pour la recevoir. Rien peut-être n'a rendu si aisément ou si inévitablement confuse la discussion sur les Sacrements que le défaut d'une distinction entre la validité et l'efficacité. Il ne résulte naturellement pas du fait que Dieu peut communiquer et communique en effet des dons en dehors des formes prescrites des Sacrements, que la validité ou la non validité d'un Sacrement soit sans importance.

3° *La foi et la repentance véritables sont des conditions nécessaires pour celui qui veut recevoir effectivement les dons de Dieu dans les Sacrements.* — En d'autres termes, Dieu ne donne à l'âme que la grâce dont elle est spirituellement capable de recevoir les bienfaits. Selon leurs capacités, les uns recevront plus et les autres

moins. Il est très caractéristique de toute la méthode d'action et d'enseignement de notre Seigneur, selon les Evangiles, qu'il demande constamment une certaine collaboration, ou du moins une certaine réceptivité chez ceux qu'il désire aider. « A celui qui a, il sera donné », « ceux qui cherchent trouveront », « il vous sera fait selon votre foi ». Nous ne pouvons croire que l'action divine des Sacrements puisse suivre une voie différente. Les Sacrements, par conséquent, n'agissent pas pour le salut de l'homme mécaniquement ou par un procédé magique. L'Eglise d'Occident, à vrai dire, a longtemps enseigné la doctrine de la grâce sacramentelle, *ex opere operato*, qui a été sévèrement critiquée à cause de ses tendances magiques. Mais cette doctrine n'a jamais été reçue ou enseignée de façon autorisée jusqu'à supprimer la nécessité d'une préparation convenable, de la part de ceux qui doivent recevoir les Sacrements pour la santé de leur âme. En vérité, on avait plutôt coutume, dans le passé, d'environner l'Eucharistie de la terreur presque excessive d'une communion indigne, et des pénalités effrayantes qui y sont attachées, que de laisser l'homme supposer que le seul acte extérieur consistant à communier suffisait à lui faire du bien. « Hagia tois hagiois » a toujours été, et doit rester, un principe évident de la doctrine sacramentelle. Cependant, lorsque nous faisons cette remarque, nous ne devons pas oublier que ce sont les malades, non ceux qui sont en santé, qui ont le plus grand besoin du grand Médecin. Salomon, nous dit-on, reçut le don de sagesse parce qu'il était déjà assez sage pour savoir qu'il avait besoin de sagesse et pour demander à Dieu de la lui donner. Socrate disait être le plus sage des hommes pour cette raison que lui seul se savait ignorant. Ainsi en est-il de ceux qui connaissent le mieux leur pauvreté spirituelle et qui possèdent déjà cette richesse que Dieu se plaît à accroître et à multiplier. Ce n'est qu'à celui qui a qu'il est donné. Cependant, celui qui a le plus est le pauvre en esprit.

4° Néanmoins, l'âme peut recevoir du Sauveur infi-

niment plus qu'elle ne le sait. Dire que nous devons nous préparer à recevoir les grâces de Dieu dans la foi et la repentance, ce n'est pas dire que notre conscience peut embrasser tout ce qui nous est accordé. Les Sacrements, comme le rapport de l'Evêque d'Ochrida le dit, sont des mystères de Dieu ; par eux Dieu agit sur nous. Qui prétendra savoir tout ce que Dieu fait ? Ceci est un point, je le crains, sur lequel existent probablement certaines différences d'opinion. La raison pour laquelle beaucoup d'entre nous trouvent quelque chose de plus, ou du moins quelque chose d'autre dans les Sacrements que dans un sermon, est précisément ceci : Les mots parlés ne nous affectent que dans la mesure où leur signification est suffisamment claire à notre entendement. Tel est en tout cas le seul emploi des mots qui soit légitime au sens de l'enseignement de Saint Paul. La musique, de même, agit non sur l'entendement, mais plus directement sur les sentiments. Les mots et la musique peuvent être véritablement inspirés, mais, dans un Sacrement, il y a quelque chose de plus, ou quelque chose de différent. Cela consiste en quelque chose *qui est accompli* pour nous, en une action de Dieu sur nos âmes, laquelle ne dépend entièrement pour être efficace ni de ce qui est conscient, ni de ce qui est inconscient en nous. A vrai dire, la réalité, l'efficacité d'un sacrement, dépendent et doivent dépendre dans une certaine mesure de la *volonté* humaine. Nous devons nous efforcer en quelque manière d'entrer en communion avec le Christ, avant que le Christ puisse se communiquer à nous. Mais si nous fournissons sincèrement cet intense effort de la foi, il ne faut pas qu'on nous dise, si le succès conscient de notre effort est faible, que nous n'avons en réalité rien reçu de plus. Notre compréhension est peut-être obscurcie et nos sentiments difficiles à émouvoir, mais le Christ est plus grand que nos intelligences ou nos cœurs, et nous croyons que dans la fraction du pain Il vient encore à nous.

DISCOURS DE M. LE D^r D. SCHOELL,

Eglise évangélique de Wurtemberg (Luthérien évangélique).

Il me paraît particulièrement difficile de parler à la fois de la concordance et de la divergence des doctrines et des usages sacramentels. Les sacrements sont quelque chose de si sacré que la moindre critique exprimée par un parti peut paraître une atteinte portée aux sentiments et aux convictions intimes de l'autre parti. Puisse-t-il nous être donné de traiter ce sujet le plus délicat de notre foi en évitant, d'une part, d'être infidèle à notre propre conscience et à nos propres convictions, d'autre part, de blesser la conscience et la conviction de nos frères.

Je parlerai d'abord, comme nous y invite la Commission des Sujets, de notre notion du sacrement. Sur ce point, nous sommes d'accord en ce qui concerne trois données fondamentales : d'abord la nécessité d'unir, pour fonder et entretenir la vie chrétienne, *Parole* et *Sacrement*. Les uns insisteront davantage sur la prédication de la Parole, les autres sur l'usage des sacrements, mais en tous cas nul d'entre nous ne veut de l'une, en faisant complètement abstraction des autres. Puis nous sommes d'accord pour affirmer qu'il s'agit dans le sacrement d'une communication divine de la grâce. Le sacrement n'est pas une simple institution humaine, ne recevant sa valeur que de ce que les hommes y mettent. C'est une création divine, et nous croyons et expérimentons que ce qui nous est offert dans les sacrements ne vient pas de nous, mais de Dieu. Enfin, nous pouvons aussi être d'accord sur ce point que le bénéfice du sacrement n'est accordé qu'à ceux qui le désirent. Le sacrement n'est pas un acte magique opérant dès qu'il est employé, indépendamment de l'attitude de celui qui le reçoit. La grâce de Dieu est offerte, elle n'est pas imposée.

Après avoir ainsi mis en relief ce qui nous unit, il nous est d'autant plus facile de parler de ce qui nous distingue les uns des autres. Le point décisif me paraît être notre conception de la grâce. Ici nous voyons deux conceptions de principe, absolument divergentes, se dresser l'une contre l'autre. D'après l'une, la grâce sacramentelle consiste dans la pénétration de l'être divin au sein de l'humaine nature, c'est-à-dire dans un phénomène d'ordre à la fois physique et métaphysique. De ce point de vue, il est très important que les éléments dans le sacrement ne soient pas seulement des signes symboliques, mais qu'ils soient vraiment quelque chose de surnaturel, une « *materia cœlestis* ». Il est également clair que dans cette conception, la grâce communiquée par le sacrement est quelque chose de nouveau, quelque chose d'autre que la grâce communiquée par la prédication. Les moyens de grâce de la parole et du sacrement vont l'un à côté de l'autre comme deux intermédiaires différents du salut. Passons à l'autre conception.

D'après celle-ci, la grâce de Dieu est toujours et partout la même. Et, à la vérité, elle ne consiste pas dans un don surnaturel, mais elle est la volonté d'amour manifestée en Christ qui juge et sauve le pécheur. Le sacrement, lui aussi, est une prédication de la parole, une prédication sous un symbole visible : « *verbum visibile* ». Son importance est donc, en principe, la même que celle de la prédication : il appelle à la repentance et à l'acceptation de la filialité divine. Dans cette conception, la question de la transsubstantiation des éléments sacramentels passe au second plan.

Si l'on prolonge les lignes de cette divergence entre les doctrines de la grâce, on en arrive, en fin de compte, à une différence en ce qui concerne notre conception de Dieu, je dis : *différence*, je ne dis pas : *opposition*. Les uns insistent sur le côté métaphysique de Dieu, les autres sur le côté éthique, sur les sentiments divins. Les premiers accentuent l'essence extraterrestre de Dieu, — les seconds son intention sainte d'amour en insistant sur

sa personne et sur sa volonté. D'après la première conception, le sacrement est la pénétration de la nature divine dans l'humaine nature, amenant le chrétien à participer à l'être divin, — dans la deuxième conception le sacrement est le témoignage donné par les signes et par les rites de la volonté divine d'amour qui certifie au cœur du chrétien son pardon et sa filialité divine. Chacune des deux conceptions est en elle-même parfaitement claire et pleinement justifiable en elle-même, mais, précisément pour cette raison, leur union ne saurait qu'engendrer inconséquence et manque de clarté.

On verra si ces développements sont justes en les appliquant au baptême et à la Sainte Cène. Je passe sur les différences relatives à la forme du baptême : immersion, aspersion, tout cela me paraît d'importance secondaire. Je ne peux non plus maintenant aborder la question beaucoup plus grave du baptême des adultes ou du baptême des enfants, parce qu'il serait nécessaire, pour ce faire, de traiter tout le problème de l'Eglise de multitude. Je pose d'abord de nouveau en fait que sur les données essentielles, nous sommes d'accord : en ce qui concerne la reconnaissance de la nécessité du baptême, en ce qui concerne l'administration du baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, en ce qui concerne notre conception du baptême comme signe d'entrée dans la communion du Christ et dans celle des chrétiens, en ce qui concerne la reconnaissance ecclésiastique réciproque de la valeur du baptême trinitaire. Le point où nous différons principalement sera celui des rapports du baptême avec la nouvelle naissance. Celui qui partage la première conception sacramentelle décrite ci-dessus et voit dans le baptême la pénétration d'un germe de vie divine, le considérera comme le commencement d'une régénération fondamentale, d'une transformation de nature humaine en nature divine. Celui qui tient la deuxième conception du sacrement, y verra un témoignage de la volonté divine, désireuse de transformer un enfant des hommes en un enfant de Dieu, et il ne peut y voir le commencement de la régénération que dans le sens où

cette volonté divine de salut est acceptée avec foi par le baptisé, que ce soit immédiatement ou que ce soit plus tard au cours de sa vie.

En ce qui concerne la Sainte Cène, il convient de parler d'elle avec un respect tout particulier. Sur trois points nous sommes au clair : d'abord la Sainte Cène est un repas commémoratif de la mort et du sacrifice du Christ, non point dans le sens d'une Fête des morts rappelant les circonstances et la réalité de la mort du Christ, mais dans le sens d'une Eucharistie, d'un acte de reconnaissance pour ce que le Seigneur nous a acquis par le don de son corps et l'effusion de son sang. D'autre part, la Sainte Cène est une union *réelle* et non une union purement imaginaire, avec le Seigneur glorifié et le Chef de l'Eglise. Enfin, la Sainte Cène est un repas *en commun* qui unit les disciples du Seigneur les uns avec les autres dans un esprit d'amour. Tout cela, ce sont des convictions et des expériences communes si importantes que les différences, pour si grandes qu'elles soient, ne devraient plus laisser place à des combats et à des griefs d'hérésie semblables à ceux que la chrétienté a connus dans le passé. Les différences proviennent de la conception même que nous avons du sacrement. Dans la première conception, tout dépend de savoir si les éléments sont vraiment oui ou non les transmetteurs du salut, de l'essence physique et métaphysique de Dieu. Aussi la condition irréductible d'une véritable communion est-elle la consécration des éléments accomplie, dans les formes prescrites, par un prêtre qui soit lui-même ordonné légitimement comme tel. L'idée du sacrifice sacramentel et le respect pour les éléments consacrés vont ici de pair. L'action du sacrement est l'union corporelle et spirituelle avec Christ. Dans la seconde conception, l'essentiel est le fait spirituel. Le témoignage symbolique du don que fait le Christ de son corps et de son sang pour nous, doit servir à développer la foi, à consoler la conscience, à fortifier la certitude du pardon des péchés et à sanctifier la vie.

Les différences sont grandes et elles sont fondamen-

tales. Il paraît presque impossible d'atteindre à l'unité en ce qui concerne la doctrine et l'usage des sacrements. Cela ne servirait pas à grand'chose non plus si nous arrivions sur ce point à une formule unificative, car nos Eglises ne nous suivraient pas, tant est grande la force de résistance avec laquelle elles tiennent à leur conception des sacrements, pour des raisons historiques et pratiques. Mais ce qui reste possible, c'est l'abandon de tout esprit de dispute antichrétien, même quand nous discutons, comme il est nécessaire de le faire, les points sur lesquels nous divergeons. Nous pouvons nous réjouir et être reconnaissants de ce que nous sommes d'accord sur les points essentiels, nous pouvons nous comprendre et nous supporter fraternellement jusqu'au jour où nous communierons dans la foi et la connaissance du Fils de Dieu.

DISCOURS DE

M. LE PASTEUR ROBERT A. ASWORTH, D. D.,

Yonkers, New-York (Baptiste).

J'apporterai, je crois, le mieux ma contribution à cet échange de vues si, dans l'intérêt de l'unité, et à grands traits, sans intentions apologétiques, je présente la conception générale des Sacrements, ou moyens de grâce, pour employer le terme en usage parmi nous, notamment parmi les membres de la communion que je représente. Le fait que les Baptistes ne reconnaissent l'autorité d'aucune formule de croyance et que, prenant la Bible pour seule règle de la foi et de la morale, ils accordent, en théorie au moins, pleine liberté à l'interprétation individuelle, offre un champ étendu aux divergences de vues à l'intérieur de cette communauté. Il est singulièrement instructif qu'il se trouve néanmoins, dans ces conditions, une mesure aussi grande et aussi réelle d'accord sur la doctrine.

Tenant fermement à la notion de la compétence spi-

rituelle de l'âme, les Baptistes affirment le privilège et le droit pour chaque individu de chercher et de trouver Dieu en Christ, directement et sans la médiation d'aucun homme ou d'aucune institution.

Tout en reconnaissant pleinement que la fraternité chrétienne est essentielle à l'enrichissement du caractère chrétien et à l'accomplissement de la volonté de notre Seigneur envers ses disciples, nous reconnaissons qu'aucune Eglise n'est nécessaire pour établir une relation entre Dieu et l'homme, ni pour mettre à la portée de l'homme les bienfaits de la grâce divine. Il s'ensuit qu'aucun ordre spécial du ministère, comportant des fonctions sacerdotales, n'est essentiel pour la présentation de l'homme à Dieu ou de Dieu à l'homme. Puisque nous affirmons le sacerdoce de tous les croyants, tous les membres de l'Eglise sont égaux par leurs privilèges spirituels et par leur rang. Ceux qui se croient appelés par Dieu à prêcher l'Evangile et à consacrer tout leur temps et toutes leurs forces au service du Royaume de Dieu, lorsque cet appel est reconnu par l'Eglise locale, et dans l'intérêt d'une administration régulière, sont mis à part ou ordonnés par l'imposition des mains et la prière pour l'œuvre du ministère. Cette ordination, si elle est sanctionnée par une assemblée formée de délégués d'autres Eglises, est généralement considérée comme valable dans notre communion tout entière. L'ordination, cependant, ne confère à celui qui la reçoit ni des grâces spirituelles, ni des dons ou une autorité qu'il ne possédait pas auparavant. Toute véritable consécration au ministère doit venir directement du Dieu qui y appelle les hommes.

C'est de ce point de vue que l'on doit inférer les moyens de grâce du baptême et de la Sainte Cène. Leur efficacité ne dépend pas de la position officielle de celui qui les administre, mais seulement de la présence du Seigneur et de la foi de celui qui les reçoit. Nous sommes sauvés par la foi seule. Les moyens de grâce se rattachent à la foi comme des secours et des mémoriaux. Rien n'est transmis ou n'est effectué par les moyens de grâce en eux-mêmes. Chacun d'eux est un symbole, qui nour-

rit chez le croyant et qui tient présents à son esprit des éléments essentiels de l'expérience chrétienne ; celle-ci, étant entièrement spirituelle et intérieure par nature, ne peut provenir ni dériver d'aucun acte physique extérieur, ni d'aucun rite. Les moyens de grâce peuvent servir à fortifier la vie de l'esprit uniquement comme stimulants de la foi, en éveillant la nature spirituelle et rationnelle de l'homme. En ce sens, les Sacrements sont, en effet, des moyens de grâce et nous leur attachons un grand prix.

Dire que les Sacrements ne sont que des symboles, ce n'est pas diminuer leur valeur ou laisser entendre qu'ils sont négligeables. Le salut de l'écolier au drapeau, le serment de fidélité du soldat (le *Sacramentum* romain), l'échange des anneaux de mariage, ne créent pas la fidélité là où elle n'existe pas déjà, mais ces actes peuvent puissamment stimuler la fidélité et nous rappeler constamment son objet. La véritable présence de Dieu dans le Sacrement, pour l'âme qui le reçoit avec ferveur, permettant l'approfondissement de la relation mystique avec Dieu révélé en Jésus-Christ, privilège suprême de l'âme chrétienne, voilà ce que l'expérience des générations nous interdit de mettre en doute.

Les expériences spirituelles que ces moyens de grâce servent à représenter ou à intensifier, sont la conversion ou la régénération, et la présence permanente du Christ dont dépend l'entretien de la vie chrétienne. Dans le baptême, le croyant s'identifie ouvertement avec son Seigneur, exprimant dans un symbole dramatique cet acte initial par lequel il est mort, dans la repentance, avec Christ, à la vie ancienne du péché, et par lequel Dieu, agissant avec puissance, l'a arraché à la mort pour le faire marcher dans une vie nouvelle, avec Christ qui en est la source. Lors de la Cène du Seigneur, le croyant se rapproche très intimement de son Sauveur, dans une communion mystique ; au moment où il reçoit le pain et le vin, il a le privilège d'éprouver par la communion avec son Seigneur une reconstitution des énergies spirituelles dont dépend la vigueur de la vie chrétienne. Là

aussi le chrétien rencontre ses frères en Christ sur le niveau le plus élevé qui soit possible à la communauté humaine — celui d'une consécration commune à tout ce qu'il y a de plus sacré et de plus saint dans une vie sanctifiée par la mémoire de Celui qui est l'incarnation de ces dons spirituels, et qui, par sa mort, les a suprêmement mis en évidence. Ainsi les disciples du Seigneur conservent vivante la mémoire de Son sacrifice et se conforment à Son Esprit.

C'est à cause de cette conception des moyens de grâce que les Baptistes baptisent seulement les croyants, emploient le mode d'immersion, conformément au Nouveau Testament, et maintiennent la simplicité de la Cène du Seigneur telle qu'elle a été instituée à l'origine. De toute évidence, la participation à ces deux Sacrements doit être l'acte spontané de l'homme. Personne ne peut s'en acquitter pour lui. La forme du symbole doit aussi être en harmonie avec l'expérience symbolisée, sans quoi elle n'aurait point de sens.

De cette manière de voir dérivent certains corollaires qui touchent directement les propositions formulées dans la brochure N° 52, en vue de cette Conférence, comme base possible des discussions. Par exemple : « Dans chaque sacrement, il y a un acte de Dieu administré par Son Eglise », ou bien « La grâce de Dieu est offerte à l'homme par l'entremise des Sacrements » ; ceci ne peut être admis par les Baptistes que dans le sens où on l'entendrait aussi bien de toute opération de la foi, indépendamment de l'usage des symboles physiques, ou directement par l'influence de la parole de Dieu. C'est l'« Evangile du Christ » qui est suprêmement la « puissance de Dieu pour le Salut », et non pas les Sacrements. Avec cette interprétation du sens des termes en question, les Baptistes pourraient accepter la seconde proposition comme suit : « Les seules intentions qui soient nécessaire chez l'officiant ou chez ceux qui reçoivent les Sacrements est d'accomplir ce que le Christ a ordonné et de recevoir ce que Dieu veut donner par le moyen de chaque Sacrement. »

La troisième proposition, qui déclare que « l'administration des Sacrements, du Baptême et de la Sainte Cène, tels qu'ils ont été institués par notre Seigneur, est d'obligation perpétuelle pour l'Eglise », serait aussi généralement acceptée. Qu'il y ait une obligation correspondante, de la part de tous les croyants, à recourir aux Sacrements serait cependant mis en question par beaucoup. La participation à la Cène du Seigneur n'est nulle part obligatoire chez nous. C'est un privilège que les croyants sont instamment invités à s'approprier dans l'intérêt de leurs progrès spirituels. Il en est de même dans beaucoup d'Eglises en ce qui concerne le baptême.

Le baptême est offert à tous les croyants comme un signe et un sceau de leur qualité de disciples. Tous sont invités à s'y soumettre par obéissance à l'Evangile, mais dans les Eglises dites « ouvertes », qui comprennent une fraction importante des Baptistes anglais, et un nombre croissant d'Eglises aux Etats-Unis, le baptême n'est pas exigé comme condition de l'inscription parmi les membres de l'Eglise. L'observance, en ce qui concerne le baptême et la Cène du Seigneur, et d'autres privilèges ou devoirs chrétiens, compris d'après les textes du Nouveau Testament comme une obligation intéressant la relation des croyants avec son Seigneur et non point avec son Eglise, est laissée à la conscience individuelle. Dans nos Eglises, il semble que, les Sacrements étant comme le Sabbat faits pour l'homme, et non l'homme pour les Sacrements, n'ont de valeur que pour ceux qui y trouvent un stimulant et un aliment pour leur vie spirituelle ; considérant que les Sacrements ne confèrent pas de grâce par eux-mêmes, l'Eglise ne peut insister pour l'observance auprès de ceux qui n'y trouvent aucun adjuvant spirituel.

Nous devons en conclure que nous ne pouvons guère espérer faire d'un accord doctrinal sur les Sacrements la base d'une unité organisée, du moins en ce qui concerne les Baptistes. L'accord sur ce point, en effet, ne suffirait pas à rendre effective cette unité. Les communions religieuses qui, actuellement, sont le plus près de

l'accord à ce sujet ne présentent pas une unité correspondante. D'autre part, il y a, à l'heure actuelle, à l'intérieur de diverses communions, des divergences de conception sur les Sacrements ; elles suffisent à nous prouver que ces divergences ne rendent pas impossible l'union dans l'adoration, le service et la fraternité chrétiennes. Dans une Eglise unie, il faudrait nécessairement admettre la liberté des opinions la plus large sur le mode, les sujets, le nombre et la fonction des Sacrements.

Si désirable que soit l'accord en ces matières comme en d'autres, la base qui demeure pour l'unité se découvrira sous toutes les formes de cérémonies, dans une fidélité et une aspiration communes. Le lien permanent de l'unité de l'Eglise ne doit pas être cherché uniquement dans le champ de la doctrine, de l'administration ou des Sacrements, mais aussi dans les expériences spirituelles que les Sacrements figurent ; dans une foi vivante en Jésus-Christ et dans la consécration de notre volonté à Son service. Tels sont les caractères essentiels reconnus par la Chrétienté tout entière aujourd'hui, du véritable disciple, caractères qui sont les mêmes aujourd'hui qu'aux premiers jours de l'Eglise, qui peuvent se retrouver dans la vie des hommes de chaque siècle, et qui peuvent être continuellement renouvelés et vérifiés lorsqu'apparaît une autre génération. Nous ne pouvons construire avec pleine assurance que sur Jésus-Christ, la principale pierre de l'angle : « En Lui, tout l'édifice bien coordonné s'élève pour être le Temple Saint du Seigneur ».

DISCOURS DE

M. LE PASTEUR H. MALDWYN HUGHES, D. D.,

Principal du Collège de Wesley à Cambridge (Méthodiste).

Je crois que la Conférence préférera que j'insiste sur les points où nous sommes d'accord plutôt que sur ceux où nous différons. Les accords se sont montrés plus pro-

fonds que les différences dans les discours de l'Evêque d'Ochrida et du Dr Bartlet. Ces deux orateurs ont mis en lumière l'importance de l'expérience chrétienne et ont, me semble-t-il, indiqué que la vraie base de l'unité se trouve dans le domaine de l'expérience chrétienne.

L'Evêque a traité des Sept Sacrements reconnus par quelques branches de l'Eglise; le Dr Bartlet n'a parlé que des deux Sacrements qui sont universellement reconnus, et, pour m'en tenir à ce qui nous est commun à tous, je suivrai son exemple. J'ai l'intention, en effet, de me borner à ce qui touche le Sacrement de la Sainte Cène, et de limiter mes remarques aux aspects pratiques de cette question. Nous sommes déjà arrivés à un accord sur un certain nombre de déclarations soigneusement formulées; mais des millions de nos frères en Christ, et le monde si vaste autour de nous, attendent un acte qui démontrera pratiquement cette réalité de l'Unité que tous nous croyons exister déjà parmi nous. Quel acte serait plus convaincant et plus efficace qu'une démarche ou une déclaration qui prépareraient la voie à l'intercommunion entre tous ceux qui sont membres du Corps de Christ? Sans doute, quelques-uns peuvent penser qu'il n'est pas prudent d'aborder en ce moment un débat aussi épineux, mais je n'ignore pas les difficultés de la situation et je ne considère pas à la légère ou avec indifférence des convictions sincères et dictées par la conscience. Je ne pense pas que nous puissions espérer approcher de la solution du problème par les voies ordinaires, dogmatiques ou historiques. Les discussions qui se sont produites en Angleterre sur l'Appel de Lambeth ont montré que ce chemin aboutit à une impasse.

Mais je tiens à examiner s'il n'y a pas d'autre méthode pour parvenir au but. Ne nous est-il pas possible, sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu, de parvenir à un niveau spirituel plus élevé, où nous nous trouverions plus haut que nos différences? Je ferai observer, quelles que soient nos explications doctrinales, que fondamentalement et expérimentalement le Sacrement de la Sainte Cène a pour nous tous une signification analogue. Nous

croyons tous en la Présence Réelle de notre Seigneur vivant, sinon dans les éléments, du moins dans l'ensemble du service sacramentel ; nous y venons pour « nous nourrir de Lui dans nos cœurs, par la foi, avec actions de grâces ». Je crois que tous ici seraient d'accord avec un professeur très estimé de mon Eglise pour comparer le Sacrement de la Sainte Communion à la rencontre de celui qui aime et de celle qui est aimée. Ne pouvons-nous nous contenter de cette grande réalité expérimentale et nous accorder pour différer quant à nos interprétations doctrinales ? Ne pouvons-nous nous contenter d'aller ensemble à la rencontre de notre Seigneur, à l'endroit où Il nous a donné rendez-vous, étant résolu à laisser ouverte la question de savoir exactement comment Il se rencontre avec nous ?

Comme l'Evêque d'Ochrida l'a dit, « chaque fois que le Saint-Esprit descend sur les hommes par Sa grâce, n'est-il pas indifférent de savoir comment Il parvient jusqu'à nous ?... c'est Lui seul qui importe ». Ceci est vrai également du Christ vivant. En face des tendances matérialistes et païennes de notre époque, ne sommes-nous pas tenus, en toute loyauté envers notre Seigneur, de parvenir à une expression visible de cette unité qu'aucun de nous ne songe à nier ? Après tout, nous ne considérons pas une table ou un banquet qui nous appartiennent, mais la table et le banquet de notre Seigneur vivant. Il est le Maître de maison, qui nous invite comme Ses hôtes ; quel droit avons-nous de refuser d'entrer en communion avec aucun de ceux que Lui-même ne rejetterait pas, ainsi que nous avons toutes raisons de le croire ? Aussi notre Seigneur a-t-il dit, en parlant du pain de vie : « Tout ce que le Père me donne viendra à moi » (Jean, VI, 37).

Je le sais, nombreux sont ceux qui souffrent profondément de ne pouvoir communier avec leurs frères en Christ, mais qui croient en conscience que la méthode dont je me fais l'avocat viendrait retarder plutôt que hâter l'unité réelle qui est désirée. Mais, je vous le demande, est-il concevable que la communion de l'amour

puisse devenir une barrière contre l'unité vitale ? Pour citer Saint Jacques : « La source fait-elle jaillir par la même ouverture l'eau douce et l'eau amère ? » (Jacques, III, 11).

Même si nous parvenons à ce plan plus élevé où nous pouvons nous entendre dans l'oubli de nos différences doctrinales, et nous consacrer à cultiver l'amour fraternel, nous nous trouverons certainement en face de grandes difficultés pratiques ; il faudra les surmonter si l'inter-communion doit prévaloir dans une mesure tant soit peu notable. Cette situation nous demandera à tous des sacrifices. Mais nous serons sûrement prêts à faire tous les sacrifices qui n'iront pas contre notre conscience. Demandons seulement à Dieu de nous faire la grâce de distinguer entre la conscience et les préjugés, entre la tradition morte et la vérité vivante.

Le fait est que le sacrement de la Sainte Cène, qui devrait être le point de rencontre entre tous les rachetés, est malheureusement devenu le centre de nos divisions. Nous avons là une blessure ouverte dans le Corps du Christ ; puisse Dieu nous donner assez de lumière et de charité pour que nous devenions capables, dans cette Conférence, de prendre l'initiative de la méthode qui guérira cette blessure !

La séance est levée à 12 heures 45.

SERVICE D'HUMILIATION ET D'INTERCESSION

DIMANCHE 14 AOÛT

Les membres de la Conférence se réunirent pour un service d'humiliation et d'intercession à la Cathédrale, le dimanche 14 août, à 8 heures 30 du matin. Le service était présidé par le chanoine E. S. Woods et fut célébré conjointement par MM. l'Evêque Brent, le pasteur Merle d'Aubigné et le pasteur Sandegren. Il commença par le chant d'un cantique, une prière d'adoration et de louanges et la prière dominicale. Puis vint un appel à la soumission à Jésus-Christ qui veut l'union des chrétiens, et à l'humiliation pour avoir méconnu ses desseins. La congrégation confessa à genoux les péchés de toutes les Eglises, leur manque de compréhension, d'humilité, de foi et d'amour.

Après le chant d'un cantique et la lecture de la Bible, l'Assemblée rendit grâce à Dieu pour ses bontés envers Son Eglise et pour le grand espoir né de la Conférence. Une prière d'intercession pour les Eglises fut prononcée dans les trois langues.

L'Assemblée récita le Symbole des Apôtres et les Béatitudes, chacun dans sa propre langue ; et, après une prière de consécration et un moment de recueillement silencieux, la bénédiction fut donnée.

L'UNITÉ DE LA CHRÉTIENTÉ ET LES ÉGLISES ACTUELLES

LUNDI 15 AOUT

La séance plénière s'ouvre à 9 heures 30 par un culte célébré par le président, M. le pasteur Henri Monnier. L'Archevêque Söderblom, qui avait préparé un discours, dont le texte imprimé avait été distribué, prononce le nouveau discours qui suit :

DISCOURS DE MGR SODERBLOM, D. D.,

Archevêque d'Upsal (Luthérien).

L'unité de la chrétienté s'exprime dans la charité, dans la foi et dans l'organisation de l'Eglise. Comment les chrétiens montreront-ils leur unité ? Peut-être convient-il de demander plutôt : comment les chrétiens montrent-ils le plus clairement leur christianisme ? A cette question, notre Seigneur répond catégoriquement dans le Sermon sur la Montagne (Matt., VII, 16) : « Vous les connaîtrez à leurs fruits ». Notre communion fraternelle, lors de la Conférence chrétienne universelle d'il y a deux ans, était une « *communio in serviendo ecumenica* ». En demandant à Dieu de nous montrer comment nous le servirions le mieux possible à notre époque, nous fîmes la merveilleuse expérience de nous rapprocher de notre Sauveur, et par suite de nous rapprocher les uns des autres, jusqu'à sentir que nous ne faisons qu'un. Nous étions réunis dans la Vie et dans l'Œuvre. L'Unité de l'Eglise autour de la Croix du Sauveur nous fut révélée.

Nous lisons dans la préface du rapport d'une des Commissions des Archevêques anglais : « Nous ne perdons pas de vue l'importance des questions théologiques et constitutionnelles qui se posent. Mais nous disons délibérément que *dans la sphère des questions morales et sociales, nous désirons que tous les chrétiens commencent dès maintenant à agir ensemble comme s'ils ne formaient qu'un seul corps, une seule communauté visible.* Cela peut être réalisé par tous également sans faire aucun tort aux principes théologiques. Amener tous les chrétiens ensemble à agir, dans ce domaine particulier de la vie, comme un seul corps visible ne doit entraîner aucune perte, et procurer des gains multiples. Nous devrions arriver à nous connaître et à avoir confiance les uns dans les autres. Nous devrions apprendre à agir ensemble. Nous devrions frayer ainsi la voie à une unité plus complète.

La vie, l'activité pratique, la charité, ont leur fondement dans la foi, la confiance ; l'unité de foi dont nous faisons encore ici pratiquement l'expérience doit trouver son expression dans une forme et dans des mots très clairs résultant d'une méditation approfondie. Cette unité doit aussi se manifester dans le culte et dans la constitution de l'Eglise. Il est peu utile de spéculer sur les formes d'une Eglise unie avant que nous ayons atteint la « *conditio sine qua non* » de cette unité, je veux dire la participation fraternelle à la table du Seigneur. Quel est le sentiment, l'enseignement et la pratique des communions existantes à l'égard d'une semblable unité de l'Eglise ?

Pour décrire les différentes attitudes au sujet de cette unité, il serait nécessaire de distinguer entre l'âme et le corps de l'Eglise. L'âme est l'inspiration divine qui est transmise à l'Eglise par le Saint-Esprit, au moyen de la Parole et des Sacrements, l'âme est la révélation de Dieu reçue par la foi. Le corps est le système de croyances, de doctrines, de rites et d'institutions de toutes sortes qui servent de canaux, ou de moyens, ou de véhicules à la grâce divine.

Nous trouvons ici trois réponses générales aux questions concernant l'unité dans la profession de foi et la constitution. Je propose d'appeler ces trois propositions : 1° l'institutionnalisme ; 2° le spiritualisme ; 3° l'incarnationnalisme.

1. L'institutionnalisme se manifeste de temps en temps dans les différentes communions, et souvent comme réaction contre l'étroitesse d'un spiritualisme extrême.

En dehors de l'Eglise Romaine, l'institutionnalisme n'a jamais été, que je sache, dans la Chrétienté occidentale enseigné et exposé d'une façon plus légitime et plus explicite qu'au sein de la communion luthérienne évangélique, au commencement du xix^e siècle. Le point primordial est, d'après cette conception, l'institution sacramentelle créée lors de la Pentecôte. Nous ne devons pas oublier que des valeurs religieuses grandes et durables ont été et sont encore rattachées à cette théologie. Mais la controverse sur l'origine de l'Eglise rappelle quelquefois les discussions sur le point de savoir si la poule a produit l'œuf ou si l'œuf a produit la poule. C'est à Upsal que l'on a essayé de caractériser cet institutionnalisme, comme suit : « Le ministère est le principal, la divinité vient en second ».

L'institutionnalisme est un obstacle à l'unité. Voici un seul exemple : un pas réel et important vers l'unité de l'Eglise a été fait après de longues et mûres délibérations, lorsque l'intercommunion a été déclarée entre l'Eglise d'Angleterre et l'Eglise de Suède par la Conférence de Lambeth en 1920 et le Conseil des Evêques Suédois en 1922. Nous louons Dieu pour de semblables bénédictions. A notre époque, la Conférence de Lambeth est le corps officiel le plus élevé et le plus représentatif parlant en faveur de l'unité de l'Eglise. Mais des critiques et des doléances se sont fait entendre qui viennent encore du côté de cet institutionnalisme de la Haute Eglise ou du Luthéranisme Confessionnel. Celui-ci critique la foi, la constitution et la discipline de la communion anglicane. Il déclare, par exemple, qu'il n'y a pas de garanties dans

le rituel et dans la confession de foi anglicans pour la Présence Réelle dans le Sacrement, tandis qu'elle est sauvegardée dans notre Eglise par la doctrine de l'ubiquité du Seigneur glorifié et de la *consubstantio* dans la Sainte Cène. En outre, il n'y a pas de doctrine logique et bien définie, non plus que d'assurances suffisantes pour la formation théologique du clergé dans les universités, ni une préparation doctrinale suffisante à la confirmation. On trouve quelquefois dans l'Anglicanisme un individualisme ultra-protestant, anti-catholique, persuadé que tout prêtre peut organiser le culte et les devoirs ecclésiastiques à sa guise, et sans s'astreindre à suivre la discipline et les règles fixées dans la section de l'Eglise où il exerce son ministère.

Il nous a fallu répondre à de semblables objections, et nous y avons répondu. Je ne rapporte ces critiques que comme « avocat du diable », afin de vous montrer comment l'institutionnalisme est un obstacle à l'unité. Je suis heureux que cette sorte d'institutionnalisme luthérien n'ait en aucune façon prévalu dans l'Eglise de Suède, bien qu'il fasse paraître son exclusivisme dans d'autres sections importantes de notre communion. Cet institutionnalisme n'est pas en harmonie avec la doctrine des prophètes et des apôtres, ni avec le sens et l'esprit de nos confessions de foi et de la renaissance de l'Eglise au xvi^e siècle.

L'institution religieuse est aussi ancienne que l'histoire. Elle a eu la forme d'une tribu, d'une famille, d'une nation ou d'une communauté pour la célébration des mystères. Parfois, un ascète, un docteur ou un prophète a rassemblé autour de lui une nouvelle communauté religieuse. D'après le récit de l'Evangile, Jésus, lorsqu'il a appelé ses disciples, n'avait aucunement l'idée de fonder une nouvelle institution. Il resta dans les limites de l'institution nationale et religieuse des Juifs jusqu'à ce qu'il fût mis sur la Croix. Ses disciples demeurèrent dans la même communauté jusqu'au moment où ils en furent chassés. De là ce problème difficile : la création d'une nouvelle institution religieuse en tant que forme dis-

tincte de l'institution juive, appartient-elle aux intentions et à la vocation de notre Sauveur ?

2. S'il me faut choisir entre l'institutionnalisme et le spiritualisme, je préfère celui-ci. Nous devons adorer Dieu en esprit et en vérité. « C'est l'Esprit qui donne la Vie, la chair ne sert de rien ». Si un prêtre, ordonné par tous les Evêques et les Archevêques de l'Eglise, se comporte d'une manière parfaitement sacerdotale et connaît la doctrine, mais est privé de l'Esprit, il n'est pas bon à grand'chose. D'autre part, tel domestique dont j'ai fait la rencontre ici à Lausanne, qui n'a qu'une raison de vivre et qu'une passion : suivre son Seigneur et son Maître, exerce sans aucune consécration ecclésiastique la fonction d'un prêtre.

Le danger du spiritualisme est que par sa négligence de la doctrine et de la constitution de l'Eglise, il tombe trop dans la dépendance de la capacité ou de l'incapacité des hommes. Ainsi que le professeur W. A. Brown le montre dans son tout récent volume sur la prière, une adoration sans forme devient aisément monotone et indigente. Le mystère de la révélation et du salut, et la vie propre de l'Eglise, se transforment facilement en une société plus ou moins idéaliste, qui parfois devient quelque peu aristocratique et réservée à quelques-uns. Le lien de continuité avec la première communauté chrétienne et avec l'Eglise dans son ensemble est rompu. Sans un corps de croyances et de traditions, la société religieuse perd sa cohésion et sa permanence.

3. Je voudrais désigner la relation avec l'unité de l'Eglise qu'enseigne la communion à laquelle j'appartiens sous le nom d'*Incarnationalisme*. Direz-vous : « Wenn der Gedanke fehlt, stellt sich ein Wort herein » ? Ce troisième groupe, en opposition avec le premier, proclame que la religion n'est pas essentiellement un corps, une forme fixe, une doctrine, une hiérarchie, mais avant tout une âme et un esprit. Il proclame aussi, en opposition au deuxième groupe, que pour nous dans cette

existence terrestre, chaque esprit doit revêtir une forme corporelle, s'incarner dans des mots, des actes, des hommes, des institutions, des doctrines et des formes de service, pour devenir actif et durable.

Je voudrais indiquer d'abord ce qu'est pour moi la position de la communion luthérienne évangélique à l'égard de l'unité, ajouter ensuite quelques mots au sujet de la situation particulière de l'Eglise de Suède. Cela sera plus utile que d'essayer de formuler la relation de toutes les Eglises existantes à l'égard de l'unité de l'Eglise. Si la section de l'Eglise appelée luthérienne — bien que Martin Luther lui-même ait vivement protesté contre l'emploi de son nom pour désigner un groupe de chrétiens — a paru et paraît encore élever des difficultés dans nos efforts vers l'unité, il y a à cela plusieurs raisons évidentes.

Nous sommes, dans la chrétienté occidentale, après l'institution romaine, la communion la plus nombreuse, avec un nombre de fidèles baptisés qui doit être compris entre 70 et 80 millions.

Ensuite, il y a une difficulté plus grande encore dans le fait que le Luthéranisme n'a pas, comme par exemple l'Anglicanisme, l'unité naturelle qui dérive de l'histoire sacrée d'une seule nation. La foi évangélique luthérienne, après l'Eglise Romaine, possède le plus grand nombre de communions nationales, représentant, d'une façon plus ou moins authentique, la vie religieuse de la plus grande partie d'une nation. Ceux d'entre nous qui, dans cette Conférence, appartiennent à la foi évangélique luthérienne parlent une douzaine de langues maternelles différentes, et très peu d'entre eux parlent aussi la langue anglo-américaine, ce qui est pour nous un désavantage en cette Conférence. Notre communion dans toute la Chrétienté parle un nombre de langues plus grand encore. Plus d'un tiers des fidèles de la communion luthérienne évangélique dans le monde n'ont pas envoyé de représentants à notre assemblée ; beaucoup se tiennent encore à l'écart. Nous ne sommes pas d'accord sur l'unité.

4. Ce que l'Evêque de Gloucester a dit l'autre jour à propos de la difficulté d'amener des professeurs à un accord, s'applique à notre communion, qui a toujours été très préoccupée de ses professeurs. Elle regarde les études universitaires comme nécessaires pour les Saints Ordres, et est très semblable sur ce point à la communion presbytérienne et calviniste.

D'ailleurs, lorsque Martin Luther, le fils passionnément dévoué de l'Eglise, fut chassé de l'institution papale, ce fut une pénible nécessité pour lui et pour ses amis d'organiser, *contrairement à leur volonté et à leurs intentions*, une communion qui fût la leur. Mais ils n'ont jamais considéré ou admis que l'action du Pape les excluait de l'unique Eglise Catholique et Apostolique. Bien loin de là, ils se sentirent dans une continuité plus authentique avec les révélations exposées dans les Saintes Ecritures, concentrées en Jésus-Christ, conservées et développées sous la direction du Saint-Esprit dans la primitive Eglise et au moyen âge, que ne l'étaient ceux qui les séparaient violemment de la communion temporelle avec Rome. Il devint ainsi nécessaire de formuler de nouvelles expressions ou symboles de la foi, non pour remplacer les anciens symboles, mais afin d'exprimer plus clairement et plus explicitement, dans la langue et la pensée de l'époque, ce que les grands théologiens de notre communion évangélique luthérienne ont appelé plus tard la catholicité de la foi évangélique, ou « la confession catholique évangélique », tout en acceptant pleinement les symboles primitifs de l'Eglise. Ces symboles ou confessions de la foi évangélique luthérienne constituent un *corpus* qui, comme science théologique compréhensive et comme enseignement explicite sur la doctrine de la vie, a, me semble-t-il, *mutatis mutandis*, son analogie chez une des sections de l'Eglise divisée au xvr^e siècle, je veux dire la Communion romaine dans le *Tridentium*.

Vous ne trouverez aucun document officiel désignant l'Eglise de mon pays sous le nom d' « Evangélique Luthérienne » ; elle est simplement appelée l' « Eglise de

Suède » ou l' « Eglise suédoise ». Mais l'Eglise de notre pays, en 1593, contre le roi catholique romain et sous un régent qui inclinait vers une doctrine calviniste mitigée, a proclamé la véritable conception évangélique luthérienne telle qu'elle est exprimée dans tout le trésor des confessions de foi et des symboles, à partir du Symbole dit « des Apôtres » jusqu'à la « Formule de Concorde ». Tous ces documents forment un très gros volume. Nous possédons ainsi une tradition dogmatique puissante et développée, avec laquelle il est nécessaire que nous cherchions à rester d'accord, lorsque avec un profond sérieux et de tout cœur, nous nous efforçons de réaliser l'Unité de tous les Chrétiens.

J'admets qu'une semblable tradition nous rend cette entreprise plus difficile qu'à la plupart de nos communions sœurs. Maintenant, quatre déclarations sur notre position à l'égard de l'unité :

1. Je n'ai pas besoin d'insister encore sur ce que nous reconnaissons tous, je veux dire que notre foi est fondée sur les Saintes Ecritures, qui ne sont pas un oracle ou une collection d'oracles, mais une divine révélation concentrée dans la Parole ou *Logos*, qui a été faite chair, et sur ce que nos symboles appellent la doctrine prophétique et apostolique.

2. Il est pour nous de toute évidence que l'unité de foi et de constitution ne peut être trouvée dans aucune autre direction que celle qui a été indiquée et définie par les Symboles primitifs. Il est dit que le Saint-Esprit, qui nous enseigne toutes choses, nous conduira dans toute la vérité, mais il n'inventera rien de nouveau, il ne parlera pas lui-même, il recevra son enseignement du Christ. L'inconvénient des anciens symboles, ainsi que Lord Sands, le professeur Wobbermin et d'autres nous l'ont dit, est naturellement qu'ils sont formulés suivant une manière de penser et dans un langage très différents de notre manière de penser et de notre langage, si bien qu'un enseignement historique et théologique est

nécessaire, car les symboles sont aisément interprétés d'une façon hérétique et non orthodoxe. Ceci pose la question de la création d'une nouvelle confession de foi, de nouvelles expressions, de nouveaux symboles. Je suis tout à fait d'accord avec le Surintendant Général Zoellner pour dire que nous ne pouvons nous mettre à rédiger ainsi une confession de foi ; il nous a fait voir clairement nos limites et la grandeur surhumaine de notre tâche, car la vérité divine ne sera jamais pleinement exprimée en paroles humaines. L'Evêque de Gloucester écrit, à propos de l'Eucharistie : « Il nous est facile de nous unir dans l'adoration, mais il nous est impossible de nous unir dans une définition, car aucun langage humain n'est à la hauteur d'un aussi grand mystère. » Nos frères d'autres communions apprendront avec intérêt que nous avons, dans notre confession de foi, une définition très claire de ce qu'une semblable confession signifie. Dans l'introduction de la Formule de Concorde, les Ecritures prophétiques et apostoliques de l'Ancien et du Nouveau Testament sont proclamées comme règle et norme suivant lesquelles tous les dogmes et tous les docteurs seront appréciés et jugés. Puis il est dit : « D'autres écrits de docteurs anciens et modernes, quelle que soit leur réputation, ne doivent pas être regardés comme ayant une autorité égale à celle des Saintes Ecritures, mais ils doivent être entièrement subordonnés à celles-ci et ne peuvent être reçus autrement que comme témoins, pour nous dire où et comment la doctrine des Prophètes et des Apôtres a été conservée. Il est tout à fait nécessaire d'avoir présent à l'esprit et de constater ce caractère de la foi. Comme l'a déclaré le professeur Titius, l'autre jour, nous découvrons que nous avons, depuis l'Eglise primitive, progressé sous la direction de l'Esprit.

3. Pour notre communion, l'Unité de l'Eglise est un corollaire nécessaire et pleinement évident de l'Evangile. Mais il suffit à la véritable unité de l'Eglise que l'on soit d'accord au sujet de la doctrine de l'Evangile et de l'administration des Sacrements. Il n'est pas nécessaire que

les traditions humaines, les rites ou les cérémonies institués par les hommes soient partout semblables. Comme le dit Paul : « Une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu Père de tous ».

4. Je puis aussi ajouter, je le crois, au nom de notre communion tout entière, que nous estimons utile de prendre le temps qui nous est nécessaire à nous-mêmes et à nos frères, pour méditer, discuter et rédiger tout cela à nouveau et bien à fond, avant que nous nous risquions à publier une proclamation quelconque au sujet de la doctrine et de la constitution.

Quelques mots maintenant à propos de notre position particulière en Suède.

Nous avons ce qu'on appelle l'Episcopat Constitutionnel ; chez nous, la continuité épiscopale et presbytérale ininterrompue est établie sans le moindre doute, ce qui d'ailleurs n'entraîne nullement que la fonction sacerdotale soit chez nous parfaite. Certains écrivains catholiques romains trouvent même dans l'Eglise de Suède une continuité plus forte et plus fidèle à l'égard des institutions de l'Eglise du moyen âge que dans toute autre section non romaine de la Chrétienté occidentale. Ainsi, l'historien de l'Eglise, J. Martin, de Saint-Sulpice, a écrit : « Aujourd'hui encore, le missel suédois, basé sur celui d'Olaüs, est le moins éloigné peut-être du missel catholique » (Gustaf Vasa et la Réforme en Suède, Paris, 1906). Le savant prélat romain de l'Amérique du Nord, J. M. Spalding, dans son « Histoire de la Réformation Protestante » (New-York, 1875, II, p. 424, note 2), a écrit au sujet du premier Evêque d'Upsal, élu et consacré le 22 septembre 1531 après la renaissance de l'Eglise de Suède : « La consécration ayant été dûment accomplie par des Evêques qui avaient sans aucun doute eux-mêmes le caractère épiscopal, fut, bien que non canonique et illégale, certainement valide ; ainsi les Evêques luthériens suédois d'aujourd'hui, à moins que les rites de consécration n'aient été depuis matériellement altérés, sont revêtus du caractère épiscopal. Cependant, étant séparés de la

communion de l'Eglise, ils n'ont pas de juridiction canonique ni d'autorité légale d'aucune sorte ». D'après ce point de vue, les Evêques de Suède sont schismatiques, mais Evêques, dans le sens catholique romain, plus que partout ailleurs dans la Chrétienté occidentale non romaine. Il va sans dire que nous n'avons jamais consulté Rome au sujet de la validité de nos ordres, parce que nous regardons l'Eglise de notre pays et la section de l'Eglise à laquelle nous appartenons, comme une continuation de l'Eglise historique des temps antérieurs, aussi authentique au moins que la communion romaine.

La valeur de l'Episcopat fut relevée par Laurentius Petri, Archevêque d'Upsal, dans son ordonnance ecclésiastique de 1571, qui fait autorité dans notre Eglise comme une sorte de livre symbolique particulier : « Considérant que cette loi était des plus utiles, et sans aucun doute procédait de Dieu l'Esprit-Saint, dispensateur de tous bienfaits, elle a été aussi universellement acceptée et approuvée dans la Chrétienté tout entière ; elle a toujours existé et elle doit exister toujours, tant que le monde durera. Cependant, les abus, qui ont été extrêmement grands en cette matière comme en tant d'autres choses bienfaisantes et nécessaires, doivent être supprimés. » La Commission ecclésiastique suédoise de 1911 déclare que la doctrine de la liberté « ne rend notre Eglise en aucune manière indifférente à l'organisation et aux formes du ministère que les nécessités et les expériences de la communauté chrétienne ont fait naître, sous la direction de l'Esprit, au cours de l'histoire. Nous ne regardons pas seulement les formes particulières et les traditions de notre Eglise avec le respect qui est dû à un héritage vénérable du passé, nous trouvons en elles une bénédiction qui nous a été accordée par le Dieu de l'Histoire.

La seule manière que nous ayons de décider quelle est la partie de la doctrine et de l'organisation de l'Eglise qui est nécessaire à l'unité, est de considérer le pouvoir qu'elle a de transmettre son contenu surnaturel et divin à l'homme, à la société et à l'humanité (Phil., III, 4 et 8).

La Commission dit encore: « Aucune organisation particulière de l'Eglise ni de son ministère ne sont instituées de droit divin, non pas même l'ordre, la discipline et l'état de choses exposés dans le Nouveau Testament, parce que les Saintes Ecritures, la *norma normans* de la foi de l'Eglise, ne sont pas une loi, mais revendiquent pour la Nouvelle Alliance le grand principe de la liberté chrétienne, inlassablement soutenue par Saint Paul contre toutes formes de religion légale, et déjà instituée par notre Sauveur Lui-même ; par exemple, lorsqu'il a pris congé de ses disciples, il n'a pas réglé leur œuvre future par des prescriptions et des instructions *à priori*, mais il leur a donné pour guides les directions du Paraclet, le Saint-Esprit. »

Telle est donc notre situation particulière et notre doctrine dans l'Eglise de Suède. Un semblable principe rend la tâche plus compliquée et plus difficile, mais nous ne devons pas nous dérober aux difficultés. Les difficultés sont faites pour être surmontées. La félicité que nous donnerait l'unité de l'Eglise est assez grande pour valoir le prix de méditations poursuivies ensemble patiemment et dans la prière, en vue de distinguer ce qui est nécessaire et ce qui, dans des situations différentes, est utile et important en matière de foi et de constitution.

Une dame, à notre table, rappelait, l'autre jour, à ce propos, la parole que Pascal entendit dans le silence, lorsque dans le vide de l'espace infini il cherchait Dieu : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé ». Nous faisons l'expérience de ce fait merveilleux : une conversation approfondie, libre, franche et fraternelle, au sujet de notre foi et de nos diverses traditions.

J'ai l'impression que cette recherche d'une expression commune et plus complète de notre unité révèle que nous avons déjà, à la base de notre foi et de notre expérience chrétienne, une telle unité. Est-il donc hors de propos, pour citer une fois de plus la Formule de Concorde, que l'Eglise à notre époque rende aussi « à la manière dont

la doctrine des Prophètes et des Apôtres a été reçue et conservée » son témoignage qui serait légué par notre temps aux générations à venir.

Nous, qui avons fait l'expérience du miracle de l'unité lors de la Conférence de Stockholm, nous ne nierons pas ici la possibilité d'une nouvelle expression de la foi au Dieu vivant, par Christ, sous la direction de l'Esprit, dans la langue et dans les formes de pensée de notre temps, que cette expression soit l'œuvre de l'Eglise unie de l'avenir, ou, sans attendre jusque-là, l'œuvre des communions chrétiennes fraternellement rapprochées, sinon encore unes organiquement, mais marchant vers l'unité dans la multiplicité. Ma génération ne verra pas cette merveille. Mais nous sommes venus ici pour faire l'expérience de notre unité spirituelle, pour lui rendre notre témoignage et, en même temps, pour consacrer devant Dieu notre pensée sur ce qui est essentiel dans ce qui nous unit comme dans ce qui nous divise. Nous avons à apprendre les uns des autres, et, il me paraît, surtout des Anglicans. Nous devons tous faire un sérieux effort pour nous arracher à notre paresse de pensée, trop commode, pour nous engager dans la recherche d'une vérité plus complète. Nous devons prier et travailler de tout cœur pour l'unité, et attendre avec patience l'heure de Dieu.

DISCOURS DE MGR L'ÉVÊQUE DE GLOUCESTER,

(Anglican).

On m'a demandé de vous parler aujourd'hui des relations des Eglises existantes avec l'Unité de la Chrétienté. Il est sans doute quelque peu difficile de déterminer quel devra être le rapport entre les Eglises existantes et notre future Eglise unifiée, jusqu'à ce que nous ayons décidé de quelle manière l'Unité de la Chrétienté doit être atteinte. Je crois que l'idéal que nous avons

placé devant nous est une unité qui devrait contenir de grandes possibilités de diversité, mais cette unité-là ne doit pas être une simple fédération, elle ne doit pas être une combinaison de différents corps simplement dans un but d'efficacité; l'unité de l'Eglise, telle que Saint Paul nous l'enseigne, est une unité spirituelle, une unité en Christ, une unité sacramentelle, une unité basée sur un ministère divinement ordonné et divinement inspiré. A l'intérieur de cette unité, la diversité serait possible. C'est pourquoi j'ai l'intention tout d'abord d'esquisser brièvement les principes de l'unité, et ensuite les principes de la diversité.

L'unité de l'Eglise doit être une unité de foi, une unité dans les Sacrements et une unité dans le ministère.

Premièrement, comme unité de foi. Celle-ci devrait être telle qu'on l'a déjà suggéré, « La foi en Christ telle qu'elle est enseignée dans l'Ecriture Sainte et transmise dans le Symbole des Apôtres et le Credo de Nicée ». Ce n'est pas aux Credo ni à l'Ecriture que nous croyons, mais à la foi qu'ils enseignent, et ceci est d'une importance extrême, car cela signifie que nous ne sommes pas liés à une théorie particulière d'inspiration et que nous acceptons les Credo non comme infaillibles, invariables, ou comme des documents nécessairement immuables, mais comme l'expression traditionnelle de la foi en Christ. Cette foi signifie la croyance en Dieu telle qu'elle est révélée en Christ, elle signifie fondamentalement les doctrines de l'Incarnation et de la Trinité, elle signifie que la réalité nous est exprimée dans les mots Dieu, Fils, Esprit, dans la Vie et dans la Mort, dans l'Incarnation et l'Expiation de Jésus-Christ.

Je voudrais ajouter une chose que je crois être fondamentale. Le même Concile de Chalcédoine auquel nous devons le document que nous appelons maintenant le Credo de Nicée condamne, non seulement ceux qui rejettent ce Credo, mais aussi ceux qui lui ajoutent quoi que ce soit. Je ne puis m'empêcher de penser que plusieurs des malheurs de la désunion chrétienne proviennent des tentatives qui ont été faites de temps en temps

pour ajouter à ce Credo. Nous devrions nous unir sur la révélation fondamentale de la réalité qui nous vient en Jésus-Christ et ne point imposer comme nécessaire d'une façon ou d'une autre au salut aucune interprétation ou élucidation supplémentaires.

En second lieu, l'union doit être une union sacramentelle : « Nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps », « Car nous qui sommes plusieurs ne formons qu'un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain ».

Eh bien, cette unité dans le sacrement implique l'acceptation des sacrements et non pas d'un enseignement particulier à leur sujet. Depuis douze cents ans, l'Eglise Chrétienne s'est contentée de cela. On a fait beaucoup de théologie sur les sacrements, en partie bonne, en partie mauvaise. La croyance traditionnelle fut enchâssée dans des liturgies qui pourraient former encore une base commune d'union. Mais, aucune acceptation particulière d'une théorie quelconque ne fut prescrite, ordonnée ou interdite par l'Eglise. Je suis persuadé que cela doit être notre base d'union à l'avenir ; nous pouvons nous unir dans une adoration, nous ne pouvons pas nous unir dans une définition. L'Eglise future considérera le baptême comme le seul moyen d'accéder à elle, elle considérera la Sainte Communion comme le grand acte commun du culte ; elle s'efforcera d'exprimer sa croyance de la manière la meilleure que la révélation de l'Ecriture et la pensée théologique lui ont enseignée, mais elle n'imposera pas, comme condition d'entrée dans la Société Chrétienne ou d'affiliation, une croyance particulière au sujet des sacrements et n'interdira aucune croyance particulière. Chaque adorateur recevra le sacrement avec la signification que lui-même y attache.

Ensuite, en troisième lieu, l'union doit être une union dans le ministère. Le ministre chrétien n'est pas simplement un fonctionnaire nommé pour la commodité de la société. Sa charge vient de Dieu ; « Dieu a placé dans l'Eglise des apôtres, des prophètes, des docteurs ». « Les Apôtres, les Evangélistes, les Prophètes, les Pasteurs et

les Docteurs » ont reçu d'une manière particulière les dons de l'esprit, et cela « pour le perfectionnement des Saints, pour le travail du ministère, pour l'édification du corps de Christ. » Je ne doute pas davantage que cette union dans le ministère ne doive signifier l'acceptation de la forme traditionnelle du ministère Chrétien, l'acceptation de l'Episcopat et de l'Ordination Episcopale. Ce n'est pas mon intention de discuter maintenant comment cela pourrait être accompli ; je voudrais dire simplement ceci, que je ne pense pas qu'il soit possible à n'importe quelle Eglise d'aller vers une autre et de dire : « Nos Ordinations sont valables, les vôtres ne le sont pas » ; il ne leur est pas possible de dire : « Nous avons la succession et vous ne l'avez pas ». Les seules ordinations pleines et complètes seraient celles données par une Eglise unifiée, et, du fait que l'Eglise est divisée, tous les Ordres sont irréguliers et aucune succession n'est parfaite. L'unité de deux branches de l'Eglise Chrétienne doit provenir de chacune d'elles donnant ce qu'elle peut à l'autre dans l'ordination de son clergé.

En ceci réside notre unité chrétienne, et je crois que sur cette base une société résistante et souple pourrait être fondée, admettant dans son sein les multiples tendances qui sont apparues dans les différents types de la nature humaine. L'Evangile de Christ est infiniment plus complet que tout ce qu'aucun homme ou aucune nation pourraient concevoir. Toutes les différentes nations et Eglises du monde mettent leur honneur et leur gloire à l'édification de la cité céleste et, si nous tentons d'imposer aux différentes sociétés chrétiennes une uniformité ordonnée, nous détruirons beaucoup de la vie et de l'expression des nouveaux aspects de la foi chrétienne. Passons maintenant au problème de la variété.

Il y a, je crois, deux problèmes séparés. Il y a, en premier lieu, la relation de l'une à l'autre des différentes Eglises nationales. Dans la plupart des pays d'Europe, il y a une Eglise nationale établie, ayant des relations définies avec le gouvernement du pays, souvent soutenue d'une manière ou d'une autre par les deniers publics.

Dans plusieurs pays, l'Eglise nationale embrasse la grande majorité de la population. Quelles devraient être les relations de ces Eglises les unes envers les autres et jusqu'à quel point, s'il y avait entre elles une unité chrétienne complète, pourraient-elles conserver leurs coutumes distinctives, leurs usages de culte et leur enseignement religieux ? C'est ce problème qui nous intéresse le plus évidemment en Europe. Puis, en second lieu, il y a le problème qui se présente de la manière la plus apparente en Amérique, où il y a un grand nombre de Sociétés religieuses ou d'Eglises séparées, différant souvent l'une de l'autre sur des points qui paraissent être pour le profane des sujets de minime importance, mais ayant cependant leurs traditions et leur vie propre et indépendante. Jusqu'à quel point peuvent-elles coexister les unes avec les autres, et, dans les pays où il y a une Eglise nationale, jusqu'à quel point peuvent-elles coexister avec cette Eglise ?

Je parlerai premièrement du problème suscité par les relations mutuelles des différentes Eglises nationales. Jusqu'où leurs usages individuels et leurs coutumes peuvent-elles être conservées ? Premièrement la variété dans le culte. Il y a plusieurs types différents de culte chrétien existant dans le monde. Il y a le culte de l'Eglise romaine, de l'Eglise grecque, de l'Eglise anglicane, de l'Eglise luthérienne, presbytérienne. J'ai pris part à tous, plusieurs fois. J'ai trouvé des sujets d'édification dans chacun d'eux. Ils ont été graduellement développés selon les aspirations des différentes parties de la société chrétienne ; à leur tour, ils ont contribué à modeler le caractère et le tempérament des nations. Je ne pense pas que l'on puisse dire que l'un quelconque d'entre eux représente la forme de service parfaite. Nous pouvons avoir nos désirs propres et particuliers qui dépendent largement de l'habitude et de la coutume, mais ce qui nous convient le plus peut ne pas convenir dans la même mesure aux autres, et, par conséquent, je ne vois pas de raison pour que, dans l'Eglise unifiée, ces différentes formes de service ne puissent subsister ; quoique sans doute,

si les Eglises étaient unies les unes aux autres, chacune apprendrait quelque chose de l'autre, et il y aurait plus forte tendance à l'assimilation. En fait, déjà dans l'Eglise d'Angleterre, nous avons commencé à trouver que l'uniformité complète dans le culte ne peut être atteinte. Dans la vie mêlée de nos grandes cités, les aspirations variées de l'humanité qui doivent être satisfaites dépassent infiniment les possibilités de n'importe quelle forme de culte. Il y en a beaucoup qui désirent adorer de différentes manières, et je ne sache pas qu'une forme de culte soit une expression plus profonde et plus réelle de piété chrétienne qu'une autre. La même diversité qui existe au sein de l'Eglise d'Angleterre pourrait être étendue et exister en plus grande variété dans l'Eglise chrétienne unifiée.

Le second point se présentera comme celui des confessions propres aux Eglises particulières. Qu'avons-nous à dire de la Confession de Westminster, ou de la Confession d'Augsbourg ou de la Formule de Concorde ? Il est clair qu'il sera nécessaire d'avoir, dans toute société chrétienne, d'autres exposés de la foi chrétienne que les Credo. Eux seuls ne sont pas suffisants pour enseigner ce qu'est le christianisme. Ils concentrent l'esprit sur les vérités essentielles, ils n'expliquent pas ces vérités. Chaque Eglise aura besoin de son catéchisme pour l'instruction des jeunes, de quelque manuel ou livre de directions pour son clergé, pour lui montrer dans quelles lignes il doit enseigner. L'aspect de la vérité chrétienne, qui nous est présenté en Angleterre, est quelque peu différent de celui présenté en Allemagne. Ce n'est pas que l'un soit vrai et l'autre faux, c'est qu'ils sont des interprétations différentes de l'unique vérité et ceci doit évidemment être conservé. Si, soudainement, le christianisme, tel qu'il est enseigné en Angleterre venait à être enseigné en Espagne, ou le christianisme d'Espagne à être enseigné en Angleterre, cela impliquerait pour ceux qui l'entendraient quelque difficulté de compréhension. Ainsi, je suis certain que pendant longtemps, en tous cas, les différentes confessions de foi continueront à exister, mais

elles ne continueront pas comme des documents exclusifs et imposés, mais comme des manuels d'instruction, présentant au clergé les lignes traditionnelles de la pensée et de l'enseignement chrétiens. Sans doute, chaque Eglise apprendra quelque chose de l'autre; sans doute, ces formules pourront être modifiées graduellement; sans doute, avec le temps, elles feront place à quelque nouveau manuel d'instruction, ou à quelque nouveau catéchisme qui mettra les vérités traditionnelles sur une voie plus appropriée au changement de pensées des temps modernes et à une Eglise unifiée. Mais ceci devrait être un lent et graduel progrès: Nous ne voulons pas dire par là que ces types traditionnels d'expression théologique devraient être bannis.

Ensuite, en troisième lieu, à l'intérieur du ministère chrétien, il pourrait y avoir différentes méthodes d'exprimer les liens de parenté des différentes parties... Ce n'est pas tant l'unité administrative du ministère ou son aspect concernant son organisation, mais bien son unité spirituelle qui est essentielle. L'Episcopat peut être autocratique, constitutionnel ou démocratique. L'autorité donnée aux congrégations chrétiennes peut varier. Des formes différentes sont appropriées aux différents degrés de civilisation ou aux différents tempéraments nationaux. Je ne vois pas qu'il nous soit nécessaire d'imposer à quiconque une forme particulière. La tendance actuelle est vers ce qu'on appelle un Episcopat constitutionnel, dans le but de mettre en valeur les éléments congrégationaliste et démocratique. Il n'en a pas été, et il pourrait ne pas en être toujours ainsi. En tout cas, ce que je désire suggérer, c'est que l'adoption de l'Episcopat ne signifie pas nécessairement l'adoption d'un type particulier.

En quatrième lieu, la relation entre l'Eglise Chrétienne et la vie nationale peut varier énormément, et je ne vois pas que nous ayons une raison d'imposer obligatoirement un type spécial; je pense qu'il est particulièrement nécessaire d'appuyer sur ce fait, car il existe actuellement une grande variété et cette variété ne doit pas à toute force être changée. On a par exemple dans

les pays scandinaves de fortes Eglises nationales en relation étroite avec l'Etat; on a, en Amérique, des facilités très grandes pour la réalisation de tout idéal religieux; l'attitude de l'Eglise de Rome a beaucoup varié dans les différents pays. Je ne suis pas nécessairement prêt à dire qu'un type particulier d'Eglise nationale soit le bon. J'ai vu suggérer quelquefois que l'idéal qui nous est présenté par les Eglises Libres Anglaises devrait être considéré comme la seule relation possible entre l'Eglise et la nation. Personnellement, j'ai une aversion intense pour cet idéal. Pour moi, l'établissement dans une nation quelconque d'une Eglise Nationale en union intime avec l'Etat me semble être l'idéal à atteindre. J'ai une sympathie beaucoup plus profonde pour le Non-Conformisme anglais comme mouvement religieux que comme mouvement politique. Mais ce n'est pas à moi de discuter de ce que devraient être les relations de l'Eglise et de l'Etat. Ce que je désire mettre en évidence, c'est que chaque nation, et chaque Eglise nationale, devrait être laissée libre de prendre ses propres dispositions pour les relations entre les deux grandes sociétés, en harmonie avec ses traditions propres et les caractéristiques de son peuple.

Jusqu'à présent, j'ai discuté de la question plutôt des relations des Eglises nationales avec l'unité chrétienne, mais nous avons à considérer maintenant ces sociétés qui se sont organisées en dehors des Eglises nationales. J'envisagerais l'unité de l'Eglise trouvant son expression naturelle dans une unité locale d'administration et d'organisation. C'est-à-dire, je crois que sous une forme ou sous une autre, les systèmes Diocésain et Paroissial qui prévalent dans presque chaque pays d'Europe, devraient être à la base de la vie de l'Eglise. Mais jamais, dans des périodes de ferveur religieuse, cela n'a été tout à fait suffisant. Au moyen âge, nous trouvons l'organisation locale complétée par le grand système monastique, et il y a toujours eu, au dedans et en dehors du réseau de l'Eglise locale, des sociétés religieuses exprimant des formes différentes et quelquefois plus intenses de la vie

religieuse. Ce serait un grand malheur pour le Christianisme si une telle variété devait cesser d'être. La seule chose que nous puissions demander est que ces sociétés, qu'elles soient Anglicane, Romaine, Méthodiste ou autres, ne s'intitulent pas elles-mêmes Eglises. Et, comme je l'envisage, les relations de ces sociétés avec l'Eglise pourraient prendre l'une des deux formes suivantes. L'une serait celle représentée actuellement par la position des Eglises Uniates dans la Communion Catholique Romaine. Ces Eglises ont leur propre hiérarchie, leurs propres liturgies, leur propre Droit Canon et elles existent dans la même localité côte à côte avec les Eglises de rite Latin. Je ne vois pas pourquoi une telle variété n'existerait pas dans notre Eglise unifiée. Il est clair que, même s'il y avait unité entre l'Eglise d'Angleterre et l'Eglise de Rome, ceux qui en Angleterre ont l'habitude d'employer le rite Latin ne désireraient pas l'abandonner. Je puis bien penser que d'autres Eglises chrétiennes existant actuellement aimeraient s'organiser sur les mêmes bases. Elles auraient leur propre épiscopat, leurs ministres ordonnés par elles-mêmes en communion avec le ministère localisé, mais ajoutant à l'intensité et la variété de la vie religieuse.

Mais il y a encore une autre parenté possible. Je puis bien penser que ces corps séparés pourraient exister sans organisation religieuse propre, comme des sociétés pour le développement de la vie religieuse : c'est, je pense, dans quelques-uns des pays scandinaves la situation de leurs Eglises libres; ils ont leur vie religieuse séparée, mais ils n'ont pas leur service de Communion séparé. Ils se réuniraient pour la Communion, dans leur Eglise Paroissiale. La parenté de l'Armée du Salut pourrait être la même que celle de l'Armée de l'Eglise « Church Army ». Les sociétés Méthodistes pourraient être des sociétés religieuses en union tout à fait intime avec l'Eglise Nationale.

Prenons quelques exemples concrets.

Imaginons-nous premièrement un pays où il y a une Eglise Luthérienne Episcopale comme Eglise Nationale,

avec une minorité considérable appartenant à l'Eglise Orthodoxe d'Orient. Chacune de celles-ci a sa forme de service traditionnelle, chacune sa vie d'Eglise traditionnelle. Il ne serait pas très facile, soit pour l'une, soit pour l'autre, de changer soudainement ses manières de penser, et je ne vois pas non plus quelles raisons elles auraient d'en changer. Nous désirons qu'elles soient une Eglise, et non deux, et nous pourrions y parvenir, si leurs ministères étaient unifiés, si les évêques des deux Eglises participaient à toutes les Consécrationes et peut-être également si, à l'Ordination des Prêtres, les Prêtres des deux Eglises devaient prendre part. Ils se rencontreraient en des Réunions Synodales pour discuter de toutes les questions qui sont d'un intérêt commun aux deux Eglises, spécialement des règles concernant l'éducation religieuse. Ils s'uniraient de temps en temps en un service solennel et, à l'occasion, lorsque le besoin s'en ferait sentir, les membres de chacune seraient admis à la Communion aux autels de l'autre, mais elles continueraient chacune à vivre leur vie religieuse propre, à observer leurs propres coutumes religieuses et leurs méthodes de culte. Nul doute qu'ainsi unies, elles n'aient une influence mutuelle considérable. Chacune apprendrait de l'autre, et l'unité entre les deux grandirait probablement, mais je ne vois aucune raison pour que les deux formes de culte ne puissent progresser côte à côte.

Ou encore, figurons-nous de quelle manière la religion pourrait s'organiser en Angleterre. Nous avons une Eglise Nationale à laquelle est rattachée directement la moitié environ de la population et qui exerce son influence sur un nombre considérablement plus grand. Nous avons un groupe de Catholiques Romains, environ une demi-douzaine de communautés Non-Conformistes importantes et un grand nombre de sectes plus petites. En ce qui concerne ces dernières, il n'est pas possible de dire si, dans le cas d'un mouvement général vers l'unité, elles ne désireraient pas conserver une existence séparée. Quelques-unes le voudraient, quelques-unes ne le voudraient pas. Quelques-unes seraient probablement

tout à fait irréductibles, comme celle des Frères de Plymouth. D'autres tendraient à s'absorber en de plus larges sociétés. Mais il y aura toujours des corps séparés aussi longtemps que les hommes penseront pour eux-mêmes et penseront incorrectement. Les Eglises qui nous intéresseraient seraient l'Eglise Catholique Romaine, les Méthodistes (qui deviendront probablement un corps unifié), les Congrégationalistes, les Presbytériens et les Baptistes. Je ne sache pas que les Eglises Baptistes désirent ou acceptent jamais l'unité. Quant aux autres, les Catholiques Romains, continueront à vivre comme un corps séparé de Chrétiens observant le rite latin, côte à côte avec ceux qui suivent le rite anglais. Les Evêques des deux sociétés assisteraient mutuellement aux Consécrations. Je ne sais pas si les Méthodistes, les Congrégationalistes et les Presbytériens voudraient avoir leurs propres évêques. Ils tendraient, je pense, à devenir ce qu'ils sont réellement dans une large mesure actuellement, des sociétés religieuses organisées sur une base plus ou moins démocratique, complétant la vie religieuse de l'Eglise Nationale et corrigeant ses défauts. Seulement, à l'avenir, ils le feraient en union avec l'Eglise Nationale et non en opposition avec elle. Cela signifierait que les ministres de ces Eglises seraient ordonnés épiscopalement, qu'ils assisteraient aux Ordinations comme Prêtres de l'Eglise, qu'ils se réuniraient dans des Synodes et des Conseils et qu'ils communiqueraient les uns avec les autres. Mais ils conserveraient leur vie religieuse propre, leurs coutumes et leurs usages de culte. Nul doute qu'une fois unifiés, ils n'apprennent davantage les uns des autres qu'ils ne le font à présent. Dans quelques cas, ils pourraient se rapprocher les uns des autres, mais je doute que ce rapprochement puisse beaucoup progresser. La forme de culte et la vie religieuse en usage dans les Chapelles Non-Conformistes en Angleterre attire beaucoup de gens et subsisterait comme un type permanent de culte religieux.

En ce qui concerne l'Amérique, il est difficile pour quelqu'un de non-initié de parler, mais, quelquefois, les

constatations de personnes qui observent du dehors ont quelque valeur. De ce point de vue, il me semble que la seule chose nécessaire pour ce pays est d'utiliser les ressources de sa vie religieuse intense, mais désordonnée, pour former un ministère autochtone régulier, organiser un système paroissial approprié, seule méthode capable d'éviter l'enchevêtrement de corps religieux rivaux et d'assurer à chacun, sur tout le territoire, s'il le désire, les secours de la religion. Je suis certain que, si les principes d'unité que je viens d'exposer étaient acceptés, un tel système s'établirait rapidement. Sans doute, et spécialement dans les villes, il serait nécessaire, comme en Angleterre, d'y suppléer par la plus grande variété religieuse. J'imagine que l'Amérique ne voudrait pas avoir un Acte d'Uniformité. Une certaine unité ayant été assurée, chaque congrégation aurait à développer sa vie propre ; seulement il y aurait, pour différentes formes de culte, tendance certaine à se rapprocher mutuellement. Ce qui est réellement le problème en Amérique, c'est de créer une unité parmi le grand nombre de corps religieux très différents qui ne sont pas séparés les uns des autres par quelque point de doctrine fondamental. Une fois l'unité assurée, une uniformité suffisante se développerait rapidement.

Je me suis efforcé d'esquisser aussi bien que possible ce que je conçois comme étant la parenté propre des sociétés chrétiennes. Sans doute, un peu de ce qui a été exposé doit être utopique. Nous ne savons pas si nous allons nous unir ou comment nous nous unissons, mais je crois qu'il est important d'avoir devant nous un idéal qui laisse une latitude suffisante pour la diversité et la variété. Comme conclusion, je voudrais dire une chose, c'est qu'un postulat fondamental de notre Christianisme unifié doit être la liberté et la tolérance. Il semble étrange que cette leçon ne soit apprise que très lentement.. Cela signifie : liberté pour ceux qui ne se soucient pas de se joindre à l'Eglise Unifiée, cela doit signifier : liberté pour ceux qui, au sein de l'Eglise, n'ont aucun désir de se conformer à la vie organisée de l'Eglise

Nationale ; cela doit signifier par-dessus tout : liberté dans l'éducation. C'est étrange que l'on trouve cette leçon si difficile à apprendre. Je suis choqué quand j'apprends que, pendant ces dernières années, l'Eglise Romaine s'est jointe aux socialistes, dans un pays, pour dépouiller une Eglise protestante de son temple. Je suis choqué également quand j'apprends que dans un autre pays, une Eglise Protestante s'est jointe à l'Etat anticlérical pour interdire les écoles catholiques romaines. Je suis choqué de la manière selon laquelle le libéralisme moderne semble ignorer que la liberté dans l'éducation signifie la liberté d'enseigner à vos enfants votre foi, aussi bien que l'abstention, de la part d'un Etat ou d'une Eglise, d'imposer ses croyances à vos enfants. Il serait inutile et dangereux pour nous d'établir une forme quelconque d'Eglise Unie avant que tous, de la même manière, Romains, Anglicans, Protestants, Non-Conformistes, aient appris les doctrines fondamentales de la liberté chrétienne.

DISCOURS DE M. LE PASTEUR PETER AINSLIE, D. D.,

Baltimore, Maryland (Disciples du Christ).

Nous avons tous écouté avec profit les nobles paroles de l'Archevêque d'Upsal et de l'Evêque de Gloucester. Nous devons aux brillantes qualités d'homme d'Etat du premier d'avoir rendu possible la Conférence de Stockholm en 1925, et nous sommes redevables envers tous les deux pour la belle contribution qu'ils ont apportée, par leurs ouvrages et leurs articles de revues, à la cause d'une Chrétienté unie. Parler sur ce dont ils ont parlé, c'est travailler sur un terrain qui a été déjà préparé par des méditations approfondies.

L'Unité de la Chrétienté est le plus grand problème des temps modernes : non une unité mécanique, née de

la contrainte ou des compromis, mais l'unité en qui palpite la chaleureuse affection d'une fraternité, capable d'embrasser tous ceux qui ont accepté Jésus-Christ comme Maître et Sauveur. Chaque Eglise est directement ou indirectement intéressée à cet idéal. A l'Eglise Protestante Episcopale d'Amérique appartient l'initiative qui a fait de cette Conférence une réalité. Toutes ses démarches préliminaires ont été marquées par des progrès, et toutes ces démarches portent bien la marque de la prudence et de la décision. Soixante-dix Eglises environ, de toutes les parties du monde, sont représentées ici. L'Eglise Catholique Romaine, bien qu'elle n'ait pas répondu par l'envoi d'une délégation, a trouvé plus à dire, dans ses périodiques, sur l'unité chrétienne, en raison de cette Conférence, que jamais auparavant au cours de son histoire.

Au-dessus et à l'encontre d'un esprit de dénomination bien établi dans ses retranchements, avec ses faits massifs et ses obstacles presque insurmontables, il y a la loi d'action et de réaction qui a été révélée par Newton, démontrée pratiquement dans le domaine de la physique, et plus récemment dans le domaine de la finance par ce statisticien de génie, Roger Babson, et maintenant observée de façon si intéressante dans le domaine religieux, loi devant laquelle les divisions de la Chrétienté s'abaissent peu à peu ainsi que le flux et le reflux de la marée. L'Eglise, dans toutes les parties du monde, commence à voir que ses divisions, malgré le respect religieux dont on les entoure encore, sont artificielles, anormales, contraires à l'Esprit, tandis que la diversité dans l'unité est la possibilité spirituelle et normale vers laquelle nous devons évoluer. Ce qui donne vie et validité à chaque communion chrétienne est ce qui est commun à toutes ; tout ce qui se hérisse dans un antagonisme à l'égard d'une autre communion n'est pas d'une importance vitale. L'unité est la loi primordiale et supérieure de l'univers, inscrite dans la constitution de l'humanité et manifestée par Jésus-Christ pour l'Union fraternelle du monde.

Ce qui nous est le plus difficile, c'est de détourner nos yeux de la communion dont nous faisons partie, pour ne voir que Jésus-Christ seul, fils de Dieu, crucifié et glorifié. Notre sens de la dénomination (j'emploie ce mot comme s'appliquant à toutes les divisions de la Chrétienté), a jeté un voile sur le Christ. La fidélité à nos dénominations, voilà un terme qui sonne étrangement à notre époque si tourmentée. Le Christ est notre seul Maître et c'est à Lui que notre fidélité appartient.

Ma dénomination doit diminuer à mes yeux s'il faut que je me rapproche du Christ. Je consens à ce que ma dénomination soit oubliée, si cela peut hâter l'avènement de l'unité de l'Eglise de notre Dieu. La dénomination qui a le caractère le plus prophétique est celle qui consent à disparaître pour l'amour du Christ, et à marcher vers sa disparition aussi délibérément que le Christ est allé à la crucifixion.

M. Robert H. Gardiner, à la mémoire duquel un hommage magnifique et bien mérité a été rendu au début de cette Conférence, nous a laissé quelques lignes aussi frappantes qu'opportunes. J'aimerais qu'il vécût encore pour nous les redire, et puisqu'il nous a quittés, je voudrais pouvoir y mettre l'humilité et la douceur de sa voix : « Nos divisions vitales sont enfantées et entretenues par l'orgueil, la diversité et l'instabilité de la volonté humaine. L'homme, tout borné qu'il est, a essayé de délimiter les relations de Dieu avec le monde ; dans l'orgueil de sa propre justice, il a eu l'audace d'agir comme s'il avait reçu en dépôt le conseil entier du Tout Puissant, comme si Dieu était renfermé dans tel ou tel instrument pour le salut du monde. Nous avons donc recherché notre propre volonté, non la volonté de Dieu, et nos prières pour l'unité équivalent trop souvent à demander que Dieu amène le monde à s'accorder avec nous. Prier, ce n'est pas plier la volonté de Dieu à la nôtre, mais mettre notre volonté en harmonie avec la Sienne ; nous pouvons seulement demander à Dieu qu'Il nous fasse connaître l'unité qui est selon Sa volonté, et qu'Il nous donne la grâce de nous y conformer. »

Nous sommes des fractions de l'Eglise divisée du Christ. Nous cherchons à regarder en face, courageusement, le scandale de nos divisions ; nous voulons essayer, par la grâce de Dieu, d'obtenir une certaine détente dans nos points de vue et nos attitudes, afin de contribuer à guérir cette plaie vive. Il n'y a pas de plus grand scandale dans l'histoire que celui de la communion fraternelle rompue dans l'Eglise du Christ. Nous ne pouvons rejeter cette faute sur les épaules de nos ancêtres, car nous-mêmes y sommes participants. Saint Paul, écrivant à l'Eglise de Corinthe, dit : « Je vous exhorte, frères, par le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, à tenir tous le même langage, et à ne point avoir de divisions parmi vous, mais à être parfaitement unis dans un même esprit et dans un même sentiment. J'ai appris qu'il y a des disputes au milieu de vous, je veux dire que chacun de vous parle ainsi : Moi, je suis de Paul, — et moi d'Apollos, — et moi de Céphas, — et moi de Christ. Ce n'est pas comme à des hommes spirituels que j'ai pu vous parler, mais comme à des hommes charnels, comme à des enfants en Christ. En effet, parce qu'il y a parmi vous de la jalousie et des disputes, n'êtes-vous pas charnels et ne marchez-vous pas selon l'homme ? »

Mais ce qui n'était que de faibles arbustes dans l'Eglise de Corinthe est aujourd'hui une forêt d'arbres géants, quelques-uns plusieurs fois centenaires, dont les racines, les troncs et les branches sont entourés d'un saint respect et d'affection par le parti auquel chacun de nous appartient, à l'exclusion de tous les autres. Saint Paul semble n'avoir pas fait allusion à des différences doctrinales chez les chrétiens de Corinthe, mais par leur attitude d'hommes de parti ils avaient fait injure à la loi de l'amour. Pour le Christ et pour Saint Paul, il y avait là un fait primordial ; puisque l'Eglise est une communauté fraternelle, les divisions sont un péché. Prétendre que ceci ou cela est l'Eglise et que les autres sont des schismatiques, des sectaires ou des dissidents, ce n'est que jouer avec les mots pour esquiver la repentance. Dans l'Eglise de Corinthe, ceux qui formaient le

parti du Christ prenaient sans doute des airs de supériorité sur ceux du parti de Paul, d'Apollon ou de Céphas. Mais Saint Paul les confond dans le même blâme. De même, dans l'Eglise contemporaine, tant que chaque parti ne sent pas l'aiguillon du péché, tant que chacun de nous ne se sent pas troublé lorsqu'il lui faut combattre avec son parti, tout progrès réel vers une chrétienté unie est rendu impossible. J'aimerais pouvoir laisser tomber le nom de mon parti, bien que ce soit le premier nom qui ait été porté par les disciples du Christ. Ma dénomination a donné une couleur de secte à quelques-uns des noms les plus saints de l'Ecriture; je sais qu'il est mauvais de porter un nom scripturaire avec un esprit de parti; je suis embarrassé de me trouver ainsi classé, mais joindre un autre parti ne fournit pas une issue. Je n'ai qu'une alternative: ou bien je dois suivre l'exemple de mon grand concitoyen, Abraham Lincoln et refuser comme lui de m'identifier avec aucune Eglise, à cause de nos divisions, ou bien rester avec mon parti, tout en travaillant et en priant constamment pour l'union de l'Eglise divisée. C'est cette dernière méthode que j'ai choisie, tout en ayant conscience que des multitudes, parmi lesquelles se trouvent nombre des plus belles âmes qui soient sur terre, ont choisi la première. Si nous, membres de l'Eglise, ne sommes pas réellement, de cœur et de volonté, des avocats véritables de l'unité, on peut se demander si nous sommes seulement chrétiens. En conséquence, et comme suite aux nombreuses déclarations prophétiques qui ont marqué cette Conférence, je place devant vous trois principaux moyens d'action.

D'abord, quelles que soient nos théories ou nos pratiques, l'existence même de cette Conférence est un appel à toutes les fractions chrétiennes à se rassembler dans nos divers pays et à travailler côte à côte pour telles causes que les circonstances permettront. La méthode doit être appropriée aux situations locales, mais l'urgence est si grande que là où les circonstances ne justifient pas encore cette collaboration, l'Eglise doit être assez hardie pour créer les circonstances.

Ensuite, voici qu'a sonné l'heure de reconnaître l'égalité de tous les chrétiens devant Dieu. Les barrières qui ont été établies pour écarter les autres chrétiens, ou pour maintenir nos propres fidèles, ou les deux à la fois, doivent être abaissées par un esprit de tolérance, semblable à celui de Saint Paul dans son interprétation du christianisme, lorsqu'il exhortait ses frères en la foi à pratiquer le support mutuel, dans l'esprit de charité. Nous ne pourrions donner une plus belle expression à cette égalité de tous les chrétiens devant Dieu qu'en terminant cette Conférence, dimanche prochain, par la célébration de la Sainte Cène qui sera présidée par vous, Monseigneur Brent. Je sais bien que certains désapprouveront cette suggestion sous prétexte que bien des membres de nos diverses communions qui ne sont pas présents ici en seraient offensés. J'ai pour eux le plus grand respect, qu'ils occupent une place importante ou modeste dans les affaires de leurs communions respectives, mais je n'oublie pas qu'il y a aussi dans nos divers pays une grande multitude qui s'écarte peu à peu de l'Eglise à cause de nos traditions antifraternelles. Je crois pouvoir parler ici au nom de cette multitude, en faveur de laquelle rares sont ceux qui osent parler, mais pour laquelle Christ est mort. J'espère que cette suggestion pourra être examinée favorablement. Si nous ne pouvons célébrer maintenant le repas du Seigneur ensemble, après ces longs siècles de séparation, je me demande quand nous pourrons le faire.

En troisième lieu, dans les affaires politiques du monde, les nations ont formé une ligue qui se fait journellement mieux apprécier, par ses services, de l'opinion publique. N'est-il pas grand temps que les Eglises du monde forment une ligue fraternelle, dont l'idée nous a déjà été donnée par d'autres? Chaque Eglise maintiendrait tout ce qu'elle a, et chercherait à apporter sa contribution à cette vie divine qui nous a été accordée afin de faire progresser l'humanité vers Dieu. Il n'est pas nécessaire que le pacte d'alliance engage plus que cette Conférence elle-même, mais ce pacte donnerait des faci-

lités à une entente plus large, par le moyen de futures conférences et d'efforts coordonnés, et rendrait ainsi possible la croissance dans l'unité, qui ne peut se produire aussi longtemps que nous demeurerons isolés et indifférents les uns aux autres. Nous avons reçu dans cette Conférence le don d'un Esprit qui nous oblige à aller de l'avant, sous peine d'être infidèles à l'une des plus grandes expériences de l'histoire du Christianisme contemporain. Si l'adoption de ces trois propositions nous fait aller trop vite, où donc est notre droit moral à aller si lentement ?

Le jour de la repentance est arrivé ; frères, ne craignons pas de le dire de la façon qui en démontrera le caractère pratique et permanent ; ne craignons pas non plus d'avoir en nos frères la confiance que le Christ a témoignée à tous.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR J. M. SHAW, D. D.,

Halifax, N. S. (Eglise Unie du Canada).

La conviction qui est à la base de cette mémorable Conférence mondiale sur la Foi et la Constitution de l'Eglise, à laquelle nous avons le privilège et la responsabilité de prendre part, est la suivante : les divisions de la Chrétienté, et particulièrement les divisions de la Chrétienté protestante, sont l'un des principaux obstacles à la diffusion du Christianisme dans le monde et à l'accomplissement de la volonté du Christ par son Eglise, puisque par là le témoignage de l'Eglise est affaibli, de même que son message est dans une grande mesure obscurci et discrédité. Si l'on cherche comment cet obstacle peut être écarté et comment une union plus étroite de la Chrétienté peut être obtenue, différentes réponses sont données. Les uns soutiennent que l'espoir le plus certain est du côté d'une fédération plutôt que de l'union, fédération dans laquelle les différentes dénominations, tout en conservant leur identité distincte, leur organisation et

leur administration particulières, arrivent cependant à collaborer et à s'allier plus étroitement, en vue de parvenir à la réalisation de leurs buts communs. Sur ce point, je ne puis exprimer que ma conviction personnelle, sans m'attarder à la démontrer ou à la soutenir : c'est que la fédération ne peut être considérée que comme une demi-mesure et comme un premier pas vers une union plus complète et plus organique.

Différentes méthodes ont été proposées pour aboutir à cette union organique plus étroite, en particulier celles que voici :

Premièrement, quelques-uns sont convaincus qu'une semblable union, lorsqu'elle sera obtenue, devra être doctrinale et sacramentelle, c'est-à-dire reposer sur une confession de foi commune et une constitution commune. Telle est, en particulier, la réponse donnée par l'Eglise Orthodoxe en Orient, et l'Eglise Anglicane en Occident. L'une maintient que le Symbole de Nicée et les Décrets doctrinaux des sept grands Synodes œcuméniques, où l'on déclare que la substance de la foi de l'Eglise encore indivise a été définitivement et infailliblement interprétée, doivent former la base de l'union. L'autre, l'Eglise Anglicane, suivant l'expression de sa pensée dans l'Appel de Lambeth en 1920, propose comme base d'union : « L'acceptation faite de tout cœur, non seulement des Saintes Ecritures comme document de la révélation de Dieu aux hommes et comme règle et autorité suprême de la foi, mais aussi du Symbole ordinairement appelé de Nicée, comme exposé suffisant de cette foi, et ce Symbole ou celui des Apôtres comme confession de foi baptismale ; également l'acceptation des Sacrements du baptême et de la Sainte Communion, divinement institués comme expression offerte à tous de la vie collective et de la plénitude de l'union en Christ, et avec Christ. »

Au sujet de cette méthode, sans parler du fait que certaines Eglises, par exemple les Congrégationalistes et les Baptistes, sont opposées à l'adoption de tout symbole ou formulaire obligatoire ou faisant autorité, lequel serait un obstacle à la libre expression de la foi chré-

tienne, nous disons que, s'il nous faut accepter les Symboles des Apôtres et de Nicée, il ne peut s'agir que de la foi exprimée dans ces symboles et non de la forme particulière que cette foi a prise dans des expressions qui ont en grande partie perdu pour nous leur signification. Voici, à mon avis, ce qu'il y a de vrai et de précieux dans la manière de voir en question ; aucune union réelle ne peut exister en dehors d'un accord sur les points fondamentaux de la foi chrétienne, en particulier sans un accord dans nos pensées au sujet de Jésus-Christ, ou plutôt en présence de Jésus-Christ.

Voici maintenant ce que nous répondrions à la seconde méthode que l'on nous propose pour obtenir une union organique plus étroite ; on en parle souvent comme de la méthode d'union éthique ou morale, c'est-à-dire une union de tous les groupes chrétiens sous la loi de l'amour du Christ, sans avoir égard aux diversités de foi, de culte ou de constitution, union de fraternité et de communion pratique.

A l'encontre de ces deux méthodes possibles pour parvenir à une union organique plus étroite entre les Eglises protestantes, nous voudrions en proposer et en défendre une troisième, qui, croyons-nous, a plus de chances de succès que les précédentes ; nous voulons dire celle que suivraient plusieurs Eglises ou dénominations qui, répudiant une attitude dogmatique et faisant effort pour s'élever au-dessus de leurs théories ecclésiastiques particulières et préconçues ou de leurs préférences traditionnelles, s'accorderaient pour examiner à nouveau ces théories ou ces préférences à la lumière du Nouveau Testament ; ces Eglises se demanderaient ce qui, selon les exemples et l'idéal fournis par le Nouveau Testament, est fondamental et essentiel pour l'existence même et le fonctionnement de l'Eglise, Corps du Christ, organe de la manifestation et de l'accomplissement de sa pensée dans le monde ; également quel est le Christianisme fondamental et essentiel au nom duquel les Eglises s'uniraient comme membres du Corps du Christ ; comment, enfin, l'Eglise d'aujourd'hui, à la lumière de l'histoire

et de l'expérience, devrait être constituée et organisée pour exprimer et réaliser cette foi et cette vie chrétienne fondamentales et essentielles, et accomplir ainsi ce que le Christ a voulu pour elle.

Mais que pouvons nous déclarer fondamental et primordial, en ce qui concerne la *foi* de l'Eglise? Je crois que le résultat le plus clair des travaux de la critique moderne a été de nous restituer l'accent et le point de vue propres au Nouveau Testament en ce qui est primaire ou secondaire, en ce qui appartient au centre ou à la périphérie; également de nous permettre de constater que les points essentiels de la foi ne sont pas certaines formules doctrinales ou certaines croyances qui se modifient avec les formes changeantes du temps — ce sont là les variantes du Christianisme — mais des convictions essentiellement religieuses, fondées sur l'expérience chrétienne, convictions vérifiables à nouveau par chaque génération, parce que l'expérience est permanente, se perpétuant d'âge en âge, comme un véritable « *continuum* » chrétien, renfermant la foi annoncée aux saints, une foi pour tous, et des convictions qui ont pour centre Jésus-Christ et ses relations avec Dieu et avec l'homme.

Quant à la *constitution* ou *gouvernement* de l'Eglise, les travaux contemporains nous ont montré que la forme particulière d'organisation adoptée par l'Eglise à chaque époque a été déterminée par les circonstances historiques particulières de l'époque et du milieu, bien loin que l'on puisse nous montrer comme ordonnée par le Christ ou par Ses Apôtres aucune constitution spécifique, aucune forme ou organisation de gouvernement ecclésiastique. Dans le Nouveau Testament lui-même, aucun plan et aucune théorie de la constitution et de l'organisation de l'Eglise n'ont été élaborés d'avance et appliqués à toutes les circonstances; mais le plan ou la forme d'organisme, adoptés dans chaque cas, fut déterminé par la pression des événements, ou, en termes plus appropriés à notre foi, par les circonstances historiques sous la direction de l'esprit de Dieu. Ce ne fut donc pas l'uniformité

mité d'organisation, mais une adaptation continue aux nécessités de la situation historique, sous la direction de l'Esprit — comme l'a dit Sanday, non une « loi codifiée », mais une « loi de circonstance ». Telle fut la loi de l'action de l'Eglise aux siècles apostoliques, et telle doit être la loi de l'action de l'Eglise dans chaque siècle, simplement parce que l'Eglise n'est pas une corporation ou une institution statique, mais une organisation vivante qui se développe suivant sa nature. De même que, dans l'ordre naturel, une fonction vitale précède et vient créer chaque organe spécifique, dans l'ordre spirituel, la vie ou la fonction déterminent l'organisation ; par suite, la meilleure forme d'organisation de l'Eglise pour chaque époque, je dirai même pour chaque pays, est celle qui exprime le mieux à cette époque et dans ce pays la vie du Corps qui est le Christ, et qui accomplit le mieux les desseins du Christ dans le monde. L'unité dans les choses essentielles de la foi chrétienne, allant avec la liberté de suivre les directions de l'Esprit suivant les temps et les lieux, quant à l'expression doctrinale et institutionnelle de cette foi — telle semble bien être la méthode appropriée que le Nouveau Testament nous indique pour parvenir à une union plus étroite entre les Eglises.

Ce n'est pas que les différences entre les Eglises, les caractéristiques particulières des diverses dénominations dans la doctrine et dans l'organisation doivent ainsi être considérées comme minimales et sans importance, ou bien être simplement écartées ou sacrifiées, afin d'arriver au plus petit commun dénominateur entre les Eglises. Ce serait là une méthode de fausse simplification. Bien au contraire, on pourrait plutôt montrer que « chacune des grandes Eglises de la Chrétienté rend témoignage à un certain aspect de la vérité et de l'expérience chrétiennes qui, soit dans la forme, soit dans le fond, avait été insuffisamment accentué par d'autres Eglises et qui méritait d'être conservé et vécu ». Toute Eglise catholique véritablement unie doit conserver et inclure les véritables valeurs spirituelles ou religieuses que chaque Eglise peut historiquement revendiquer. Dans une Chré-

tient é unie, aucun don ne doit se perdre; chaque Eglise doit apporter sa contribution à la pensée, à la vie et à la constitution de l'Eglise dans son ensemble, afin que, grâce à ces contributions multiples, nous puissions dans l'Eglise Unie non seulement faire place à des formes variées de foi et de culte, mais aussi nous approprier plus complètement la sagesse infinie et la grâce de Dieu, et croître jusqu'à la pleine mesure de la stature parfaite du Christ. Aux Eglises Episcopales, par exemple, l'Eglise Unie pourrait fort bien emprunter la forme épiscopale de gouvernement, non certes comme étant l'esse même ou l'être de l'Eglise, mais seulement comme son *bene esse* ou son bien-être, comme forme de gouvernement qui pourrait le mieux permettre, dans les circonstances présentes, de promouvoir et de préserver l'unité et la continuité de l'Eglise. Il s'agit, bien entendu, d'un épiscopat du type constitutionnel ou représentatif, et non monarchique, dans lequel les droits et les privilèges de la communauté chrétienne tout entière, corps des croyants, seront reconnus et protégés comme il convient. D'autre part, aux groupes non épiscopaux pourrait être empruntée cette liberté évangélique du ministère prophétique, du culte et du service, qui a ses racines dans une relation personnelle et immédiate avec Dieu en Christ. Ainsi, l'autorité aurait un centre et la solidarité serait combinée avec l'indépendance ou la spontanéité locales. En tout cas, ce ne serait pas une uniformité, mais une unité dans la diversité, ou si l'on veut une unité multiforme, au sein de laquelle les diversités de pensée et d'expression religieuse ou institutionnelle seraient reconnues et utilisées. Tel serait, semble-t-il, l'idéal de l'unité de l'Eglise d'après le Nouveau Testament.

Une telle Eglise Unie, permettez-moi de le dire en terminant, une telle méthode d'instauration d'une union organique plus étroite entre les Eglises, n'est pas un pur rêve ou une spéculation abstraite. Elle a été réalisée; nous en avons un exemple concret tout à fait remarquable. Le premier essai d'union organique réalisé avec succès et sur une grande échelle, entre des dénominations

séparées, depuis la Réformation protestante, nous l'avons dans l'Eglise que j'ai l'honneur de représenter et au nom de laquelle je prends la parole à cette Conférence, je veux dire l'Eglise Unie du Canada, fondée il y a deux ans par l'union de trois dénominations protestantes indépendantes, riches toutes trois par l'histoire de leur développement spirituel, par leurs traditions de doctrine et de gouvernement, l'Eglise Presbytérienne, l'Eglise Méthodiste et l'Eglise Congrégationaliste. Il s'agit d'une union inspirée et amenée à son terme — telle est sa principale caractéristique — par des considérations et des méthodes purement religieuses, en vue de l'accomplissement de la tâche pour laquelle existe l'Eglise, tâche que les Eglises du Canada finirent par trouver trop lourde pour leurs ressources particulières et leurs forces séparées, c'est-à-dire l'édification du Royaume de Dieu dans toutes les parties de notre grand Dominion. Les Eglises qui ont été fondées en différents pays, à différentes époques, depuis que l'Eglise unique des temps primitifs commença à se dissocier, ont obéi à des méthodes et se sont appuyées sur des principes divers. Certaines furent fondées en revendication de doctrines qui avaient été obscurcies, d'autres en affirmation de libertés qui avaient été restreintes par des autorités nationales ou ecclésiastiques. Mais cette Eglise, notre Eglise, tout en conservant fidèlement et en maintenant les traditions spirituelles et l'héritage spirituel des diverses Eglises qui s'unirent, fut conçue et naquit en vue du grand dessein de créer un instrument ou un organe mieux approprié et plus effectif, pour répondre aux besoins religieux du Canada, et particulièrement des communautés nouvelles qui se sont répandues dans les grands espaces vides de l'ouest ; pour faire enfin de notre pays un pays où Jésus-Christ aura domination d'un océan à un autre océan, « du pays des lacs à celui des aurores boréales ». Nous avons ici une union qui a été accomplie par subordination de la fidélité dénominationnelle à la fidélité au Christ et à l'avancement de Son royaume au Canada et dans d'autres pays. Nous avons, il est vrai, une base

doctrinale d'union, un exposé et une interprétation de la foi vivante de trois communions unies, la foi par laquelle l'Eglise vit et dans laquelle réside la vie même de l'Esprit; cette union est cependant plus religieuse ou pratique que théologique ou doctrinale, fondée non sur l'unité théologique, mais sur la consécration commune à un Sauveur et Maître vivant, et au service que celui-ci nous demande. C'est une Eglise une, dans la poitrine de laquelle bat un cœur unique, mais qui inclut la variété dans cette unité, une Eglise où les valeurs religieuses des chrétiens de chacun des groupes entrés dans l'union ont été conservées, tandis que chaque communion trouve chez les autres des dons et des qualités complémentaires aux siennes, dons et qualités nécessaires à une pleine intelligence et à une appropriation complète de la totalité de la foi et de la vie chrétienne.

Avec un pareil exemple et l'illustration concrète donnée dans notre pays et de nos jours, d'une grande et nouvelle aventure de la foi, en vue d'un plus digne accomplissement des desseins du Christ par Son Eglise, nous nous demandons ce qui pourrait empêcher qu'il y eut dans chaque pays une Eglise Unie adaptée aux conditions de chaque pays, une Eglise Unie des Indes, une Eglise Unie de Chine, une Eglise Unie d'Afrique, aussi bien qu'une Eglise Unie d'Angleterre et une Eglise Unie d'Ecosse? En nous humiliant des divisions qui nous affaiblissent, en nous efforçant avec un ferme propos d'arriver à une obéissance nouvelle aux directions de l'Esprit, marchons, dans chaque pays, constamment et patiemment vers la réalisation plus complète de la prière du Christ pour l'unité visible de l'Eglise. Ayons présente à l'esprit la vérité que ce théologien épiscopal du XVIII^e siècle, l'Evêque Stillingfleet, a énoncée lorsqu'il a dit: « Sans contestation possible, le principal résultat de toutes les dissensions, confusions et divisions de l'Eglise chrétienne a été d'ajouter d'autres lois d'appartenance à l'Eglise à celles que le Christ Lui-même a données ». Etant tous bien persuadés que la voie véritable vers la paix et l'union complète parmi les Eglises est celle qui a été indi-

quée il y a bien longtemps par Robert de Meaux, en ces termes que cite Richard Baxter dans son ouvrage intitulé : « La vraie et seule voie de concorde entre toutes les Eglises Chrétiennes », c'est-à-dire : « *In necessariis unitas, in non necessariis libertas, in utriusque caritas* » — « Dans les choses essentielles l'unité, dans les choses qui ne sont pas essentielles la liberté, et dans toutes la charité ».

DISCOURS DE MGR ADOLF KURY,

Evêque de l'Eglise Vieille-Catholique de Suisse.

L'union ecclésiastique ne peut signifier l'uniformité de la vie religieuse et de la vie des Eglises, — voilà qui paraît évident. Si l'Eglise est le corps du Christ, on exprime par là qu'elle est un organisme vivant. La description de sa diversité par l'apôtre Paul (I Cor., XII, 4 sq., et Rom., XII, 4 sq.) ne vaut pas seulement pour l'Eglise particulière, mais aussi pour l'Eglise dans son ensemble. Les membres individuels avec leurs fonctions et leurs tâches spéciales sont au service de la communauté. Aucun membre ne se confond dans l'autre, mais chacun conserve son caractère spécial dans la vie ecclésiastique. Il est impossible que l'on exige d'une branche de l'Eglise des concessions, qu'on lui impose des compromis, qu'elle doive renoncer à ce qu'elle croit avoir reçu comme charisme particulier.

Cette diversité dans l'unité caractérise l'Eglise primitive. Pendant l'âge apostolique des Eglises judéo-chrétiennes et pagano-chrétiennes se trouvaient l'une près de l'autre dans la même Eglise. Quels contrastes ! Et, d'autre part, avec quelle force l'unité n'a-t-elle pas été exprimée dans la collecte de l'apôtre Paul en faveur des saints à Jérusalem ! Saint Ignace d'Antioche, l'Oriental, se sentait uni avec les Frères de l'Occident, quoique l'épiscopat n'y fût pas constitué de façon aussi précise qu'en Orient. Et Saint Cyprien, le protagoniste enthous-

siaste de l'unité de l'Eglise, réclamait pour l'évêque le droit de décider librement en ce qui concernait l'administration de l'Eglise : l'Evêque est, disait-il, en ceci responsable devant Dieu seul (Eph., VII, 2). Les grands synodes œcuméniques ont assuré leurs droits individuels aux Eglises provinciales et, jusqu'en 1054, il y avait unité entre l'Orient et l'Occident, quoique d'un côté la Christologie, de l'autre la doctrine du salut fussent le centre des préoccupations des chrétiens ; quoique d'un côté la constitution épiscopale restât reconnue, et que de l'autre la primauté du pape commençât à s'affirmer ; quoique d'un côté la vieille liturgie fut développée dans son sens ancien, et que de l'autre elle cherchât de nouvelles voies.

L'Eglise de l'avenir de nouveau unifiée sera encore plus riche en variété et en diversité d'Eglises particulières. Il faut laisser à toutes la liberté de mettre leurs dons spéciaux au service de l'universalité, non point pour amener des scissions, mais pour assurer aux frères des autres communautés un enrichissement, une mise en valeur, un approfondissement de leurs conceptions religieuses et ecclésiastiques. Les divers types ecclésiastiques ont leur racine dans la diversité des tempéraments nationaux ; de leur culture et de leurs aspirations religieuses ; ils ont droit au respect. Les Eglises orientales, par exemple, donnent à l'occidentale l'impression d'une unité étroitement conservée, mais celui qui les connaît sait de quelle manière la vie religieuse et ecclésiastique se développe au sein de chaque peuple de façon originale.

Nous ne saurions songer à formuler maintenant pour l'Eglise unifiée un minimum de principes fondamentaux. Dieu conduira ceux qui sont de bonne volonté. Mais ceci doit être dit ouvertement : la chrétienté sera proche du but quand des fidèles de toutes les Eglises pourront s'approcher du même autel, pour s'y agenouiller d'un même accord, non pas seulement pour des raisons de sentiment personnel, mais sous la contrainte intérieure de l'esprit de leur propre Eglise, comme frères dans le Seigneur pour y célébrer le saint repas du sacrifice de communion avec Christ et avec les frères à la gloire de

Dieu. Aussitôt que nous regardons ce but, nous sentons à quel point nous en sommes éloignés et combien difficile reste le chemin qui nous y conduit. Nous savons bien que les Eglises d'Orient elles-mêmes ne sont pas toutes liées l'une à l'autre par l'inter-communion et encore moins les Eglises d'Occident. On a certes le droit d'exprimer le vœu que notre Conférence donne aux groupes d'Eglises, qui sont intérieurement rapprochés les uns des autres, une forte impulsion pour qu'ils étudient cette question. L'acceptation de l'inter-communion présuppose la reconnaissance réciproque du ministère ecclésiastique et une base commune de doctrine. Toutes ces questions, qui, au cours des luttes ecclésiastiques, ont soulevé des antagonismes irréductibles en apparence, doivent perdre de leur acuité, si on les examine au point de vue de l'inter-communion, de la pleine « *Communicatio in sacris* ».

En même temps, il faut entreprendre un travail important dans la masse des fidèles de nos Eglises. Si notre Conférence ne peut remplir toutes les espérances qui ont été mises en elle, elle nous a sûrement apporté quelque chose : le commencement d'une compréhension réciproque. Pour si différente que soit notre position ecclésiastique, nous nous rencontrons avec respect, avec compréhension de notre point de vue réciproque, avec estime et amour. Pour si exactement qu'ont été formulés les contrastes des Eglises diverses, il n'y a point eu ici de « *rabies theologica* ». Nous avons certes tous l'impression qu'en dépit de toutes nos différences relatives à la doctrine, au culte et à la constitution de l'Eglise, de fortes pensées positives nous unissent intérieurement. La grande difficulté consiste seulement à les traduire de façon juste. Portons cette expérience dans les communautés chrétiennes du monde entier pour lutter contre les préjugés, la méfiance, l'inimitié existant encore malheureusement parmi les diverses confessions, dont les représentants s'entretiennent ici fraternellement et délibèrent les uns avec les autres. Insistons sur ce qui nous unit et non sur ce qui nous sépare.

Nous, Catholiques, nous avons précisément beaucoup à souffrir des préjugés. Il règne une profonde méfiance dans beaucoup d'endroits contre l'expression de « catholique ». Cela peut provenir de ce qu'elle est employée pour désigner une *Eglise particulière*. Mettons de nouveau en honneur l'ancienne signification de ce mot, qui n'est pas seulement un principe d'universalité. Les catholiques ne tiennent pas seulement à l'Eglise universelle, mais ils considèrent aussi comme catholique dans la doctrine et dans la constitution ce qui est commun à tous. Catholique c'est donc ce qui est commun à tous. Il en va de même de la prêtrise. Les prêtres ne sont pas des intermédiaires, entre Dieu et les hommes : il n'y a qu'un intermédiaire, Jésus-Christ (I Tim., II, 5). Les prêtres sont ses serviteurs, appelés au service dans l'Eglise comme « modèles du troupeau » (I Pierre, V, 4). « Non pas que nous soyons les dominateurs de votre foi, mais nous accroissons votre joie, car vous êtes fermes par la foi » (II Cor., I, 24). La sainte messe n'est pas de l'idolâtrie. L'assertion souvent répétée qu'elle est entachée de magie ou de superstition est sans fondement. Elle est pour nous, avec l'Evangile, ce qu'il y a de plus haut et de plus saint dans la vie religieuse et ecclésiastique. Des fidèles d'autres Eglises peuvent avoir leurs jugements particuliers sur ce qui nous est précieux, mais nous avons le droit d'attendre de nos Frères qu'ils respectent ce qui nous est sacré.

Je peux ainsi vous redire ce que nos évêques ont déclaré en 1889 à Utrecht : « Nous espérons que les efforts des théologiens réussiront à amener, par fidélité à la foi en l'Eglise unifiée, une entente au-dessus de tous les différends survenus au moment des dissensions ecclésiastiques. Nous exhortons les prêtres soumis à notre direction à accentuer avant tout dans leur prédication et dans leur enseignement, les vérités essentielles de la foi chrétienne que confessent ensemble les Eglises séparées, d'éviter avec soin, en exposant les contradictions encore existantes, toute atteinte à la vérité et à l'amour, et à pousser, par leur parole et par l'exemple, les membres

de nos communautés à se conduire vis-à-vis des autres fidèles selon l'esprit de Jésus-Christ, notre commun Rédempteur. »

Cette tâche est bien la première que les Eglises particulières auront à mener à bien pour préparer l'union ecclésiastique. Ce ne sont pas seulement les directeurs des Eglises, mais ce sont tous les fidèles qui doivent être animés d'un désir d'entente et de l'esprit de tolérance. Comme cela doit être le cas de chaque chrétien, la parole de Paul l'apôtre vaut aussi pour chaque Eglise particulière : « Prenez garde de ne pas avoir de vous-mêmes une opinion plus haute qu'il ne convient » (Rom., XII, 3). Pour si élevé et si sacré que soit pour chaque Eglise son propre dépôt, elle le possède, pour parler avec Paul, « dans des vases de terre » (II Cor., IV, 7). Si l'on s'en rend compte, cela nous permet de prendre vis-à-vis du frère qui pense différemment de nous une attitude « d'humilité, de douceur, de tolérance et d'amour » (Eph., IV, 2). Nous désirons, pour préparer le peuple chrétien à nos vues, recommander la volonté d'entente, la reconnaissance réciproque, l'estime et la charité à la grâce du Dieu tout puissant. Puisse-t-il être possible de formuler toutes ces pensées en une prière et d'engager toutes les confessions représentées ici pour délibérer entre elles et prier en commun, à lire cette prière chaque année lors de la fête de la Pentecôte dans toutes les Eglises et chapelles ! Ce que nous avons ici expérimenté de plus fort dans la prière, à savoir que l'esprit d'entente et d'amour engendre l'union, cela pourrait être vécu par le peuple fidèle lui-même en une heure sacrée. De cette manière nous nous serons montrés zélés « à maintenir l'unité de l'esprit dans le lien de la paix » (Eph., IV, 3). Puisse la prière commune devenir le premier pas vers une adoration commune au pied du même autel !

DISCOURS DE M. G. F. BARBOUR, D. Phil.,

Eglise Libre Unie d'Ecosse (Presbytérien).

C'est un grand honneur pour un laïque d'être appelé à adresser la parole à cette Conférence historique, représentant un si grand nombre des Eglises de la Chrétienté. Cependant, j'aurais aimé qu'un autre, muni d'un bagage théologique plus complet que le mien, eût à parler au terme de cette série variée et mémorable de discours que nous avons écoutés dans nos séances plénières du matin.

D'abord, au sujet des divergences en face desquelles nous nous trouvons. Celles qui sont significatives et qui présentent une valeur réelle peuvent, je crois, être rattachées à deux influences principales : 1° A l'effet du temps, qui modifie les pensées des hommes beaucoup plus rapidement qu'il ne transforme l'aspect de la nature. Aujourd'hui, des changements de mentalité et de coutumes, qui auraient autrefois demandé une génération ou un siècle, s'effectuent en une dizaine d'années ou même moins. L'Eglise ne peut être indifférente à ces changements. Elle doit adapter la forme de son message aux pensées de son époque, et répondre aux questions de cette époque, non à celles d'autrefois. Aussi a-t-on dit que l'apologétique est la partie de la théologie qui change le plus rapidement, et les diverses Eglises s'adaptent nécessairement aux circonstances et aux problèmes de leur époque de manière très variable. Il y a aussi, mêlées aux différences provenant d'un monde changeant, celles qui sont dues à cet autre grand fait que nous vivons dans un monde diversifié. Il y a toujours eu dans l'Eglise des différences dues aux tempéraments variés et aux aptitudes des races auxquelles l'Evangile est successivement parvenu. Certaines de ces races ont été d'une intelligence subtile, d'autres riches en sentiments et en émotions, d'autres actives et énergiques. C'est ainsi que, dans les premiers siècles, les Eglises grecques, romaines et

celtiques ont toutes fait preuve de qualités distinctives et remarquables.

Mais au point où nous en sommes de cette Conférence, il est superflu d'analyser ces « variétés » d'expérience religieuse et de type ecclésiastique. Nous sommes nous-mêmes un musée vivant des différences qui ont survécu jusqu'au ^{xx}^e siècle ou qui s'y sont développées. Je désire plutôt montrer que ces différences ne sont pas fortuites ou occasionnelles. Nous devons tous admettre que les différences qui proviennent du caractère ou des dons particuliers des divers peuples ont une origine providentielle, et que sans elles « la gloire et l'honneur des nations » ne peuvent être apportées dans la Sainte Cité (Apoc., XXI, 26). Ceci n'est pas moins vrai des différences qui proviennent de changements dans la vie sociale et intellectuelle des hommes. Lorsque nous considérons un vaste paysage par un jour de soleil, de vent et de nuages, notre attention est attirée tantôt sur un détail, montagne ou vallée, lac ou terrain boisé, tantôt sur un autre, à mesure que les rayons de soleil et les ombres traversent le paysage ; mais ses grands traits demeurent les mêmes. Ainsi de l'expérience chrétienne. Certaines doctrines, celle de la Rédemption, par exemple, et de l'Immortalité, où les chrétiens d'une époque ont trouvé des satisfactions toutes particulières, peuvent occuper une moindre place dans la prédication d'un autre pays et d'un autre temps. Mais ces doctrines n'ont pas disparu ; la lumière a seulement cessé momentanément de reposer sur elles. Ceci peut être dû en partie à une négligence ou à une infidélité de la part de l'Eglise. Mais là n'est pas la seule cause. De même que, dans la comparaison déjà employée, les changements d'aspect du paysage proviennent de la libre action des vents sur les nuées du ciel, de même nous pouvons croire que le souffle de l'Esprit dirige l'attention de l'Eglise et la concentre sur les aspects de la vérité qui ont une importance primordiale pour les hommes et les femmes d'une génération donnée.

Si donc les différences que nous constatons dans l'Eglise Universelle ont une origine et un rôle provi-

dentiels, peut-on en dire autant des divisions de l'Eglise? Telle est une des formes du grand problème que nous sommes venus résoudre ici ; et je n'y connais aucune réponse plus brève et meilleure que celle qui fut donnée par M. J. H. Oldham, lors de la grande Conférence de Birmingham, il y a trois ans : « Dieu a voulu que les différences servissent non pas à diviser, mais à enrichir ». Les différences ne doivent pas comporter de division, d'hostilité, ni même de séparations ; tel est certainement le grand principe vers lequel nous avons été constamment amenés pendant ces dernières années, et qui s'est fait entendre ici, à Lausanne, dans bien des discours.

Ce principe implique, en effet, un abandon radical de l'idée qui a longtemps prévalu en certains pays, notamment dans celui d'où je viens, que ceux qui pensent de même et qui célèbrent leur culte suivant les mêmes formes peuvent seuls être membres d'une même Eglise. Cette conception d'une complète uniformité était impossible, et, je crois, non chrétienne. C'était un idéal étroit. Il avait pour résultat une multiplicité d'Eglises qui n'étaient séparées que par d'étroites limites ; au contraire, l'idée que les différences servent à l'enrichissement de la communauté chrétienne a un effet d'élargissement. Le professeur Shaw nous a dit que cette influence s'était fait sentir au Canada ; je puis également citer la manière dont les Eglises d'Angleterre et du Danemark ont su conserver dans leurs frontières des types de piété et des écoles de théologie très différents les uns des autres. On dira peut-être que ceci n'a pu se faire qu'au prix d'un effort ou d'une tension ; si cela était, nous ne trouverions rien à regretter, car l'effort et la tension attestent une vie et une croissance. La complète uniformité, si nous pouvions jamais l'atteindre, serait synonyme de mort.

Le devoir qui s'impose ici à l'Eglise dans toutes ses branches, d'accueillir des formes encore peu connues d'expérience chrétienne, a été clairement formulé il y a 36 ans par la voix d'un homme que nous avons encore le privilège d'écouter ici. Dans ses conférences de Bamp-

ton, l'Evêque Gore disait: « Pour nous entretenir dans l'humilité, il faut nous souvenir que d'autres siècles et d'autres races ont su plus promptement que nous trouver auprès de notre Seigneur ce que nous ignorons trop : son opposition à l'orgueil, ou à l'affirmation égoïste de la propriété, et que tout n'a pas encore été dit. » Le D^r Gore annonçait aussi le temps, très proche aujourd'hui ou qui peut-être est déjà venu, où l'existence d'Eglises vraiment nationales aux Indes, en Chine et au Japon nous découvrirait des aspects nouveaux et insoupçonnés de la vie chrétienne.

Un mot sur les méthodes pratiques de rapprochement en une communauté chrétienne assez large pour comprendre une grande diversité. Il a été nécessairement beaucoup parlé dans cette Conférence de l'unité de croyance et de doctrine, mais il est bon que l'on n'ait pas oublié d'autres voies conduisant au même but ; en particulier les représentants de l'Eglise Suédoise, le D^r Lindskog, lors d'une précédente séance, et l'Archevêque Söderblom, nous ont rappelé l'unité qui se réalise par le service et par le culte. J'aimerais compléter le témoignage qu'ils ont rendu à la « *Communio in serviendo œcumenica* » et à l'unité dans l'adoration, révélées à Stockholm, en apportant mon témoignage sur l'impression inoubliable d'unité qui s'est manifestée pendant une brève semaine du mois d'août dernier, à Helsingfors, parmi les 1.400 membres des Unions Chrétiennes, appartenant à 47 pays, qui s'y sont rassemblés. Au cours de notre Conférence, plus d'une Commission a déjà exprimé son sentiment de l'unité de l'Eglise dans le service, la prière et l'adoration.

Quant à l'unité par le service, « le verre d'eau froide », comme l'a dit Oliver Wendell Holmes, « n'a pas besoin d'être traduit pour qu'un étranger le comprenne ». Au sujet de l'unité du culte, nous avons à notre disposition deux auxiliaires qui sont eux aussi indépendants de toute traduction et qui font partie du langage de l'Eglise unie : la musique, et son complément : le silence.

Il faut naturellement qu'il y ait une grande variété

dans la forme du culte. Nous sommes tous attachés à des formes de prière, à des psaumes et à des cantiques, dont les mots et les mélodies sont inséparablement associés à nos souvenirs les plus anciens et les plus sacrés; nous désirons naturellement les transmettre à nos enfants, mais nous pouvons apprendre, et en quelque mesure nous apprenons, à apprécier d'autres formes. Je ne vois pas pourquoi, comme presbytérien, il me faudrait me joindre à une autre communion, comme celle de la Société des Amis, pour éprouver la valeur du silence, ou à l'Eglise anglicane pour prendre ma part des liturgies majestueuses et historiques. Tandis que nous ajoutons aux formes du culte que nous affectionnons des formes empruntées à d'autres branches de l'Eglise, nous sommes insensiblement conduits à nous rapprocher d'une unité plus étendue et plus complète.

Tout cela, qui nous parle de liberté, n'est guère moins noble que l'unité elle-même. Ceux d'entre nous qui proviennent des Eglises Réformées en particulier, ne peuvent jamais oublier le grand commandement : « C'est par la liberté que le Christ nous a affranchis. Demeurez donc fermes » (Galates, V, 1). Cette liberté comprend celle qu'a la communauté chrétienne tout entière d'apporter sa contribution à la vie de tous. L'Evêque de Gloucester a fort bien mis en lumière certaines applications particulières de cet idéal : la liberté d'éducation, et la liberté pour l'Eglise locale ou nationale de déterminer ses relations avec la société où elle vit. Mais dans l'Eglise, et particulièrement dans les limites plus vastes d'une Eglise Unie, la liberté ne peut exister que sur la base du support mutuel et de la charité. Sans aucun doute, la première application de la Règle d'Or doit se trouver dans l'Eglise elle-même; nous devons accorder à d'autres la liberté que nous réclamons pour nous-mêmes, celle d'adorer Dieu et d'exprimer notre fidélité au Maître de la manière qui satisfait le mieux nos cœurs et nos consciences.

Dans le domaine de la croyance, cela veut dire que ceux qui trouvent du réconfort dans l'autorité de l'Eglise

et dans les formules vénérables de la foi, doivent être lents à condamner ceux qui se sentent poussés à trouver de nouveaux modes d'expression, et qui peuvent même paraître s'aventurer sur des sentiers dangereux. Ceux-ci, à leur tour, doivent respecter les anciens symboles, même s'ils ne peuvent se les approprier complètement.

Ainsi, une Eglise Unie, ferme dans la charité, « qui est le lien de la perfection » (Col., III, 14), pourrait aller de l'avant pour apporter la paix aux nations et l'unité à un monde en discorde ; elle pourrait aussi aller de l'avant dans cette tâche d'interprétation intellectuelle, dont la grandeur nous a été décrite par un penseur et un chef de l'Eglise Ecossaise, le D^r Robert Rainy, comme suit : « Avoir une vue suffisamment compréhensive de tous les éléments, évaluer et éprouver les relations de ces éléments les uns avec les autres, et avec ces systèmes de pensée humaine par lesquels nous nous efforçons de les expliquer à nous-mêmes ou à d'autres : c'est là une grande œuvre. C'est aussi une œuvre qui se fait graduellement et pour laquelle aucun homme, aucune Eglise, ni même l'Eglise entière, ne sont parfaitement qualifiés de prime abord ».

Oui, une grande œuvre, car des hommages de diverses sortes, et offerts par chaque siècle, sont bien dus à Celui de qui il est écrit : « *Ipse enim est pax nostra* ».

Encore un dernier mot. Lorsque nous nous sommes réunis ce matin, nous avons dû tous nous souvenir que le premier mot de la discussion du présent sujet a déjà été prononcé par une voix qui nous vient de l'au-delà, dans le message du professeur Hertzberg, qui nous a été apporté si solennellement vendredi dernier. En vérité, nous n'avons pas entendu seulement un appel à l'unité, mais aussi une invitation à nous hâter. Le temps est court, vous aussi, soyez prêts.

DISCOURS DE MGR L'ÉVÊQUE HOGNESTAD, D. D.,

Évêque de Bergen, Norvège (Luthérien).

Notre *confession luthérienne d'Augsbourg* déclare, dans son article 7 : « *Ad veram unitatem ecclesiae satis est consentire de doctrina evangelii et administratione Sacramentorum. Non necesse est ubique esse similes traditiones humanas, seu ritus aut ceremonias ab hominibus institutas. Sicut inquit Paulus : Una fides, unum baptisma, unus Deus et Pater omnium.* » (Pour l'unité véritable de l'Eglise, il suffit de s'accorder au sujet de la doctrine de l'Evangile et de l'administration des sacrements. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait partout des traditions humaines semblables, ou que les rites ou les cérémonies instituées par les hommes soient identiques. Ainsi parle Paul : Une foi, un baptême, un seul Dieu et Père de tous).

Il est clair que nous, Luthériens, nous ne pouvons pas nous représenter une unité ecclésiastique qui supprime toutes les Eglises particulières et donne à l'Eglise unique un caractère uniforme. Au contraire, nous pensons que c'est un enrichissement pour l'unité quand elle se montre sous plusieurs formes. Si j'osais risquer une pareille comparaison, je demanderais : Si Dieu a dans son unité trois formes diverses, pourquoi son Eglise ne serait-elle pas trois ou plusieurs en une ?

Où donc est l'unité ? Dans la foi. La foi unit, la vie multiplie. On peut employer différentes comparaisons pour désigner les nombreuses Eglises qui se sont unies. On peut les appeler les branches d'un même arbre. Le nom d'Eglises sœurs est celui qui résonne le mieux à nos oreilles. Nous désignons par ces mots les Eglises qui s'aiment et se respectent, parce qu'elles appartiennent à la même patrie.

De quelle manière doit-on rendre cet amour fraternel vraiment vivant, le faire croître ? Nous devons apprendre à nous connaître, nous rendre visite les uns aux

autres. En Scandinavie, on parle de différentes Eglises, la danoise, la suédoise, la norvégienne, etc. Mais elles sont toutes les Eglises sœurs luthériennes, et chez nous il est de règle que les pasteurs d'autres Eglises peuvent prêcher dans nos chaires, — et qu'ils peuvent même célébrer les services à l'autel. L'Eglise d'Angleterre a souvent employé des Eglises norvégiennes pour célébrer des cultes anglicans destinés aux touristes. Ne serait-il pas possible d'accroître ces échanges ?

La Conférence de Lausanne devrait fonder un organe commun, un journal ecclésiastique, que l'on pourrait nommer « *Ecclesia* ». Ce journal devrait paraître en allemand, en anglais, en français, et en grec peut-être aussi. On devrait pouvoir y lire des rapports de toute l'Eglise unie, aussi bien sur ce qui se fait dans le sens de l'unité que sur ce qui tend à donner à chaque Eglise particulière son caractère spécial. On pourrait publier des prédications données dans les Eglises diverses, des extraits liturgiques, des chants pieux et des cantiques.

De cette manière, par des visites personnelles et par la publication d'un organe commun, serait développée une saine émulation qui nous pousserait tous à donner ce que nous avons de meilleur, non pas dans un esprit de lutte, mais dans le désir de partager nos trésors spirituels. Dans les Eglises scandinaves, nous avons beaucoup appris les uns des autres en ce qui concerne la prédication. Nous avons gagné aussi en expérimentant de nouvelles formes de la liturgie. Que des échanges pareils se multiplient, et peut-être verrons-nous se développer silencieusement un mouvement de réforme gagnant d'abord une Eglise, puis une autre, et se répandant enfin dans toute l'Eglise unie. L'Eglise a besoin de se réformer, de même que chaque chrétien doit faire tous les jours pénitence.

La plus profonde union dans l'Eglise est assurée par la « *Communio mensae Domini* » (communion à la table du Seigneur). Cette communion devrait avant toutes choses être pratiquée dans notre Conférence. Je sais que quelques Eglises particulières se sont rassemblées

autour de la Sainte Cène dans leurs Eglises. Mais j'ai en vain demandé une Sainte Cène qui soit commune à tous. Je voudrais poser à nos frères de l'Eglise anglicane qui a lancé ce mouvement de « Faith and Order » la question suivante : N'aurons-nous pas ici, pendant cette Conférence, une Sainte Cène commune ? S'il faut que nous nous séparions les uns des autres sans l'avoir célébrée ensemble, ce sera pour moi une grande déception. Je dirais même plus, ce serait une honte pour la Conférence.

Je suis luthérien et j'ai la conception que Luther avait de la Sainte Cène. Aussi je préfère communier dans mon Eglise, comme je l'ai fait le dernier jour avant de quitter la Norvège. Mais notre Eglise norvégienne ne s'oppose nullement à recevoir à la Table sainte des hôtes venant d'autres Eglises. Je ne saurais non plus refuser une invitation à la Table Sainte d'une autre Eglise, de même que dans la vie ordinaire je puis être accueilli dans d'autres maisons que la mienne où règnent d'autres usages. S'il y a ici, à Lausanne, une célébration commune de Sainte Cène d'après le rite anglican, je m'y joindrai. Je m'y joindrai aussi si elle a lieu d'après le rite suisse. Et je crois que le Christ me donnera vraiment, en tous les cas, ce que je suis heureux de croire qu'il me donne dans la Sainte Cène, son propre corps et son sang sacré ! Je vous en prie au nom de Jésus : Unissons-nous dans la « *Communio mensae Domini* » (dans la communion de la table du Seigneur).

Il paraît être admis par tous que nous voulons une unité qui n'exclut pas les différences. On pourrait donc dire que l'on voit l'unité dans l'intérieur de l'Eglise, dans ce qu'on appelle son âme, et les différences dans l'extérieur. Mais l'âme elle aussi s'individualise et non seulement le corps. Aussi faut-il aller plus au fond et trouver l'unité dans l'esprit, dans le Saint-Esprit. Je crois au Saint-Esprit, je crois en la Sainte Eglise universelle. Ce que l'on croit est invisible. Dieu, qui voit ce qui est invisible et qui connaît les siens, voit l'Eglise unique. Mais les hommes, eux aussi, doivent la voir ; le monde aussi qui

ne croit pas doit la voir. Aussi avons-nous besoin d'une unité visible dans la foi et dans la vie.

On a dit que le chemin de l'unité passait par les étapes suivantes : fédération, union, unité. Il est assez clair que nous n'arriverons pas d'un seul coup à l'unité. Il faut commencer par la fédération. Quand on dit que celle-ci est un lien trop lâche, je voudrais rappeler la Fédération suisse sur le territoire de laquelle nous nous trouvons maintenant. J'ai vu ici à Lausanne des monuments pour des héros qui ont combattu pour la liberté de leur canton contre les Bernois. Et cependant, les cantons de Vaud et de Berne sont unis maintenant dans une confédération, et, je l'espère, par des liens forts et indissolubles.

Nous pourrions apprendre à nous connaître dans une fédération. Ce qui pourrait y aider, c'est : 1° un organe commun, une revue que nous pourrions nommer « *Ecclesia* » ; 2° des rencontres personnelles et des échanges dans la célébration des services divins ; 3° des conférences, aussi bien conférences particulières (organisées par des Eglises de même confession) que des conférences générales interconfessionnelles.

Ce ne sont pas toujours, nous l'avons vu, les choses essentielles qui séparent les Eglises. Des formes extérieures séparent souvent plus que des questions de foi. Si le Saint-Esprit nous a maintenant donné la volonté de l'unité, nous devons demander des indications pour apprendre à nouveau à distinguer ce qui est essentiel de ce qui ne l'est pas. Alors il nous conduira de la fédération à l'union, et, en fin de compte, à l'unité.

Nous n'en sommes pas encore là. J'ai vu hier avec grande affliction que nous ne pouvions avoir de communion commune. L'Eglise cantonale nous avait invité fraternellement à la Table sainte. Plusieurs d'entre nous ont répondu à l'invitation, mais non pas tous. Je crois cependant être resté, en prenant part à cette Sainte Cène, un bon luthérien. S'il y en a beaucoup parmi vous qui n'ont pu participer à cette Sainte Cène, pourquoi la Conférence n'a-t-elle pas pris l'initiative d'organiser une célé-

bration du Sacrement telle que tous puissent y participer ? L'apôtre nous a recommandé d'exercer l'hospitalité, mais les Eglises n'ont pas encore appris suffisamment cette vertu. Ne pouvons-nous pas l'apprendre à nouveau ? Si nous voulions pratiquer une pleine et entière intercommunion, je suis profondément persuadé que la conception vraie de la communion s'imposerait de plus en plus.

Si nous voulons nous unir dans la foi chrétienne, que les usages différents ne nous séparent pas !

M. le pasteur *Gregor Peradse*, de l'Eglise de Géorgie, parle ensuite brièvement, comme membre de la Conférence, mais non comme délégué officiel de cette Eglise. Il rappelle la liberté dont il a joui au cours de ses études en Allemagne, en Belgique et en Angleterre, où il ne s'est jamais heurté à un prosélytisme quelconque, et il demande que l'Eglise de Géorgie ne soit pas considérée comme un champ de mission extérieure. Elle est elle-même une Eglise avec une vraie tradition missionnaire; elle travaille au milieu des Musulmans, et serait heureuse d'être aidée à porter cette lourde responsabilité.

Cette Eglise est aussi ardemment nationale et indépendante et, à travers beaucoup de souffrances, elle s'est identifiée avec le peuple géorgien. Elle serait heureuse de se sentir entourée de l'amitié et la sympathie des autres Eglises, et d'obtenir de l'aide pour l'éducation de son clergé, interrompue par la destruction de ses séminaires.

La séance est levée à 13 heures. L'après-midi est consacrée aux réunions de Commissions.

SÉANCES DES COMMISSIONS

MARDI 16 AOUT

Le matin et l'après-midi sont consacrés aux réunions des Commissions V, VI et VII. Ces Commissions avaient déjà tenu des réunions les 12, 13 et 15 août.

Voici la liste des membres des Commissions :

COMMISSION V

Sujet: LE MINISTERE

Président : L'EVÊQUE DE GLOUCESTER

MM.

Abbott-Smith, Chanoine
 Adelaide, Evêque de
 Alivisatos, Prof. H. S.
 Andersen, Prof. J. O.
 Ankar G. A., pasteur Lic. Théol.
 Appia, pasteur L.
 Bagnell, Dr. L.
 Barber, Principal W. T. A.
 Barton, Dr W. E.
 Bate, Chanoine.
 Bell, professeur W. C.
 Bensow, pasteur O.
 Blair, Pasteur J. C.
 Blake H.
 de Boér, Prof. Alexis
 Bombay, Evêque de
 Brewis, Principal J. T.
 Brown, Dr W. A.
 Davey, Prof. J. E.
 Deissmann, Prof. A.
 Dickey, Prof. S.
 Dornakal, Evêque de
 Dublin, Archevêque de
 Elderdice, Président H. L.

MM.

Furnajieff, pasteur D. N.
 Fyffe, Dr D.
 Garvie, Principal A. E.
 Geller, pasteur S.
 George, Evêque de
 Germanos, Evêque
 Gilmore, pasteur C.
 Gogarten, pasteur F.
 Gore, Evêque
 Greever, Prof. W. H.
 Hadorn, Prof. W.
 Haenisch, pasteur G.
 Hall, Prof. F. J.
 Hauge, pasteur S. M.
 Heath, Carl.
 Held, Dr G.
 Herron, Prof. C.
 Hinderer, Prof. A.
 Holland, pasteur W. E. S.
 Honduras, Evêque du
 Horne, F. A.
 Houghton, Dr R. M.
 Hoyois, pasteur E.
 Hume, Dr R. A.

MM.

Inagaki, Prof. Y.
 Jenkins, pasteur T.
 Jesch, pasteur A.
 Kaas, Baron A. von
 Kay, Prof. D. M.
 Kennink, Archevêque
 Koren, pasteur L.
 Laun, Lic. Théol. J. F.
 Lehtonen, Dr Aleksi.
 Leontopolis, Archevêque de
 Lewins, W. A.
 Limerick, Evêque de
 Lofthouse, Principal W. F.
 Mc Dowell, Evêque
 Marquis, Dr J. A.
 M'Clymont, Dr J. A.
 Merrill, Dr W. P.
 Milne, pasteur J.
 Moore, Dr T. A.
 Mosel, pasteur H. G. W.
 Mudge, Dr L. S.
 Naupactos, Métropolitte de
 Neiiendam, Dr M. N.
 Nooe, Dr R. T.
 Noyes, Dr E. M.
 Nubia, Archevêque de
 Ochiai, Dr J. K.
 Papadopoulos, B. K.
 Parker, pasteur G.
 Parker, pasteur L. D.
 Parsons, Evêque
 Peake, Prof. A. S.
 Peel, Dr A.
 Pfannenstill, Prof. M.
 Piper, Lic. Theol. O.
 Pröhle, Dr K.

MM.

Pustowka, pasteur O.
 Pyke, pasteur R.
 Reichel, Sir Harry.
 Richards, Dr G. W.
 Ritchie, Dr D. L.
 Roper, Evêque
 Rose, pasteur I. M.
 Roy, pasteur T. S.
 Sandegren, pasteur P.
 Sands, Lord
 Scherer, Dr M. G. G.
 Schian, Gén. Superintend. M.
 Scoumperdis, Archimandrite
 Selecman, Dr C. C.
 Smith, pasteur F. E.
 Smith, pasteur J. C.
 Stange, Dr E.
 Steimle, Dr A.
 Stevenson, Président J. Ross.
 Stören, Evêque
 Sumitra, pasteur H.
 Swartz, Président H. F.
 Taekema, pasteur P.
 Tarafdar, Chanoine
 Thomas, Dr J. S. L.
 Thompson, Prof. E. T.
 Thompson, pasteur L. M.
 Tinnevelly, Evêque de
 Titius, Prof. A.
 Walker, Dr G.
 Washburn, doyen H. B.
 Williams, Evêque.
 Wotherspoon, Dr H. J.
 Zarnovicky, pasteur M.
 Zoellner, Gén. Superintend. W.

COMMISSION VI

*Sujet : LES SACREMENTS**Président: M. L'ÉVÊQUE CANNON*

MM.

Armitage, Archidiaacre
 Ashworth, pasteur R. A.
 Bartlet, Prof. J. V.
 Bird, pasteur P. S.

MM.

Bulgakow, Prof. S.
 Brilioth, Prof. Y. T.
 Brodersen, pasteur P.
 Burn, Doyen

MM.

Burntvedt, pasteur T. O.
 Choisy, Prof. J. E.
 Clark, Chancellor L. C.
 Cochran, pasteur J. W.
 Cooper, pasteur A. O.
 Davies, pasteur E. O.
 Dionisy, Archevêque
 Diobouniotis, prof. C.
 Donald, D^r G. H.
 Dysinger, prof. H.
 Elert, Prof. W.
 Fisher, Chanoine.
 Gardiner, pasteur J. B.
 Garrett, D^r A. E.
 Gaugler, prof. E.
 Gerrard T. L.
 Glubokowsky, Prof. N.
 Goodall, pasteur C.
 Handmann, Prof. R.
 Heiler, Prof. F.
 Hermelink, Prof. H.
 Hindes, pasteur W.
 Holden, pasteur A. T.
 Hornyanszky, prof. A.
 Hughes, Principal H. M.
 Humphries, Prof. A. L.
 Jensen, Evêque
 Jones, pasteur T. J.
 Joyce, Archidiacre
 Kelley, pasteur W. M.
 Kendrick, Prof. Eliza H.
 Klingman, D^r G. A.
 Korthauer, Evêque
 Lang, Prof. August.
 Lang, D^r Théodore.
 Lindskog, D^r H. J.
 Livingtone, W. P.
 Lunn, Sir Henry
 Lyman, Mme A. J.
 Macaulay, pasteur J. J.
 Maclagan, D^r P. J.
 Manchester, Evêque de
 Manning, Evêque
 Margetson, Provost W. J.
 Martin, Prof. A. von.
 Master, D^r H. B.
 Mc Connell, Evêque

MM.

Méjan, pasteur F.
 Ménégos, Prof. F.
 Mill W. H.
 Moe, Prof. Olaf.
 Monahan, pasteur A. E.
 Monod, Prof. W.
 Moore, Evêque
 Morehouse, D^r F. C.
 Nash, Evêque
 Nectarie, Archevêque
 Neuschäfer, Studiendirektor C.
 Norberg, D^r O.
 Nygren, Prof. A.
 Paraskevaidis, D^r T.
 Perry, Evêque
 Prochazka, Evêque
 Prys, D^r Owen
 Quick, Chanoine
 Riley, Athelstan
 Robinson, Principal W.
 Rogers, D^r B. T.
 Rust, D^r J. A.
 de Saint-André, pasteur L.
 Sasse H., Lic. Théol., Pasteur.
 Schempp, Direktor J.
 Schmitz, Prof. O.
 Schoell, Prâlat D^r.
 Siebel, J. G.
 Sigmonds, pasteur S. O.
 Sills, Président K. C. M.
 Smiley, D^r W. B.
 Soper, Prof. E. S.
 Soucek, D^r J.
 Stefan, Métropolitte
 Stewart, D^r G. C.
 Stewart, pasteur R. W.
 Sturgis, D^r W. C.
 Sydney, Archevêque de
 Thompson, Président W. O.
 Thvedt, pasteur N. B.
 Turkevich, pasteur B. J.
 Valiadis, Archimandrite
 Vance, pasteur J. A.
 Vlijmen, Evêque van
 Vickrey, C. V.
 Watt, pasteur T. M.
 Wisemañ, D^r F. L.

COMMISSION VII

Sujet: L'UNITE DE LA CHRETIENNE
ET LES EGLISES ACTUELLES*Président* : MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE SÖDERBLOM

MM.

Aalders, Prof. W. J.
 Ainslie, pasteur Peter
 Armagh, Archevêque de
 Arseniew, prof. N.
 Atkinson, pasteur H. A.
 Aulén, Prof. G.
 Baer, Dr S. H.
 Bagnall, T. St. J.
 Bagnall, Mme Mary A.
 Baker, pasteur H. N.
 Balakian, Evêque
 Balanos, Prof. D. S.
 Banninga, Dr J. J.
 Barbour, Dr G. F.
 Barnes, Dr C. W.
 Bates, Président M. L.
 Bieler, Prof. C.
 de Bildt, Son Excellence H.
 Bond, pasteur A. J. C.
 Boyd, Mme W.
 Brent, Evêque
 Bristow, J.
 Brown, Dr A. J.
 Budd, Mme Elizabeth
 Budd, pasteur W. R.
 Cole, pasteur E. W.
 Comba, Prof. E.
 Constantinidis, Archimandrite
 Cowden, pasteur J. B.
 Davis, Dr D. A.
 Day, pasteur W. H.
 Dibelius, Gén. Superintend. O.
 Douglas, Chanoine
 Enders, doyen G. C.
 Eulogios, Métropolitite
 Fabricius, Prof. C.
 Fehl, Konrat. A.
 Fiero, R. H.
 Fisher, Evêque

MM.

Forgan, Dr R.
 Fornerod, Prof. A. A.
 Fotheringham, prof. J. T.
 Frank, pasteur G.
 Gardner, Mlle Lucy
 Gibson, Theron
 Giesecke, Dr F.
 Gounelle, pasteur E.
 Gwynne, Evêque
 Hagemeyer, pasteur F.
 Hamilton L. A.
 Harvey, pasteur F. G.
 Haussleiter, Prof. G.
 Heard, Evêque
 Hognestad, Evêque
 Horstmann, pasteur P. F.
 Howie, pasteur R. H.
 Irbe, Evêque
 James, Prof. J. A.
 Katz, pasteur P.
 Keller, pasteur Adolf.
 Kennedy, Doyen
 Klein, Dr W. F.
 Kulp, pasteur E. J.
 Küry, Evêque
 Lencz, Prof. G.
 Leo, pasteur P.
 Lew, prof. T. T.
 Mac Arthur, pasteur K. C.
 Mac Cracken, Président J. H.
 Machichan, Dr D.
 Macnutt, Archidiacre
 Malan, pasteur A.
 Mauck, Président J. W.
 Merle d'Aubigné, pasteur C.
 Neander, pasteur H.
 Nollen J. S., Doyen.
 Ohlemüller, Dr G.
 Peradse, Dr G.

MM.

Philputt, pasteur J. M.
Pongrącz, Prof. J.
Reed, pasteur L. T.
Richards, Dr T. T.
Richmond, pasteur M.
Rosenkjar, pasteur J.
Sanford, Mme W. E.,
Schenck, pasteur H. W.
Schneider, Prof. F.
Shatford, Chanoine
Shaw, Prof. J. M.
Siegmond-Schultze, Prof. F.
Simons, Dr W.
Sjöstedt, Major A.
Sjöstrand, Prof. B.
Slosser, Pasteur G. J.
Sommer, pasteur T. W. E.
Stejskal, Evêque

MM.

Stevenson, Président J. S.
Taranger, Prof. A.
Tatlow, Chanoine
Turk, pasteur M. H.
Unruh, Prof. B. H.
Verner, pasteur A.
Victoria, Evêque de
Wallau R. H., Lic. Théol., Past.
Western, Chanoine
Wigham, Dr J. T.
Wilson D. M.
Wobbermin, Prof. G.
Woods, Chanoine.
Wright, pasteur H. C.
Zabriskie, G.
Zoch, Evêque
Zwemer, Dr S. M.

RAPPORT DE LA COMMISSION V

MERCREDI MATIN 17 AOUT

Sous la présidence de M. le pasteur W. O. Thompson, D. D., la Conférence se réunit en séance plénière à l'Aula. Le culte est célébré à 9 heures 30 par M. le pasteur Gustave Secrétan.

Travail de la Conférence.

Le Bureau annonce qu'il n'y aura pas de séance l'après-midi, qui sera consacrée à une excursion autour du lac, offerte aux délégués par le Syndic et la Municipalité de Lausanne ; mais trois sessions sont prévues pour le jour suivant, matin et après-midi, pour l'étude des rapports des Commissions VI et VII, et le soir, pour discuter de l'opportunité de continuer le travail entrepris par la Conférence et pour entendre le rapport du Comité de Continuation.

Le Président dit que le Comité nommé à Genève en 1920 a maintenant terminé ses travaux qui consistaient à préparer et à réunir la Conférence. Il devient par suite nécessaire de nommer un autre Comité de Continuation. Le Président propose la nomination d'une Commission chargée de désigner trente personnes qui, éventuellement, pourraient former le noyau de ce nouveau Comité, lequel pourrait s'adjoindre d'autres membres. Il propose de faire entrer dans cette Commission MM. Lord Sands comme président, le professeur Alivisatos, le pasteur Bagnell, le professeur Brilioth, le chanoine Woods, le professeur Dibelius, le pasteur Keller et le Secrétaire général.

Mémoire présenté au nom des Dames déléguées à la Conférence.

par Miss Lucy Gardner

I. Au cours de cette conférence réunie pour essayer de découvrir la volonté de Dieu envers son Eglise, les dames déléguées ont eu à cœur d'inviter la Conférence à se rendre compte de ce que signifie le fait que, sur environ 400 délégués, il n'y a que 7 fem-

mes. Nous ne désirons engager aucune discussion à ce sujet, mais nous croyons que la place qui appartient aux femmes dans l'Eglise et dans les conseils de l'Eglise est chose de grande conséquence, qui doit être dans le cœur et les préoccupations de tous.

II. Pour le grand combat qui tend à faire pénétrer la lumière dans les parties sombres du monde, ainsi que pour l'édification de l'Eglise, il est essentiel que toutes les forces disponibles soient mises en œuvre et que chaque membre de l'Eglise reçoive en partage le travail qui lui convient et le poste de responsabilité qui lui appartient.

III. Les signataires de ce document ne prétendent pas établir quelle est la place qui convient aux femmes dans l'Eglise, et d'ailleurs elles ne sont pas toutes d'accord sur tous les points, mais il en est un où elles sont unanimes: il y a là une question qui ne peut être résolue ni par les hommes seuls, ni par les femmes seules. Ce n'est pas aux femmes de demander et aux hommes de donner, mais puisque l'Eglise, d'un commun accord, s'engage dans la recherche d'une plus profonde unité spirituelle, nous croyons qu'en cette recherche nous découvrirons aussi, d'un commun accord, des lumières nouvelles et de nouvelles révélations de la volonté de Dieu.

Cette Conférence doit avoir un résultat: l'initiative d'une mission d'évangélisation, puisque nous nous approprions à nouveau la valeur rédemptrice de l'Evangile de Jésus-Christ pour les péchés et les douleurs du monde, de cette grande multitude qui, ainsi que nous l'a rappelé le D^r Ainslie, « se détourne lentement de l'Eglise. »

Nous croyons que l'appel doit être adressé par cette Conférence également à tous les hommes et à toutes les femmes, un appel à la fidélité entière dans cette tâche. de peur que les différents dons et les circonstances favorables ne soient pas mis à profit. En ce moment de la Conférence, nous ne demandons pas que ce problème, qui est l'un de ceux de la constitution de l'Eglise, soit discuté; mais nous demandons les prières de tous afin que les dons des femmes comme ceux des hommes soient offerts et utilisés pleinement en vue de la grande tâche qui est devant nous, celle de l'Evangélisation du monde par le moyen d'une Eglise Unie.

Signé: Elisa H. HENDRICK.
Elisabeth HILL LYMAN.
H. S. SANFORD.
Lucy GARDNER.
Mary A. BAGNALL.
Elisabeth BUDD.

Déclaration des délégués appartenant à l'Eglise luthérienne.

Les membres de la Conférence appartenant à l'Eglise Luthérienne Evangélique, désirent présenter à la Conférence la déclaration suivante:

Notre participation à la Conférence de Lausanne prouve, mieux que toute déclaration, à quel point nous déplorons les divisions dans l'Eglise et ressentons le besoin d'unité entre chrétiens. En tant que Luthériens Evangéliques, nous reconnaissons que c'est pour nous un devoir sacré de travailler à la grande cause de l'union des Eglises dans la foi et dans l'espérance — surtout en ces temps où se fait sentir douloureusement le besoin de l'amour chrétien au service de l'humanité. Il reste bien entendu que, d'après nos Confessions de Foi, l'unité de l'Eglise peut exister sans que les traditions humaines, les rites et les cérémonies soient partout les mêmes; elle consiste dans l'accord à l'égard de la doctrine évangélique et de l'administration des Sacrements.

C'est une tâche considérable que d'exprimer d'une manière adéquate l'unité spirituelle de la Chrétienté. Cela ne peut se faire qu'en suivant la direction vers laquelle nous orientent les symboles œcuméniques. La difficulté de l'entreprise ne doit pas nous arrêter, mais il ne faut pas la prendre à la légère.

Les discussions actuelles sont, à bien des égards, importantes et instructives et nous désirons les voir se continuer jusqu'à la fin de la Conférence. Mais nous mettons en doute qu'il soit possible de publier dès maintenant, comme conclusions, les affirmations de la Conférence, touchant les principes fondamentaux de la Foi et de la Constitution de l'Eglise. A notre sens, ce ne serait digne ni de la Conférence elle-même, ni de la Chrétienté.

1. Nous estimons donc que la Conférence, dans sa proclamation officielle, devrait exprimer fortement la grande importance de cette réunion, la profonde unité spirituelle que nous constatons avec reconnaissance envers Dieu, l'intense désir d'unité qui se fait sentir, la nécessité et la valeur de discussions fraternelles ultérieures, continuant les travaux ici commencés.

2. Il n'y a donc pas lieu à un vote final sur les propositions ici formulées. Elles devraient être ajoutées à la proclamation, et donner matière à une étude ultérieure.

3. En vue d'assurer une étude adéquate et approfondie et de faire fructifier, selon le vœu de tous, les travaux de la Conférence, toute la documentation devrait aussi être transmise à une Commission restreinte, composée de délégués jouissant de la confiance de leurs groupes respectifs, à savoir: les Orthodoxes, les Luthériens Evangéliques, les Réformés, les Presbyté-

riens (Calvinistes), les Anglicans, les Méthodistes, les Baptistes, les Congrégationalistes, etc... Cette Commission aurait la charge d'étudier avec soin ces propositions, à la lumière des discussions qui ont lieu à la Conférence, et de mettre en évidence les points sur lesquels, en matière de doctrine et de pratique, il y a accord ou divergence.

4. Il faudrait aussi que dans les diverses communions chrétiennes fussent nommées des Commissions chargées d'étudier à fond les propositions et de présenter des rapports à la Commission d'ensemble, qui soumettrait ensuite le résultat de ses travaux à une future conférence.

Au nom d'une réunion de Luthériens Evangéliques, membres de la Conférence :

Louis Appia, Inspecteur Ecclésiastique, Paris.

Peter Hognestad, Evêque de Bergen. (1)

K. Irbe, Evêque de Lettonie.

M. G. G. Scherer, Sec. de l'Egl. Luth. Unie d'Amérique.

Dr D. Schoell, Prélat à Stuttgart.

Nathan Söderblom, Archevêque d'Upsal.

A Steilme, Pasteur, New-York, Egl. Luth. Unie des Etats-Unis.

W. Zoellner, D., Surintendant Général, Münster (Allemagne).

Préambule aux déclarations.

Le Président rappelle qu'il lui a été demandé d'essayer de rédiger un Préambule qui serait mis en tête des déclarations. Avec l'aide inappréciable de M. le Dr Francis Hall, Evêque de Bombay et des membres luthériens qui avaient présenté cette motion, il a rédigé un peu rapidement un projet de Préambule. Si sa proposition est approuvée par l'Assemblée, il procédera à une rédaction définitive.

Voici le texte préliminaire :

« Nous, représentants de nombreuses communions chrétiennes de toutes les parties du monde, réunis pour examiner, sous la direction de l'Esprit-Saint, les points sur lesquels nous sommes d'accord et ceux sur lesquels nous différons, nous recevons la série des rapports que voici, lesquels renferment des sujets d'étude, destinées à l'examen de nos Eglises respectives, au cours de leur effort commun vers l'Unité.

« Chacun des sujets de notre ordre du jour a été d'abord dis-

(1) Les autres délégués norvégiens désirent un vote de la Conférence sur les divers sujets, sauf sur les sujets suivants : L'Eglise (sujet III) ; Le Ministère (sujet V) ; Les Sacrements (sujet VI).

cuté en séance plénière, puis remis à l'étude d'une des Commissions, entre lesquelles la Conférence s'est distribuée. Le rapport, après discussion complète dans les sous-commissions, a reçu sa forme finale et a été adopté par la Commission qui en avait la charge. Chaque rapport a été deux fois soumis à une nouvelle discussion en séance plénière, et enfin transmis aux Eglises dans sa forme présente.

« Nous ne prétendons pas que ces rapports épuisent le sujet ou puissent satisfaire dans tous leurs détails chacun des membres de la Conférence; nous les soumettons cependant aux Eglises en vue d'un examen très attentif, que ces rapports n'ont pu recevoir pendant la brève période de nos séances. Nous proposons également que tous ces sujets d'études soient transmis à une petite Commission d'hommes qualifiés, représentant les divers groupes, Orthodoxe, Luthérien, Presbytérien, Méthodiste, Anglican, etc., qui aurait pour mission d'étudier soigneusement ces propositions, à la lumière des discussions, pour en faire ensuite un rapport aux Eglises.

« Là où les rapports constatent des divergences, nous invitons le monde chrétien à une nouvelle et très sérieuse étude des opinions contradictoires qui sont actuellement soutenues, et à un effort vigoureux pour atteindre la vérité telle qu'elle est en Dieu, vérité qui doit être le fondement de l'unité de l'Eglise. »

Le Président est invité à compléter ce projet et à le présenter à nouveau à la Conférence. (Voir le Préambule sous sa forme finale, page 519).

Rapport de la cinquième Commission.

L'Evêque de Gloucester, en présentant la Déclaration de la Commission V, sur le Ministère de l'Eglise, s'exprime ainsi qu'il suit:

Avant de lire cette Déclaration, je désire vous présenter quelques remarques. D'abord, je voudrais dire qu'à mon avis, vous nous avez confié une tâche extrêmement difficile, surtout étant donné le peu de temps dont nous disposons. Nous avons fait de notre mieux, vu les circonstances, mais nous n'aurions rien eu à vous présenter sans l'atmosphère heureuse et amicale dans laquelle la Commission a pu travailler, chacun s'efforçant de rendre notre tâche aussi aisée et facile que possible.

En second lieu, cette Déclaration a rencontré une approbation unanime, et je dois vous expliquer pourquoi. Au début quelques-uns d'entre nous croyaient qu'il fallait définir les termes de la réunion de la Chrétienté; d'autres qu'il fallait présenter une définition de la foi chrétienne, telle qu'ils la concevaient. Ni l'un ni l'autre de ces buts ne nous était proposé. Notre

but était d'explorer le terrain possible de l'unité, et de soumettre des suggestions à l'étude des Eglises, de sorte que cette Déclaration n'exprime pas exactement ce que chaque membre de la Commission pense, mais ce que nous estimons tous devoir être soumis à la méditation des Eglises.

En conséquence, la Déclaration est divisée en chapitres. Elle commence par un chapitre sur la nature du ministère, sur lequel je crois que nous sommes d'accord; elle traite ensuite des difficultés de la situation, et donne un résumé des diverses opinions émises, propose des suggestions à soumettre aux Eglises, et termine en déclarant que pour régler ces questions, il serait nécessaire d'y consacrer beaucoup plus de temps que nous n'avons pu le faire.

L'Evêque de Gloucester présente ensuite la Déclaration à la Conférence.

RESOLUTION DE LA COMMISSION V (1^{re} Rédaction)

I

Les représentants des Eglises ici assemblés sont heureux de déclarer qu'ils se trouvent en accord fondamental en ce qui concerne les cinq thèses suivantes:

1. Le ministère chrétien est un don de Dieu par Christ à son Eglise et est essentiel à l'existence et à la bonne marche de l'Eglise.

2. Le ministère chrétien tire son autorité et son efficacité permanentes de Christ et de son Esprit.

3. Le but du ministère est de sauver les hommes participants du Salut et de la Sanctification dans le Christ, et cela par l'activité pastorale, la prédication de l'Evangile et l'administration des sacrements, rendus efficaces par la foi.

4. Au ministère chrétien sont confiées, en tout ou en partie, la direction et la discipline dans l'Eglise.

5. Les hommes doués pour le ministère, appelés par l'Esprit et agréés par l'Eglise, reçoivent par la prière et l'imposition des mains l'ordination leur conférant la charge d'exercer le ministère.

II

Au sein des diverses communions chrétiennes entre lesquelles la chrétienté s'est subdivisée au cours de l'histoire, diverses formes du ministère se sont développées suivant les circonstances où étaient placées ces différentes Eglises et sui-

vant leurs manières d'interpréter les intentions du Christ et les directions du Nouveau Testament.

Ces Eglises ont été, suivant la providence de Dieu, les instruments incontestablement bénis de l'Esprit-Saint pour « éclairer le monde, convertir les pécheurs et sanctifier les âmes ». Mais les différences qui ont surgi quant à l'autorité et aux fonctions de ces diverses formes du ministère ont été et sont encore l'occasion de troubles, de doutes et de malentendus.

Il en est résulté que les difficultés touchant à l'inter-communion ont été s'accroissant; les âmes fidèles ont été blessées et désorientées, tandis que, d'autre part, dans le champ des missions, où l'Eglise remplit son but essentiel qui est de prêcher l'Evangile à toute créature, les jeunes Eglises ont trouvé dans ce manque d'unité un très sérieux obstacle à la propagation de l'Evangile. C'est donc un besoin urgent que des mesures soient prises pour qu'un ministère commun soit reconnu dans toutes les parties de l'Eglise comme revêtu de la sanction de l'Eglise tout entière.

III

Notons maintenant les différences auxquelles il est fait allusion ci-dessus:

A. — Voici le point de vue de l'Eglise Orthodoxe:

Considérant le ministère comme institué dans l'Eglise par Christ lui-même et comme étant l'organe par lequel, grâce à un charisme spécial, l'Eglise communique ses moyens de grâce tels que les sacrements, et croyant que le ministère, sous sa triple forme, évêques, presbytres et diacres, ne peut avoir pour base que la succession apostolique ininterrompue, l'Eglise Orthodoxe regrette de ne pouvoir arriver à un accord avec plusieurs des Eglises représentées à la Conférence. Mais elle prie Dieu que, par son Esprit, il veuille conduire les Eglises à l'union même en ce qui concerne cette grave divergence.

B. — Dans la chrétienté occidentale, il y a des différences marquées.

Voici les caractéristiques de l'un des points de vue:

La conviction que

a) il y a toujours eu des degrés divers dans le ministère, chacun ayant sa fonction propre;

b) l'ordination est un acte sacramentel d'institution divine et par conséquent indispensable, communiquant un charisme spécial à chaque ministère particulier;

c) Les Evêques qui tiennent leur charge de la succession apostolique sont les agents obligatoires de l'ordination;

d) la succession apostolique ainsi conçue est nécessaire à

l'autorité du ministère, à l'unité visible de l'Eglise et à la validité des sacrements.

C. — D'autre part, dans plusieurs Eglises représentées à la Conférence, prévalent les convictions suivantes:

a) qu'il n'y a en fait qu'un seul ministère, celui de la Parole et des Sacrements;

b) que les ministères existant dans ces Eglises sont d'accord avec le Nouveau Testament, démontrés par leurs fruits, qu'ils ont l'autorité légitime dans l'Eglise et que les Sacrements administrés par eux sont valables;

c) qu'aucune forme particulière du ministère n'est objet de foi.

D. — De plus, il faut signaler qu'il y a, au sujet du ministère, des vues intermédiaires entre les types ci-dessus mentionnés; il en est, par exemple, qui, tout en adhérant au système épiscopal du gouvernement de l'Eglise, ne considèrent pas la succession apostolique telle qu'elle vient d'être décrite comme un élément vital de l'épiscopat ou même la rejettent complètement. Il en est d'autres qui, adhérant au système presbytéral et congrégationaliste du gouvernement de l'Eglise, estiment que le ministère apostolique est transmissible et a, de fait, été transmis pas le moyen des presbytres.

IV

Il a été fait, au sujet de l'organisation de l'Eglise, certaines suggestions que nous transmettons pour être examinées par les Eglises:

1. Considérant que l'Episcopat, le Conseil des Presbytres et la communauté des fidèles ont eu respectivement leur place dans la constitution de l'Eglise primitive;

2. Considérant que le ministère émanant soit de l'épiscopat, soit du presbytère, soit de la communauté, est respectivement accepté aujourd'hui par les grandes Eglises de la Chrétienté et l'a été pendant des siècles:

3. Considérant que le ministère émanant soit de l'épiscopat, soit du presbytère, soit de la communauté est tenu pour essentiel à l'ordre de l'Eglise, par les uns sous sa forme épiscopale, par d'autres sous sa forme presbytérale, et par d'autres enfin sous sa forme congrégationaliste;

Par ces motifs, nous reconnaissons que ces divers éléments doivent tous, dans des conditions à étudier plus complètement, avoir une place appropriée dans l'organisation et la vie d'une Eglise Unie, et que chaque Eglise distincte, se souvenant des bénédictions évidentes que Dieu a accordées à ses ministres dans le passé, devrait apporter avec joie à la vie commune de l'Eglise Unie ses propres trésors spirituels.

Si l'on accepte cette proposition et si l'on s'y conforme, il est essentiel de souligner que l'acceptation de n'importe laquelle de ces formes d'ordination comme étant, à l'avenir, le mode régulier et normal d'entrer dans le ministère de l'Eglise, ne doit pas sembler comporter l'adhésion à une théorie déterminée à l'égard de l'origine, du caractère ou des fonctions de l'une quelconque des charges dans l'Eglise, ni impliquer la négation de la validité de l'ordination dans les branches de l'Eglise universelle qui se considèrent elles-mêmes comme ayant conservé les charges apostoliques valables sous des formes différentes d'ordination, ni désavouer et discréditer un ministère de la parole et des sacrements, présent au passé, qui a été employé et béni par l'Esprit de Dieu.

De plus, nous reconnaissons que le Saint-Esprit étant donné à chaque croyant, que chaque croyant ayant un accès direct et immédiat auprès de Dieu par Christ, que les dons spéciaux de l'Esprit-Saint, tels que l'enseignement, la prédication et la cure d'âmes étant les trésors de l'Eglise aussi bien que des individus, il est juste et nécessaire que l'Eglise fasse un plus ample usage de ces dons pour le développement de sa vie spirituelle collective et pour l'extension du Royaume de Christ notre Sauveur.

V

La Conférence n'a pas eu assez de temps pour étudier avec le soin et la patience qui seuls pourraient conduire à un complet accord, tous les points de divergence que comporte le sujet du ministère. La même observation s'applique également aux propositions qui auraient dû être faites en vue de la constitution d'une Eglise Unie. Mais nous ne pouvons nous contenter de cette mention sans exprimer l'espoir que l'étude commune de cette question sera continuée par les membres des diverses Eglises représentées à la Conférence et aura les résultats les plus avantageux pour la cause de l'union.

VI

En conclusion, nous exprimons notre reconnaissance au Dieu Tout Puissant pour le grand progrès accompli ces dernières années en vue du rapprochement mutuel des Eglises et notre conviction qu'il nous faut aller de l'avant avec foi et courage, assurés qu'avec la bénédiction de Dieu, nous serons rendus capables de résoudre les problèmes qui sont devant nous.

En particulier, nous partageons la conviction exprimée à plusieurs reprises au cours de la Conférence que, en attendant la solution des questions de Foi et de Constitution de l'Eglise à

l'égard desquelles on n'a pas pu dès maintenant se mettre d'accord, il nous est possible, non seulement comme individus, mais comme Eglises, de nous unir pour les activités du service fraternel que Christ a confiées à ses disciples.

En conséquence, nous recommandons à nos Eglises d'étudier dès maintenant les possibilités immédiates de démarches communes, mettant en évidence d'une manière plus sensible l'unité déjà existante.

Discussion.

Le Rev. D^r W. E. Barton, soutenant la prise en considération de la Déclaration, ajoute qu'il a un mot à dire au nom de sa propre Communion, en tant du moins qu'il a le droit de la représenter; il croit d'ailleurs que son point de vue est celui d'un groupe très important de chrétiens et d'Eglises chrétiennes aux Etats-Unis. Si l'on excepte la puissante Eglise Catholique Romaine, il y a environ 27 millions de membres communicants dans les Eglises des Etats-Unis, dont environ un million sont membres de l'Eglise Episcopale. Tous les autres, environ 26 millions, échangent librement leurs chaires, reçoivent des membres d'autres Eglises, ou leur en envoient. Il y a entre toutes ces Eglises une certaine communauté à laquelle on souhaiterait voir participer plus pleinement leurs frères de l'Eglise Episcopale.

Ce n'est nullement parce que ces Eglises se sentent indignes ou en possession d'un ministère incomplet qu'elles sont représentées à la Conférence, pas plus que la Déclaration ne pourrait leur être présentée de ce point de vue. La présentation de la Déclaration doit leur être faite — et il prie la Conférence de lui pardonner de dire la chose de façon un peu abrupte — comme s'il s'agissait d'une concession superflue et presque déraisonnable, en vue de donner une satisfaction à ce qui, dans l'opinion des fidèles de ces Eglises, n'est qu'un préjugé sans aucun fondement scripturaire, mais auquel ils veulent bien se prêter pour ne pas prendre une attitude négative et afin de favoriser la cause de l'Unité.

Le pasteur Louis Appia dit que la Déclaration représente dans son ensemble les convictions des principales Eglises, mais qu'il veut cependant parler au nom d'autres groupes. Il se demande ce que penseront les luthériens et les réformés à propos de cette Déclaration. Il y aurait quelque résistance à l'introduction de l'idée de l'épiscopat; pour beaucoup, la possibilité d'un épiscopat non romain ne s'étant jamais présentée. La Déclaration jettera un jour nouveau sur la question. En deuxième lieu, elle servira à montrer que quelques Eglises importantes et

non épiscopales ont été amenées à envisager la possibilité et l'utilité, au nom de la cause de la réunion, d'un épiscopat qui n'impliquerait aucune renonciation de leurs principes fondamentaux. Enfin, la Déclaration montre que pour les Eglises Orthodoxe et Anglicane, il n'y a pas là une question d'opportunité, mais de principe et de suppression d'un sérieux obstacle à l'unité; que ces Eglises ont de leur côté fait un grand pas, et que la vision qui apparaît maintenant de l'unité intégrale et visible de l'Eglise du Christ est une précieuse contribution au trésor spirituel de la Chrétienté, contribution pour laquelle la communion Anglicane a mérité la gratitude des autres Eglises.

Diverses propositions de modifications sont faites par le Rev. J. C. Blair, le Rev. L. S. Mudge, par le Rev. W. E. Barton, par l'Evêque Fischer, par le Dr Barton.

Elles sont renvoyées au Comité de Rédaction et la Déclaration, dans son ensemble, est prise en considération.

La séance se termine, après la prière et le chant d'un cantique, à 12 h. 30.

RAPPORTS DES COMMISSIONS VI ET VII

JEUDI MATIN 18 AOUT

La Conférence se réunit en assemblée plénière le matin, l'après-midi et le soir. La séance du matin s'ouvre par un culte célébré par M. le chanoine Woods; M. le pasteur Garvie préside.

Le Président exprime la reconnaissance de l'Assemblée envers le Syndic et la Municipalité pour l'excursion qu'ils ont offerte aux délégués sur le lac de Genève et propose de leur adresser un message de remerciements.

*Souvenirs offerts à Mgr Brent, Mgr Söderblom
et M. le professeur Wilfred Monod.*

Au nom de la Commission synodale de l'Eglise nationale du canton de Vaud, M. le professeur Fornerod, de l'Université de Lausanne, président du Comité de réception, offre à MM. l'Evêque Brent, l'Archevêque Söderblom et le professeur Wilfred Monod des exemplaires de la Liturgie en usage dans la chaire de la Cathédrale de Lausanne, en souvenir des discours qu'ils ont prononcés à la Cathédrale les 3 et 14 août, et en expression de gratitude pour le choix qui a été fait de Lausanne comme siège de la Conférence œcuménique. M. Fornerod dit quelques paroles cordiales sur les remarquables discours prononcés par l'Evêque Brent et l'Archevêque Söderblom; il rappelle aussi la parenté unissant les protestants français et suisses qu'a marquée une fois de plus le discours de M. Monod. Les bénéficiaires de ces présents remercient chaudement M. Fornerod.

L'Archevêque de Syrie présente à la Conférence les salutations de l'ancien Patriarche orthodoxe d'Antioche, cette Eglise qui date des premiers temps du christianisme; c'est, en effet, dans une province de Syrie que le Seigneur lui-même est né. L'Archevêque appelle sur la Conférence la paix et la grâce de Dieu.

*Déclaration présentée au nom de l'Eglise orthodoxe d'Orient
par l'Archevêque Germanos.*

Lorsque l'Eglise Orthodoxe a reçu, il y a sept ans, l'invitation du Comité d'organisation de la Conférence mondiale sur la Foi et la Constitution, elle a aussitôt répondu en envoyant des représentants des diverses Eglises Orthodoxes à la Conférence préliminaire de Genève, en 1920. La délégation de l'Eglise Orthodoxe a présenté à la Conférence un exposé commun, fait en termes généraux, de l'enseignement de notre Eglise, en matière de foi et de constitution; comme conclusion, elle recommandait qu'avant d'aborder les discussions sur la Réunion des Eglises dans la foi et la constitution, on établit une ligue des Eglises, pour leur coopération mutuelle dans le domaine des principes sociaux et moraux chrétiens. Ensuite, lorsque l'Eglise Orthodoxe fut invitée, il y a peu de temps, à participer par ses représentants à la présente Conférence, bien que quelques-unes de ses Eglises particulières fussent dans une détresse qui allait jusqu'à menacer leur existence, elle s'est empressée d'envoyer ses délégués. En conséquence, nous, délégués soussignés de l'Eglise Orthodoxe, inspirés par un vif sentiment d'amour fraternel et par le désir d'arriver à une entente, nous avons assisté à toutes les séances qui ont été tenues ici dans le but de promouvoir une fraternité et une communion plus étroites entre les représentants des diverses Eglises, en vue de l'intérêt général et de la prospérité du corps entier des Chrétiens. Mais tandis que nous prenions part à la Conférence, soit en prononçant les discours prévus au programme, soit en nous associant aux discussions publiques, et au travail des commissions, nous sommes arrivés avec regret à la conclusion que les bases adoptées pour la préparation des déclarations qui doivent être soumises au vote de la Conférence, ne sont pas compatibles avec les principes de l'Eglise Orthodoxe que nous représentons.

C'est pourquoi nous pensons que c'est pour nous une question de conscience de nous abstenir de voter, exception faite pour la première, en faveur des deux déclarations qui sont prêtes maintenant. Bien que dans les travaux dont nous avons donné lecture, dans nos discours, dans les discussions et dans les déclarations faites au sein des trois commissions, nous ayons déjà bien clairement montré quels sont les points de vue et les conceptions de l'Eglise Orthodoxe à l'égard des sujets en discussion, nous croyons important de définir certains points, afin de rendre manifeste ce qui nous sépare des autres membres de la Conférence. Par exemple, si, d'une part, la déclaration sur le message de l'Eglise, puisqu'elle est établie conformément à l'Ecriture Sainte, est en accord avec la conception orthodoxe, et peut être acceptée par nous, il en est autrement des deux autres

sur la Nature de l'Eglise et sur la Confession de foi commune de l'Eglise. La rédaction de ces deux déclarations a été faite sur la base d'un compromis entre des idées qui, à notre sens, sont inconciliables, afin d'arriver à un accord extérieur, qui n'est que dans la lettre. Au contraire, comme il l'a été souvent affirmé en d'autres occasions par des représentants de l'Eglise Orthodoxe, dans les matières de foi et de conscience, il n'y a place pour aucun compromis; pour nous, des mêmes mots d'une déclaration reçue d'une façon générale ne peuvent se déduire deux conceptions différentes. Nous ne pouvons non plus espérer que l'accord obtenu à propos de semblables déclarations puisse se montrer durable.

Il paraît bien, si l'on en juge par plusieurs des notes qui ont été ajoutées à la déclaration et qui laissent liberté entière sur des points tenus pour fondamentaux par nous au moins, les Orthodoxes, que le Comité de rédaction s'est rendu compte de la réalité de ces désaccords. Ainsi, par exemple, nous, les Orthodoxes, ne pouvons concevoir une Eglise Unie dans laquelle certains de ses membres maintiendraient qu'il n'y a qu'une unique source de la révélation divine, c'est-à-dire l'Ecriture seule, tandis que d'autres affirment que la tradition apostolique est le complément nécessaire de l'Ecriture Sainte. D'autre part, la pleine liberté accordée dans la déclaration à chaque Eglise de faire usage de sa propre confession de foi, sanctionnerait l'indifférence quant à la valeur de ces confessions; il n'en sortirait que confusion au sujet de la formule commune et unique de *la foi* d'une Eglise qui serait ainsi unie.

L'Eglise Orthodoxe adhère invariablement au principe que les limites de la liberté individuelle de conscience sont déterminées par les définitions qu'a données l'Eglise tout entière, définitions que nous maintenons comme obligatoires pour chaque chrétien individuellement. Ce principe est valide pour nous, non seulement comme membres de l'Eglise Orthodoxe, mais aussi pour ceux qui, à l'avenir, pourront s'unir à nous dans la foi et la constitution. De plus, les symboles qui seraient acceptés par l'Eglise unie reçoivent leur importance (dans notre conception orthodoxe), non seulement du fait que ces symboles sont des témoins historiques de la foi de la primitive Eglise, mais par-dessus tout du fait que l'Eglise a affirmé leur validité dans ses conciles œcuméniques. Il est superflu pour nous d'ajouter que l'Eglise Orthodoxe ne reconnaît et n'accepte comme symboles œcuméniques que les seuls symboles de Nicée-Constantinople.

Ce qui nous lie à l'égard des symboles œcuméniques nous lie aussi à l'égard des définitions dogmatiques des sept Conciles œcuméniques, dont aucun Orthodoxe n'aurait le droit de rejeter l'autorité. Par suite, l'Eglise Orthodoxe juge que la Réunion des Eglises ne peut se produire que sur la base de la

foi commune et de la confession de l'ancienne Eglise indivise des Sept Conciles Œcuméniques et des huit premiers siècles.

Bien que nous n'ayons pas encore en main les déclarations des trois autres sections, la manière dont elles sont discutées rend évident que l'accord ne pourra être obtenu que par des phrases vagues ou par un compromis entre des opinions contradictoires. Ainsi par exemple, nous ne pouvons concevoir que l'accord puisse devenir possible entre deux conceptions qui admettent que l'existence du ministère de l'Eglise provient de la volonté du Christ, mais qui sont en désaccord sur le point de savoir si ce ministère a été institué par le Christ Lui-même, dans ses trois degrés d'Evêque, de Prêtre et de Diacre. De même, nous jugeons qu'il n'y a aucune valeur pratique dans une formule qui serait acceptée sur la nécessité des Sacrements de l'Eglise, lorsqu'il y a une différence fondamentale entre les Eglises, non seulement quant au nombre des Sacrements, mais aussi quant à leur importance générale, leur nature essentielle particulière et leurs effets particuliers.

Devant cette situation, nous ne pouvons entretenir l'idée d'une Réunion qui se trouverait réduite à quelques points communs dans des déclarations verbales, car selon l'Eglise Orthodoxe, là où la totalité de la foi est absente, il ne peut y avoir aucune « *communio in Sacris* ».

Nous ne pouvons pas non plus appliquer ici ce principe de conduite que l'Eglise Orthodoxe a appliqué autrefois, dans des circonstances toutes différentes, au cas de ceux qu'elle voyait s'approcher dans l'intention de s'unir à elle.

En conséquence, si d'une part nous, les représentants orthodoxes soussignés, devons nous abstenir de donner notre assentiment à aucune déclaration autre que celle qui traite du message de l'Eglise, que nous acceptons et sur laquelle nous sommes prêts à voter, nous désirons déclarer qu'à notre jugement le plus que nous puissions faire actuellement est d'entrer en collaboration avec d'autres Eglises dans la sphère sociale et morale et sur le fondement de l'amour chrétien. Nous désirons aussi ajouter que, comme délégués orthodoxes, nous considérerions avec satisfaction une réunion partielle des Eglises qui adhèrent aux mêmes principes, ce qui serait un précédent à la Réunion générale; d'ailleurs, il serait plus facile à notre Eglise Orthodoxe de parler de réunion avec les Eglises qui se seraient ainsi unies en une seule Eglise et auraient une seule foi, qu'avec de nombreuses Eglises qui auraient des foies différentes.

Tout en maintenant bien clairement que nous ne sommes arrivés à notre décision que par obéissance aux ordres de notre conscience, nous désirons témoigner à la Conférence que nous avons trouvé ici un grand réconfort; nous avons éprouvé que, malgré nos divergences dogmatiques, nous sommes ici un avec

nos frères dans la foi en notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Nous déclarons qu'à l'avenir, nous ne cesserons pas de nous consacrer à travailler au rapprochement des Eglises; nous ajoutons que nous prierons Dieu sans cesse pour que par l'action de son Saint-Esprit, Il écarte tous les obstacles existants, et nous guide vers cette unité que le Fondateur et le Chef de l'Eglise a demandée dans sa prière au Père Céleste: « Que tous soient un comme nous sommes un ».

Nous demandons enfin que notre Seigneur donne abondamment Sa bénédiction à chacun et à tous ceux qui travaillent avec sincérité et dans Sa crainte pour l'établissement de Son Royaume parmi les hommes.

Délégués du Patriarcat œcuménique:

Germanos, Archevêque de Thyatire;
Michael Constantinidis, Archimandrite;
Dr Paraskevaïdis, Archimandrite;
C. Valiadis, Archimandrite.

du Patriarcat d'Alexandrie:

Christophe, Archevêque de Léontopolis;
Nicolas, Archevêque de Nubie.

du Patriarcat de Jérusalem

Kallinicos, Archimandrite;
Bénédictos, Diacre.

de l'Archevêché de Chypre et de l'Eglise de Grèce:

Ambrosios, Métropolitte de Naupactos;
Constantin Diobouniotis;
H. Alivisatos;
D. S. Balanos.

du Patriarcat de Serbie:

Irénée, Evêque de Novi Sad.

du Patriarcat de Roumanie:

Cotlarciuc Nectaire, Archevêque de Cernauti et Métropolitte de Bukovine.

de l'Eglise de Bulgarie:

Stefan Zankow, Protopresbytre, Prof.;
Nicolas Glubokowsky, Prof. D. D.

de l'Eglise de Pologne:

Dionisy, Métropolit de Varsovie et de toute la Pologne.
Benedict Turkevich, Archiprêtre.
D^r Nicolas Arseniew.

Délégués russes:

Eulogios, Métropolit des Eglises russes en Europe occidentale;
Serge Bulgakow, Prof., D^r, Archiprêtre.

Délégué géorgien.

D^r Gregory Peradse.

Le Président: Nous sympathisons avec nos frères des Eglises Orthodoxes et nous apprécions très sincèrement le ton de leur déclaration; nous accueillons avec reconnaissance l'expression de leur désir de continuer à travailler en union spirituelle avec nous. Je sens que la tâche de leur répondre est trop lourde pour moi et je prie M. l'Evêque Brent d'indiquer ce qui lui paraît être la voie à suivre.

L'Evêque Brent : Une Assemblée comme la nôtre, qui témoigne une déférence semblable pour la conscience de tous ses membres, ne peut pas faire exception pour la déclaration apportée par Mgr Germanos de la part des Eglises Orthodoxes.

Nous apprécions sa franchise, mais je voudrais faire remarquer que cette déclaration vise la manière dont l'Eglise Orthodoxe agira à l'égard des résolutions quand elles seront finalement présentées et, cela étant, si Mgr Germanos est d'accord avec moi, il ne me semble pas qu'il y ait matière à discussion. Cependant, je désire ajouter quelques mots.

D'abord, la Conférence n'était pas destinée à fournir une base d'unité dès sa première rencontre; il a été dit clairement que c'était une Conférence, au cours de laquelle les accords et les désaccords seraient soigneusement notés, et nous remercions nos frères Orthodoxes d'avoir exposé si distinctement les difficultés qui les empêchent de prendre une position plus positive à l'égard des résolutions. Nous les remercions parce que nous sommes maintenant en situation d'étudier leur point de vue plus clairement que nous l'avions fait jusqu'ici.

J'ajoute que dans nos rapports, nous avons essayé d'être francs et que nous avons tâché d'éviter les compromis. Nous avons donné aux Orthodoxes l'occasion d'exprimer leurs divergences. Ils l'ont fait dans une certaine mesure, et nous serons heureux d'insérer leur communication avec les rapports tels

que cette Assemblée les acceptera. Mais leur déclaration augmente notre responsabilité, et nous espérons seulement qu'ils étudieront les opinions contraires aux leurs, avec la même attention et la même absence de préjugés que les autres membres de la Conférence ont mis à étudier leurs propres convictions.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'en dire davantage. Cette conférence n'a pas pour but d'arriver à un accord complet; il ne peut d'ailleurs y avoir d'accord complet que si chacun considère honnêtement le point de vue d'autrui; je félicite nos frères Orthodoxes de la franchise avec laquelle ils ont fait leur déclaration, car je reconnais qu'il leur était très difficile de prendre la position qu'ils ont prise et qu'ils ont prise, dirai-je, avec beaucoup de bonne grâce.

Le Président: Cette question n'était pas à l'ordre du jour, mais Mgr Brent et moi avons trouvé qu'elle était d'une telle importance que nous devons à nos frères Orthodoxes de leur fournir l'occasion de nous la soumettre. Mais nous nous écarterions par trop de notre ordre du jour si nous engagions une discussion à son propos. Cette discussion peut être remise au moment où nous discuterons la Déclaration VII ou bien la question de la réception des diverses Déclarations.

Comité de Continuation.

Lord Sands présente à la Conférence la liste suivante qu'il propose comme premier noyau du Comité de Continuation. Il est entendu que cette liste peut être complétée et que la question des suppléants est laissée à la décision du nouveau Comité.

Mgr l'Evêque Charles H. Brent, D. D.
 M. George Zabriskie, D. C. L.
 M. le Pasteur Peter Ainslie, D. D.
 M. le Professeur Hamilcar Alivisatos.
 M. le Pasteur Robert A. Asworth, D. D.
 M. le Pasteur Henry A. Atkinson, D. D.
 M. le Chanoine H. N. Bate, M. A.
 Mgr l'Evêque de Bombay.
 Mgr l'Evêque James Cannon, Jr, D. D.
 M. Alexis de Boér, L. L. D.
 M. le Professeur Adolf Deissmann.
 M. le Professeur Werner Elert.
 Mlle Lucy Gardner.
 M. le Pasteur Alfred E. Garvie, D. D.
 Mgr l'Archevêque Germanos.
 Mgr l'Evêque Peter Hognestad, D. D.
 Mgr Irénée, Evêque de Novi Sad.
 M. le Pasteur Adolf Keller, D. D.

Mgr l'Evêque Adolf Kûry.
 Sir Henry Lunn, M. D.
 Mgr l'Evêque William T. Manning, D. D.
 Mgr l'Evêque Francis J. Mc Connel, D. D.
 M. le Professeur Wilfred Monod, D. D.
 M. le Pasteur T. Albert Moore, D. D.
 Mgr l'Evêque Harald Ostenfeld, D. D.
 M. le Pasteur J. E. Roberts, D. D.
 Lord Sands, L. L. D.
 M. le Pasteur M. G. G. Scherer, D. D.
 M. le Professeur Friedrich Siegmund-Schultze, D.D.
 M. le Pasteur P. Carnegie Simpson, D. D.
 Mgr l'Archevêque Nathan Söderblom, D. D.
 Mgr le Métropolitte Stefan.
 M. le Président J. Ross Stevenson, D. D.
 M. le Principal F. Luke Wiseman, M. A.
 M. le Chanoine Edwards S. Woods, M. A.

Rapport de la Sixième Commission.

M. l'Evêque Cannon présente les observations suivantes:

La Commission de la Conférence, formée en vue de préparer le projet de déclaration sur les Sacrements, s'est réunie vendredi après-midi, et s'est organisée en nommant président l'Evêque James Cannon junior, vice-président, le D^r F. L. Wiseman, secrétaires, le Chanoine O. C. Quick, le Prof. Eugène Choisy et le Pasteur Sasse. La Commission a d'abord tenu, vendredi et samedi après-midi, des discussions générales qui nous ont aidés à éclaircir le sujet, ensuite quatre groupes ont été formés d'environ vingt membres chacun, sous la présidence respective de MM. l'Evêque W. T. Manning, le D^r Vernon Bartlet, le D^r Hermelinck et le D^r E. S. Soper. Ces quatre groupes ont tenu séance le lundi et le mardi après-midi, puis chaque groupe a désigné un Comité de rédaction de trois membres. Les quatre Comités de Rédaction ont présenté des déclarations séparées, puis les quatre Comités se sont réunis avec les membres du bureau et ont préparé une déclaration qui a été présentée à la Commission entière. Le mardi après-midi, la Commission a discuté la Déclaration pendant environ trois heures, puis la question entière a été remise à un Comité de rédaction de dix-neuf membres où les divers points de vue étaient également représentés. Ce comité a tenu deux longues séances, où les questions délicates ont été discutées à fond avec une grande franchise. A vrai dire, des déclarations furent faites mettant en évidence les points de vue les plus complètement divergents sur certains points, car il faut se rappeler que la Commission comprenait

des Evêques des Eglises Grecques et des membres de la Société des Amis; cependant, l'esprit le plus amical a régné dans toutes les discussions; ni le président, ni aucun membre du Comité n'ont eu à faire entendre d'exhortations sur l'amour fraternel; il a été manifeste, du commencement à la fin, que les membres du Comité, tout en exprimant leurs convictions sincères, étaient dirigés par l'exhortation apostolique: « Que la charité soit sans hypocrisie », et « Professez la vérité dans la charité »; ces invitations à des discours francs, positifs et charitables ayant été suivies pour le plus grand avantage de tous, l'exhortation finale, « Que la charité demeure », a été écoutée jusqu'au bout. Notre Commission, tout en soulignant les limites données à son œuvre par la brièveté du temps et l'extrême diversité des points de vue ci-dessus mentionnés, vous présente dans sa Déclaration le résultat de discussions approfondies dans la méditation et la prière, avec l'espoir que ce travail apportera une contribution réelle à la cause de l'Unité Chrétienne, puisque c'est l'esprit de cette unité qui a dominé tous ses efforts.

Au surplus, le fait que des divergences de conception et d'interprétation subsistent au sujet de quelques points concernant les Sacrements, ne doit certainement pas retarder ou empêcher en quoi que ce soit le développement continu de l'activité et de la collaboration des diverses dénominations ou Eglises, lorsque celles-ci appliquent les enseignements de Jésus-Christ à la rédemption de l'individu et de l'ordre social tout entier à travers le monde.

Le Comité prie respectueusement la Conférence de bien vouloir, aussitôt après la lecture de la Déclaration, donner à M. le Pasteur Wilfred Monod l'occasion de présenter un bref exposé de ses vues, qui a été entendu avec intérêt et avec profit par notre Commission.

RESOLUTION DE LA COMMISSION VI (1^{re} Rédaction)

Nous sommes convaincus qu'il est préférable — étant donné le but de cette Conférence — de ne pas entrer dans le détail concernant les sacrements, que certains qualifient de « mystères ». Par conséquent, notre intention est de montrer que ceux qui diffèrent dans leur conception et leur interprétation des sacrements peuvent s'en approcher ensemble et en reconnaître la valeur.

Nous constatons qu'il y a dans le monde chrétien des signes manifestes d'une reconnaissance plus complète de la signification et de la valeur des sacrements, et nous croyons que cette tendance doit être encouragée et dirigée comme un moyen d'ap-

profondir la vie et l'expérience spirituelles des Eglises. Nous reconnaissons que les sacrements importent grandement à la vie collective et à la communion de l'Eglise, et que la grâce est donnée par le Saint-Esprit qui apporte à l'âme les biens qui viennent du Christ.

Nous croyons que les Sacrements sont d'institution divine et que l'Eglise doit les administrer avec reconnaissance comme des dons de Dieu.

Nous croyons que dans les sacrements il y a un signe extérieur et une grâce intérieure, et que les sacrements sont des moyens de grâce par lesquels Dieu besogne invisiblement en nous. Nous reconnaissons aussi que, dans les dons de sa grâce, Dieu n'est pas limité par ses propres sacrements.

L'Eglise Orthodoxe et d'autres Eglises professent qu'il y a sept sacrements, et que ceux-ci, pour être valablement administrés, doivent l'être selon certaines formes, avec certains éléments, et par un ministère dûment qualifié. D'autres envisagent le baptême et la Sainte Cène comme les seuls sacrements. Dans cette Conférence, nous mettons l'accent sur ces deux sacrements, parce qu'ils sont généralement admis par ses membres.

Nous croyons que dans le baptême d'eau au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, pour la rémission des péchés, nous sommes baptisés d'un seul Esprit pour former un seul corps. Par là nous n'entendons pas ignorer les différences qui existent entre nous en ce qui concerne la conception du baptême, son interprétation et son mode d'administration.

Nous croyons à la présence de notre Seigneur dans la Sainte Communion, et nous croyons que par cet acte nous communions avec Dieu notre Père en Jésus-Christ son Fils, notre Rédempteur vivant, qui est le seul Pain de vie, donné pour la vie du monde, qui soutient la vie de tous ceux qui lui appartiennent, et que nous sommes en communion avec tous ceux qui sont unis à Christ. Nous sommes d'accord que le sacrement de la Sainte Cène est l'acte de culte le plus sacré de l'Eglise, l'acte par lequel est commémorée et proclamée la mort expiatoire du Seigneur, et qu'il est un sacrifice de louange, d'actions de grâce, et un acte solennel d'offrande de soi-même au Seigneur.

Il y a parmi nous une diversité de vues spécialement en ce qui concerne: 1° la nature ou le mode de la « présence réelle »; 2° la conception de la commémoration et du sacrifice; 3° la relation entre les éléments et la grâce qui est conférée, et 4° en ce qui concerne la relation entre la qualité de celui qui administre et la validité ou l'efficacité du rite.

Nous savons que la réalité de la présence divine et du don de Dieu dans ce sacrement ne peut être adéquatement exprimée par la pensée et le langage humains.

Enfin, nous terminons cet exposé en priant Dieu que les

divergences qui empêchent actuellement la pleine participation de tous à la même communion, puissent être écartées.

Discussion.

D'après le rapport de M. l'Evêque Cannon, il semble que, bien qu'un rapport préliminaire ait été soumis à la Commission entière, la Déclaration présentée à la Conférence ne vienne que du Comité de Rédaction de la Commission. Mais il a été décidé qu'elle devait être considérée comme émanant de la Commission et les orateurs qui la discuteront le feront comme membres de la Conférence, et non de la Commission.

M. le pasteur *Wilfred Monod* présente la déclaration suivante :

Si nous entrons dans le vif de la discussion sur le sacrement, nous serons en présence d'abîmes séculaires qui divisent les Eglises; si nous n'entrons pas dans le vif de la discussion, nous risquons d'aboutir à des accords verbaux plutôt que substantiels.

Pour nous placer sous l'influence des souffles de la Galilée, et pour que, sur nos discussions, plane l'esprit du Maître doux et humble de cœur, je voudrais citer un fait encourageant.

Accablé par le sentiment de nos difficultés, j'avais rédigé, l'autre matin, quelques thèses qui me semblaient poser toute la question du Sacrement sur le terrain purement spirituel. Le professeur F. Heiler, après les avoir lues, offrit d'ajouter sa signature à la mienne. Or, il est né dans l'Eglise Romaine; il est ritualiste; il communie dans l'Eglise de nos frères vieux-catholiques; et moi-même, je suis calviniste huguenot, essentiellement spiritualiste et peut-être même quaker.

Or, l'entente s'est réalisée entre nous, immédiatement, sur un texte d'inspiration religieuse. Je l'ai traduit en anglais; d'accord avec le Bureau de la Conférence, je vous en donnerai lecture.

THESES

I. — *L'Evangile* nous montre Jésus-Christ visible en Palestine. *L'Eglise* est une seconde « Terre sainte » où Jésus-Christ, invisible dans les âmes, manifeste sa présence spirituelle à travers les institutions chrétiennes.

II. — Dans la vie sacramentelle de l'Eglise, nous trouvons, élargis et glorifiés, les deux commandements dont Jésus a dit qu'ils résument la Loi parfaite : « Aime Dieu, aime ton prochain ».

III. — L'amour pour Dieu épanouit à l'infini l'âme individuelle, et l'introduit, dès maintenant, dans la vie éternelle. L'amour pour le prochain remplace, ici-bas, la lutte pour la vie

par la collaboration fraternelle au service du Royaume de Dieu. Or, sur le plan mystique de l'Eglise, corps de Jésus-Christ, les sacrements du Baptême et de la Cène agrandissent et transfigurent, par la grâce, le premier et le deuxième commandement.

IV. — Le Baptême est le sceau divin apposé, au nom de Jésus-Christ, sur chaque individu, une vocation adressée à l'âme, une prophétie des épanouissements qui lui sont offerts ou promis.

La sainte Cène est le gage mystique et l'aliment de l'unité humaine, au nom du sang versé par le Rédempteur pour tous les hommes; elle reste un appel ininterrompu au service et à la consécration.

V. — Moralement parlant, le Baptême, sacrement de la personnalité, signifie: « Tu es le fils du Père, deviens-le! » Moralement parlant, la sainte Cène, sacrement de la solidarité, signifie: « Tu es le frère de Jésus-Christ et des Frères, agis en conséquence! »¹

Ainsi, le sacrement de la régénération et le sacrement de la communion unissent, fondamentalement, tous les disciples du Sauveur, et posent les conditions vraiment catholiques d'une chrétienté.

VI. — En conséquence, les chrétiens du monde entier, respectant les dogmes, les rites, les interprétations symboliques et les sacrements de chaque Eglise, désirent tendre humblement, et fraternellement, à la pratique de l'Intercommunion. « A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres ».

Wilfred MONOD, F. HEILER.

La Déclaration de la Commission VI, dont l'exposé de M. le professeur Monod ne fait pas partie, comme cela a été spécifié, est alors étudiée en détails.

Les propositions suivantes sont présentées et transmises au Comité de Rédaction: M. le pasteur *Atkinson* demande qu'il soit tenu compte de la position des divers paragraphes et que, pour conserver un ordre logique, les deux derniers paragraphes soient intercalés après le mot « mystères », dans le paragraphe 1; M. J. A. *Rust* demande que les mots « par la foi » soient ajoutés au paragraphe 2.

M. *William Adams Brown* demande la permission de soumettre au Comité de Rédaction les clauses suivantes qui seraient

¹ Pour faire pendant à la formule: « Tu es le fils du Père », j'avais écrit: « Tu es le frère des Frères ». — F. Heiler m'a demandé d'introduire les mots: « Tu es le frère de Jésus-Christ ».

à intercaler dans les paragraphes correspondants de la Déclaration. Il pense que les membres de la Conférence auront appris avec joie l'unanimité qui a accueilli la Déclaration, cette déclaration qui montre si clairement à quel degré d'unité on est parvenu; mais certains d'entre les membres aimeraient — si l'accord peut se faire à ce sujet — que l'on attirât l'attention plus particulièrement sur certaines difficultés d'ordre pratique auxquelles se heurte la Conférence, et, sans qu'il soit nécessaire de renvoyer le projet devant une commission, que l'on insistât pour que les Eglises concentrent leurs efforts sur la solution de ces difficultés, dans un avenir rapproché. Les clauses suivantes ont été rédigées avec le souci d'éviter, dans la mesure du possible, toute difficulté doctrinale.

En particulier, nous recommandons à l'attention toute particulière des Eglises les points suivants, qui sont d'une importance pratique immédiate:

1. La possibilité, en attendant la solution des difficultés plus graves et d'une plus grande portée dont il vient d'être question, de faire voter une clause stipulant que, au cours des conférences futures, la célébration commune ou simultanée de la Sainte Cène serait instituée, sous une forme compatible avec les rites des diverses Eglises, afin de montrer aux yeux du monde l'unité spirituelle à laquelle nous sommes déjà parvenus.

2. La possibilité, sans vouloir porter atteinte aux principes doctrinaux de chaque Eglise, de permettre, dans les localités où n'existe pas d'autre moyen de prendre part à la Sainte Cène, que des membres d'autres confessions chrétiennes de passage ou à demeure dans ces localités puissent, sous leur propre responsabilité, s'approcher de la Table sainte.

3. La possibilité, sous les mêmes réserves, de faire adopter rapidement la célébration de la Sainte Cène commune aux diverses confessions, ou, si cela n'est pas possible actuellement, la célébration commune ou simultanée dans les Eglises missionnaires en terre païenne.

D'une façon générale, il apparaît que le renvoi de ces propositions au Comité de Rédaction soulèverait des difficultés considérables. L'Archevêque de *Dublin* est d'avis que ces propositions ne devraient pas être présentées à la Conférence avant que les membres aient pu en étudier la rédaction; M. le pasteur *George Craig Stewart*, qu'elles ne relèvent pas de la Déclaration; M. l'Evêque *Gore*, qu'elles suscitent des questions de controverse qui dépassent les possibilités d'examen de la Conférence. M. le pasteur *I. M. Rose* exprime le vœu que ces propositions ne soient pas rejetées, car elles représentent un idéal, et ne sont pas déplacées dans une Déclaration qui tient compte des divergences d'opinions et des difficultés.

M. le professeur *Brown* déclare qu'il s'est rendu compte très nettement que ses propositions soulevaient des objections, et que c'est pour cette raison qu'il a simplement demandé leur renvoi au Comité, qui pourrait les examiner à tête reposée et décider, si cela lui paraît bon, de ne pas les présenter à la Conférence. Il ajoute que M. l'Evêque Gore avait évidemment connaissance des efforts de plusieurs membres de la Conférence pour que l'on n'aille pas au delà de ce que pouvait accepter la conscience de leurs frères, mais il lui semble que les sujets auxquels touche sa proposition sont tellement près de nos cœurs que l'on pourrait, tout au moins, en référer au Comité avant de les rejeter, afin que tous les membres de la Commission puissent se dire qu'ils ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour se rapprocher de leur idéal. Pour conclure, il déclare qu'il est prêt à retirer sa motion, si cela est jugé bon.

M. l'Evêque *Cannon* fait remarquer que la Commission n'a écarté aucun travail qui lui semblât de son domaine, mais, limitée par le temps, et reconnaissant les divergences de vues, elle n'a pas discuté les questions qui lui semblaient ne devoir aboutir à aucune solution satisfaisante.

M. le pasteur *Garvie* déclare qu'il est persuadé, d'après l'expression du sentiment général de la Conférence, que la Commission responsable n'aurait pas volontiers accepté, alors que les discussions touchaient à leur fin, un sujet qui devait évidemment soulever de telles divergences d'opinions. Etant donné ces circonstances et le fait que le Dr Brown a déclaré être prêt à retirer sa proposition, M. le pasteur Garvie pense que l'on peut considérer la question comme épuisée.

La Conférence est levée à 12 heures 30, après une prière prononcée par M. l'Evêque Gore.

JEUDI APRÈS-MIDI 18 AOÛT

La session de l'après-midi s'ouvre à 15 heures, par un culte présidé par M. le pasteur *Fornerod*.

Le président, M. le pasteur *Garvie*, présente l'orateur, M. *Balakian*, Evêque de l'Eglise Arménienne, qui fait un exposé dont les lignes suivantes sont un résumé:

Nous sommes ici réunis de tous les points du monde dans cette ville hospitalière pour accomplir une tâche sacrée: pour

que les Eglises chrétiennes puissent être unies et que l'Evangile en acquière une puissance nouvelle.

Le développement du matérialisme, de nos jours, est accompagné d'un affaiblissement du pouvoir spirituel du christianisme, et cela surtout depuis la guerre qui a touché profondément toutes les nations qui y ont pris part. Nous voyons des hommes déclarer que l'Eglise n'est plus adaptée à la vie moderne et doit être remplacée, ou se tourner vers l'Orient, en quête d'une religion nouvelle. Nos divisions ont augmenté encore l'apparente insuffisance de l'Eglise.

En réalité, l'humanité n'a pas besoin d'une religion nouvelle: elle a besoin de rallumer à nouveau la flamme de l'amour chrétien, tâche à laquelle nous pouvons contribuer ici même. Il nous faut, tout d'abord, avoir foi dans notre entreprise, quel que puisse être le scepticisme qui nous entoure. Certains pensent que notre tâche est irréalisable, ou donnent à nos activités des buts diplomatiques. Je suis optimiste et je crois que le but déclaré irréalisable de l'unité peut être atteint par la collaboration dans le travail. Nous n'avons pas besoin d'un nouveau Symbole pour être unis. La parole du Christ, « A ceci, tous les hommes connaîtront que vous êtes mes disciples », est suffisante. Pour assurer la paix véritable de l'Eglise et du monde, à la place de la vaine apparence de paix qui existe actuellement, nous, chefs des communautés religieuses, devons faire le premier pas en manifestant l'amour chrétien dans toute sa simplicité et toute sa sincérité.

Il est faux de dire que nous sommes impuissants et que les politiciens doivent gouverner le monde: les idéals sont les seules forces directrices véritables. L'idéal de Stockholm, qui n'est encore qu'une noble semence, doit être amené à maturité.

Ce pays de Suisse qui maintient son unité et sa paix malgré, ou par la liberté et l'indépendance de chacun de ses Cantons, est le type de cette union à laquelle parviendront les Eglises actuellement divisées. Nous poursuivons seulement notre tâche dans le même esprit que nous l'avons entreprise et le succès de nos efforts est certain.

La hiérarchie ecclésiastique de l'ancienne Eglise arménienne est simple et démocratique: ses martyrs innombrables lui donnent une place d'honneur parmi les autres Eglises anciennes et modernes. Elle s'est toujours sentie en communion avec les autres Eglises, dans l'amour chrétien; elle n'a jamais prononcé l'anathème contre aucune autre confession ou refusé d'admettre les règlements d'aucune; elle vous adresse ses messages et se déclare prête à participer de tout cœur à votre travail.

C'est au sommet du mont Ararat, la montagne sainte de l'Arménie, que l'arche de Noé est venue se poser après le déluge,

et que la colombe apporta un rameau d'olivier qui témoignait que le temps de la colère de Dieu était passé. Un déluge de sang a couvert le monde pendant les années de la guerre; que cette Conférence soit pour le monde un gage de paix, de coopération et d'amour mutuel.

Rapport de la septième Commission

Le Rapport de la Section VII, sur l'Unité de la Chrétienté et les Eglises actuelles est présenté par MM. l'Archevêque *Söderblom*, l'Archevêque d'*Armagh* et le Superintendant *Dibelius*.

M. l'Archevêque *Söderblom* déclare que la Section a travaillé dans un esprit d'entente fraternelle, et qu'elle s'est trouvée en face de deux conceptions différentes, celle d'une alliance et d'une collaboration entre les Eglises, et celle d'une Eglise unifiée. Au sujet du premier paragraphe de la Déclaration, M. le professeur Balanos a fait remarquer que, par le mot « union », les Orthodoxes entendent une union dogmatique et que tant que les conditions suivantes sembleront irréalisables, il serait nécessaire de porter ses efforts sur une collaboration entre les Eglises, tout en continuant à étudier les points qui nous unissent et les points qui nous divisent.

Dans le second paragraphe, l'Archevêque d'Upsal préférerait voir, à la place de la phrase « la conception d'une Eglise unique », « la conception d'une Eglise unie ».

M. l'Archevêque d'*Armagh* déclare que la Commission a travaillé dans une heureuse collaboration et a atteint ses conclusions sans qu'il se produise de trop graves divergences d'opinions. Les membres de la Commission VII, considérant que leur sujet était le point le plus important du travail de toute la Conférence, celui qui tendait directement vers un but pratique, ont pensé que, pour ne pas perdre de vue ce but, il était préférable d'étudier leur sujet de plus haut, et de considérer toute la question au point de vue de la collaboration dans la vie et dans le travail.

La première partie de la résolution se rapporte à ce qui a déjà été réalisé pour l'Unité chrétienne par la Conférence du Christianisme pratique. Le paragraphe 2, subdivision 5, l'union dans la foi et l'organisation, a suscité de nombreuses divergences d'opinion.

Puis viennent le paragraphe 3: « Voies à suivre », et le paragraphe 4, « Collaboration complète », qui a été présenté comme le grand idéal de la Conférence, car, tant que l'intercommunion reste impossible, le but poursuivi ne peut être atteint.

M. le Surintendant *Dibelius* déclare que la Commission VII a accompli sa tâche, qui était le résumé du labeur de toute la Conférence, dans le sentiment de sa responsabilité et sans désaccord. Partant du devoir chrétien d'ordre pratique commun à toutes les Eglises, elle s'est élevée jusqu'à l'idéal d'une Eglise unie, fondée sur une seule foi, un seul Baptême, une seule Communion et un seul Ministère, tout en conservant le principe de liberté dans la Constitution. Nous devons nous rapprocher de l'unité, peu à peu, par une compréhension mutuelle et une coopération plus large, ainsi que cela s'est déjà produit dans les champs de mission. La volonté d'union triomphera de toutes les divergences: mais des initiatives prématurées, telles qu'un projet de Sainte Cène commune, risqueraient de faire plus de mal que de bien.

Suit ci-dessous le texte de la Déclaration telle qu'elle a été présentée:

RESOLUTION DE LA COMMISSION VII (1^{re} Rédaction)

L'Unité chrétienne s'exprime par l'amour, la foi et l'organisation de l'Eglise.

I

Union dans la vie et l'action.

De même que la valeur de l'individu se reconnaît « à ses fruits », l'unité des disciples est prouvée par leur union au service du Maître.

En accomplissant la loi d'amour du Maître, tous les chrétiens doivent agir solidairement, quels que soient leurs principes théologiques, comme un seul corps, dans une union visible. En 1920, le Patriarcat œcuménique adressa à la Chrétienté une Encyclique proposant la création d'une *koinonia ton ekklesion*, d'une ligue des Eglises, ayant des buts pratiques, mais sans autorité qui engageât les Eglises. Cette Encyclique fut suivie par la Conférence universelle de *Life and Work* (Stockholm 1925).

Cette œuvre doit être poursuivie et développée; elle ouvrira sûrement la voie à une unité spirituelle plus complète par la foi en Dieu et en notre Seigneur Jésus-Christ, la foi qui soutient et qui inspire toute la vie et l'activité chrétiennes. Un Conseil des Eglises, pour des buts pratiques, pourrait aisément émaner des organisations existantes, telles que le Comité de Continuation de *Life and Work*, composé de représentants officiellement désignés par presque toutes les communions chrétiennes, et le Comité International de l'*Alliance universelle* pour l'Amitié internationale par le moyen des Eglises.

II

Union dans la Foi et l'Organisation.

Le présent mouvement vers l'Unité dans la Foi et l'Organisation, qui a trouvé son expression à Lausanne, implique l'idée d'une Eglise unique comprenant divers types de déclarations doctrinales et d'administration des sacrements.

Chaque Eglise a ses propres dons et ses traditions historiques. Elle a dès lors un apport à faire à l'ensemble. Il faut aussi tenir compte de la tradition commune à tout le christianisme. Dans la primitive Eglise, il y avait diversités de doctrines et diversités de pratiques. Pourtant, le Corps était un.

Nous envisageons les caractéristiques de l'Eglise Unie comme suit :

1. Une Foi commune, un message commun pour le Monde.
2. Le Baptême, rite de l'incorporation dans l'Eglise.
3. La Sainte Cène, expression de la vie collective de l'Eglise, acte par excellence de son Culte collectif.
4. Un ministère, intéressant l'Eglise dans toutes ses parties, et reconnu par le corps tout entier.
5. Pour toutes les communions qui s'unissent, la liberté, en ce qui concerne les interprétations diverses de la grâce sacramentelle, de l'organisation et de l'autorité du ministère. ¹
6. Reconnaissance des droits du don prophétique dans l'Eglise.

III

Voies à suivre

Pour préparer une union plus étroite, chaque section de l'Eglise devrait chercher à connaître plus intimement la Foi, la Vie, le Culte et l'Organisation ecclésiastique des autres communions. Les différences provenant des complexités historiques peuvent quelquefois paraître moins importantes qu'on ne le suppose. Au fur et à mesure que nos diverses communions arriveront à se mieux comprendre, elles s'abstiendront des procédés d'une propagande compétitive qui exalte les uns pour dénigrer les autres.

Quand les diverses dénominations chrétiennes sont repré-

1. Le Professeur Balanos a fait la déclaration suivante : « L'Eglise grecque, qui reconnaît la Sainte tradition de l'Eglise à côté des Saintes Ecritures, comme « *Norma fidei* » ne peut admettre la liberté d'interprétation en ce qui concerne soit la grâce sacramentelle, soit l'organisation et l'autorité du Ministère ».

sentées dans la même communauté, les différences de croyance, de culte et de pratique ne devraient empêcher ni les individus, ni les communions de collaborer sur les bases du bon ordre, du respect mutuel et des égards chrétiens.

Nous notons avec gratitude envers Dieu la collaboration effective et l'union qui prévalent dans les champs de mission. Le but de tous les missionnaires chrétiens est de porter l'Évangile éternel par des voies diverses jusqu'aux bouts de la terre. La grandeur et l'urgence de cette tâche nous appellent à accélérer une unification qui a été amorcée dans les communions anciennes et que les vieilles divisions ne doivent plus retarder.

IV

Collaboration complète.

L'Union complète dans l'Eglise ne sera réalisée que lorsque tous les enfants de Dieu pourront communier ensemble à la Table du Seigneur. Ce n'est que par la prière et par une délibération réfléchie que pourront être franchies les étapes qui mènent à l'*intercommunion* entre les diverses sections de la Chrétienté. Des déclarations ambiguës et des mesures hâtives pourraient entraver l'œuvre d'unification. C'est seulement dans la pleine et entière reconnaissance les uns des autres que l'unité visible de l'Eglise sera effectivement réalisée.

Par-dessus tout, n'oublions pas que la miséricorde divine et l'insigne grâce d'être faits enfants de Dieu et d'entrer dans sa famille, sont assurées à toute âme fidèle. Que Dieu nous donne sagesse et courage pour faire sa volonté.

Discussion

Le Rev. Robert A. Hume, D. D. : J'ai la joie de vous annoncer que, dans les Indes, deux grandes dénominations se sont effectivement unies pour former une seule grande Eglise, homogène, active et pleine de promesses, qui ne porte aucun des titres de dénominations qui caractérisaient autrefois les productions ecclésiastiques des missions venues des Etats-Unis, du Canada, de la Grande-Bretagne et du Continent Européen. Toutes les Eglises congrégationalistes et la plupart des Eglises Presbytériennes de l'Inde du nord et de l'ouest se sont unies pour former une seule Eglise appelée « Eglise Unie de l'Inde du Nord ». Ainsi, par le rejet de tout titre de dénomination, il n'y a maintenant plus une seule Eglise Congrégationaliste et à peine quelques Eglises Presbytériennes dans cette région de l'Inde.

Cet heureux résultat est dû, après Dieu, à la résolution prise

par les pasteurs hindous et étrangers des deux Communions, de faire ce qu'exige l'avancement du Christianisme. Dans le champ missionnaire, l'union est plus urgente et elle est plus aisément réalisée que dans les anciennes Eglises et le désir d'union ne cesse de se renforcer.

L'union de toutes les Eglises Congrégationalistes et de la plupart des Eglises Presbytériennes dans l'Inde du nord et de l'ouest a été accomplie sans qu'il ait été demandé à ces Communions de modifier leurs vues théologiques ou leurs formes de culte et d'administration. Les Communions unies continuent à administrer localement leur culte et leur discipline en grande partie comme auparavant.

Une aussi heureuse union aurait été impraticable si l'une ou l'autre Communion avait demandé à quelques-unes des Eglises de l'autre Communion de désavouer leurs traditions sacrées, ou de discréditer la validité du ministère apostolique et fécond des pasteurs régulièrement consacrés de part et d'autre.

Dans toutes les communautés de l'Eglise Unie de l'Inde du Nord, tous les chrétiens de bonne réputation de l'une ou l'autre communion qui aiment le Seigneur Jésus et s'efforcent d'obéir à ses ordres sont admis à participer au Saint Sacrement de l'Eucharistie, et ni en pensée ni en parole ou en acte, aucun pasteur régulier n'est stigmatisé comme schismatique parce qu'il a été ordonné d'une manière soi-disant irrégulière.

L'Eglise Unie de l'Inde du Nord vit avec l'espoir que le moment viendra où les disciples du Christ ne seront nulle part exclus de la société de leurs frères en Christ auprès du Sacrement unifiant de la Sainte Communion.

Rev. *Harold Schenck*: Je n'ai qu'une suggestion à apporter à cette Conférence. Dans un sentiment de déférence à l'égard des discours si savants et si exactement formulés qui nous ont édifiés et ont stimulé nos intelligences jour après jour, je ne me suis aucunement senti en disposition de demander la parole, même pour ces quelques instants, et j'ai gardé l'espoir que quelqu'un d'autre, plus éloquent que moi-même, se sentirait pressé de parler en faveur du groupe, que dis-je, de l'immense multitude, de ceux dont je vais essayer de vous faire entendre, en quelques mots bien insuffisants, l'appel aux hommes d'Etat ecclésiastiques d'aujourd'hui, et l'instante prière au Tout Puissant. J'ai attendu en vain que résonnât cette note d'une manière nette et claire; j'en ai entendu de faibles échos ici et là dans nos Commissions, mais non pas avec cet accent qui seul rendrait justice à l'importance du problème. Je veux dire l'appel passionné de la jeunesse d'aujourd'hui, jeunesse de toutes les Eglises, de tous les pays et de tous les continents, qui réclame une plus grande unité entre les forces chrétiennes, une unité qui s'exprimerait

sous une forme pratique telle que le monde comprendra « afin que le monde sache que Tu m'as envoyé, moi le Christ, le Fils du Dieu Vivant », et non en des termes vagues, qui nécessitent un esprit théologique extrêmement développé pour être interprétés et expliqués.

Quelle que soit la satisfaction que nous trouvions ou que nous disions trouver dans les délibérations de cette Conférence, dans ses conclusions, dans ses exposés de nos accords et de nos désaccords, nous pouvons aussi bien nous poser cette question maintenant, car il nous faudra l'envisager plus tard, et chaque délégué pour lui-même, quelle que soit la confession de foi de l'Eglise qu'il représente: « Qu'est-ce que la jeunesse de mon pays, de ma communion, aura à dire sur les déclarations de cette Conférence et sur ce qu'elle apporte d'espérance au monde? La jeunesse sentira-t-elle que nous avons saisi l'occasion qui avait attendu son heure parmi nous? La jeunesse sentira-t-elle que nous avons été courageux? La jeunesse sentira-t-elle que nous avons regardé la vérité en face? La jeunesse sentira-t-elle que nous avons su nous effacer nous-mêmes? La jeunesse sentira-t-elle que nous avons été absolument les imitateurs du Christ? Pouvons-nous dire que c'est l'esprit de la loi plutôt que la lettre de la loi que nous avons recherché humblement, avec repentance et en toute sincérité? » Ce serait de l'aveuglement et de la folie pour nous que de rabaisser l'importance de questions aussi pressantes et d'un défi également pressant. Si cette Conférence ne sent palpiter le cœur de la jeunesse chrétienne, si elle ne sonde ses aspirations et si elle ne cherche à comprendre ses désirs ardents, elle ne fera que passer en revue les faillites du passé, tout en confessant les insuffisances du présent. Ce n'est pas ainsi que l'on fait entendre la trompette qui sonne l'espoir et la marche en avant pour demain.

La jeunesse demande avec instance la démonstration d'une plus grande unité dans la vie, le programme et l'administration des Eglises du Christ, quel que soit l'héritage ou la marque distinctive de celles-ci. La jeunesse ne se contentera pas, non plus qu'aucun de nous, de vagues généralités qui ne signifient rien et n'engagent personne. L'esprit de la jeunesse, au sujet duquel beaucoup tremblent de crainte, mais qui donne aussi de la joie à quelques-uns à cause de sa vaillance, de sa droiture, de sa candeur, de son dégoût des arguties et des échappatoires, a horreur des phrases obscures et sonores qui ne sont que des platitudes sans vie. La jeunesse demande l'action comme preuve de la foi, de la bonne volonté et des bonnes intentions. Elle dit aux chefs de votre Eglise et de la mienne: « Jésus-Christ a parlé en des termes tout simples que le commun peuple pouvait comprendre, car il l'écoutait volontiers, s'exprimant en

un langage direct, non pas celui des grands prêtres ou du Sanhédrin; il demandait la fraternité, la tolérance, le respect pour chacun, des sacrifices mutuels et le support mutuel, une charité puissante, absolue, le crucifiement de l'orgueil et l'abaissement du moi égoïste, afin que tous soient un dans le Père ».

Telle est la situation à laquelle nous avons à faire face, et c'est une situation critique. Il n'y a pas un seul délégué ici qui ne sache que des millions et des millions de jeunes refusent d'accepter l'Eglise à cause de notre timidité en cette matière. La jeunesse d'aujourd'hui désire, et désire passionnément, voir une unité réelle et pratique, une unité qui se révèle dans l'humilité du cœur, les bonnes dispositions, la largeur de vues, la tolérance, l'esprit de collaboration. Elle n'attend pas que tout cela soit accompli en quelques années; elle comprend que nous sommes à une époque de transition; c'est une évolution qui demande du temps; mais elle demande, et elle continuera à demander avec plus d'insistance encore dans nos Conseils d'Eglises respectifs, que nous passions enfin de la phase des discours à la phase de l'action, que nous nous arrachions des liens du passé et que nous prenions la résolution de pratiquer l'unité, au lieu d'en faire seulement l'éloge. Je ne parlerais pas si hardiment si je n'étais persuadé que je parle pour la jeunesse de bien des pays. J'ai eu le privilège de constater les impulsions de cette jeunesse et d'étudier son attitude à l'égard de l'ecclésiasticisme dans une quinzaine de pays du monde, et je présente les choses avec modération lorsque je dis: La jeunesse est incontestablement apathique, indifférente, à l'égard d'une grande partie des affirmations doctrinales de l'Eglise, et elle se cabre sous les restrictions que lui impose cet antique formalisme. La jeunesse déclare aux prêtres et aux hommes d'Eglise: « Pourquoi êtes-vous si zélés à perpétuer des divergences qui pour nous ne signifient rien, ou peu de chose, alors que nous désirons simplement marcher sur les traces de Jésus, suivre le Christ sur le chemin de Galilée et sur le chemin des Indes, et mettre en pratique ses enseignements? Vos discussions sont surtout académiques; elles sont semblables à l'herbe des champs, verte aujourd'hui, sèche demain; elles intéressent le jour qui passe, mais certainement pas l'éternité. » La jeunesse prie, supplie, s'élance vers une fraternité et une compréhension étendues au monde entier; elle exige, et elle a raison d'exiger, que nous en fournissions une démonstration pratique dans nos communautés chrétiennes.

N'allez pas conclure de mes paroles que j'adopte l'attitude d'un critique à l'égard de la Conférence; bien au contraire, pour moi, jeune homme, cela a été une expérience réconfortante et stimulante. Nous n'avons pas besoin de demander à Dieu que la Conférence soit un succès, nous pouvons remer-

cier Dieu de ce qu'elle a déjà été un succès. Le fait que de si nombreux délégués provenant de tant de nations et de tant de groupes religieux, extrêmement différents dans leurs formes et dans leurs traditions, aient pu et aient voulu se rassembler; que des frères et des sœurs, sous l'inspiration magnifique de cet esprit de cordialité et de respect pour les vues d'autrui, aient pu courber la tête et prier le même Maître en disant « Que Ton règne vienne », c'est là pour moi une preuve suffisante de ce succès. Qui niera qu'en dehors d'une décision quelconque, le cœur du Maître ait été réjoui par cette démonstration de la camaraderie chrétienne faite en Son nom? Qui niera qu'une meilleure compréhension ne se soit développée en toute intelligence droite et éclairée, à la faveur de cet échange de vues fait en toute franchise? Certainement, cette Conférence est une généreuse aventure de la foi. Offrons donc au monde un message qui sollicitera l'attention de la jeunesse et qui retiendra son esprit aventureux et audacieux. Unissons-nous dans une déclaration de foi, de bonne volonté et d'espoir, propre à faire vibrer le cœur de chacun des délégués, qui pourra lui donner sa voix; proclamons— et ici nous sommes certainement tous d'accord — notre plein consentement à nous laisser conduire par Dieu et convaincre par Son Esprit, nous mettant nous-mêmes sans cesse au second plan, afin de faire aboutir toute cette entreprise près du cœur de notre Sauveur.

Sommes-nous assez grands, assez courageux et assez humbles pour déclarer au monde que nous avons mis de côté les choses qui sont de l'enfant et que nous arrivons à la repentance dans un ardent désir d'une communion complète, pleinement satisfaisante en Christ, oubliant les choses qui sont derrière nous, rejetant tout fardeau, poursuivant avec patience, courage et charité la grande tâche qui nous est offerte, regardant à Jésus, l'auteur de notre foi.

Si le monde doit croire, si la jeunesse doit croire, nous devons montrer que nous sommes un en Christ aujourd'hui, prêts à pratiquer, s'il le faut, un effacement complet de nos dénominations, afin que la force de l'unité chrétienne devienne une force pour le monde. Pourquoi attendre dix ans, cinq ans ou un an pour cette résolution, cette consécration? Chaque année compte. Le monde attend ce témoignage aujourd'hui; la jeunesse doit avoir la déclaration de cette consécration placée devant elle aujourd'hui.

La jeunesse frappe à la porte et demande à entrer. Le Christ vit éternellement dans l'esprit de la jeunesse. Le laisserez-vous entrer?

L'Evêque Gore présente des objections générales à la Déclaration, qui lui semble rédigée de telle façon qu'il deviendrait

très difficile à ceux dont le point de vue est catholique de continuer leur participation au mouvement. La partie 2 met tout l'accent sur la diversité, et ne dit rien sur le devoir de l'unité; le troisième paragraphe, qui s'efforce d'énumérer les caractéristiques de l'Eglise, question qu'il aurait mieux valu laisser au précédent sujet, ne dit rien d'une discipline morale commune. En outre, il serait peu sage de donner une approbation sans réserve à une unification hâtive des Eglises missionnaires; un mouvement trop rapide pourrait tout simplement mener à de nouvelles divisions.

L'Archevêque d'Armagh maintient qu'en dépit des critiques du Dr Gore, l'unité est la note dominante de la Déclaration.

Le professeur *Glubokowsky*, en qualité de membre Orthodoxe de la Commission, appuie la Déclaration comme n'étant ni une fin en elle-même, ni un moyen, mais un bon commencement.

Le professeur *Timothée Tingfang Lew* demande que la Déclaration soit prise en considération sans changement; la partie 3 est particulièrement précieuse en vue des besoins du champ missionnaire, spécialement en Chine; tout ce qui viendrait l'affaiblir causerait inquiétude et déception. Le Rev. *Machichan* appuie cet appel. Le professeur *Arseniew* demande comme moyen d'avancer l'unité, que les Eglises soient invitées à prier les unes pour les autres, et spécialement pour les Eglises en détresse.

Le Très Rév. Evêque *Manning* propose que la Déclaration soit renvoyée à la Commission sans autre débat: cette motion, combattue par l'Archevêque *Söderblom* et par l'Evêque *Fisher*, n'est pas adoptée.

Des amendement de détails sont alors proposés comme suit:

Par le Rév. Dr *Gilmore*, dans la partie 1, paragraphe 2: supprimer la mention de l'Alliance Universelle, le paragraphe finissant à « désignés par la plupart des Communions chrétiennes ».

Dans la partie 2, 1^{er} paragraphe, l'Evêque *Gore* propose d'insérer, après les mots « unité dans », les mots « la loi fondamentale, la constitution et l'administration des sacrements »; et dans le 2^e paragraphe, d'ajouter après les mots « dans l'Eglise primitive », « il n'y avait pas seulement une unité bien marquée de foi et de pratique, mais aussi une très notable diversité ». Cette dernière suggestion est acceptée par l'Archevêque *Söderblom* et l'Archevêque d'Armagh. Dans la même partie, 3^e paragraphe, plusieurs amendements sont proposés. Le Rév. Dr F. J. *Hall* espérait que le paragraphe 5 serait omis, comme particulièrement difficile à admettre pour les mentalités catholiques. L'Evêque de *Bombay* demande que le paragraphe tout entier soit revu, car il se trouve hors du mandat de la Commission.

D'autre part, il désire à ce propos un examen des deux questions: 1° la relation des Eglises locales ou nationales avec l'Eglise réunie; 2° la position à l'avenir, dans l'Eglise réunie, d'Eglises qui existent en vue de représenter certaines doctrines ou certaines pratiques. L'Evêque Gore propose de rédiger à nouveau le paragraphe comme suit:

« Nous envisageons les caractéristiques de l'Eglise unie comme suit:

1. Une règle de morale et une discipline communes.
2. Une Confession de Foi commune (voir le Rapport 4).
3. Une administration commune des Sacrements suivant certaines conditions reconnues nécessaires (voir le Rapport 6).
4. Un ministère reconnu par toute l'Eglise Universelle.
5. Liberté d'interprétation en ce qui concerne toutes les questions non considérées comme essentielles.
6. Reconnaissance des droits et de l'exercice du ministère prophétique. »

Le licencié *J. F. Laun* insiste sur les libertés indiquées dans la Déclaration qui, dit-il, sont choses vitales pour ceux qui appartiennent à la tradition des Réformateurs.

Dans la partie 3, 2° paragraphe, l'Evêque Gore propose qu'après le mot « communauté », on ajoute « ils doivent en premier lieu s'efforcer de tirer le meilleur parti possible des accords, et, après cela, faire preuve d'un large esprit de tolérance ». L'Evêque de *Bombay* annonce qu'avec le concours de l'Evêque de *Dornakal* il a préparé une nouvelle rédaction du paragraphe 3, qui sera remise par écrit.

Dans la partie 4, le Rév. *A. E. Monahan* propose de substituer « pleine communion » à « intercommunion », comme moins ambigu.

Le Chanoine *Tarafdar* insiste, au nom des Eglises des Indes, pour lesquelles les problèmes d'union sont moins ardues que ceux qui sont posés aux Occidentaux, pour l'approbation de la Déclaration avec les suggestions qui ont été présentées.

La Déclaration est alors renvoyée au Comité de Rédaction pour l'examen des amendements proposés.

Après une prière prononcée par l'Archevêque d'*Armagh*, la séance prend fin à 18 heures 30.

JEUDI SOIR 18 AOUT

La séance du soir s'ouvre à 20 heures 30, sous la présidence du Président. Un service religieux est célébré par l'Evêque *Nuelsen*.

Rapport du Comité de Continuation

L'Evêque *Brent* présente le rapport suivant du Comité de Continuation:

Le Comité de Continuation de la Conférence Universelle sur la Foi et la Constitution de l'Eglise a été organisé d'après les indications données par la Conférence préliminaire de Genève, le 18 août 1920; aux termes des résolutions de la Conférence préliminaire, il fut décidé:

« Qu'un Comité sera nommé qui prendra le nom de Comité de Continuation; celui-ci comprendra environ quarante membres choisis par la Conférence. Le Comité d'Affaires sera chargé de présenter pour ce Comité des noms représentant aussi largement que possible les divers groupes des communions religieuses. Ce Comité élira lui-même son bureau, un Comité exécutif, ou tel autre sous-comité qui lui paraîtrait utile. Il aura le droit de pourvoir aux postes vacants, d'augmenter le nombre de ses membres, de présenter ou d'accepter un membre suppléant au cas où l'un des membres serait empêché d'assister à une séance donnée. Il se réunira au moins une fois par an, et plus souvent si cela est nécessaire, pourvu qu'un avis en ait été donné au moins six mois à l'avance. Il aura pour tâche de poursuivre le travail de préparation de la Conférence Universelle ou des conférences sur la Foi et la Constitution, en correspondant et en collaborant avec les Commissions des diverses communions, en fixant le temps et le lieu d'une Conférence, et en s'acquittant de toute autre tâche qui peut être nécessaire en vue de la Conférence. Ce comité convoquera des réunions de représentants de diverses Commissions dans le cas et au moment où il serait requis de le faire par une majorité, avec préavis de six mois. Cette réunion, si elle est tenue, aura le pouvoir de reprendre l'une ou la totalité des attributions actuellement confiées au Comité. »

Les membres du bureau étaient le très Révérend Charles H. Brent, D. D., président; George Zabriskie, D. C. L., trésorier; Robert H. Gardiner, secrétaire. Le 19 août 1920, le Comité de Continuation fut réparti en deux sections: un Comité d'Affaires dont l'Evêque Brent fut président, et un Comité des Sujets, dont le président fut l'Evêque de Bombay. Ces deux Comités ont été en fonctions jusqu'à ce jour.

Il a appartenu au Comité d'affaires de s'occuper de toutes les questions qui concernaient l'organisation matérielle de la Conférence; le Comité des Sujets a préparé les sujets d'étude pour la présente Conférence. Les deux sous-comités ont tenu de nombreuses séances. Le Comité de Continuation tout entier s'est réuni trois fois: à Stockholm du 15 au 18 août 1925, à Berne

du 23 au 25 août 1926, à Lausanne le 30 juillet et le 1^{er} août 1927. Nous nous sommes aussi réunis deux fois pendant la Conférence. Nous vous soumettons maintenant le présent Rapport comme compte rendu de notre mandat. Notre secrétaire, Robert H. Gardiner, est mort en juillet 1924. Nous n'aurions pu subir une plus grande perte que celle qui nous a atteints par la mort de M. Gardiner. L'hommage qui lui a été rendu au début des séances de la Conférence de Lausanne était pleinement mérité; nul n'aurait pu être plus dévoué, plus intelligent ou plus attentif dans l'accomplissement de sa tâche. Beaucoup d'entre nous n'ont pas cessé de penser à lui pendant nos séances, remerciant Dieu pour les solides fondements qu'il a posés afin que nous puissions construire. M. Ralph W. Brown a été nommé secrétaire correspondant après la mort de M. Gardiner. Conformément à la tâche qui lui avait été assignée par le Comité de Continuation, le Comité d'Affaires a pris des dispositions en vue de la Conférence de Lausanne et s'est occupé de tous ses détails. Nous ne pourrions trop louer M. Ralph W. Brown pour la manière dont il a exécuté les plans faits par un Comité d'Arrangements nommé à Berne. C'est grâce à lui qu'il a été pourvu avec tant de soin au bien-être des membres de la Conférence, et qu'aucun détail n'a été négligé.

A mon grand regret, je n'ai pas pu présider la réunion du Comité de Continuation à Berne, en 1926, mais le Dr Garvie nous a offert ses services, et a plus que rempli ma place. Ses capacités comme président dépassent largement les miennes, et sa connaissance des langues le qualifie plus que je ne pourrais espérer l'être moi-même. Puisque le rapport du Comité des Arrangements a été présenté à cette Conférence, il n'est pas utile que j'insiste sur son travail. Le Comité des Sujets, sous la présidence de l'Evêque de Bombay, a établi un programme qui fut adopté à Stockholm. Cependant, à Berne, il parut à propos de passer de l'examen des résolutions à celui de simples sujets. Nous sommes profondément redevables à l'Evêque de Bombay et au Chanoine Bate qui lui était adjoint, pour les matériaux extrêmement précieux que le Comité des Sujets a préparés, et qui ont été mis à notre disposition. A côté de tous les autres services que nous a rendus le Chanoine Bate, je désire constater publiquement le désintéressement avec lequel il s'est absorbé dans quelques-uns des travaux préparatoires les plus fastidieux de cette Conférence. Il n'a cessé de veiller aux détails, il a révisé les traductions et fait lui-même plus d'une fois les traductions de trente à quarante des plus longs discours prononcés devant la Conférence. Je me demande s'il y a beaucoup d'hommes qui auraient pu accomplir cette tâche herculéenne à la manière calme et effective du Chanoine Bate. Cette Conférence tout entière a envers lui une dette infinie de reconnaissance. Pour compléter ce

que j'ai dit du travail du Comité de Continuation, il y a ce qui a été accompli au secrétariat de Boston par Robert H. Gardiner pendant sa vie et depuis sa mort par M. Ralph W. Brown. Une énorme correspondance a été entretenue avec les chrétiens de diverses Eglises du monde entier. Il y a eu des moments en particulier, peu après la mort de M. Gardiner, où M. Brown ne s'est accordé aucune sorte de répit ou de relâche pendant d'assez longues périodes de temps, ne quittant même pas son bureau la nuit, afin d'être au travail de 7 heures du matin jusqu'à des heures tardives du soir. Toute cette correspondance, qui a été soigneusement classée est d'un grand prix pour l'historien et aussi pour quiconque voudrait étudier les diverses Eglises de la Chrétienté.

Notre trésorier, M. George Zabriskie, a été en fonctions pendant dix-sept ans, et nous a rendu des services incalculables. En bien des circonstances, il a partagé avec M. Gardiner les graves soucis du manque de fonds, mais il a toujours porté son fardeau avec sérénité. Nous avons pu, le 1^{er} août 1927, présenter une situation financière qui nous permettra d'achever notre tâche, avec des fonds suffisants pour répondre à tous nos engagements jusqu'à la fin de décembre de la présente année.

Je ne suis pas entré dans les détails. D'ailleurs, les procès-verbaux du Comité de Continuation ont été publiés; nous arrivons au terme de nos labeurs, et nous transmettons nos responsabilités à tel autre Comité que la Conférence voudra nommer.

En terminant, je tiens à dire que, lorsque je jette un regard en arrière sur la longue suite d'années au cours desquelles le Comité de Continuation a travaillé en vue de cette Conférence, je remercie Dieu pour les nombreuses manifestations de Sa présence et de Ses bénédictions. Il nous suffit de savoir pour notre récompense que nos travaux ont été manifestement en accord avec la volonté de Dieu.

L'adoption du rapport est proposée par M. le pasteur Garvie et soutenue par l'Archevêque d'Armagh. Cependant l'impression générale étant que mention doit être faite du labeur inlassable de l'Evêque Brent, l'insertion suivante est votée sur la proposition de MM. Garvie et l'Archevêque d'Armagh:

« La Conférence sur la Foi et la Constitution saisit l'occasion qui lui est offerte d'exprimer ses cordiaux remerciements à son président, Mgr l'Evêque Brent, pour l'immense travail qu'il a accompli en faveur de l'Unité chrétienne et pour le dévouement si profondément chrétien au service du Christ et de Son Eglise qui n'a cessé d'inspirer son labeur. »

Le Rapport est adopté à l'unanimité.

M. le pasteur Ainslie informe la Conférence que beaucoup de noms ont été mis en avant pour la composition du nouveau

Comité de Continuation; en conséquence, il rappelle les principes selon lesquels les nominations devront être faites:

1° Un certain nombre de membres de l'ancien Comité devront être réélus;

2° Il est nécessaire de choisir des délégués qui ont pris une part active aux travaux de la Conférence;

3° Il serait bon de nommer quelques hommes appartenant à la jeune génération.

Suite à donner au travail de la Conférence.

M. le pasteur Ainslie présente ensuite le Rapport du Comité chargé d'étudier la suite à donner au travail de la Conférence.

De ce rapport, les propositions suivantes sont adoptées après discussion:

Le Comité de Continuation, qui se réunira sur convocation de son président, opérera la division du travail par sections, si, à son avis, cela est nécessaire.

Les décisions de la Conférence seront communiquées aussitôt que cela sera possible à toutes les Eglises qui ont envoyé des délégués, par l'entremise de leurs Corps officiels. Ces Eglises sont priées d'étudier les travaux de la Conférence et de communiquer au Comité de Continuation le résultat de leurs délibérations, afin que le Comité de Continuation puisse étudier les mesures à prendre en vue de la convocation d'une nouvelle Conférence.

Les Eglises représentées à la Conférence sont priées de conserver les Comités spéciaux qu'elles ont nommés pour étudier les buts de la Conférence, tant pour faire connaître ces buts dans leurs pays respectifs que pour rester en relation avec le Comité de Continuation.

Un budget annuel de 20.000 dollars sera demandé aux Eglises représentées et aux personnes intéressées à l'œuvre entreprise.

Toutes les questions intéressant la Conférence seront renvoyées à une Commission qui sera nommée par le Comité de Continuation.

Le Comité de Continuation est autorisé à prendre toutes mesures qui lui paraîtront sages et utiles, dans le cadre de la Conférence de la Foi et la Constitution, pour favoriser la cause de l'Unité chrétienne.

Après une prière de Mgr Germanos, la séance est levée à 22 heures 45.

RAPPORTS DES COMMISSIONS II, III ET IV

 VENDREDI MATIN 19 AOÛT

La Conférence se réunit en séance plénière le matin et l'après-midi. M. le pasteur *Garvie* préside; le culte du matin est célébré par Mgr l'Evêque *Jensen*, à 9 heures 30.

La Conférence reçoit un télégramme de l'Evêque *Gailor*, implorant la bénédiction de Dieu sur son travail. L'Evêque *Manning* est chargé d'y répondre.

La collecte en faveur des pauvres de Lausanne se monte à 916,25 francs suisses, 78 francs français, 0,28 francs belges et 2 marks allemands.

Préambule.

Le Président lit la deuxième rédaction du Préambule, inspiré du projet soumis à la Conférence le 17 août; il lit aussi une résolution sur le Sujet I: « L'Appel à l'Unité ». Mais comme les documents n'ont pas été distribués aux délégués, la discussion est ajournée au lendemain.

Après un moment de prière silencieuse, le Président informe l'Assemblée que les séances de la journée seront employées à l'étude des textes définitifs des Déclarations II, III et IV. Les séances du samedi 20 seront consacrées à la discussion du Préambule, du Sujet I et des Déclarations V, VI et VII.

Déclaration d'un groupe de Protestants réformés sur la signification historique de la Conférence de Lausanne.

M. le professeur *Choisy* lit la déclaration suivante:

« En accord avec la déclaration de leurs frères Luthériens, un groupe de délégués — appartenant aux Eglises protestantes de la Suisse, à l'Union des Eglises Réformées de France, à l'Eglise Réformée d'Alsace et de Lorraine, à l'Eglise Nationale Réformée des Pays-Bas, à l'Eglise Vaudoise d'Italie, à l'Eglise missionnaire belge, — reconnaissent comme des dons de Dieu l'esprit frater-

nel qui n'a cessé de régner dans la Conférence, et la volonté d'unité chrétienne qu'elle a manifestée dans la communion et dans la prière, ils sont remplis de reconnaissance pour l'unanimité spirituelle qui s'est révélée au cours de ses travaux, au delà de tout ce qu'il était permis d'espérer.

« Quelle que soit l'importance des efforts accomplis pour traduire cette unanimité dans des textes précis, ils estiment que la signification historique de la Conférence réside surtout dans le fait que les Eglises se sont montrées résolues à chercher désormais le fondement de leur unité dans la Personne de leur Maître et de leur Sauveur, placé délibérément au-dessus de leurs Credo particuliers, comme le suprême objet de la foi.

« Ceux de nos contemporains qui vivent sans espérance et sans Dieu, ne comprennent pas l'intérêt de nos discussions sur les formes successives que la foi et la vie chrétiennes ont revêtues à travers les siècles; mais ils sont impatients de savoir si les Eglises qui se réclament du Christ sont capables de donner à un monde déchiré par la haine, l'exemple de l'unité spirituelle réalisée par l'amour. Ils ne songeront à se donner à Christ que s'ils voient les Eglises vivre la vie du Christ.

« Que la grâce de Dieu, qui nous a permis de faire ici les premiers pas vers l'unité visible de l'Eglise du Christ, fasse aussi que la Conférence de Lausanne marque, entre Eglises Chrétiennes, la fin des dissensions et des anathèmes. »

Déclaration de M. Carl Heath

M. Carl Heath, membre de la Société des Amis, fait la déclaration suivante:

Nous qui adoptons à l'égard des pratiques chrétiennes une attitude plus libre que ne l'admettraient la plupart de ceux qui sont ici présents, nous sentons que nous avons certaines choses à dire avant la clôture de cette Conférence. Nous sommes heureux que le Comité d'organisation de la Conférence ait décidé de renvoyer pour étude les rapports des sections aux Eglises et de ne pas les accepter comme des formules d'accord définitif. Car, de même que nos amis de l'Eglise Orthodoxe, nous ne pouvons les adopter, bien que nous les prenions en considération très cordialement, comme sujet d'études. Nous ne voulons en aucune façon rabaisser l'importance des problèmes à la solution desquels nous avons travaillé, mais nous croyons que « l'Unité des chrétiens n'a jamais consisté et ne pourra jamais consister dans l'uniformité de pensée ou d'opinion, mais dans la charité chrétienne ». Nous croyons qu'une démonstration collective de la présence de Dieu, une connaissance collective du Christ parmi nous, une commune expérience de l'œu-

vre de l'Esprit Vivant, constituent le Sacrement suprêmement réel d'une Sainte Communion. Durant cette Conférence de Lausanne, aucune question de constitution ecclésiastique n'est venue troubler notre intercommunion mutuelle et quotidienne en Dieu. Nous savons que nous avons été unis par l'amour du Christ Vivant. Car nous l'avons rencontré dans la Vie; nous sentons et nous savons que le Sacrement de la Communion en Dieu doit faire l'objet d'une expérience, et ne doit pas être connu de façon unique et primordiale par un symbole ou par un rite, si utiles que ceux-ci puissent être pour beaucoup en les aidant à concentrer leur pensée sur des révélations suprêmes de l'Eglise. Nous qui adoptons une attitude extrêmement libre, nous sommes tout à fait sacramentels dans notre effort pour aller jusqu'à Dieu. Jésus-Christ est le centre d'un Evangile, qui n'est pas avant tout une croyance ou une doctrine, mais une vie. L'Esprit de Dieu, lorsqu'il est à l'œuvre dans le monde, engageant les hommes au service et au sacrifice, ne peut être lié à aucune institution concevable, car l'Esprit est la Vie, et la Vie ne saurait être ainsi limitée. Lorsque nous aurons établi une constitution ecclésiastique, nous n'aurons pas fait un grand progrès du côté de cette immense « multitude d'hommes qui sortent lentement de l'Eglise », qui sont indifférents à la constitution ecclésiastique, mais profondément intéressés à la réalité de la vie spirituelle. Par vie spirituelle, nous n'entendons pas une activité sociale universelle, mais un déploiement croissant de l'Esprit de Dieu parmi les hommes, trouvant son expression dans toutes les relations humaines.

Une communauté de libre vie religieuse, telle que la Société des Amis, désire être à l'unisson avec l'Eglise de Jésus-Christ tout entière. Mais nous sentions au fond de nos esprits, et avec une certaine angoisse, à mesure que nous luttons, pendant cette Conférence, pour trouver une unité dans des définitions sur la Foi et la Constitution, à quel point il est suprêmement important que nous ne perdions pas de vue la liberté au milieu de laquelle Dieu conduit les hommes, par Son Esprit, de vérité en vérité. Il y a une liberté de Dieu que nous revendiquons, et cela non point pour échapper à une constitution ou à une discipline appropriées dans la vie spirituelle. Notre désir naît plutôt d'une intense persuasion qu'il est essentiel à la puissance dynamique et à l'attraction vitale de l'Eglise de s'approprier cette liberté, si l'Eglise doit répondre aux besoins d'hommes à la vie jeune et forte, et atteindre leur cœur dans le monde d'aujourd'hui.

M. l'Evêque Gore dit qu'il reçoit avec respect la déclaration présentée au nom de la Société des Amis, mais fait remarquer que les principes énoncés dans cette déclaration empêcheraient tous les Rapports de la Conférence d'être adoptés à l'una-

nimité. Il demande si les Amis laisseront passer les Déclarations de la Conférence *sub silentio*, ou s'ils ont l'intention de voter contre. Si aucune des Déclarations, ou presque aucune, ne peut être adoptée *nemine contradicente*, il vaudrait mieux le savoir immédiatement.

M. le pasteur *Garvie* répond qu'il n'est pas dans l'intention des représentants des Amis de voter contre les Déclarations, mais ils ont désiré que leur situation soit nettement comprise.

M. *Athelstan Riley* : Vous venez d'entendre le discours de M. Heath, qui vous a exposé son opinion d'ensemble, comme membre de la Société des Amis ; je voudrais, avec votre permission, parler un instant comme laïque de l'Eglise Anglicane.

Parlant comme Anglican, je désire montrer clairement que mon attitude est très semblable à celle de nos amis Orthodoxes. Je crois que l'Eglise Anglicane, dans laquelle j'ai été baptisé, professe la constitution et la foi catholiques. Je me suis donc engagé à les défendre, et je me suis efforcé de les maintenir ici au cours de toutes les fraternelles discussions auxquelles j'ai eu le privilège de participer à Lausanne.

Je crois que tous ceux qui ont été baptisés ont reçu, par là même, leur qualité de membres de l'Eglise catholique, et je confesse que beaucoup ont manifesté cette grâce qui découle du baptême en de bonnes œuvres qui me couvrent de confusion. Mais je crois en une Eglise Sainte, Catholique et Apostolique, et je ne crois pas que cette Eglise unique puisse être ou soit divisée en « Eglises », qui auraient des opinions extrêmement différentes ou même opposées, sur des questions que je suis obligé de considérer comme fondamentales. Je crois que cette Conférence, sous la bonne direction de Dieu, aidera beaucoup à nous conduire vers l'Unité chrétienne, si du moins nous avons su nous rencontrer pour de mutuels éclaircissements, sans compromettre rien de ce que nous tenons pour véritablement fondamental.

Chers Frères en Christ, croyez-moi lorsque je vous dis que mon cœur s'élance vers vous, le cœur d'un grand pécheur devant les hommes de Dieu, le cœur de quelqu'un dont la plus haute ambition est d'être le dernier au ciel et d'amener à Dieu ceux qui sont à l'arrière-garde. Croyez-moi lorsque je vous dis que j'ai un désir passionné de vous voir unis avec moi dans la foi, dans la constitution de l'Eglise et dans l'adoration, mais je ne puis vous laisser ignorer mon attitude. La réunion de la Chrétienté ne s'accomplira jamais par l'ambiguïté du langage ou la dissimulation de la pensée.

M. le pasteur *Merle d'Aubigné* dit que les membres de l'Union des Eglises Réformées Evangéliques de France n'ont pas signé la Déclaration lue par M. le professeur Choisy, non parce qu'ils

étaient en désaccord avec elle — au contraire, ils l'approuvent entièrement — mais parce qu'ils trouvent qu'il y manque quelque chose ; ils estiment qu'il y a quelque chose au-delà de la fraternité manifestée dans les séances de la Conférence. Ils désirent continuer à poursuivre le but de la Conférence : l'Unité !

M. l'Evêque de *Bombay* déclare, de la part du groupe des Anglicans, qu'ils ont décidé de ne pas faire de déclaration, en tant qu'Eglise. Tous respectent M. Riley, et ceux qui désirent que les opinions s'expriment librement s'inclineront devant les siennes, mais nombreux sont ceux qui ne connaissent pas l'Eglise Anglicane, et l'orateur désire qu'il soit bien compris que son groupe ne désire pas présenter de déclaration à la Conférence. Il espère travailler longtemps pour une meilleure compréhension de la vérité divine, telle qu'elle est offerte à l'Eglise Universelle, et rallier beaucoup d'opinions divergentes.

Le Président estime qu'il serait malheureux de donner l'impression que les termes des Déclarations sont ambigus. Cette idée a été émise par quelques délégués ; mais il faut se rappeler que si la Conférence permet une pleine liberté d'expression, elle n'accepte pas nécessairement les termes dont chaque orateur se sert.

DECLARATION PRESENTÉE PAR LA COMMISSION II (2^e Rédaction)

M. le pasteur *Lofthouse* présente la Déclaration de la Section II sur le Message de l'Eglise au Monde: l'Evangile, sous sa forme définitivement acceptée par le Comité de Rédaction et dans les termes qui suivent:

La Conférence universelle des Eglises sur la Foi et la Constitution s'est réunie à Lausanne, du 3 au 21 août 1927, et elle a exprimé en ces termes le message confié à l'Eglise de Jésus-Christ :

1. Le Message de l'Eglise au monde est et restera toujours l'Evangile de Jésus-Christ.

2. L'Evangile est la bonne nouvelle du salut sur cette terre et dans l'au-delà, le don de Dieu, en Jésus-Christ, à l'humanité pécheresse.

3. Le monde a été préparé à la venue du Christ par l'Esprit de Dieu agissant dans l'humanité entière, et spécialement par la révélation de l'Ancienne Alliance ; puis « quand les temps furent accomplis », la « Parole éternelle » de Dieu « a été faite chair » ; elle est devenue homme : Jésus-Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme, « plein de grâce et de vérité ».

4. Par sa vie et son enseignement, par son appel à la repentance, par sa proclamation de la venue du Royaume de Dieu et du jugement, par ses souffrances et par sa mort, par sa résur-

rection et son exaltation à la droite du Père, par l'envoi du Saint-Esprit, le Sauveur nous a apporté le pardon des péchés : il nous a révélé la plénitude du Dieu vivant et son amour insondable envers nous. Cet amour, qui se révéla dans toute sa perfection sur la Croix, nous appelle et nous entraîne à une vie nouvelle de Foi, de renoncement à nous-mêmes, de consécration au service de Dieu et au service des hommes.

5. Jésus-Christ, présenté comme le Crucifié et le Glorifié, comme le « Sauveur » et le « Seigneur », reste aussi le centre de l'Evangile missionnaire prêché au monde entier par ses apôtres et par son Eglise. Et, parce que Jésus-Christ est lui-même l'Evangile, l'Evangile est le message de l'Eglise au monde. Il est mieux qu'une théorie philosophique, mieux qu'un système théologique, mieux qu'un programme de civilisation matérielle. L'Evangile est bien plutôt le don que fait Dieu d'un monde nouveau à un monde vieilli dans le péché et dans la mort. Plus encore, l'Evangile est la victoire sur le péché et sur la mort, il est la révélation de la vie éternelle en Celui qui rassemble en une « seule communion des saints » la famille de ses enfants sur la terre et dans les cieux, les associant dans une même communauté de service, de prière et de louange.

6. L'Evangile est la sommation prophétique adressée au pécheur pour qu'il se convertisse à Dieu ; et c'est la joyeuse nouvelle que la foi en Christ justifie et sanctifie les croyants. Il assure la consolation à ceux qui souffrent ; aux captifs, il promet « la liberté glorieuse des enfants de Dieu ». L'Evangile met la paix et la joie dans les cœurs ; ceux qu'il inspire se sacrifient eux-mêmes ; ils sont prêts pour le service de leurs frères et pour l'amour compatissant. L'Evangile offre le but suprême aux aspirations de la jeunesse, la force à ceux qui luttent, le repos aux fatigués, la couronne aux martyrs.

7. L'Evangile est la source de l'énergie nécessaire à la régénération de la société. Il montre la seule voie ouverte à l'humanité pour se libérer des haines de race et de classe qui, actuellement, la ravagent ; il offre le seul moyen de garantir le vrai bonheur de chaque peuple, ainsi que l'amitié internationale et la paix. Enfin, l'Evangile est un appel miséricordieux au monde non chrétien, en Orient et en Occident, une invitation à posséder la joie promise par le Dieu vivant.

8. L'Eglise sympathise avec l'angoisse de notre génération, elle comprend sa soif de sincérité intellectuelle, de justice sociale et d'inspiration spirituelle, l'Eglise lui apporte, dans l'Evangile éternel, la réponse à tous les besoins et à toutes les aspirations providentielles du monde moderne.

L'Evangile reste donc à jamais l'unique chemin du salut. Aujourd'hui comme hier, par la voix de l'Eglise, le Christ vivant continue d'appeler le genre humain : « Venez à moi... Celui qui

me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie ».

Discussion

M. le professeur *Martin Dibelius* dit que la valeur de cette Résolution est incontestable, mais qu'il a été impossible de définir l'Evangile en des termes qui puissent satisfaire tous les membres de la Conférence ; cette remarque s'applique surtout aux paragraphes 6, 7 et 8, dans lesquels la Commission a essayé de définir ce que le message de l'Eglise devait être, étant données les conditions actuelles du monde. Il estime cependant qu'il serait presque impossible de modifier encore cette Résolution ; il espère qu'elle restera telle quelle, car elle a reçu, dans une large mesure, l'approbation de nos frères de l'Eglise Orthodoxe.

Plusieurs membres de la Conférence proposent divers amendements et additions, notamment MM. le chanoine *Douglas*, le pasteur *Elie Gounelle*, le professeur *Haussleiter*, le D^r *Wilhelm Philipps*, tandis que M. le pasteur *Blair* propose d'adopter la Résolution à l'unanimité.

Finalement, sur la proposition du Président, la Résolution est reçue par la Conférence « *nemine contradicente* », et la séance est levée, après la prière, à midi 30.

VENDREDI APRÈS-MIDI 19 AOUT

La session de l'après-midi s'ouvre à 15 heures ; le culte est célébré par M. le pasteur *M'Clymont*.

Rapport de la Commission III

MM. le professeur *William Adams Brown* et le président *Simons* font quelques observations. L'Evêque de *Manchester* présente ensuite la Déclaration III sur la Nature de l'Eglise, sous sa forme révisée, en l'introduisant par les remarques suivantes :

Les modifications apportées à la Déclaration, à part les changements de termes qui s'expliquent d'eux-mêmes, et sur lesquels il est inutile d'insister, sont les suivantes :

1. Changement dans l'ordre des sujets traités. Dans la Déclaration, telle que nous vous la présentons maintenant, la définition de la nature et des fonctions de l'Eglise est suivie immédiatement par la description des caractères qui la font reconnaître ici-bas ; l'énumération de nos divisions historiques est reléguée dans une note ; et la Déclaration se termine par un exposé de

nos divergences et l'expression de notre espoir fervent en une réunion future.

2. Le renvoi en note de l'énumération de nos divergences. Ce procédé a rendu possible de les définir plus exactement sans interrompre le développement de l'idée centrale.

3. Introduction de diverses clauses afin d'insister sur certains aspects de notre conception de l'Eglise, qui n'avaient pas été suffisamment soulignés dans la rédaction primitive, surtout en ce qui concerne la responsabilité de l'Eglise au point de vue missionnaire.

4. Changement de certains mots qui prêtaient à malentendus.

Le paragraphe I commence par une phrase qui relie notre Déclaration à la Déclaration précédente sur le Message de l'Eglise. Nous avons omis les mots: « Dieu est le Créateur » à cause de l'ambiguïté du mot: Créateur. Nous avons ajouté après le mot « collectives » cette phrase: « encore qu'il se serve des volontés humaines comme d'instruments pour ses fins éternelles ».

Afin de satisfaire ceux qui désirent exprimer clairement le fait que la volonté de Dieu utilise, pour s'accomplir, la volonté des hommes, cette idée est plus complètement exprimée dans le paragraphe 3. Dans le paragraphe 2, le mot « vrais », qui précède le mot « croyants » dans le texte original, est omis à la demande de ceux qui en avaient demandé l'insertion.

Au paragraphe 4, la phrase qui décrit la nature de l'Eglise est séparée du reste, afin de permettre de constater le nombre des points d'accord. Ce que nous avons retenu du reste est transféré au paragraphe 6.

Le paragraphe 5 du texte original, du moins ce que nous en avons retenu, est conservé, partie sous forme de note, partie dans le paragraphe 6. Dans ce paragraphe 5, nous avons supprimé ou changé un certain nombre de termes sur les observations des Luthériens d'Amérique ou des Orthodoxes. Afin de mettre en pleine évidence la responsabilité de l'Eglise à l'égard de la Mission, nous avons ajouté cette phrase: « Elle accepte le mandat du Christ de prêcher l'Evangile à toute créature ».

Le paragraphe 6, qui décrit nos divergences, a été beaucoup écourté, l'énumération de ces divergences étant reportée aux notes B et C. La place ainsi gagnée nous a permis de traiter de façon plus satisfaisante, pour les différents groupes représentés ici, deux questions qui avaient soulevé des difficultés dans le premier texte; nous voulons dire: le malentendu concernant les termes « Eglise visible » et « Eglise invisible »; et le malentendu causé par la manière différente selon laquelle les divers groupes accordent l'existence de chrétiens en dehors de toute organisation ecclésiastique avec leur théorie de l'Eglise. Le fait lui-même est reconnu dans la note B: « Tous les vrais

croyants sur la terre, qu'ils fassent ou non partie d'une organisation ecclésiastique ».

Nous recommandons à la méditation et à la prière des Eglises l'exposé des divergences contenu dans le paragraphe 6, auquel nous avons consacré beaucoup de temps et de soin. Le premier exposé de ces divergences était incomplet, car il ne faisait pas ressortir clairement les raisons importantes de certains malentendus (par exemple le fait que l'Eglise Orthodoxe n'a pas de terme qui corresponde à l'idée évangélique de « l'Eglise invisible sur la terre »). Nous croyons que la forme actuelle de notre exposé présente de façon plus précise les points sur lesquels nous différons réellement. Rien n'est meilleur pour écarter une difficulté imaginaire que le clair exposé de la difficulté réelle.

La version allemande est présentée comme suit par M. *Simons*, président de la Cour Suprême d'Allemagne :

« Permettez-moi de dire quelques mots personnels. Bien que je ne prétende pas être leur porte-parole, je suis persuadé que je suis d'accord avec nos frères et nos amis d'Allemagne si je dis que nous nous sentons de tout cœur avec M. Brown, le Président respecté de notre Commission, quand il a exprimé notre profonde gratitude envers Dieu. Nous sommes reconnaissants de ce que le préambule de notre Déclaration reconnaît le caractère préliminaire et incomplet de notre travail, et de ce que, étant donné que ce travail a été établi sans des restrictions trop étroites, aucune conscience n'a pu se sentir blessée. Nous ne sommes pas moins reconnaissants de ce que cette Conférence ait pu aller aussi avant sur le chemin de l'unité des Eglises, des diverses branches de l'Eglise du Christ, et nous espérons pouvoir continuer à marcher de l'avant et à nous rapprocher graduellement de notre noble but si éloigné encore. Peu d'entre nous, quand ils sont partis pour Lausanne, ont imaginé qu'il serait possible d'aller aussi loin. Et, en vérité, quand nous regardons en arrière, à ces milliers d'années de luttes religieuses, nous ne pouvons nous empêcher de penser que cette Conférence sur la Foi et la Constitution semble un miracle de Dieu.

Ici, à Lausanne, nous avons été unis par la prière, unis par les chants, unis par l'amour chrétien et la sympathie humaine, comme nous avons été unis auparavant à Stockholm. Mais par-dessus tout, nous avons commencé à comprendre et à respecter mutuellement notre foi, bien que nous n'ayons pas pu nous mettre d'accord sur la rédaction exacte de nos articles de foi. C'est beaucoup d'être arrivés là ; rendons grâce et louange à Dieu. Que Son secours continue à nous être accordé. »

M. le pasteur *Merle d'Aubigné*, présentant la version française,

signale combien la résolution de la Section III se présente maintenant sous une forme bien supérieure, beaucoup plus claire et plus logique que lorsqu'elle a été proposée pour la première fois.

Cette résolution se divise en trois parties :

Dans la première, nous définissons ce qui nous paraît être la nature et les fonctions de l'Eglise, considérée à la fois comme invisible et visible. Elle a été établie par Dieu et procède de sa volonté ; elle a pour but de réconcilier le monde avec Dieu.

Dans la seconde partie, nous énumérons les signes extérieurs, les caractères par lesquels se reconnaît l'Eglise visible : la parole divine, la foi, les sacrements, le ministère, la communion fraternelle, et ici nous avons ajouté un paragraphe très important soulignant sa tâche missionnaire.

La troisième partie de notre résolution résume en quelques mots les divergences qui existent entre les chrétiens sur la notion de l'Eglise ; mais pour ne pas interrompre la marche de la pensée, nous avons, dans cette seconde édition de notre rapport, renvoyé la définition de ces divergences aux notes que vous trouverez groupées à la fin.

Enfin, en terminant, nous exprimons notre conviction qu'il est du devoir de tous les chrétiens de ne jamais perdre de vue cette notion de l'unité de l'Eglise — unité spirituelle tout d'abord, mais unité organique peut-être plus tard — et de travailler sans relâche à la réaliser.

Qu'il me soit permis, en terminant, de rendre hommage à l'esprit de fraternité et de cordialité chrétienne, qui n'a pas cessé de présider à nos travaux, même lorsque nous différions d'avis. Nous avons senti qu'au delà de ces divergences, un lien étroit nous unissait en Christ et le souvenir de ces heures bénies de méditation et de travail en commun ne s'effacera pas de sitôt de notre mémoire. Il restera dans nos cœurs comme un encouragement à un travail plus fidèle au service de notre Maître. Je voudrais enfin exprimer notre très vive reconnaissance envers ceux qui ont dirigé nos travaux : notre Président, le professeur Adams Brown, notre Vice-Président, l'Evêque de Manchester. Ils se sont dépensés sans compter et par leur urbanité, leur douceur et leurs égards pour chacun, ils ont puissamment contribué à établir entre nous tous, — venus des pôles opposés de la pensée et de la tradition, — une véritable unité chrétienne.

La Déclaration est alors présentée comme suit :

DECLARATION DE LA COMMISSION III (2^e Rédaction)

La Conférence constate avec reconnaissance qu'elle a pu arriver à un réel accord sur les points suivants :

1. Dieu qui, pour sauver le monde, nous a donné l'Evangile, a établi l'Eglise pour rendre témoignage, par le rayonnement de la Vie et de la Parole, à son pouvoir rédempteur.

L'Eglise du Dieu vivant procède de sa seule volonté, et non de notre volonté, de notre adhésion ou de nos croyances, individuelles ou collectives ; — encore qu'il se serve des volontés humaines comme d'instruments pour ses fins éternelles. De cette Eglise, Jésus-Christ est la tête et le Saint-Esprit la vie permanente.

II. L'Eglise, en tant que communauté des croyants dans le Christ Jésus est, d'après le Nouveau Testament, le Peuple de la Nouvelle Alliance, le Corps de Christ, le Temple de Dieu, bâti sur le fondement des Apôtres et des Prophètes, le Christ lui-même étant la pierre de l'angle.

III. L'Eglise est l'instrument divin grâce auquel le Christ, par le Saint-Esprit, réconcilie les hommes avec Dieu au moyen de la foi. Il les soumet à sa volonté souveraine, les sanctifie par les moyens de grâce. Il les unit pour servir et pour aimer, afin qu'ils soient ses témoins et ses collaborateurs pour l'extension de son règne sur la terre, jusqu'à l'apparition du Royaume de Dieu dans la Gloire.

IV. Comme il y a un seul Christ, une seule vie en Lui, un seul Esprit, — qui nous conduit dans toute la vérité, — il n'y a et il ne peut y avoir qu'une seule Eglise, sainte, catholique (universelle) et apostolique.

V. L'Eglise sur la terre possède certains caractères qui la rendent reconnaissable depuis le temps des Apôtres. Ces traits sont au moins les suivants :

1° Elle possède et confesse la Parole de Dieu contenue dans les Saintes Ecritures et interprétée pour l'Eglise et les individus par le Saint-Esprit (A).

2° Elle professe la foi en Dieu que Jésus-Christ a révélé et dont il est l'incarnation.

3° Elle accepte le mandat du Christ de prêcher l'Evangile à toute créature.

4° Elle pratique les sacrements.

5° Elle reconnaît un ministère pour l'œuvre pastorale, la prédication de la Parole et l'administration des sacrements.

6° Elle réalise la communion fraternelle par la prière, le culte, les moyens de grâce, la poursuite de la sainteté et le service du prochain.

A. Quelques-uns pensent que cette interprétation est donnée par la tradition de l'Eglise, — d'autres par le témoignage immédiat du Saint-Esprit dans le cœur et la conscience du croyant, — d'autres enfin par ces deux moyens.

VI. Quant à la manière et à la mesure dont l'Eglise, ainsi caractérisée, trouve son expression dans les Eglises actuelles, nous différons d'avis. Nos principales divergences visent :

- 1° La nature de l'Eglise visible et de l'Eglise invisible, leurs rapports mutuels et le nombre de ceux qui en font partie (B.).
- 2° Le sens de nos divisions passées et présentes (C).

Quelles que soient, d'ailleurs, nos vues sur ces points, nous sommes convaincus que c'est la volonté du Christ que la vie de son Corps unique soit manifestée au monde.

Pour que l'Evangile s'impose à des hommes qui doutent, pèchent et sont désorientés, un témoignage unanime est nécessaire. C'est pourquoi, nous recommandons instamment à tous les chrétiens — afin d'accomplir la prière du Sauveur : « Qu'ils soient un » de renouveler leur consécration à Dieu ; alors, par le secours de son Esprit, le corps de Christ sera édifié, ses membres s'uniront dans la foi et dans l'amour ; les obstacles qui s'opposent encore à la manifestation de leur unité en Christ seront écartés et « le monde croira que le Père l'a envoyé ».

Nous unissons nos prières pour que les temps viennent bientôt, où « au nom de Jésus tout genou fléchira, et toute langue confessera que Jésus-Christ est le Seigneur à la gloire du Père ».

B. Par exemple :

a) Les uns estiment que l'Eglise invisible est entièrement au Ciel ; — d'autres y font entrer tous les vrais croyants sur la terre, qu'ils fassent ou non partie d'une organisation ecclésiastique.

b) Les autres pensent que l'expression visible de cette Eglise a été déterminée par le Christ lui-même et est immuable, — d'autres que l'Eglise en peut, guidée par le Saint-Esprit, s'exprimer sous des formes diverses.

c) Les uns pensent que l'une ou l'autre des Eglises existantes est la seule vraie Eglise ; d'autres estiment que l'Eglise telle que nous l'avons décrite, se trouve, soit en plusieurs des Communions existantes, soit dans toutes, prises collectivement.

d) Quelques-uns, tout en reconnaissant comme Eglises les autres communautés chrétiennes, sont persuadés que, selon les desseins de la Providence et l'enseignement de l'Histoire, une certaine forme particulière de l'Eglise est apparue nécessaire à la vraie prospérité de l'Eglise ; d'autres soutiennent qu'aucune forme n'est intrinsèquement préférable aux autres ; — enfin certains estiment qu'une organisation quelconque n'est même pas nécessaire.

C. Il en est qui croient que toutes les divisions de la Chrétienté sont le fruit du péché. D'autres estiment que ces divisions ont été le résultat inévitable des dons variés de l'Esprit et d'une compréhension diverse de la vérité. D'autres enfin considèrent les divisions du passé avec repentance et avec douleur, en même temps qu'avec un sentiment très vif de la miséricorde divine, qui, malgré nos divisions et même parfois par leur moyen, a permis les progrès de la cause de Dieu dans le monde.

Discussion

Le Président fait remarquer que le passage introductif de la Déclaration réclame un nouvel examen, parce qu'il est nécessaire d'y indiquer plus explicitement l'objet de la Déclaration et sa relation avec les travaux de la Conférence.

M. le pasteur *Sumitra* insiste pour que la Conférence concentre son attention sur l'Eglise de tous les temps et non pas seulement sur l'Eglise du passé.

Il ajoute: Nous croyons que dans les Eglises missionnaires, le Saint-Esprit nous révèle des vérités que les Chrétiens des pays chrétiens ne saisissent pas. Par exemple, le mot « foi » dans les champs de mission signifie la croyance au Seigneur Jésus et non pas une exposition de cette croyance. L'insistance sur le Credo et la doctrine paraît oiseuse dans le lointain Orient. Le point central de notre prédication est la vie en Christ et, jusqu'ici, nul essai n'a été fait pour définir cette vie en doctrine. En ce qui concerne l'organisation et la foi de l'Eglise, les Chrétiens Hindous n'ont ni préférence ni préjugés. Nous sentons qu'à la condition de rester fidèles à l'Esprit du Christ, nous sommes libres d'adopter l'organisation qui développera le mieux notre vie collective en Christ. Nous devons aussi tenir compte des organisations religieuses de l'Inde, plutôt que de celles de l'Occident. De même le devoir suprême de l'Eglise dans les champs de mission est de prêcher l'Evangile à ceux qui sont hors de l'Eglise. Devant ce devoir urgent, les questions de foi et d'organisation passent en seconde ligne.

Beaucoup parmi nous croient que cette manière de faire est non seulement nécessaire, mais qu'elle est en harmonie avec l'Esprit du Christ. Nous croyons que par son Eglise, le Seigneur nous appelle à une vie plus libre et plus pleine. L'Eglise est le corps vivant du Dieu vivant, et, comme telle, elle peut grandir et s'adapter. Plus nous regardons au passé, plus nous désespérons de l'union des Eglises. Mais nous croyons à l'Eglise vivante. Croyons à l'Esprit du Christ, qui vit dans son Eglise et peut en régénérer le Corps pour l'accomplissement de Ses desseins envers le Monde. Le Monde cherche anxieusement le Christ vivant et l'Eglise vivante. Puisque nous travaillons pour l'Unité de l'Eglise, je vous prie humblement d'étudier l'Eglise des champs de mission aussi bien que l'Eglise du passé, avec un cœur ouvert, résolu à nous laisser conduire par l'Esprit de Dieu, dans toute la vérité.

Diverses remarques sont présentées par MM. l'Evêque *Jensen*, l'Evêque d'*Adélaïde*, l'Evêque *Gore*, le D^r *Bartlet*, le pasteur *Smiley*, l'Evêque de *Dornakal*, le professeur *William Adams Brown*.

La Résolution, dans son entier, est finalement reçue « *nemine contradicente* ».

Rapport de la Commission IV (2^e Rédaction)

Après un moment de prière silencieuse, M. le chanoine *Tatlow* présente la déclaration de la Section IV, sur la Confession de Foi commune des Eglises ¹.

La Déclaration et les notes qui lui sont ajoutées sont reçues « nemine contradicente », sans discussion et, après un instant de recueillement, la séance est levée à 17 heures 30.

1. Voir le texte de la déclaration p. 527.

RAPPORTS DES COMMISSIONS V, VI ET VII

SAMEDI MATIN 20 AOUT

La Conférence se réunit en séance plénière le matin et l'après-midi. La séance du matin est ouverte à 9 heures 30, par un culte célébré par M. l'Evêque *Manning*.

Comité de Continuation.

Le Président raconte qu'il vient de recevoir une pendule d'argent de la part des membres de l'ancien et du nouveau Comité de Continuation : « Le plus grand privilège dans la vie, dit-il, après celui d'aimer ses amis, est d'en être aimé ; et comme ce cadeau est l'expression de l'affection fidèle des membres du Comité de Continuation, auxquels je dois beaucoup, je désire que tous ceux qui m'ont offert ce cadeau sachent combien profondément je l'apprécie. »

La première liste des membres du Comité de Continuation est communiquée à l'Assemblée (voir cette liste page 617).

Rapport de la Commission V (2^e Rédaction)

M. l'Evêque de *Gloucester*, après avoir remercié Lord Sands et MM. Titius et Appia de l'aide qu'ils lui ont apportée pour la rédaction de cette résolution, ainsi que pour sa traduction, présente le texte amendé de la Commission V, sur le Ministère de l'Eglise, et en propose l'acceptation.

RESOLUTION DE LA COMMISSION V (2^e Rédaction)

I

Les représentants des Eglises ici rassemblés sont heureux de constater entre eux un accord essentiel sur les cinq propositions suivantes :

1^o Le Ministère est un don de Dieu par le Christ à son Eglise;

il est indispensable à l'existence et à la prospérité de l'Eglise.

2° Le Ministère est sans cesse renouvelé dans son autorité et rendu efficace par le Christ et son Esprit.

3° Le but du Ministère est de communiquer aux hommes les grâces du salut et de la sanctification, qui sont en Christ, et cela par le service pastoral, la prédication de l'Evangile, l'administration des sacrements, rendus efficaces par la foi.

4° Au ministère sont confiés le gouvernement et la discipline de l'Eglise, en tout ou en partie.

5° Les hommes qualifiés pour l'œuvre du ministère appelés par l'Esprit et acceptés par l'Eglise, sont mandatés en vue de l'office pastoral par un acte d'ordination, avec prière et imposition des mains.

II

Au cours de l'histoire, la Chrétienté s'est divisée en de multiples dénominations ; des formes diverses du ministère y ont surgi suivant les circonstances, et selon les croyances relatives aux intentions du Christ, et aux directions du Nouveau Testament.

De par la manifeste Providence de Dieu, ces Eglises ont été abondamment employées par le Saint-Esprit pour éclairer le monde, convertir les pécheurs et sanctifier les chrétiens.

Mais les différences, qui se sont produites en ce qui regarde l'autorité et les fonctions de ces divers ministères, ont été dans le passé et sont encore dans le présent, l'occasion de perplexités et de malentendus nombreux.

III

Les divergences portent sur la *nature* du ministère (que ce ministère consiste en un ou plusieurs ordres) ; — la portée de l'*ordination* et de la grâce qu'elle confère, — la fonction et l'autorité de l'épiscopat, — la nature de la succession apostolique.

Le premier pas vers la solution de ces difficultés, c'est de reconnaître franchement qu'elles existent, et de les définir clairement. On trouvera en appendice un effort dans ce sens ; nous le recommandons à la considération attentive des Eglises.

IV

Ces différences ont fortifié les obstacles qui empêchent la participation en commun de tous les chrétiens à la Sainte Cène ; beaucoup d'âmes fidèles en ont été affligées et scandalisées. D'autre part, dans le champ missionnaire, où l'Eglise poursuit sa tâche primordiale, qui est d'annoncer l'Evangile à toute créature, les jeunes Eglises éprouvent que le manque d'unité

chrétienne oppose un très sérieux obstacle à la propagation de la Bonne Nouvelle. En conséquence, une des plus urgentes nécessités de l'heure actuelle est l'établissement d'un ministère qui, dans chaque partie de la chrétienté, serait sanctionné par l'Eglise entière.

V

Sur la question du ministère, le loisir nous a manqué, pour examiner nos divergences avec l'attention et la patience qui seules mèneraient à un accord complet. La même remarque s'applique aux projets formulés pour la constitution de l'Eglise unique. En ce qui regarde l'organisation éventuelle de l'Eglise une, nous reproduisons ici certaines suggestions avec le fervent espoir qu'elles seront soumises à une étude commune par les membres des diverses Eglises représentées à la Conférence.

Dans la constitution de l'Eglise primitive, on retrouve et la charge épiscopale, et les Conseils d'Anciens, et la Communauté des fidèles. Chacun de ces trois systèmes d'organisation ecclésiastique (Episcopalisme, Presbytérianisme, Congrégationalisme) a été accepté dans le passé durant des siècles, et est encore pratiqué aujourd'hui par d'importantes fractions de la chrétienté. Chacun d'eux est considéré par ses tenants comme essentiel au bon ordre de l'Eglise. En conséquence, nous estimons que, sous certaines conditions à préciser, ils devront prendre simultanément leur place respective dans l'organisation de l'Eglise réunie. Chacune des Communions séparées, se rappelant les abondantes bénédictions accordées par Dieu à ses pasteurs, apportera joyeusement ses propres richesses religieuses au trésor commun de l'Eglise unie.

Si la suggestion précédente est mise en œuvre, et si l'on accepte une certaine forme d'ordination comme étant désormais la manière normale et régulière d'entrer dans le Saint Ministère, il ne s'ensuivra point que l'Eglise unie soit liée à une théorie particulière quelconque sur l'origine, le caractère ou la fonction de quelque charge que ce soit dans l'Eglise. Cela n'impliquera pas non plus un jugement défavorable sur la validité de l'ordination dans les sections de l'Eglise universelle qui pensent avoir conservé, sous d'autres formes de consécration, un ministère autorisé et apostolique. On ne prétendra point désavouer ou discréditer, dans le passé ou dans le présent, un ministère de la Parole et des Sacrements qui a été employé et béni par l'Esprit de Dieu.

De plus, nous reconnaissons que le Saint-Esprit est accordé à tout croyant, lequel a directement accès à Dieu, par Jésus-Christ ; que de même les dons spéciaux du Saint-Esprit, tels que l'enseignement, la prédication, la direction spirituelle, sont des trésors qui appartiennent à l'Eglise dans son ensemble, aussi

bien qu'aux individus; il est donc nécessaire et juste que l'Eglise fasse un plus large usage de pareils dons, pour développer collectivement sa vie spirituelle et pour étendre le Royaume de Jésus-Christ, notre Seigneur.

Enfin, en attendant la solution encore pendante de certaines questions de Foi et d'Organisation, nous partageons la conviction, souvent affirmée au cours de la Conférence, qu'il nous est possible, dès aujourd'hui, non seulement comme individualités, mais comme groupements ecclésiastiques, de collaborer dans les activités du service fraternel que notre Maître a confiées à ses disciples. En conséquence, nous recommandons à nos Eglises d'examiner quelles sont les démarches immédiatement réalisables pour manifester d'une manière plus efficace notre unité foncière dans le service des autres.

VI

En terminant, nous rendons grâces au Tout-Puissant pour les grands progrès réalisés, au cours des dernières années, dans le domaine du rapprochement entre les Eglises. Nous exprimons la conviction qu'il nous faut marcher de l'avant avec une foi courageuse, persuadés qu'avec la bénédiction de Dieu, nous résoudrons les problèmes qui se posent encore à nous.

NOTES

A. — La manière de voir de l'Eglise Orthodoxe a été formulée comme suit par les représentants de cette Eglise:

« L'Eglise Orthodoxe envisage le Saint Ministère comme institué dans l'Eglise par le Christ lui-même, et comme l'instrument par lequel, en vertu d'un charisme spécial, l'Eglise communique la grâce sacramentelle.

« Estimant que le Ministère, dans les trois ordres des évêques, des presbytres et des diacres, ne peut reposer que sur la base d'une succession apostolique ininterrompue, l'Eglise Orthodoxe regrette de ne pouvoir arriver à un accord avec un grand nombre des Eglises représentées à cette Conférence; mais elle prie Dieu que, par l'action de son Saint-Esprit, il nous amène à l'union, même sur ce point difficile où nous sommes en désaccord. »

B. — Il y a aussi des divergences notables dans la Chrétienté occidentale.

1° Les uns estiment :

a) Qu'il a toujours existé des grades différents dans le Ministère, chacun ayant sa fonction propre ;

b) Que l'ordination est un acte sacramentel, d'institution di-

vine, donc indispensable, et qu'elle confère le charisme spécial nécessaire à un ministère particulier ;

c) Que les évêques, qui ont reçu leur charge par la succession des Apôtres, sont les agents indispensables de l'ordination ;

d) Que la succession apostolique ainsi comprise est nécessaire à l'autorité du ministère, à l'unité visible de l'Eglise et à la validité des sacrements.

2° D'autres Eglises représentées à la Conférence estiment :

a) Qu'il n'y a qu'un seul Ministère essentiel, celui de la Parole et des sacrements ;

b) Que les Ministres en exercice dans ces Eglises peuvent se réclamer de l'ordre établi par le Nouveau Testament ; que leur charge a fourni ses preuves par les fruits qu'elle a portés, et que les sacrements distribués par eux sont valides ;

c) Qu'aucune forme particulière de ministère ne doit être considérée comme matière de foi ;

d) Que la grâce qui qualifie un homme pour le Saint Ministère est donnée de Dieu immédiatement et que l'ordination reconnaît cette grâce, mais ne la confère pas.

3° Entre les deux théories sus-mentionnées existent des types d'opinions intermédiaires. Par exemple, parmi ceux qui acceptent le système épiscopal pour gouverner l'Eglise, il en est qui ne considèrent pas la succession apostolique (telle qu'on l'a définie plus haut, comme un élément vital de l'Episcopalisme ; il en est de même qui rejettent complètement la thèse de la succession apostolique, d'autres ne regardent pas comme essentiel l'Episcopat historique.

Ceux qui adhèrent au régime presbytérien synodal estiment que le Ministère apostolique peut être transmis par les presbytres ou anciens régulièrement assemblés à cet effet.

Ceux qui adhèrent au régime congrégationaliste définissent le ministère de leur Eglise comme ayant été transmis conformément aux précédents et aux exemples donnés dans le Nouveau Testament.

Sur la proposition de M. l'Archevêque de *Dublin*, une modification de détail est renvoyée au Comité de Rédaction.

La Déclaration et les Notes sont alors reçues par la Conférence « nemine contradicente ».

La forme amendée de la Déclaration VI sur les Sacrements est présentée par l'Evêque *Cannon*, ainsi qu'il suit :

DECLARATION DE LA COMMISSION VI (2° Rédaction)

1. Etant donné le but de cette Conférence, il est préférable de ne pas entrer dans le détail concernant les sacrements, que certains qualifient de « mystères ». Notre propos est plutôt de

montrer que, malgré nos divergences de conception et d'interprétation des Sacrements, nous pouvons cependant en aborder l'étude, et en affirmer le prix, d'un même cœur.

2. Nous constatons dans le monde chrétien des signes manifestes d'une grandissante appréciation du sens et de la valeur des sacrements, et nous croyons que cette tendance doit être encouragée et dirigée, comme un moyen d'approfondir la vie et l'expérience spirituelle des Eglises. Sous cet angle-là, nous reconnaissons que les sacrements intéressent tout spécialement la vie collective de l'Eglise et la communion fraternelle entre ses membres, et que la grâce en est donnée par le Saint-Esprit, prenant de ce qui est à Christ pour le communiquer aux âmes par la foi.

3. Nous sommes aussi d'accord pour affirmer que les sacrements sont d'établissement divin, et que l'Eglise devrait les conserver avec reconnaissance comme les dons de Dieu.

4. Nous croyons que, dans les sacrements, il y a le signe extérieur et la grâce intérieure, et qu'ils sont des moyens de grâce par lesquels Dieu agit invisiblement en nous. Nous reconnaissons aussi que, dans les dons de sa grâce, Dieu n'est pas limité par ses propres sacrements.

5. L'Eglise Orthodoxe et d'autres Eglises professent qu'il y a sept sacrements, et que ceux-ci, pour être valablement administrés, doivent l'être selon certaines formules, avec certains éléments, et par un ministère dûment qualifié. D'autres envisagent le baptême et la Sainte Cène comme les seuls sacrements. Dans cette Conférence, nous mettons l'accent sur les deux sacrements du Baptême et de la Sainte Cène, parce qu'ils sont les plus généralement admis par ses membres.

6. Nous croyons que, dans le Baptême d'eau, administré au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, pour la rémission des péchés, nous sommes baptisés d'un seul Esprit pour former un seul corps. Par là, nous n'entendons pas ignorer les différences qui existent entre nous, en ce qui concerne la conception du Baptême, son interprétation et son mode d'administration.

7. Nous croyons que, dans la Sainte Cène, notre Seigneur est présent. Nous y communions avec Dieu, notre Père en Jésus-Christ, son Fils, notre Seigneur glorifié, qui est « Notre pain », donné pour la vie du monde, qui soutient la vie de tous ceux qui lui appartiennent, si bien que nous sommes en communion avec tous ceux qui sont unis à Lui. Nous affirmons, d'un commun accord, que le sacrement de la Sainte Cène est dans l'Eglise l'acte du culte le plus sacré, l'acte par lequel est commémorée et annoncée la mort expiatoire du Seigneur ; il est aussi un sacrifice de louange, d'actions de grâces, et un acte solennel de consécration de soi-même.

8. Il y a parmi nous diversité de vues, spécialement en ce qui

concerne : 1° le mode ou la manière de la présence de notre Seigneur ; 2° le concept de la commémoration et du sacrifice ; 3° le rapport entre les éléments et la grâce conférée ; 4° la relation entre la qualité de celui qui administre et la validité ou l'efficacité du rite. Nous reconnaissons, d'ailleurs, que la réalité de la présence divine et le don de Dieu dans ce sacrement, ne peuvent être ni pleinement conçus par la pensée humaine, ni adéquatement exprimés.

9. Nous reconnaissons que, dans certaines conditions, la valeur spirituelle des sacrements peut être dispensée par la grâce divine, même en l'absence de tout signe extérieur.

Enfin, nous terminons cet exposé en priant Dieu de dissiper les divergences qui empêchent aujourd'hui les croyants de participer tous ensemble à la Sainte Cène.

Discussion

Une modification de mot demandée par M. *Bartlet* au paragraphe 7 est repoussée par l'Assemblée.

Une discussion prolongée s'élève au sujet du paragraphe 9. MM. *Biéler* et *Schérer* prennent la parole pour proposer une autre rédaction. M. l'Evêque *Cannon* explique que ce paragraphe a été examiné très soigneusement par la Commission et que sa forme actuelle a été acceptée pour donner satisfaction à la Société des Amis.

M. l'Archidiacre *Joyce* fait remarquer que cette phrase signifie que Dieu peut accorder à l'âme la grâce spéciale qui découle du Sacrement, indépendamment des signes extérieurs du Sacrement. Tous les membres de la Conférence seront d'accord, suppose-t-il, pour reconnaître que l'impossibilité de recevoir les Sacrements n'est pas toujours une impossibilité matérielle, mais peut être aussi une impossibilité morale. La Commission a estimé que ce paragraphe donnait satisfaction à ceux qui sont chrétiens, mais ne font pas usage des Sacrements. Si la rédaction prête à malentendu, il serait possible de renvoyer ce paragraphe au Comité de Rédaction.

M. l'Evêque *Cannon*, approuvé par M. *Schérer*, propose une nouvelle rédaction.

M. l'Evêque *Gore* espère que la Conférence s'en tiendra au texte présenté qui est simplement la répétition des derniers mots du paragraphe 4 : « Dans les dons de Sa Grâce, Dieu n'est pas limité par Ses propres sacrements. »

Il ne peut pas imaginer que personne refuse d'admettre que, sous certaines conditions — dont Lui seul est Juge — Dieu ne puisse accorder ce qu'il lui plaît à toute âme humaine. Il ajoute qu'il a remarqué plusieurs fois avec regret une tendance de la

Conférence à éviter d'exprimer une vérité qui lui semblerait dangereuse.

M. Schérer répond qu'il ne critique pas le droit qu'ont les Amis de dire s'ils estiment ou non nécessaires les signes extérieurs des sacrements. Mais il lui paraît que celui qui n'admet pas les sacrements et n'en use pas ne peut pas réclamer les bénédictions qui en découlent.

M. le professeur *Monod* soutient le point de vue de M. l'Evêque Gore.

Plusieurs autres suggestions sont faites par MM. *Thvedt*, *Wotherspoon*, *Joyce*, M. l'Evêque de *Bombay* propose de demander au Comité de Rédaction de rédiger un nouveau texte et de le soumettre à la Conférence au début de l'après-midi, ce qui est décidé. La discussion est suspendue jusqu'à ce moment-là.

M. le pasteur *Garvie* fait observer que le travail des dactylographes a été très ardu et que plusieurs ont dû passer la nuit à préparer les documents nécessaires à la discussion du jour. Il leur adresse, au nom de l'Assemblée, de très vifs remerciements pour la manière dont elles ont accompli fidèlement leur tâche.

Rapport : Préambule et Sujet I

Le Président présente à la Conférence le texte révisé du Préambule et le projet de Déclaration I, sur l'« Appel à l'Unité ». Il ajoute ces quelques observations :

En vous présentant ce Préambule que vous m'avez chargé de rédiger, je vous présente l'opinion de plusieurs d'entre nous qui ont des vues différentes, mais qui tous s'accordent sur ce que j'ai écrit. Il n'y a nul compromis, j'y suis opposé, mais une claire reconnaissance de nos divergences, aussi bien que de nos accords. Les divergences, qui sont constatées par nos Déclarations, formeront le sujet d'études minutieuses et le nouveau point de départ de nos enquêtes. Ces divergences, en bien des cas, ne sont pas dans le sens vertical et formant barrière entre les diverses Communions ; elles sont plutôt dans le sens horizontal et passent à travers beaucoup de Communions. Elles existent comme des écoles de pensée chez telle Eglise, non comme agents de division, mais plutôt comme témoins de cette diversité dans l'Unité qui sera, je le crois, le caractère de l'Eglise Unie. En bien des cas, il serait difficile d'affirmer que telle attitude est bien celle de telle Eglise.

Tout au plus pourrait-on dire qu'elle représente une tendance de cette Eglise. Cette idée a, j'en suis convaincu, été nettement mise en lumière dans nos Déclarations.

Vous noterez que le Préambule tel que je vous le présente, constate seulement la prise en considération des Déclarations

et leur envoi aux Eglises que nous représentons, pour qu'elles en usent selon que l'Esprit de Dieu les inspirera.

Ces Déclarations n'engagent les Eglises en aucune façon. Elles attirent simplement l'attention sur l'unité qui s'est manifestée et sur les divergences que nous avons constatées. La Conférence sur la Foi et la Constitution ne se fût-elle pas tenue que le devoir des Eglises d'étudier ces questions n'aurait été ni moins entier, ni moins obligatoire. La Conférence elle-même ne peut rien faire de plus que de formuler tous ces points pour aider les Eglises à accomplir leur devoir évident. Elle ne pouvait faire moins.

Notre effort est un effort synthétique. Il suit la ligne de toutes les tendances modernes — mouvements de concentration dans tous les domaines de la vie. Mieux encore, il suit la méthode de l'Esprit de Dieu qui crée un Corps avec plusieurs membres, ayant chacun leurs dons et leurs fonctions.

Il est un point qui a retenu mon attention et sur lequel je voudrais m'expliquer, je veux dire la reconnaissance que nous devons à Dieu pour l'exemple que les Eglises missionnaires ont donné aux Eglises mères en ce qui concerne l'Union des Eglises. Ne pourrions-nous pas, pour les encourager, exprimer d'une manière ou d'une autre l'espoir fervent que l'union des Eglises qui les ont enfantées, et après laquelle elles soupirent, nous sera accordée par la volonté de Dieu et qu'une union plus large encore, celle de toutes les Eglises, s'accomplira par la bénédiction de Dieu.

PREAMBULE (2^e Rédaction)

Nous, représentants de nombreuses Dénominations chrétiennes à travers le monde, unis dans une commune confession de notre foi en Jésus-Christ, Fils de Dieu, notre Seigneur et Sauveur, et assemblés pour passer en revue, sous la direction du Saint-Esprit, les points sur lesquels nous sommes d'accord et les points sur lesquels nous différons — nous recevons les Déclarations suivantes ; nous en soumettons le contenu à l'étude attentive de nos Eglises respectives dans leur commune recherche de l'unité.

La présente Assemblée a été convoquée pour examiner des questions qui concernent « la Foi et l'Organisation ». Elle ne se propose nullement de définir les conditions de la future Réunion des Eglises. Le but de la Conférence est d'enregistrer, d'une part, le niveau de notre harmonie fondamentale et de noter, d'autre part, les graves divergences qui subsistent. Enfin, elle désire orienter les esprits de manière à élargir encore le champ de l'entente réalisée.

Chaque sujet de l'ordre du jour a été tout d'abord discuté en

séance plénière, puis renvoyé à l'une des Sections, comptant plus de cent membres chacune, entre lesquelles s'est répartie la Conférence. Après une discussion nourrie dans les sous-sections, une Déclaration était rédigée au nom de la Section entière, et adoptée à l'unanimité ou par une forte majorité de votants. Enfin, ce texte lui-même, soumis encore deux fois à la discussion de la Conférence en session plénière, recevait la forme sous laquelle, aujourd'hui, il parvient aux Eglises.

Nous ne prétendons pas que ces déclarations épuisent les sujets, ni qu'elles donnent satisfaction dans tous leurs détails, à chacun des membres de la Conférence. Nous les soumettons cependant aux Eglises, en les priant de leur accorder l'examen approfondi dont ces documents ne purent bénéficier pendant la brève durée de la Conférence.

Nous bénissons Dieu, avec joie, pour les accords déjà réalisés entre nous ; sur cette base, nous construisons. Et quant aux désaccords, nous invitons le monde chrétien à reconsidérer, très sérieusement, les opinions qui s'opposent ; nous convions la Chrétienté au plus vigoureux effort pour atteindre la vérité conforme à la pensée divine, seul fondement possible pour l'unité des Eglises.

SUJET I. — APPEL A L'UNITE

Dieu veut l'unité de l'Eglise. Notre présence ici prouve notre résolution de plier notre volonté à la sienne. Quelles que soient les raisons alléguées pour légitimer la désunion initiale, nous déplorons sa persistance, et nous sommes décidés à travailler désormais, dans la repentance et dans la foi, à rebâtir la muraille de Jérusalem.

L'Esprit de Dieu a été au milieu de nous. C'est Lui qui nous avait conviés. Nous avons senti sa présence dans nos cultes en commun, dans nos délibérations, dans nos rapports mutuels. Nous avons été révélés les uns aux autres par Lui. Il a élargi nos horizons, stimulé notre compréhension, vivifié notre espérance. Nous avons osé et Dieu a justifié notre audace. Nous ne serons plus jamais ce que nous étions auparavant, il faut que notre gratitude profonde s'exprime en un persévérant effort pour propager, dans les cercles plus intimes de nos Eglises locales, les visions qui nous furent octroyées.

Plus de la moitié du monde attend l'Evangile ; et dans les pays de civilisation chrétienne, comme dans les autres, des multitudes « languissantes et abattues » se détournent avec désillusion de l'Eglise, parce qu'elle reste collectivement impuissante. L'appel à l'unité nous apparaît encore, trop souvent, comme l'expression d'un idéal facultatif, alors que les missionnaires y entendent le cri de l'absolue nécessité.

Les Eglises dressées en pays païens manifestent leur impatience; elles se révoltent contre les divisions de l'Eglise occidentale; elles affirment le droit de réaliser l'unité, hardiment, par leurs propres moyens. Nous, les aînés, allons-nous laisser nos enfants spirituels nous dépasser? Continuons virilement l'œuvre commencée. Ses débuts portent la bénédiction divine; travaillons côte à côte avec les chrétiens des Eglises indigènes; et n'ayons de cesse qu'après avoir atteint le but.

Quelques-uns d'entre nous, pionniers de la première heure dans le domaine œcuménique, avons blanchi au service de notre idéal. Que les jeunes saisissent le flambeau de nos mains défaillantes. Et qu'on accorde aussi aux femmes la responsabilité à laquelle, désormais, elles ont droit dans cette croisade, car celle-ci ne peut rester un mouvement dirigé presque uniquement par des hommes. Ainsi l'Eglise entière, par la collaboration de tous, achèvera ce qu'aucune section isolée n'est capable d'accomplir.

Un clair appel de Dieu nous avait groupés ici. Nous repartons stimulés dans notre foi par l'expérience de Son amour. En avant!

Discussion

Trois délégués, MM. *von Martin, Forgan* et l'Evêque d'*Ottawa*, présentent quelques suggestions pour améliorer le texte.

M. l'Evêque de *Bombay* aurait désiré que le texte du Préambule fût non seulement reçu, mais voté. Le Président lui fait remarquer que cela n'est pas possible, quelques membres s'étant abstenus de voter. (Voir la session de l'après-midi, page 497).

Le Préambule est alors reçu par la Conférence et la séance est levée, après la prière, à midi 30.

SAMEDI APRÈS-MIDI 20 AOUT

La séance de l'après-midi est ouverte à 16 heures. Le culte est célébré par le Président de la Conférence.

Rapport de la Commission VI (Suite)

Le Président, M. le pasteur *Garvie*, fait savoir que le Comité de Rédaction a examiné la question qui s'est posée au cours de la matinée, à propos du paragraphe 9. Le Comité suggère l'insertion dans le paragraphe 5, après les mots « d'autres envisagent

comme les seuls sacrements, le Baptême et la Sainte Cène », de la phrase suivante :

« D'autres encore, tout en attachant une haute valeur au principe sacramentel, ne recourent pas aux signes extérieurs des sacrements, mais ils estiment que tous les bienfaits spirituels nous sont donnés par le contact immédiat avec Dieu, par Son Esprit ».

L'insertion de ces mots, qui entraîne la suppression du paragraphe 9, est votée sur la motion de M. Schérer, appuyé par Miss Lucy Gardner.

La Déclaration est alors adoptée par la Conférence « nemine contradicente ».

Rapport de la Commission VII

En l'absence de l'Archevêque d'Upsal, la forme révisée de la Déclaration de la Commission VII, sur l'Unité de la Chrétienté et les Eglises actuelles, est présentée par l'Archevêque d'Armagh, qui expose les difficultés presque insurmontables de la tâche entreprise par la Commission. Les membres de la Commission se sont clairement rendus compte qu'ils étaient encore très loin de pouvoir apporter une solution pratique au problème de la constitution des Eglises existantes, en une chrétienté unie; ils ne pouvaient que présenter certains principes qui leur paraissaient préparer cette réunion et un résumé de ce qui avait déjà été tenté dans la voie de la solution du terrible problème qui se posait devant eux. Il est à remarquer que les conclusions du Rapport renouvellent sur bien des points l'Appel de Lambeth, en 1920.

Voici le texte de la Déclaration tel qu'il est présenté :

DECLARATION DE LA COMMISSION VII (2^e Rédaction)

L'Unité chrétienne s'exprime par l'amour, la Foi et l'Organisation de l'Eglise.

I

Union dans la vie et l'action.

De même que la valeur de l'individu se reconnaît « à ses fruits », l'unité des disciples est prouvée par leur union au service du Maître.

En accomplissant la loi d'amour du Maître, tous les Chrétiens doivent agir solidairement, leurs principes théologiques étant saufs, comme un seul corps, dans une union visible. En 1920, le Patriarcat œcuménique adressa à la Chrétienté une Encycli-

que proposant la création d'une « *koinonia ton ekklesion* », une ligue des Eglises, créée pour des buts pratiques, mais sans autorité qui engageât les Eglises. Cette Encyclique prépara les voies à la Conférence universelle du Christianisme pratique (Stockholm, 1925).

Cette action doit être poursuivie et intensifiée ; elle ouvrira sûrement la voie à une unité spirituelle plus complète par la foi en Dieu et en notre Seigneur Jésus-Christ, la foi qui soutient et qui inspire toute la vie et l'activité chrétiennes. Un Conseil des Eglises, pour des buts pratiques, pourrait aisément émaner des organisations existantes, telles que le Comité de Continuation de *Life and Work*, composé de représentants officiellement désignés par la plupart des communions chrétiennes et par d'autres organisations similaires.

II

Union dans la Foi et l'Organisation.

Le présent mouvement vers l'Unité dans la Foi et l'Organisation, qui a trouvé son expression à Lausanne, implique l'idée d'une Eglise unie sur les principes essentiels et comprenant divers types de déclarations doctrinales et d'administration des sacrements.

Chaque Eglise a ses dons propres et ses traditions historiques. Elle a dès lors un apport à faire à l'ensemble. Il faut aussi tenir compte de la tradition commune à toute la Chrétienté. Dans la primitive Eglise, le corps était un. Il y avait pourtant diversité de doctrines et diversité de pratiques.

Nous envisageons les caractéristiques de l'Eglise Unie comme suit :

1. Une Foi commune, un Message commun pour le Monde (Rapports II et IV).

2. Le Baptême, rite de l'incorporation dans l'Eglise.

3. La Sainte Cène, expression de la vie collective de l'Eglise, acte par excellence de son Culte collectif (Rapport VI).

4. Un ministère accepté par l'Eglise universelle (Rapport V)..

5. Liberté d'interprétation en ce qui concerne la grâce sacramentelle, l'organisation et l'autorité du Ministère.

Il y a divergences quant aux limites de cette liberté.

6. Reconnaissance des droits et de l'exercice du don prophétique.

1. Le Professeur Balanos a fait la déclaration suivante :

L'Eglise grecque, qui reconnaît la Sainte tradition de l'Eglise à côté des Saintes Ecritures, comme « *Norma fidei* » ne peut admettre la liberté d'interprétation en ce qui concerne soit la grâce sacramentelle, soit l'Organisation et l'autorité du Ministère ».

III

Voies à suivre.

Pour préparer une union plus étroite, chaque section de l'Eglise devrait chercher à connaître plus intimement la Foi, la Vie, le Culte et l'Organisation ecclésiastique des autres communions.

Des différences provenant des complexités historiques peuvent quelquefois paraître moins importantes qu'on ne le suppose. Au fur et à mesure que nos diverses *communions arriveront à se mieux comprendre*, elles s'abstiendront des procédés d'une propagande compétitive qui exalte les uns pour dénigrer les autres.

La prière persévérante des diverses communions les unes pour les autres est le moyen le plus efficace de préparer l'Unité de l'Eglise; et cette prière est spécialement nécessaire pour toutes celles qui traversent des temps d'épreuve. Nous voudrions souligner aussi l'importance du fait que des Communions différentes font un travail commun d'Evangelisation. Il est de toute évidence que lorsque des Communions entreprennent ensemble la divine tâche de révéler l'amour du Christ à ceux qui l'ignorent, elles reçoivent la révélation de l'unité spirituelle la plus étroite qui existe entre elles.

Quand diverses dénominations chrétiennes se trouvent en présence dans un même milieu, les différences de croyance, de culte et de pratique ne devraient empêcher ni les individus, ni les communions de collaborer sur les bases du bon ordre, du respect mutuel et des égards chrétiens.

Nous notons avec gratitude envers Dieu les progrès récents d'une collaboration effective dans les champs de mission. Le but de toute l'œuvre missionnaire est de porter l'Evangile éternel jusqu'aux bouts de la terre, pour répondre aux besoins spirituels de toutes les nations et pour amener tous les hommes à leur Sauveur.

L'urgence et la grandeur de cette tâche ont déjà permis de réaliser quelques concentrations et de présenter des programmes qui ont attiré l'attention des anciennes communions et dans lesquels elles peuvent trouver des directives. Nous comptons que les vieilles divisions si tenaces ne feront plus obstacle à de tels programmes.

IV

L'achèvement de l'Union.

L'Union complète dans l'Eglise ne sera réalisée que lorsque tous les enfants de Dieu pourront communier à la Table du Seigneur. Ce n'est que par la prière et par une délibération réflé-

chie que pourront être franchies les étapes qui mènent à la pleine communion entre les diverses sections de la chrétienté. Des déclarations ambiguës et des mesures hâtives pourraient entraver le travail d'unification.

C'est seulement quand les diverses communions auront pleinement et mutuellement reconnu leurs droits à l'existence que l'Unité visible de l'Eglise sera effectivement réalisée.

Par-dessus tout, n'oublions pas que la miséricorde divine et l'insigne grâce d'être faits enfants de Dieu et d'entrer dans sa famille sont assurées à toute âme fidèle. Que Dieu nous donne sagesse et courage pour faire sa volonté !

Discussion

M. F.-C. *Morehouse* fait une critique minutieuse de la forme et de la substance de la Déclaration et soumet les propositions suivantes :

1° La Déclaration sera renvoyée sans observation au Comité de Continuation;

2° L'Evêque Brent sera chargé de rédiger une conclusion aux Déclarations adoptées par la Conférence.

Après discussion, le Président déclare que, devant les objections qui s'élèvent, le renvoi de la Déclaration au Comité de Continuation sera la meilleure manière de résoudre la difficulté. Tous les délégués se plaisent à reconnaître l'habileté, l'expérience et le savoir dont ont fait preuve ceux qui, sous la direction de l'Archevêque d'Upsal, ont rédigé la Déclaration.

Le Président estime que la Conférence n'est pas encore mûre pour la discussion d'un problème aussi difficile ; néanmoins, cette Déclaration pourra fournir une base utile à une étude future. Il ajoute, répondant à une question posée par M. *Forgan*, que la Déclaration, ayant été présentée officiellement, figurera nécessairement au procès-verbal de la Conférence.

Le renvoi de la Déclaration au Comité de Continuation soulève de fortes objections de la part de M. le pasteur *Tingfang Lew*. L'Evêque *Cannon* opine qu'il serait préférable d'avoir une séance dans la soirée pour discuter en détail la Déclaration, plutôt que de la renvoyer au Comité, sans l'accompagner d'aucun commentaire.

Après discussion, le Président propose, dans l'espoir de trancher toutes les difficultés, que la Déclaration soit adoptée par la Conférence au même titre que les autres, mais étant spécifié qu'elle sera renvoyée au Comité de Continuation pour un examen plus approfondi. Cette proposition est appuyée par le chanoine *Woods*. M. le pasteur *J.-S. Stevenson* déclare qu'il est tout prêt à adopter cette motion si le Président veut bien préciser que cette Déclaration sera simplement renvoyée au Comité de Con-

tinuation pour un examen plus approfondi, tandis que les autres ont été prises en considération pour être transmises directement aux Eglises.

Le Président, répondant à l'Evêque de Bombay, déclare que le Comité de Continuation, qui est pleinement informé, prendra toute décision qu'il jugera opportune.

La motion est adoptée ; et il est tenu compte d'une suggestion présentée par M. *Forgan*, demandant que les procès-verbaux de la Conférence exposent de la manière suivante le fait que cette Déclaration n'est pas transmise aux Eglises :

Etant donné la difficulté extrême de la tâche qui incombait à la Commission, et le fait que dans sa Déclaration des questions sont soulevées qui n'ont pas été discutées, la Conférence, tout en rendant hommage à la haute valeur de cette Déclaration, décide de la recevoir et de la renvoyer pour examen au Comité de Continuation, qui lui donnera la suite qu'il jugera utile, sans la soumettre aux Eglises.

M. *F.-C. Morehouse* présente alors sa seconde résolution dans les termes suivants :

M. le Président de la Conférence sera chargé de rédiger une Résolution sous forme de conclusion aux Déclarations adoptées par la Conférence.

Cette motion, appuyée par M. le pasteur *Lofthouse*, est adoptée.

La Conférence accepte de prendre en considération une proposition de M. le professeur *D.-M. Kay* : un texte officiel des diverses versions française, allemande et anglaise des Déclarations essentielles de la Conférence sera établi ; il en sera de même pour la langue grecque des Apôtres et des Evangélistes.

M. *Merle d'Aubigné* présente les résolutions suivantes, qu'ont approuvées MM. les professeurs *Dibelius*, *Hermelinck*, le pasteur *Gounelle* et le professeur *Lang* :

Considérant qu'il est de la plus haute importance qu'il ne subsiste aucune ambiguïté dans les documents émanant de la Conférence ; que la plupart de ces documents ont d'abord été rédigés en anglais ; que leur traduction en français et en allemand a parfois été faite hâtivement ; il est décidé que la version anglaise sera considérée comme le texte faisant autorité, dans les cas de doute, et qu'une Commission de revision sera adjointe au Comité de Rédaction, avec mission d'examiner les traductions françaises et allemandes et d'y faire les corrections nécessaires.

Le Président se charge de soumettre ces propositions au Comité de Continuation.

Adoption du Préambule.

Le Président déclare qu'à la session du matin, il a eu l'impression que certains membres n'avaient pas l'intention de sou-

tenir l'adoption du Préambule ; ayant reconnu que sa conviction n'était pas fondée, il demande à la Conférence si elle est prête à adopter le Préambule à l'unanimité.

La Conférence étant d'accord sur ce point, le Préambule est adopté à l'unanimité, étant spécifié que l'Evêque Brent le mettra pleinement au point en s'inspirant des suggestions présentées lors de la discussion du matin.

Question personnelle.

M. F.-C. Morehouse désire spécifier qu'il n'a pas proposé sa motion à la demande de la délégation de l'Eglise épiscopale américaine : il a discuté la question avec plusieurs délégués, mais a agi, comme l'ont fait tous les autres délégués, de sa propre initiative.

Lettre du Syndic de la Municipalité de Lausanne.

Le Président lit la lettre suivante :

MESSIEURS,

Vous achevez la session de vingt journées de discussions assidues que vous vous étiez imposée.

Venus de pays lointains, représentants d'Eglises, de groupements divers et de nombreuses nations, vous avez travaillé à l'union et à la compréhension des Eglises pour favoriser le développement du christianisme dans le monde.

Ecclésiastiques, historiens et laïques, réunis dans la Cathédrale de Lausanne, en communion avec nos pasteurs et une importante assemblée de la population de notre ville, ont prononcé l'oraison dominicale, moment émouvant dont le souvenir restera gravé dans notre histoire.

Vous avez, dans un esprit de science, de charité et de bonne volonté réciproque, cherché tous les points de rapprochement qui ont permis à vos délibérations d'être fructueuses puisque vous venez de désigner une délégation des plus autorisés d'entre vous, pour continuer l'œuvre commencée.

A l'heure où vous allez vous séparer, pour regagner vos lointains pays, vos champs d'activités, vous nous permettrez de vous exprimer le vœu que les jours passés dans cette ville vous laissent le souvenir d'un séjour utile.

Si le généreux apport de vos connaissances scientifiques et de votre esprit de compréhension chrétienne vous a permis de préciser certains principes fondamentaux et de fonder dans notre cité des amitiés nouvelles, croyez bien, Messieurs, que cela demeurera un précieux souvenir pour la ville que vous avez hautement honorée en y tenant vos séances.

Veuillez accepter, Messieurs, avec l'expression réitérée de notre estime respectueuse, les vœux que nous formons pour un heureux retour dans vos foyers.

Le Syndic :

ROSSET.

Clôture de la Conférence.

M. le pasteur Garvie : Je désire remercier l'Assemblée pour la façon dont elle m'a aidé à conduire les débats. Je bénis Dieu de ce que, à travers beaucoup de difficultés, nous avons été guidés et aidés, et, malgré ces difficultés, avons, après quelques orages, atteint le port. J'espère que ce port sera seulement le point de départ d'un voyage ultérieur. Ce qui m'a beaucoup soutenu dans la tâche qui m'était confiée, c'est de savoir que je pouvais alléger la lourde responsabilité qui pesait sur M. l'Evêque Brent.

Le Président de la Conférence : Frères, le capitaine Garvie a conduit sûrement le bateau au port. Il s'est montré très libre dans la façon dont il a décerné des titres aux autres, aussi je me permets de lui décerner le titre de Capitaine de la Conférence.

Je lui suis très reconnaissant et j'ai déjà exprimé ce que j'éprouve. Je ne pense pas pouvoir ajouter quoi que ce soit, excepté mon espoir que nous pourrions, dans l'avenir, travailler encore ensemble.

Chaque membre de la Conférence doit une grande reconnaissance d'abord à notre excellent état-major ; bien qu'il ne soit pas de bon ton de citer des noms, je voudrais cependant nommer deux personnes qui nous ont rendu d'éminents services : M. le pasteur Floyd Tomkins et M. Ringrose. Il est très pénible d'avoir à faire toutes sortes de petites besognes et d'être dérangé à tout moment pour un nouveau devoir qui s'impose. M. Ringrose et M. Tomkins ont rempli cette tâche depuis le début de la Conférence et ils sont, dans une large mesure, de ces serviteurs cachés envers lesquels la société a une large dette.

Je voudrais aussi mentionner le grand service rendu à la Conférence par les interprètes ; remercier le Conseil d'Etat de nous avoir accordé l'usage de ce bâtiment et de cette belle salle où nous avons tenu nos réunions. En temps voulu, nous lui adresserons une lettre.

Puis il y a le Comité de réception, dont M. Fornerod est le président. Nous lui devons beaucoup pour les facilités dont nous avons joui. Une lettre devra aussi lui être adressée.

Je veux aussi mentionner M. le pasteur Secrétan et les autorités de la Cathédrale qui sont parmi nos bienfaiteurs, ainsi que

les autorités de l'Eglise Saint-Laurent, et celles de l'Eglise Allemande, où nous avons tenu des réunions.

M. Garvie a parlé, ce matin, des jeunes filles qui ont fait nos multicopies et dactylographié nos textes, et je voudrais ajouter un autre mot à ce qu'il a dit.

Je connais bien les secrétariats, y compris celui de la Société des Nations, que, jusqu'à présent, je croyais être le plus capable du monde entier. Je place maintenant le secrétariat de la Société des Nations après celui que nous avons eu ici. Ce résultat est dû en grande partie à la compétence, la fidélité et le dur travail de jeunes filles que nul de vous n'a vues, mais qui ont senti qu'elles rendaient service à l'Eglise de Dieu en accomplissant la tâche qu'elles avaient entreprise.

Maintenant, quelques mots personnels. Je désire remercier chaque membre de la Conférence pour la fidélité avec laquelle il a rempli ses devoirs. Je ne pense pas qu'il y ait eu un paresseux dans la Conférence. Jour après jour, par la pluie ou le beau temps, vous avez été à votre place, attentifs à votre travail.

Bien plus, vous avez été plus exacts qu'aucune autre assemblée que je connaisse. Au culte du matin, vous êtes venus en grand nombre, souvent la majorité des membres de la Conférence était présente, et j'ose dire que l'importance que nous avons donnée à la prière a permis à la Conférence de se dérouler d'une façon aussi satisfaisante. Je suis vraiment heureux que nous ayons considéré les cultes comme faisant partie de notre travail, et venant en tête de nos séances plénières. Je désire vous remercier d'avoir collaboré à ce que je considère comme la partie la plus importante de nos réunions.

Nous avons formé de nouvelles amitiés ; nous avons élargi nos horizons ; nous avons eu de nouveaux espoirs ; une nouvelle foi s'est allumée en nous, et maintenant, nous regardons vers le jour qui viendra, où toutes ces luttes pour conquérir l'unité seront terminées — nous ne savons ni quand, ni comment —, nous regardons vers le jour où se réunira une grande assemblée mondiale représentant toutes les Eglises et au cours de laquelle elles étudieront comment elles peuvent le mieux, dans leur forme unifiée, assumer leur responsabilité envers Dieu et envers les hommes. Je voudrais avoir le don oratoire pour vous montrer ce que serait une telle assemblée, et cependant j'ose dire qu'au cours de cette Conférence, nous avons eu une image de ce qu'elle pourrait être.

J'ai dit que M. Garvie a conduit le bateau au port, mais ce n'est pas le port final ; nous faisons déjà des préparatifs pour un nouveau voyage et nous avons confiance que chacun sera à son poste, que chacun assumera la responsabilité particulière et spéciale qui lui incombe dans cette grande tâche, et lorsque nous nous réunirons de nouveau (j'ai confiance que beaucoup

d'années ne s'écouleront pas avant ce moment), nous nous apercevrons que les travaux de cette Conférence ont de beaucoup dépassé ce que nous avions imaginé.

Encore un mot. Dans la Déclaration qui vient d'être renvoyée au Comité de Continuation, se trouve une phrase où il est demandé que nous priions pour nos frères persécutés. Il y a actuellement, en Russie, parmi le clergé, une misère que nous ne pouvons négliger. Il y a des souffrances auxquelles nous devons penser. Une pétition circule parmi nous, mais nous ne devons pas nous contenter de cela, et je me permets, puisque vous avez bien voulu me demander d'écrire une conclusion pour nos Déclarations, de faire mention de cette situation douloureuse dans notre conclusion finale et de demander à ce sujet les prières de l'Eglise tout entière.

Je n'ai rien à ajouter, sinon mes remerciements pour l'esprit fraternel et amical dont vous n'avez cessé de faire preuve au cours de cette Conférence.

Mgr Brent prie ensuite M. l'Evêque de *Manchester* d'adresser quelques mots à la Conférence; après lui, M^{me} *William-E. Sanford*, Mgr *Germanos* et M. le professeur *Benjamin Unruh* prennent la parole.

La Conférence est déclarée close à 19 heures, après la prière, le chant d'un cantique et la bénédiction donnée par le Président.

SERVICE DE CLOTURE

DIMANCHE 21 AOÛT

Le service de clôture a eu lieu à la Cathédrale, le dimanche 21 août, à 15 heures. L'ordre du service fut le même que celui du service d'ouverture. Mais il avait été entendu qu'après un discours introductif du pasteur de la Cathédrale, trois allocutions seraient prononcées sur le même sujet : « Jésus, le même hier, aujourd'hui, éternellement ». M. le pasteur Secrétan parla sur ce texte : « A qui irions-nous ? ». Les autres allocutions furent prononcées par M. l'Evêque Jensen, « Hier », M. l'Evêque Parsons, « ! Aujourd'hui », M. le pasteur F. Gounelle, « Eternellement ». Le service se termina par la récitation du « Notre Père », le chant d'un cantique et la bénédiction donnée par le Président de la Conférence.

Voici le texte des allocutions :

ALLOCUTION DE M. L'ÉVÊQUE JENSEN, D. D.,

Eglise Morave.

I. — *Jésus-Christ — Hier.*

En ce dernier moment de la Conférence universelle de Lausanne pour la Foi et la constitution de l'Eglise, nous devons répondre à la question : « Où irions-nous ? » Où irions-nous avec tous les troubles de nos cœurs, avec toute la misère qui nous acable ? La réponse de l'Eglise, la réponse des communautés chrétiennes ne peut être que la suivante : Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui et éternellement.

« Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, je vous donnerai le repos. » Voilà son appel. Il n'y a de salut en aucun autre, il n'y a aucun autre nom

sous le ciel qui ait été donné aux hommes, en qui ils puissent être sauvés, nous dit le témoin apostolique.

Lui, l'Éternel, pour qui hier, aujourd'hui et demain n'existent pas, il est entré par la grâce de Dieu dans le « *hier* » de notre histoire. « La Parole a été faite chair et elle a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père »... « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde ». « Dieu a fait devenir péché pour nous celui qui ne connaissait point le péché, afin que nous soyons revêtus en lui de la justice de Dieu ». « Il a été livré pour nos offenses et il est ressuscité pour notre justification ». « Il est entré par le moyen de son propre sang une fois dans le sanctuaire et il nous a acquis une rédemption éternelle ».

Nous avons beaucoup parlé, ces jours-ci, de la détresse des Eglises, de la misère de leur désunion. Cette désunion ne signifie pas seulement misère, elle signifie aussi richesse de la grâce. Dans la mesure cependant où elle signifie misère, véritable misère, elle est une partie d'une misère beaucoup plus grande encore, misère de ce monde. Réfléchissons un peu à cette misère.

Un monde plongé dans la sensualité, dans l'égoïsme et le mensonge ! Une humanité créée par Dieu à Son image ! Mais elle a prêté l'oreille à la parole tentatrice : « Si vous mangez de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, vous serez semblables à Dieu ! » Elle a suivi sa propre voie, elle s'est placée en face de Dieu, et par là même s'est opposée à Lui. Et maintenant, ses voies sont mauvaises, même quand elles veulent être droites. Même dans sa piété, ce monde se sert toujours lui-même !

Dieu n'a pas abandonné ce monde. Son Esprit est à l'œuvre en lui. Mais toujours le monde s'est opposé aux prophètes, aux hommes de Dieu.

Quelle est la réponse divine ?... C'est la réponse de l'amour. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a envoyé son Fils unique, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent point, mais qu'ils aient la vie éternelle. » « C'est en ceci que l'amour consiste, non pas que nous ayons

aimé Dieu, mais qu'Il nous a aimés et qu'il nous a envoyé son Fils pour nous racheter de nos péchés ».

Et ainsi le Fils de Dieu, notre Seigneur Jésus, est venu pour affronter son monde, le petit monde juif d'alors. Et ce monde-là est notre monde ! Il l'a aimé. Rien d'autre que l'amour n'a habité en lui. Et la réponse de ce monde à cet amour, nous le savons tous, a été la croix ! Il a été méprisé et rejeté, et ceux de ses disciples qui lui tenaient de plus près l'ont trahi, renié, méconnu. Il s'en est allé solitaire. Solitaire, il a suivi sa voie. Seul, il est resté contre tous. Mais il ne s'est pas détourné d'eux, il s'est jeté dans l'abîme qui les séparait de lui, il est mort pour leurs péchés, pour nos péchés à tous. Et il a surmonté le péché et la mort. Le tombeau n'avait pas de prise sur lui. Il est ressuscité. Nul autre que Lui n'est revenu du royaume de la mort au royaume de notre vie ; il vit et règne sur nous comme notre Seigneur et Sauveur invisible, toujours présent et vivant !

Nous ne pouvons approfondir tous ces faits avec notre intelligence, mais nous avons le témoignage de l'Écriture confirmée par l'expérience de la foi. Nous savons qu'en lui, notre Sauveur crucifié et ressuscité et en lui seul, nous avons accès à la maison de Dieu, notre Père.

Lui le crucifié et le ressuscité, il nous dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous donnerai du repos ». Il est celui qui ramène le fils prodigue à son père. Quant à nous, les membres et les représentants de son Église, de sa communauté de fidèles, nous avons le privilège d'être ses ambassadeurs et de proclamer à sa place : « Réconciliez-vous avec Dieu ».

Maintenant, un dernier mot ! Il a trouvé le chemin qui menait à notre misère et il nous trouve précisément *dans* notre misère. Quand nous sentons les chaînes qui nous tiennent prisonniers, quand nous commençons à trembler en la présence sainte de Dieu, alors son œuvre a déjà commencé en nous, alors le Sauveur se penche sur nous et la gloire de sa croix resplendit sur nous. Et nous sommes à l'abri pour le temps et pour l'éternité. Il a accompli son œuvre, notre Sauveur crucifié et ressuscité, il

l'a accomplie une fois pour toutes. Il n'y manque rien. « Il a été fait par Dieu pour nous, sagesse, justice, rédemption. Qui accusera les élus de Dieu? Dieu est celui qui les justifie! Qui les condamnera? Christ est celui qui est mort, bien plus, qui est ressuscité et qui, à la droite de Dieu, intercède pour nous!... Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur. Amen. »

ALLOCUTION DE MGR EDWARD D. PARSONS, D. D.,

Evêque de Californie (Anglican).

II. — *Jésus-Christ — aujourd'hui.*

L'on m'a demandé de vous parler de « Jésus-Christ Aujourd'hui », de Celui qui est le même hier, aujourd'hui et éternellement, centre de notre foi, de notre amour et de notre espérance, et l'on m'a demandé de parler de Lui, tel qu'Il s'est fait connaître et s'est révélé dans la grande Conférence qui vient de se terminer.

Le Christ que nous adorons aujourd'hui est le Christ d'hier: Celui qui est mort, qui a mis la primitive Eglise en marche vers une mission conquérante, qui a guidé le développement de cette Eglise et a rassemblé ses fidèles en un seul corps. Mais Il est aussi le même Christ qui, aux jours douloureux des divisions, fut encore l'incarnation de cette vérité éternelle, alors que des hommes se trouvèrent contraints, par motif de conscience, de se séparer. Quelques-uns le virent comme le haut sommet d'une montagne, enveloppé de nuages; d'autres, éclairé par le soleil. Ils le considérèrent du Nord ou du Sud, de l'Est ou de l'Ouest, et ne réussissant pas à voir ce que d'autres voyaient, ils se divisèrent. Mais le même sommet élevé continuait à dominer le pays: c'était le même Christ que tous adoraient.

Aujourd'hui, c'est encore le même Christ, mais il y a quelque chose de changé. Les hommes sont heureux

d'avoir de Lui leur propre vision, mais ils ne peuvent se contenter d'avoir ces visions isolément et de ne connaître qu'un aspect du Christ. Ils veulent partager ce qu'ils ont avec leurs frères, et voir ce que leurs frères voient. Ils ne voudront plus vivre sur un côté de la montagne et n'en connaître aucun autre. Venant de cent Eglises et de cinquante pays, avec nos diversités de langues, de traditions et de points de vue, nous nous sommes réunis pour explorer les richesses de l'amour de notre Maître et manifester au monde que nous avons le même Seigneur.

Il ne nous appartient pas de parler aujourd'hui de l'œuvre de la Conférence, ni des résultats de celle-ci, qui sont destinés à être publiés. Permettez-moi seulement de dire quelque chose de ses résultats spirituels, qui font éclater la gloire et la souveraine importance de la grande Figure au nom de laquelle nous nous sommes réunis, et aux pieds de laquelle nous nous sommes courbés, le Christ d'hier, d'aujourd'hui et de toujours.

Le Christ est l'incarnation de l'éternel amour. C'est par lui que parvient aux hommes un suprême message d'espérance : tous sont enfants de Dieu, tous appartiennent à la grande famille de Dieu. L'amour est donc — ce sont là vérités familières à nous tous — le principe du Christianisme, dès que celui-ci se traduit en motifs d'agir et en vie pratique.

Dieu est amour, et les hommes doivent aimer. Si nous n'avons pas la charité, ainsi que Saint Paul nous le rappelle, il y a quelque chose de creux et d'artificiel dans notre foi. Lorsque je pense à tous les événements de ces trois semaines, je me demande s'il y a jamais eu dans l'histoire du Christianisme une plus magnifique révélation du Christ Eternel, qui est amour, que celle qui nous a été donnée dans cette Conférence. Ce n'était pas la révélation reçue au milieu des persécutions ou des dangers des fronts de bataille, dans les champs de Missions. Ce n'était pas une invitation à l'héroïsme. Mais que Son appel à la charité, aux égards mutuels et à la bienveillance a été beau ! Je ne crois pas qu'une assem-

blée telle que cette Conférence ait jamais été tenue. Des hommes ont pu se réunir en plus petits groupes. Mais une Conférence de portée universelle, pour discuter franchement les divergences les plus extrêmes, pour toucher les linéaments les plus sensibles du vaste corps de la doctrine chrétienne, est sans précédent. Il ne manquait pas de bonnes âmes qui prophétisaient que la Conférence devait échouer et se rompre dans les dissensions ; mais cela n'a pas été. Dans l'amour fraternel et la méditation, dans la considération mutuelle, durant de longues journées de discussions lassantes, des hommes de vues différentes ont été assis côte à côte et se sont instruits l'un auprès de l'autre ; des hommes dont les ancêtres s'étaient séparés avec amertume, dont les traditions étaient pleines de souvenirs de persécutions, d'injures ou de dédain, ont prié et chanté ensemble et ont adoré le même Christ. Les plus jeunes et les plus petites des Eglises de la Réforme ont reçu les mêmes égards et les mêmes privilèges que l'antique mère des Eglises, qui nous vient d'Orient.

Ce fut chose merveilleuse, oui, ce fut un miracle accompli par le Saint-Esprit d'amour ; mais le miracle fut celui que notre Seigneur peut toujours accomplir en faveur des humbles de cœur. Nous avons pu écouter sans crainte ce que nous avions d'abord redouté ; nous avons pu avoir confiance là où d'abord nous avions des suspicions, parce que nous savions, au plus profond de nos âmes, que nous possédions le même Sauveur, le Christ Eternel. Lorsque nous nous fûmes agenouillés pour prier et adorer à ses pieds, le miracle fut accompli. A mesure que nous constatons ce miracle d'amour, nous avons dû nous demander avec étonnement si parmi toutes les hérésies, il en est une seule qui, en présence du Christ bien-aimé, puisse être comparée avec l'esprit qui romprait la communion de l'amour. Nous découvrons notre chemin vers cette communion, et, sous la pression de l'amour, les droits de la vérité doivent être satisfaits et le Corps brisé rétabli.

Car, à côté de la manifestation du Christ qui est amour, nous avons eu la manifestation du Christ qui est

vérité. « Je suis la Vérité », dit-Il. En lui, la signification de l'univers vient à la lumière, et le secret de Dieu est révélé. Il est tout entier vérité, car en lui toute vérité se découvre aux hommes ; cet enseignement est partout dans le Nouveau Testament ; pour ceux qui aujourd'hui se rassemblent autour de Lui dans l'adoration, c'est aussi l'enseignement du temps présent. Ceux qui veulent être fidèles au Christ doivent être fidèles à la vérité. Ceux qui veulent glorifier le Christ doivent faire preuve d'un dévouement inébranlable à l'Esprit de vérité. Et cela s'est manifesté chaque jour pendant notre Conférence. C'est parce que les Chrétiens voulaient être fidèles à la vérité qu'ils se sont divisés. C'est parce qu'ils veulent être fidèles à la vérité aujourd'hui qu'ils ont su se rassembler, pour explorer ces domaines de la vérité qu'ils n'avaient pas connus auparavant. Cette franchise des membres de la Conférence l'un envers l'autre a été conforme à l'exemple du Christ. Il n'a été demandé à personne de changer sa foi ou d'atténuer ses convictions ; chacun a parlé comme le Seigneur lui a donné de le faire. A ceux qui ont écouté avec l'esprit de réceptivité de l'enfant, des visions nouvelles de la vérité unique ont été accordées. Une lumière nouvelle est tombée sur le Christ unique et a rayonné de Sa personne.

Mais il y a encore des domaines inexplorés. Aucun de ceux qui ont le cœur simple d'un enfant ne peuvent avoir quitté cette grande Assemblée sans avoir le sentiment de la profondeur insondable du Christ. Nous avons seulement commencé à la connaître. Nous ne sommes que des enfants à Son école, Ces dix-neuf siècles nous ont seulement permis de commencer à mesurer les profondeurs du Divin révélées en Lui. Même en présence des symboles anciens qui expriment le cœur de notre foi, nous pouvons en un certain sens nous dire avec crainte : « Voici, ce ne sont que les bords de ses voies » (Job, XXVI, 14).

Christ l'éternel amour, Christ la Vérité, Christ la puissance de Dieu ; laissez-moi, pour finir, vous rappeler à quel point le sentiment de la puissance du Christ a péné-

tré toute l'œuvre de la Conférence et a résonné dans le monde avec la joie de la victoire.

Bien des chrétiens, dans ces derniers jours, en considérant la faiblesse de l'Eglise et ses échecs tant de fois renouvelés, en voyant un monde chrétien divisé, plongé dans des luttes fratricides ou déchirés par les discordes économiques ou sociales, se sont écrié : « Jusques à quand, Seigneur ! » Où est la puissance de la Pentecôte, le Christ n'est-il plus un maître conquérant ? N'y a-t-il plus de Christ qui ait le pouvoir de sauver ? Chers cœurs découragés ! Ames fidèles angoissées ! Pensez seulement à ces dernières semaines ; quelle note de triomphe et de puissance s'est fait entendre. Songez à quel point le Christ, dont l'esprit de puissance est descendu à Pentecôte, a été vraiment parmi nous ! « L'Evangile est la victoire sur le péché et la mort... L'Evangile est la source assurée de puissance pour la régénération sociale. » Tels sont les termes du message de l'Eglise au monde. Le Saint-Esprit est l'Esprit de puissance. Repassons, si vous le voulez, ces longues journées de discussions. Des hommes nombreux et d'esprit très différent ont parlé. Certains ont parlé avec force pour l'unité sans vouloir s'attarder aux détails. D'autres ont analysé chaque pas en avant. Des doutes et des problèmes nous ont été apportés. Mais il n'y a jamais eu un seul doute ou aucune perplexité quant au pouvoir du Christ pour sauver le monde. Certains ont déploré l'irréligion et l'anti-religion d'aujourd'hui, mais ils n'ont jamais mis en question la royauté du Christ Seigneur et la venue certaine de son Règne. Nous avons été fatigués, parfois peut-être découragés ; mais lorsque nous revenons en arrière à travers les expériences solennelles et profondes de ces derniers jours, nous sommes certains d'avoir rencontré l'esprit de la Pentecôte et d'avoir reçu une nouvelle puissance.

Encore un mot : si j'ai bien interprété les résultats spirituels de ces journées, si, en vérité, malgré toutes nos déceptions, nos insuffisances et le peu de chemin vers l'unité que nous semblons avoir parcouru, nous avons cependant rendu hommage au Christ d'amour, de vérité

et de puissance ; si nous l'avons vu entouré de nouvelles lumières, et s'il est apparu plus glorieux à nos yeux, cela n'annonce-t-il pas que chacun des membres de la Conférence, et par eux le monde entier, doivent recevoir la vision d'une Eglise plus grande, plus large, plus riche, plus splendide, que nous ne l'avons rêvée auparavant — une Eglise qui est le corps du Christ, et riche de toute sa richesse, remplie de la plénitude du Divin, plus vaste que vous ou moi ne pouvions l'imaginer. Le Corps du Christ doit révéler au monde toute la magnificence de la connaissance du Christ, il doit démontrer la plénitude de Celui qui est tout en tous.

Nous pouvons donc, nous qui avons été ici, dire au monde chrétien : « Frères, dans la tâche particulière qui nous a été confiée, nous avons fait quelques progrès, plus que certains ne l'attendaient, moins que d'autres ne l'espéraient. Cela a été une tâche rude et de nature technique. Nous n'allons pas retourner auprès de nos diverses Eglises comme une armée, bannières déployées, et réclamant de ces Eglises un triomphe. Nous allons les inviter à des études plus approfondies et à de nouveaux sacrifices. Mais, au delà de nos résultats techniques, grands ou petits, nous avons la conscience, qui nous élève vers Dieu dans un réel sentiment de triomphe malgré nos imperfections, mais en toute vérité, de partir d'ici avec une connaissance nouvelle de notre Seigneur et de notre Maître. Nous avons trouvé Sa puissance dans le miracle de l'amour, dans la consécration invariable à la vérité, dans l'assurance joyeuse de la victoire. Le Seigneur est venu jusqu'à nous avec une nouvelle gloire !

ALLOCUTION DE M. LE PASTEUR E. GOUNELLE,

(Chevalier de la Légion d'honneur)
Saint-Etienne, France (Réformé).

III. — *Jésus-Christ — Eternellement.*

Arrivés au terme de cette Conférence œcuménique, où, pour la première fois dans l'histoire, la Chrétienté

divisée a cherché l'unité dans les humiliations et les inspirations, dans la prière et dans l'étude, *sur le terrain* de la Foi et de la Discipline, il nous a paru nécessaire, en ce culte de clôture, de proclamer bien haut Celui qui seul peut nous unir : le Maître incomparable dont on vient de nous montrer ce qu'il a fait dans le passé et dans le présent, soit comme Sauveur, soit comme Souverain Pasteur. Il me reste à vous dire, avec l'aide de son Esprit dont mon extrême faiblesse implore l'assistance, que ce même Jésus qui a tant prié, tant souffert, tant travaillé pour nous sauver et pour nous unir, « hier » et « aujourd'hui », est éternellement à l'œuvre et qu'il vaincra demain.

Le Sauveur des âmes sera aussi le Chef de l'humanité; le Pasteur par excellence de l'Eglise en sera l'Unificateur ; le Prophète du Royaume de Dieu en sera le Réalisateur et le Roi, par droit de naissance et par droit de conquête... « Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds... », et « le Fils lui-même sera soumis à Celui qui lui a soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous » (I Cor., XV, v. 25 et 27).

Nous grouperons sous trois chefs les impressions dominantes que nous laisse cette Conférence, les visions d'avenir qu'elle autorise. Je ne suis pas prophète, mais il est permis de soulever un coin du voile qui nous cache l'avenir, quand on croit à la grâce de Dieu et à la victoire du Christ, et de dégager des journées que nous venons de vivre, des expériences que nous venons de faire, quelques perspectives prochaines et certaines : la triple vision d'une Eglise unie par la Foi, par la Liberté et par l'Amour, c'est-à-dire par les trois secrets du Christ éternel.

I

L'Unité par la Foi

Cette Conférence mondiale fournit la preuve expérimentale que la chrétienté tout entière peut s'unir, si elle le veut, et quand elle le voudra, malgré ses diversités,

malgré même ses contradictions, sur le terrain de la Foi, par la grâce de Jésus-Christ, autour de la Personne de Jésus-Christ, bien plus, *en* Jésus-Christ et pour la gloire de Jésus-Christ.

Le problème à résoudre est et reste formidable : il s'agit de réaliser une union visible, une réunion de la chrétienté, une unité organique dont nous n'avons pu encore déterminer ni le caractère, ni le mode (fédératif, coopératif ou unitaire, etc...), mais dont tout le monde ici comprend l'impérieuse nécessité et les conditions spirituelles.

Pour la première fois dans l'histoire, 90 dénominations différentes ont pu discuter pendant 20 jours des questions de dogme, de discipline, de ministère et de sacrements, sans se disputer, sans s'exclure, sans s'anathématiser, sans s'excommunier. Cela est nouveau. Cela tient du miracle. Et c'est la preuve que l'Esprit du Christ agit et prépare de très grandes choses, pour lesquelles il importe que nous nous préparions.

Nous croyons, Seigneur, mais augmente-nous la Foi !

Nous avons avec nous, pour faire aboutir ce mouvement, le grand Unificateur ; Celui que le regretté Pasteur Charles Wagner (dans une Conférence mémorable qui détermina en France, après la Séparation des Eglises et de l'Etat, un regroupement des Eglises réformées), appelait « l'éternel Contemporain », « seul capable de réduire toutes nos fractions ecclésiastiques au même dénominateur ». Cette sainte puissance unificatrice du Christ, ne l'avons-nous pas éprouvée, expérimentée tous les jours, en cette Conférence même, dans nos débats coupés de prières ferventes et de silences impressionnants ; dans nos cultes privés ou publics ; dans les efforts admirables que nous faisons tous pour refouler nos préjugés, nos habitudes, nos vieilles antipathies, pour nous comprendre et nous pénétrer mutuellement ; dans ces services mémorables à la Cathédrale, où tous ensemble, agenouillés sur les dalles, nous avons confessé d'une même voix et d'un même cœur les causes coupables de nos divisions, nos égoïsmes et nos orgueils ; où un millier d'entre

nous (en attendant le jour où les croyants de toutes les confessions pourront s'approcher ensemble de la Table du Seigneur, en toute liberté de conscience), nous avons communie dans le même pain qui est le corps de Christ et dans le même vin qui est son sang ?

Nous avons constaté des rapprochements inédits, des manifestations spirituelles aussi merveilleuses qu'imprévues ; celle-ci, par exemple : des quakers, qui n'admettent ni dogmes décrétés, ni sacrements spéciaux — sans doute parce que pour eux toute la nature est le sacrement de la grâce ? — se sont abstenus de voter dans un esprit de conciliation admirable afin de rendre possible, — nemine contradicente, — l'adoption de certains textes ; et faisant assaut de générosité et de libéralisme, on a vu de nobles mentalités sacerdotales et sacramentalistes s'élever au-dessus de leurs propres pensées, de leurs propres attitudes et de leurs rites, pour pouvoir rencontrer sur les sommets spirituels, nos mentalités presbytériennes ou congrégationalistes ! Comme l'a dit admirablement notre vénéré Président, l'Evêque Brent : « L'Esprit de Dieu a été au milieu de nous, et c'est cet Esprit qui nous a appelés ici. Sa présence s'est manifestée dans notre adoration en commun, dans nos délibérations et notre union fraternelle. Cet Esprit nous a révélés les uns aux autres. Il a élargi nos horizons, stimulé nos entendements, vivifié nos espérances. Nous avons osé. Et Dieu a justifié notre audace. Nous ne serons plus tout à fait semblables à ce que nous étions. »

Pour ces résultats, rendons grâce au Dieu de Jésus-Christ, au labeur de son Esprit. Tout cela d'ailleurs n'est qu'un commencement, qu'une première étape vers l'unité, qui, comme le salut, s'obtient par la grâce et par la Foi en Jésus-Christ. Cette Foi à un Christ, toujours le même dans la diversité de son action, fonde et appelle la Foi en une Eglise *une* et toujours la même dans la diversité de ses manifestations. La Cause de l'unité, de l'« Una sancta catholica », est en marche, et rien désormais ne pourra plus l'arrêter.

II

L'Unité par la Liberté.

En second lieu, cette Conférence œcuménique de la Chrétienté non romaine nous paraît attester le triomphe croissant de la liberté, d'une liberté morale qui est la condition même de la sincérité, de la dignité et de la vigueur de la pensée comme de la foi, en notre siècle de science et de critique, et d'une liberté chrétienne qui est dans la pratique journalière de la vie, tolérance, largeur, générosité d'âme, délicatesse, égards mutuels, coopération.

« Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté ». A la Conférence de Lausanne, nous avons respiré cette salubre atmosphère de la liberté. Ce n'est pas pour rien qu'exégètes, critiques, philosophes, théologiens, ont travaillé tout le long du xix^e siècle... Et comment, en cette chaire où la Réforme libératrice a été prêchée en 1536 par Viret, Farel et Calvin, et où la voix de ces jeunes réformateurs fut suivie par tout le noble pays de Vaud... comment, dis-je, pourrions-nous oublier les miracles accomplis par le Christ Libérateur, les bienfaits et les droits conquis et maintenus par les saintes luttes de la foi et de la liberté ?

Au-dessus des Credo particuliers, par delà nos diversités doctrinales, nous avons cherché et trouvé le fondement de notre unité dans la personne d'un Maître adoré qui libère des péchés, mais non pas des devoirs de conscience, qui n'est pas scribe mais prophète, qui est plus et mieux que la Loi, puisqu'Il est la grâce : et qui n'est l'autorité suprême que parce qu'Il est l'incarnation du sacrifice et de l'absolue liberté.

Aux méthodes dogmatiques qui ont prévalu pendant des siècles, et qui peut-être furent nécessaires pour garantir et pour perpétuer la foi d'une humanité mineure contre tous les assauts de la barbarie et du paganisme, nous préférons désormais les méthodes pédagogiques et spirituelles de la liberté, celles qui respectent toutes les originalités voulues de Dieu, dans une Eglise assez vaste

pour contenir toutes les richesses de l'expérience religieuse et du Royaume de Dieu.

Il nous faut donc l'Eglise sacerdotale, qui a tant fait pour l'humanité, qui représente si dignement l'ordre et l'autorité spirituelle, mais qui a trop dominé, divisé et éloigné les hommes. Mais il nous faut aussi et surtout l'Eglise prophétique, l'Eglise des temps nouveaux, l'Eglise du Royaume de Dieu à établir sur cette terre comme au ciel, l'Eglise qui voudra être l'ouvrière inlassable du règne social de Jésus-Christ, en attendant le règne éternel de Dieu. Cette Eglise prophétique représentera : premièrement le droit égal des âmes devant Dieu, qui n'est qu'un autre nom du laïcisme chrétien universel ; secondement, « la liberté glorieuse des enfants de Dieu », par conséquent « le droit et le devoir pour tous les fidèles et pour les Eglises de réconcilier la pensée moderne avec l'Evangile » ¹, « la Civilisation et la Croyance » ², la Démocratie et l'Eglise ; et troisièmement, la solidarité fraternelle dont Jésus, Fils de l'Homme et Fils de Dieu, est l'éternel principe. « Une Eglise prophétique est le plus grand besoin de l'Humanité » (Carl Heath).

Nous assistons, dans tous nos congrès religieux internationaux, à une sorte de nouvelle querelle des Anciens et des Modernes, les uns appréciant surtout les choses vieilles, les autres les choses nouvelles. Eh bien, l'Eglise prophétique que nous préconisons ferait la synthèse vivante des deux points de vue : l'antique est bon, le moderne est excellent, mais l'éternel est meilleur. Jésus demeure identiquement le même, éternellement : le même Sauveur, le même Sacrificateur, le même Messie, annonciateur de la Cité de Dieu, le même Pacificateur d'un monde divisé et en guerre, le même Restaurateur d'un monde déchu, dont il veut résoudre tous les pro-

1. Citation extraite de la Déclaration de foi des Eglises réformées de France (Jarnac).

2. Titre d'un célèbre ouvrage de Charles Secrétan, manifeste que l'Eglise devrait méditer.

blèmes, abolir toutes les misères, guérir tous les maux... Car le même Christ qui sauve les âmes veut aussi, au siècle de la question sociale et de la question internationale, être le Chef de l'Humanité.

III

L'Unité par l'Amour.

Enfin, c'est l'Amour, cet éternel prophète, qui peut seul nous unir. Or, c'est le grand chrétien vaudois Alexandre Vinet, qui a émis cette belle pensée : « *Dites Jésus, et dites charité, vous avez dit la même chose.* » Comment l'amour, l'amour qu'incarne Jésus peut-il nous unir ? De deux façons : En supprimant toutes les causes coupables de nos divisions, nos péchés, et en multipliant et en sanctifiant les dons spéciaux de l'Esprit, qui nous obligent à créer et à développer autant de fonctions diverses et de ministères originaux qu'il y a de besoins légitimes dans les âmes et les sociétés humaines.

Permettez que j'emprunte à Saint Paul, le premier théoricien de l'Eglise, qui fut aussi le plus grand poète de l'amour, les ailes de son inspiration religieuse : et que j'essaie de dire, à la fin de nos mémorables assemblées, non pas une déclaration de foi, mais un aveu d'amour, l'hymne de charité que je voudrais entendre des lèvres mêmes de l'Eglise contemporaine :

« Quand, pour confesser ma foi en Dieu et en Jésus-Christ, chanter mes cantiques et célébrer mon culte et mes sacrements, j'emploierais la plus belle des langues humaines et la musique des anges, si je n'ai pas l'amour, je ne fais que dresser autels contre autels, symboles contre symboles, croix contre croix, en sorte que le bruit qui en résulte n'est qu'airain sonore ou cymbale retentissante.

Et quand j'aurais, moi l'Eglise chrétienne, pour défendre et propager l'Evangile, une armée de prophètes, d'apôtres, de docteurs et de pasteurs, possédant au plus haut degré tous les dons de leurs charges, la science des mystères, la connaissance, l'éloquence qui électrise et

subjugue les foules ; quand j'aurais toute la foi, oui, la foi-croyance, la foi-confiance, la foi-illuminatrice de l'être entier, la foi-force, qui, venant de Dieu, nous fait participer à sa toute puissance ; que dis-je ? quand j'aurais cette foi dont Jésus a dit que, grosse comme un grain de moutarde, elle suffirait pour transporter les montagnes dans la mer, si je ne suis pas l'Eglise de l'amour, si mes pasteurs et mes fidèles ne s'aiment pas, si les multiples dénominations chrétiennes ne se connaissent même pas, si elles ne communient pas les unes avec les autres dans le pain qui est le corps du Christ et dans le vin qui est le sang de son cœur, je ne suis rien et ne sers à rien : bien pis, tous les trésors sans prix qui m'ont été confiés pour que je les mette en valeur, — la Bible, la tradition, les confessions de foi, les ministères, les cultes, les sacrements, — toutes ces richesses deviennent alors des obstacles, et moi-même, au lieu d'être le témoin du Christ et la servante de l'Humanité, « la joie de toute la terre », je suis un fléau et un scandale !

... Et quand je distribuerais tous mes biens et ceux de mes fidèles pour la nourriture des pauvres, en magnifiques institutions sociales, pour l'abolition de la misère, pour la solution des problèmes économiques ou internationaux, si je n'ai pas la véritable inspiration de la charité, tout cela n'est rien.

Et quand même je serais une Eglise de martyrs comme le furent les Eglises vaudoises, hongroises, husrites, puritaines, huguenotes, et comme le sont aujourd'hui l'Eglise orthodoxe, l'Eglise arménienne, je dois me souvenir que sans la charité inspiratrice de l'héroïsme chrétien, cela ne servirait à rien.

« Ubi Christus, ibi Ecclesia ». L'Eglise du Christ, l'Eglise de l'amour est patiente, bonne, affamée de justice. Elle pleure, comme Jésus, sur les multitudes. Elle va au peuple pour le sauver, dans tous les sens possibles. Elle fuit les compétitions. Elle a en horreur les compromis, les luttes d'influence, toutes les vanités, petites ou grandes, presbytériennes ou épiscopales, qui s'étaient,

et qui croient qu'on s'élève quand tout croule ; elle hait toutes les formes, surtout spirituelles, de l'orgueil. L'Eglise de l'amour ne recherche par ses intérêts, sachant bien que l'Eglise a été faite pour l'Humanité, et non l'Humanité pour l'Eglise ; et qu'elle doit, comme son divin modèle, « non pas être servie, mais servir » et « offrir sa vie en rançon » pour le salut des âmes et des peuples ».

L'Eglise de l'amour coopère avec toutes les familles spirituelles et bannit à tout jamais divisions, excommunications et anathèmes. Elle ne se réjouit point des insuccès d'autrui, mais seulement de tous les triomphes de la vérité d'où qu'elle vienne, où qu'elle mène et quoi qu'elle dise... Elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, même l'abolition du vice, de la misère et de la guerre, même la rénovation des cités et des campagnes, même la consolation des pires épreuves, même la fin du mal, même la victoire sur la mort, et l'avènement de la gloire de Dieu.

Voilà l'Eglise que je veux être : l'« *Una Sancta catholica* », la fiancée pure et sans tache du Christ, qui pleine d'amour participera au Banquet de l'éternité...

L'amour ne périt jamais.

Les confessions de foi, les théologies, les dénominations auront une fin. L'éloquence sacrée se taira, les prophètes s'évanouiront à l'approche du soleil divin...

Présentement, nous pensons, croyons et parlons imparfaitement. A la clarté des flammes de Pentecôte, j'ai entrevu quelque chose de l'absolu et de l'éternel. Puis, pendant des siècles, j'ai pensé et raisonné comme un enfant, empruntant tantôt la langue des simples, tantôt celle des sages de la Grèce, tantôt celle des conciles et des papes. Mais quand je suis devenue majeure, j'ai fait disparaître quelques-unes des imperfections de l'enfance et de la jeunesse. Aujourd'hui, nous voyons notre Christ et son Règne confusément, dans le miroir obscurci des symboles : mais alors, je verrai face à face...

Maintenant ces trois choses demeurent : la foi au Christ vivant, l'espérance du Royaume de Dieu et la

puissance éternellement créatrice et restauratrice de l'Amour. Et la plus grande de ces choses est l'Amour, parce que l'Amour, c'est Christ, parce que l'Amour, c'est Dieu.

Avez-vous remarqué la dernière pensée, la dernière prière de Jésus dans l'Oraison sacerdotale ? « Que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et que je sois moi-même en eux » (Jean, XVII, 26). Comprenez-vous bien ? Jésus demande que nous l'aimions comme Dieu lui-même l'a aimé. Il ose demander que notre amour soit pareil à l'amour divin. Et comme l'amour du Christ ne fait pas de phrases, il ajoute : « Que je sois moi-même en eux ! » La prière s'achève dans un don total... Il s'incarne. Il offre sa vie, son sang, son âme, Il se donne tout entier.

Tel Christ, telle Eglise. L'Eglise ne peut vouloir être *une* que pour mieux se donner, et elle ne voudra, comme Jésus, se donner qu'en vue d'une cause qui la dépasse infiniment : le service du Royaume, la conversion intégrale de l'Humanité, l'honneur de Dieu.

A l'Eglise empirique, imparfaite et divisée, nous osons crier, à Lausanne, le mot génial et profond de Goethe : « Stirb und Werde ! »

Renonce à toi pour faire Christ roi !

Meurs pour resurgir !

Monte sur la Croix comme ton Maître, et tu ressusciteras dans le temps et dans l'éternité.

Amen.

DOCUMENTS REÇUS PAR LA CONFERENCE POUR ETRE TRANSMIS AUX EGLISES

Les documents ci-dessous sont, sous leur forme dernière, les Déclarations reçues par la Conférence pour être transmises aux Eglises, le Préambule et la Déclaration finale. (Au cours de la séance du soir, le 18 août, la Conférence a voté la décision suivante : « Les décisions de la Conférence seront communiquées aussitôt que cela sera possible à toutes les Eglises qui ont envoyé des délégués, par l'entremise de leurs autorités constituées. Les Eglises sont priées d'étudier les travaux de la Conférence et de communiquer au Comité de Continuation le résultat de leurs délibérations, afin que le Comité de Continuation puisse examiner les mesures à prendre en vue de la convocation d'une nouvelle Conférence ».)

PREAMBULE

Adopté à l'unanimité par la Conférence en session plénière, le 20 août 1927.

Nous, représentants de nombreuses dénominations chrétiennes à travers le monde, unis dans une commune confession de notre foi en Jésus-Christ, Fils de Dieu, notre Seigneur et Sauveur, et assemblés pour passer en revue, sous la direction du Saint-Esprit, les points sur lesquels nous sommes d'accord et les points sur lesquels nous différons — nous recevons les Déclarations suivantes ; nous en soumettons le contenu à l'étude attentive de nos Eglises respectives dans leur commune recherche de l'unité.

La présente Assemblée a été convoquée pour examiner des questions qui concernent « la Foi et l'Organisation ». Elle ne se propose nullement de définir les conditions de la future Réunion des Eglises. Le but de la Conférence est d'enregistrer, d'une part, le niveau de notre harmonie fondamentale et de noter, d'autre part, les graves divergences qui subsistent. Enfin, elle

désire orienter les esprits de manière à élargir encore le champ de l'entente réalisée.

Chaque sujet de l'ordre du jour a été tout d'abord discuté en séance plénière, puis renvoyé à l'une des sections, comptant plus de cent membres chacune, entre lesquelles s'est répartie la Conférence. Après une discussion nourrie, dans les sous-sections¹, une Déclaration était rédigée au nom de la section entière, et adoptée à l'unanimité ou par une forte majorité de votants. Enfin, ce texte lui-même, soumis encore deux fois à la discussion de la Conférence en session plénière, recevait la forme sous laquelle, aujourd'hui, il parvient aux Eglises.

Nous ne prétendons pas que ces Déclarations épuisent les sujets, ni qu'elles donnent satisfaction, dans tous leurs détails, à chacun des membres de la Conférence. Nous les soumettons cependant aux Eglises, en les priant de leur accorder l'examen approfondi dont ces documents ne purent bénéficier pendant la brève durée de la Conférence.

Nous bénissons Dieu, avec joie, pour les accords déjà réalisés entre nous ; sur cette base, nous construirons. Et, quant aux désaccords, nous invitons le monde chrétien à reconsidérer, très sérieusement, les opinions qui s'opposent ; nous convions la chrétienté au plus vigoureux effort pour atteindre la vérité conforme à la pensée divine, seul fondement possible pour l'unité des Eglises.

I. — APPEL A L'UNITE

Adopté à l'unanimité par la Conférence en session plénière, le 20 août 1927.

Dieu veut l'unité de l'Eglise. Notre présence ici prouve notre résolution de plier notre volonté à la sienne. Quel-

1. La Section formée pour examiner le Message n'a pas établi de sous-sections.

les que soient les raisons alléguées pour légitimer la désunion initiale, nous déplorons sa persistance, et nous sommes décidés à travailler désormais, dans la repentance et dans la foi, à rebâtir la muraille de Jérusalem.

L'Esprit de Dieu a été au milieu de nous. C'est Lui qui nous avait conviés. Nous avons senti sa présence dans nos cultes en commun, dans nos délibérations, dans nos rapports mutuels. Nous avons été révélés les uns aux autres par Lui. Il a élargi nos horizons, stimulé notre compréhension, vivifié notre espérance. Nous avons osé, et Dieu a justifié notre audace. Nous ne serons plus jamais ce que nous étions auparavant. Il faut que notre gratitude profonde s'exprime en un persévérant effort pour propager, dans les cercles plus intimes de nos Eglises locales, les visions qui nous furent octroyées.

Plus de la moitié du monde attend l'Evangile; et dans les pays de civilisation chrétienne, comme dans les autres, des multitudes « languissantes et abattues » se détournent avec désillusion de l'Eglise, parce qu'elle reste collectivement impuissante. L'appel à l'unité nous apparaît encore, trop souvent, comme l'expression d'un idéal facultatif, alors que les missionnaires y entendent le cri de l'absolue nécessité.

Les Eglises dressées en pays païens manifestent leur impatience; elles se révoltent contre les divisions de l'Eglise occidentale; elles affirment le droit de réaliser l'unité, hardiment, par leurs propres moyens. Nous, les aînés, allons-nous laisser nos enfants spirituels nous dépasser? Continuons virilement l'œuvre commencée. Ses débuts portent la bénédiction divine; travaillons côte à côte avec les chrétiens des Eglises indigènes; et n'ayons de cesse qu'après avoir atteint le but.

Quelques-uns d'entre nous, pionniers de la première heure dans le domaine œcuménique, avons blanchi au service de notre idéal. Que les jeunes saisissent le flambeau de nos mains défaillantes. Et qu'on accorde aussi aux femmes la responsabilité à laquelle, désormais, elles ont droit dans cette croisade, car celle-ci ne peut rester

un mouvement dirigé presque uniquement par des hommes. Ainsi l'Eglise entière, par la collaboration de tous, achèvera ce qu'aucune section isolée n'est capable d'accomplir.

Un clair appel de Dieu nous avait groupés ici. Nous repartons stimulés dans notre foi par l'expérience de son amour. En avant !

DECLARATION DE LA SECTION II

*Prise en considération sans opposition par la
Conférence en session plénière, le 19 août 1927.*

LE MESSAGE DE L'EGLISE AU MONDE L'EVANGILE

I. — Le Message de l'Evangile au monde est et restera toujours l'Evangile de Jésus-Christ.

II. — L'Evangile est la « Bonne Nouvelle » du Salut sur cette terre et dans l'au-delà, le don de Dieu en Jésus-Christ à l'humanité pécheresse.

III. — Le monde a été préparé à la venue du Christ par l'Esprit de Dieu agissant dans l'humanité entière, et spécialement par la révélation de l'Ancienne Alliance ; puis « quand les temps furent accomplis », la « Parole éternelle » de Dieu « a été faite chair », elle est devenue homme : Jésus-Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme « plein de grâce et de vérité ».

IV. — Par sa vie et son enseignement, par son appel à la repentance, par sa proclamation de la venue du Royaume de Dieu et du jugement, par ses souffrances et par sa mort, par sa résurrection et son exaltation à la droite du Père, par l'envoi du Saint-Esprit, le Sau-

veur nous a apporté le pardon des péchés, il nous a révélé la plénitude du Dieu vivant et son amour insondable envers nous. Cet amour, qui se révéla dans toute sa perfection sur la Croix, nous appelle et nous entraîne à une vie nouvelle de foi, de renoncement à nous-mêmes, de consécration au service de Dieu et au service des hommes.

V. — Jésus-Christ présenté comme le Crucifié et le Glorifié, comme le « Sauveur » et le « Seigneur », reste aussi le centre de l'Evangile missionnaire prêché au monde entier par ses apôtres et par son Eglise. Et parce que Jésus-Christ est lui-même l'Evangile, l'Evangile est le message de l'Eglise au monde. Il est mieux qu'une théorie philosophique, mieux qu'un système théologique, mieux qu'un programme de civilisation matérielle. L'Evangile est, bien plutôt, le don que fait Dieu d'un monde nouveau à un monde vieilli dans le péché et dans la mort. Plus encore, l'Evangile est la victoire sur le péché et sur la mort, il est la révélation de la vie éternelle en Celui qui rassemble en une « seule communion des saints » la famille de ses enfants sur la terre et dans les cieux, les associant dans une même communauté de service, de prière et de louange.

VI. — L'Evangile est la sommation prophétique adressée au pécheur pour qu'il se convertisse à Dieu ; et c'est la joyeuse nouvelle que la foi en Christ justifie et sanctifie les croyants. Il assure la consolation à ceux qui souffrent ; aux captifs, il promet « la liberté glorieuse des enfants de Dieu ». L'Evangile met la paix et la joie dans les cœurs ; ceux qu'il inspire se sacrifient eux-mêmes, ils sont prêts pour le service de leurs frères et pour l'amour compatissant. L'Evangile offre le but suprême aux aspirations de la jeunesse, la force à ceux qui luttent, le repos aux fatigués, la couronne aux martyrs.

VII. — L'Evangile est la source de l'énergie nécessaire à la régénération de la société. Il montre la seule voie

ouverte à l'humanité pour se libérer des haines de race et de classe qui la ravagent, il est le seul moyen de garantir le vrai bonheur de chaque peuple, ainsi que l'amitié internationale et la paix. Enfin, l'Evangile est un appel miséricordieux au monde non-chrétien, en Orient et en Occident, une invitation à posséder la joie promise par le Dieu vivant.

VIII. — L'Eglise sympathise avec l'angoisse de notre génération, elle comprend sa soif de sincérité intellectuelle, de justice sociale et d'inspiration spirituelle; et elle lui apporte, dans l'Evangile éternel, la réponse à tous les besoins et à toutes les aspirations providentielles du monde moderne.

L'Evangile reste donc à jamais l'unique chemin du salut. Et aujourd'hui, comme hier, par la voix de l'Eglise, le Christ vivant continue d'appeler le genre humain : « Venez à moi !... Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie ! »

DECLARATION DE LA SECTION III

Prise en considération sans opposition par la Conférence en séance plénière, le 19 août 1927.

LA NATURE DE L'EGLISE

I. — Dieu qui, pour sauver le monde, nous a donné l'Evangile, a établi l'Eglise pour rendre témoignage, par le rayonnement de la vie et de la parole, à son pouvoir rédempteur.

L'Eglise du Dieu vivant procède de sa seule volonté, et non de notre volonté, de notre adhésion ou de nos croyances, individuelles ou collectives, — encore qu'il se serve des volontés humaines comme d'instruments

pour ses fins éternelles. De cette Eglise, Jésus-Christ est la tête, et le Saint-Esprit la vie permanente.

II. — L'Eglise, en tant que communauté des croyants dans le Christ Jésus est, d'après le Nouveau Testament, le peuple de la Nouvelle Alliance, le corps de Christ, le temple de Dieu, bâti sur le fondement des apôtres et des prophètes, le Christ lui-même étant la pierre de l'angle.

III. — L'Eglise est l'instrument divin grâce auquel le Christ, par le Saint-Esprit, réconcilie les hommes avec Dieu au moyen de la foi. Il les soumet à sa volonté souveraine, les sanctifie par les moyens de grâce. Il les unit pour servir et pour aimer, afin qu'ils soient ses témoins et ses collaborateurs pour l'extension de son règne sur la terre, jusqu'à l'apparition du Royaume de Dieu dans la gloire.

IV. — Comme il y a un seul Christ, une seule vie en Lui, un seul Esprit, — qui nous « conduit dans toute la vérité », — il n'y a, et il ne peut y avoir, qu'une seule Eglise, sainte, catholique (universelle), et apostolique.

V. — L'Eglise sur la terre possède certains caractères qui la rendent reconnaissable, depuis le temps des apôtres. Ces traits sont au moins les suivants :

1. Elle possède et confesse la Parole de Dieu contenue dans les Saintes Ecritures, et interprétée pour l'Eglise et les individus par le Saint-Esprit ¹.

2. Elle professe la foi en Dieu que Jésus-Christ a révélée, et dont il est l'incarnation.

3. Elle accepte le mandat du Christ de prêcher l'Evangile à toute créature.

4. Elle pratique les sacrements.

5. Elle reconnaît un ministère pour l'œuvre pastorale,

1. Quelques-uns pensent que cette interprétation est donnée par la tradition de l'Eglise, — d'autres, par le témoignage immédiat du Saint-Esprit dans le cœur et la conscience du croyant. — d'autres, enfin, par ces deux moyens.

la prédication de la Parole et l'administration des sacrements.

6. Elle réalise la communion fraternelle par la prière, le culte, les moyens de grâce, la poursuite de la sainteté et le service du prochain.

VI. — Quant à la manière et à la mesure dont l'Eglise ainsi caractérisée trouve son expression dans les églises actuelles, nous différons d'avis. Nos principales divergences visent :

1. La nature de l'Eglise visible et de l'Eglise invisible, leurs rapports mutuels et le nombre de ceux qui en font partie².

2. Le sens de nos divisions passées et présentes³. Quelles que soient, d'ailleurs, nos vues sur ces points, nous sommes convaincus que c'est la volonté du Christ que la vie de son corps unique soit manifestée au monde.

Pour que l'Evangile s'impose à des hommes qui doutent, pèchent et sont désorientés, un témoignage una-

2. Par exemple :

a) Les uns estiment que l'Eglise invisible est entièrement au ciel ; — d'autres y font entrer tous les vrais croyants sur la terre, qu'ils fassent ou non partie d'une organisation ecclésiastique.

b) Les autres pensent que l'expression visible de cette Eglise a été déterminée par le Christ lui-même et est immuable, — d'autres, que l'Eglise une peut, guidée par le Saint-Esprit, s'exprimer sous des formes diverses.

c) Les uns pensent que l'une ou l'autre des églises existantes est la seule vraie Eglise ; d'autres estiment que l'Eglise, telle que nous l'avons décrite, se trouve, soit en plusieurs des communions existantes, soit dans toutes prises collectivement.

d) Quelques-uns, tout en reconnaissant comme Eglise les autres communautés chrétiennes, sont persuadés que, selon les desseins de la Providence et l'enseignement de l'histoire, une certaine forme particulière de l'Eglise est apparue comme nécessaire à sa vraie prospérité ; — d'autres soutiennent qu'aucune forme n'est intrinsèquement préférable aux autres ; — enfin certains estiment qu'une organisation quelconque n'est même pas nécessaire.

3. Il en est qui croient que toutes les divisions de la chrétienté sont le fruit du péché. — D'autres estiment que ces divisions ont été le résultat inévitable des dons variés de l'Esprit, et d'une compréhension diverse de la vérité. — D'autres enfin considèrent les divisions du passé avec repentance et avec douleur, en même temps qu'avec un sentiment très vif de la miséricorde divine qui, malgré nos divisions, et même parfois par leur moyen, a permis les progrès de la cause de Dieu dans le monde.

nime est nécessaire. C'est pourquoi nous recommandons instamment à tous les chrétiens, — afin d'accomplir la prière du Sauveur : « Qu'ils soient un ! » — de renouveler leur consécration. Alors, par le secours de son Esprit, le corps du Christ sera édifié, ses membres s'uniront dans la foi et dans l'amour, les obstacles qui s'opposent encore à la manifestation de leur unité en Christ seront écartés, et « le monde croira que le Père l'a envoyé ».

Nous unissons nos prières pour que les temps viennent bientôt, où « au nom de Jésus tout genou fléchira, et toute langue confessera que Jésus-Christ est le Seigneur à la gloire de Dieu le Père ».

DECLARATION DE LA SECTION IV

Prise en considération sans opposition par la Conférence en session plénière, le 19 août 1927.

LA CONFESSION DE LA FOI

I. — Nous, membres de la Conférence pour la Foi et la Constitution de l'Eglise, venus de toutes les parties du monde, par amour de l'unité chrétienne, nous avons pris conscience, avec une profonde reconnaissance, des liens qui nous unissent par la prière, en Dieu notre Père céleste, et en son Fils Jésus-Christ, dans la communion du Saint-Esprit.

II. — Malgré nos divergences doctrinales, nous sommes unis par une commune foi chrétienne, proclamée dans les Saintes Ecritures. Cette foi est sauvegardée par le témoignage qui lui est rendu dans le « Credo œcuménique de Nicée », ainsi que dans le « Symbole des Apôtres », et elle est perpétuellement confirmée par l'expérience spirituelle de l'Eglise du Christ.

III. — Nous croyons que le Saint-Esprit, « conduisant l'Eglise dans toute la vérité », la rendra capable d'exprimer le message révélé sous d'autres formes, à mesure que de nouveaux besoins pourront, de temps à autre, l'exiger ; cela, sans supprimer notre ferme adhésion au témoignage rendu par les deux Credo, héritage commun légué par l'Eglise traditionnelle.

IV. — Enfin, nous désirons proclamer solennellement notre conviction unanime qu'aucun texte écrit, aucun formulaire externe, ne peuvent suffire, sans l'expérience intérieure et personnelle de l'union avec Dieu en Christ.

ANNEXE

1. — L'Eglise orthodoxe d'Orient ne peut accepter le Credo de Nicée que sous sa forme originale, c'est-à-dire sans l'interpolation du *Filioque*. D'autre part, elle est en accord avec l'enseignement du Symbole des Apôtres, bien qu'il n'occupe aucune place dans ses formulaires.

2. — Quelques-unes des Eglises représentées dans la Conférence ajoutent le témoignage de la tradition au témoignage de l'Ecriture ; — d'autres subordonnent les Credo à l'Ecriture ; — d'autres attachent une importance primordiale à leurs Confessions particulières ; — d'autres n'emploient aucun Credo.

3. — Il est entendu que l'usage à faire des deux Credo visés dans la Déclaration sera fixé par l'autorité ecclésiastique régulière pour chaque Eglise, et que les Eglises respectives continueront à utiliser les Confessions particulières qu'elles peuvent posséder.

DECLARATION DE LA SECTION V

*Prise en considération sans opposition par la Conférence
en session plénière, le 19 août 1927.*

LE SAINT MINISTERE

I

Nous, membres de la Conférence pour la Foi et la Constitution de l'Eglise, sommes heureux de constater entre nous un accord essentiel sur les cinq propositions suivantes :

1. Le Ministère est un don de Dieu par le Christ à son Eglise; il est indispensable à l'existence et à la prospérité de l'Eglise.

2. Le Ministère est sans cesse renouvelé dans son autorité, et rendu efficace, par le Christ et son Esprit.

3. Le but du Ministère est de communiquer aux hommes les grâces du salut et de la sanctification, qui sont en Christ, et cela par le service pastoral, la prédication de l'Evangile, l'administration des sacrements rendus efficaces par la foi.

4. Au Ministère sont confiés le gouvernement et la discipline de l'Eglise, en tout ou en partie.

5. Les hommes qualifiés pour l'œuvre du ministère, appelés par l'Esprit et acceptés par l'Eglise, sont mandatés en vue de l'office pastoral par un acte d'ordination, avec prière et imposition des mains.

II

Au cours de l'histoire, la chrétienté s'est divisée en de multiples dénominations ; des formes diverses du ministère y ont surgi suivant les circonstances, et selon les croyances relatives aux intentions du Christ, et aux directions du Nouveau Testament.

De par la manifeste Providence de Dieu, ces églises ont été abondamment employées par le Saint-Esprit pour éclairer le monde, convertir les pécheurs, et sanctifier les chrétiens.

Mais les différences qui se sont produites, en ce qui regarde l'autorité et les fonctions de ces divers ministères, ont été dans le passé, et sont encore dans le présent, l'occasion de perplexités et de malentendus nombreux.

III

Les divergences portent sur la nature du Ministère (consiste-t-il en un ou plusieurs « ordres » ?) — le sens de l'ordination et de la grâce qu'elle confère, — la fonction et l'autorité de l'épiscopat, — la nature de la succession apostolique.

Le premier pas vers la solution de ces difficultés, c'est de reconnaître franchement qu'elles existent, et de les définir clairement. On trouvera en appendice un effort dans ce sens ; nous le recommandons à la considération attentive des églises.

IV

Ces différences ont fortifié les obstacles qui empêchent la participation en commun de tous les chrétiens à la Sainte Cène ; beaucoup d'âmes fidèles en ont été affligées et scandalisées. D'autre part, dans le champ missionnaire, où l'Eglise poursuit sa tâche primordiale, qui est d'annoncer l'Evangile à toute créature, les jeunes Eglises éprouvent que le manque d'unité chrétienne oppose un très sérieux obstacle à la propagation de la Bonne Nouvelle. En conséquence, une des plus urgentes nécessités de l'heure actuelle est l'établissement d'un Ministère qui, dans chaque partie de la chrétienté, serait sanctionné par l'Eglise entière.

V

Sur la question du Ministère, le loisir nous a manqué

pour examiner nos divergences avec l'attention et la patience qui, seules, mèneraient à un accord complet. La même remarque s'applique aux projets formulés pour la constitution de l'Eglise unique. En ce qui regarde l'organisation éventuelle de l'Eglise une, nous reproduisons ici certaines suggestions, avec le fervent espoir qu'elles seront soumises à une étude commune par les membres des diverses Eglises représentées à la Conférence.

Dans la constitution de l'Eglise primitive, on retrouve et la charge épiscopale, et les Conseils d'anciens, et la Communauté des fidèles. Chacun de ces trois systèmes d'organisation ecclésiastique (Episcopalisme, Presbytérianisme, Congrégationalisme) a été accepté dans le passé durant des siècles, et est encore pratiqué aujourd'hui par d'importantes fractions de la chrétienté. Chacun d'eux est considéré par ses tenants comme essentiel au bon ordre de l'Eglise. En conséquence, nous estimons que, sous certaines conditions à préciser, ils devront prendre simultanément leur place respective dans l'organisation de l'Eglise réunie. Chacune des communions séparées, se rappelant les abondantes bénédictions accordées par Dieu à ses pasteurs, apportera joyeusement ses propres richesses religieuses au trésor commun de l'Eglise unie.

Si la suggestion précédente est mise en œuvre, et si l'on accepte une certaine forme d'ordination comme étant désormais la manière normale et régulière d'entrer dans le saint Ministère, il ne s'ensuivra point que l'Eglise unie soit liée à une théorie particulière quelconque sur l'origine, le caractère ou la fonction de quelque charge que ce soit dans l'Eglise. Cela n'impliquera pas non plus un jugement défavorable sur la validité de l'ordination dans les sections de l'Eglise universelle qui pensent avoir conservé, sous d'autres formes de consécration, un ministère autorisé et apostolique. On ne prétendra point désavouer ou discréditer, dans le passé ou dans le présent, un ministère de la Parole et des Sacrements qui a été employé et béni par l'Esprit de Dieu.

De plus, nous reconnaissons que le Saint-Esprit est accordé à tout croyant, lequel a directement accès à Dieu par Jésus-Christ ; que, de même, les dons spéciaux du Saint-Esprit, tels que l'enseignement, la prédication, la direction spirituelle, sont des trésors qui appartiennent à l'Eglise dans son ensemble, aussi bien qu'aux individus ; il est donc nécessaire et juste que l'Eglise fasse un plus large usage de pareils dons, pour développer collectivement sa vie spirituelle et pour étendre le Royaume de Jésus-Christ, notre Seigneur.

Enfin, en attendant la solution encore pendante de certaines questions de Foi et d'Organisation, nous partageons la conviction, souvent affirmée au cours de la Conférence, qu'il nous est possible, dès aujourd'hui, non seulement comme individualités, mais comme groupements ecclésiastiques, de collaborer dans les activités du service fraternel que notre Maître a confiées à ses disciples. En conséquence, nous recommandons à nos Eglises d'examiner quelles sont les démarches immédiatement réalisables pour manifester, d'une manière plus efficace, notre unité foncière dans le service des autres.

VII

En terminant, nous rendons grâces au Tout-Puissant pour les grands progrès réalisés, au cours des dernières années, dans le domaine du rapprochement entre les Eglises. Nous exprimons la conviction qu'il nous faut marcher de l'avant avec une foi courageuse, persuadés qu'avec la bénédiction de Dieu, nous résoudrons les problèmes qui se posent encore à nous.

ANNEXE

A. — La manière de voir de l'Eglise orthodoxe a été formulée, comme suit, par les représentants de cette Eglise :

« L'Eglise orthodoxe envisage le Saint Ministère comme institué dans l'Eglise par le Christ lui-même, et

comme l'instrument par lequel, en vertu d'un charisme spécial, l'Eglise communique la grâce sacramentelle. Estimant que le Ministère, dans les trois ordres des évêques, des presbytres et des diacres, ne peut reposer que sur la base d'une succession apostolique ininterrompue, l'Eglise orthodoxe regrette de ne pouvoir arriver à un accord avec un grand nombre des Eglises représentées à cette Conférence ; mais elle prie Dieu que, par l'action de son Saint-Esprit, il nous amène à l'union, même sur ce point difficile où nous sommes en désaccord. »

B. — Il y a aussi des divergences notables dans la chrétienté occidentale.

1. Les uns estiment :

a) Qu'il a toujours existé des degrés différents dans le Ministère, avec leur fonction propre ;

b) Que l'ordination est un acte sacramentel, d'institution divine, donc indispensable, et qu'elle confère le charisme spécial nécessaire à un ministère particulier ;

c) Que les évêques, qui ont reçu leur charge par la succession des apôtres, sont les agents indispensables de l'ordination ;

d) Que la succession apostolique ainsi comprise est nécessaire à l'autorité du Ministère, à l'unité visible de l'Eglise, et à la validité des sacrements.

2. D'autres Eglises, représentées à la Conférence, estiment :

a) Qu'il n'y a qu'un seul ministère essentiel, celui de la Parole et des sacrements ;

b) Que les Ministres en exercice dans ces Eglises peuvent se réclamer de l'ordre établi par le Nouveau Testament ; que leur charge a fourni ses preuves par les fruits qu'elle a portés et que les sacrements distribués par eux sont valides ;

c) Qu'aucune forme particulière de ministère ne doit être considérée comme matière de foi ;

d) Que la grâce qui qualifie un homme pour le saint Ministère est donnée de Dieu directement, et que l'ordination reconnaît cette grâce, mais ne la confère pas.

3. Entre les deux théories sus-mentionnées existent des types d'opinions intermédiaires. Par exemple, parmi ceux qui acceptent le système épiscopal pour gouverner l'Eglise, il en est qui ne considèrent pas la succession apostolique (telle qu'on l'a définie plus haut), comme un élément vital de l'épiscopalisme ; il en est même qui rejettent complètement la thèse de la succession apostolique ; d'autres ne regardent pas comme essentiel l'épiscopat historique.

Ceux qui adhèrent au régime presbytérien synodal estiment que le ministère apostolique peut être transmis par les presbytres ou anciens, régulièrement assemblés à cet effet.

Ceux qui adhèrent au régime congrégationaliste définissent le ministère, dans leur Eglise, comme ayant été transmis conformément aux précédents et aux exemples donnés dans le Nouveau Testament.

DECLARATION DE LA SECTION VI

Prise en considération sans opposition par la Conférence dans la séance du 20 août 1927.

LES SACREMENTS

Etant donné le but de cette Conférence, il est préférable de ne pas entrer dans le détail concernant les sacrements, que certains qualifient de « mystères ». Notre propos est plutôt de montrer que, malgré nos divergences de conception et d'interprétation des sacrements, nous pouvons cependant en aborder l'étude, et en affirmer le prix, d'un même cœur.

Nous constatons dans le monde chrétien des signes manifestes d'une grandissante appréciation du sens et de la valeur des sacrements, et nous croyons que cette

tendance doit être encouragée et dirigée, comme un moyen d'approfondir la vie et l'expérience spirituelle des églises. Sous cet angle-là, nous reconnaissons que les sacrements intéressent tout spécialement la vie collective de l'Eglise et la communion fraternelle entre ses membres, et que la grâce est donnée par le Saint-Esprit, prenant de ce qui est à Christ pour le communiquer aux âmes par la foi.

Nous sommes aussi d'accord pour affirmer que les sacrements sont d'établissement divin, et que l'Eglise devrait les conserver avec reconnaissance comme des dons de Dieu.

Nous croyons que, dans les sacrements, il y a le signe extérieur et la grâce intérieure, et qu'ils sont des moyens de grâce par lesquels Dieu agit invisiblement en nous. Nous reconnaissons aussi que, dans les dons de sa grâce, Dieu n'est pas limité par ses propres sacrements.

L'Eglise orthodoxe et d'autres Eglises professent qu'il y a sept sacrements, et que ceux-ci, pour être valablement administrés, doivent l'être selon certaines formes avec certains éléments, et par un ministère dûment qualifié. D'autres envisagent le baptême et la sainte Cène, comme les seuls sacrements. D'autres encore, tout en attachant une haute valeur au principe sacramentel, ne recourent pas aux signes extérieurs des sacrements, mais ils estiment que tous les bienfaits spirituels nous sont donnés par le contact immédiat avec Dieu, par son Esprit. Dans cette Conférence, nous mettons l'accent sur les deux sacrements du baptême et de la sainte Cène, parce qu'ils sont les plus généralement admis par ses membres.

Nous croyons que, dans le baptême d'eau, administré au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, pour la rémission des péchés, nous sommes baptisés d'un seul Esprit pour former un seul corps. Par là, nous n'entendons pas ignorer les différences qui existent entre nous, en ce qui concerne la conception du baptême, son interprétation et son mode d'administration.

Nous croyons que, dans la sainte Cène, notre Seigneur est présent. Nous y communions avec Dieu, notre Père, en Jésus-Christ, son Fils, notre Seigneur glorifié, qui est notre même Pain, donné pour la vie du monde, qui soutient la vie de tous ceux qui lui appartiennent, si bien que nous sommes en communion avec tous ceux qui sont unis à Lui.

Nous affirmons, d'un commun accord, que le sacrement de la sainte Cène est dans l'Eglise l'acte du culte le plus sacré, l'acte par lequel est commémorée et annoncée la mort expiatoire du Seigneur ; il est aussi un sacrifice de louange, d'action de grâces, et un acte solennel de consécration de soi-même.

Il y a parmi nous diversité de vues, spécialement en ce qui concerne : 1° le mode ou la manière de la présence de notre Seigneur ; 2° le concept de la commémoration et du sacrifice ; 3° le rapport entre les éléments et la grâce conférée ; 4° la relation entre la qualité de celui qui administre et la validité ou l'efficacité du rite.

Nous reconnaissons, d'ailleurs, que la réalité de la présence divine et le don de Dieu dans ce sacrement ne peuvent être ni pleinement conçus par la pensée humaine, ni adéquatement exprimés.

Nous terminons cet exposé en priant Dieu que prennent fin les divergences qui empêchent, aujourd'hui, les croyants de participer tous ensemble à la sainte Cène.

Rapport du Comité d'affaires.

L'UNITE DE LA CHRETIENTE ET LES EGLISES ACTUELLES

La Déclaration préparée par la Commission VII sur l'Unité de la Chrétienté et les Eglises actuelles a été présentée à la Conférence le jeudi 18 août, par le président de la Commission, l'Archevêque d'Upsal ; après une discussion, au cours de laquelle de

nombreux amendements furent proposés, cette Déclaration fut renvoyée au Comité de Rédaction pour l'étude des amendements. Le texte de la première rédaction, avec un résumé de la discussion, se trouve dans les Actes officiels de la Conférence, pages 454-462.

En l'absence de l'Archevêque d'Upsal, la Déclaration modifiée fut présentée à la Conférence le samedi 20 août, par l'Archevêque d'Armagh, vice-président de la Commission. Après un débat au cours duquel il apparut que la Déclaration, même sous sa forme amendée, ne serait pas acceptée par la Conférence à l'unanimité, le Président proposa, pour résoudre la difficulté, que « la Déclaration fût adoptée par la Conférence au même titre que les autres Déclarations, mais en spécifiant qu'elle serait renvoyée au Comité de Continuation pour un examen plus approfondi ». Il ajouta que « le Comité de Continuation prendrait toute décision qu'il jugerait opportune, selon la connaissance qu'il avait de la situation ». Cette proposition fut adoptée.

Le texte de la Déclaration amendée, ainsi qu'un résumé de la discussion se trouve dans les Actes officiels, pages 492-496.

Lors d'une réunion du Comité de Continuation tenue le 20 août 1927, la décision suivante fut prise :

En ce qui concerne la Déclaration sur le Sujet VII, qui a été reçue par la Conférence pour être transmise au Comité de Continuation, celui-ci a décidé de nommer une Commission qui serait chargée d'étudier la situation à l'égard de cette Déclaration et de rédiger un rapport pour le Comité d'Affaires.

Cette Commission fut ainsi composée :

MM. l'Evêque de Gloucester, Président;
le Professeur William Adams Brown ;
le Pasteur James De Wolf Perry ;
le Surintendant Otto Dibelius ;
le Professeur Timothy Tingfang Lew.

Sur la proposition du Président de la Conférence, l'Archevêque d'Upsal fut ensuite adjoint à la Commission.

La Commission se mit au travail selon les indications qui lui étaient données, et prépara une rédaction nouvelle de la Déclaration VII. Sans y introduire aucun document nouveau, elle s'efforça de tenir compte de toutes les critiques qui avaient été faites à la Déclaration sous sa forme antérieure ; elle revisa les paragraphes en s'inspirant plus exactement du travail accompli par la Conférence et en suivant de plus près la méthode employée déjà et consistant à exposer les divergences de vues quand elles existent.

Au cours de ses délibérations, la Commission a reçu des suggestions heureuses de plusieurs membres de la Conférence, surtout de MM. l'Archevêque d'Armagh, le pasteur Ch. Merle d'Au-

bigné et l'Archevêque *Germanos*. Ce dernier apporta des explications utiles sur l'attitude des Orthodoxes à l'égard de certains points touchés dans la Déclaration.

La Déclaration, ainsi amendée et révisée, fut présentée au Comité d'Affaires, le 21 décembre 1927 ; après un sérieux examen et l'adoption de quelques légères modifications, le Comité d'Affaires la soumet sous la forme ci-dessous aux Eglises qui lui accorderont l'attention qu'elles jugeront utile.

DECLARATION VII

L'UNITE DE LA CHRETIENTE ET LES EGLISES ACTUELLES

Les déclarations II à VI enregistrent le degré d'unité réalisé jusqu'ici par la Conférence dans sa conception de l'Eglise. En ce document final, il nous reste à examiner les conséquences qui en découlent pour les églises actuelles.

I

Dans la Déclaration II, nous affirmons que : le « message de l'Eglise est et restera toujours l'Evangile de Jésus-Christ, la « Bonne Nouvelle » du salut sur cette terre et dans l'au-delà, le don de Dieu, en Jésus-Christ, à l'humanité pécheresse ».

Dans la Déclaration III, nous affirmons que : « Dieu qui, pour sauver le monde, nous a donné l'Evangile, a établi l'Eglise pour rendre témoignage, par le rayonnement de la vie et de la parole, à son pouvoir rédempteur.

« Comme il y a un seul Christ, une seule vie en lui, et un seul Esprit, qui nous conduit dans toute la vérité, il n'y a et il ne peut y avoir qu'une seule Eglise sainte, catholique (universelle) et apostolique ».

Dans la Déclaration IV, nous affirmons que : « malgré nos divergences doctrinales, nous sommes unis par

une commune foi chrétienne, proclamée dans les Saintes Ecritures, sauvegardée par le témoignage qui lui est rendu dans le « Credo œcuménique de Nicée », ainsi que dans le « Symbole des Apôtres », une foi qui est perpétuellement confirmée par l'expérience spirituelle de l'Eglise du Christ ».

Dans la Déclaration V, nous affirmons que : « le ministère est un don de Dieu par le Christ à son Eglise, et qu'il est indispensable à l'existence et à la prospérité de cette Eglise, sa fonction étant de « communiquer aux hommes les grâces du salut et de la sanctification, qui sont en Christ, et cela par le service pastoral, la prédication de l'Evangile, l'administration des sacrements rendus efficaces par la foi ».

Enfin, dans la Déclaration VI, nous affirmons que : « les sacrements sont d'établissement divin, et que l'Eglise devrait les observer avec reconnaissance comme des dons de Dieu », « qu'ils intéressent tout spécialement la vie collective de l'Eglise et la communion fraternelle entre ses membres, et que la grâce est donnée par le Saint-Esprit, prenant de ce qui est à Christ pour le communiquer aux âmes par la foi ».

II

L'unité de l'Eglise implique une unité dans la foi et l'organisation, mais ne signifie pas « uniformité ». Elle doit pouvoir se manifester sous des formes diverses, à la condition de maintenir les réalités essentielles qui sauvegardent son unité fondamentale. Les diverses communions chrétiennes devraient apporter à la vie commune de l'Eglise les éléments où s'expriment les dons spéciaux qui les caractérisent. Ainsi l'on conserverait dans sa plénitude la riche variété de l'expérience chrétienne ; et la liberté d'interprétation (dans les cadres de la foi traditionnelle) serait garantie.

D'autre part, il existe entre nous des divergences quant à la forme définitive que l'Eglise doit revêtir selon la volonté de Dieu. Les uns estiment que cette forme a

été fixée par le Christ lui-même, et doit en conséquence rester immuable. Les autres pensent que l'Eglise, une, peut s'exprimer en des formes variées, sous la direction du Saint-Esprit; ils font place dans l'Eglise future à une diversité dans la doctrine, dans le culte et dans l'organisation ecclésiastique. Certains admettent, enfin, une diversité dans le culte et l'organisation, mais non dans la doctrine.

Cette différence d'idéal affecte les vues qu'on se forme des moyens à employer pour atteindre le but. Les uns resserrent, plus que les autres, les limites concédées aux divergences légitimes dans les questions de dogme, ou d'organisation ecclésiastique. Cependant, l'on est généralement d'accord pour affirmer qu'il faut quelque unité de foi et de pratique, et, en même temps, quelque liberté d'interprétation en ce qui regarde la nature de la grâce sacramentelle, la forme et l'autorité du Ministère (voir la note 1 de l'annexe).

III

De même que le chrétien individuel se reconnaît à sa conduite, l'unité des disciples s'exprime par leur communion au service du Maître. Dans la Déclaration V, on lit : « En attendant la solution encore pendante de certaines questions de foi et d'organisation, il nous est possible, non seulement comme individualités, mais comme groupements ecclésiastiques, de collaborer dans les activités du service fraternel, que notre Maître a confiées à ses disciples ». Mais on diffère d'avis en ce qui regarde la forme exacte que doit revêtir cette coopération.

Dans son Encyclique de 1920, le Patriarche œcuménique proposait la constitution d'une « Ligue » ou d'un « Conseil des Eglises », pour des fins pratiques. Ce Conseil pourrait émaner d'organisations existantes, telles que le « Comité de Continuation » nommé par la Conférence de Stockholm, où siègent des représentants officiellement désignés par presque toutes les Communions

chrétiennes. On pourrait s'adresser, aussi, à des organisations similaires. Plusieurs estiment que ce Conseil éventuel devrait s'occuper, tout ensemble, des questions « *de vie et d'action* » et « *de foi et d'organisation* ». D'autres estiment qu'il serait plus sage, pour l'instant, de laisser les mouvements de Stockholm et de Lausanne se développer séparément. Mais le point de vue général est que ces deux mouvements, en dernière analyse, expriment une unité spirituelle déjà réalisée, et qu'ils sont nécessaires l'un à l'autre pour porter tous leurs fruits. « C'est pourquoi nous recommandons à nos Eglises d'examiner quelles sont les démarches immédiatement réalisables pour manifester, d'une manière plus efficace, notre unité foncière dans le service des autres » (Déclaration V).

IV

Pour aider les Eglises dans cette recherche, nous leur communiquons les suggestions suivantes qui n'ont pu, à Lausanne, être discutées d'une manière adéquate :

I. — Pour préparer les rapprochements futurs, chacune des communions chrétiennes devrait chercher à connaître plus intimement les autres, dans les domaines du dogme, de la vie, du culte et de l'organisation ecclésiastique. Les caractères, qui différencient les églises sont dus, souvent, à une évolution historique très compliquée, et ils peuvent mettre en relief tel aspect doctrinal ou moral qui intéresse l'Eglise entière. Ou bien l'examen peut démontrer que ces divergences ont beaucoup moins de valeur qu'on ne le suppose. A mesure que les Eglises arriveront à mieux se connaître, elles en viendront à se mieux comprendre et à s'apprécier davantage.

II. — La Conférence n'a pu examiner, avec tout le soin nécessaire, les relations des Eglises existantes entre elles, ni la place qui devrait revenir à chacune au sein de l'Eglise indivise. Nous appelons l'attention sur les suggestions faites à ce sujet dans les discours prononcés

devant la Conférence. Nous applaudissons au mouvement qui se dessine en faveur de l'union entre corps ecclésiastiques semblables de doctrine, de culte et de constitution ; et nous formons des vœux pour qu'il se poursuive avec un succès croissant.

III. — En attendant l'union complète et organique des diverses Eglises, nous notons avec joie la coopération pratique, déjà en œuvre dans le domaine social, sur le terrain de l'évangélisation, et dans d'autres directions encore. L'expérience prouve que des corps ecclésiastiques, très dissemblables, peuvent se donner ainsi la main d'association, sans renier aucun principe, et pour leur plus grand bien mutuel. (Voir à l'annexe 2 la note A.)

Des faits nombreux établissent que les communions chrétiennes sont attirées les unes vers les autres, quand elles acceptent ensemble la tâche divine d'apporter l'amour du Christ à ceux qui ne connaissent pas le Sauveur. Nous recommandons, en particulier, aux Eglises d'examiner les mesures à prendre pour éliminer d'inutiles doubles emplois, et une vaine concurrence entre elles, dans une localité donnée. Ainsi, et par des moyens conformes au génie des diverses églises, notre unité actuelle en Christ sera manifestée au monde. (Voir à l'annexe 2 la note B.)

V

Nous relevons, avec gratitude envers Dieu, les récents progrès d'une coopération effective, dans le champ de la Mission. Les messagers de l'Evangile éternel s'efforcent de l'annoncer jusqu'aux extrémités du monde, en l'adaptant aux besoins spirituels de chaque peuple, afin d'amener tous les hommes au Sauveur. Ici, plus que partout, l'unité est indispensable. Nous constatons avec sympathie le degré d'union déjà obtenu en plus d'un pays. Nous exhortons les Eglises à examiner, avec soin, les plans proposés pour aller toujours plus avant dans cette voie.

Les Eglises du champ missionnaire supplient les

Eglises de la Mère Patrie de leur accorder une plus grande liberté d'action. Elles nous conjurent, alors que leurs vœux les plus fervents tendent vers l'unité, de ne point frustrer leur espérance, en continuant à tolérer la désunion entre nos propres Eglises. Elles affirment qu'une longue accoutumance à cet état de choses nous empêche seule d'apercevoir à quel point pareille désunion menace d'être fatale pour les jeunes Eglises indigènes.

VI

La communion complète dans l'Eglise ne deviendra une réalité qu'à partir du jour où tous les enfants de Dieu pourront communier ensemble à la table du Seigneur. Par la prière, par une délibération réfléchie, il nous faut trouver le chemin qui mènera le plus sûrement à ce but. Des formules ambiguës, et des mesures hâtives retarderaient plutôt qu'elles n'avanceraient l'œuvre d'unification. Et cependant, si nous devons jamais parvenir à l'unité, nous ne devons pas reculer devant cette tâche. Les uns estiment que la pleine communion sera le couronnement de l'unification ; les autres pensent que, par la sainte Cène offerte à tous les chrétiens indistinctement, Dieu nous aiderait à parvenir au but. Quel que soit le chemin suivi, l'unité exigera une transformation spirituelles de nos Eglises, au point que tous leurs fidèles se reconnaîtront pleinement les uns les autres comme les membres d'un corps dont Jésus-Christ est la tête.

Pour hâter l'union après laquelle nous soupirons tous, rien ne sera plus efficace que l'intercession. Soit comme individus, soit comme Eglises, souvenons-nous les uns des autres dans notre culte quotidien. On a proposé qu'une prière commune soit rédigée, au nom de la Conférence, pour être utilisée par toutes les Eglises chrétiennes, dans les occasions qui leur paraîtront le mieux appropriées. Présentons à Dieu, spécialement, ceux de nos frères qui souffrent persécution. Demandons pour eux la grâce de tenir ferme dans l'épreuve, afin que Dieu leur accorde,

comme à nous-mêmes, l'esprit de sacrifice ; car le Seigneur a dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. »

Que Dieu nous multiplie à tous, comme individus et comme Eglises, la sagesse et le courage pour faire Sa volonté.

ANNEXE

I

Il faut noter que les représentants de l'Eglise Orthodoxe posent les limites suivantes, à l'acceptation de la diversité dans les questions de foi et d'organisation :

a) Les formules qui énoncent cette foi et cette organisation doivent être maintenues, pour autant qu'elles ont été fixées par les Synodes œcuméniques.

b) La liberté d'interprétation relève de l'Eglise tout entière, et non de ses diverses sections, ou d'individualités.

c) Ils ne peuvent admettre qu'il puisse y avoir une certaine liberté d'interprétation, quant à la nature de la grâce contenue dans les sacrements, et quant à la forme et à l'autorité du ministère.

d) Ils n'admettent de différences dans le culte, que pour autant qu'elles ne s'éloignent pas de la base doctrinale commune, par laquelle est fondé le « Saint Service » qui nous a été transmis depuis le temps des apôtres.

II

A) Quelques-uns pensent que la coopération entre les Eglises devra prendre la forme d'une Fédération locale, nationale ou internationale. D'autres s'opposent à l'idée d'une Fédération, parce qu'ils craignent qu'elle ne se substitue à une union organique plus complète.

Dans l'intérêt de la clarté, il est bon de se rappeler que le terme de *Fédération* peut être pris dans, au moins,

trois sens différents. Il peut désigner, soit un remplacement de l'union organique, soit un acheminement vers cette union, soit, enfin, une forme d'union organique. Quand on parle de Fédération, il est important de bien spécifier dans quel sens le mot est employé.

B) La meilleure méthode à employer, pour unir les Eglises de même doctrine et de même constitution ecclésiastique, sera celle des négociations directes entre représentants de ces Eglises. Pour celles qui sont séparées par des divergences fondamentales, le problème est plus difficile à résoudre, et aura besoin d'être serré de plus près.

DECLARATION FINALE

*rédigée par le Président de la Conférence
sur la demande de cette dernière.*

Nous avons accompli notre tâche immédiate. Du commencement à la fin, nous avons pu donner à nos travaux une forme écrite et qui a été approuvée, qu'il s'agisse de constater nos accords ou nos divergences, dans l'amour fraternel et le respect mutuel. Nos déclarations sont dues à l'intelligence d'hommes qui se sont efforcés ardemment de se placer et de rester sous la direction de l'Esprit Saint de Dieu. Puisse Dieu nous pardonner l'humaine imperfection qui se mêle à nos travaux. En Lui offrant l'œuvre de nos mains, nous ne faisons que Lui rendre ce qu'Il nous a donné. Nous Le prions d'accepter et de bénir notre offrande.

Cependant, nous n'avons pas achevé notre tâche, nous avons seulement franchi une étape de notre long voyage; la Conférence n'a été qu'un nouveau point de départ; ce que nous avons fait ici tombera en poussière si les délégués de Lausanne ne mettent pas sur la conscience de leurs Eglises respectives le devoir et la responsabilité

d'étudier les rapports qu'ils ont eux-mêmes pris en considération dans ce but même. La Conférence devrait être exposée à nouveau dans chaque assemblée ecclésiastique générale, ainsi que dans chaque Eglise locale, dans tout notre peuple chrétien, si nous voulons tirer des progrès déjà constatés tout le profit que nous pouvons en attendre. Par notre présence et notre activité à Lausanne, nous sommes engagés à propager, chacun dans le milieu qui lui est propre, l'esprit et la méthode qui ont fait de la Conférence Universelle sur la Foi et l'Organisation ce qu'elle a été. « Rendez ma joie parfaite ayant un même sentiment, un même amour, une même âme, une même pensée. Ne faites rien par esprit de parti ou par vaine gloire, mais que l'humilité vous fasse regarder les autres comme étant au-dessus de vous-mêmes. Que chacun de vous, au lieu de considérer ses propres intérêts, considère aussi ceux des autres. Ayez en vous les sentiments qui étaient en Jésus-Christ » (Phil., II, 2-5, version Segond).

Nous qui avons eu le privilège de travailler ensemble, et qui l'avons fait dans la joie d'une liberté sans restriction, nous ne devons pas oublier, dans cette liberté que nous trouvons toute naturelle, les souffrances que quelques-uns de nos frères chrétiens endurent en ce moment même. Ils sont privés de liberté, environnés d'ennemis, et leur cri monte à Dieu du lieu de leur martyre. Nos prières les entourent et, avec une affectueuse sympathie, nous tendons nos bras vers eux.

Enfin, nous recommandons les Eglises chrétiennes, qu'elles aient été représentées ou non à notre Conférence, aux directions de notre Père Céleste et à sa sauvegarde, et nous regardons avec confiance vers le jour où la pleine intelligence de Dieu dirigera toutes les affaires de l'humanité.

LA NÉCESSITÉ DE L'UNITÉ DE L'ÉGLISE

Réunions publiques tenues dans la Cathédrale

7, 10, 14 et 17 août

Pendant les trois semaines que siégea la Conférence, quatre réunions publiques eurent lieu dans la Cathédrale. Les orateurs traitèrent des divers aspects de l'Unité Chrétienne et de sa nécessité.

Ci-dessous se trouve la substance des discours prononcés au cours de ces réunions.

I. — La nécessité de l'Unité de l'Eglise pour la Fraternité et la Coopération chrétiennes.

Samedi 7 août, à 20 heures 30

Président : M. le pasteur Ch. Merle d'Aubigné.

M. LE PROF. FRIEDRICH SIEGMUND-SCHULTZE,
Université de Berlin (Luthérien Evangélique).

Quel est le but que nous poursuivons dans cette Conférence sur la Foi et la Constitution ? Est-ce l'uniformité ? A cette époque de nivellement général, les hommes tendent trop à la similarité. Les nations aussi cherchent trop à se ressembler les unes aux autres. Même dans les Eglises, nous retrouvons cette tendance. Mais comprimer délibérément divers types d'Eglises en une masse homogène, réduire toutes les individualités, toutes les personnalités au même modèle, c'est un idéal purement humain — c'est le désir de ramener les autres à son propre modèle — ce n'est pas l'idéal que l'Eglise doit

se donner à elle-même. L'Etat a besoin d'uniformes pour ses employés ou pour son armée; l'Eglise n'en a pas besoin.

Mais l'unité est plus utile à l'Eglise que l'uniformité. L'unité peut être interprétée de diverses façons, — elle peut être l'union sous la direction d'un Pape, ou l'union extérieure dans un système hiérarchique, sous une autorité visible. Ce genre d'unité est sans élévation. Mais si nous cherchons plus haut vers le Chef de l'Eglise, l'unité jaillit d'elle-même; elle est le Corps du Christ. Si Christ est la tête, le corps doit être un. Il est bon qu'il y ait plusieurs membres, avec diversité de dons et de fonctions, car comment pourraient-ils autrement être membres du Corps de Christ? Ce qui les unit, c'est la volonté qui les dirige, l'Esprit du Christ.

L'entente, entre eux au moins, est nécessaire. Les divers membres d'un corps ne doivent pas lutter entre eux. Il doit y avoir entre eux une compréhension fraternelle. Il nous faut une « *Unitas Fratrum* ».

Comme nous sommes encore loin d'une telle union! N'y a-t-il pas un antagonisme aigu entre la Chrétienté Romaine et la Chrétienté protestante? Les Eglises libres ne sont-elles pas hostiles aux Eglises d'Etat? Le chemin est long en vérité, qui conduit à l'unité! Car cette unité sera sans signification, si elle ne procède pas d'une union intérieure.

Serons-nous obligés de poursuivre un but moins élevé? Nous contenterons-nous de cette fraternité qui se manifeste de temps à autre entre certaines dénominations? Pour ne parler que de cette grande Eglise qui est absente de cette Conférence, serons-nous satisfaits parce que, dans le camp Romain Catholique, quelques âmes pieuses prient avec nous pour l'unité? Est-il suffisant qu'un prêtre catholique convaincu vienne chanter avec nous un des chants de Stockholm et que nous puissions nous unir à nos amis catholiques dans une commune admiration pour Saint François et Sainte Claire?

Ou encore serons-nous satisfaits de ce que les diverses Eglises s'unissent, par exemple, pour la lutte antialcoolique ou pour les œuvres de jeunesse ? Au cours des dernières années, nous avons tenu en Allemagne des réunions publiques sur des sujets moraux ou sociaux, auxquelles ont pris part des hommes de toutes dénominations religieuses, de toutes tendances philosophiques, et même des hommes de tous les partis politiques. Est-ce suffisant ? Nous avons bien senti, au cours de ces réunions, qu'il fallait quelque chose de plus que la coopération. Si nous voulons faire comprendre ce qui est le fondement de nos convictions intimes, ni la discussion de questions objectives, ni le vote de résolutions ne suffisent. Nous avons besoin d'unité ; nous avons besoin de faire participer les autres à ce qui est sacré pour nous. Nous avons besoin d'être un en Dieu. C'est ce qui nous a conduits à organiser des services dans lesquels nos frères catholiques romains et nous, protestants, pouvions nous unir.

Dans le quartier ouvrier de l'est de Berlin, nous avons fait la même expérience. Au cours de réunions entre membres de classes dites cultivées et d'ouvriers, chacun sentit la nécessité de trouver la source de tout dévouement. Et nous avons réalisé, de plus en plus, que celui qui veut servir, et non pas être servi, est en relation directe avec l'homme-type, le Fils de l'Homme, qui vint non pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs. La fraternité dans le travail devint la fraternité en esprit. Les Eglises ne sentiraient-elles pas ce même désir d'unification ?

Les représentants des Eglises ont ensemble travaillé pour la paix depuis 1914 ; depuis 1925, ils ont fondé une grande fraternité pour le travail social ; maintenant, ils doivent aller plus loin vers une unité plus profonde. Tant que je saurai qu'un ami, membre d'une autre Eglise chrétienne, me tient, à cause des règles de son Eglise, pour damné et perdu ; tant que la Table du Seigneur, qui devrait unir tous les disciples du Christ, restera le

symbole de leurs discussions; tant que les Eglises feront des réserves avant de se joindre en une grande Fraternité Chrétienne, aussi longtemps cette Fraternité sera incomplète, l'amour restera imparfait, et les résultats qu'on pouvait attendre de l'unité seront inaccessibles.

C'est pourquoi nous soupirons après l'unité, après l'accomplissement du souhait de Christ Lui-même que nous soyons un. Nous prions ardemment, avec tous ceux qui se sont unis à nous, afin que nous puissions écarter les obstacles qui s'opposent encore à l'unité. Que tout homme sacrifie son orgueil personnel, si cet orgueil entrave la marche vers l'unité. Que les Eglises aussi se préparent à sacrifier leur orgueil pour l'amour de cette unité à laquelle le Christ nous appelle. Nous vous prions de considérer votre prochain comme plus excellent que vous-même. Nous vous prions de considérer non seulement les intérêts de votre propre Eglise, mais aussi ceux des autres Eglises. Nous comptons sur nos Eglises pour qu'elles comprennent les difficultés et les besoins des autres Eglises; et pour qu'elles portent ensemble la Croix du Christ.

C'est pourquoi nous acceptons pleinement la parole qui promet, à celui qui porte sur son cœur le fardeau de son prochain, qu'il connaîtra lui-même le dessein du Christ : « Portez les fardeaux les uns des autres et accomplissez ainsi la loi de Christ. »

L'appel de l'apôtre s'adresse à chacun de nous. « C'est pourquoi, s'il y a quelque consolation en Christ, quelque soulagement dans la charité, quelque union d'esprit, quelque compassion et quelque miséricorde, rendez ma joie parfaite, ayant un même sentiment, un même amour, une même âme, une même pensée ».

M. LE PASTEUR T. ALBERT MOORE, D. D.,

Secrétaire de l'Eglise Unie du Canada

Les événements qui ont abouti à l'union de nos Eglises, il y a un peu plus de deux ans, ont permis à l'Eglise

Unie du Canada de se rendre compte de la valeur croissante de l'unité chrétienne comme facteur de fraternité et de collaboration entre les chrétiens. Il va sans dire que le mouvement vers l'unité chrétienne est antérieur de bien des années aux négociations qui commencèrent en 1902, date où des commissions furent nommées par la Conférence générale de l'Eglise Méthodiste, l'Assemblée générale de l'Eglise Presbytérienne et l'Union Congrégationaliste du Canada, pour étudier la possibilité de l'union organique de ces divers groupes. A partir de 1867, lorsque les diverses provinces canadiennes furent fédérées et formèrent l'entité politique appelée « Dominion du Canada », l'on a sans cesse et avec insistance demandé la suppression des divisions ecclésiastiques. En 1872, les différentes communions presbytériennes s'unirent et devinrent l' « Eglise Presbytérienne du Canada ». En 1884, les diverses communions méthodistes s'unirent et devinrent l' « Eglise Méthodiste du Canada ». En 1906, les Unions provinciales de l'Eglise Congrégationaliste s'unirent et devinrent l' « Union Congrégationaliste du Canada ». Au moment de ces fusions, chaque groupe eut la vision d'une union d'Eglises qui comprendrait toutes les Communions chrétiennes. Les premiers efforts accomplis dans ce sens révélèrent que les divergences entre les groupes se fondaient sur des inclinations de tempéraments, des préjugés de nationalité, des conceptions différentes de la vie et de la morale, aussi bien que sur des dogmes théologiques particuliers et des convictions ecclésiastiques.

Les vingt années de négociations furent une période d'association fraternelle toujours plus large et de collaboration toujours plus étendue. Le rapprochement des trois Communions, aussi bien dans leurs commissions d'union que dans leurs communautés locales, leurs assemblées et leurs nombreuses activités chrétiennes, développait une meilleure connaissance mutuelle, une confiance plus complète à l'égard des intentions, des méthodes et des travaux de chaque groupe, et un lien tou-

jours plus fort d'Unité chrétienne. En travaillant ensemble dans le but, commun à tous, d'augmenter les facilités du culte public, d'améliorer la situation morale des communautés et d'établir le Royaume du Christ dans le Dominion tout entier, ces groupes progressèrent dans une fraternité véritable et vivante et éprouvèrent les bienfaits d'une collaboration vraiment vitale et heureuse. Ces contacts actifs furent d'un très grand prix pour tout ce mouvement, puisqu'ils amenèrent les communions à une compréhension meilleure et à une confiance bien établie, qui aidèrent à surmonter les obstacles s'opposant à l'Union d'Eglises, et leur permirent de découvrir qu'il y avait entre elles une unité largement suffisante de doctrines, de constitutions et de programmes d'action pour qu'ils devinssent mutuellement acceptables par les Communions qui cherchaient à s'unir.

Beaucoup d'entre nous, en 1902, mettaient sérieusement en doute la possibilité d'unir les dénominations congrégationaliste, méthodiste et presbytérienne en une seule Communion ; leur histoire, leur tradition, leurs doctrines, leur façon d'envisager la vie et leurs associations d'idées se trouvaient fort distantes les unes des autres. Ce doute persista lorsque les commissions pour l'Union des Eglises déclarèrent unanimement que « l'Union organique est à la fois désirable et praticable », et que « aucun obstacle insurmontable n'avait été découvert qui pût empêcher cette union ».

Les négociations se poursuivirent d'année en année, tandis que les trois dénominations s'efforçaient de répondre aux besoins religieux par diverses formes de collaboration et diverses méthodes de fédération. Toute cette activité sur le plan de l'Unité chrétienne provoqua le désir constant et croissant d'arriver à un rapprochement plus étroit. Les Collèges des trois dénominations se fédérèrent ou s'associèrent de diverses manières. Les Comités de missions élaborèrent de multiples méthodes de fédération ou de collaboration entre communautés locales ; nombre de plans furent adoptés pour aider

les communautés locales et les dénominations à satisfaire pleinement les besoins spirituels du peuple. Au fur et à mesure que les immigrants se déversaient dans nos provinces pour profiter du développement de nos ressources naturelles, et que de nouveaux centres s'établissaient, l'on demandait que les étiquettes des anciens centres ne fussent pas attachées aux nouveaux. De même que les immigrants devaient s'associer afin de pourvoir à l'éducation de leurs enfants, à l'organisation de leur vie sociale et de leurs affaires, ils devaient aussi collaborer en matière de culte et d'activité religieuse sous toutes les formes.

En juin 1925, l'Union fut accomplie « par l'action libre et indépendante des Eglises intéressées avec sanction de l'Assemblée suprême de chaque dénomination et en conformité avec leurs constitutions respectives, après que les pasteurs, les laïques et les assemblées locales et régionales eussent, à une très grande majorité, donné leur approbation cordiale ». Les documents officiels déclarent que, « estimant les progrès de l'unité chrétienne en accord avec la volonté divine ; constatant l'obligation de rechercher et de préparer l'union avec d'autres Eglises qui adhèrent aux mêmes principes fondamentaux de la foi chrétienne ; affirmant leur droit à s'unir entre eux, sans perdre leur identité, sous réserve de rester d'accord avec les dits principes », ils ont adopté une base d'union. Toutes les paroisses de l'Eglise Méthodiste et celles de l'Eglise Congrégationaliste, à l'exception de huit, et plus des quatre cinquièmes des paroisses de l'Eglise Presbytérienne, adhérèrent à l'Union. Avec près de 4.000 pasteurs et 700.000 membres inscrits, l'Eglise Unie apporte son ministère à 2.120.000 personnes au moins, organisées en plus de 8.700 paroisses. Nos Ecoles du Dimanche sont suivies par plus d'un million d'enfants, et nos Sociétés de Jeunesse ont un effectif d'un demi-million. Nos 32 collèges groupent plus de 7.000 étudiants, nos huit Missions en Asie, en Afrique et dans l'Amérique du Sud occupent plus de 600 missionnaires ;

notre œuvre de mission intérieure envoie plus de 100 missionnaires dans nos communautés très disséminées. Nos nombreuses institutions de Service Social donnent leur secours de la manière la plus efficace aux enfants nécessiteux et aux adultes de race indienne, anglo-saxonne et autres ; en même temps, nous collaborons cordialement avec de nombreux frères, en vue des applications pratiques des principes de l'Evangile de Jésus dans le domaine social, industriel, économique et politique.

Nos deux années d'expérience d'union ecclésiastique ont abondamment justifié nos espoirs les plus ambitieux. Les rapports personnels entre ministres et membres d'Eglises qui étaient habitués à des méthodes différentes et à différentes formes de gouvernement ecclésiastique, ont été des plus cordiales. L'harmonie qui a régné dans les corps directeurs des Eglises et dans toutes nos paroisses depuis que l'union de ces trois dénominations s'est effectuée, a démontré que l'union nous enrichissait par la fraternité chrétienne et la collaboration, et nous faisait croître dans l'unité chrétienne. La conception nouvelle des exigences plus larges de la vie sociale, notre responsabilité à l'égard des hommes, des femmes et des enfants, la misère profonde et constante des pauvres, des travailleurs et des déshérités, ainsi que la perpétuelle obligation d'annoncer l'Evangile à chacun des habitants de nos provinces les plus distantes, nous conviaient sans cesse à une tâche héroïque. Les expériences de la guerre mondiale nous ont amenés avec une force irrésistible à la conviction que la religion ne doit pas être seulement une servante de l'humanité, mais son grand prêtre et son libérateur. Rien dans notre pays, ou entre notre pays et d'autres contrées, ne doit faire obstacle à l'union fraternelle et à la collaboration avec les enfants de Dieu de toutes nations. Notre Christianisme organisé ne doit-il pas aujourd'hui nous rassembler autour de notre Seigneur et Rédempteur, et nous amener à nous consacrer, non seulement à conserver fidèlement les grandes déclarations de foi et la mémoire

d'un glorieux passé, mais aussi à entreprendre une nouvelle croisade, qui conduira le monde à mettre en pratique, coûte que coûte, l'idéal immortel de Jésus-Christ. Ainsi, toutes les nations connaîtront la réalité du message suprême de réconciliation de notre Seigneur : « Regardez à moi, vous tous qui êtes aux extrémités de la terre, et vous serez sauvés » ; « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai le repos ».

Puissions-nous, grâce à ces sublimes expériences de la collaboration chrétienne, parvenir à cette unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu qui aura pour fruit la communion fraternelle, par laquelle son Corps se développe et s'édifie dans la charité.

LA NECESSITE DE L'UNION CHRETIENNE
POUR LA PRESENTATION DE LA VERITE
CHRETIENNE

Mercredi 10 août, 20 h. 30

Président : Son Excellence Harald de Bildt.

M. LE PROFESSEUR KARL LUDWIG SCHMIDT,
Université de Iéna (Luthérien Evangélique).

La vérité chrétienne, qui vient de Dieu, contient la promesse qu'elle vaincra le monde, enfoncé dans le mal. L'Eglise du Christ a reçu de son Maître la mission de répandre la Vérité Chrétienne ; mais dans l'accomplissement de cette mission, elle se heurte souvent à l'opposition du monde, qui souligne avec doute, avec désespoir, avec mépris, les divisions de l'Eglise du Christ. Nous pouvons remarquer que tout effort des Eglises pour lutter contre leurs divisions détermine une impulsion nouvelle de la Vérité Chrétienne : soit que le monde se départisse de son hostilité, soit qu'il entrevoie, derrière les Eglises dispersées, l'Eglise future, l'Eglise Unique.

Le monde moderne — surtout le monde moderne occidental — a perdu son unité dans le domaine intellectuel et dans le domaine économique ; il désire ardemment retrouver cette unité des temps anciens ; mais il a rejeté loin de lui l'Internationale de la Culture, et l'Internationale Economique, appuyées toutes deux par l'immense force de l'« Ethos ». Beaucoup de cœurs ont été pénétrés par l'Idéal des Sociétés Bourgeoises, ainsi que par l'Idéal des futurs états socialistes, idéal qui combat l'un contre l'autre dans une même âme d'homme, et déchaînent la guerre à l'intérieur des sociétés humai-

nes. Au milieu de ces combats entre plusieurs vérités qui se disputent la prédominance universelle, se dresse l'Eglise du Christ prêchant sa Vérité qui doit vaincre le monde. Parmi les autres Internationales, l'Internationale Chrétienne lutte pour s'affirmer et s'achever. Le résultat de ces contestations, c'est, le plus souvent, ou l'inimitié de ces Internationales l'une vis-à-vis de l'autre, ou l'accord dans une ignorance mutuelle. Le succès de l'une ou de l'autre de ces Internationales se traduisant par l'augmentation du nombre de leurs adhérents, développe leur prestige.

Il est hors de doute qu'une Conférence mondiale des Eglises rend le monde attentif et lui donne de l'estime pour les Eglises et l'Eglise — même si les Eglises et l'Eglise doivent être opposées. Le monde, en effet, qui veut atteindre à une conception intelligente et totale de l'Univers, n'est-il pas forcé de réfléchir quand il voit une assemblée d'hommes — assemblée qui se proclame religieuse, triompher de la dispersion des Eglises, et rayonner dès son premier geste d'appel, sur un cercle toujours plus vaste ? Il est donc assez concevable que ces constatations conduisent à des relations mutuelles entre l'Internationale Chrétienne et les autres Internationales d'attitude intellectuelle ou économique. Nous savons tous cela. Nous nous contentons seulement, ici, de rappeler la formule complexe de l'Idéalisme et du Socialisme chrétiens.

Qu'il soit permis à un exégète de la Bible et à un membre de l'Eglise Luthérienne, d'avancer, d'abord, cette affirmation essentielle que ni l'Ecriture Sainte, ni la Tradition n'ont rien su, n'ont rien voulu et rien pu savoir du succès qu'aurait pu obtenir une Internationale Chrétienne devant le monde, non plus que d'une synthèse possible avec la sagesse du siècle et les principes des sociétés. Mais l'Ancien et le Nouveau Testament, et les professions de foi des Réformateurs, dans leur connexité avec les propositions des anciens conciles œcuméniques, parlent expressément et en l'accentuant de la particula-

rité, de la caractéristique essentielle de la Vérité Chrétienne: l'Unité Chrétienne, l'Unité de l'Eglise du Christ. La vérité chrétienne se révèle seulement lorsque se précise l'Unité Chrétienne.

Mais, qu'ont à faire l'une avec l'autre, l'Unité et la Vérité chrétiennes ? Les différences entre les hommes proviennent, il n'y a rien de plus évident, de la diversité de leurs langages, qui est présentée, dans l'histoire de la Tour de Babel, comme la conséquence de la faute de l'homme, et comme le châtement de Dieu. C'est seulement par l'Eglise du Christ, à la Pentecôte Chrétienne, que cette conséquence du péché, cette punition divine sont supprimées. Car maintenant, l'obéissance divine s'est révélée à nous, l'obéissance unique et absolue par laquelle nous pouvons obtenir, nous, les révoltés, le pardon de notre faute. L'Apôtre Paul ne s'est pas lassé de parler de cela, ni de fonder l'Unité de la Communauté chrétienne, en Christ crucifié et ressuscité ; en même temps qu'il présentait la Vérité Chrétienne comme une éternelle pierre d'achoppement pour les Juifs, et comme une folie pour les Grecs. L'Unité de l'Eglise n'est fondée sur aucun principe ni sur aucune philosophie, sur aucune hiérarchie sociale ni sur aucune conception de l'Univers ; sa seule base est la parole du Christ, c'est-à-dire la parole de la Croix, la parole de pleine obéissance qui s'est fait entendre et doit toujours s'élever de plus en plus haut.

L'appel est parvenu jusqu'à nous, de nous agréger à ce front unique, que Dieu avait promis à son peuple, et qu'il a constitué dans la personne du Messie, sans que cependant nous nous laissions aller à croire que nous pouvons renforcer ce front par nous-mêmes. Car, comme le vieil Homme habite toujours en nous, nous prétendons mêler nos propres ressources à l'œuvre de Dieu et la compléter ! Eh bien, c'est là, et non ailleurs, qu'est le péché de la justification par les œuvres, et du synergisme que les Réformateurs ont cloué au pilori, et dans lequel nous sommes, jour par jour, heure par heure, pris comme dans un filet.

Avec vigueur et même avec sévérité, Jésus a promis le royaume des Cieux aux Pauvres, c'est-à-dire à ceux qui ne choisissent pas eux-mêmes leur place, mais s'y laissent conduire — ceux qui obéissent et ne font qu'obéir. Paradoxale est la révélation faite à Paul en prière, que la force de Dieu ne s'accomplit que dans la faiblesse. On doit seulement parler de l'*Una Sancta*, à condition que l'*Una* ne fasse pas oublier la *Sancta*, c'est-à-dire le fait que Dieu a appelé son peuple, l'a justifié et l'a sanctifié. Les Prophètes de l'Ancien Testament ont proclamé ardemment l'appel divin et la promesse divine qui concernait le peuple d'Israël en tant que groupe appelé par Dieu, non pas en tant qu'individualité nationale. Et parce que le peuple d'Israël s'est méconnu lui-même, Dieu a endurci son cœur. Affirmer son individualité, en effet, c'est mêler sa propre parole à la parole de Dieu, d'une façon insistante et indiscreète. Le peuple Juif a désobéi en se targuant de son originalité et de son développement historique, et en négligeant sa prédestination à l'*Una Sancta*. Lorsque le dernier Prophète avant Jésus, son précurseur Jean Baptiste, osa annoncer la venue du Royaume de Dieu et celle du Christ, il le fit sous la réserve de la puissance de Dieu, qui, des pierres elles-mêmes, pouvait susciter des enfants à Abraham.

Au seuil de l'âge nouveau, le Baptiste a proféré la dénonciation de l'orgueil humain en termes que nous ne pouvons négliger. Cependant, l'histoire religieuse, l'histoire de l'Eglise, les a rayés. Et leur disparition a conduit l'« *Una Sancta* », l'Eglise de la chrétienté primitive, à sa perte. Le Nouveau Testament déjà connaît la division des Eglises, qui a ses racines dans l'égoïsme humain. La communauté primitive, c'est-à-dire précisément l'Eglise constituée avec le peuple de Dieu, le reste d'Israël, était menacée de se déchirer en sectes nombreuses. C'est à Jérusalem et comme une conséquence de l'événement du jour de Pâques, que l'Eglise est apparue pour la première fois ; et c'est à Jérusalem, la cité de Dieu, qu'on attendait l'avènement du Royaume de Dieu. En vertu de

ce privilège ou de cette prédestination, les premiers Apôtres réclamèrent, pour leurs personnes, l'autorité, et pour Jérusalem, la qualité de cité de Dieu. L'attitude de Pierre à Antioche est un trait typique, dans cette histoire du commencement de la théocratie chrétienne, de la recherche de soi-même. La vérité chrétienne, et avec elle l'unité chrétienne, fut abandonnée, livrée en pâture à tous, parce que la communauté d'Antioche était déchirée entre les chrétiens de Judée et ceux d'origine païenne. Paul a fait justice de ces prétentions théocratiques. Lorsqu'il parle du Corps du Christ, il entend que le Corps du Christ est visible dans toutes les communautés chrétiennes chez lesquelles le Christ lui-même est Seigneur et non l'homme se proposant lui-même et se poussant à la première place. Le fait décisif dans le combat pour la vérité et l'unité réside de plus dans ceci que Paul n'a pas du tout insisté sur sa propre personne avec sa richesse d'expériences, ses dons intellectuels, sa mystique, son enthousiasme, ses visions, ses extases et ses ravissements, mais a uniquement fondé son apostolat sur la vision de Damas, qui, en tant qu'épisode de la Résurrection, le reliait directement aux premiers disciples.

La collecte pour les pauvres de Jérusalem, qui était faite dans tout le monde chrétien, constitue la démonstration visible, et qui n'est pas à négliger, du fait que le Corps Unique du Christ ne forme que l'Unique Eglise de Dieu. S'il en était autrement, le Corps du Christ n'aurait rien à faire avec le Fils de Dieu devenu chair, et ne serait qu'une organisation humaine. De même, toute Eglise qui négligerait cette réalité, qui chercherait sa base en elle-même, qui ne considérerait que sa propre originalité — si riche et si belle qu'elle fût — ne serait rien de plus qu'une organisation humaine.

A travers d'innombrables différences, nous devons tendre ardemment à une solide unité. Notre pauvreté est la richesse de Dieu. Dieu qui a établi son Eglise, n'y supporte pas la glorification de nos actions humaines. Les caractéristiques de l'Eglise sont extrêmement peu nom-

breuses ; ce sont seulement la parole de Dieu et les sacrements. Dans la discussion avec les autorités catholiques romaines sur la justification par les œuvres, où l'on n'a laissé à Dieu ni le premier ni le dernier mot, la Confession d'Augsbourg emprunte le message de Paul : « Il est aussi enseigné qu'en tous temps, il n'y a et ne subsistera qu'une seule et sainte Eglise Chrétienne, laquelle est la réunion de tous les croyants, dans laquelle l'Evangile est prêché dans sa pureté, et les saints Sacrements administrés suivant l'Evangile ».

Il est clair, tant d'après les Saintes Ecritures que d'après les professions de foi des Réformateurs, que nous ne devons pas essayer de parvenir à l'unité voulue par Dieu en rejetant des divergences secondaires provenant du monde et du péché de l'homme.

L'Unité doit être tirée de l'Evangile, non des traditions humaines. Aussi est-il dit dans la Défense de la « Confession d'Augsbourg » : « Les vraies Eglises sont celles qui, d'un bout à l'autre du monde, des contrées où le soleil se lève aux contrées où le soleil se couche, croient vraiment au Christ; qui ont le même Evangile, le même Christ, le même Baptême et Sacrement, et qui sont conduites par le même Esprit-Saint, même si elles ont des cérémonies différentes ».

Oublier cela revient à renouveler l'histoire de la Tour de Babel. Ce serait le Péché contre l'Esprit-Saint, ainsi que Dieu l'a déclaré par la bouche du Christ.

Par l'Unité Chrétienne bien comprise (et en même temps que la nécessité du travail d'unification il faut en envisager les dangers), la Vérité Chrétienne, qui va à l'encontre de la Vérité selon le monde, se dégagera.

Si nous ne pouvons établir et répandre totalement la seule vérité chrétienne, c'est parce que nous sommes toujours pris dans le filet des vérités humaines, avec leur égoïsme, et que nous livrons l'« *Una Sancta* » à tous les appétits. Malheureusement, la théologie, à qui il étoit de parler de la vérité d'une seule Eglise, est devenue, au cours de l'histoire, impuissante à discerner de façon

certaine et précise la propre justice. Il faut d'ailleurs reconnaître aussi que, dans le monde moderne, les choses sont tellement compliquées que le « discernement des esprits » devient quasi impossible. L'Antéchrist est revêtu de vêtements éclatants. Et ces séduisants vêtements, c'est la métaphysique dérivée de l'esprit humain, tout plein de lui-même, et qui a fait appeler « Esprit divin » ce qui n'est que l'esprit humain. Il est compréhensible et même nécessaire que le socialisme s'érige en juge d'une Eglise telle, qu'elle ne présente pas de différences avec une association quelconque, bourgeoise ou humanitaire, esthétique ou religieuse. Et il est des chrétiens, dans le mouvement socialiste, qui attendent avec anxiété la protestation de l'Eglise contre la propre justice. Mais on doit également considérer que l'Internationale socialiste se met à son tour dans le cas d'être condamnée quand elle s'appuie sur une Métaphysique socialiste.

C'est seulement à l'Eglise que s'adresse la promesse du Royaume de Dieu. Et nous ne devons juger et parler de l'« *Una Sancta* » que comme d'une « *ecclesia militans* ». Il n'y a rien de pareil à une « *ecclesia triumphans* », qui réunit tous les hommes sous son sceptre. Notre unité consiste en l'Espoir du Royaume de Dieu qui doit venir, dans lequel Dieu sera tout en tous. C'est seulement l'obéissance du Christ qui a déchiré le voile que la mauvaise volonté, la révolte, l'égoïsme des hommes, avaient tissé autour de nous. Et celui-là seul peut jeter un regard sur le Royaume de Dieu, visible derrière le voile, qui n'a pas oublié le plus proche, le plus simple mais aussi le plus difficile de tous les préceptes : « Aime ton prochain comme toi-même ». Parler de l'Unité de l'Eglise du Christ fondée par Dieu et travailler pour elle, c'est se conformer au jugement et mériter la grâce contenus dans la parole de Jésus : « Là où deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux ».

MONSEIGNEUR L'EVEQUE DE MANCHESTER,

(Anglican).

Les réunions publiques de la Cathédrale ont le grand avantage de nous rappeler certains des grands problèmes qui font l'objet de nos travaux minutieux. Nous nous préoccupons actuellement des répercussions de nos divisions sur la manière dont la vérité chrétienne est présentée. Sans aucun doute, nos divisions diminuent singulièrement la force de cette présentation. Mais je voudrais vous rendre attentifs à quelque chose qui va plus loin. Nous ne pouvons présenter que ce que nous pouvons nous approprier ; or, nos divisions entravent fatalement la présentation de la vérité chrétienne, parce qu'elles entravent d'abord notre appropriation de cette vérité.

Ce mal est aussi ancien que l'Eglise elle-même. Il y avait un peuple que ses expériences nationales, interprétées par ses saints et ses prophètes, préparaient à recevoir le Seigneur et son Evangile ; mais, à quelques exceptions près, ce peuple s'y refusa. La répudiation de l'Evangile par Israël fut la première mutilation de l'Eglise, et ses conséquences sont incalculables. Certains nous disent qu'au temps des Pères de l'Eglise, le Christianisme fut complètement transformé sous l'influence de l'Hellénisme. Il y a là, me semble-t-il, une forte exagération, mais non pas une contre-vérité. Que les choses auraient été différentes si, pendant les siècles de formation de la théologie chrétienne, l'influence fortement intellectualiste de la tradition grecque avait été contrebalancée par la note prophétique qui, entre toutes, caractérise la tradition hébraïque ! Mais Israël était absent de l'Eglise et ne pouvait apporter sa contribution. Ainsi le Christianisme devint de façon bien définie une religion européenne. Il vaut la peine de réfléchir sur l'importance du fait que, lorsque nous parlons de l'Orient comme étant distinct de l'Occident en matière d'histoire de l'Eglise,

nous ne voulons pas parler du Christianisme des Indes ou de la Chine, mais du Christianisme de l'Europe Orientale, région qui est à l'ouest du pays d'origine de l'Evangile. Si Israël ne s'était pas dérobé dès le début, les Hindous ou les Chinois n'auraient pas aujourd'hui le sentiment que le Christianisme est européen. Le mal causé par ce premier échec à l'œuvre missionnaire de l'Eglise est profond et terrible ; c'est aujourd'hui seulement que ses conséquences apparaissent.

Ainsi l'Eglise a été mutilée dès le commencement. Et d'autres divisions ont eu un effet semblable. Notre civilisation a trois racines historiques : la Palestine, la Grèce et Rome. La Palestine s'effaça de bonne heure. La division qui survint ensuite sépara les deux autres racines. Peut-on mettre en doute que la passion intellectuelle, gloire de la civilisation grecque, exprimée dans une philosophie et dans des œuvres d'art non dépassées jusqu'ici, et l'instinct de l'ordre politique et de la loi, qui est la grande contribution de Rome à notre monde, auraient plus fait pour la race humaine en se combinant que tout ce qu'ont pu faire Constantinople et Rome séparément ?

Il y avait une séparation de l'Orient et de l'Occident ; la Réforme provoqua une séparation du Nord et du Midi. Nous n'examinons pas actuellement si les circonstances de l'époque ne rendaient pas cette séparation nécessaire ou désirable. Dans une situation fâcheuse, la meilleure voie à suivre peut être celle du moindre mal. Mais la Réforme, en fait, impliquait une séparation entre Rome, avec son sens vigoureux de la valeur de l'ordre, et les races teutoniques, avec leurs anciennes traditions de « self government » local et de liberté. Rome, privée de leur influence compensatrice, a évolué vers un enrégimentement de la vie spirituelle qui paraît à beaucoup d'entre nous mécanique et ultra-légaliste. D'autre part, la tradition teutonique s'orienta vers le chaos, particulièrement dans les pays anglo-saxons, et plus particulièrement encore, si j'ose dire, dans l'Amérique anglo-saxonne, où elle put suivre ses propres inspirations sans le frein des traditions de l'Ancien Monde.

De cette vue d'ensemble, il ressort incontestablement que chaque séparation occasionne un tort grave aux deux parties intéressées. Chacune d'elles tend à laisser obscurcir chez elle l'aspect de la vérité qui est spécialement mis en lumière par l'autre, et toutes deux sont portées à attacher une importance disproportionnée aux conceptions qu'elles soutenaient au moment de la séparation. Ainsi, pour l'une et l'autre, l'appropriation de la vérité se trouve déviée et faussée.

Il est impossible qu'un certain groupe réussisse mieux qu'un autre, de même valeur intellectuelle, à épuiser « les richesses insondables du Christ ». La mesure de la stature de sa plénitude ne peut être révélée qu'à l'Eglise achevée, lorsque toutes les races auront apporté leur contribution particulière à l'intelligence commune de la vérité. Seule l'Eglise vraiment catholique et vraiment universelle peut s'emparer, d'une façon vivante, de l'ensemble de la foi chrétienne. A ce point de vue, il serait juste de dire qu'il n'y a pas dans le monde d'aujourd'hui une Eglise Catholique entourée de nombreux schismes ; mais qu'au contraire, il n'existe que des schismes et qu'il en sera toujours ainsi dès qu'un schisme se produira. Il y a d'autres points de vue conduisant à d'autres conclusions, mais celle que nous venons de tirer est exacte en ce qui concerne cet aspect vital de la question.

Si tout cela est vrai, combien profonde doit être notre repentance pour le péché de la désunion ! Ce qui est en cause ici n'est nullement notre satisfaction personnelle ou notre paix ; ni seulement une question d'efficacité dans l'organisation. La grande question est de savoir si le Christ, le Seigneur, sera véritablement et pleinement présenté à son peuple. Nous lisons dans l'Evangile qu'il y avait des gens parmi lesquels Il ne put faire aucun miracle à cause de leur incrédulité. Si nous ne cherchons pas de tout notre cœur la voie de l'unité, qui peut être suivie sans aucune infidélité à la vérité telle que nous la concevons, un lourd fardeau de responsabilité reposera aujourd'hui sur nous, puisqu'à cause de notre incapacité

à vivre ensemble comme des membres du même Corps, le Sauveur ne peut accomplir les miracles qu'il voudrait accomplir, et ne peut faire entendre à notre monde en désarroi les paroles de relèvement qu'il voudrait lui faire entendre.

III. — LA NECESSITE DE L'UNION CHRETIENNE POUR LES ENTREPRISES MISSIONNAIRES DE L'EGLISE

Dimanche 14 août, 20 h. 30.

Président: l'Evêque John Hurst, D. D.

MONSEIGNEUR L'EVEQUE DE DORNAKAL,
(Anglican).

La prière du Seigneur pour l'unité de l'Eglise était fondée sur cette requête : « Afin que le monde croie que tu m'as envoyé ». La révélation de Dieu en Christ, dit notre Seigneur, ne serait considérée et reçue que lorsque le monde verrait clairement devant lui une démonstration de l'unité qui fût conforme au type de l'unité divine. En ce monde de luttes et de conflits, l'unité est si rare et si extraordinaire que lorsque le monde la verra dans l'Eglise, il la reconnaîtra comme surnaturelle et venant de Dieu lui-même. Nous allons passer en revue quelques-unes des raisons qui font de l'unité une nécessité pour les entreprises missionnaires.

I. — *L'Unité est nécessaire en raison des circonstances favorables qui s'offrent partout à l'Eglise d'aujourd'hui.*

Après dix-neuf siècles de Christianisme, les deux tiers de la population du monde restent encore en dehors de l'Eglise. Aux Indes seules, nous calculons qu'au moins cent millions d'âmes, ou un tiers de la population, sont hors de l'atteinte des organisations missionnaires existantes. Dans la Chine, avec ses quatre cent millions

d'âmes, la situation est plus triste encore. L'Afrique, avec ses deux cent millions, n'est pas encore chrétienne. Par contre, le monde est ouvert aujourd'hui à l'Evangile, comme il ne l'a jamais été. L'Afrique émerge de son paganisme séculaire. Les Indes s'éveillent de toutes parts à une vie nouvelle. Les classes instruites de ce pays se placent de plus en plus sous l'influence de l'enseignement et de la personne de notre Seigneur. Les classes rurales sont toujours mieux disposées à accepter le Christ et son Evangile de régénération et de relèvement. Les parias entrent dans l'Eglise au nombre d'environ trois mille âmes par semaine. Dans mon diocèse, nous avons admis, au cours des sept dernières années, 70.000 personnes. On a dit à maintes reprises que si seulement l'Eglise avait assez de largeur de vues et de consécration à sa tâche, les cinquante millions de parias seraient incorporés à l'Eglise pendant la génération actuelle!

Pourtant l'Eglise, en présence de ces possibilités universelles, est faible, ses œuvres missionnaires souffrent partout du manque de personnel, et ses ressources sont lamentablement insuffisantes. L'Eglise est faible parce qu'elle est divisée. Il a été affirmé avec assurance que si seulement l'Eglise était une, nous disposerions actuellement des ressources en hommes et en argent nécessaires à l'évangélisation du monde dans notre génération.

Vous connaissez mieux que moi le gaspillage des forces chrétiennes dans vos pays. Le visiteur hindou est souvent attristé lorsqu'il voit en certains endroits des Eglises construites et des pasteurs désignés, non pour répondre aux besoins d'un troupeau agrandi, mais pour assurer la représentation de différents groupes religieux dans la même localité. Cette multiplication, souvent bien superflue, se poursuit tandis que des continents entiers réclament des messagers de l'Evangile, et que des races arriérées et primitives aspirent à la lumière et à l'Evangile. Semblable gaspillage se retrouve dans les champs de mission. Quatre églises différentes se dressent à une centaine de mètres l'une de l'autre dans une ville des

Indes, et chacune d'entre elles n'est qu'à moitié pleine aux services ordinaires du dimanche ; toutes sont desservies par des pasteurs insuffisamment payés, trop souvent absorbés dans des luttes interminables, non point contre le péché et les souffrances qui les entourent de toutes parts, mais contre les soi-disant défauts de la croyance et des pratiques de leurs voisins. Sept sociétés missionnaires sont à l'œuvre dans mon district, parmi une population d'un million d'âmes ; cinq d'entre elles s'arrogent la possession exclusive de la vérité évangélique, et par suite le droit d'entrer partout et de fonder partout des Eglises. Cette multiplicité d'Eglises dans un même district rend la discipline ecclésiastique extrêmement difficile et inefficace. Par nos divisions, nous ne gaspillons pas seulement nos ressources, mais nous diminuons aussi les forces de l'Eglise consacrées à l'avancement de la justice et de la pureté dans les pays païens. L'unité, l'unité organique, est le seul remède.

II. — *L'Unité est nécessaire au témoignage commun qu'il faut présenter au monde non chrétien.*

Là où l'Evangile a pénétré, les divisions de l'Eglise sont pour les non chrétiens une pierre d'achoppement. Des hommes réfléchis demandent pourquoi, alors que nous proclamons notre fidélité au Christ unique, nous adorons cependant séparément, et nous manifestons l'intransigeance de nos idées dans les actes les plus sacrés de notre religion. Ces divisions troublent le chercheur consciencieux. « A quelle Eglise vais-je me rattacher ? » telle est la question souvent posée par les convertis. Il y a eu beaucoup de ces « petits en Christ » pour qui nos divisions ont été une occasion de chute. De même, des centaines d'hommes aux Indes hésitent aujourd'hui à reconnaître Jésus comme Seigneur et Dieu, parce qu'il leur demande de rompre les liens de caste en entrant dans la fraternité de tous les croyants habitant les Indes. Mais l'Eglise ne peut s'exprimer d'une même voix : son té-

moignage est obscurci par des voix discordantes. Les hommes ne sont pas assurés de leurs devoirs et leurs consciences ne sont pas touchées par l'autorité unie de l'Eglise unique. Nous sommes incapables, dans notre état de division, de donner toute son autorité à notre appel à la repentance à la foi et au baptême. Cela confirme les hommes dans leurs doutes et leurs hésitations, et affaiblit leur volonté en présence du sacrifice que leur demande le Christ. Pour présenter un front unique et proclamer une foi unique au monde chrétien, *nous devons être un.*

III. — *L'Unité est nécessaire à la vie de l'Eglise dans les champs de missions.*

Les divisions de la Chrétienté n'éveillent pas l'intérêt des chrétiens, dans les pays de missions. Les chrétiens aux Indes, par exemple, n'ont eu aucune part à la création de ces divisions. Ils ont adopté un système tout fait, qui n'a pas eu réellement de prise sur eux. Les fidèles s'attachent à telle ou telle forme d'organisation ou de système ecclésiastique simplement parce que leurs pères spirituels appartenaient à ce groupe particulier : « Je suis baptiste, me disait un ami hindou, non pour des raisons théologiques, mais par motif géographique ». Lorsqu'ils se sont accidentellement attachés à une Eglise, les chrétiens hindous trouvent tout simple, à l'occasion, de s'affilier à une Eglise autre que la leur. Toute entrave à cette manière de faire les blesse. Cela les engage à l'infidélité à l'égard de leur Eglise ou à s'associer à des non-chrétiens, et souvent à devenir indifférents à toute religion.

Le sentiment de très nombreux chrétiens hindous est qu'ils ne sont pas responsables des divisions de la Chrétienté et qu'ils ne veulent pas les perpétuer ; la force de l'habitude, la dépendance financière, la formation donnée par telle dénomination, et par-dessus tout la fidélité

à leurs pères spirituels les tiennent actuellement rattachés à leurs groupes. Mais ces mêmes circonstances ne peuvent les tenir toujours séparés les uns des autres.

Il faut mentionner un autre facteur ; la marée montante du nationalisme ne peut être ignorée. Ce nouvel esprit national tend à l'unité nationale. Le jeune chrétien hindou est malgré lui influencé par ce nouvel esprit ; son patriotisme le pousse à faire ce qu'il peut en faveur des intérêts de sa patrie, en même temps que sa fidélité au Christ lui fait désirer que son pays parvienne à la pleine possession de la vie en Jésus-Christ. Cette conscience à la fois nationale et chrétienne l'unit, par suite, à ses frères en Christ de toutes les Eglises, dans la commune tâche de la régénération matérielle et spirituelle de son pays en Christ et par le Christ. L'Eglise, hélas ! est une cause de division, si bien que la communion spirituelle avec les concitoyens devient plus précieuse que la participation aux mêmes sacrements ; la croyance à un Christianisme organisé risque de disparaître parmi la jeune génération. Le jeune chrétien hindou a besoin du Christ, il s'associe cordialement à toutes les institutions qui peuvent l'unir à ses frères dans un commun service, mais il n'a que faire d'une Eglise qui est une cause de divisions.

Il y a un danger plus sérieux aux Indes. Par nos divisions, nous permettons inconsciemment la création d'Eglises de caste ; la caste est le rempart de l'Hindouïsme. Cette religion, comme je l'ai entendu dire par l'un de ses plus grands partisans, n'est pas une doctrine ou une croyance, elle est une vie. Elle est très accommodante en matière de pratiques religieuses ; elle n'est intransigeante que sur les exigences de caste. Par la caste, les hommes sont placés dans des compartiments étanches. En dehors du cercle de la caste, il n'y a pas de vie sociale véritable, aucune table commune, et certainement aucun mariage. Il n'y a pas de pire force au monde pour séparer l'homme de l'homme et créer des jalousies, des soupçons et des luttes entre les communautés, que ce

monstre hydrocéphale, la caste. Or, dans ce pays, par la grâce de Dieu, a été établie une société que Dieu a destinée à être une, et dont l'acte d'adoration caractéristique est, sur l'ordre de son divin Maître, la participation au même repas sacré. Toute division dans cette société signifie Sainte Cène exclusive, anti-fraternelle, ce qui produit toutes les pires conséquences du système hindou de castes. Si nous ajoutons à cela que diverses sectes tendent à établir des Eglises distinctes parmi chaque groupe de castes différentes, le mal est à son comble. Les castes séparées deviennent des dénominations séparées, et perpétuent sous cette forme leurs odieux et traditionnels conflits. Voilà ce qui se passe effectivement dans certaines parties du pays.

D'autre part, des mouvements en faveur de l'union se manifestent dans diverses régions des Indes. Le plus remarquable d'entre eux est le mouvement qui, dans les Indes méridionales, rapproche les Eglises anglicane, presbytérienne et congrégationaliste. Là, parmi les peuples dravidiens, se trouve un groupe qui est un par sa race, sa langue, sa vie sociale et ses aspirations politiques. Depuis des générations, ces gens ont participé à une même expérience spirituelle. Ils ont l'ambition commune d'amener le pays entier aux pieds du Christ. L'Eglise est la seule chose qui les divise, aussi disent-ils : « Nous voulons une seule Eglise pour les Indes, une Eglise qui soit véritablement une et qui exprimera extérieurement notre unité intérieure ».

Nous travaillons ensemble pour découvrir un moyen d'obtenir une Eglise unie. Nous ne désirons pas qu'aucune Eglise absorbe les autres; nous ne demandons à personne de renier son héritage spirituel; nous ne pouvons demander la rupture des liens qui unissent aucune de nos Eglises aux Eglises d'Europe ou d'Amérique qui les ont fondées. Mais nous devons avoir *une seule Eglise*. Il nous faut une Eglise des Indes, une Eglise qui puisse être notre foyer spirituel; une Eglise où le génie religieux hindou puisse s'exprimer naturellement; une

branche vivante de la Sainte Eglise Catholique et Apostolique, une Eglise qui, étant un symbole visible de l'unité dans un pays de divisions, attirera tous les hommes à notre Maître béni.

Pères et Frères ! soyez patients avec nous si nous ne pouvons guère entrer de tout cœur dans les controverses du ^{vi}^e ou du ^{xv}^e siècle ; leur souvenir rend amère la vie ecclésiastique et peut même écarter les jeunes Eglises de toute organisation ecclésiastique.

L'unité peut être théoriquement un idéal désirable en Europe et en Amérique, mais elle est chose vitale pour la vie de l'Eglise dans les champs de Missions. Les divisions de la Chrétienté peuvent être une source de faiblesse dans les pays chrétiens, mais dans les pays non-chrétiens elles sont un péché et un scandale.

De très grands intérêts sont donc en cause. Le monde est prêt à écouter le message du Christ ; les jeunes Eglises des champs de Missions attendent une direction. Elles regardent avec anxiété du côté de Lausanne. Dieu veut l'Unité. Christ prie pour l'Unité. Le Saint-Esprit travaille à l'Unité. Saurons-nous aussi, avec repentance, avec douleur et avec amour, confesser nos divisions et tous ensemble, vouloir, prier et travailler, « afin que tous soient un » ?

M. LE PROF. TIMOTHEE TINGFANG LEW, D. D.,

Université de Yenching, Pékin (Congrégationaliste).

Le sujet indiqué par la Conférence pour la réunion de ce soir est la nécessité de l'unité chrétienne en vue des entreprises missionnaires de l'Eglise. Je vous présenterai d'abord le message de l'Eglise Chinoise au sujet de la nécessité de l'Unité. En 1922, se tint à Changai une Conférence Chrétienne Nationale de la Chine, la plus grande Conférence de ce genre qui ait jamais été tenue en Chine. Mille délégués, 500 Chinois et 500 missionnai-

res, représentant toutes les communautés protestantes, étaient assemblés. La Conférence adressa un message à l'Eglise chrétienne. Le début de ce message est intitulé « l'Eglise Unie ». En voici le texte :

« Nous, Chrétiens chinois, qui représentons les diverses dénominations les plus importantes, exprimons notre regret de nous trouver divisés par le dénominationalisme qui nous vient de l'Occident. Nous n'ignorons pas les dons divers provenant du dénominationalisme qui ont été employés par Dieu à l'enrichissement de Son Eglise. Cependant, nous reconnaissons pleinement que le dénominationalisme est fondé sur des divergences de signification historique qui, si réelles et vitales qu'elles soient pour les missionnaires de l'Occident, ne sont pas comprises par nous, Chinois. C'est pourquoi le dénominationalisme, au lieu d'être une source d'inspiration, a été et est encore une source d'embarras et d'impuissance. Nous reconnaissons aussi très vivement la nécessité urgente du salut chrétien pour la Chine d'aujourd'hui et nous croyons fermement que seule l'Eglise unie peut sauver la Chine, car notre tâche est grande, et des forces suffisantes ne peuvent être obtenues que d'une solide unité. C'est pourquoi, au nom du Seigneur qui a prié pour que tous fussent un, nous faisons appel à tous ceux qui aiment le même Maître, afin qu'ils suivent ses commandements et s'unissent en une Eglise unique, catholique et indivisible pour le salut de la Chine. Nous croyons qu'il y a une unité essentielle parmi tous les chrétiens chinois, et que nous exprimons les sentiments de l'ensemble des chrétiens chinois en proclamant que nous avons le désir et la possibilité d'obtenir une prompte réalisation de l'unité collective, et en faisant appel aux missionnaires et aux représentants des Eglises d'Occident, pour que, par un acte d'abnégation et de consécration à notre Seigneur, ils écartent tous les obstacles, afin que la prière du Christ pour l'Unité puisse être exaucée en Chine. »

Depuis 1912, la nécessité de l'Unité chrétienne est de-

venue plus grande encore que jamais, particulièrement sous les aspects suivants :

En premier lieu, l'immensité de l'œuvre d'évangélisation ne cesse d'exiger une Eglise unie. Il y a en Chine plus de 400 millions d'âmes, dont 400.000 seulement sont membres de communautés protestantes, c'est-à-dire seulement 1 sur 1.000. Il y a environ un million et demi de Chinois dans la Communion Romaine, ce qui fait seulement 1 sur 260. Il y a plus de 2.000 cités fortifiées en Chine; l'Evangile n'a été apporté qu'aux deux tiers de ces cités. Parmi les centaines de milliers de villages et de petites villes, il en est un grand nombre qui n'ont jamais entendu le message de l'Evangile. Il y a des provinces aussi grandes que la France entière ou la Suisse qui n'ont pas d'Eglises permanentes.

En second lieu, ce n'est pas seulement l'immensité du travail à accomplir, mais aussi sa nature, qui nous oblige avec une force croissante à rechercher l'unité. La gloire de l'Evangile chrétien est d'avoir été présenté à la Chine, non comme un simple système de pensée philosophique, ou de doctrine théologique, ou d'ecclésiasticisme, mais comme une vie de service. Le christianisme est connu en Chine par les magnifiques services qu'il a rendus au moyen d'écoles et de collèges, d'hôpitaux, de dispensaires et d'autres institutions de service social. L'unité seule peut permettre à ces institutions de se maintenir à un niveau élevé, de garantir leur développement et d'assurer leur progrès continu.

En troisième lieu, voici que s'affirme en Chine ce tout-puissant nationalisme qui défie le Christianisme. Au-dessous des guerres civiles et de l'état d'agitation de la Chine, il existe une unité fondamentale du peuple chinois, unité qui n'a jamais été affaiblie. Tout ce qui tend à s'immiscer dans cette unité, ou tout ce qui peut menacer sa permanence, est considéré aujourd'hui comme un élément d'hostilité déclarée envers notre nation. Le christianisme soulève de vives suspicions actuellement en Chine parce que, tout en professant d'ensei-

gner l'amour et l'unité, il est divisé contre lui-même. Certains de nos chefs nationaux ont demandé avec ironie : « Est-ce que le Christianisme, qui a causé ou soutenu tant de guerres dans l'histoire de l'Occident, qui est à l'heure actuelle fragmenté à un tel point dans son propre domaine, peut offrir un secours quelconque à la Chine dans son existence présente et dans sa lutte désespérée pour l'unité nationale ? » Seule une Eglise unie peut relever semblable défi.

En présence d'un si urgent besoin d'unité, les chrétiens chinois demandent à Dieu une confession de foi qui leur soit commune. En cette matière, il y a deux points qui ont pour nous une importance particulière.

Notre commune confession de foi ne devrait pas être une déclaration purement intellectuelle. Des milliers de Chrétiens ont sacrifié leurs richesses, leur santé, leur subsistance, leur situation sociale, leur carrière, et tout ce que des êtres humains recherchent et chérissent, pour accepter le Christianisme et confesser leur foi en Jésus-Christ. Quelques-uns d'entre eux l'ont fait au prix de leur vie et sont morts en martyrs. Mais la confession de ces chrétiens chinois se réduisait en général à Jean, III, 16, avec le grand Commandement et les dix Commandements, le Sermon sur la Montagne et l'Oraison Dominicale. Leur confession était l'Evangile même, appris dans la Parole de Dieu, et mis en action dans la vie de ces chrétiens.

Ensuite, notre commune confession de foi ne devrait pas manquer de donner une interprétation explicite des relations humaines sous l'aspect des relations divines. Notre philosophie de la vie est fondée sur des relations humaines et d'ordre moral. Notre religion exalte ces relations. Les chrétiens chinois croient qu'en confessant leur foi en Jésus-Christ, ils confessent leur foi au Sauveur qui est venu pour accomplir et non pour abolir. Nous voulons savoir comment notre foi en Lui répond aux exigences de toutes les relations humaines, particu-

lièrement entre hommes et femmes, entre employeurs et employés, entre une nation et une autre nation.

Enfin, il nous faut une définition nette et courageuse de l'attitude de notre foi à l'égard des découvertes scientifiques. Il est périlleux de laisser le matérialisme sans réponse. Là est le danger, non seulement pour l'Occident, mais aussi pour l'Orient. Ce danger ne peut être surmonté par l'indifférence méprisante ou par le dogmatisme inintelligent ; il ne peut l'être que par une confession de foi faite d'un commun accord par tous les chrétiens, une confession qui comprenne la science et qui la spiritualise.

Au sujet de la constitution de l'Eglise, il y a deux pensées maîtresses dans l'esprit des chrétiens chinois. Ceux-ci ont vu, au cours des cent dernières années, des hommes de différentes nations venir en Chine avec la sanction des différentes communions religieuses, sous des règles ecclésiastiques différentes ; quelques-uns d'entre eux provenaient même de communions qui ne confèrent pas d'ordination proprement dite. Nous avons observé l'œuvre et la vie de ces missionnaires ; dans toutes les communions nous avons trouvé de nobles serviteurs de Dieu, mais d'autres aussi qui sont indignes de la consécration dont ils se réclament. Cela est vrai également des Chinois qui reçoivent d'eux l'ordination. Les chrétiens chinois, avec la valeur qu'ils attribuent traditionnellement aux formes établies et à l'autorité symbolique, comprennent parfaitement le problème de la succession apostolique ; cependant, ils ne peuvent attacher que peu de prix à la simple sanction officielle du ministère donnée par une autorité extérieure. La grande majorité des Chinois chrétiens ne demandera pas comment un homme a été ordonné, mais comment il prêche et comment il sert.

De même, dans le développement de l'Eglise chinoise, nous trouvons que les femmes ont joué un rôle très important. Chez un nombre croissant de Chinois de la présente génération, l'espoir bien défini existe que dans

une Eglise de Dieu complètement unie, il n'y aura rien qui puisse être interprété comme un préjugé à l'égard des femmes. Celles-ci serviront l'Eglise dans toutes ses fonctions autant qu'elles se trouveront qualifiées pour le faire.

La vision de l'Eglise unie est chose très réelle pour les chrétiens chinois. Puis-je vous en donner quelques preuves ?

Avant tout, l'Eglise unie doit être une Eglise plus riche en grâces spirituelles. Nous nous trouvons maintenant au seuil d'une nouvelle ère de l'Eglise chrétienne. Portant nos regards en avant, nous avons la vision de l'Eglise unie. Mais nous ne pouvons nous empêcher de jeter en arrière un coup d'œil sur les chemins que nous avons respectivement suivis. Là nous voyons que le sentier de la division a été marqué par les larmes des saints et sanctifié par le sang des martyrs. Nous devons conserver ces témoignages de leur héroïsme. Nous devons garder précieusement les richesses qu'ils nous ont léguées. Je crois que j'exprime le sentiment des chrétiens chinois en disant que l'Eglise unie doit être plus riche dans la grâce divine et doit être plus remplie de la connaissance de la volonté divine qu'aucune communion séparée ne l'a été jusqu'ici par elle seule.

Deuxièmement, l'Eglise unie doit être une Eglise en croissance. Le centre de notre Evangile est Jésus-Christ. Il n'est pas seulement le Chemin et la Vérité, mais aussi la Vie. Or, la vie n'est jamais statique : il faut qu'elle croisse ou qu'elle décline. L'Eglise unie doit posséder une vitalité divine qui assure sa croissance continue. Elle doit sans cesse « croître dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ ». Je crois que j'exprime encore le sentiment des chrétiens chinois en disant que c'est seulement lorsqu'elle est capable d'une croissance générale, complète et incessante, que l'Eglise unie peut être unie pour toujours et ne plus jamais souffrir des divisions du passé.

Enfin, l'Eglise unie doit être une Eglise qui est des-

tinée non à une portion du monde, mais au monde tout entier. Les peuples de l'Extrême-Orient ont leur propre héritage spirituel et religieux, qui est, à certains égards, différent de celui des nations occidentales. Notre héritage nous aide à comprendre à notre manière les desseins de Dieu en Jésus-Christ. Cela peut nous donner une certaine pénétration et une compréhension qui n'ont pas encore été le partage de l'Occident. Il y a parmi les chrétiens chinois le sentiment très net d'un appel de Dieu, qui leur demande d'interpréter le Christianisme suivant les concepts de l'héritage spirituel de la race chinoise. Ils croient que cette interprétation, résultant d'un commun effort de leurs expériences spirituelles, doit trouver une expression plus étendue. Elle ne leur appartient pas à eux seuls, mais elle doit devenir le bien commun de l'Eglise Universelle. Le mouvement en faveur d'une Eglise indigène devient plus déclaré et plus persistant en Chine. C'est l'espoir des chrétiens chinois que l'Eglise unie sera enrichie par la contribution des Eglises indigènes, non seulement de la Chine, mais du Japon, des Indes et d'autres pays.

Chrétiens, mes frères, pour accomplir notre unité, nous devons suivre une fois de plus notre Maître au Jardin de Gethsémané, accepter la coupe du sacrifice total et prier d'un même accord : « Père, que ta volonté soit faite, et non pas la mienne ». Pour accomplir l'unité, nous devons suivre le Sauveur jusqu'à Golgotha, et là clouer sur la Croix toutes nos préférences personnelles, nos habitudes individuelles, nos préjugés de groupe, nos mesquines jalousies et nos égoïsmes les plus invétérés. Pour accomplir l'unité, nous devons mourir avec Lui et ressusciter avec Lui. Nous devons suivre le Seigneur ressuscité sur le Mont des Oliviers, et là recevoir une nouvelle vision, une vision qui embrasse le monde tout entier.

IV. — LA NECESSITE DE L'UNITE CHRETIENNE EN VUE DE LA FONCTION SOCIALE DE L'EGLISE

Mercredi 17 août, 8 h. 30 du soir.

Président : D^r Erich Stange.

M. LE PASTEUR A. E. GARVIE, D. D.,

Principal du « Hackney and New College », Londres
(Congrégationaliste).

Sous son aspect biologique, l'homme peut être décrit comme un animal grégaire. La psychologie et la sociologie s'accordent pour établir que l'homme se réalise individuellement ainsi qu'il se comporte dans les relations sociales. C'est comme fils, frère, mari, père, travailleur, citoyen, qu'il devient pleinement homme. La religion elle-même est sociale dans ses formes primitives, tribales et nationales ; lorsqu'elle parvient au stade individuel (comme dans l'enseignement de Jérémie et d'Ezéchiël), en évoluant du caractère national au caractère universel, elle ne perd pas pour cela son action sociale, puisque l'individu, en matière de religion comme dans toutes ses autres activités, est influencé par la société dont il est membre, et l'influence à son tour. Le Christianisme n'exalte la valeur de l'âme individuelle (la centième brebis, la drachme unique) qu'en tant que la valeur de cette âme est celle d'un enfant de Dieu, le Père de tous. Par sa relation avec Dieu, chaque homme est mis en rapport avec tous ceux qui participent à la même relation avec Dieu. De même qu'entre Dieu et l'homme, l'amour est la loi, entre les hommes cette loi doit prévaloir. L'amour, cependant, ne peut être accompli

dans cette relation au même degré chez tous les individus ; plus la relation des individus avec Dieu est intime, plus il est possible que leurs relations mutuelles le soient aussi. Le Nouveau Testament distingue la *philadelphia* de la *philanthropia*, l'amour des frères, de l'amour des hommes. L'une n'est pas une exclusion, mais une concentration de l'autre. La *philadelphia* ne peut pleinement se développer que lorsqu'elle se déploie librement dans la *philanthropia*. L'obligation missionnaire de l'Eglise est d'amener tous les hommes à voir en Dieu leur Père. Ainsi, comme chaque converti entre dans la communion de l'Eglise, la *philanthropia* devient *philadelphia*. Mais l'évangélisation n'est pas la seule expression de la *philanthropia* : celle-ci doit s'exprimer dans tout le service accompli pour le bien d'autrui, suivant la capacité de l'individu ; l'occasion de ce service lui est fournie par sa situation ; la nécessité lui en est imposée par l'état du milieu où il vit.

Les raisons de cette obligation peuvent, entre plusieurs autres, être indiquées comme suit : 1° — L'homme est affecté à tel point par son milieu que l'état de celui-ci peut entraver ou faciliter son développement à la fois mental, moral et spirituel. Le taudis ne favorise pas la sainteté, il l'empêche. Les conditions extérieures doivent souvent être modifiées pour assurer la réceptivité et la réaction normale à l'égard du message chrétien. Le souci de la vie totale de l'homme doit souvent être l'avant-coureur de la sollicitude pour l'âme et sa relation avec Dieu. 2° — La communauté chrétienne ne réalise, et ne peut réaliser pleinement son idéal moral, au sein d'une société qui lui est indifférente ou hostile. Puisque les chrétiens sont en relation nécessaire avec d'autres membres de la société, ils ne peuvent être pleinement chrétiens si, de part et d'autre, les relations ne sont pas christianisées. Dans la sphère industrielle et internationale, un homme ne peut donner pleine expression à son humanité chrétienne dans des conditions et des relations qui tombent bien au-dessous du niveau chrétien.

3° — Le caractère chrétien doit se manifester dans toutes les relations de la vie ; un homme ne peut accomplir même son devoir individuel de chrétien, s'il n'emploie pas tous les moyens possibles, non seulement pour développer sa personnalité, mais pour amener ainsi le monde à se conformer à l'idéal qu'il adopte lui-même. Dieu est le Créateur, le Conservateur et le Père du monde entier, Jésus-Christ est le Sauveur et le Seigneur de tous les hommes, l'Esprit de Dieu nous est donné pour la purification et la sanctification de la vie tout entière. La religion chrétienne n'est pas un privilège personnel, c'est une responsabilité publique. L'Eglise, tout en cultivant la sainteté chez ses membres, doit cultiver aussi un civisme chrétien. 4° — Il a été longtemps admis que les misères et les injustices sociales pouvaient être, sinon supprimées, au moins soulagées par la philanthropie individuelle. L'on reconnaît maintenant que l'étendue du mal est si grande et ses causes si profondément enracinées dans le système social, que les ressources de la philanthropie individuelle sont insuffisantes, et incapables de modifier le système au point de déraciner les causes du mal. Une *politique sociale* nous est nécessaire, c'est-à-dire un effort collectif et organisé de la communauté tout entière, locale, nationale ou universelle. Ainsi le civisme chrétien, dans le domaine le plus large possible des intérêts et des activités, se trouve être une obligation primordiale.

Ensuite, 5° — le membre individuel de l'Eglise ne donnera pas, dans son activité de citoyen, tout son rendement s'il n'a pas la sympathie et l'appui de l'Eglise dans son témoignage et dans l'influence qu'il exerce ; de même la communauté chrétienne au milieu des autres groupes sociaux dont l'humanité est composée. Bien qu'il n'y ait pour l'Eglise ni obligation, ni devoir de se compromettre dans des solutions fragmentaires des problèmes économiques et politiques, elle doit mettre en évidence l'idéal de toute société ; elle est aussi la gardienne des principes de conduite qui sont applicables à toutes les con-

ditions et à toutes les relations humaines. Elle doit proclamer cet idéal. Elle doit montrer l'application de ces principes. Elle doit affirmer l'autorité et la puissance de Jésus-Christ comme Sauveur et Seigneur sur toute l'humanité.

Enfin, 6° — ce qui est constamment requis dans la société humaine pour la solution de ses problèmes est la bonne volonté, le cœur nouveau, l'amour du prochain aussi bien, et autant, que de soi-même. Non seulement l'Eglise doit, par son travail d'évangélisation, faire naître chez les individus le mobile capable d'enfanter un tel amour des hommes : l'amour pressant du Christ, mais elle doit assurément montrer dans sa propre vie la réalisation de l'idéal. La *philadelphia* doit être le type de la *philanthropia*, aussi bien qu'un encouragement et un appui pour elle. La fraternité des croyants doit frayer la voie à cette solidarité de la société humaine qui harmonisera les divergences et préviendra ainsi les divisions et les conflits entre les hommes. Alors, il serait possible, au monde, au milieu de toutes ses suspicions, ses rivalités, ses haines, de montrer les chrétiens et de dire : « Voyez comme ils s'aiment ». Comment répondrons-nous à cet appel du monde, bien plus, à cet ordre de Jésus-Christ lui-même ? Un trait de caractère de notre époque contemporaine, c'est la multiplicité des différences de sexes, de classes, d'intérêts, de nationalités et de races, qui s'affirment comme facteurs de divisions propres à amener des conflits.

Paul vivait dans un monde également divisé, et à toutes ces divisions il appliquait son universalisme chrétien. Les différences, si elles ne sont pas abolies, sont surmontées dans l'unité de la vie de croyants en Christ, en qui il n'y a ni hommes ni femmes, ni savants ni ignorants, ni esclaves ni libres, barbares ou Grecs, Juifs ou gentils, mais seulement des hommes nouveaux. Il n'y a aucune vérité que l'Eglise chrétienne ait autant besoin de proclamer que cet universalisme chrétien, et aucun devoir sur lequel elle doive plus insister que l'application

de cet universalisme à toutes les relations humaines. Cette application aura d'ailleurs un double résultat. Il y a des différences qui sont tellement opposées à la reconnaissance d'une commune humanité que leur abolition est la seule mesure qui convienne ; l'institution de l'esclavage en est une ; la pratique de la guerre est de plus en plus reconnue comme incompatible avec la réalisation de l'idéal chrétien. Il y a d'autres différences qui peuvent, par l'esprit du Christ, être conciliées de telle façon que leur abolition ne soit pas nécessaire ; les sexes ne peuvent être abolis, mais tous les antagonismes qu'ils peuvent provoquer doivent être écartés par une purification et une sanctification des relations entre hommes et femmes, comme dans le mariage chrétien. Cette harmonisation peut prendre du temps. Elle doit se faire graduellement et ne peut être accomplie avec sûreté si elle est faite précipitamment. C'est là ce que les réformateurs pressés ne savent guère reconnaître. Ils jettent le blâme sur des hommes dont la pénétration est plus profonde et la vision plus large que les leurs lorsque ceux-ci cherchent un compromis, comme ils disent, qui fait passer l'opportunisme avant le principe. Paul ne doit pas être diminué dans notre opinion parce qu'il n'a pas tout de suite plaidé pour l'émancipation des esclaves et pour la libération des femmes chrétiennes de toutes les règles de convenances qui étaient alors admises. Le réformateur doit toujours tenir compte de la totalité des conditions qui affectent le principe auquel il cherche à donner une application pratique. L'évolution est le mode de l'activité créatrice de Dieu ; elle doit être aussi le mode du progrès social de l'homme. Si nous appliquons cette condition à l'histoire de notre temps, nous devons reconnaître que le système industriel existant ne peut être détruit dans l'espoir d'en construire un meilleur avec ses débris. C'est dans ce système que les relations humaines doivent être aussi christianisées, si bien que le système lui-même, graduellement et inévitablement, sera modifié et se rapprochera de plus en plus de l'idéal chrétien. De même, si périlleuses que

soient les divisions parmi les nations, un cosmopolitisme qui ignore les nationalités ou leur est indifférent, ne peut apporter de remède. Les différences entre les nations doivent être constatées, mais harmonisées en un internationalisme qui transforme les différences en autant de contributions à l'unité humaine.

L'Eglise doit être le champion et l'agent de cet universalisme chrétien ; elle doit montrer le type de l'unité humaine et fournir le pouvoir pour le réaliser. Mais ne viendra-t-on pas objecter : « Médecin, guéris-toi toi-même » ? Comment une Eglise qui n'a pas su concilier ses divisions peut-elle exercer un ministère de réconciliation dans le monde ? Comment peut-elle montrer au monde quelles divergences doivent être abolies pour obtenir l'unité, et comment certaines de ces divergences doivent être transformées pour devenir compatibles avec cette unité ? Il faut craindre que la majorité des chrétiens ne se rende pas compte à quel point le témoignage de l'Eglise est rendu confus, son œuvre entravée, son influence affaiblie, par les divisions de la Chrétienté. Si l'on dit que l'unité spirituelle est plus profonde et plus large que ne l'indiquent ces divergences ecclésiastiques, l'on peut répondre que le monde, pour être influencé, peut seulement s'approprier et estimer à son prix une unité qui est manifeste et effective. S'il était nécessaire que la Parole fût faite chair afin que les hommes pussent voir la gloire du Fils unique du Père, n'est-il pas nécessaire que la vision de l'Eglise de Jésus-Christ, telle que la présente l'Epître aux Ephésiens, soit rendue manifeste au monde ? L'Eglise ne peut faire entendre son message de « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté » à un monde divisé, aussi longtemps qu'elle apparaît elle-même divisée dans le monde. Elle ne peut accomplir sa mission d'unification de l'espèce humaine, dans le royaume unique de Dieu que lorsque son unité est aperçue par tous les hommes.

Ce ne sont pas des autorités ecclésiastiques qui nous rapprocheront, mais un intérêt vital et pratique pour le bien de l'humanité. Les divergences qui nous divisent

encore sont si profondément enracinées dans l'histoire humaine, elles ont une emprise si forte sur les souvenirs, les associations, les affections et les convictions humaines, elles ont tant contribué à une définition plus complète de la religion chrétienne, qu'elles ne peuvent être traitées à la légère comme étant sans conséquence. Nous ne pouvons réellement agir sur elles que lorsque nous reconnaissons pleinement leur réalité. Nous n'avons pas à faire à de simples mots ou des noms, mais à ce qui est devenu des préoccupations sacrées. Le chemin qui nous mène au but, à l'unité, est difficile et long, il exige de la sagesse, de la patience et du courage. Mais les Eglises, en suivant ce chemin sous la direction du Christ lui-même, donneront au monde un bon exemple et lui montreront comment les différences doivent être constatées afin que les divisions soient écartées de la vie humaine. Lausanne peut devenir un guide pour Genève et pour tous les autres centres où les hommes cherchent à concilier les différences et à écarter les divisions.

En vue de cette tâche, reconnaissons le principe déjà mentionné de la diversité dans l'unité. Il n'est pas nécessaire que toutes les divergences soient abolies, mais bien qu'elles soient transformées par la suppression des divisions. L'uniformité n'est pas nécessaire à l'unité, car sans cesse l'uniformité imposée a provoqué des conflits et des discordes. Dans les limites que l'autorité et la grâce du Christ ont établies, les varités de croyance, de code rituel et d'organisation doivent être admises, en considération des diversités de la pensée et de la vie humaines. Mais il y a une divergence que nous devons transformer et surmonter, c'est la divergence entre Catholiques et Protestants, en ce qui concerne les Sacrements et le Ministère, afin que les divisions à la Table du Seigneur et dans la proclamation de la Parole du Seigneur soient abolies. Il n'est pas nécessaire qu'il n'y ait qu'une seule théorie, mais il faut une seule pratique, permettant à tous les croyants chrétiens d'accepter, sans doutes ni scrupules, le même Evangile, et de pratiquer ensemble les mêmes Sacrements. Il ne nous faut rien de plus, mais

rien de moins, pour que l'unité spirituelle du Christ devienne manifeste et effective parmi les hommes. L'aspiration de nos cœurs vers une pleine et libre union fraternelle avec tous les Chrétiens ne demande-t-elle pas ce minimum, quoi que nous puissions recevoir de plus par la suite ? N'est-ce pas le minimum d'unité qui permettra à l'Eglise unie et réconciliée avec elle-même d'exercer effectivement son ministère de réconciliation dans un monde si profondément divisé par les questions de sexes, de classes, d'intérêts, de nationalités et de races. Le monde nous dit : « Venez à notre secours », et le Christ nous ordonne : « Répondez à cet appel ! »

M. LE PROFESSEUR D' DEMETRIOS BALANOS,
Université d'Athènes (Orthodoxe).

Il est évident que depuis quelques années, les Chrétiens considèrent de plus en plus l'unité comme nécessaire à l'application de leurs principes. Cela marque un point tournant dans l'histoire du Christianisme.

Ce mouvement est apparu surtout depuis la guerre, car la période de guerre et celle d'après guerre ont clairement démontré à quel point l'éparpillement des forces chrétiennes les rendait incapables de répondre aux nécessités de ces temps terribles et aux vœux de l'humanité.

L'Eglise était, semble-t-il, par définition appelée à être, au sein de cette confusion, le seul port spirituel où l'âme aurait pu trouver son repos. Nous voulons reconnaître sincèrement qu'il n'en a malheureusement rien été, et que si l'on a vu telle ou telle Eglise nationale s'associer fréquemment avec plus ou moins d'énergie à la fortune changeante de la guerre, l'Eglise, dans son ensemble, s'est montrée incapable d'empêcher le conflit ou de le mener à une fin prompte. Elle n'a rien fait d'important non plus, malgré sa bonne volonté, pour adoucir les cruautés de la guerre, et cela simplement parce qu'elle n'y était pas préparée. Elle n'avait ni

force, ni puissance pour y arriver. Au sein des confessions diverses ne régnait pas l'esprit chrétien de paix et d'union qui aurait pu servir d'exemple au monde.

Nos divisions, nos luttes réciproques, nos polémiques, les malentendus croissants entre nous, les concurrences malsaines, l'habitude de revêtir les préoccupations politiques et les tendances nationales d'un manteau religieux, en vérité, voilà qui n'était guère propice pour faire respirer à l'humanité l'atmosphère de l'union et de la paix.

Il faut que cela cesse. Le monde a soif d'une paix réelle, car, hélas ! on pourrait dire de notre temps ce que le Père de l'Eglise, Isidore de Péluse, disait du sien : « Là où l'on prononce le nom de paix, les hommes se préparent à la guerre. » Le monde a soif de paix, vous dis-je, et si l'Eglise veut rester le sel de la terre, elle se doit de ne pas cesser de porter le message de paix dont elles est chargée.

Que les Eglises s'unissent toutes sincèrement sur la base de leur foi commune en leur Christ et Sauveur ! Qu'elles proclament leur conviction que seul le Royaume de Dieu peut porter le salut à la terre ! Animés par cette foi, inspirés par un amour véritable, unissons-nous dans un christianisme un et indivisible et n'oublions jamais que nous n'assurerons la victoire des idéaux chrétiens qu'en travaillant ensemble.

Je le sais, des conceptions différentes de dogmes, de constitutions et de rites, nous séparent, mais qu'a dit le Christ ? « C'est à ceci que chacun reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres » (Jean, XIII, 15). N'avons-nous pas, bien des fois, tourné toute notre attention vers des questions secondaires ou futiles et oublié le grand commandement de l'amour ?

Ce lien sacré ne saurait être rompu pas nos divergences de conception, de coutumes ou de rites. C'est Christ qui est notre point de départ commun et c'est lui aussi qui est notre point d'arrivée. Serait-il possible que dans ces conditions nous continuions à rester séparés, simplement parce que nous nous représentons de dif-

férente façon le chemin par lequel nous désirons arriver au but ?... Que Dieu nous en garde !...

Ce lien intime de l'amour chrétien suffit à créer entre nous une union capable de nous mettre en mesure de réaliser les idéaux chrétiens.

Les Eglises particulières n'en seront pas plus atteintes que les nations ne sont compromises par l'existence de la Société des Nations.

Et qu'on me permette de rappeler ici les sages paroles de l'honorable Evêque de Manchester: « Je voudrais, a-t-il dit, que dans le domaine des questions morales et sociales, tous les chrétiens prissent l'habitude d'agir en commun, comme s'ils ne formaient qu'un seul corps. Tous peuvent agir ainsi, sans trahir leurs convictions théologiques. »

Rien ne serait plus profitable, pour assurer cette coordination d'efforts, que des réunions annuelles de dignitaires de l'Eglise, et de théologiens, semblables à celle qui tient ses séances dans cette ville de Lausanne qui nous est devenue chère. Ces rencontres auraient pour but de mettre en relief ce qui nous unit et d'apaiser les malentendus, d'écarter les différences possibles, non point par quelque formule de compromis artificiel, mais dans un esprit de franche et libre communion, en considérant la réalité telle qu'elle est. Tous ces résultats devraient être portés à la connaissance du peuple chrétien, car il n'y aura de véritable unité entre nous que lorsque les plus humbles fidèles en auront saisi la nécessité et approuveront notre œuvre, qu'on ne l'oublie pas !

Et de cette manière, nous arriverons à mieux comprendre pourquoi des différences se sont produites entre nous, nous respecterons mieux les doctrines et coutumes qui ne sont pas les nôtres. Théologiens, prêtres et croyants des différentes Eglises apprendront à se connaître comme membres d'une seule et même communion en Christ. Les églises et les temples des autres confessions nous paraîtront à nous aussi des sanctuaires divins, leurs prêtres nous paraîtront chargés d'un ministère sacré.

Qu'on se représente une pareille fraternité entre chrétiens — ne serait-ce pas comme une nouvelle période du Christianisme, une nouvelle efflorescence glorieuse de la foi, où, au lieu de s'user dans des luttes intestines, les chrétiens pourraient mener ensemble le bon combat pour la victoire de la vérité et de la justice, et pour le bien de l'humanité ? Alors les paroles du Seigneur trouveraient leur accomplissement, il n'y aurait plus qu'un troupeau et qu'un berger. Toute la chrétienté, unie dans l'amour, ne formerait sous son divin pasteur, l'époux céleste de l'Eglise, qu'un seul troupeau.

De cette manière, l'Eglise pourrait travailler avec succès pour les questions importantes sociales et morales de l'heure. Elle lutterait plus facilement contre les théories semant l'anarchie, elle pourrait mieux aider et secourir les travaillés et les chargés. Alors, et alors seulement, elle pourrait trouver les chemins de la paix et du salut ; alors et alors seulement nous serons les ouvriers du royaume de Dieu, alors l'Eglise tiendra ferme contre les assauts de l'enfer, de l'enfer *terrestre*, de l'anarchie et de l'immoralité.

Soyez sûrs que pour la réalisation de ce grand idéal, l'Eglise catholique grecque est prête à travailler. Même aux heures les plus sombres, elle n'a pas cessé de faire ce rêve. Animée de la doctrine de notre Sauveur, et pleinement consciente de ses devoirs, elle désirera aussi dans l'avenir, en communion avec les autres Eglises, travailler d'une façon active à la poursuite des grands buts chrétiens et à l'affermissement du Royaume de Dieu sur la terre !...

Que Dieu lui soit en aide !

LISTE DES MEMBRES

BUREAU DE LA CONFERENCE

Président : Monseigneur l'Evêque Charles H. BRENT, D. D.

Président de séance: M. le pasteur Alfred E. GARVIE, D. D.

Vice-Présidents: Monseigneur Nathan SÖDERBLOM, D. D.

Monseigneur l'Archevêque GERMANOS.

M. le pasteur Charles Merle d'AUBIGNÉ.

M. le Professeur Dr Adolf DEISSMANN.

Trésorier : M. George ZABRISKIE, D. C. L.

Secrétaire général: M. Ralph. W. BROWN, P. O. Box. 226, Mass., E. U.

INTERPRETES

MM. H. CYRIL KERR.

le Pasteur ANDRÉ MONOD.

le Pasteur JULES RAMBAUD.

le Pasteur Lic. HERMANN SASSE.

Col. H. H. WADE.

MEMBRES

La liste suivante a été composée d'après le « Who's who » publié pour la Conférence. Elle a été nécessairement révisée et abrégée.

Les chiffres entre parenthèses donnent les références aux pages du volume où se trouvent l'allocation ou les remarques faites par le délégué.

* Décédé.

AALDERS, W. J., Dr Théol. — Professeur de Théologie, Université de Groningue, Directeur de *N. Theol. Tydschrift*, Eglise Réf., Pays-Bas (256).

ABBOTT, Rév. B. A. — Directeur de *The Christian Evangelist*, Saint-Louis, Mo., E. U, Disciples du Christ.

ABBOTT-SMITH, GEORGE, D. D., D. C. L. — Chanoine de Christ Church Cathedral, Montréal, Professeur de Littérature du N. T., Collège Théologique de Montréal, Eglise d'Angleterre du Canada.

ADÉLAIDE, Evêque de — voir Thomas, A. N.

AINSLIE, PETER, D. D., LL. D. — Ministre de Christian Temple, Baltimore, Md., E. U, Directeur de *The Christian Union Quarterly*, Disciples du Christ (255, 392, 466).

ALIVISATOS, HAMILCAR S., D. D. — Professeur de Loi canonique et de Théologie pratique, Université d'Athènes, Eglise Orthodoxe de Grèce (122, 442).

- ALIVISATOS, IRÈNE H., 27 Voulis St. — Athènes, Eglise Orthodoxe de Grèce.
- AMBROSIOS, A. NICOLAIDES. — Métropolitte de Naupactos, Grèce, Eglise Orthodoxe de Grèce, Délégué de l'Archevêché de Chypre (442).
- ANDERSEN, J. OSKAR, D. D. — Professeur de Théologie, Université de Copenhague, Directeur de la *Revue Théologique*, Eglise du Danemark.
- ANKAR, GUSTAF ALFRED, Lic. Théol. — Ministre de l'Eglise Gustav Vasa, Stockholm, Eglise de Suède.
- ANTAL, G. VON, D^r Phil. — Evêque, Eglise Réf. Hongroise, Membre du Parlement, Papa, Hongrie.
- APPIA, LOUIS. — Inspecteur ecclésiastique, Consistoire de Paris, Pasteur Eglise Saint-Marcel, Paris. Eglise Luthérienne de France (430, 436).
- ARMAGH, Archevêque d' — Voir d'Arcy.
- ARMITAGE, W. J., Ph. D., D. D. — Chanoine et archidiacre de Halifax, N. S., Recteur de l'Eglise Saint-Paul, Halifax. Eglise d'Angleterre du Canada.
- ARSENIEW, NICOLAS, Dr Phil. — Professeur de Théologie à Varsovie; Privatdocent de l'Université de Königsberg, Prusse, Eglise Orthodoxe de Russie (119, 442, 461).
- ASWORTH, ROBERT A., D. D. — Pasteur, Eglise Baptiste de la Rédemption, Yonkers, N.-Y., Northern Baptist Convention, E.-U. (358).
- ATKINSON, HENRY A., D. D. — Secrétaire de la Church Peace Union, 70 Fifth Av., New-York, Conseil National des Eglises Congrégationalistes, E.-U. (256, 449).
- AULÉN, GUSTAF, D. D. — Professeur, Université de Lund, Suède. Directeur de *Svensk Teologisk Kvartalskrift*, Eglise de Suède.
- AZARIAH, VEDENAYAKAM SAMUEL, LL. D. (Cantab). — Evêque de Dornakal, Deccan. Eglise d'Angleterre aux Indes (118, 479, 567).
- BAER, SAMUEL HAROLD, Ph. D. — 31, Dartford Ave., Hillcrest, Saint-Louis, Mo., E.-U. Conseil National des Eglises Congrégationalistes, E.-U.
- BAGNALL, M^{me} MARY AURORA. — 17, Maxwell Rd., Rathgar, Dublin. Eglise Méthodiste d'Irlande.
- BAGNALL, THOMAS SAINT-JOHN. — Secrétaire du Church Committee, Eglise Méthodiste, Irlande. Adresse: 17, Maxwell Rd., Rathgar, Dublin.
- BAGNELI, ROBERT, Ph. D., D.D. — Pasteur, Grace Church, Harrisburg, Pa., E.-U. Eglise Méthodiste Episcopale.
- BAKER, HAROLD NAPIER, M. A. — Recteur de Saint-Thomas Church, North Sydney. Eglise d'Angleterre en Australie.
- BALAKIAN, KRIKORIS. — Evêque, Eglise Arménienne. Délégué apostolique pour les Arméniens d'Europe. Adresse: 80, av. Péreire, Asnières, Seine, France (451).
- BALANOS, DEMETRIOS, S. — D^r Théol. Professeur, Université d'Athènes. Eglise Orthodoxe de Grèce (442, 587).
- BALASSA FRANÇOIS RAGALYI, baron. — Membre du Parlement. Adresse: Ragály, Hongrie, Eglise Réformée de Hongrie.
- BANNINGA, JOHN J., D. D. — Principal, Union Theological Seminary, Pasumalai, Indes, South India United Church (303).
- BARBER, WILLIAM T. A., D. D. — Principal, Richmond Theological College, Surrey, Eglise Méthodiste Wesleyenne.

- BARBOUR, G. F., D. Phil. — Fincastle, Pitlochry, Pertshire. Ancien de l'Eglise Libre Unie d'Ecosse (411).
- BARNES, CLIFFORD W., LL. D. — 10, south La Salle Str., Chicago, Ill., E.-U. Eglise Presbytérienne des E.-U.
- BARSAUM, SÉVÉRIUS APHRAM. — Archevêque de Syrie et du Libanon. Eglise Orthodoxe de Syrie. Adresse: Homs, Syrie (438).
- BARTLETT, J. VERNON, D.D. — Professeur d'Histoire de l'Eglise, Mansfield College, Oxford. Union Congrégationaliste d'Angleterre et du Pays de Galles (238, 332, 479, 487).
- BARTON WILLIAM E., D.D., LL. D. Litt. D. — Membre Com. National Exécutif des Eglises Congrégationalistes aux E.-U. Correspondant de *The Congregationalist*. Adresse: Oak Park, Ill., E.-U. (262, 436, 437).
- BATE, HERBERT NEWELL, M.A. — Chanoine de Carlisle Cathedral. Eglise d'Angleterre (43).
- BATES, MINER LEE, LL. D. — Président, Hiram College, Hiram, Ohio, E.-U. Disciples du Christ d'Amérique.
- BELL, W. COSBY, D.D. — Professeur de Philosophie du Christianisme, Virginia Theological Seminary, Alexandria, Va. Eglise Protestante Episcopale, E.-U.
- BÉNÉDICTOS — voir Papadopoulos, B.
- BENSOW, OSCAR, D. Théol. — Pasteur, Akersberge, Suède. Eglise de Suède.
- BERRY, SIDNEY M., D.D. — Secrétaire de l'Union Congrégationaliste d'Angleterre et du Pays de Galles. Adresse: Memorial Hall, Farringdon St., Londres.
- BERTRAND, A.-N. — Président du Comité général de l'Union des Eglises Réformées de France. Pasteur à l'Oratoire du Louvre, Paris, 4, rue de l'Oratoire (122, 236).
- BIELER, CHARLES, D.D. — Professeur de Théologie, United Theological College, Montréal. Eglise Unie du Canada (487).
- DE BILT, HAROLD. — Ministre suédois en Egypte. Eglise de Suède. Adresse. Légation de Suède, Le Caire, Egypte (556).
- BIRD, PHILIP SMEAD, D.D. — Pasteur, First Presbytèrian Church, Utica, N.-Y. Eglise Presbytérienne, E.-U.
- BLAIR, JOHN C., M.A. — Missionnaire, United Church of Northern India. Adresse: Deesa Camp, Présidence, Bombay, Indes (326, 437, 473).
- BLAKE HOWARD. — 449, East 55 St., Kansas City, Mo. Eglise Presbytérienne, E.-U.
- BLEAKNEY, CLARANCE. — Pasteur, Readville Baptist Church, Newark, N. J. Northern Baptist Convention, E.-U.
- DE BOËR, ALEXIS, LL. D. — Professeur d'Université, Curateur de l'Eglise Réf. de Transylvanie, Juge à la Cour Suprême. Adresse: Budapest. Eglise Réformée de Hongrie.
- ZAK, FRANCIS. — Evêque, Eglise Catholique Nationale de Pologne, Professeur de Dogmatique au Séminaire de Cracovie, Directeur de *Polska Odrodzone*. Adresse: Ul. Madalinskięo, 10, Cracovie.
- BOND, AHVA J. C., DD. — Pasteur, Eglise Baptiste du Septième Jour. Adresse: Plainfield, E.-U.
- BOYD, M^{me} WESLEY. — 106, South Jardin St., Shenandoah, Pa. Primitive Methodist Church, E.-U.

- BRENT, CHARLES HENRY, DD., LL. D. — Evêque de Western New-York. Adresse: 250, Summer St., Buffalo, N.-Y. Eglise Protestante Episcopale E.-U. (3, 39, 463).
- BREWIS, JOHN THOMAS, B.D. — Principal, United Methodist Theological College, Manchester, Angleterre. Eglise Méthodiste Unie.
- BRILIOTH, YNGVE TORGNY, D. Phil. — Professeur d'Histoire de l'Eglise, Académie d'Abo, Finlande. Co-Directeur de *Svensk Teologisk Kvar-talskrift*. Eglise de Suède.
- BRISTOV, JOHN, B.A. — Membre du Synode général, Eglise d'Irlande. Adresse: Greenview, Dunmurry, Co. Antrim, Irlande.
- BRODERSEN, PAUL. — Pasteur, Kvislemark bei Sandved. Eglise de Danemark.
- BROWN, ARTHUR J., D.D., LL. D. — Secrétaire général du Comité des Missions. Eglise Presbytérienne. Adresse: 156, Fifth Ave., New-York, E.-U.
- BROWN, WILLIAM ADAMS, Ph. D., D.D. — Professeur, Union Theological Seminary, New-York. Eglise Presbytérienne, E.-U. (91, 256, 449, 479).
- BUDD, W. R. — Pasteur, Secrétaire général, Home Missions Fund, Eglise Méthodiste d'Irlande. Adresse: 34, Dartmouth Rd., Dublin, Irlande.
- BUDD, D^r ELIZABETH, L.R.C.P. et S.I. — 34, Dartmouth Rd., Dublin. Eglise Méthodiste d'Irlande.
- BUKOVINE, Métropolitaine de — voir Nectaire.
- BULGAKOW, SERGIUS. — D^r. Archiprêtre, Professeur de Dogmatique à l'Institut Théologique Orthodoxe de Paris. Eglise Orthodoxe de Russie (240, 296, 442).
- BURN, ANDREW E., D.D. — Doyen de Salisbury. Eglise d'Angleterre.
- BURNTVEDT, T. O., C.T. — Pasteur, Trinity Lutheran Church, Minneapolis, Minn., E.-U. Lecteur au Séminaire Théologique de Augsburg, Minneapolis. Eglise Libre Luthérienne d'Amérique.
- CADMAN, S. PARKES, D.D., S.T.D., L.H.D., LL. D. — Pasteur, Eglise Congrégationaliste centrale, Brooklyn, N.-Y. Président du Conseil fédéral des Eglises du Christ d'Amérique. Conseil national des Eglises Congrégationalistes, E.-U. (132).
- CANNON, JAMES, jun., D.D. — Evêque, Eglise Méthodiste Episcopale du Sud. Adresse: 52, Bliss Building Washington, D. C., E.-U. (120, 445, 451, 485, 487).
- CERNAUTI, Archevêque de — voir Nectaire.
- CHOISY, J. EUGÈNE, D. Théol. — Professeur d'Histoire ecclésiastique, Université de Genève. Eglise Réformée de Genève (34, 467).
- CHRIST CHURCH, Doyen de — voir Kennedy.
- CHRISTOPHOROS. — Archevêque de Léontopolis. Patriarcat grec Orthodoxe d'Alexandrie (442).
- CLARK, LUCIUS C., D.D. — Chancelier, Université américaine, Washington D.C. Eglise Méthodiste Episcopale.
- CLAUDIUS PASHA, SALIB. — Sénateur, Égypte. Adresse: Ramleh près Alexandrie. Eglise Copte.
- COCHRAN, JOSEPH WILSON, D.D., LL. D. — Pasteur, Eglise Américaine de Paris (Interdenominational). Eglise Presbytérienne, E.-U.
- COLE, ELMER WARD, D.D. — Pasteur First Christian Church, South Bend, Ind., E.-U. Archiviste, International Convention, Disciples du Christ.

- COMBA, ERNESTO. — Professeur de Théologie, Faculté de Théologie de Rome. Directeur de *La Luce*. Eglise Evangélique Vaudoise.
- CONSTANTINIDIS, MICHAEL. — D. Théol. Grand Archimandrite. Vicaire de l'Eglise Grecque de Sainte-Sophie, Londres. Patriarcat œcuménique de Constantinople (442).
- COOPER, A. ORLTON, L. Th. — Chapelain à Buenos-Ayres. Eglise d'Angleterre.
- COWDEN, JOHN B. — Pasteur Christian Unity Evangelist. Adresse : West Nashville, Tenn., Disciples du Christ, E.-U.
- D'ARCY, CHARLES FREDERICK, D.D. — Archevêque d'Armagh et Primat d'Irlande. Eglise d'Irlande (28, 256, 453, 461, 492).
- DAVEY, JAMES ERNEST, B.D. — Professeur de Littérature biblique et Vice-Principal du Collège Presbytérien, Belfast. Eglise Presbytérienne d'Irlande.
- DAVIES, EDWARD OWEN, M.A., B. Sc. — Modérateur de l'Assemblée générale, Eglise Presbytérienne du Pays de Galles. Adresse: Bodnant, Bangor.
- DAVIS, DARIUS ALTON, L.H.D. — Secrétaire général adjoint du Comité universel des U.C.I.G. Adresse : 347, Madison Avenue, New-York. Eglise Presbytérienne, E.-U.
- DAY, WILLIAM HORACE, D.D. — Pasteur, United Church, Bridgeport, Conn., E.-U. Président, Home board, Conseil national des Eglises Congrégationalistes, E.-U.
- DEISSMANN, ADOLF, D. Théol., D.D. — Professeur, Université de Berlin. Geheimer Konsistorialrat. Eglise Evangélique Unie de l'Ancienne Prusse (49, 109, 251).
- DENYS, Métropolitain — voir Dionisy.
- DIBELIUS, MARTIN, D. Théol., D. Phil. — Professeur à l'Université de Heidelberg, Recteur 1927-28. Eglise Evangélique Allemande (321, 473).
- DIBELIUS, OTTO, D. Dr. — Superintendant de Kurmak, Eglise Evangélique Unie de l'Ancienne Prusse. Adresse : Kaiser Wilhelmstr., Berlin-Steglitz (266, 454).
- DICKEY, SAMUEL, M.A. — Pasteur, ancien professeur du N. T., McCormick Theological Seminary, Chicago. Adresse: Oxford, Penna, E.-U. Eglise Presbytérienne.
- DIIOBUNOTIS, CONSTANTIN, D. Théol. — Professeur de Théologie, Université d'Athènes. Eglise Orthodoxe de Grèce (442).
- DIONISY, WALEDINSKY, D.D. — Métropolitain de Varsovie et de Pologne, Recteur et Professeur de la Faculté Orthodoxe de Théologie, Université de Varsovie. Editeur de *Woskresnoie Cztenie*. Eglise Orthodoxe de Pologne (442).
- DON, WILLIAM GRAY, M. A. — Ministre, Eglise Saint-André et Saint-Paul, Montréal. Secrétaire du Comité de Correspondance avec les autres Eglises Réformées. Eglise Presbytérienne du Canada.
- DORNAKAL, Evêque de — voir Azariah.
- DOUGLAS, J. A., B.D., Ph. D. — Chanoine, Vicaire de Saint-Luke's, Camberwell, Londres. Directeur de *The Christian East*. Eglise d'Angleterre (255, 473).
- DUBLIN, Evêque de — voir Gregg.
- DUNN, EDWARD ARTHUR, D.D. — Evêque de Honduras. Eglise d'Angleterre. Province des Indes Occidentales.

- DUPPUY, CHARLES RIDLEY, D.D.** — Evêque de Victoria, Hong Kong. Chung Hwa Sheng Kung Hui (Chinese Holy Catholic Church, Eglise Anglicane).
- DYER, ARTHUR W., S.T.B.** — Pasteur, First Congregational Church, Franklin, Mass., E.-U. Conseil national des Eglises Congrégationalistes.
- DYSINGER, HOLMES, D.D., LL. D.** — Doyen et professeur de Théologie systématique. Faculté de Théologie des Eglises luthériennes unies de l'Ouest, Fremont, Neb., E.-U. Eglise Luthérienne Unie d'Amérique.
- EGYPTE ET DU SOUDAN, Evêque d'** — voir Gwynne.
- ELDERDICE, HUGH LATIMER, D.D., LL. D.** — Président, Faculté de Théologie de Westminster, Westminster, Dd., Eglise Méthodiste Protestante, E.-U.
- ELERT, WERNER, D^r Théol., D. Phil.** — Professeur à l'Université de Erlangen et Recteur 1927-28, Eglise Luthérienne de Bavière (17).
- EMERSON, CHESTER B., D.D.** — Pasteur de l'Eglise Congrégationaliste, Detroit, Mich., E.-U. Président du Board of Trustees, Conférence de Michigan, Comité exécutif de la Commission des Missions, Conseil national des Eglises Congrégationalistes, E.-U.
- ENDERS, GEORGE CHRISTIAN, D.D.** — Doyen, Christian Divinity School, Defiance, Ohio, General Convention of the Christian Church, E.-U.
- ENNISS, REG.** — Melbourne, Australie. Eglise du Christ.
- EULOGIOS.** — Métropolitain. Archevêque des Eglises Orthodoxes Russes en Europe Occidentale. Adresse. 12, rue de Daru, Paris (442).
- FABRICIUS, CAJUS, D^r Théol.** — Professeur à l'Université de Berlin. Eglise Evangélique Unie de l'Ancienne Prusse.
- FALCONER, JAMES WILLIAM, D.D.** — Professeur du N. T., Halifax, Nova Scotia, Canada. Eglise Unie du Canada.
- FARIES, VICTOR.** — Pasteur. Secrétaire de l'Evêque Raffay. Directeur de *Ev. Lep.* (Presse). Adresse: Debreceen. Eglise Evangélique Luthérienne de Hongrie.
- FEHL, ANDREAS.** — Konsistorialrat. Adresse. Magdeburg. Eglise Evangélique Luthérienne de Prusse.
- FIERO, RAYMOND H.** — Diacre, Eglise Congrégationaliste centrale, Brooklyn, N.-Y. Conseil national des Eglises Congrégationalistes, E.-U.
- FISHER, B.H.B.** — Chanoine de Lucknow. Chef des S.P.G. Brotherhood, Cawnpore. Eglise d'Angleterre aux Indes.
- FISHER, FREDERICK B., D.D., LL. D.** — Evêque, Eglise Méthodiste Episcopale, E.-U. Adresse: Calcutta, Indes (437, 461).
- FLEURY, GUSTAVE.** — Vice-Président de la Commission synodale de l'Eglise nationale du Canton de Vaud. Adresse: Morges, Suisse.
- FORGAN, ROBERT, D.D.** — Président des Missions étrangères, Eglise libre Unie d'Ecosse. Adresse: 5, Hermitage Terrace, Edinburgh (496).
- FORNEROD, ALOÏS AUGUSTE.** — Professeur de Théologie systématique, Université de Lausanne. Eglise Réformée du Canton de Vaud (438, 451).
- FORTHERINGHAM, JOHN TAYLOR, C.M.G., M.D., C.M.** — Professeur d'Histoire de la Médecine, Université de Toronto. Ancien de l'Eglise Saint-André, Toronto. Eglise Presbytérienne du Canada.
- FRANK, GRAHAM, D.D.** — Pasteur, Eglise chrétienne centrale, Dallas, Texas, E.-U. Secrétaire général de la Convention Internationale, Disciples du Christ.

- FURNAJIEFF, D.N.** — Pasteur, Sofia, Bulgarie. Directeur du *Zornitza*. Eglise Evangélique de Bulgarie (120).
- FYFFE, DAVID, D.C.L.** — Pasteur de Jesmond Church, Newcastle-on-Tyne, Modérateur, Eglise Presbytérienne d'Angleterre (315).
- GARDINER, J. BRUCE.** — Pasteur, Eglise Saint-George, Johannesburg, Afrique du Sud. Eglise Presbytérienne de l'Afrique du Sud.
- GARDNER, M^{lle} LUCY.** — Secrétaire générale de Copec. Directrice de *Copec News*, 92, Saint-George's Sq., Londres. Société des Amis (427).
- GARRETT, ALFRED C., Ph. D.** — Logan, Philadelphia, Pa., E.-U. Société des Amis, E.-U.
- GARVIE, ALFRED ERNEST, D.D.** — Principal de Hackney et New College, Londres. Union Congrégationaliste d'Angleterre et du Pays de Galles (41, 580).
- GAUGLER, ERNST, M. Théol.** — Professeur de Théologie, Berne. Eglise Vieille Catholique de Suisse (183).
- GELLER, SAMUEL, Dr.** — Pasteur à Sagan, Silésie. Eglise Evangélique de la Vieille Prusse.
- GERMANOS, STRENOPOULOS, D.D., D. Ph.** — Archevêque et Métropolitain de Thyatire. Représentant le Patriarcat œcuménique en Europe occidentale. Adresse : 20, Newton Rd., Londres. Patriarcat œcuménique de Constantinople (23, 49, 109, 250, 439, 466, 500).
- GEORGE, Evêque de** — voir Sidwell.
- GERRARD, THOMAS LEE.** — Trésorier de Hartley College, Manchester. Prédicateur local. Primitive Methodist Church.
- GIBSON, THERON.** — 303, Kendal Ave., Toronto. Ancien de l'Eglise Unie du Canada.
- GIESECKE, FRIEDRICH, Dr Phil.** — Oberkirchenrat. Pasteur, Leitmaritz, Bohême. Eglise Evangélique allemande de Bohême, Moravie et Silésie.
- GILMORE, CHARLES, D.D.** — Pasteur, First United Presbyterian Church, Cadiz, Ohio, E.-U. Eglise Presbytérienne Unie de l'Amérique du Nord (461).
- GLOUCESTER, Evêque de** — voir Headlam.
- GLUBOKOWSKY, NIKOLAJ, D. D.** — Professeur Emeritus, Professeur à l'Université de Sofia, Bulgarie. Eglise Orthodoxe de Russie (78, 442, 461).
- GOGARTEN, FRIEDRICH, D. Théol.** — Pasteur, Dorndorf. Eglise Evangélique de Thuringe (117).
- GOODALL, CHARLES, B.D.** — Ministre, Eglise Saint-Oswald, Edimbourg. Eglise d'Ecosse.
- GORE, CHARLES, D.D., LL. D., D.C.L.** — Evêque. Adresse : 27, Eaton Terrace, Londres. Eglise d'Angleterre (48, 183, 187, 255, 256, 450, 461, 462, 479).
- UNELLE, ELIE.** — Pasteur de l'Eglise Réformée de Saint-Etienne (Loire). Directeur de *La Revue du Christianisme Social*. Vice-Président de l'Union nationale des Eglises Réformées de France. Chevalier de la Légion d'honneur (473, 509).
- GRAFTON, WARREN, B.D.** — Ministre de First Christian Church, Los Angeles, Cal., E.-U. Disciples du Christ.
- GREEVER, W. H., D.D.** — Professeur d'Ethique, Apologétique et Symbolique, Faculté de Théologie luthérienne, Columbia, S. C. Directeur de *American Lutheran Survey*. Eglise Luthérienne Unie d'Amérique.
- GREGG, JOHN ALLEN, FITZGERALD, D. D.** — Archevêque de Dublin. Eglise d'Irlande (255, 450, 485).

- GWYNNE, LLEWELLYN H. — Evêque d'Egypte et du Soudan, Eglise d'Angleterre (324).
- HADORN, WILHELM. Dr Théol. — Professeur de Théologie, Berne. Eglise Réformée de Berne (109).
- HAENISCH, G. — Geheimer Konsistorialrat. Doyen de Ev. Unitæt en Pologne, Pasteur. Adresse: Ul. Sw. Jozefa 2, Posen. Eglise Evangélique Unie de Pologne.
- HAGEMEYER, FRANZ, D. Phil. — Pasteur de Stephanuskirche, Halle, a. S. Eglise Evangélique Unie de l'Ancienne Prusse.
- HALL, FRANCIS J., D.D. — Professeur de Dogmatique, Faculté générale de Théologie, New-York. Eglise Protestante Episcopale, E.-U. (116, 256, 461).
- HAMILTON, L. A., C.E. — 14, King St E., Toronto. Trésorier du Synode général. Eglise d'Angleterre du Canada.
- HANDMANN, RUDOLF, Dr Théol. — Pasteur et Professeur de Théologie, Bâle. Président du Kirchenrat. Eglise Réformée de Bâle.
- HARVEY, FREDERICK G., L. Th. — Ministre, Eglise Congrégationaliste, Knoxville, Australie du Sud. Union Congrégationaliste d'Australie et de Nouvelle-Zélande.
- HAUGE, SVEND. — Prediger. Secrétaire de la Mission Intérieure à Copenhague. Eglise du Danemark.
- HAUSSLEITER, GOTTLÖB, D. Théol. — Geheimer Konsistorialrat. Professeur à l'Université de Halle. Adresse: Burgbergstr., 38, Erlangen. Eglise Evangélique Luthérienne (183, 473).
- HAVILAND, WALTER W. — Friends' Select School, Philadelphie, Pa., E.-U. Société des Amis.
- HEADLAM, ARTHUR CAYLEY, D. D. — Evêque de Gloucester. Eglise d'Angleterre, 232, 324, 380, 431, 481).
- HEARD, WILLIAM H., D.D., LL. D. — Evêque. Eglise Méthodiste Episcopale d'Afrique. Adresse: 438, North 53 rd. St., Philadelphie, Pa., E.-U.
- HEATH, CARL. — Secrétaire du Service International des Amis, Friend's House Easton Rd., Londres. Société des Amis en Grande-Bretagne et Irlande (468).
- HEILER, FRIEDRICH, D. Théol., Dr Phil. — Professeur de Théologie à Marbourg. Eglise Evangélique Luthérienne (449).
- HELD, GEORG, Dr Théol. — Kirchenrat. Pasteur, Asch, Bohême. Eglise Evangélique de Bohême, Moravie et Silésie.
- HENRY, JERRY M., Ph. D. — Pasteur. Président du Général Welfare Board. Eglise des Frères. Adresse: New Windsor, Maryland, E.-U.
- HERMELINCK, HEINRICH, Dr Théol., Dr Phil. — Professeur de Théologie à l'Université de Marbourg. Eglise Evangélique Luthérienne d'Allemagne.
- HEROLD, OTTO, Dr Théol. — Président de la Fédération des Eglises Protestantes de Suisse. Président du Kirchenrat. Eglise Réformée de Zurich. Adresse: Römerstrasse, 14, Winterthur, Suisse (15).
- HERRON, CHARLES, D.D. — Professeur d'Histoire de l'Eglise, Faculté de Théologie d'Omaha, Omaha, Neb. Eglise Presbytérienne, E.-U.
- * HERTZBERG, MIKAEL. — Pasteur à Oslo. Directeur de *Kirkens Budshap til Tiden*. Eglise de Norvège. Mort à Lausanne le 11 août 1927 (266).
- HINDERER, AUGUST, Dr Théol. — Professeur. Directeur de l'Association de la Presse religieuse d'Allemagne. Directeur de *Das Evangelische Deutschland, Der Evangelische Pressedienst*. Adresse: Beymesert, 8, Berlin-Steglitz. Eglise Evangélique Unie de l'Ancienne Prusse.

- HINDES, WILLIAM. — Pasteur, Eglise Méthodiste Wesleyenne d'Afrique. Adresse : Jagersfontein, Afrique du Sud.
- HOGNESTAD, PETER. — Evêque de Berjen. Eglise de Norvège (417, 430).
- HOLDEN, ALBERT THOMAS, C.B.E. — Superintendant général, Mission intérieure, Victoria, Australie, Principal, Missionaries Training College, Melbourne, Aumônier général des Armées. Eglises Méthodiste d'Australie (187).
- HOLLAND, WILLIAM EDWARD SLADEN, M.A. — Pasteur, Union Christian College, Alwaye, Travancore, Indes. Eglises Anglicane. Adresse: C. M. S., Salisbury Sq., Londres, E. C., 4.
- HONDURAS, Evêque de — voir Dunn.
- HORNE, FRANK A. — 409, Grand Ave., Brooklyn, N.-Y. Eglise Méthodiste Episcopale, E.-U.
- HORNÝANSZKY, ALADAR, Dr. — Professeur de Théologie à la Faculté de Théologie de Pressburg-Bratislava. Eglise Evangélique de Slovaquie.
- HORSTMANN, PETER FREDERICK. — Chapelain de la Cathédrale, Viborg, Danemark. Eglise du Danemark.
- HOUGHTON, ROY M., D.D. — Pasteur. Eglise de la Rédemption, New Haven, Conn., E.-U. Conseil national des Eglises Congrégationalistes, E.-U.
- HOWIE, R. H., D.D. — Pasteur. Adresse : 7, Tudor Ave., Gidea Park, Essex. Délégué de l'Eglise Méthodiste d'Australasie.
- HOYOIS, EMILE. — Pasteur et Secrétaire général de l'Eglise Missionnaire belge. Directeur du *Chrétien belge*. Adresse : 25, avenue Jean-Linden, Bruxelles.
- HUGHES, HENRY MALDWYN, D.D. — Principal de Wesley College, Cambridge. Eglise Méthodiste Wesleyenne (363).
- HUME, ROBERT A., D.D. — Premier Modérateur. Eglise Unie des Indes septentrionales. Adresse: 165, Grove St. Auburndale, Mass., E.-U. (456).
- HUMPHRIES, A. LEWIS, M.A. — Professeur de N. T. grec et de Théologie systématique, Hartley College, Manchester. Primitive Methodist Church.
- HUNTER, GRAHAM C., D.D. — Pasteur. Eglise Presbytérienne, E.-U. Adresse: Fullerton, Californie, E.-U.
- HURST, JOHN, D.D. — Evêque de Floride. Eglise Méthodiste Episcopale d'Afrique. Adresse: Baltimore, Md., E.-U. (324, 567).
- IHLEN, CHRISTIAN. — Professeur de Théologie systématique, Université de Oslo, Directeur de *Missionsblatt für Israel*. Eglise de Norvège.
- INAGAKI, YOICHIRO, D.D. — Professeur au Central Theological College, Tokio, Pippon Sei Kokway (Holy Catholic Church, Eglise Anglicane du Japon (179, 266).
- IRLANDE, Primat d' — voir D'Arcy.
- IRBE, KARL. — Evêque. Eglise Evangélique Luthérienne de Lettonie. Adresse: Riga, Lettonie (430).
- IRÉNÉE, GEORGEVITCH, D. Ph., Lic. Théol. — Evêque de Novi Sad, Serbie. Eglise Orthodoxe de Serbie (442).
- JAMES, JAMES ALTON, D. Ph., LL. D. — Doyen de Graduate School et Professeur d'Histoire, Northwestern University, Evanston, Chicago. Eglise Méthodiste Episcopale, E.-U.
- JENKINS, THOMAS. — Pasteur. Secrétaire de la Commission d'Education de l'Union pour la Société des Nations du Pays de Galles. Adresse : 8, The Grove, Barry, Pays de Galles, Eglise Presbytérienne du Pays de Galles.

- JENSEN, PAUL TH.** — Evêque de l'Eglise de Moravie. Président du Comité de l'Eglise morave d'Allemagne. Adresse : Herrnhut, i., Sa. (467, 479, 501).
- JESCH, ADOLF.** — Pasteur, Atäse, Ostrau. Directeur de *Berichte für kirchliche Blätter in der Czechoslovakischen Republik*. Eglise Evangélique allemande de Tchécoslovaquie.
- JÉZÉQUEL, JULES.** — Pasteur de l'Eglise Réformée de France. Secrétaire International de la Conférence du Christianisme pratique et de l'Alliance Universelle. Directeur de l'*Amitié Internationale*. Chevalier de la Légion d'honneur. Adresse : 3, rue Desrenaudes, Paris (17^e) (VII).
- JONES, THOMAS J.** — Pasteur, First Congregational Church, Scranton, Pa., E.-U. Conseil national des Eglises Congrégationalistes, E.-U.
- JOYCE, G. C., D.D.** — Archidiacre de Saint-Davids. Eglise du Pays de Galles (488).
- KAAS, BARON ALBERT VON, LL. D.** — Chargé de cours, Université de Budapest. Eglise Evangélique Luthérienne de Hongrie.
- KALLINICOS** — voir Scoumperdis.
- KATZ, PETER.** — Pasteur à Fahrenbach, Bade. Eglise Evangélique de Bade.
- KAY, DAVID MILLAR, D.S.O., D.D.** — Pasteur et Professeur d'hébreu, Université de Saint-Andrews. Eglise d'Ecosse (496).
- KELLER ADOLF, D.D.** — Pasteur, Secrétaire de la Fédération des Eglises Protestantes de Suisse. Secrétaire général de l'Institut social international. Directeur du *Bulletin de l'Institut*. Adresse : 19, rue de Candolle, Genève. Eglise Réformée (114).
- KELLEY, WILLIAM MUSSON.** — Pasteur, Secrétaire général de The Primitive Methodist Church. Adresse : St. Osyth, Lowther Hill, Londres S. E., 23.
- KENDRICK, M^{lle} ELIZA H., Ph. D.** — Professeur d'Histoire biblique, Wellesley College, Wellesley, Mass. Conseil national des Eglises Congrégationalistes, E.-U.
- KENNEDY, HERBERT B., B.D.** — Doyen de l'Eglise du Christ, Dublin. Eglise d'Irlande.
- KENNINCK, F.** — Archevêque d'Utrecht. Eglise Vieille Catholique.
- KLEIN, WILLIAM F., D.D.** — Directeur, Division of Evangelism, Bureau des Missions intérieures de l'Eglise Presbytérienne. Adresse : Montclair, N. J., E.-U.
- KLINGMAN, GEORGE A., Ph. D.** — Doyen, Bible Department, Thorp Spring Christian College, Texas. Directeur du *Christian Leader*. Eglises du Christ de l'Amérique du Nord.
- KOREN, LAURENTIUS.** — Pasteur. Secrétaire général de la Société biblique de Norvège. Adresse : Oslo. Eglise de Norvège.
- KORTHEUER, D. Théol.** — Adresse : Wiesbaden. Eglise Evangélique d'Allemagne.
- KRAFT, FERDINAND CHARLES FRANCIS, Lic. Théol.** — Pasteur de l'Eglise Wallonne de Haarlem, Hollande. Directeur de l'*Eglise Wallonne*. Eglise Réformée des Pays-Bas.
- KULP, EDMUND JAMES.** — Pasteur, First Church, Des Moines, Iowa. Eglise Méthodiste Episcopale, E.-U.
- KURY ADOLF, D^r Théol.** — Evêque. Professeur à l'Université de Berne. Eglise Vieille Catholique de Suisse (406).

- LANG, AUGUST, D^r Théol. hon. causa. — Superintendant et premier Prédicateur de la Cathédrale de Halle. Professeur de Théologie, Université de Halle. Moderator des Reformierten Bundes für Deutschland. Eglise Evangélique Unie de l'Ancienne Prusse (345).
- LANG, THEODOR, D^r Théol. — Oberkonsistorialrat. Membre, Evang. Oberkirchenrat. Pasteur à Berlin-Wilmersdorf (120, Wilhelmsauer). Eglise Evangélique Unie de l'Ancienne Prusse.
- LAUN, JUSTUS FERDINAND, Lic. Théol. — Chargé de cours, Université de Giessen. Directeur de *Für die Einheit der Kirche*. Eglise Evangélique de Hesse (462).
- LENCZ, GÉZA, D. Lic., D. Théol. — Professeur, Université Hongroise, Debrecen. Eglise Réformée de Hongrie.
- LEHTONEN, ALESKI, D.D. — Pasteur. Chargé de cours de Théologie pastorale à Helsingfors, Finlande. Membre du Comité de Rédaction de *Kirkko ja Kansa et de Teologisk Tidsskrift*. Eglise Luthérienne de Finlande.
- LEO, PAUL, Lic. Théol. — Pasteur, Neuhaus, Solling. Eglise Evangélique Luthérienne de Hanovre.
- LEONTOPOLIS, Archevêque de — voir Christophoros.
- LEW, TIMOTHY TINGFANG, Ph. D., D.D. — Professeur, Université de Yengching, Pékin. Pasteur honoraire. Eglise Indépendante de Chine. Directeur du journal *Vie et Vérité*. Chine Septentrionale, Kung-Li-Hui. Eglise Congrégationaliste de Chine (118, 461, 495, 573).
- LEWINS, WILLIAM ALFRED. — 1, Redclyffe Rd., Withington, Manchester. Secrétaire d'Eglise. Membre du General Connexional Committee et du Comité de Collège. A Guardian representative of the Church. Eglise Méthodiste Unie.
- LIMERICK, Evêque de — voir White.
- LINDSKOG, HANS JONAS, D.D. — Recteur de Braennkyrka, Stockholm. Eglise de Suède (209).
- LIVINGSTONE, W. P., F.R.S.G.S. — 121, George St., Edimbourg. Directeur de *Record of United Free Church et Other Lands*. Eglise Libre Unie d'Ecosse.
- LOPHTHOUSE, WILLIAM FREDERICK, D.D. — Principal, Handsworth Wesleyan College, Birmingham. Eglise Méthodiste Wesleyenne (121, 471).
- LUNN, SIR HENRY, M.A., M.D., B. Ch. — 5, Endsleigh Gardens, London. Membre laïque de la Conférence, 1910. Prédicateur local. Directeur de *Rewiew of the Churches*. Eglise Méthodiste Wesleyenne (327).
- LYMAN, M^{re} ALBERT J. — 255, President St., Brooklyn, N.-Y. Conseil national des Eglises Congrégationalistes, E.-U.
- MACARTHUR, KENNETH C., B.D. — Secrétaire rural, Fédération des Eglises du Massachusetts. Adresse: Sterling, Mass. North Baptist Convention, E.-U.
- MACAULAY, J. J. — Ministre, Eglise du Christ, Rathgar, Dublin. Eglise Presbytérienne d'Irlande.
- * MCCLYMONT, JAMES ALEX, D.D., C.B.E. — Clerc principal de l'Assemblée générale, Eglise d'Ecosse. Décédé en septembre 1927 (262, 473).
- MCCONNELL, FRANCIS J., D.D., LL. D. — Evêque, Eglise Méthodiste Episcopale, Adresse: Pittsburg, Pa. (61).
- MACCRACKEN, JOHN HENRY, Litt. D., LL. D. — 15, East 83 rd. St., New-York. Ancien Président du Collège Lafayette. Eglise Presbytérienne, E.-U.

- MACDOWELL, WILLIAM FRASER, D.D., LL., D., L.H.D. — Evêque. Eglise Méthodiste Episcopale. Président de la Société de tempérance, prohibition et moralité publique. Eglise Méthodiste Episcopale. Adresse: Washington D. C. (34).
- MACKICHAN, DUGALD, D.D., LL. D., F.R.S.E., R.A.S. (Branche de Bombay). — Principal honoraire de Wilson College, Bombay. Eglise Libre Unie d'Ecosse. Adresse: 18, Douglas Cres. Edimbourg (461).
- MACLAGAN, PATRICK JOHNSTON, M.A., D. Phil. — Pasteur. Secrétaire des Missions étrangères. Eglise Presbytérienne d'Angleterre. Adresse: 78, Airedale Ave., Londres.
- MACLEAN, NORMAN, D.D. — Modérateur de l'Eglise d'Ecosse et chapelain ordinaire de Sa Majesté le Roi. Adresse: 6, Grosvenor Gardens, Edimbourg.
- MACNUTT, FREDERICK BRODIE, M.A., F.R. Hist. S. — Prévost de la Cathédrale de Leicester, Archidiacre de Leicester. Eglise Anglicane.
- MALAN, AONIO. — Pasteur. Eglise Evangélique d'Italie. Adresse: 40, Via San Stefano, Bologne.
- MANCHESTER, Evêque de — voir Temple.
- MANN, THEOPHIL. — Chargé de cours au Collège théologique méthodiste, Francfort-sur-Mein. Eglise Méthodiste Episcopale.
- MANNING, WILLIAM T., D.D., D.C.L., LL. D. — Evêque de New-York. Eglise Protestante Episcopale, E.-U. (235, 461, 481).
- MARGETSON, W. J., M.A. — Prévot, Cathédrale Sainte-Marie, Edimbourg. Eglise Episcopale d'Ecosse.
- MARQUIS, JOHN A., D.D., LL. D. — Secrétaire général, Comité des Missions Nationales. Eglises Presbytérienne. Adresse: 156, Fifth Ave., New-York, E.-U.
- MARSH, DANIEL L., S.T.B., LL. D., Litt. D. — Président de l'Université de Boston, Eglise Méthodiste Episcopale, E.-U.
- MARTIN, ALFRED VON, Dr Jur., Dr Phil. — Professeur à l'Université de Munich. Directeur de *Una Sancta*. Eglise Evangélique Luthérienne (262).
- MASTER, HENRY B., D.D. LL. D. — Secrétaire général, Board of Pensions. Eglise Presbytérienne, E.-U. Secrétaire de la branche occidentale de l'Alliance des Eglises Réformées. Adresse: 91, Witherspoon Bldg., Philadelphie, Pa., E.-U.
- MAUCK, JOSEPH W., LL., D. — Président Emeritus, Hillsdale College, Hillsdale, Mich. Northern Baptist Convention, E.-U.
- MÉJAN, FRANÇOIS. — Pasteur. Secrétaire général de l'Union Nationale des Eglises Réformées Evangéliques de France. Adresse: 47, rue de Clichy, Paris (242).
- MÉNÉGOZ, FERNAND, Dr Théol. — Professeur de Dogmatique à la Faculté de Théologie. Université de Strasbourg. Eglise Luthérienne d'Alsace et de Lorraine (161).
- MERLE D'AUBIGNÉ, CHARLES, Dr Théol. *hon. causa*. — Pasteur à Neuilly-sur-Seine. Union Nationale des Eglises Réformées Evangéliques de France (109, 470, 475, 496, 547).
- MERRILL, WILLIAM P., D.D. — Pasteur de Brick Church, New-York. Eglise Presbytérienne, E.-U. (122).
- MILL, W. H. — 21, Drummond Place, Edimbourg. Avocat à la Cour Suprême d'Ecosse. Ancien. Eglise d'Ecosse.
- MILNE, JAMES, M.-A. — Ministre, Eglise Presbytérienne de Saint-James, Thames, Nouvelle-Zélande. Eglise Presbytérienne de Nouvelle-Zélande (326).

- MOE, OLAF, D^r Théol. — Professeur, Gemeindefakultæt, Oslo. Eglise de Norvège (229).
- MONAHAN, ALFRED EDWIN, M.A. — Vicaire de Monmouth. Eglise du Pays de Galles (462).
- MONNIER, HENRI, D^r Théol. — Pasteur à l'Etoile, Paris. Professeur à la Faculté de Théologie de Paris. Union Nationale des Eglises Réformées Evangéliques. Chevalier de la Légion d'honneur (368).
- MONOD, WILFRED, Lic. Phil., D^r Théol. — Président d'honneur de l'Union Nationale des Eglises Réformées. Professeur à la Faculté de Théologie de Paris. Pasteur à l'Oratoire du Louvre. Directeur du *Bulletin des Veilleurs*. Président du Comité français de l'Alliance Universelle (102, 448, 488).
- MOORE, JOHN M., Ph. D., D.D. — Evêque. Eglise Méthodiste Episcopale. Adresse: Dallas, Texas, E.-U.
- MOORE, T. ALBERT, D.D. — Pasteur. Secrétaire du Comité général de l'Eglise Unie du Canada. Adresse: 421, Wesley Building, Toronto, Canada (550).
- MOREHOUSE, FREDERIC COOK, L.H.D. — Directeur de *The Living Church*. Député à la Convention générale depuis 1910. Eglise Protestante Episcopale, E.-U. Adresse: 1801, Fond du Lac Ave., Milwaukee, Wis. (495, 497).
- MOSER, HEINRICH G. W. — Pasteur à Rohrberg, Altmark. Président 1924-27. Hochkirchliche Vereinigung. Eglise Evangélique Unie de l'Ancienne Prusse.
- MOTT, JOHN R., Ph. D., LL. D. — Président du Comité Universel des U.C.J.G. Président du Comité Universel des Missions. Président de la Fédération Internationale des Etudiants Chrétiens. Président de l'Institut de Recherches sociales. Adresse: 347, Madison Ave., New-York. Eglise Méthodiste Episcopale (249).
- MUDGE, LEWIS SEYMOUR, D.D., LL. D. — Stated Clerk de l'Assemblée Générale et Secrétaire du Conseil général de l'Eglise Presbytérienne, E.-U. Adresse: Witherspoon Bldg., Philadelphie, Pa. (437).
- NASH, J. O., D.D. — Evêque Coadjuteur de Capetown. Eglise Anglicane de l'Afrique du Sud.
- NAUPACTOS, Métropolitite de — voir Ambrosios.
- NEANDER, HERMAN, D^r Théol. — Pasteur à Estuna, Suède. Eglise de Suède.
- NEHENDAM, MICHAEL NICOLAJ, D.D. — Eglise de Danemark. Adresse: Espergård, Danemark.
- NECTARIE, COTLARCIUC, D.D. — Archevêque de Cernauti et Métropolitite de Bukovine. Eglise Orthodoxe de Roumanie (248, 442).
- NEUSCHAFER, CARL. — Directeur d'Etudes. Faculté de Théologie baptiste d'Allemagne. Adresse: Wandsbek, Allemagne.
- NIKOLAOS, EVANGELIDIS, D^r Théol. — Archevêque de Nubie. Professeur au Collège de Janina. Chancelier du Patriarcat grec-orthodoxe d'Alexandrie, (239, 442).
- NOLLEN, JOHN S., Ph. D., LL. D. — Doyen du Collège de Grinnell, Grinnell, Iowa, E.-U. Conseil National des Eglises Congrégationalistes, E.-U.
- NOOE, ROGER T., D.D. — Professeur de Théologie pastorale à l'Université de Vanderbilt. Pasteur de Vine Street Christian Church, Nashville, Tenn., E.-U. Disciples du Christ.
- NORREGAARD, J., D.D. — Professeur. Eglise du Danemark Adresse: Gl Kongevej. 72, IV, Copenhague.

- NORBERG, OTTO, D.D. — Doyen de Strängnäs. Eglise de Suède.
- NOVI SAD, Evêque de — voir Irénée.
- NOYES, EDWARD M., D.D. — Pasteur de l'Eglise Congrégationaliste, Newton Centre, Mass. Président de l'Association Congrégationaliste américaine. Union Nationale des Eglise Congrégationalistes, E.-U.
- NUBIE, Archevêque de — voir Nikolaos.
- NUELSEN, JOHN LOUIS, D.D., LL. D. — Evêque, Eglise Méthodiste Episcopale. Adresse: 69, Badenerstr., Zurich (462).
- NYGREN, ANDERS, D. Théol. — Professeur de Théologie systématique à l'Université de Lund. Eglise de Suède.
- OCHIAI, J. K., D.D. — Principal du Collège central de Théologie, Tokio. Nippon Sei Kokwai (Sainte Eglise Catholique du Japon — Eglise Anglicane).
- OHLEMULLER, D^r GERHARD. — Secrétaire général de l'Eglise Evangélique Prussienne. Secrétaire général de la Ligue Evangélique et de l'Association Internationale pour la défense du Protestantisme. Directeur de *Protestantische Rundschau* et de *Tägliche Rundschau* (supplément, *Dienst am Volk*). Adresse : Friedrich-Wilhelmstrasse, 2 a, Berlin. Eglise Evangélique Unie de l'Ancienne Prusse.
- OSTENFELD, HARALD, D.D. — Evêque de Seeland. Eglise de Danemark (97).
- OTTAWA, Evêque de — voir Roper.
- PALMER, EDWIN JAMES, D.D. — Evêque de Bombay, Eglise Anglicane des Indes (267, 461, 471, 488).
- PAPADOPOULOS, BENEDICTOS K. — Doyen. Patriarcat grec-orthodoxe de Jérusalem. Adresse. 14, Odos Erectheos, Athènes (442).
- PARASKEVAIDIS, THEOLOGOS, D^r Théol. — Archimandrite. Prêtre de l'Eglise Grecque-Orthodoxe de Leipzig. Patriarcat œcuménique de Constantinople (181, 442).
- PARKER, GEORGE, M.A., B.D. — Principal du Collège de la Société des Missions de Londres, Nagercoil, Travancore, Indes. Adresse : L. M. S., 48, Broadway, Londres, S. W. Eglise Unie de l'Inde du Sud.
- PARKER, LEWIS DAVID. — Pasteur à Montreuil, France. Secrétaire du Synode et du Comité des Eglises Méthodistes Evangéliques de France.
- PARSONS, EDWARD, L., D.D. — Evêque de Californie. Eglise Protestante Episcopale, E.-U. (504).
- PEAKE, ARTHUR S., D.D. — Président du Comité National des Eglises Libres. Professeur d'Exégèse à l'Université de Manchester. Tuteur du Hartley Primitive Methodist College, Manchester. Directeur de *Holborn Review*. Eglise Méthodiste Primitive.
- PEEL, ALBERT, Litt. D. — Ministre de l'Eglise Congrégationaliste de Clapton Park, Londres. Directeur de *Congregational Quarterly*. Union Congrégationaliste d'Angleterre et du Pays de Galles.
- PEET, WILLIAM W., LL. D. — Représentant pour le Proche Orient du Conseil Fédéral des Eglises, E.-U. Conseil National des Eglises Congrégationalistes. Adresse: 105, East 22 nd. St., New-York City, E.-U.
- PERADSE, GREGOR, D^r Phil., Cand. Théol. — Chargé de cours de philologie à l'Université de Bonn. Eglise Orthodoxe de Géorgie (421, 442).
- PERRY, JAMES DE WOLFF, D.D. — Evêque de l'Ile de Rhode. Eglise Protestante Episcopale, E.-U.
- PFANNENSTILL, MAGNUS. — Professeur et Doyen de Lund. Eglise de Suède.

- PHILIP, ADAM, D.D. — Ministre de Longforgan, Ecosse. Eglise Libre Unie d'Ecosse.
- PHILIPPS, WILHELM, Dr Théol. — Pasteur. Directeur de la Mission Intérieure de Berlin. Eglise Evangélique Unie de l'Ancienne Prusse. Adresse : Stubbenstr., 8, 1, Berlin Schöneberg (109, 473).
- PHILPUTT, JAMES M., D.D. — Pasteur. Assistant spécial pour les Missions, Disciples du Christ. Adresse : c. o. Brown Bros et C^o, 59, Wall St., New-York.
- PIPER, OTTO, Lic. Théol. — Privat-Docent à l'Université de Göttingen. Eglise Protestante de Hanovre. Adresse : 25, Hertzberger Ldstr., Göttingen.
- PONGRACZ, JOSEPH. — Professeur d'Exégèse du N. T. à la Faculté de Théologie de Papa. Directeur de *Dunantuli Protestans Lap.* Eglise Réformée de Hongrie.
- PROHLE, KARL, Dr Théol., Dr Phil. — Doyen de la Faculté de Théologie Evangélique, Sopron, Hongrie. Professeur de Théologie systématique. Eglise Luthérienne Evangélique de Hongrie (234).
- PROCHAZKA, GUSTAV A. — Evêque de l'Eglise Tchecoslovaque. Adresse : Hradec, Königrätz-Bohême.
- PRYS, OWEN, D.D. — Principal du Collège de Théologie de Aberystwyth. Eglise Presbytérienne du Pays de Galles.
- PUSTOWKA, OTTO. — Pasteur à Mähren-Schönberg, Tchecoslovaquie. Eglise Evangélique allemande de Bohême, Moravie et Silésie.
- PYK, RICHARD. — Président de l'Eglise Méthodiste Unie. Pasteur à Bristol. Directeur de *United Methodist Newspaper* (262).
- QUICK, OLIVER CHASE, M.A. — Chanoine de la Cathédrale de Carlisle. Eglise Anglicane (349).
- RAFFAY, ALEXANDER, D.D. — Evêque de l'Eglise Luthérienne de Hongrie. Adresse : Deakter, 4, Budapest IV (149).
- RAGG, LONSDALE, D.D. — Chanoine de la Cathédrale de Lincoln. Aumônier de l'Ambassade britannique à Rome. Eglise Anglicane.
- RAVASZ, LADISLAS, D. Ph. — Evêque du Diocèse danubien de l'Eglise Réformée de Hongrie. Membre de la Chambre Haute de Hongrie. Adresse : Radayutca 28, Budapest IX.
- REED, LEWIS T., D.D. — Pasteur de l'Eglise Congrégationaliste de Flatbush, Brooklyn, N.-Y. Président de la Commission d'Evangélisation, Conseil National des Eglises Congrégationalistes, E.-U.
- REICHEL, SIR HARRY R., M.A. LL. D. — Principal du Collège de l'Université du Pays de Galles (Nord). Vice-Chancelier de l'Université du Pays de Galles. Eglise du Pays de Galles.
- RICHARDS, GEORGE W., D.D. LL. D., Th. (Heidelberg). — Président et Professeur d'Histoire de l'Eglise à la Faculté de Théologie de Lancaster, Pa. Secrétaire de la Conférence des Séminaires et des Collèges théologiques aux E.-U. et au Canada. Eglise Réformée, E.-U.
- RICHARDS, T. T., D.D. — Pasteur de la Première Eglise Baptiste, Scranton, Pa. Northern Welsh Baptist Convention, E.-U.
- RICHMOND, MAURICE, M.A. — Pasteur. Secrétaire des U.C.J.G., Le Caire. Secrétaire actif de la Egyptian Fellowship of Unity. Eglise Anglicane.
- RILEY, ATHELSTAN, M.A., F.S.A. — Vice-Président de l'Union de l'Eglise Anglaise. Président de l'Association des Eglises Anglicanes et Orientales. Président du Club Alcuin. Eglise Anglicane. Adresse : Seigneur de la Trinité, Jersey, Iles de la Manche (470).

- RITCHIE, DAVID L., D.D. — Principal du Collège Congrégationaliste du Canada. Doyen du Collège Théologique, Montréal. Eglise Unie du Canada.
- ROBERTS, J. E., D.D. — Pasteur. Ex-Président de l'Union Baptiste de Grande-Bretagne. Adresse: 8, Queen's Gate, Glasgow (49).
- ROBINSON, WILLIAM, M.A., B. Sc. — Principal du Collège de Overdale, Birmingham. Eglise du Christ de Grande-Bretagne.
- ROGERS, B. TALBOT, D.D. — Recteur de l'Eglise Saint-Mathieu, Sunbury, Pa., Eglise Protestante Episcopale, E.-U.
- ROPER, JOHN CHARLES, D.D. — Evêque d'Ottawa, Canada. Eglise Anglicane du Canada (491).
- ROSE, IVAN MURRAY, M.A. — Pasteur de la Première Eglise Baptiste, Philadelphie, Pa. Convention Baptiste du Nord, E.-U. (450).
- ROSENKJAR, JENS, MAG. SC. — Principal de l'Ecole Supérieure, Roskilde Danemark, Eglise du Danemark.
- ROY, THOMAS J. — Pasteur Convention Baptiste du Nord. E.-U. Adresse: 38, Oakdale St., Brockton, Mass.
- RUST, D^r J. A. — Prédicateur. Eglise Evangélique Luthérienne des Pays-Bas. Adresse: Lange Nieuwstraat 3, Utrecht (449).
- DE SAINT-ANDRÉ, LOUIS, D.S.O., M.C. — Pasteur à Tours. Union Nationale des Eglises Réformées Evangéliques de France.
- SALISBURY, Doyen de — voir Burn.
- SANDEGREN, PAUL, Cand. Phil., Cand Théol. — Pasteur. Secrétaire adjoint des Missions de Suède. Adresse: Kungstengatan, 5, Stockholm. Eglise de Suède (325).
- SANDS, LORD CHRISTOPHER N. JOHNSTON, LL. D. — Juge à la Cour Suprême d'Ecosse. Ancien de l'Eglise d'Ecosse. Président du Comité d'Eglise d'Ecosse. Adresse: 4, Heriot Row, Edimbourg (214, 262, 444).
- SANFORD, M^{me} WILLIAM E. — Eglise Unie du Canada. Adresse: Hamilton, Ontario, Canada (427, 500).
- SASSE, HERMANN, Lic. Théol., S.T.M. — Pasteur à Oranienburg. Eglise Evangélique Unie de l'Ancienne Prusse. Adresse: Bernauerstr. 60, Oranienburg, Berlin. VII.
- SCHEER, CHARLES. — Pasteur à Mulhouse, Haut-Rhin. Député du Haut-Rhin. Eglise Réformée d'Alsace et de Lorraine.
- SCHEMPP, JOHANNES. — Directeur de la Faculté de Théologie de Reutlingen. Wurt. Communion Evangélique.
- SCHENCK, HAROLD W., A.M. — Pasteur de l'Eglise Réformée de Franklin, Nutley, N. J. Eglise Réformée d'Amérique (457).
- SCHERER, M.G.G., D.D. — Pasteur. Secrétaire de l'Eglise Luthérienne d'Amérique. Adresse: 39 East 35 th. St., New-York (255, 286, 430, 488, 492).
- SCHIAN, MARTIN, D. Théol., D^r Phil. — Superintendant général de l'Eglise de Silésie. Eglise Evangélique Unie de l'Ancienne Prusse. Adresse: Schlossplatz 8, Breslau, 4 (327).
- SCHMIDT, KARL LUDWIG, D^r Théol. — Professeur à l'Université de Iéna. Directeur du *Théologische Blätter*. Eglise Evangélique de Thuringe (556).
- SCHMITZ, OTTO, D^r Théol. — Professeur de Théologie et d'Exégèse du N. T. à l'Université de Munster. Directeur de *Neutestamentliche Forschungen u. Furche*. Eglise Evangélique Unie de l'Ancienne Prusse (185).

- SCHNEIDER, FRANCIS, Ph. D.** — Professeur. Membre du Comité central de l'Eglise de Tchecoslovaquie. Adresse: Akademicka 42, Brno, Tchecoslovaquie.
- SCHOELL, D., Dr.** — Prélat. Eglise Evangélique du Wurtemberg. Membre du Oberkirchenrat. Directeur de *Monatsschrift für Pastoraltheologie*. Adresse: Alter Postplatz 4, Stuttgart (354, 430).
- SHOU, AAGE.** — Avocat. Eglise de Norvège, Adresse: Rosenborggate 5, Oslo.
- SCOUMPERDIS, KALLINICOS J.** — Archimandrite, Patriarcat grec-orthodoxe de Jérusalem. Adresse: Odos Eretheos 14, Athènes (442).
- SELECMAN, CHARLES C., D.D., LL. D.** — Président de l'Université Méthodiste du Sud, Dallas, Texas. Eglise Méthodiste Episcopale du Sud, E.-U.
- SHATFORD, ALLAN P., D.C.L., O.B.E.** — Chanoine de la Cathédrale de Montréal. Eglise Anglicane du Canada.
- SHAW, JOHN MACKINTOSH, D.D.** — Professeur de Théologie Systématique, Halifax, N. S. Eglise Unie du Canada (398).
- SIDWELL, H. B., D.D.** — Evêque de George, Le Cap. Eglise Anglicane de l'Afrique du Sud.
- SIEBEL, JACOB GUSTAV.** — Industriel. Eglise Evangélique Unie de l'Ancienne Prusse. Adresse: Freudenberg bei Siegen, Westphalie (256).
- SIEGMUND-SCHULTZE, FRIEDRICH, D.D.** — Professeur à l'Université de Berlin. Travailleur social. Directeur de *Die Eiche*. Eglise Evangélique Unie de l'Ancienne Prusse (170, 547).
- SIGMOND, S. O., M.A.** — Pasteur de l'Eglise Luthérienne de la Trinité, Brooklyn, New-York. Eglise Luthérienne Norvégienne d'Amérique.
- SILLS, KENNETH, C.M., LL. D.** — Président du Collège de Bowdoin, Brunswick, Maine. Eglise Protestante Episcopale, E.-U.
- DA SILVA, ALFREDO.** — Professeur. Superintendant de l'Eglise Méthodiste Episcopale en Portugal. Directeur de l'Institut Commercial et Industriel d'Oporto. Directeur de *Portugal Evangelico*. Délégué des Eglises Protestantes du Portugal. Adresse: Rua Quental 125, Porto.
- SIMONS, WALTER, D. Dr.** — Président de la Cour Suprême, à Leipzig. Eglise Evangélique Luthérienne de Saxe (473, 475).
- SJÖSTEDT, MAJOR ANDERS.** — Eglise de Suède. Adresse: Stockholm.
- SJÖSTRAND, BERTIL, Cand. Phil.** — Missionnaire à Madura, Indes. Eglise missionnaire suédoise. Eglise Evangélique Luthérienne du Tamil.
- SLOSSER, GAIUS JACKSON, S.T.M.** — Pasteur. Ecrivain. Eglise Méthodiste Episcopale, E.-U. Adresse: 7, Oakfield Rd., Clapton, Londres.
- SMILEY, WILLIAM B., D.D.** — Ex-Modérateur de l'Assemblée générale, Eglise Presbytérienne Unie d'Amérique. Adresse: Rochester, Pa., E.-U. (479).
- SMITH, FRANCIS E.** — Pasteur. Secrétaire du Ministère des Pensions. Disciples du Christ. Adresse: Indianapolis, Ind., E.-U.
- SMITH, J. CROMARTHY, B. D.** — Ministre. Eglise d'Ecosse. Adresse: Coatdyke Manse, Coatbridge, Ecosse (262).
- SLATTERY, M^{lle} MARGARET.** — Directrice adjointe du « Pilgrim Press ». Conseil National des Eglises Congrégationalistes, E.-U. Adresse: 14 Beacon St., Boston, Mass. E.-U.
- SÖDERBLOM, NATHAN, D.D., Ph. D., D.C.L., LL. D., M.D.** — Archevêque d'Upsal, Prochancelier de l'Université d'Upsal. Eglise de Suède (109, 186, 187, 368, 430, 453).
- SOFIA, Archevêque de** — voir Stefan.

- SOMMER, T. W. ERNST, M.A.** — Superintendant du District de Francfort de l'Eglise Méthodiste Episcopale. Prédicateur. Chargé de cours à la Faculté de Théologie Méthodiste de Francfort-sur-Mein.
- SOPER, EDMUND D., D.D., LL. D.** — Doyen et Professeur d'Histoire des Religions à l'Ecole des Religions, Université de Duke, Durham, N. C., Eglise Méthodiste Episcopale, E.-U.
- SOUCEK, JOSEF, D.D.** — Président de l'Eglise Evangélique des Frères de Bohême de Tchécoslovaquie. Adresse : Jungmannova, Prague II (308).
- STANGE, ERICH, D^r Théol.** — Président de la Fédération des U.C.J.G. d'Allemagne. Directeur du *Pastoralblätter, Führerdienst*. Adresse : Wilhelmshöhe, Kassel (580).
- STEFAN, D^r Phil., Mag. Théol.** — Archevêque et Métropolitain de Sofia. Professeur d'Homilétique à l'Université de Sofia. Directeur de *Naroden Strage*. Eglise Orthodoxe de Bulgarie (172).
- STEIMLE, AUGUSTUS, D.D.** — Pasteur, Church of the Advent, New-York. Président de la Section d'Education de l'Eglise Luthérienne Unie. Président de la Mission Intérieure de l'Eglise Luthérienne de New-York. Eglise Luthérienne Unie d'Amérique.
- STEJSKAL, R. T., D^r Théol.** — Evêque. Eglise Tchécoslovaque. Adresse Olomouc, Tchécoslovaquie.
- STEVENSON, J. ROSS, D.D., LL. D.** — Président de la Faculté de Théologie de l'Eglise Presbytérienne de Princetown, N. J. Président de la Section de Coopération et d'Union d'Eglise. Eglise Presbytérienne E.-U. (15).
- STEVENSON, J. SINCLAIR, M.A., B.D.** — Pasteur de l'Eglise Presbytérienne d'Irlande. Adresse: Shottery, Killiney, Co, Dublin (495).
- STEWART, GEORGE CRAIG, D. D., L.H.D.** — Recteur à l'Eglise Saint-Luc, Evanston, Chicago. Membre du Conseil National de l'Eglise Episcopale. Directeur adjoint de *Anglican Theological Review*, Eglise Protestante Episcopale (450).
- STEWART, R. W. B.D., B. Sc.** — Ministre à Cambusland près Glasgow. Eglise Libre Unie d'Ecosse.
- STOREN, J. N.** — Evêque d'Héligoland, Eglise de Norvège. Adresse: Tromsø, Norvège.
- STURGIS, WILLIAM C., Ph. D.** — Ancien Secrétaire pour l'Education. Section des Missions. Eglise Protestante Episcopale, E.-U. Adresse: 325 E. 72 th. St., New-York.
- SUMITRA, H.** — Pasteur. Missionnaire de l'Eglise Unie des Indes du Sud. Adresse: London Mission, Bellary, S. India (226, 479).
- SWARTZ, HERMAN FRANK, D.D., M. Sc.** — Président de la Pacific School of Religion, Berkeley, Cal. Conseil National des Eglises Congréganistes, E.-U.
- SYDNEY, Archevêque de** — voir Wright, John C.
- SYRIE, Archevêque de** — voir Barsaum, S. A.
- TAEKEMA, P., Cand. Théol.** — Ministre de l'Eglise Baptiste du Septième Jour. Adresse : Nieuwe Pekela, Hollande.
- TARAFDAR, S. K.** — Chanoine de la Cathédrale de Saint-Paul, Calcutta. Principal, C.M.S. Ecole Supérieure, Bhagalpur, Behar, Indes. Eglise Anglicane des Indes (462).
- TARANGER, ABSALON, D^r Jur.** — Professeur de Jurisprudence à l'Université de Oslo. Eglise de Norvège. Adresse : Slemdal, Aker, Norvège.

- TATLOW, TISSINGTON, D.D. — Chanoine de la Cathédrale de Canterbury, Recteur de All Hallows, Lombard St., Londres. Secrétaire général de la Fédération des Etudiants Chrétiens de Grande-Bretagne et d'Irlande. Eglise Anglicane (480).
- TEMPLE, WILLIAM, D.D., D. Litt. — Evêque de Manchester. Président de Copec. Eglise Anglicane (154, 473, 500, 563).
- THOMAS ARTHUR NUTTER, D.D. — Evêque d'Adélaïde. Eglise Anglicane d'Australie.
- THOMAS, J. S. LADD, D.D. — Pasteur de la Première Eglise Méthodiste Episcopale, Germantown, Philadelphie. Eglise Méthodiste Episcopale.
- THOMPSON, ERNEST TRICE, D.D. — Professeur d'Histoire ecclésiastique, Faculté de Théologie Unie, Richmond, Va. Eglise Presbytérienne, E.-U.
- THOMPSON, LESLIE M., M.A. — Pasteur. Secrétaire de la Mission Méthodiste, Fiji. Eglise Méthodiste d'Australasie. Adresse: Dilkusha, Nausori, Fiji.
- THOMPSON, WILLIAM OXLEY, D.D., LL. D. — Président Emérite de l'Université de l'Etat d'Ohio, Columbus, Ohio. Eglise Presbytérienne, E.-U. (427).
- THVEDT, NIELS B., M.A., B.D. — Recteur de l'Eglise de la Trinité, Oslo. Président du Comité des Missions. Eglise de Norvège (488).
- THYATIRE, Archevêque de — voir Germanos.
- TINNEVELLY, Evêque de — voir Tubbs.
- TITUS, ARTHUR, D^r Théol. — Geheimer Konsistorialrat. Professeur à l'Université de Berlin. Eglise Evangélique Unie de l'Ancienne Prusse. Adresse: Friedrich-Wilhelmstr. 23, Berlin, W. 10 (265).
- TOURIAN LÉON. — Evêque à Manchester. Eglise apostolique arménienne. Adresse: 229, Upper Brook St., Manchester (227).
- TUBBS, NORMAN, D.D. — Evêque de Tinnevelly et Madura. Eglise Anglicane des Indes (239).
- TURK, MORRIS H., Ph. D., D.D. — Pasteur, Williston Church, Portland, Maine. Membre de la Commission des Relations interecclésiastiques. Conseil National des Eglises Congrégationalistes, E.-U.
- TURKEVICH, BENEDICT J. — Recteur de Parish Church, Ostrogu-H., Wolhynia. Eglise Orthodoxe de Pologne (442).
- UNRUH, BENJAMIN. — Prof. Lic. Conférence des Mennonites allemands. Adresse: Auerstr., 24, Rüppurr, Karlsruhe (185, 500).
- UPSAL, Archevêque d' — voir Söderblom.
- UTRECHT, Archevêque d' — voir Kennink.
- VALIADIS, CONSTANTIN. — Archimandrite, Pasteur de l'Eglise grecque orthodoxe de Lausanne. Patriarcat œcuménique de Constantinople (442).
- VEE, JOSEPH A., D.D., LL. D. — Pasteur de la Première Eglise Presbytérienne, Detroit, Mich. Président du Comité des Missions Nationales. Eglise Presbytérienne, E.-U.
- VARSOVIE, Métropolitaine de — voir Dionysy.
- VERNER, ANTOINE, Th. B., Ph. C. — Pasteur, Litomysl, Tchécoslovaquie. Eglise Evangélique des Frères de Bohême, Tchécoslovaquie.
- VICKREY, CHARLES V., A.M., B.D. — Secrétaire général du Bureau de Secours au Proche Orient, 151, Fifth Ave., New-York. Eglise Méthodiste Episcopale, E.-U.

- VICTOR, JOHN, B.D., Ph. D. — Professeur de Philosophie et de Religions comparées, Académie théologique, Budapest. Eglise Réformée de Hongrie.
- VICTORIA, Evêque de — voir Duppy.
- VAN VLIJEM, T. J. — Evêque de Haarlem. Eglise Vieille Catholique.
- VURPILOT, ÉMILE. — Inspecteur ecclésiastique, Consistoire de Montbéliard. Pasteur à Audincourt, Doubs, France. Eglise Evangélique Luthérienne de France (179).
- WADSWORTH, JULIAN S., D. Théol. — Directeur du Memorial Méthodiste de Château-Thierry, France. Eglise Méthodiste Episcopale.
- WALKER, GEORGE, D.D. — Ministre de East Parish of St. Nicholas, Aberdeen. Eglise d'Ecosse.
- WALLAU, RENÉ H., Lic. Théol. — Pasteur à l'Eglise Saint-Pierre, Francfort-sur-Mein. Directeur adjoint de *Una Sancta* et de *Liturgischen Blatter*. Eglise Evangélique de Francfort.
- WASHBURN, HENRY BRADFORD, D.D., LL. D. — Doyen de l'Ecole épiscopale de Théologie, Cambridge, Mass. Eglise Protestante Episcopale, E.-U.
- WATT, THOMAS M., M.A. — Chapelain de l'Eglise Ecossaise de Genève. Eglise d'Ecosse.
- WESTERN, FREDERICK JAMES, M.A. — Chanoine de la Cathédrale de Lahore. Chef de la Mission de Cambridge à Delhi. Eglise Anglicane des Indes (182).
- WHITE, HARRY VERE, D.D. — Evêque de Limerick. Eglise d'Irlande.
- WIGHAM, JOSEPH T., M.D., F.R.C.P.I. — Professeur de pathologie à l'Université de Dublin. Société des Amis en Grande-Bretagne et Irlande.
- WILLIAMS, J. W., D.D. — Evêque, Eglise Anglicane de l'Afrique du Sud. Adresse : Claremont, Cap de Bonne-Espérance.
- WILSON, DAVID MOFFAT. — Eglise du Christ d'Australie, West Perth.
- WISEMAN, C. LUKE, M.A. — Directeur de Queen's College, Taunton, Angleterre. Eglise Méthodiste Wesleyenne.
- WISEMAN, FREDERICK LUKE, D.D. — Secrétaire de la Mission Intérieure. Eglise Méthodiste Wesleyenne. Adresse : 1, Central Buildings, Westminster, Londres.
- WOEBERMIN, GEORG., D. Théol., D. Phil. — Ecrivain. Professeur de Théologie Systématique à l'Université de Göttingen. Eglise Evangélique Luthérienne du Hanovre (204).
- WOODS, EDWARD S., M.A. — Chanoine hon. de Canterbury. Vicaire de Croydon, Angleterre. Eglise Anglicane (438, 495).
- WORKMAN, HERBERT BROOK, D. Litt., D.D. — Principal du Collège de Westminster, Londres. Eglise Méthodiste Wesleyenne (165).
- WOTHERSPOON, H. J., D.D. — Eglise d'Ecosse. Adresse : 14, Grange Terrace, Edimbourg (184, 255, 488).
- WRIGHT, JOHN CHARLES, D.D. — Archevêque de Sydney et Primat d'Australie. Eglise Anglicane d'Australie.
- WRIGHT, HORACE C., B.D. — Pasteur à Dunnville, Eglise Baptiste de Dunnville, Ont., Canada. Union Baptiste d'Ontario et de Québec.
- ZABRISKIE, GEORGE, D.C.L. — 49, Wall St., New-York. Avocat. Chancelier du Diocèse de New-York. Eglise Protestante Episcopale, E.-U. (41, 463).
- ZANKOW, STEFAN, Dr Théol., Dr Jur. — Protopresbytre. Professeur de Loi Canonique à l'Université de Sofia. Eglise Orthodoxe de Bulgarie (220, 442).

- ZARNOVICKY, MILAN.** — Pasteur à Pepinok, Tchécoslovaquie. Eglise Evangélique de Slovaquie.
- ZOCH, SAMUEL.** — Evêque du District Ouest de l'Eglise Evangélique de Slovaquie. Président de la Fédération des Eglises Evangéliques de la République Tchécoslovaque. Membre du Parlement. Adresse : Modra, Tchécoslovaquie.
- ZOELLNER, WILHELM, D^r Théol.** — Superintendant général, Westphalie, Eglise Evangélique Unie de l'Ancienne Prusse. Délégué à la Conférence comme visiteur par la Kirchengausschuss Evangélique d'Allemagne. Adresse: Munster, Westphalie (194, 430).
- ZWEMER, SAMUEL M., D.D., LL. D.** — Missionnaire et Secrétaire itinérant A.C.L.S.M. Directeur de *The Moslem World*, New York, Eglise Réformée d'Amérique. Adresse: Mission américaine, Le Caire, Egypte (119, 248, 262).

SECRÉTARIAT

- AMES, ALLAN P.** — 1133, Broadway, New-York. Chef du Bureau de la Presse.
- BENEDICT, M^{me} HELENA MARJA.** — Adresse : Seabrook, N. H., E.-U.
- BREDENBERG, M^{lle} STINA.** — Eglise de Suède. Professeur à l'Ecole Commerciale, Pahlmans Handelsinstitut, Stockholm. Adresse : Riddaregatan 19, Stockholm.
- BRENT, M^{lle} HELEN C.C.** — Eglise Protestante Episcopale d'E.-U. Adresse : 250, Summer St. Buffalo, N.-Y.
- BROWN, RALPH W., A.B.** — Secrétaire général de la Conférence Universelle sur la Foi et la Constitution. Eglise Protestante Episcopale. Adresse: P. O. Box 226, Boston, Mass., E.-U. (41, 464, 465).
- DUMM, B. ALFRED, Ph. D.** — Pasteur, Secrétaire adjoint de la Conférence Universelle sur la Foi et la Constitution. Eglise Congrégationaliste. Adresse : Newton, N. H., E.-U.
- GORDON, LINLEY V.** — Pasteur. Correspondant de la Presse religieuse des Etats-Unis. Adresse: 70, Fifth av. New York.
- JESSUP, CHARLES A., D.D.** — Recteur de la Cathédrale de Saint-Paul, Buffalo, N.-Y. Eglise Protestante Episcopale, E.-U.
- LYTLE, R. RIDGELY, Jr., M.A. (Oxon).** — Pasteur, Superintendant de la Mission urbaine de Rochester, N.-Y. Eglise Protestante Episcopale.
- PORRITT, ARTHUR.** — 7, Arundel St., Strand, Londres.
- RINGROSE, T. H.** — Eglise Protestante Episcopale. Adresse. Cotmaton Cottage, Sidmouth, Devon, Angleterre (498).
- TOMKINS, FLOYD W., Jr.** — Secrétaire adjoint de la Conférence Universelle sur la Foi et la Constitution. Eglise Protestante Episcopale, E.-U. Adresse: 12, South Water St., Providence, R. I. (498).

LISTE DES ÉGLISES REPRÉSENTÉES A LAUSANNE

La plupart des Eglises indiquées ci-dessous étaient représentées par des délégués nommés officiellement. Dans certains cas, les représentants étaient envoyés à titre de visiteurs ; les délégués allemands avaient été choisis par un comité nommé à cet effet. Quelques Eglises dont les membres étaient présents *ex officio* ou par co-optation, ne se trouvent pas sur cette liste.

SOCIÉTÉ DES AMIS

Société des Amis en Grande-Bretagne et Irlande.
Société des Amis en Amérique.

EGLISE ANGLICANE

Eglise d'Angleterre.
Eglise d'Irlande.
Eglise Episcopale d'Ecosse.
Eglise Protestante Episcopale des Etats-Unis.
Eglise d'Angleterre au Canada.
Eglise de la Province des Indes Occidentale.
Eglise du Diocèse d'Argentine et de l'Amérique du sud-est.
Eglise d'Angleterre aux Indes.
Chung Hua Sheng Kung Hui (Chine).
Nippon Sei Kokwai (Japon).
Eglise de la Province de l'Afrique du Sud.
Eglise d'Angleterre d'Australie et Tasmanie.

EGLISE BAPTISTE

Convention Baptiste du Nord, Etats-Unis.
Conférence Générale de l'Eglise Baptiste du Septième Jour,
Etats-Unis.
Union Baptiste d'Ontario et de Québec.
Eglises Baptistes du Septième Jour de Hollande.
Eglises Baptistes d'Allemagne.

EGLISE CHRETIENNE

Convention Générale de l'Eglise Chrétienne, Etats-Unis.
Eglises du Christ de l'Amérique du Nord.

EGLISE CONGREGATIONALISTE

Union Congrégationaliste d'Angleterre et du Pays de Galles.
Conseil National des Eglises Congrégationalistes des Etats-Unis.

North China Kung Li Hui.

Union Congrégationaliste de l'Afrique du Sud.

Union Congrégationaliste de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande.

DISCIPLES DU CHRIST

Disciples du Christ de l'Amérique du Nord.

Eglises du Christ de l'Amérique.

Eglises du Christ de Grande-Bretagne.

Eglises du Christ d'Australie.

EGLISES EVANGELIQUES D'ALLEMAGNE

Eglise Evangélique Unie de l'Ancienne Prusse.

Eglise Evangélique de Bade.

Eglise Evangélique de Francfort.

Eglise Evangélique de Hanovre.

Eglise Evangélique de Hesse.

Eglise Evangélique de Thuringe.

Eglise Evangélique de Wurtemberg.

EGLISE DES FRERES

Eglise des Frères, Etats-Unis.

EGLISE LUTHERIENNE

Eglise Luthérienne Unie d'Amérique.

Eglise Luthérienne Libre d'Amérique.

Eglise Luthérienne Norvégienne d'Amérique.

Eglise Luthérienne Evangélique de Bavière.

Eglise Luthérienne Evangélique de Hanovre.

Eglise Luthérienne Evangélique de France.

Eglise de la Confession d'Augsbourg (Alsace-Lorraine).

Eglise du Danemark.
 Eglise de Norvège.
 Eglise de Suède.
 Eglise Luthérienne Evangélique des Pays-Bas.
 Eglise Luthérienne Evangélique de Finlande.
 Eglise Luthérienne Evangélique de Hongrie.
 Eglise Luthérienne Evangélique de Lettonie.
 Eglise Evangélique de Slovaquie.
 Eglise Luthérienne Evangélique Tamil (Indes).

EGLISE MENNONITE

Conférence des Mennonites de l'Allemagne du Sud.

EGLISE METHODISTE

Conférence Méthodiste Wesleyenne.
 Eglise Méthodiste Unie.
 Eglise Méthodiste Primitive.
 Eglise Méthodiste d'Irlande.
 Eglise Méthodiste Episcopale, Etats-Unis.
 Eglise Méthodiste Episcopale, Etats-Unis du Sud.
 Eglise Méthodiste Protestante des Etats-Unis.
 Eglise Méthodiste Episcopale Africaine, Etats-Unis.
 Eglise Méthodiste Primitive, Etats-Unis.
 Eglise Méthodiste Evangélique de France.
 Eglise Méthodiste Wesleyenne du Sud de l'Afrique.
 Eglise Méthodiste de l'Australasie.

EGLISE MORAVE

Eglise Morave d'Allemagne.

EGLISES ORIENTALES

Patriarcat Morave de Constantinople.
 Patriarcat d'Alexandrie.
 Patriarcat de Jérusalem.
 Eglise de Grèce.
 Eglise de Chypre.
 Eglise de Roumanie.
 Eglise de Serbie.

Eglise de Bulgarie.
Eglise de Russie.
Eglise Orthodoxe de Pologne.
Eglise de Géorgie.
Eglise Arménienne.
Patriarcat Syrien d'Antioche.
Eglise Copte.

EGLISES PRESBYTERIENNES ET REFORMEES

Eglise d'Ecosse.
Eglise Libre Unie d'Ecosse.
Eglise Presbytérienne d'Angleterre.
Eglise Presbytérienne d'Irlande.
Eglise Presbytérienne du Pays de Galles.
Eglise Presbytérienne des Etats-Unis (Nord).
Eglise Presbytérienne des Etats-Unis (Sud).
Eglise Presbytérienne Unie de l'Amérique du Nord.
Eglise Réformée des Etats-Unis.
Eglise Réformée d'Amérique.
Eglise Presbytérienne du Canada.
Eglises Réformées de Suisse.
Union Nationale des Eglises Réformées Evangéliques de France.
Union Nationale des Eglises Réformées de France.
Eglise Réformée d'Alsace-Lorraine.
Eglise Réformée de Hongrie.
Eglise Evangélique des Frères de Bohême en Tchécoslovaquie.
Eglise Evangélique Allemande en Bohême, Moravie et Silésie.
Eglises Evangéliques de Bulgarie.
Eglise Evangélique Italienne.
Eglise Evangélique Vaudoise.
Eglise Chrétienne Missionnaire Belge.
Eglise Presbytérienne du Sud de l'Afrique.
Eglise Presbytérienne de Nouvelle-Zélande.

EGLISES VIEILLES CATHOLIQUES

Eglise Vieille Catholique des Pays-Bas.
Eglise Vieille Catholique de Suisse.

AUTRES EGLISES

Eglise Catholique Nationale de Pologne.

Eglise Evangélique Unie de Pologne.

Eglise Tchecoslovaque.

Eglises Protestantes du Portugal.

Eglise Unie du Canada.

Eglise Unie du Sud de l'Inde.

Eglise Unie du Nord de l'Inde.

ANNEXE

Comité de Continuation nommé à Lausanne.

Mgr l'Evêque Charles-H. Brent, D. D., *Président*.
M. le Pasteur Alfred-E. Garvie, D.D., *Vice-Président*.
M. George Zabriskie, D.C.L., *Trésorier*.
M. Ralph W. Brown, *Secrétaire Général*. P. O. Box 226.
Boston, Mass., E.-U.

M. le Pasteur Peter Ainslie, D.D.
M. le Professeur Hamilcar Alivisatos.
M. le Professeur Nicholas Arseniew.
M. le Pasteur Robert A. Ashworth, D.D.
M. le Pasteur Henry A. Atkinson, D.D.
M. le Pasteur Robert Bagnell, D.D.
* M. le Recteur Harold N. Baker, M.A., suppléant de
l'Evêque White.
Mgr K. Balakian, D.D.
Mgr le Métropolitain Balan.
M. le Principal John J. Banninga, D.D.
M. le Pasteur Clarence A. Barbour, D.D.
M. G. F. Barbour, D. Phil.
M. le Chanoine H. N. Bate, M.A.
M. le Président Miner Lee Bates, LL. D.
Mgr l'Evêque de Bombay.
* M. le Pasteur Ahva J. C. Bond, D.D.
M. le Professeur Sergius Bulgakow.
* M. le Pasteur Erasmo Braga, D.D.
M. le Pasteur G. A. Brandelle, D.D.
M. le Professeur Yngve Torgny Brilioth, D. Phil.
M. le Professeur William Adams Brown, D.D.

* Membre correspondant.

Mgr l'Evêque James Cannon, Jr., D.D.

M. le Doyen de Canterbury.

M. le Pasteur Samuel H. Chester, D.D.

M. le Professeur Eugène Choisy, D.D.

* Mgr Chrysostome.

M. Alexis de Boér, LL. D.

M. le Professeur Adolf Deissmann.

M. le Gén. Sup. D. D^r Otto Dibelius.

* Mgr le Métropolit de Varsovie et de toute la Pologne
Dionisy.

* Mgr l'Evêque de Dornakal.

Mgr l'Archevêque de Dublin.

M. le Professeur Werner Elert.

Mlle Lucy Gardner.

Mgr l'Archevêque Germanos.

Mgr l'Evêque de Gloucester.

M. le Président William Allen Harper, LL. D.

Mgr William H. Heard, D.D.

M. le Professeur Friedrich Heiler, D. Théol.

M. le Professeur D. Hermelink.

Mgr Peter Hognestad, D.D.

M. le Superintendant Albert T. Holden, C.B.E., B.A.

Mgr l'Evêque de Honduras.

Mgr Irénée, Evêque de Novi Sad.

M. le Professeur James A. James, Ph. D., LL. D.

Mgr l'Evêque Paul-Th. Jensen, D.D.

M. le Baron Albert v. Kaas, D^r, suppléant de l'Evêque
Raffay.

M. le Pasteur Adolf Keller, D.D.

Mlle le Professeur Eliza H. Kendrick.

Mgr l'Evêque D. Korthauer.

Mgr l'Evêque Adolf Kury.

M. le Professeur August Lang.

M. le Professeur Aleksi Lehtonen, D.D.

M. le Professeur Geza Lencz, suppléant de M. de Boér.

* M. le Professeur Timothy Tingfang Lew, Ph. D.

M. le Recteur Jonas Lindskog, D.D.

M. le Principal William F. Lofthouse, D.D.

Sir Henry Lunn, M.D.

M. le Président John H. MacCracken, LL. D.

Mgr l'Evêque William T. Manning, D.D.

Mgr l'Evêque Francis J. Mc Connell, D.D.

M. le Pasteur Charles Merle d'Aubigné, D.D.

M. le Pasteur A. E. Monahan, M.A.

M. le Professeur Wilfred Monod, D.D.

Mgr l'Evêque de Montréal.

Mgr l'Evêque John M. Moore, D.D.

M. le Pasteur T. Albert Moore, D.D.

* Mgr l'Evêque James Okey Nash, D.D.

Mgr l'Evêque John Nuelsen, D.D.

Mgr l'Evêque Harald Ostenfeld, D.D.

Mgr l'Evêque Albert W. Palmer, D.D.

Mgr l'Evêque Edward L. Parsons, D.D.

* M. K. T. Paul, B.A.

Mgr l'Evêque James De Wolf Perry, D.D.

Mgr l'Evêque Alexander v. Raffay, D.D.

M. le Professeur George W. Richards, D.D.

M. le Pasteur J. E. Roberts, D.D.

Mme Kingman Nott Robins.

Lord Sands, LL. D.

M. le Pasteur M. G. G. Scherer, D.D.

M. le Prélat Schoell.

M. le Professeur Friedrich Siegmund-Schultze, D.D.

M. le Pasteur P. Carnegie Simpson, D.D.

M. le Pasteur William B. Smiley, D.D.

M. le Professeur Edmund D. Soper, D.D.

Mgr l'Evêque Rotislav Stejskal, Th. D.

M. le Président J. Ross Stevenson, D.D.

M. le Pasteur J. Sinclair Stevenson, D.D.

M. le Chanoine Tissington Tatlow, D.D.

M. le pasteur Niels B. Thvedt, B.D., suppléant de l'Evêque Hognestad.

M. le Pasteur Floyd W. Tomkins, Jr., suppléant de l'Evêque Brent.

Mgr l'Evêque Léon Tourian, D.D.

* Mgr l'Evêque Gilbert White, D.D.

M. le Principal F. Luke Wiseman, M.A.

M. le Chanoine Edward S. Woods, M.A.

* M. le Pasteur David Z. T. Yui, Litt. D.

M. le Professeur Stefan Zankow.

M. le Professeur Francis Zilka.

Mgr l'Evêque Samuel Zoch, D.D.

* M. le Pasteur Samuel M. Zwemer, D.D.

COMITE D'AFFAIRES
NOMME PAR LE COMITE DE CONTINUATION
LAUSANNE, SUISSE, 20 AOUT 1927

Mgr l'Evêque Charles H. Brent, D.D., Président.

M. George Zabriskie, D.C.L., Trésorier.

M. Ralph W. Brown, Secrétaire Général.

MM. le Pasteur Peter Ainslie, D.D.

l'Archevêque Alexander.

le Pasteur Robert A. Ashworth, D.D.

le Pasteur Henry A. Atkinson, D.D.

le Pasteur Robert Bagnel, D.D., suppléant de l'Evêque Mc Connell.

le Pasteur Clarence A. Barbour, D.D.

Alexis de Boér, LL. D.

le Professeur William Adams Brown, D.D.

l'Evêque James Cannon, Jr., D.D.

le Professeur James A. James, LL. D.

l'Evêque Francis J. Mc Connell, D.D.

le Pasteur T. Albert Moore, D.D.

l'Evêque James De Wolf Perry, D.D.

le Pasteur M. G. G. Sherer, D.D.

le Professeur Edmund D. Soper, D.D.

le Président J. Ross Stevenson, D.D.

SECRETARIAT

P. O. Box 226, Boston, Mass., Etats-Unis.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
NOTE	VII
FOI ET CONSTITUTION (historique) 1910-1927	IX
ACTES DE LA CONFERENCE	1

MERCREDI 3 AOUT

SUJET I. — L'APPEL A L'UNITE

10-11 heures : Service d'ouverture à la Cathédrale ..	
Sermon de Mgr Charles H. Brent	3
11 heures 30 : Session plénière	13
Allocution de bienvenue	13
Résolution en souvenir de Robert H. Gardiner	15
M. le Professeur Werner Elert	17
Mgr l'Archevêque Germanos	23
Mgr l'Archevêque d'Armagh	28
15 heures 30 : Session plénière	34
M. le Professeur Choisy	34
Séance d'affaires	39
Ordre du jour	41
Règlement intérieur	45

JEUDI 4 AOUT

SUJET II. — LE MESSAGE DE L'EGLISE AU MONDE :
L'EVANGILE

9 heures 30 : Séance plénière	49
M. le Professeur Adolf Deissmann	49
Mgr l'Evêque Francis Mc Connell	61
M. le Professeur Nicholas Glubokowsky ...	78
M. le Professeur William Adams Brown	91
Mgr l'Evêque Harald Ostenfeld	97
M. le Professeur Wilfred Monod	102
16 heures : Séance plénière	109
M. le Professeur Wilhelm Hadorn	109
M. le Professeur Keller	114
Discussion	116

VENDREDI 5 AOUT

SUJET III. — LA NATURE DE L'EGLISE

9 heures 30 : Séance plénière	122
-------------------------------------	-----

	PAGE
Mgr l'Archevêque Chrysostome	122
M. le Pasteur S. Parkes Cadman	132
Mgr l'Evêque Raffay	149
Mgr l'Evêque de Manchester	154
M. le Professeur Fernand Ménégos	161
M. le Principal H.-B. Workmann	165
16 heures : Séance plénière	170
M. le Professeur Siegmund-Schultze	170
Mgr l'Archevêque Stefan	172
Discussion	179

SAMEDI 6 AOUT

Sujet IV. — LA CONFESSION DE FOI COMMUNE
DE L'EGLISE

9 heures 30 : Séance plénière	187
Mgr l'Evêque Charles Gore	187
M. le Superintendant Wilhelm Zoellner	194
M. le Professeur Georg Wobbermin	204
M. le Pasteur Jonas Lindskog	209
Lord Sands	214
M. le Professeur Stefan Zankow	220
16 heures : Séance plénière	226
Mgr l'Evêque Tourian	227
M. le Professeur Olaf Moe	229
Discussion	232

LUNDI, MARDI, MERCREDI, 8, 9 ET 10 AOUT

9 heures 30 à midi 45 et 16 heures à 18 heures 30 :	
Réunions de Commissions, Sujets II, III, IV	243
Liste des membres : Commission II	243
Commission III	245
Commission IV	246

JEUDI 11 AOUT

9 heures 30 : Séance plénière	248
Rapport de la Commission II	251
Discussion	255
15 heures : Séance plénière	255
Rapport de la Commission III	256
Discussion	262
Rapport de la Commission IV	262

VENDREDI 12 AOUT

SUJET V. — LE MINISTÈRE DE L'ÉGLISE

9 heures 30 : Séance plénière	266
Mgr l'Évêque de Bombay	267
M. le Pasteur Scherer	286
M. le Professeur Sergius Bulgakow	296
M. le Pasteur John Banninga	303
M. le Pasteur Joseph Soucek	308
M. le Pasteur David Fyffe	315
M. le Professeur Martin Dibelius	321
15 heures : Séance plénière	324
Discussion du Rapport IV	324

SAMEDI 13 AOUT

SUJET VI. — LES SACREMENTS

9 heures 30 : Séance plénière	327
Mgr l'Évêque d'Ochrida	327
M. le Professeur Vernon Bartlet	332
M. le Professeur August Lang	345
M. le Chanoine O.-C. Quick	349
M. le Prélat Schoell	354
M. le Pasteur Ashworth	358
M. le Principal Maldwyn Hughes	363

DIMANCHE 14 AOUT

Service d'humiliation	367
-----------------------------	-----

LUNDI 15 AOUT

SUJET VII. — L'UNITÉ DE LA CHRÉTIENNETÉ
ET LES ÉGLISES ACTUELLES

9 heures 30 : Séance plénière	368
Mgr l'Archevêque Nathan Söderblom	368
Mgr l'Évêque de Gloucester	380
M. le Pasteur Peter Ainslie	392
M. le Professeur J.-M. Shaw	398
Mgr l'Évêque Adolf Küry	406
M. G. F. Barbour	411
Mgr l'Évêque Hognestad	417

MARDI 16 AOUT

9 heures 30 à midi 45 et 16 heures à 18 heures 30 :	
Réunions de Commissions, Sujets V, VI, VII	422
Liste des membres : Commission V	422
Commission VI	423
Commission VII	425

MERCREDI 17 AOUT

9 heures 30 : Séance plénière	427
Déclaration des Dames déléguées	427
Déclaration des Luthériens	429
Préambule	430
Rapport de la Commission V	431
Discussion	436

JEUDI 18 AOUT

9 heures 30 : Séance plénière	438
Déclaration des Orthodoxes	439
Nomination du Comité de Continuation	444
Rapport de la Commission VI	445
Discussion	448
15 heures : Séance plénière	451
Mgr l'Evêque Balakian	451
Rapport de la Commission VII	453
Discussion	456
20 heures 30 : Séance plénière	462
Rapport du Comité de Continuation	463
Rapport du Comité spécial chargé de décider du travail ultérieur de la Conférence	466

VENDREDI 19 AOUT

9 heures 30 : Séance plénière	467
Déclaration des Eglises Réformées d'Europe.	467
Déclaration de M. Carl Heath	468
Déclaration de M. Athelstan Riley	470
Déclaration de la Commission II (2 ^e Rédact.)	471
Discussion	473
15 heures : Séance plénière	473
Déclaration de la Commission III (2 ^e Rédact.)	476
Discussion	479
Déclaration de la Commission IV (2 ^e Rédact.)	480

SAMEDI 20 AOUT

9 heures 30 : Séance plénière	481
Déclaration de la Commission V (2 ^e Rédact.)	481
Discussion	485
Déclaration de la Commission VI (2 ^e Rédact.)	485
Discussion	487
Préambule et Sujet I	488
Discussion	491
16 heures : Séance plénière	491
Déclaration de la Commission VII (2 ^e Rédact.)	492
Discussion	495
Clôture	498

DIMANCHE 21 AOUT

15 heures : Service de clôture à la Cathédrale	501
Mgr l'Evêque Paul-Th. Jensen	501
Mgr l'Evêque Edward-L. Parsons	504
M. le Pasteur Elie Gounelle	509

DOCUMENTS REÇUS PAR LA CONFERENCE
POUR TRANSMISSION AUX EGLISES

Préambule	519
Sujet I : L'Appel à l'Unité	520
Sujet II : Le Message de l'Eglise au monde : l'Evangile	522
Sujet III : La Nature de l'Eglise	524
Sujet IV : La Confession de foi commune de l'Eglise	527
Sujet V : Le Ministère	529
Sujet VI : Les Sacrements	534
Rapport du Comité d'affaires	536
Sujet VII : L'Unité et les Eglises	538
Déclaration finale	545

ALLOCUTIONS PRONONCEES AU COURS DES REUNIONS
PUBLIQUES TENUES A LA CATHEDRALE
SUR LA NECESSITE DE L'UNITE DE LA CHRETIENTE

DIMANCHE 7 AOUT

20 heures 30 : <i>Fraternité et Coopération</i>	
M. le Professeur Friedrich Siegmund-Schultze	547
M. le Pasteur Albert Moore	550

MERCREDI 10 AOUT

20 heures 30 : <i>La Vérité Chrétienne</i>	
M. le Professeur Karl Ludwig Schmidt	556
Mgr l'Evêque de Manchester	563

DIMANCHE 14 AOUT

20 heures 30 : <i>Le Travail Missionnaire</i>	
Mgr l'Evêque de Dornakal	567
M. le Professeur Timothy Tingfang Lew	573

MERCREDI 17 AOUT

20 heures 30 : <i>La Fonction Sociale de l'Eglise</i>	
M. le Principal A.-E. Garvie	580
M. le Professeur Demetrios Balanos	587

LISTE DU BUREAU ET DES MEMBRES	591
--------------------------------------	-----

LISTE DES EGLISES REPRESENTÉES	612
--------------------------------------	-----

ANNEXE	
COMITÉ DE CONTINUATION NOMMÉ A LAUSANNE..	617
COMITÉ D'AFFAIRES	620

TABLE DES MATIERES	621
--------------------------	-----

World conference on ^{261.98}
faith and order. L376Fj
1927 Lausanne,

Foi et constitution

113445

261.98
L376Fj

113445

